

Bibliothèque numérique

medic@

**Huarte, Juan. L'examen des esprits
pour les sciences où se monstrent les
différences d'Esprits...augmenté de la
derniere impression d'Espagne**

A Paris, chez Jean Le Bouc, 1645.

Cote : 41687

41867

Composé par Iean Huarte Medecin
 MEDECINE Espagnol.

Chez JEAN LE BOVC, proche les Augustins,
au bout du Pont-Neuf.

Avec Privilege du Roy.





AV ROY.



IRE,

Je pecherois contre la grandeur de cet ouvrage & contre l'intention de son Auteur, si ie le presentois à un autre qu'à un Roy. La plus haute connoissance pour un homme, c'est de se connoistre soy mesme, & la plus importante pour un Prince de connoistre ses sujets. Ce liure enseigne & l'un & l'autre ; Aussi

† ii

EPISTRE.

son Auteur le dedia-t'il à
Philippe II. l'un de vos Ayeux;
Et ie l'offre encore aujourdhuy
à V. M. mais comme une cho-
se qui semble luy appartenir, par
droit de succession. Quoy que ce
soit un enfant d'Espagne, le lieu
de son origine ne le doit pas faire
mépriser. Rabbattre du merite
de cette nation, c'est ravalier du
prix de nos victoires, Et ne se pas
bien ressouvenir du sang dont
vous avez esté formé. Outre que
la Philosophie qui est descendue
du Ciel, ne prend gueres de part
aux demeslez de la Terre, celle-
cy est deuenue toute françoise en
vostre faueur. On pourroit dire
de vous, SIRE, en tous sens, ce

EPISTRE.

*que la Sainte Escriture a dit
d'un Roy , pour recommander
seulement les premieres années
de son regne , qu'il n'estoit qu'un
enfant d'un an, quand il commen-
ça de regner ; car à peine sçaviez
vous marcher, que vous aviez
la teste chargée d'une Couron-
ne ; grand avantage pour se ren-
dre expert en l'art de regner, &
particulierement lors qu'un
Prince se met à Philosopher de
bonne heure. La gloire de Dieu,
c'est de tenir ses œuvres incon-
nuës, & la gloire d'un Monarque,
de les examiner ; (comme si la Sa-
gesse Eternelle qui se ioüa autre-
fois sur le rond de la Terre en la
Creation du monde, se ioüoit en-*

EPISTRE.

core avec les Roys a ce ieu innocent de vostre aage , ou l'on se cache, pour se faire chercher.)
A quoy V. M. est d'autant plus obligée, qu'il n'y a point de Prince qui commande à tāt de beaux Esprits ny qui possède mieux les moyens & les richesses pour découvrir les grands secrets. En attendant qu'elle se puisse acquitter d'un si illustre devoir , elle permettra, s'il luy plaist, que les adroites mains de ceux qui sont commis à son éducation, continuent de cultiver ces semēces, qui n'estant dans les autres que des inclinations douteuses, se trouvent en V. M. des esperances toutes certaines. Mais qu'espere-

EPISTRE.

roit on que de grãd de ces rayons
celestes qui brillent sur vostre
visage avec tant d'éclat ? C'est
dans les plus beaux corps que lo-
gent les plus belles ames, comme
vous n'ignorez pas, SIRE, que
les Roys habitent les plus magni-
fiques Palais. V. M. lira un
iour dans ce Liure (& nous le
ressentirons par experience) quel
secours c'est pour la vertu, que
d'estre nay bien fait, & bien for-
mé. Cependant nous l'assurerons
que c'est une des principales
marques de la Royauté, & nous
admirerons les fleurs, d'où nous
doivent venir de si excellents
fruits. La Justice, la Liberalité,
la Clemence, & tant d'autres

EPISTRE:

bonnes qualitez de vos Ancestres, demandent du temps pour se rendre parfaites, & des occasions pour se faire voir; mais cette beauté, mais cette grace, qui d'abord nous réplissent d'amour & de respect, & qui nous représentent parmy leur douceur, ie ne sçay quoy d'auguste, ces qualitez, dis-ie, véritablement Royales, sont desja toutes acheuées en V. M. & ne vous valent pas moins, SIRE, qu'un triomphe perpetuel. C'est ce que reconnoist avec tout le monde, celuy qui est

De V. M.

Le tres-humble, tres-obeyssant
& tres-fidelle suiet & seruiteur,
DALIBRAY.



AV LECTEUR.

Puisque ce liure est entieremēt destiné pour le bien public, ie commenceray en disant (peut-estre contre moy-mesme) que dans vn Estat bien policé, on deuroit examiner la capacité de ceux qui se meslent de traduire. C'est sur leur foy que toute vne nation se repose, & au lieu que celui qui escrit en son nom, ne gagne d'autorité qu'autant qu'il a de suffisance, on a de la peine à croire qu'un Traducteur ne soit pas du moins assez habile pour servir d'interprete & de truchement

A V LECTEUR.

aux pensées d'autrui. Je n'ay pas dessein de declamer contre l'Auteur de la premiere version de l'Examen des Esprits ; sa bonne intention le iustifie, & huit ou neuf impressions qui ont esté faites de son ouvrage, semblent assez le mettre à couuert. Je ne l'accuse pas de quelques mots barbares & transpositions rudes; son siecle l'en excuse en partie, & i'oserois dire qu'un tel defect non seulement est supportable en vne matiere où l'on s'arreste bien moins à la lumiere des paroles, qu'à l'obscurité des choses ; mais que mesme il est en quelque façon bien seant à un philosophe, qui doit autant negliger son langage, que nostre Auteur veut qu'un homme d'entendement se soucie peu de ses ha-

A V L E C T E U R.

bits. Aussi quand j'ay entrepris
cette nouuelle traductiō, ie ne me
suis pas proposé de la rendre beau-
coup plus brillante, mais plus net-
te, non point plus elegante, mais
plus correcte. Et c'est dequoy ie
blāme l'ancienne version, que le
sens de l'Autheur y soit en mille
endroits, ou alteré ou remply de
contradictions manifestes, (quoy
qu'en cecy mesme la nouveauté
& la subtilité du subiet peust enco-
re seruir de quelque deffense au
Traducteur.) Ie te donnerois des
preuues de ce que ie dy, s'il ne
t'estoit aisé d'en rencontrer à l'ou-
verture du Liure. Et puis que me
seruiroit de t'imposer en vn trauail
ingrat comme la traduction, ou
contre la nature & contre la maxi-
me des choses opposées, il y a tant

à ij

AV LECTEUR.

de deshonneur à faillir, & si peu de gloire à reüssir ? semblable à ces arts perilleux, dans lesquels si l'on fait bien, on reçoit vn gain si léger, & si l'on vient à faire vn faux pas, il n'y va pas moins que de la vie. I'auance tout cecy, parce que i'esçay combië il est odieux d'entreprendre sur l'ouurage d'vn autre. Toutesfois i'ay encore vne raison qui m'y a poussé ; c'estoit de ioindre avec le reste, en vn mesme stile, beaucoup de choses que i'auois trouuées dans la dernière impression d'Espagne, & qui n'auoient iamais esté veuës en nostre langue. Je t'en presentay vne partie, il y a desia quelques années, sous le tiltre de Supplément ; qui estoit la suite de la Preface, le premier, le second, & le cinquiesme

A V L E C T E V R.

Chapitres, où s'il y a quelque contradiction avec ce qui suit, tu te ressouviendras qu'ils sont du mesme temps & de la mesme nature que les autres Additions que j'ay mises au bout des Chapitres. Premièrement, afin que tu distingues mieux ce qui est de nouveau, & puis parce que ces Additions contiennent aussi ce que l'Auteur a changé ; si bien que ie ne les pouuois pas placer toutes comme luy, sans retrancher plusieurs choses & mesme vn Chapitre entier, ainsi qu'il a fait ; ce qui contreuenoit au dessein que j'auois de te donner tout ce que ie pourrois d'un si rare Genie. Je t'ay mesme ramassé à part, pour euiter l'embaras de l'impression, les Notes les plus remarquables qui se lisoient.

à iij

AV LECTEUR.

à la marge; mais quand elles y ont esté repetées plus d'une fois, ie ne les ay mises qu'une, & les ay omises lors qu'elles se sont rencontrées tout à fait conformes à ce que l'Autheur disoit, ou que ie me suis ressouvenu qu'elles estoient rapportées deuant ou après en quelque autre endroit de son texte. Je me suis dispensé aussi de citer les lieux d'où châce chose estoit tirée, ces lieux estant quelquefois diuersement & faussement alleguez, ou par la faute de l'Imprimeur, ou par le defect de memoire de l'Autheur; avec ce que j'ay esté meu à cela par son exemple mesme, car il ne marque que rarement ces lieux dans ce qui est de nouveau. Et de fait, les hommes de lecture les connoissent, & les

AV LECTEUR.

autres n'en font pas trop curieux, Je pourrois dire le mesme des passages Latins qui entroient dans le corps du liure, & dont ie ne te donne que la traduction, ou quelquefois la paraphrase; & ie diray de plus, que j'ay jugé à propos d'en user de la sorte, afin que tout le livre fût uniforme, & que ie ne parusse pas importun à ceux qui n'entendent pas les langues (en faueur de qui principalement se font les versions) ny ennuyeux à ceux qui les sçauent, quand ils auroient à lire deux fois vne mesme chose. Ioint que la pluspart de ces passages là, auoient autant de droit d'estre alleguez en François qu'en Latin, puis qu'ils sont originaiement, ou Grecs ou Hebreux; mais à les rapporter ou en Grèc, ou en Hebreu,

à iiii

AV LECTEUR.

il y eust eu ie ne sçay quoy de vain
ou de deffiât, & d'indigne d'un hō-
neste homme, qui ne doit ny plu-
tost croire la verité, pour estre vieil-
le, ny s'imaginer qu'elle habite
plutost vn pays, ny parle plutost
vn langage que l'autre. En tout
cas, si c'estoient là des defauts,
il y auroit bien moyen de les re-
parer dans vne seconde edition.
Car outre que ce que ie te dōne de
nouveau n'a point suby la censure
d'aucun ennemy, non plus que le
reste ne l'auoit pas meritée, j'ay
trop bonne opinion & de toy, &
de nostre Autheur, pour me per-
suader que les efforts qu'on a faits
depuis peu, afin de le destruire,
ayent pû rien diminuer de l'esti-
me que tu luy dois. Au contraire
ie m'asseure que tu condamnes les

AV LECTEUR.

deffains de ceux qui veulent s'élever en foulant les autres, & que tu les iuges semblables à ces mauuaises herbes, qui ne sçauroient croistre que sur les ruïnes des édifices. Pour moy, ie hay si fort cette lâcheté de s'establis aux despens d'autrui, que j'ay mesme de la peine à entendre que la Nature n'engendre rien, qu'il ne s'en ensuiue la perte & la corruption de quelque chose. D'autant plus que la loüange est vn bien qu'on reçoit en le donnant à qui le merite, & que le champ des sciences est assez vaste pour souffrir que chacun y marche en liberté, sans choquer ny renuerser ceux qui vont deuant ou à costé de nous. On a dit que nos pensées estoient la promenade de nostre ame; pourquoy donc, puis-

A V LECTEUR.

qu'il nous est loisible de fuivre
tel sentier qu'il nous plaist, ne
nous sera-t'il pas permis de nous
attacher aux meditations qui nous
aggréent? Que si cela a lieu quel-
que part, c'est principalement dans
la Philosophie, où il n'y a point
d'opinion si absurde, qui ne trou-
ue ses partisans. L'homme n'a veu
la creation d'aucune chose. Quand
Dieu voulut former Eue, il endor-
mit Adam, & la Nature qui a ap-
pris de ce grand Maistre à faire
des merueilles, en a retenu cecy,
de faire ses operations en cachette.
En effet, l'artisan est hors de sa be-
sogne, mais cette habile Mere est
au milieu de son ouurage, & peut-
estre qu'aussi pour nous instruire
à la pudeur, comme elle engendre
toufiours, elle demeure toufiours

A V L E C T E V R.

dans le secret. Personne donc n'a droit de pretendre aucun empire sur les esprits, ny de rendre esclaves de son aduis, ceux qui n'apprenent rien de meilleur en l'étude de la sagesse, que de sçauoir maintenir leurs sentimens libres. Aussi a-t'on justement blâmé le Prince, ou plutoist le Tyran des Philosophes, d'auoir supprimé tous les bons livres de son temps, afin qu'on ne leust que les siens; & a-t'on dit, que c'estoit vne action qui n'estoit pas moins noire que celle des Orthodoxes, qui font mourir tous leurs freres, pour regner après avec plus de seureté. Cette tyrannie n'est pas seulement le vice des grands hommes; Il se rencontre encore de certains Esprits mediocres, qui ont si bien juré de ne croire qu'aux pa-

A V L E C T E V R.

roles de leur Maistre, qu'ils s'offensent de tout ce qui ne s'y accorde pas, & comme ceux à qui la compagnie de gens aussi misérables qu'eux, sert de malicieuse consolation, ils sont ravis d'en demeurer aux opinions vulgaires, pourveu que les autres y soient pareillement enveloppez. Ne sçauent-ils point, ces Messieurs, quelle gloire il y a d'inuenter ? Que Pythagore deffendoit à ses Disciples la sterilité des grands chemins, où la moindre herbe ne paroist pas ? Qu'on a dit que les fautes des premiers Philosophes estoient venerables ? Que de ne pas desespérer de pouuoir trouuer ce que l'on cherche, est vn sujet capable de nous rendre recommandables à jamais ? Qu'aux

AV LECTEV R.

belles entreprises, c'est quasi assez d'auoir osé, & qu'ainsi qu'aux mauuaises choses, on est criminel pour les projetter seulement dans la pensée, de mesme aux bonnes & vertueuses, le seul dessein de les embrasser nous rend desia dignes de loüange.

Quand ie dy cecy, ie considere quelle adoration, s'il faut ainsi parler, ne merite pas l'incomparable Autheur de l'Examen, dont l'esprit s'estant signalé dans toutes les sciences, & ne pouuant plus s'accroistre qu'en se reflechissant (comme on dit des Souuerains, qu'ils ne scauroient s'aggrandir qu'en s'humiliant & retournant à eux mesmes) a inuenté vne si illustre philosophie, dās vne matiere si cachée que celle des facultez de l'Ame

A V L E C T E V R.

raisonnable, qui connoist toutes choses déuant que de se connoistre, qu'on peut croire sans le flatter, qu'en faisant vn coup d'essay, il a fait vn chef-d'œuvre. Et ce qui augmente nostre admiration, c'est qu'ainsi que les Religions nouvelles retiennent tousiours quelque chose des ceremonies anciennes, & que les bastimens qui s'esleuent des materiaux d'une vieille mesure, en sont bien souuent & meilleurs & plus forts; aussi n'a-t'il voulu fonder ses merueilles que sur des maximes antiques & connues de chacun, qu'il auance des propositions extraordinaires sous des preuves communes & auouées, & que si ses opinions nous paroissent estranges d'abord, cela vient plustost de la subtilité de son esprit, que de la

A V L E C T E V R.

nouueauté de ses principes. Mais puis-qu'un miracle mesme ne pût contenter le goust de tout un peuple, & que quelques Israélites se lassèrent de la manne; puisque le monde tout acheué qu'il est, n'a pas manqué de reformateurs, doit-on s'estonner que dans une approbation generale de ce liure, il se soit rencontré de certains hommes à qui une si grande lumiere ait enfin fait mal aux yeux? qui ayent pris pour des taches ce qui n'estoit que des defauts de leur veüe? & pour des bizarreries, ce qui passoit leur intelligence?

Le premier a esté celuy qui a composé l'Examen de l'Examen, qui après auoir confessé (certes la verité est bien forte, & bien forte la louange qu'on tire d'un enne-

noyable

AV LECTEUR.

my) que cét Autheur estoit estimé des plus habiles en toutes sortes de professions, & vn homme veritablement sçauant, & de bon esprit, jaloux de la bonne intention qu'il auoit eüe d'enrichir la Republique des Lettres, admirant son stile plein de granité Espagnole, & sa grande lecture (c'est ainsi qu'il parle de luy) il est entré en furie, s'est espanché en mille injures, comme si sa Medecine ne luy eust pû fournir d'autres remedes pour descharger sa bile, en vn mot, il a monstté par la grande quantité de ses allegations, qu'il estoit bien versé dans les humanitez ; mais il a fait voir quant & quant qu'il n'estoit pas des plus humains.

Quand la bonne reputation de nostre Autheur, & qui est l'vñique possession

AV LECTEUR.

possession de ceux qui ne font plus,
ne feust pas mis au dessus de ses at-
taines, toûjours deuoit-il sçauoir,
puisqu'il auoit tant leu, qu'on est
obligé de pardonner à la memoi-
re de ses ennemis mesme, & que
cette haine-là passe les bornes, qui
ne se brise pas contre le cercueil.
Qu'autrefois on enterroit les morts
parmy des Oliuiers, pour nous ap-
prendre qu'il les falloir laisser en
paix. Que de mesme que les maux
semblent donner quelque sorte de
majesté aux malheureux, qui fait
qu'on se retire aussi bien du che-
min d'un Aueugle que de celui
d'un Roy; ainsi croyoit-on que
ceux qui estoient priuez de tous
les biens de la vie, en deuenoient
plus grands & plus augustes, & que
cela mesme qui les ostoit du nom-

é

AV LECTEUR.

bre des hommes, les mettoit & les consacroit au rang des Diuinitez; de sorte qu'on les auoit en telle veneration, qu'il s'est trouué des sacrileges qui n'ont osé violer leurs sepulcres. Mais nostre Examineur ne s'est pas montré si religieux: Il a esté troubler les cendres, & fouiller sans scrupule les reliques de l'un des plus excellents personnages que l'Espagne ait jamais produits: Il luy a porté la guerre en un lieu de repos, & où il n'auoit point d'armes pour se deffendre. De quelles armes il le combat, ie le laisse à juger à ceux qui voudront prendre la peine de l'examiner luy-mesme; du moins sçay-je bien que ce n'est pas de celles qui auoient la vertu de blesser & de guerir tout ensemble, ou qui peuuent gagner

AV LECTEUR.

àuparavant que de vaincre. Là où les raisons d'Escole ne suffisent pas, il y employe les mots de ruë, & frappe rudement quand il ne scauroit piquer en honneste homme.

Pour peu que j'en disse davantage, i'imiterois le crime que i'accuse; car cet Examineur est maintenant en l'estat qui implore la grace qu'il a si injustement refusée. I'adjousteray donc seulement que quand on a attendu après la mort de quelqu'un pour corriger ses fautes, comme on attend bien souvent qu'une personne soit absente pour parler de ses defauts, parce qu'on est bien aise de pardonner à la honte de l'un & de l'autre, de celui-cy, esperant qu'il pourra s'amander, & de l'autre, qu'il se pourra retracter; I'estime

é ij

AV LECTEUR.

qu'on s'y doit porter avec tant de douceur, qu'on ne fasse éclater ny colere, ny ambition, ny envie, ny passion quelconque; mais vne deffense toute pure de la verité que l'on croit interessée. Et si après tout, quelque puissante attaque que nous ayons faite, nous devons croire que la doctrine que nous auons esbranlée, n'en jetteroit peut-estre que de plus profondes racines sous son Maistre; que l'endroit où nous l'auons blessé, en deuiendroit plus fort; qu'il s'y feroit comme vn cal par son art, ainsi qu'il s'en fait par la Nature; qu'à l'imitation de cette bonne Mere, tous ses esprits y feroient accourus, pour reparer le mal; enfin nous imaginer plustost toute chose, que non pas estre si presomptueux que

AV LECTEUR.

de nous vsurper la gloire qu'un autre s'est acquise. Je veux qu'il ait commis de grandes fautes; mais n'est-ce pas le propre de ceux qui s'esleuent fort haut, d'estre subjets à de grandes cheutes? Qu'il ait choppé lourdement; mais trouue-t'on mauuais qu'on fasse quelque faux pas, en marchant par un chemin qui n'auoit jamais esté frayé? Cela est bon à ceux qui ne suiuent que les routes battues, de ne pouuoir ny s'égarer, ny se perdre. C'est vne marque d'abondance d'auoir quelque chose à retrancher, car à celuy qui n'a rien, on ne luy sçauroit rien oster. Aussi quand ie demurerois d'accord, que comme il se trouue des taches dans les plus beaux visages, quelques opinions d'un si excellent Au-

é iij

A V LECTEUR.

theur meriteroiët d'estre reiettéés,
où il auroit esté engagé par la suite
de sa doctrine , cela ne rabbatroit
pas beaucoup de son prix , ny n'ap-
porteroit pas grande loüange à ce-
luy qui entreprendroit de le refu-
ter. Pour nier & pour contredire, il
ne faut sçauoir ny prouuer ny in-
uenter. Nous auons tousiours bien
plus de iuges que d'égaux. L'Em-
pire de l'entendement s'estend
plus loin que celuy de l'esprit , &
l'Escale le premier Critique de son
temps , composoit d'aussi mauuais
vers que pas vn de ceux qu'il faisoit
passer sous sa censure.

Ainsi ne deuons nous point nous
presser de voir l'ouurage de cet au-
tre , qui ayant fait dessein de ren-
uerfer par ses Obseruations vn de
nos Sages , attaque sous son nom

A V L E C T E V R.

nostre Autheur, de qui ce Sage a-
uoit emprunté quelques pensées, &
nous pouuons tousiours luy dire
cependant, que nous luy cederons
& donnerons de bon cœur les
mains, lors qu'il aura acquis le
mesme credit que Charron, & que
l'Examen des Esprits qu'il nous
promet, aura esté imprimé aussi
souuent, & traduit en autant de
langues, que celuy de l'Espagnol
qu'il méprise.

Il resteroit à respondre à quel-
ques Ennemis, d'autant plus diffi-
ciles à combattre, qu'ils paroissent
aucunement ennemis de la raison:
Car ils se plaignent que nostre Au-
theur est trop hardy, & donne vn
peu trop à la Nature, c'est à dire
qu'il est trop exact & trop curieux
pour vn Philosophe. Mais il leur
é iij

A V L E C T E V R.

a respondu luy mesme en deux ou trois endroits de son liure , où il monstre que Dieu a estably vn certain ordre & fuitte dans les causes secondes , par où il nous faut monter , ainsi que par degrez , deuant que d'en venir à luy. En effet, quoy que nous soyons si fort au dessous, & que ses œuures se tiennent si cachées, il ne nous traite pas pour cela en Esclaues, ny comme vn facheux Maistre qui trouueroit mauuais que ses seruiteurs voulussent sçauoir la raison de tout ce qu'il fait. Tant s'en faut , il est bien aise de nous entendre begayer ainsi que ses enfans, & de voir que nostre esprit s'employe au moins à vn si noble & si parfait exercice. Sa volonté est bien la premiere cause de tout , mais c'est la derniere

A V L E C T E V R.

responce qu'on doit faire à vne question.

Encore en cecy mesme a t'on grād tort d'accuser nostre Autheur ; car il n'establit iamais aucune proposition, qu'il ne l'appuye de l'autorité de la sainte Escriture, n'ignorant pas que dans les tenebres où nous viuons , il nous faut de necessité prendre la lumiere du Ciel pour nostre principale conduite. Et certes tous ces desirs de sçauoir & d'estre bien heureux, qui nous travaillent sans cesse icy bas, ne nous ont esté donnez, ce semble, qu'à fin de nous mieux apprédre, que nous deuons chercher autrepars, & vne plus ferme beatitude, & vne connoissance plus éclairée.

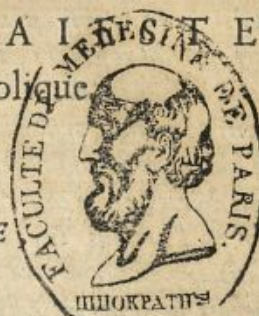
L'Epistre qui fuit s'adressoit
seulement au Lecteur dans l'an-
cien original, & dans l'impresion
d'Espagne dont ie t'ay parlé, elle
s'adresse ainsi à Philippe II.



A S A M A I N E S I T E'
Catholique



I R E



Afin que les ouvrages des Artisans fussent aussi parfaits qu'il est conuenable pour le bien & pour l'usage d'un Estat, il me semble qu'on deuroit establir cette loy; Que le Charpentier n'entreprist point sur le mestier du Laboureur, ny le Tisseran, sur la profession de l'Architecte; que le Iurisqueconsulte ne se meslast point de guerir les malades, ny le Medecin de soustenir une cause; mais que chacun n'exerceast que cet Art, pour lequel il a une disposition naturelle, & laissast là tous les autres. Car autant de fois que j'ay consideré combien l'esprit de l'homme est borné à une seule chose, ie me

EPISTRE.

*Suis toujours persuadé qu'aucun ne pouuoit
sçauoir deux Arts parfaitement, & sans
manquer en l'un ou en l'autre. Or de peur
qu'il ne se trompast au choix de l'art qui
luy est le plus propre, il deuroit y auoir dans
les Royaumes, des hommes establis expréz,
gens de grande prudēce & sçauoir; qui dans
le bas aage déconurissent à chacun quel est
son esprit, & le contraignissent de travail-
ler en l'art qui luy conuiendroit le mieux,
sans luy en permettre l'élection. De là arri-
ueroit que dans les Estats de V. M. se trouue-
roient les plus grands Artisans du monde
& les ouurages les mieux acheuez; seule-
ment pource que on auroit ioint l'art avec
la nature.*

*Je voudrois que toutes les Academies qui
sont dans vos Royaumes, pratiquassent la
mesme chose, & que comme on n'y souffre
pas que les Escoliers passent plus auant, s'ils
ne sont bien versez dans la langue Latine,
qu'il y eust aussi des Examineurs pour
sçauoir si celuy qui veut estudier la Diale-
ctique, la Philosophie, la Medecine, la
Theologie ou les Loix, a l'esprit qui est re-
quis à chacune de ces sciences; car autre-*

EPISTRE.

ment (outre les dommages qu'il causera à un Estat , en se servant mal d'un art qu'il aura mal appris) cela est digne de pitié de voir un homme se travailler & se rompre la teste après une chose dont il est impossible qu'il vienne à bout. A faute d'apporter aujourd'huy cette diligence, Ceux qui n'ont pas l'esprit propre à l'estude de la Theologie, ont pensé renuerser la Religion Chrestienne ; Ceux qui n'ont pas l'habileté necessaire à la Medecine, mettent tous les iours les malades en danger de leur vie ; Et la Jurisprudence n'a pas toute la perfection qu'elle pourroit auoir , parce qu'on ignore à laquelle des puissances raisonnables appartient le droit usage & la bonne interpretation des Loix. Tous les Philosophes anciens ont trouué par esprenue que quand il manque à l'homme une certaine disposition naturelle à la science, c'est en vain qu'il se tuë à apprendre les regles de l'art. Mais pas un d'eux n'a déclaré distinctement, quelle disposition naturelle rend l'homme habile à une science, & incapable pour une autre ; ny combien il se trouue de differences d'esprit parmy les hommes ; ny quels arts &

EPISTRE.

sciences respondent à chacun en particulier; ny par quelles marques on pouuoit le reconnoistre ; qui est ce qui importe le plus. Ces quatre points (encore que cela semble impossible) embrassent ce qui se doit traiter icy , outre plusieurs autres matieres qui sont touchées à propos de cette doctrine, à dessein que les peres curieux ayent l'art & la maniere de decouvrir l'esprit de leurs enfans , & de les appliquer chacun à la science où il fera le plus de profit : qui est vne diligence dont Galien raconte que son pere auoit usé enuers luy, comme il estoit enfant, se persuadant que le Disciple qui trauaille après vne science qui n'a point de rapport avec son inclination & habileté naturelle, se rend esclau de cette science ; Or est-il, dit Platon, que ce n'est pas vne chose bien-seante à vn hōme libre, de trauailler en esclau, sur quelque science que ce soit. Il n'est pas à propos, dit il, qu'un homme libre s'addonne à quelque discipline aux despens de sa liberté ; car il ne peut demeurer dans l'ame aucune science qui y aura esté introduite par force. Ce pere trouua donc que

E P I S T R E.

son fils auoit un esprit tres-propre & tres-habile pour la Medecine; si bien qu'il luy fit commandement d'y estudier, & de ne se point soucier du reste; ayant leu dans Platon vne Loy, par laquelle il estoit defendu qu'aucun à Athenes ne s'appliquast à deux sciences, mais à vne seulement, & encore à celle-là, où il auoit l'esprit porté plus naturellement, & il en donne cette raison, Que la nature de l'homme n'est pas capable d'exercer parfaitement deux arts, ny de s'addonner entierement à deux estudes. D'où vostre Maieité peut comprendre combien il importe à vn Estat, qu'il se fasse vn tel choix & Examen d'esprits propres aux sciences; puisque de ce que Galien estudia en Medecine, il en reuint tant de bien aux malades de son temps, & qu'il a laissé tant de remedes escripts pour les siecles futurs. Et si comme Balde, (cét illustre personnage dans le Droit) estudia en Medecine, & la pratiqua mesme, il fust demeuré plus long-temps dans cette profession, ce n'eust esté qu'un Medecin vulgaire, (comme il estoit en effet) parce qu'il manquoit de la difference

E P I S T R E.

d'esprit dont cette science a besoin ; & les loix eussent perdu vn des plus habiles hommes qui se pouuoient rencontrer pour leur esclaireissement.

Comme ie voulois donc reduire en art cette nouuelle sorte de Philosophie, & la prouuer par l'exemple de quelques esprits, celuy de vostre Maieité s'est présenté aussitost, ainsi qu'un des plus connus, & duquel tout le monde demeure estonné, voyant vn Prince pourueu d'un si grand sçauoir, & d'une prudence & sagesse si consommée. Mais ie n'en puis parler icy sans contreuenir à l'ordre du liure. Le penultiesme chapitre est le lieu où l'on en peut discourir plus à propos, & là V. M. reconnoistra la difference de son esprit, & dans quels arts & sciences elle denoit estre utile à l'Estat, si comme elle est nostre Roy par nature, elle eust eu à naistre quelque personne particuliere.

PREFACE



P R E F A C E
D E
L'AVTHEVR.

LORS que Platon vouloit enseigner quelque doctrine graue, subtile, & esloignée de l'opinion commune, il faisoit choix parmy ses Disciples, de ceux qui luy sembloient d'esprit plus delicat, & deuant ceux-là seulement il descouuroit son aduis; sçachant bien par experience, que de parler de choses releuées à des hommes de bas entendement, c'estoit se rompre la teste, & perdre & le temps & la science. La seconde chose qu'il faisoit apres ce choix, c'estoit de les preuenir de quelques suppositions claires & indubitables, & qui ne fussent pas trop esloignées de la con-

P R E F A C E.

clusion : dautant que les propositions qu'on public tout à coup contre la croyance du peuple, ne seruent d'abord (si l'on ne préoccupe ainsi l'esprit) qu'à troubler les Auditeurs, & les irriter, de façon qu'ils viennent à perdre cette pieuse affection qu'ils doiuent auoir, & à prendre nostre doctrine en horreur. Je souhaiterois, curieux Lecteur, pouuoir vser de cette procedure en ton endroit, s'il y auoit quelque moyen de te pratiquer auparauant, & de descouurir à part les qualitez de ton esprit. Car s'il estoit tel qu'il conuient pour cette doctrine, te separant de la foule, ie t'auancerois en secret des propositions si nouuelles, & si particulieres, que tu n'aurois jamais creu qu'elles eussent peu tomber dans l'imagination des hommes. Mais comme on ne scauroit pas faire cela, ce liure ayant à paroistre en public pour tout le monde, il est impossible que tu ne t'estonnes & ne te troubles ; car si ton esprit est du commun, ie me doute bien que tu te persuades qu'il y a desia long-temps que le nombre & l'accom-

AV LECTEUR.

plissement des sciences nous a esté donné par les Anciens ; poussé à cecy par vne raison vaine, qui est, que puis qu'ils n'ont plus trouué rien à dire, c'est signe qu'il n'y a plus rien de nouveau dans les choses. Que si tu es de cette opinion, tu n'as que faire de passer ny de lire plus auant ; car cela te fera peine de voir prouuer quelle miserable difference d'esprit t'escheut en partage. Mais si tu es bien aisé & bien patient, j'ay trois conclusions tres-veritables à te dire, encore que pour leur nouveauté, elles te semblent dignes de grande admiration. La premiere, c'est que de plusieurs differences d'esprit qui se trouuent parmy les hommes, il n'y en a qu'une que tu puisses posséder avec excellence ; si ce n'est que la Nature, comme elle est tres-puissante, dans le temps qu'elle te forma, eust assemblé toutes ses forces, & t'eust donné deux ou trois differences, ou pour n'en pouoir venir à bout, t'eust laissé hebeté & priué de toutes. La seconde, c'est qu'il n'y a qu'une seule science qui respon-

PREFACE

de avec vn degré d'éminence à chaque difference d'esprit; de façon que si tu ne rencontres au choix de celle qui a du rapport avec ta disposition & capacité naturelle, tu feras peu de chose dans les autres, quoy que tu travailles iour & nuict. La troisieme, qu'après auoir descouvert quelle est cette science qui respond mieux à ton esprit, il te reste vne autre difficulté plus grande à resoudre, c'est de sçauoir si tu es plus propre & plus nay à la pratique qu'à la theorie; car ces deux parties (dans quelque genre de science que ce soit) sont tellement opposées entr'elles, & demandent des esprits si differents, qu'elles s'affoiblissent l'une l'autre; comme si c'estoient de veritables contraires. Voila de dures sentences, ie l'auoie; mais il y a encore vne chose plus facheuse & plus rude, c'est que nous n'auons point deuant qui en pouuoir appeller, ny nous plaindre; car Dieu mesme, qui est l'Auther de la Nature, voyant qu'elle ne donne à chaque hōme qu'une difference d'esprit, comme ie viens dire, à cause de leur op-

AV LECTEUR.

position, & de la difficulté qu'il y a de les joindre, s'accommode à elle; & des sciences qu'il depart gratuitement entre les hommes, n'en donne guère qu'une en degré eminent. Les grâces que les hommes possèdent dans l'Eglise, sont fort différentes, c'est toutesfois un mesme Esprit qui les distribue, & qui en est la source. Il y a divers Ministères, & neantmoins c'est un mesme Seigneur qui appelle à la fonction des uns & des autres. La vertu de faire des miracles n'est pas egale en tous, c'est pourtant un mesme Dieu qui produit les operations merueilleuses, que font tous ceux ausquels il l'a donnée. Mais ne vous imaginez pas que le partage de ces dons, par lesquels il paroist que le saint Esprit habite en celui qui les possède, soit inégal sans raison. En leur distribution, Dieu regarde ce qui est plus utile; soit pour confirmer ceux qui croient déjà en luy, soit pour convertir ceux qui sont encore idolâtres. De là vient que les uns reçoivent du saint Esprit, la Sapience, pour comprendre les mystères divins; que la science est donnée aux autres par ce mesme Esprit; que ceux cy ont une Foy

P R E F A C E

par la vertu de laquelle ils font mille choses miraculeuses ; & que ceux là guerissent toutes sortes de maladies. Que tel a la puissance de faire des miracles ; tel sçait les choses futures ; tel lit dans les cœurs des hommes , & discerne de quels mouuemens ils sont portez ; Que l'un parle plusieurs langues , & que l'autre les interprete & les entend. Or, comme ie vous ay desia dit, vn mesme Esprit est la source de toutes ces graces , & il les distribuë comme il luy plaît.

Je ne doute point que Dieu ne fasse cette diuision de sciences, ayant égard à l'esprit, & à la disposition naturelle de chacun, puisque les talents qu'il departit par saint Mathieu, le mesme Euan-geliste dit, *Qu'il les departit à chacun selon sa propre vertu.* Car de penser que ces sciences surnaturelles, ne demandent pas de certaines dispositions d'as le subiet, deuant que d'y estre infuses, c'est vne erreur tres-grande. En effet, quand Dieu forma Adam & Eue, il est certain qu' auparauant que de les remplir de sagesse, il organisa leur cerueau de telle

A V L E C T E V R.

forte, qu'ils la pussent recevoir avec douceur, & qu'il fust vn instrument propre à pouuoir discourir & raisonner par son moyen. C'est pourquoy la sainte Escriture dit, *Et il leur donna vn cœur*, (c'est à dire vn esprit) *propre à mediter, & puis les remplit de la discipline de l'entendement.* Or que selon la difference d'esprit de chacun, vne science soit infuse plustost que l'autre, ou plus ou moins de chacune d'elles, cela se peut comprendre par le mesme exemple de nos premiers peres: car quand Dieu les remplit tous deux de sagesse, c'est vn point décidé qu'Eue n'en fut pas si bien partagée. Ce qui fit, comme disent les Theologiens, que le Diable entreprit de la seduire, & n'osa tenter l'homme, dont il redoutoit l'extreme sagesse. La raison de cecy (ainsi que nous le prouuerons cy après) c'est que la composition naturelle du cerueau de la femme, n'est pas susceptible, ny de beaucoup d'esprit, ny de grande prudence. Nous trouuerons la mesme chose dans les substances Angeliques, où Dieu pour donner à vn Ange plus de

P R E F A C E

degrez de gloire, & des graces plus sublimes, le crée premierement d'une nature & d'une essence plus subtile: & si l'on demande aux Theologiens, dequoy sert cette nature plus delicate, ils respondent, Que l'Ange qui est d'un entendement plus releue, & d'une meilleure & plus haute essence, se tourne plus aisément à Dieu, & use des dons avec plus d'efficace; & qu'il en arriue de mesme parmy les hommes.

De cecy l'on infere manifestement que puis qu'il y a un choix d'esprits pour les sciences surnaturelles, & que toute sorte d'habileré n'est pas un instrument propre pour elles, à plus forte raison les sciences humaines auront elles besoin de cette election, puis que les hommes les doiuent comprendre, aydez seulement de leur esprit.

L'intention donc de ce Liure, c'est d'apprendre à distinguer & à connoistre toutes ces differences naturelles de l'esprit humain, & d'appliquer avec art à chacune, la science où elle doit faire plus de profit. Si j'en viens à bout,

A V L E C T E V R.

comme ie l'espere, i'en rendray la gloire à Dieu; car c'est de luy que procede tout ce qui est bon, & tout ce qui reüssit bien: Sinon, tu te ressouviendras, sage Lecteur, qu'il est impossible d'inuenter vn art & de l'acheuer tout à la fois; d'autant que les sciences humaines sont si longues & d'une si vaste estendue, que ce n'est pas assez de la vie d'un homme pour les trouuer, & pour leur donner toute la perfection qu'elles doiuent auoir. Il suffit au premier Inuenteur de marquer quelques principes notables, qui soient comme vne semence däs l'esprit de ceux qui suivent, pour leur faire amplifier l'art, & le mettre au point qui est necessaire. A propos dequoy Aristote dit, que les fautes de ceux qui commencerent les premiers à philosopher, nous doiuent estre en grande veneration; car comme il est si difficile de trouuer des choses nouuelles, & si aisé d'adiouster à ce qui a esté dit & trouué; les fautes des premiers ne meritent pas pour cette raison, d'estre beaucoup reprises, non plus qu'à celuy qui adiouste

P R E F A C E

on ne doit pas d'extremes loüanges. Je demeure bien d'accord que cet ouurage ne peut estre exempt de quantité d'erreurs, à cause que le sujet en est si delicat & si chatouilleux, & parce que ie n'ay rencontré personne qui me prestast la main en vn chemin si glissant & si difficile. Mais si ces fautes sont en vne matiere où l'entendement ait lieu d'opiner, en ce cas, ie te prie, ingenieux Lecteur, auparauant que de prononcer l'arrest, de lire la Preface qui suit; où tu verras pourquoy les hommes sont de differents aduis, & puis de voir tout le liure, & de verifier de quelle nature est ton esprit; & si tu trouues quelque chose qui ne soit pas bien dite selon ton sens, considere soigneusement les raisons contraires qui te semblent auoir plus de force, & si tu ne les sçauois résoudre, retourne lire le Chapitre quatorziesme; car parauanture y rencontreras tu la responce qu'on y peut donner. A Dieu.



SVITTE DE LA
PREFACE DE L'AVTHEVR
AV LECTEUR.

*Où se donne la raison pourquoy les
hommes sont de differents aduis
& iugemens.*



E me suis trouué depuis
quelques iours l'esprit tra-
uailé d'une doute (Cu-
rieux Lecteur) & parce
que i'en croyois la solu-
tion fort difficile & cachée à l'entende-
ment, ie l'auois tousiours dissimulée iuf-
ques à cette heure : mais maintenant
que ie ne scaurois plus souffrir d'en estre

P R E F A C E

si souuent embarrassé , i'ay resolu d'en trouuer la decision à quelque prix que ce soit. Cette doute est de sçauoir, comment il se peut faire, veü que tous les hommes sont d'une mesme espece derriere & indiuisible , & les puissances de l'ame raisonnable (la memoire , l'entendement , l'imagination & la volonte) d'une nature aussi parfaite en tous, & ce qui augmente la difficulté , l'entendement , vne faculté spirituelle, & dérachée des organes materiels ; que nous voyons pourtant par experience , que si mille personnes s'assemblent pour donner leur iugement sur quelque doute, chacun aura son aduis particulier , & qui ne s'accordera point avec les autres, d'où vient qu'on a dit , *Qu'il y auoit mille differences d'hommes ; que chacun voyoit les choses & s'en seruoit à sa façon ; que les volontez estoient toutes diuerses , & les desseins de la vie tout particuliers.*

Pas vn des Philosophes anciens ny modernes , que ie sçache , n'a touché cette difficulté , pour en auoir esté rebu-

A V LECTEUR.

téz, à mon aduis, par son obscurité; encore que tous se plaignent assez de la variété des iugemens & gousts des hommes. C'est pourquoy il m'a falu rompre la glace, & défricher ce chemin, en me servant de ma propre inuention, comme en d'autres plus grandes questions, qui n'ont iamais encore esté agitées de personne. Et ie trouue qu'en la composition particuliere de chacun, il y a ie ne sçay quoy qui nous fait pancher naturellement à cette diuersité d'opinions, mesme malgré nous, qui n'est ny hayne, ny passion, ny vne inclination à mesdire ou à contredire, comme s'imaginent ceux qui adressent de grandes Epistres liminaires à ceux qu'ils appellent leurs Mecenes; par où ils implorent leur faueur & protection particuliere: mais de designer ce que c'est, & de quels principes cela peut prouenir, c'est là le poinct & le noeud de l'affaire.

Pour entendre donc cecy, il faut remarquer que ça esté l'ancienne opinion de quelques grands Medecins, que tout autant que nous sommes, qui habitons

PREFACE

les regions qui ne sont pas tempérées, nous sommes actuellement & de fait malades, & auons quelque lesion, encore que pour estre engendrez & nez avec elle, & n'auoir iamais ioüy d'un meilleur temperament, nous ne la ressentions pas : Mais si nous prenons garde aux actions depraüees de nos facultez, & aux chagrins qui nous suruiennent à chaque momēt (sans sçauoir d'oü, ny pourquoy,) nous reconnoistrans aysement qu'il n'y a point d'homme qui se puisse dire en verité exempt de douleur & de maladie.

Tous les Medecins sont d'accord que la parfaicte santé de l'homme consiste en vne certaine moderatiō des quatre qualitez premières; de façon que la chaleur ne surpasse point la froideur, ny l'humidité, la seichereffe; de laquelle moderation quand l'homme vient à decliner, il est impossible qu'il agisse aussi parfaitement qu'il auoit accoustumé : & la raison en est claire, parce que si dans un temperament parfait, l'homme agit parfaitement, il est necessaire, que dans un

AV LECTEUR.

mauvais temperament, qui est son contraire, ses facultez soient blessées, & ses actions aucunement defectueuses. Or est-il que pour conseruer cette parfaite santé, il faudroit que les Cieux versassent tousiours les mesmes qualitez; qu'il n'y eust ny Hyuer, ny Esté, ny Automne; que l'homme ne roulast pas par le cours de tant d'années, & que les mouuemens du corps & de l'ame fussent tousiours égaux & vniformes; que le veiller, & le dormir, le manger & le boire, fussent temperez, & ne tendissent qu'à maintenir ce bon temperament; ce qui est vne chose impossible, tant à l'art de Medecine, qu'à la Nature.

Dieu seul a pû faire cecy en la personne d'Adam, le mettant dans le Paradis terrestre, & luy donnant à manger du fruit de vie, qui auoit cette propriété de conseruer l'homme au point de parfaite santé, auquel il auoit esté créé. Mais les autres hommes viuant comme ils font, en des regions mal temperées, & subiectes à tant de changemens d'air, à l'Hyuer, à l'Esté, à l'Automne, & pas-

PREFACE

fant par tant d'âges diuers, dont chacun a son temperament particulier, & mangeant tantost des viandes froides, & tantost de chaudes ; il faut de necessité qu'ils se treuuent intemperez, & qu'ils perdent d'heure en heure cette bonne harmonie des quatre qualitez premieres. Ce que nous voyons clairement, en ce que de tous les hommes qui naissent, les vns s'engendrent pituiteux, les autres, sanguins, les autres, bilieux, & les autres, melancholiques, & pas vn n'est temperé, si ce n'est par merueille; & s'il y en a quelqu'un, son bon temperament ne luy dure pas vn moment sans s'alterer & se changer.

Galien reprend ces Medecins là, disant qu'ils parlent trop à la rigueur, parce que la santé des hommes ne consiste pas en vn point indiuisible : mais qu'elle a quelque estendue & largeur, & que les premieres qualitez peuuent vn peu déchoir du parfait temperament, sans que pour cela nous tombions malades. Les flegmatiques en sont visiblement esloignez, à cause de leur trop grande froidur

AV LECTEUR.

déur & humidité; les bilieux, à raison de leur chaleur & secheresse excessives, & les melancholiques, à cause de leur froideur & secheresse demesurées; & tous ne laissent pas neantmoins de viure en santé & sans douleur ny maladie. Et bien qu'il soit vray qu'ils n'agissent pas si parfaitement que ceux qui sont tempérés; ils subsistent pourtant sans aucune notable incommodité, & sans avoir besoin du secours de la Medecine. C'est pourquoy la Medecine mesme les conserve en leurs dispositions naturelles, encore que Galien die que ce soiēt des intemperies vicieuses, & qu'on les doive traiter comme maladies, appliquant à chacune les qualitez qui luy sont contraires, pour les ramener s'il est possible à cette parfaite santé, où il n'y a ny douleur ny infirmité quelconque. De cecy nous est vne preuve evidente, de voir que iamaïs la Nature avec ses instigatiōs & appetits, n'essaye de cōserver ce-luy qui est mal tēperé, par les choses qui ont du rapport avec luy, mais veut toujours vser pour cet effect, de celles qui

P R E F A C E

Iuy sont contraires, comme s'il estoit malade: ainsi nous voyons que l'homme bilieux a l'Esté en horreur, & se resiouyt de l'Hyuer; que le vin l'enflame, & que l'eau le rend plus doux & plus traitable; qui est ce qu'a dit Hippocrate, *que le biē & le repos d'une nature chaude, c'est de boire de l'eau & de se rafraichir*. Mais pour le point où ie veux venir, il n'est pas necessaire de dire que ces intēperies soient des maladies, comme ont soustenu ces Medecins anciens, ou des santés imparfaites, ainsi que confesse Galien; dautant que de l'une & de l'autre opinion se tire euidemment ce que ie pretends prouver, qu'à cause du mauuais temperament des hommes, & pour n'estre pas dans l'innocence & l'integrité de leur composition naturelle, ils sont enclins à des gousts & appetits tout differens; non seulement en ce qui touche la faculté irascible & la concupiscible; mais de plus aux choses qui regardent la partie raisonnable. Ce que l'on remarquera facilement, si l'on veut parcourir toutes les puissances qui gouvernent l'homme

AV LECTEUR.

mal temperé. Celuy qui est bilieux, en suiuant les facultez naturelles, desire des aliments froids & humides, & celuy qui est phlegmatique, en demande de chauds & de secs. Celuy qui est bilieux, en suiuant la vertu generatiue, s'occupe à la recherche des femmes, & le flegmatique les a en horreur. Celuy qui est bilieux, suiuant la faculté irascible, ne respire que les honneurs, n'aspire qu'aux grandeurs & à la vaine gloire, à commander & à trancher du supérieur & du maistre; & le flegmatique fait plus de cas de dormir tout son saoul, que de toutes les puissances du monde; & ce qui sert autant à reconnoistre les différentes inclinations des hommes; c'est de considerer la diuersité qu'il y a entre les mesmes personnes, coleriques, flegmatiques, sanguines, ou melancoliques, à cause des grandes differences de colere, de flegme, de sang, & de melancolie; & afin qu'on entende plus clairement que la variété des intemperies & des maladies des hommes, est toute la cause de la diuersité de leurs iugemens

o ij

P R E F A C E

(quant à ce qui regarde la partie raisonnable) il sera bon de mettre icy vn exemple dans les puissances de dehors; parce que la mesme chose que nous trouuerōs d'elles, nous la pourrons conclure des autres.

Tous les Philosophes naturels demeurent d'accord, que les facultez avec lesquelles s'exerce vn acte de connoissance, doiuent estre nettes & vuides des qualitez de l'obiet qu'il leur faut connoistre, pour ne pas faire des iugemens diuers & entierement faux. Mettons donc par exemple, quatre hommes malades en la composition de la puissance visuelle, & qu'en l'vn, vne goutte de sang s'imbibe dans l'humeur crystallin, dans l'autre, vne goutte de bile, dans le troisieme, vne de pituite, & dans le quatrieme, vne de melancolie. Si ceux-cy ne sçachant rien de leur infirmité, nous leur presentons deuant les yeux, vn morceau de drap bleu, pour les faire iuges de sa veritable couleur; il est certain que le premier dira qu'il est rouge, le second, qu'il est iaune, le troisieme, qu'il est

A V L E C T E V R.

blanc, & le quatriesme, qu'il est noir, & que chacun d'eux ne feindra point d'en iurer & se mocquera de son compagnon, comme d'une personne qui se laisse tromper en une chose si claire; & si nous faisons passer ces quatre gouttes d'humeur iusqu'à la langue, & donnions à ces quatre personnes un verre d'eau à boire; l'un diroit qu'elle est douce, l'autre, qu'elle est amere, le troisieme, qu'elle est salée, & le dernier, qu'elle est aigre. Vous voyez donc icy quatre differens iugemens en deux puissances, à cause que chacune a son infirmité, & comme pas une ne rencontre la verité. La mesme raison & proportion est gardée par les puissances internes à l'endroit de leurs obiets; & qu'ainsi ne soit, faisons remonter ces quatre humeurs en plus grande abondance, iusques dans le cerueau, de façon qu'elles y fassent une inflammation, & nous verrons mille sortes de folies & d'extrauagances: d'où vient qu'on a dit, que *Chacun a sa folie, où il s'obstine* Ceux qui ne sont pas incommodés de cet excez nuisible, sem-

P R E F A C E

blent estre d'un iugement fort sain, & dire & faire des choses fort raisonnables: mais en effet ils extrauaguent, encore qu'on ne le remarque pas, à cause de la douceur & de la moderation avec laquelle ils s'y portent.

Les medecins n'ont point de meilleur signe pour connoistre si un homme est sain ou malade, que de considerer ses actions; car si elles sont bonnes & saines, il est en santé, & si elles sont mauuaises & deprauiées, c'est un indice infailible de sa maladie. C'est sur cette raison que ce grand Philosophe Democrite se fonda, quand il prouua à Hippocrate, que l'homme depuis le iour de sa naissance, iusqu'à celuy de sa mort, n'estoit autre chose qu'une maladie cōtinuelle, en ce qui regarde les actions de la raison. *Tout l'homme, ce dit-il, depuis sa naissance, n'est que maladie; quand on l'estene, il est inutile & implore le secours d'autrui; quand il commence à croistre, il devient insolent, & a besoin de correction & de maistre; quand il est en sa force, il se rend temeraire; quand il panche vers la vieillesse, il se*

AV LECTEUR.

voilà misérable, ne fait plus que ramener
 & vanter ses travaux passés : en-
 fin il sort avec toutes ces belles qualitez,
 des ordures du ventre de sa mere : Lesquel-
 les paroles furent admirées par Hip-
 pocrate, qui les trouuât tres veritables,
 s'en laissa persuader, & les raconta à
 son amy Damagete. Et l'estant retour-
 né voir, comme vn qui prenoit goust
 aux traiçts d'une si haute sagesse, il dit
 qu'il luy demanda pourquoy il rioit sans
 cesse, voyant qu'il se mocquoit de tous
 les hommes du monde. A quoy il luy
 respondit ce qui suit ; Ne vois-tu pas que
 tout le monde est dans les resueries de quel-
 que fièvre chaude ? Les vns achètent &
 nourrissent des meutes de chiens qui les mā-
 gent ; les autres, des cheuaux, assez pour en
 faire maquignonage ; ceux-cy veulent
 commander à vne multitude de gens, & ne
 scauroient seulement se commander eux-
 mesmes ; ils prennent des femmes pour les
 chasser incotinēt après, ils brûlent d'amour,
 & puis sont irreconciliables dans leurs hai-
 nes ; ils meurent d'enuie d'auoir des enfans,

P R E F A C E

& quand ces enfans sont grands, ils les iet-
 tent hors du logis. Tous ces soins & affectiōs
 inutiles & passageres, que sont - ce autre
 chose que des marques de leur folie ? Ils ne
 s'arrestent pas encore là ; car comme s'ils
 n'auoient point de plus grand ennemy que
 le repos, ils se font la guerre les vns aux
 autres, ils deposent des Roys, & en mettent
 d'autres en leur place, ils tiennent à gloire
 de s'entretñer, ou bien tournant leur fer
 contre le sein de leur propre mere, vont
 cherchant avec crime dans les entrailles
 de la terre, ce qui sert de matiere à leurs
 crimes ; & continua de cettē sorte tout
 au long, racontant les diuerfes fantai-
 sies des hommes, & les estranges cho-
 ses qu'ils font & qu'ils disent, à cause
 qu'ils sont tous malades ; & pour con-
 clusion, il luy dit, Que ce monde n'estoit
 à propremēt parler, qu'une maison de foux,
 dont la vie estoit vne agreable comedie, pour
 se faire rire les vns les autres, & que c'estoit
 là le subiet qui le faisoit tant rire. Ce
 qu'Hippocrate ayant ouy, il s'écria, &
 dit à ceux d'Abdere, Democrite n'est point
 vn insensé, mais le plus sage des homes, &

AV LECTEUR.

qui nous peut tous rendre plus sages. Si nous estions tous temperez, & si nous vivions en des regions temperées, & vissions de viandes temperées; nous aurions tous, encore que non pas tousiours, mais au moins la plus part du temps, les mesmes conceptions, les mesmes appetits, & les mesmes fantaisies; & si quelqu'un se mettoit à raisonner & à juger de quelque difficulté, tous presque au mesme instant luy donneroient leur suffrage: Mais vivant cōme nous viuōs en des regions mal tēperées, & en de tels dereglemens, pour ce qui est du boire & du manger; avec tant de passōs & de soins, & assuiettis à de si grands changemens & alterations de l'air, & du Ciel; il est impossible que nous ne soyons malades, ou du moins mal tēperez: & cōme nous ne sommes pas tous malades d'une sorte de maladie; aussi pour l'ordinaire ne suiuous - nous pas tous vne mesme opinion, ny n'auons pas tous vne mesme fantaisie, mais chacun la sienne, selon sa mauuaise temperature.

Avec cette philosophie s'accorde

P R E F A C E

fort bien la parabole de saint Luc, qui dit, *Qu'un homme descendit de Ierusalem en Ierico, & fit rencontre de voleurs qui le despoillèrent, & le laisserent demy mort après l'auoir couuert de playes*: laquelle quelques Docteurs expliquent, disant, que cét homme ainsi couuert de playes, represente la nature humaine après le peché, parce que Dieu l'auoit créée tres-accomplie, & dans la composition & le temperament qui naturellement estoient deus à son espece, & luy auoit fait plusieurs graces surnaturelles pour sa plus grande perfection: entr'autres il luy donna la justice originelle, avec laquelle l'homme obtint toute la santé, & la bõne harmonie de temperament qu'il pouuoit souhaiter. Ainsi saint Augustin l'appelle, *la santé de nature*, parce que c'estoit d'elle que resultoit cét excellent accord de l'homme, qui assubietissoit la partie inferieure, à la superieure, & la superieure, à Dieu toutes lesquelles graces il perdit au mesme instant qu'il pecha; & non seulement il se vit despoillé de ces dons de grace; mais en ceux

A V L E C T E V R.

mesme de la Nature, il demeura comme mutilé. Qu'ainsi ne soit, considérons vn peu ses descendans, en quel estat ils sont, & quelles actions ils font; & nous reconnoistront aisément qu'elles ne peuvent prouenir que d'hommes blesez & malades. Pour le moins, quant à ce qui est du franc arbitre, est-ce vne chose arrestée & certaine, que depuis le peché, il est demeuré comme demy-mort, & dépourueu des forces qu'il auoit auparauant, parce qu'au mesme instant qu'Adam pecha, il fut jetté hors du Paradis terrestre, qui estoit vn lieu fort temperé, & fut priué du fruiet de l'arbre de vie, & des autres moyens qu'il auoit pour conseruer sa bonne composition. La vie qu'il commença depuis à mener, fut extrêmement penible; il couchoit sur la terre, estoit exposé au froid, au chaud, & au serain; le païs où il demouroit, estoit intemperé, ses viandes & son breuuage, contraires à sa santé. Marcher nuds pieds, & mal vestu; suer & travailler pour prolonger & gagner sa vie; n'auoir ny maison ny couuert; courir de

P R E F A C E

pays en pays, principalement vn homme comme luy, qui auoit esté nourry dans de si grandes delices; sans doute que tout cela le deuoit bien-toft rendre malade, & mal temperé: ainsi ne luy resta-t'il pas vn organe en son corps, qui ne fust en cét estat, & qui pust agir avec la douceur & facilité accoustumée. Estât d'une si mauuaise temperature, il vit sa femme, & fit Caïn, enfant d'un esprit si peruers & si malicieux, superbe, rude, sans honte, enuieux, impie, & de mœurs toutes corrompues: & par là commença de communiquer à sa race ce dangereux desordre, & cét estat de santé si ruinée; parce que la maladie qu'ont les peres au temps de la generation, les Medecins tiennent que les enfans l'ont après qu'ils sont nais.

Mais il s'offre vne grande difficulté en cette doctrine, qui ne demande pas vne legere solution, qui est telle: Supposé qu'il soit vray que tous les hommes sont malades & mal temperez, comme nous l'auons prouué, & que de chaque mauuaise temperature naisse vne opi-

AV LECTEUR.

nion particuliere, quel moyen aurons-nous pour connoistre qui dira la verité, de tant de personnes qui jugent ? Car si ces quatre hommes dont nous auons parlé cy deuant, ont tous failly au jugement qu'ils ont fait de ce morceau de drap bleu qu'ils ont veu, pour auoir chacun son incommodité à la veüe : la mesme chose ne pourra-t'elle pas arriuer dans les autres, si chacun d'eux a son intemperie particuliere au cerueau ? & de cette sorte, la verité demeurera cachée, sans que personne la puisse trouuer, à cause que tous sont malades, & mal temperez.

A cecy ie responds, que la science de l'homme est incertaine & douteuse, pour la raison que nous auons dite : mais outre cecy, il faut remarquer, que iamais aucune maladie ne suruient à l'homme, qu'en affoiblissant vne puissance, elle ne fortifie par la mesme raison, celle qui luy est contraire, ou si vous aymez mieux, celle qui demande vn temperament contraire : par exemple, si le cerueau estant bien temperé, venoit à perdre sa bonne

P R E F A C E

temperature par l'excez de l'humidité; c'est chose asseurée que la memoire en deuiendroit plus excellente, & l'entendement, moindre, comme nous prouuerons cy après; & s'il perdoit cette bonne temperature par trop de secheresse, l'entendement s'en augmenteroit, & la memoire diminueroit: de sorte qu'en ce qui seroit des actions qui appartiennent à l'entendement, vn homme qui auroit le cerueau sec, y excellerait beaucoup plus, qu vn autre qui l'auroit sain & fort temperé: & aux actions de memoire, vn homme mal temperé, à cause de sa trop grande humidité, y excellerait beaucoup plus, que l'homme le mieux temperé du monde; parce que selon l'opinion des Medecins, ceux qui sont mal temperez, surpassent en beaucoup d'actions, les mieux temperez. A raison dequoy Platon a dit, que c'est vn miracle de trouuer vn homme d'esprit excellent, qui n'ait quelque manie (qui est vne intemperie chaude & seche du cerueau) de sorte qu'il y a vne intemperie & maladie determinée à certain genre de

AV LECTEUR.

science, & qui est du tout contraire aux autres. Ainsi est-il besoin que l'homme sçache quelle est son infirmité & son intemperie, & à quelle science elle répond en particulier (ce qui est le subiet de ce liure) parce que dans cette science il trouuera la verité, & dans les autres, il ne fera que des iugemens extrauagans.

Les hommes temperez, comme nous prouuerons cy apres, ont vne capacité pour toutes les sciences, en vn degré de mediocrité, sans qu'ils y excellent iamais: mais ceux qui sont intemperez ne sont propres qu'à vne seule, laquelle s'ils viennent à rencontrer, & qu'ils y estudient avec soin & diligence, ils se doiuent assurer d'y faire des merueilles; & s'ils manquent de la choisir, & de s'y appliquer, ils ne sçauront que fort peu de choses dans les autres sciences. Ce qui nous est confirmé par cecy, que dans les Histoires, on void que chaque science a esté inuentée en la region mal temperée qu'il falloit pour la trouuer.

Si Adam & tous ses descendans eussent

P R E F A C E

sent vescu dans le Paradis terrestre, ils n'eussent point eu besoin d'aucun art mechanique, ny d'aucune des sciences qu'on enseigne maintenāt aux Escoles; & iusques icy elles n'auroient esté ny inuentées ny pratiquées; parce que comme ils eussent marché nuds pieds & sans habits, il n'eust point falu de Cordonniers, ny de Tailleurs, ny de Tisserans, non plus que de Charpentiers ny de Maçons, dautant qu'il n'eut point pleu dans le Paradis terrestre; ny il n'y eut point eu d'air trop froid, ou trop chaud, dont on eust deu se preseruer. Il n'y eut point eu non plus de Theologie scholastique, ny de positive; ou du moins n'eussent-elles pas esté si amples que nous les auons maintenant; parce qu'Adam n'ayant point peché, Iesus - Christ ne fust point né, de l'incarnation, de la mort & de la vie duquel, du peché originel, & du remede qu'il y a falu apporter, est composée cette science. Il y eut encore eu moins du Iurisprudence; parce que les loix ny le Droit ne sont point necessaires pour le iuste; toutes les choses eussent

AV LECTEUR.

feint esté en commun ; il n'y eut eu ny mien ny tien , qui sont le subiet des procès & des discordes. La Medecine eut esté pareillement superflüe ; dautant que l'homme eut esté immortel & exépt de la corruption & des alterations qui causent les maladies ; tous eussent mangé du fruit de l'arbre de vie , qui auoit cette propriété de reparer tousiours en mieux nostre humeur radicale.

Adam n'eut pas peché , qu'aussi-tost tous ces arts & toutes ces sciences commencerent à s'exercer, comme necessaires pour subuenir à sa misere. La premiere science qui parut dans le paradis terrestre, ce fut la Iurispudence : au moyen dequoy se forma vn procès avec le mesme ordre de Iustice qu'on obserue à present, en citant la partie & luy proposant le fait dont on l'accuse, l'accusé respondant , & le Iuge prononçant l'arrest & condamnation.

La seconde , fut la Theologie , parce que lors que Dieu dit au serpent, *& elle brisera ta teste* , Adam entendit, comme il estoit vn homme qui auoit l'entende-

ũ

P R E F A C E

ment plein de sciences infuses, quē pour remédier à sa faute, le Verbe diuin deuoit prendre chair au ventre d'une Vierge, qui par son heureux enfantement mettroit sous ses pieds le Diable avec tout son Empire: dans laquelle foy & croyance il se sauua.

Après la Theologie, vint aussi-tost l'art militaire; parce que dans le chemin par où Adam alloit manger du fruit de vie, Dieu establit vne garnison & vn Fort où il mit en garde vn Cherubin armé, pour luy boucher le passage.

Après l'art militaire, vint aussi la Medecine, parce qu'Adam se rendit mortel & corruptible par le peché, & subiect à vn nombre infiny d'infirmitez & de douleurs.

Tous ces arts & sciences furent là exercez premierement, & depuis ont acquis leur perfection & se sont accreus, chacun en la region mal temperée qui luy estoit la plus conuenable, par le moyen des hommes d'esprit & d'habileté propre à les inuenter.

Ainsi ie conclus, Curieux Lecteur,

A V LECTEUR.

confessant ingenuëment que ie suis malade & intemperé, & que tu le pourras bien estre aussi, parce que tu es né comme moy, en vne region mal temperée, & qu'il nous pourra bien arriuer le mesme qu'à ces quatre hommes, qui voyant vn morceau de drap bleu, iurent, l'vn, qu'il est rouge, l'autre, qu'il est blanc, l'autre, qu'il est iaune, & l'autre, qu'il est noir, & pas vn d'eux ne dit la verité, parce que chacun a vne maladie particuliere à la veüe.



TABLE DES CHAPITRES.

Chapitre I. Où il est déclaré ce que c'est
qu'esprit, & combien il s'en trouue
de differences parmy les hommes. fol. 1.

Chap. II. Où se declarent les differences
qu'il y a d'hommes inhabiles pour les
sciences. fol. 29

Chap. III. Où il est prouvé par exem-
ple, que si l'enfant n'a pas l'esprit & la
disposition que demande la science qu'il
veut apprendre, c'est en vain qu'il escou-
re de bons Maistres, qu'il a beaucoup de
liures, & qu'il travaille toute sa vie.
fol. 41.

Chap. IIII. Où il se monstre que c'est
la Nature qui rend l'homme propre aux

TABLE.

sciences. fol. 63

Chap. V. Où se declare le grand pou-
voir qu'a le temperament de rendre l'hō-
me prudent, & de bonnes mœurs. f. 85

Chap. VI. Où il se monstre quelle partie
du corps doit estre bien temperée, afin
que l'enfant soit de bon esprit. f. 123

Chap. VII. Où il se monstre que l'ame
vegetative, la sensitive, & la raisonna-
ble, sont sçauantes sans estre enseignées
de personne, quand elles rencontrent le
temperament qui conuient à leurs a-
ctions. f. 148

Chap. VIII. Où il se prouue que de ces
trois qualitez seules, la chaleur, l'hu-
midité, & la secheresse, prouiennent
toutes les differences d'esprit qui se trou-
uent parmi les hommes. f. 180

Chap. IX. Où sont rapportez quelques
doutes & arguments qu'on peut faire
contre la doctrine du precedent Chapitre,
avec les responses. f. 218

Chap. X. Où il est monstré qu'encore que
l'ame raisonnable ait besoin du tempe-
rament des quatre premieres qualitez,

TABLE.

*tant pour demeurer au corps, que pour
discourir & raisonner, il ne s'ensuit
pas pour cela qu'elle soit corruptible &
mortelle.* f.265

Chap. XI. Où l'on donne à chaque dif-
férence d'esprit la science qui luy con-
vient plus particulièrement, en luy
ostant celle qui luy repugne, & qui luy
est contraire. f.290

Chap. XII. Où il est prouvé que l'elo-
quence & la politesse du langage, ne se
peuvent rencontrer dans les hommes de
grand entendement. f.324

Chap. XIII. Où il est prouvé que la Theo-
rie de la Theologie, appartient à l'en-
tendement, & la Predication, qui en est
la pratique, à l'imagination. f.337.

Chap. XIII. Où il est prouvé que la Theo-
rie des Loix, appartient à la memoire:
Plaider des causes & les Juger, (qui en
est la pratique) à l'entendement: & la
science de gouverner une Republique, à
l'imagination. f.382

Chap. XV. Où il se prouve que la Theo-
rie de la Medecine appartient en partie à
la memoire, & en partie à l'entende-

TABLE.

ment ; & la pratique , à l'imagination.

f.436

Chap. XVI. Où il se declare à quelle difference d'habileté appartient l'art militaire, & par quels signes se doit connoistre celuy qui aura l'esprit propre à cette profession.

f.448

Chap. XVII. Où il se monstre à quelle difference d'habileté appartient la charge de Roy ; & quelles marques doit auoir celuy qui y sera propre.

f.564

Chap. XVIII. Où se rapporte de quelles diligences doiuent vser les Peres pour engendrer des enfans sages , & pourueus de l'esprit que demandent les sciences.

f.610.

Article I. Par quelles marques on connoist les degrez de chaleur & de secheresse de chaque homme.

f.639

Article II. Quels hommes & quelles femmes se doiuent marier ensemble , pour auoir des enfans.

f.647

Article III. Quelles diligences il faut apporter pour engendrer des garçons , & non des filles.

f.655

Article IIII. Quelles diligences on doit

TABLE.

apporter pour faire que les enfans nais-
sent ingenieux & sages. f.681

Article V. Quels soins on doit apporter
afin de conseruer l'esprit des enfans,
depuis qu'ils seront formez & nais.
f.796



L'EXAMEN
DES ESPRITS
pour les Sciences.



CHAPITRE I.

Où il est déclaré ce que c'est qu'esprit,
et combien il s'en trouve de
différences parmy les
hommes.



'Est vn précepté de Pla-
ton, que doiuent suiure
tous ceux qui escriuent &
qui enseignent, de com-
mencer la doctrine par la
definition de la chose qu'on traite, &

A

dont on veut faire entendre la nature, la difference, & les proprietéz. Cela donne vn auant goust à celuy qui apprend, & fait que celuy qui escrit ne s'elpanche pas en des questions inutiles, en abandonnant celles qui sont necessaires pour l'accomplissement de l'œuvre: Et la raison de cecy est, que la definition doit estre si bien appropriée & renferme tant de choses, qu'à peine se peut-il rien trouuer, ny de ce qu'il faut mediter dans la science, ny de la methode qu'il y faut garder, qui n'y soit touché & marqué: C'est pourquoy il est certain qu'on ne scauroit marcher avec ordre en aucun genre de sciences, si l'on ne commence par là: Puisque donc l'esprit & l'habileté des hommes, est le sujet entier de ce liure, il sera bon d'entendre premierement sa definition, & ce qu'elle comprend essentiellement, parce que quand nous l'aurons bien entendu, nous aurons aussi trouué le vray moyen d'enseigner cette nouuelle doctrine: Et d'autant que le nom, comme dit Platon, *est comme l'instrument avec lequel on en-*

des Esprits.

3

seigne & discerne les substances des choses : Il faut sçauoir que ce mot *Ingenio* en Espagnol, & *Ingenium*, qui signifie esprit, descend de l'un de ces trois verbes Latins *Gigno*, *Ingigno*, *Ingenero*, qui veulent dire engendrier : & il semble qu'il vienne plustost de ce dernier, attendu la quantité de lettres & de syllabes que nous voyons qu'il en emprunte, & ce que nous dirons cy apres de sa signification.

La raison sur laquelle se fonderent ceux qui inuenterent ce nom les premiers, ne deuoit pas estre legere, parce que de sçauoir trouuer les noms avec la bonne consonance que demandent les choses qu'on a depuis peu decouuertes, Platon dit que cela n'appartient qu'aux hommes heroïques & qui ont de hautes meditations, comme il se void en l'inuention de ce nom *Ingenio* : car pour le trouuer, il a esté besoin d'une speculation fort subtile & pleine de Philosophie naturelle, par laquelle on decouurit qu'il y auoit dans l'homme deux puissances generatiues; l'une, commu-

A ij

L'Examen

4
ne auẽc les bestes & les plantes ; & l'autre qui participe avec les substances spirituelles , Dieu & les Anges. Nous n'auons que faire de parler de la premiere , qui est assez connuẽ. Quant à la seconde , il y a plus de difficulté ; dautant que ses enfantemens & sa façon d'engendrer ne sont pas si manifestes à tout le monde : Neantmoins pour parler avec les Philosophes naturels , c'est vne chose claire que l'entendement est vne puissance generatiue , & qui , s'il faut ainsi dire , deũient grosse & enfante , qu'elle a dis-ie des enfans , & de plus comme dit Platon , vne Sage-femme qui l'aide à enfanter : Car tout de mesme qu'en la generation qui se fait de la premiere sorte , l'animal ou la plante donnent vn estre reel & substantiel à ce qu'ils produisent & qu'il n'auoit pas deuant la generation , ainsi l'entendement a vne vertu & des forces naturelles pour produire & enfanter dans soy vn fils que les Philosophes naturels appellent notion , ou ce qui a esté conceu qui est *la parole de l'esprit*. Et non seulement les

Philosophes naturels en parlent de cette sorte, & tiennent que l'entendement est vne puissance generatiue, & nomment son fils, ce qu'elle produit: mais la Sainte Escriture mesme parlant de la generation du Verbe Eternel, se sert des mesmes termes de Pere & de Fils, d'engendrer & d'enfanter. *Il n'y auoit point encore d'abysses que i'estois desia conceüe, & i'estois enfantée deuant qu'aucun coustau parust sur la terre.* Ainsi est-il certain que le Verbe diuin a sa generation éternelle de la fecondité de l'entendement du Pere. *Mon cœur, c'est à dire ma pensée a produit vn bon Verbe: & non seulement le Verbe diuin, mais encore toutes les choses visibles & inuisibles que l'vniuers comprend ont esté produites par cette mesme puissance.* De façon que les Philosophes naturels considerant la grande fecondité de l'entendement de Dieu, l'ont appelé *Genie*, qui veut dire par excellence, *l'Engendreur.*

L'ame raisonnable, & les autres substâces spirituelles, quoy qu'elles puissent s'ap-

peller aussi *Genies* pour estre fecondes à
 produire des pensées qui regardent la
 science & la sagesse, n'ont pas toutesfois
 vn entendement qui ait assez de vertu &
 de force dans ses generations, pour
 donner à ce qu'il engendre vn estre reel
 & qui subsiste hors de soy, comme il ar-
 riue dans les generations des choses
 que Dieu a faites: toute leur fecondité
 aboutit à produire dans la memoire vn
 accident, qui le mieux qu'il puisse estre
 produit, n'est enfin qu'une figure & vne
 image de ce que nous voulons sçavoir
 & entendre; Bien loin de ce qui se fait
 dans la generation ineffable du Verbe
 diuin, où celuy qui est engendré sort
d'une mesme substance que le Pere, com-
 me les autres choses que Dieu a produi-
 tes, luy ont respondu au dehors par
 l'estre reel & substantiel, que nous leur
 voyons maintenant; mais pour les ge-
 nérations que l'homme fait par son en-
 tendemēt, si elles sont des choses qui ap-
 partiennent à l'art, elles ne reçoivent pas
 incōtinent l'estre qu'elles doivent auoir;
 tant s'en faut pour tirer la parfaite idée

auéc laquelle on les doit formèr, il est
 neceffaire de faire auparauant mille
 traits en l'air, de baftir force modeles,
 & à la fin mettre la main à l'œuure pour
 leur donner l'efre qu'il leur faut, & non-
 obftant tout cela, elles ne laiffent pas
 d'efre la pluspart du temps defectueu-
 fes. La mefme chofe arriue aux autres
 generations que l'homme fait pour en-
 tendre les chofes naturelles, & ce que
 c'eft de leur efre, là où l'image que l'en-
 tendement conçoit d'elles, par merueil-
 le a du rapport dès la premiere medita-
 tion avec la chofe viuante, & pour tirer
 vne copie qui reuienne bien à l'origi-
 nal, il eft befoin d'affembler vn nombre
 infiny d'efprits qui trauailleront long-
 temps, & apres tout ne conceuront &
 ne produiront que mille extrauagan-
 ces.

Cette doctrine donc eftant fupposée,
 il faut maintenant fçauoir que les arts &
 les fciences qu'eftudient les hommes,
 ne font que des images & des figures
 que les efprits ont engendrées dans leur
 memoire, lesquelles representent au

A iiii

vif la poſturé & la compoſition naturel-
le du ſuiet que regarde la ſcience que
l'homme veut apprendre ; comme par
exemple, la Medecine n'a rien eſté au-
tre choſe dans l'entendement d'Hippo-
crate & de Galien, qu'une peinture
qui rapportoit naïvement la véritable
compoſition de l'homme avec les cauſes
de ſes maladies & de ſa guerifon. La Ju-
riſprudence eſt une autre figure qui ré-
preſente la forme de Juſtice qui con-
ſerve la police humaine, & qui fait viure
les hommes en paix & en concorde. Par
où il eſt aisé de voir, que ſi le Diſciple
qui entend la doctrine d'un bon Maître,
ne peut peindre en ſa memoire une au-
tre image ſemblable & auſſi juſte que
celle qu'on met devant ſes yeux en par-
lant, on ne doit point douter que ce ne
ſoit un eſprit ſterile, & qui ne peut con-
cevoir ny enfanter que des extrauagan-
ces & des monſtres. Et cecy ſuffiſe quant
à ce mot de *Ingenio*, lequel deſcend de
ce verbe *Ingenero*, qui vaut autant que
dire engendrer dedans ſoy une figure
entiere & véritable, qui repreſente au

vif la nature du fujet, alentour duquel s'occupe la science qu'on apprend.

Ciceron definit l'esprit de cette sorte: *Docilité & memoire qu'on appelle d'ordinaire de ce mesme nom d'esprit*; où il a suivy l'opinion du vulgaire, qui se contente que ses enfans soient disciplinables, pour estre aisement enseignez d'autrui, & doüez d'une memoire qui retienne & conferue les figures que l'entendement a conceuës: à raison dequoy Aristote a dit, que l'oreille & la memoire se doiuent ioinre pour faire quelque profit dans les sciences. Mais pour dire le vray, cette definition est trop courte, & ne comprend pas toutes les differences d'esprit qu'il y a, dautant que ce mot *Docilité*, embrasse seulement les esprits qui ont besoin de Maistre, & en laisse beaucoup d'autres, de qui toutesfois la fecondité est telle, qu'aydez du seul objet & sans secours de personne, ils produisent mille conceptions dont on n'ouyt iamais parler; tels que furent ceux qui les premiers trouuerent les Arts. D'ailleurs Ciceron met la memoire

re au rang de l'esprit, de laquelle pourtant Galien a dit, qu'elle n'auoit aucune sorte d'inuention, qui est comme dire qu'elle ne sçauoit rien engendrer de foy: tant s'en faut Aristote nous apprend qu'alors qu'elle est en vn souverain degré, elle empesche que l'entendement ne soit fecond, & ne puisse conceuoir ny enfanter: seulement sert-elle à garder & conseruer les figures & les especes de ce que les autres puissances ont conceu, comme on void aux sçauants d'excellente memoire, qui ne disent & n'ecriuent que les choses dont tout autre qu'eux est l'Auther.

Il est vray que si nous considerons bien cette particule *Docilité*, nous trouuons que Ciceron a bien rencontré, parce qu'Aristote dit que la prudence, la sagesse & la verité des sciences sont semées dans les choses naturelles, & qu'on les y doit chercher comme en leur propre original. Le Philosophe naturel, qui croit qu'une proposition soit vraye dautant qu'Aristote l'a dite, sans vouloir s'informer dauantage, manque

d'esprit, parce que la verité n'est pas dans la bouche de celuy qui affirme, mais dans la chose dont il est question, qui crie à haute voix & apprend à l'homme l'estre que la Nature luy a donné, & à quelle fin elle a esté créée, suiuant cecy: *La Sagesse ne s'escrie-t'elle pas, & la Prudence ne fait-elle pas ouyr sa voix?* Celuy qui aura la docilité d'entendement, & l'oreille bonne pour entendre ce que la Nature dit & enseigne par ses oeuvres, profitera beaucoup dans la contemplation des choses naturelles, & n'aura que faire de Maistre qui luy monstre ce que les bestes brutes & les plantes publient: *Va paresseux apprendre ta leçon d'une fourmy, considere son travail, & devient sage à son exemple: voy comme sans guide ny maistre elle fait durant l'esté sa prouision pour l'hyuer.* Platon n'a pas reconnu cette forte de docilité, & ne s'est pas imaginé qu'il y eust d'autres maistres pour enseigner l'homme que ceux que nous voyons monter en chaire. C'est pourquoy il a dit: *La campagne & les arbres ne mesçauroient rien apprendre, mais seule-*

ment la conuersation des hommes qui sont à la ville. Salomon a mieux parlé ; car ne doutant point que ce second genre de Docilité ne se trouuast reellement, il le demanda à Dieu pour pouuoir gouverner son peuple. Vous donnerez donc, s'il vous plaist, ô mon Dieu, à vostre seruiteur un cœur docile, afin qu'il puisse iuger vostre peuple, & discerner le bien d'avec le mal. Par où il ne demande qu'une clarté & lumiere d'entendement (encore qu'il obtint plus qu'il ne demandoit) afin que lors qu'on luy proposeroit des matieres douteuses qui regarderoient son gouvernement, il peust tirer de la nature de la chose le vray iugement qu'il en deuoit faire, sans, l'aller chercher dans les liures : Comme on le vit clairement en l'arrest qu'il prononça sur le premier différent qui s'offrit, de ces deux femmes ; car ce fut sans doute la nature de la chose, qui luy apprit que celle-là estoit la vraye mere de l'enfant, qui ne pouuoit pas souffrir qu'on le diuisast par la moitié.

Ce mesme genre de Docilité, & de

clarté d'entendement fut donné par Iesus-Christ à ses Disciples pour entendre la sainte Escriture, après que la rudesse naturelle & la mauuaise disposition de leur esprit eut esté leuée, suiuant ce qui est dit, *Il leur ouurit l'entendement pour l'intelligence des Escritures* : C'est pourquoy l'Eglise Catholique sçachant combien il importe d'auoir ce genre de Docilité pour entendre la Sainte Escriture, a deffendu que personne de petit esprit, non pas mesme de ceux qui sont auancez en aage, n'estudiait en Theologie : *Car nous obseruons tres inuio- lablement vne loy, qui est de n'exercer en ces sortes de sciences que les ieunes gens, & non pas tous indifferemment, mais seulement ceux qui ont de l'esprit, & d'en ban- nirtous ceux qui sont sur l'aage, & dont l'entendement est lourd & pesant.*

Platon a dit la mesme chose parlant des esprits qui deuoient apprendre les sciences diuines; qu'à cause que les substances spirituelles sont si fort esloignées des sens & épurées de la matiere, pour elles, il falloit faire choix d'esprits clairs

& nets: c'est pourquoy il a dit: *Qu'il ne falloit pas seulement faire choix d'hommes genereux & qui dōnassent de la terreur aux ennemis, mais encore plus de ceux à qui la Nature auoit departy les dons que requierent les Sciences diuines, à sçauoir vne pointe & vne facilité d'esprit.* Et en passant il reprend Solon, d'auoir dit qu'en la vieillesse on deuoit apprendre ces sortes de sciences-là.

Ceux qui ont cette difference d'habileté, viuent sans beaucoup se trauailler dans les sciences qu'ils manient, parce que leur entendement n'a que faire que la memoire luy conserue les figures & les especes pour s'en seruir vne autrefois à raisonner, mais les mesmes choses naturelles les leur offrent toutes les fois qu'ils les veulent contempler: & quand les choses sont surnaturelles, ils n'ont que faire non plus pour les entendre d'especes ny de figures qui ayent passé par les sens: ce qui a fait dire à Platon: *Que des choses grandes il n'y auoit point d'especes qu'il falust dépouiller de la matiere pour entrer dans les sens, car estant de leur*

nature tres excellentes & tres-hautes, il n'y a que la raison qui les puisse bien comprendre : Aussi dit-il qu'il faut de plus grands esprits pour les sciences diuines que pour aucune autre, parce qu'en celles là on ne se sert point des sens: D'où il est certain que cét axiome si celebre d'Aristote, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par le sens, n'a point de lieu en ce second genre de Docilité, mais seulement au premier, où l'habileté ne s'estend pas plus auant qu'à apprendre & retenir en sa memoire ce que le Maistre dit & enseigne. D'où nous recueillons aussi clairement quelabus se commet de nostre temps en l'estude de la Theologie, puisque sans faire le choix que l'Eglise Catholique nous enioint, beaucoup de personnes que la Nature auoit fait naistre pour cultiuer & labourer la terre ne font point de difficulté de s'addonner à cette haute science.

A ces deux genres de Docilité dont nous auons parlé, respondent deux differences d'esprit : la premiere est celle dont Aristote a dit, Celui-là a l'esprit

*bon qui acquiesce & donne les mains à ce-
 luy qui dit la verité, parce que l'homme
 qui ne demeure pas conuaincu par de
 bônes & fortes raisons, & qui ne peut for-
 mer en la memoire la bône figure qu'on
 luy propose, nous tesmoigne assez que
 son entendement est infertile. Il est vray
 qu'en cecy il y a vne chose fort à consi-
 derer, c'est que l'on void plusieurs disci-
 ples qui apprennent avec vne grande
 facilité tout ce que leur Maistre leur dit
 & enseigne, & le retiennent & gardent
 en leur memoire sans rien trouuer qui y
 contredise : ce qui peut arriuer pour
 deux raisons, ou parce que le Mai-
 stre est fort habile, & tel que la dé-
 peint Aristore lors qu'il a dit, *Qu'il faut
 que l'homme sçauant sçache non seulement
 les choses qui viennent des principes, mais
 qu'il ait encore vne parfaite connoissance
 des principes.**

Les Disciples qui obeyront à vn tel
 Maistre, ont sans doute l'esprit tres-bon,
 & ils le monstrent encore mieux quand
 ils oyent la doctrine d'un maistre qui les
 enseigne sans faire la liaison & le rap-
 port

port de ses opinions & conclusions avec les principes sur lesquels elles se fondent.

Pour ne pas mener vn bon esprit par ce chemin qui est le plus court & le plus droit, mille difficultez s'offrent incontinent à luy tout à la fois, & mille arguments contraires, parce que ce qu'il entend d'un tel maistre ne luy forme pas la bonne figure & correspondance que demandent les vrais principes de la doctrine : de sorte que son entendement demeure tousiours inquiet & trauaillé par la faute de celuy qui enseigne.

Il y a d'autres esprits rudes & grossiers, qui voyans que les plus habiles sont en grande estime pour les inconueniens, & pour les raisons contraires qu'ils opposent à leur maistre au sortir de la leçon, veulent à leur imitation l'importuner de mille impertinences, sans pouuoir esclaircir leurs doutes, & par ce moyen descouurent plustost leur insuffisance que s'ils se taisoient : c'est d'eux que Platon disoit qu'ils n'auoient pas l'esprit de refuter : mais celuy qui

B

l'a subtil & aigu ne se doit rapporter de rien à son maistre, ny recevoir pour bonne aucune chose qui luy semblera s'accorder mal avec sa doctrine.

D'autres se taisent & obeïssent à leur maistre sans luy contredire en aucune façon, parce que leur esprit ne s'apperçoit pas de la fausseté & du mauuais rapport de ce qu'on enseigne avec les principes qu'on a posez auparavant.

La seconde difference d'esprit a esté definie par Aristote, lors qu'il a dit : *Celuy-là a l'esprit tres-bon, qui entend toutes choses de soy mesme* : laquelle difference d'esprit a le mesme rapport avec ce qu'il faut sçauoir & entendre, que la veüe corporelle avec les figures & les couleurs, lors qu'elle est nette & subtile. Si tost que l'hôme ouure les yeux, il reconnoist ce que c'est de chaque chose, & ne manque point de dire le lieu où elle est, & quelle difference il y a entre les obiets, sans que personne l'en aduertisse; mais si la veüe est trouble & courte, les choses mesme les mieux éclairées & les plus découuertes, &

qu'elle a deuant soy, elle ne les peut apercevoir sans le secours d'un tiers, qui les luy fait remarquer. Un homme ingenieux, lors qu'il contemple (ce qui est ouvrir les yeux de l'entendement) comprend par le moindre discours l'estre des choses naturelles, leurs differences, & leurs proprieté, & à quelle fin elles ont esté créées; mais s'il n'a point cette sorte d'habileté, il faut de nécessité que le Maistre s'employe pour luy avec soin, & bien souuent tout son travail & toute sa diligence sont inutiles.

Le peuple ne connoist point cette difference d'esprit, & ne croit pas qu'elle se puisse trouver; & certes non sans grande apparence de raison, d'autant qu'ainsi qu'a fort bien remarqué Aristote; *Nul n'est venu au monde tout instruit, & il n'y a point dans les hommes de science naturelle*: En effet nous voyons par experience, que tous ceux qui ont étudié iusques icy, ont eu besoin de quelqu'un pour les instruire. Prodicus fut maistre de Socrate, duquel l'Oracle d'Apollon a dit qu'il estoit le plus sage homme du

B ij

mondè, & Socrate a enseigné Platon, dont l'esprit fut si grand, qu'il merita le surnom de Diuin. Platon fut maistre d'Aristote, duquel Ciceron a dit, *Aristote le plus excellent esprit qui fust iamais* : Or si cette difference d'esprit se deuoit trouuer en quelques vns, c'estoit sans doute dans ces illustres personnages: Puisque donc pas vn d'eux ne l'eut, c'est vn argument tres-clair que la Nature ne nous la peut pas faire auoir.

Adam luy seul, comme disent les Theologiens, nasquit tout enseigné & rempli de sciences infuses, & ce fut luy qui les communiqua à ses descendans: c'est pourquoy on tient pour certain qu'il ne se dit rien de nouueau, & qu'il n'y a point d'opinion en pas vn genre de science, qui n'ait esté desia soustenuë par quelque autre, suiuant cecy, *On ne dit rien qui n'ait esté dit auparauant*.

A cecy l'on respond qu'Aristote a defini vn esprit parfait tel qu'il deuoit estre, encore qu'il sceust bien qu'on n'en pouuoit trouuer de cette sorte, à la façon de Ciceron, qui nous a dépeint

vn parfait Orateur, dont luy-mesme dit qu'il est impossible de le rencontrer; mais que l'homme seroit d'autant plus parfait Orateur qu'il approcheroit de plus près de l'idée qu'il en traçoit. Il en est tout de mesme de cette difference d'esprit: car encore qu'elle ne se puisse trouuer si parfaite qu'Aristote se l'est figurée, il s'est veu pourtant plusieurs personnes qui en ont approché de fort près, inuentans & difans des choses qu'ils n'auoient iamais ouïes de leurs maistres ny de qui que ce fust, & qui ont sceu discerner les choses fausses qu'on leur enseignoit & les refuter, & les vrayes qu'on leur monstroient, ils les eussent peu entendre d'eux-mesmes, estans paruenus à la force de leur habileté: Au moins ne fçauroit-on nier que Galien ne raconte de soy qu'il auoit cette difference d'esprit, lors qu'il dit: *J'ay descouvert de moy-mesme toutes ces choses, n'ayant pour guide que la lumiere seule de ma raison naturelle, veu que si i'eusse suiuy des Maistres, ie fusse tombé en mille erreurs: Or si, comme la nature a donné à ces personnes-là*

B iij

vn esprit qui auoit son commencement, son accroissement, son estat de confiance, & puis sa decadence, elle leur eust donné tout parfait d'abord ; sans doute que ce que dit Aristote seroit arriué ; mais parce qu'elle le donne avec toutes ces conditions, il ne faut pas s'estonner si Platon & Aristote ont eu besoin de quelqu'un pour les instruire.

Il y a vne troisieme difference d'esprit, qui n'est pas pourtant tout à fait diuerse de celle dont ie viens de parler, par le moyen de laquelle quelques vns disent sans art & sans estude, des choses si subtiles & si estranges, quoy que veritables, qu'on ne les vit iamais, iamais on ne les entendit, iamais on ne les escriuit, ny iamais elles ne tomberent dans la meditation de personne. Platon appelle cette sorte d'esprit, *vn esprit excellent meslé de fureur*: c'est elle qui fait dire aux Poëtes des choses si releuées, qu'il est impossible, comme dit le mesme Platon, de les concevoir sans reuelation diuine. C'est pourquoy il a dit: *C'est vne chose qui se laisse aisément emporter qu'un Poëte, dont*

la personne est toute sacrée: il ne peut chanter qu'il ne soit plein du Dieu qui l'agite, le met hors de soy & de son bon sens: car tant qu'on a l'esprit rassis, on ne sçauroit faire vn vers qui vaille, ny donner vn oracle où l'on se puisse arrester: Ce n'est donc pas par quelque art humain que les Poëtes chantent ces belles choses que tu rapportes d'Homere, mais bien par vn transport diuin.

Cette troisieme difference d'esprit qu'adiouste Platon, se trouue effectiue-ment parmy les hommes, & ie le puis tesmoigner comme tesmoin oculaire, & mesme en marquer du doigt quelques-uns qui l'ont, s'il en estoit besoin: Mais d'asseurer que ce qu'ils disent soient des reuelations diuines, & ne vienne pas de leur particuliere nature, cela c'est vn abus clair & manifeste, & c'est vne chose mal-seante à vn grand Philosophe comme Platon, de recourir aux causes vniuerselles sans auoir fait auparauant vne exacte recherche des particulieres: C'est pourquoy Aristote a mieux fait, car voulant sçauoir la raison des choses merueilleuses qu'annonçoient de son

temps les Sibylles, il dit, *que cela n'arri-
uoit ny par maladie, ny par inspiration di-
uine, mais seulement par vne naturelle in-
temperie.* La cause de cecy est euidente
en la Philosophie naturelle, car toutes
les facultez qui gouernent l'homme,
naturelles, vitales, animales, & raison-
nables, demandent chacune leur parti-
culier temperament pour faire leurs
actions comme il est conuenable, sans
porter preiudice ny empeschement aux
autres. La vertu naturelle qui cuit les
viandes dans l'estomac, veut de la cha-
leur : celle qui donne l'appetit, de la
froideur : celle qui retient, de la seche-
resse ; celle qui repousse ce qui est nuisi-
ble ou superflu, de l'humidité. Celle
de ces facultez qui possedera avec plus
de degrez la qualité par laquelle elle
agit, en deuiendra plus forte iusques à
vn certain point ; mais c'est aux despens
des autres, parce qu'en effet cela sem-
ble impossible, que toutes les quatre ver-
tus & facultez estans assemblées en vn
mesme lieu, celle qui demande de la
chaleur deuenant plus robuste, l'autre

qui opère par la froideur ne s'en trouue pas plus foible : C'est pourquoy Galien a dit que l'estomac chaud cuit beaucoup & appete mal, & que le froid cuit mal & appete beaucoup. La mesme chose arriue dans les sens & mouuemens, qui sont actions de la faculté animale. Les grandes forces du corps declarent qu'il y a beaucoup de terrestre dans les nerfs & dans les muscles, parce que si ces parties-là ne sont dures & seiches, elles ne peuuent agir avec fermeté : comme au contraire d'auoir le sentiment du toucher fort vif, c'est signe que les nerfs sont composez de parties aériennes, subtiles & delicates, & que leur temperament est chaud & humide: Comment donc seroit-il possible que les mesmes nerfs eussent le temperament & la composition naturelle que demandent les forces du corps, sans que la faculté du toucher en fust interessée, puis que pour ces deux choses il faut des qualitez toutes contraires ? Ce qui se void clairement par experience, car dès-là qu'un homme est fort robuste

de corps , il a infailliblement le sentiment du toucher lourd & grossier , & quand il a ce sentiment fort exquis, il est flasque, & pour ainsi dire, effilé.

Les puissances raisonnables, la mémoire, l'imagination, & l'entendement suivent les mêmes règles. La mémoire pour estre bonne & ferme, demande de l'humidité , & que le cerueau soit de grosse substance , comme nous prouuerons cy-apres : au contraire l'entendement veut que le cerueau soit sec & composé de parties fort subtiles & delicates : La mémoire donc montant d'un point, il faut de nécessité que l'entendement s'abbaisse & se rauale d'autant : & qu'ainsi ne soit , ie prie le curieux Lecteur de songer à tous les hommes qu'il a iamais connus douez d'une excellente mémoire, & ie m'assure qu'il trouuera qu'aux actions qui appartiennent à l'entendement, ils sont presque insensés.

Il en arriue de mesme pour ce qui est de l'imagination , quand elle s'esleue : car aux actions qui sont de son ressort,

elle produit des conceptions prodigieuses, telles que furent celles qui estonnerent Platon: & lors que l'homme pourueu de cette imaginatiō, vient à se mesler d'agir avec l'entendement, on peut le lier sans luy faire tort, comme vne personne folle & sans raison.

D'icy l'on connoist aisément que la sagesse de l'homme doit estre modérée & attrempée & non pas si inegale: Aussi Galien tient-il pour hommes tres-prudens ceux qui sont temperez, parce *qu'ils ne sont pas comme enyurez de trop de sagesse.*

Democrite fut l'un des plus grands Philosophes naturels & moraux qu'il y eust en son temps, quoy que Platon die de luy qu'il sçauoit encore mieux les choses diuines que les naturelles; lequel paruint à vne si grande excellence d'entendement sur ses vieux ans, qu'il en perdit entierement l'imagination: si bien qu'il se mit à faire & à dire des choses si extraordinaires, que toute la ville d'Abdere l'estima fou, & depescha vn Courier en l'Isle de Cos où demouroit

Hippocrate, pour le prier avec instance, & en luy faisant offre de quantite de riches presens, de venir promptement traiter Democrite qui auoit perdu le sens: Ce qu'Hippocrate fit tres volontiers pour le desir qu'il auoit de voir & d'abboucher vn homme, de la sagesse duquel il auoit ouy raconter tant de merucilles: Il partit donc à l'heure mesme, & estant arriué au lieu de sa demeure, qui estoit vn desert où il viuoit sous vn plane, il se mit à discourir avec luy, & luy faisant les demandes qui pouuoient decouurir le defect de la partie raisonnable, il le trouua le plus sage homme du monde, & dit à ceux qui l'auoient amené en ce lieu-là, qu'ils estoient eux-mesmes foux & despourueus de sens, d'auoir fait vn tel iugement d'une personne si auisée, & le hazard voulut pour Democrite que les matieres dont il s'entretint avec Hippocrate en ce petit espace de temps, appartenoint à l'entendement, & non pas à l'imagination qu'il auoit blessée.

CHAPITRE II.

Où se declarent les differences qu'il
y a d'hommes inhabiles pour
les sciences.

L'Vne des plus grandes iniures de
parole que l'on puisse faire à l'hom-
me, quand il est desia en aage de discre-
tion, c'est, ce dit Aristote, de l'accuser
de manque d'esprit, parce que tout son
honneur & toute sa noblesse, comme
remarque Ciceron, consiste à en estre
bien pourueu & à auoir la langue bien
disante : *Comme l'esprit est l'ornement de
l'homme, ainsi l'eloquence est la lumiere &
la beauté de l'esprit.* En cela seul il diffe-
re des brutes, & s'approche de Dieu,
qui est la plus grande gloire qu'il peut
obtenir en sa nature. Au contraire ce-
luy qui est né sans esprit ne peut appren-
dre aucune sorte de lettres, & où il n'y a
point de sagesse, là, ce dit Platon, il n'y
sçauroit auoir ny honneur ny bon-heur

veritable, tant s'en faut, le Sage estime
que le sot n'est né que pour sa honte, puis
qu'il faut de nécessité qu'on le mette au
rang des autres animaux : qu'on le tien-
ne pour l'un d'eux, quoy qu'il ait les au-
tres biens, tant ceux de la Nature, que
ceux de la Fortune : qu'il soit beau, no-
ble, riche, bien né, & esleué en la di-
gnité de Roy ou d'Empereur.

Cecy s'entendra clairement, si nous
venons à considerer l'estat heureux &
honorabile où se trouuoit le premier
homme deuant que de perdre l'esprit
avec lequel il fut crée, & quel il fut de-
puis estant depourueu de sagesse: *L'hom-
me estant en honneur, ne l'a pas reconnu,
il a esté comparé aux iuments qui n'ont
point de sagesse, & rendu semblable à elles.*
Où il faut remarquer que la sainte Es-
criture ne s'est pas contentée de le
comparer simplement aux animaux,
mais seulement à ceux qu'elle appelle
sans sagesse, se ressouenant qu'en un
autre endroit elle auoit loué la pruden-
ce & le sçauoir du serpent & de la four-
my, avec lesquels toutes bestes qu'elles

soient, l'homme qui est depourueu d'esprit, n'est point comparable.

Or le texte diuin ayant esgard à la grandeur de cette iniure, & au mauuais sentiment que l'on a de celuy à qui l'on prononce de telles paroles a dit : *Celuy qui dira en colere à son prochain, Racha, qui vaut autant à dire qu'homme sans esprit, meritera d'estre iugé : mais s'il l'appelle hebeté, il meritera le feu eternal.* Jusques icy cet ouurage n'a mérité que d'estre iugé & examiné en tant de Tribunaux & d'Assemblées, parce qu'entre beaucoup d'autres choses il y a esté dit en quelque sorte à son prochain, *Racha*, encore que ce n'ait pas esté par colere, ny à dessein de l'offenser : à celuy qui auoit vn excellent entendement, on luy a osté la memoire : à celuy qui estoit doué d'une heureuse memoire, l'entendement : à celuy dont l'imagination estoit fort bonne, & l'entendement & la memoire : au grand Predicateur, la Scolastique : au grand Scolastique, on luy a deffendu la chaire : à celuy qui estoit fort sçauant dans la Theologie po-

sitiue, on luy a dit que toute sa suffisance ne consistoit qu'en memoire, ce qui l'a viuement piqué : à celuy qui seroit bon Aduocat, nous auons osté toute sorte de gouuernement; & tout cela pour la plus part : mais parce que nous n'auons dit à personne *Fatue*, qu'il estoit vn *hebeté*, cet ouurage n'a pas esté digne du feu.

Maintenant i'apprens que quelques-uns ont leu & releu ce liure, cherchans le chapitre qui découuroit leur esprit, & le genre de lettres où ils deuoient faire plus de profit, & que ne le rencontrans pas, ils sont venus à accuser de fausseté le titre de ce liure. & à dire que l'auteur y faisoit des promesses dont il ne pouuoit s'acquitter : & non contents de cela, ils se sont licentiez à beaucoup d'autres iniures, comme si i'estois obligé de donner de l'esprit en cet ouurage, à ceux à qui Dieu & la Nature l'ont dénié.

Le Sage nous donne deux preceptes fort iustes & fort raisonnables, & par consequent nous oblige à les suiure. Le premier

premier est, *Ne respons pas aux iniures d'un sot, de peur de te rendre semblable à luy.* Le second, *Respons au sot selon que merite sa sottise, de peur qu'il ne s'imagine estre sage, & non avec iniures,* parce qu'il n'y a rien de plus preiudiciable au bien de la Republique qu'un sot qu'on estime habile homme, principalement s'il a quelque charge & gouvernement. Et quant à ce qui touche cet Examen des Esprits dont nous traitons, il est certain que les lettres & la sagesse, d'autant qu'elles facilitent l'homme d'esprit à bien discourir & philosopher, d'autant & beaucoup plus elles appesantissent celuy qui sera lourdaut de sa nature : *La doctrine est une entrave aux pieds du sot, & comme des menottes mises à sa main droite.* Celuy qui n'est pas habile homme fera bien plus passable sans lettres, qu'avec elles, parce que quand on n'est pas obligé de rien sçavoir, on vit dans le monde sans beaucoup de bruit : Et qu'ainsi ne soit que l'art & les lettres sont des chaînes pour garotter l'esprit des sots, plustost que

C

pour luy seruir à le rendre plus libre & plus aisé ; on le peut voir clairement dans les Escoliers des Vniuersitez , parmy lesquels on en trouue qui sont plus sçauans la premiere année que la seconde , & la seconde que la troisieme, dont on a accoustumé de dire que la premiere année, ce sont des Docteurs, la seconde, des Licenciez , la troisieme, des Bacheliers, & la quatrieme, des Ignorans: & la cause en est, comme a dit le Sage, que les preceptes & les regles des arts sont des liens pour ceux qui n'ont point d'esprit. C'est pourquoy sçachant bien que beaucoup de ces gens-là ont leu & liront cet ouurage, avec intention d'y trouuer l'esprit & l'habileté qui leur escheut en partage , il m'a semblé bon pour accomplir le precepte du Sage, de declarer icy les differences d'inhabilité qui se trouuent parmy les hommes pour le regard des lettres, & par quelles marques on les pourra reconnoistre, afin que ceux qui viendront à chercher leur difference d'esprit, rencontrent ouuertement les indices de leur inhabilité.

té : ce qui est suivre le Sage , qui dit, *Reponds au sot*, car par ce moyen prenant congé des lettres , peut-estre s'adonneront-ils à vne autre façon de vie, qui conuiendra mieux à leur esprit, veu qu'il n'y a aucun , si grossier & si imparfait soit-il , que la Nature n'ait rendu propre à quelque chose.

Pour venir donc au fait, Il faut sçauoir qu'aux trois differences d'esprit que nous auons posées au chapitre precedent , respondent trois autres sortes d'inhabilité : Il y a des hommes dont l'ame est si fort enuelpée dans la matiere , & si fort attachée aux qualitez du corps qui causent la ruine de la partie raisonnable, qu'ils demeurent pour tousiours incapables de pouoir rien conceuoir ny produire, de ce qui regarde les lettres & la sagesse. L'inhabilité de ces gens-là a vn grand rapport avec les Eunuques , parce que tout ainsi qu'il y a des hommes inhabiles à la generation, pour manquer des parties qui y sont necessaires , de mesme y a-t'il des entendemens impuissans, froids, & ma-

C ij

lesciez, s'il faut ainsi dire, sans force ny chaleur naturelle pour produire la moindre pensée de science: Ceux là ne scauroient paruenir seulement aux premiers principes que supposent tous les arts dans l'esprit du disciple deuant qu'il se mette à apprendre, pour lesquels l'esprit ne peut faire d'autres preuues de foy, que de les receuoir comme des choses desia conuës: & s'il ne scauroit s'en former l'idée au dedās, on peut conclure hardiment qu'il a la plus grāde inhabileté pour les sciences qui se puisse trouuer, & que la porte par où elles doiuent entrer, est tout à fait fermée: c'est pourquoy il ne faut point se rompre la teste à l'instruire, parce que ny les coups de verges, ny les crieries, ny la methode, ny les exemples, ny le temps, ny l'experience, ny quoy que ce soit, ne suffira pas pour le réueiller & luy faire rien produire. Les personnes de cette sorte ne different gueres des bestes brutes, elles sont tousiours endormies, bien qu'elles nous semblent éueillées: ainsi le Sage a dit: *Celuy-là parle à un*

*hōme assoupy d'un profond sōmeil, qui estal-
le aux yeux du sot les tresors de la sagesse:
& la comparaisō est fort subtile & fort
propre, parce que le sommeil & la stu-
pidité naissent tous deux des mesmes
principes, de la grande froideur & hu-
midité excessiue du cerueau.*

Il y a vne autre sorte d'inhâbilité d'es-
prits, non pas du tout si lourds que les
premiers, parce que du moins ils con-
çoient les premiers principes, & en
tirent des conclusions, quoy que peu,
& avec beaucoup de peine: mais la fi-
gure n'en demeure en leur memoire
qu'autant de temps que leurs maîtres la
leur impriment, & font entendre par
quantité d'exemples & façons d'ensei-
gner conuenables à leurs esprits rudes
& grossiers: Ils ressemblent à quelques
femmes qui deuiennent enceintes & ac-
couchent, mais dont l'enfant meurt
aussi tost qu'il est né. Ces personnes-là
ont le cerueau remply d'une humidité
aqueuse, qui fait que les especes n'y
trouuent rien d'huileux ny de visqueux
pour s'attacher & se prendre: de sorte

C iij

que de les enseigner, c'est autant que de vouloir puiser de l'eau avec vn crible, *Le cœur & l'esprit d'un sot, sont comme un vaisseau felé, quelques preceptes de sagesse qu'on y verse, rien n'y demeure.*

Il y a encore vne troisieme difference d'inhabileté fort ordinaire parmy les hommes d'estude, qui participe aucunement de l'esprit, parce qu'elle conçoit les premieres notions, & en tire force conclusions qu'elle retient & donne en garde à la memoire: mais quand il s'agit de placer chaque chose en son rang, elle fait mille impertinences: Ceux-là ressemblent à la femme qui conçoit & met son enfant au iour, mais la teste où il deuroit auoir les pieds, & les yeux derriere la teste. En ce troisieme genre d'inhabileté se trouue vne si grande confusion de figures dans la memoire, qu'alors que l'homme se veut faire entendre, il n'a pas assez de cent façons de parler pour s'exprimer, parce qu'il n'a conceu qu'une infinité de choses toutes detachées, & sans ordre ny liaison: Ce sont ceux-là que dans les es-

coles on appelle confus, & dont le cerveau est inegal, tant en la substance qu'au temperament: en quelques endroits il est composé de parties delicates, & en d'autres, de grossieres & mal temperées: & parce qu'il est ainsi diuers & dissemblable à soy mesme, quelquefois ils disent des choses d'esprit & d'habile homme, & incontinent apres ils retombent en mille impertinences. C'est d'eux qu'on a dit: *La sagesse du sot est dans sa cervelle comme une maison qui est en ruine, & sa science n'a iamais assez de paroles pour s'expliquer.*

J'ay remarqué encore vne quatriesme difference parmy les hommes de lettres, qui n'est pas tout à fait inhabileté, mais qui ne tient pas trop aussi de l'esprit, parce que ie voy que ceux qui l'ont, conçoient la doctrine, la retiennent fermement en leur memoire, impriment les figures avec la correspondance qu'elles doivent auoir, & parlent & agissent fort bien lors qu'il en est besoin: mais si on les sonde & si on leur demande les causes essentielles de ce qu'ils scauent &

C iiij

entendēt, ils monstrent ouuertement qu'ils n'ont point de fonds, & que toute leur suffisance n'est qu'une facilité de comprendre les termes & les axiomes de la doctrine qu'on leur enseigne, sans entendre pourquoy, ny comment cela est ainsi. De ceux-cy Aristote a dit, *Qu'il y a quelques hommes qui parlent par un instinct naturel comme bestes brutes, & qui disent plus qu'ils ne sçauent ny ne comprennent, à la façon des agents inanimez, qui ne laissent pas de fort bien operer, quoy qu'ils n'entendent pas quels effets ils produisent, de mesme que le feu quand il brûle: & la cause de cecy, c'est que la nature les conduit, de sorte qu'ils ne peuuent faillir.* Aristote les pouuoit aussi bien comparer à quelques animaux, qui nous font voir beaucoup d'actions faites avec iugement & prudence: mais croyant que ces animaux-là auoient aucunement connoissance de ce qu'ils faisoient, il a passé aux agents inanimez, parce que dans son opinion ceux-là ne sont pas sages & manquent d'esprit, qui operent, quoy que fort bien, sans sçauoir reduire

l'effet iusqu'à sa dernière cause. Cette différence d'inhabilité, ou si vous voulez, d'esprit, demeureroit bien prouvée, s'il m'estoit permis de la monstrier au doigt sans offenser personne, comme ie l'ay veüe & connue plusieurs fois.

CHAPITRE III.

Où il est prouvé par un exemple, que si l'enfant n'a pas l'esprit & la disposition que demande la science qu'il veut apprendre, c'est en vain qu'il escoute de bons Maistres, qu'il a beaucoup de liures, & qu'il travaille toute sa vie.

LA pensée de Cicéron estoit bonne, de croire que pour faire réussir son fils tel qu'il souhaitoit, en la science qu'il luy avoit choisie, il suffisoit de l'envoyer en une si fameuse Vniuersité, & si celebre par tout le monde, comme estoit

L'Examen

42

celle d'Athenes , de le faire estudier sous Cratippe , le plus grand Philosophe de ce temps-là , & de le laisser en vne ville si peuplée , où pour la quantité des personnes qui y abordoient , il ne pourroit manquer d'auoir deuant les yeux beaucoup d'exemples & d'accidens nouueaux , qui luy feroient voir l'experience des choses que les lettres luy enseigneroient. Cependant avec tous ces soins , & d'autres encore qu'il prenoit comme vn bon pere , luy achetant des liures , & luy en escriuant de sa propre inuention , les Historiens rapportent qu'il ne fut qu'un ignorant , qui n'auoit ny eloquence , ny la moindre connoissance de la Philosophie , comme il arriue d'ordinaire parmy les hommes , que l'enfant paye , pour ainsi dire , la grande sagesse & science du pere , Et sans doute Ciceron se figura qu'encore que son fils n'eust pas receu des mains de la Nature , l'esprit & la disposition que demandoient l'Eloquence & la Philosophie , neantmoins avec l'industrie d'un tel maistre , le nombre des liures ,

& des exemples d'Athenes, le travail assidu du disciple, & avec le temps, auquel il fondoit vne bonne partie de son esperance, les defauts de son entendement se pourroient à la fin corriger. Nous voyons pource qu'apres tout il fut trompé, dequoy ie ne m'estonne pas, car il auoit force exemples en de pareilles rencontres, qui l'obligeoient d'attendre vn pareil changement en la personne de son fils. C'est pourquoy le mesme Cicéron raconte que Xenocrate auoit l'esprit fort rude pour l'estude de la Philosophie naturelle & morale, duquel Platon disoit, qu'il auoit vn disciple qui auoit besoin d'esperon; & toutesfois par la bonne industrie d'un si grand Maistre, & le travail continuel du disciple, il deuint vn tres excellent Philosophe. Il escrit la mesme chose de Cleante, qu'il estoit d'un entendement si lourd & si grossier, que pas vn maistre ne le vouloit receuoir. Dequoy ce ieune homme estant tout confus, il s'appliqua si ardemment à l'estude, qu'il fut depuis nommé vn second Hercule en sçauoir.

L'esprit de Demosthene ne parut pas moins mal propre à l'Eloquence, veu qu'estant desia assez grand, on dit qu'il ne pouuoit parler, & neantmoins triauillant avec soin, & apprenant cet art de bons maistres, il deuint le plus grand Orateur du monde: Entre autres choses Ciceron raconte qu'il ne pouuoit prononcer, l'R, pource qu'il begayoit aucunement, & qu'il fit tant par son adresse qu'il la profera depuis aussi bien que s'il n'eust iamais esté bégue. De là vient qu'on dit que l'esprit de l'homme, au regard des sciences, est comme celuy qui iouë aux dez, lequel y estant malheureux, apprend l'art de les bien faire couler, pour amander par là sa mauuaise fortune. Mais pas vn de ces exemples que Ciceron rapporte, ne manque de responce suiuant ma doctrine: Car comme nous prouuerons cy apres, il se trouue certaine rudesse d'esprit dans les enfans, qui promet dauantage pour vn autre aage, que s'ils estoient habiles dès leur naissance; & ie dy plus, que c'est vne marque que les hommes deuien-

dront lourds & ignorans , quand ils commencent incontinent à raisonner, & à estre bien auisez : de sorte que si Ciceron eust cogneu les vrayz signes, par lesquels se decouvrent les esprits au premier aage, il eust trouué que c'estoit vn bon presage en Demosthene, de ce qu'il estoit lourd & tardif à parler, & en Xenocrate, de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre poussé à l'estude. Ce n'est pas que ie vueille oster au bon maistre, à l'art, ny au trauail, le pouuoir qu'ils ont de façonner & de cultiuer les esprits, tant ceux qui sont habiles, que ceux qui ne le sont pas ; mais ie dy seulement que si l'enfant n'a de son costé l'entendement gros, pour ainsi parler, des preceptes & des regles qui conuiennent particulièrement à l'art qu'il desire apprendre, & non à pas vn autre, toutes les peines que Ciceron a prises pour son fils, & toutes celles que tout autre pere prendra pour le sien, sont vaines & inutiles. Ceux-là entendront aisément la verité de cette doctrine, qui auront leu dans Platon, que So-

crate (comme luy-mesme raconte) estoit fils d'une sage femme , & que tout de mesme que sa mere , encore qu'elle fust fort experte en son mestier , ne pouvoit faire enfanter la femme , si elle n'estoit enceinte , deuant que de se mettre entre ses mains ; ainsi Socrate faisant la mesme chose que sa mere , ne pouvoit faire enfanter la science à ses disciples , s'ils n'en auoient desia l'entendement remply. Il sçauoit bien que les sciences estoient comme naturelles à ceux-là seulement qui y auoient l'esprit propre , & qu'il arriue à ces personnes-là , ce que nous voyons arriuer à ceux qui ont oublié ce qu'ils sçauoient auparavant ; que leur en touchant seulement vn mot , on les fait ressouuenir incontinent de tout le reste. Le deuoir des Maistres enuers leurs Escoliers , à ce que j'ay entendu , n'est autre que de leur ouurir aucunement le chemin à la doctrine , car s'ils ont vn esprit fecond & fertile , cette ouuerture suffit à leur faire produire de merueilleuses pensées ; & s'ils ne l'ont pas , ils ne font que se tour-

menter, & ceux qui les enseignent ne paruiendront iamais au but qu'ils pretendent. Au moins sçay-ie bien que si i'estois Maistre, deuant que d'en receuoir aucun en mon escole, ie l'esprouuerois & l'examinerois de toutes façons, afin de decouurir son esprit, & si ie le trouuois propre à la science de laquelle ie ferois profession, ie le receuerois de bon cœur, car c'est vn grand contentement à celuy qui enseigne d'instruire vne personne propre à l'instruction; autrement ie luy conseillerois de s'addonner à la science qui seroit la plus conuenable à son esprit: mais si ie connoissois qu'il ne fust pas propre à aucune sorte de discipline, ie luy tiendrois ces douces & amiables paroles; Mon fils, il n'y a point d'apparence que vous deueniez homme par la voye que vous auez choisie, c'est pourquoy ie vous coniuire de ne point perdre vostre temps, ny vostre peine, & de chercher vne autre façon de viure qui ne demande point vne si grande suffisance que font les lettres. L'experience s'accorde avec ce-

cy, car nous voyons entrer au cours de quelque science que ce soit, vn grand nombre d'escoliers, le Maistre estant ou bon ou mauuais, & à la fin les vns en sortir fort sçauans, les autres de mediocre erudition, les autres n'auoir fait autre chose que perdre le temps, consommer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun profit. Je ne sçay d'où peut prouenir cecy, veu que tous ont ouy vn mesme Maistre, avec mesme soin & diligence; ceux qui sont d'un esprit lourd, ayant peut-estre plus trauaillé que ceux qui sont les plus habiles. La difficulté deuient encore plus grande, quand on considere que ceux qui sont grossiers en vne science, sont propres & nais à vne autre, & que ceux qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, estant passez à d'autres, n'y comprennent rien. Du moins porteray-ie bon tesmoignage de cette verité, pource que de trois compagnons que nous estions, qui fûmes enuoyez ensemble au College pour apprendre la langue Latine, l'un l'apprit facilement, & les deux autres ne purent

rent iamais composer vne harangue qui fust tant soit peu elegante : Mais quand nous fusmes arriuez tous trois à l'estude de la Dialectique , l'un de ceux qui ne pût apprendre la Grammaire , eut vn esprit brillant & perçant pour les difficultez les plus cachées de cet art , & les deux autres durant tout le cours de la Philosophie, ne dirent pas vne seule parole ; Et lors que nous fusmes tous trois paruenus à l'estude de l'Astronomie, c'est vne chose à remarquer, que celuy qui n'auoit peu apprendre ny le Latin, ny la Dialectique, sceut en peu de temps en cette science plus que le Maistre qui nous l'enseignoit, cependât que les deux autres n'ypeurent iamais rien comprendre. Dequoy m'estant estonné, ie commençay incontînêt à raisonner là dessus, & ie trouuay en fin que chaque science demandoit vn esprit qui luy fust déterminé & particulier, qui estant tiré de là ne valoit rien pour toutes les autres. Si la chose est donc veritable, comme elle l'est, & comme nous le prouuerons cy apres, supposons que quelqu'un en.

D

trât aujourdhuy dans nos Collegēs,
pour sonder & pour examiner les es-
prits, combien en renuoyeroit-il à d'au-
tres sciences, combien en chasseroit-il,
comme lourdaux, hebetes & inhabiles,
& combien en restablirait-il de ceux
que leur basse fortune retient attachez à
quelques arts mechaniques, desquels
neantmoins la nature a fait les esprits
propres seulement à l'estude des lettres?
Mais puis qu'il n'y a plus de remede, il
les faut laisser comme ils sont, & ne
s'en pas mettre en peine. Tant y a que
ce que ie dy ne se peut nier, qu'il n'y ait
des esprits propres & determinez à vne
science, qui sont impertinents pour tou-
tes les autres: & pour cette cause, de-
uant que de mettre vn enfant à l'estude,
il faut decouvrir la difference de son es-
prit, & voir quelle science luy est plus
propre, & puis la luy faire apprendre.
Il faut bien considerer aussi que ce que
i'ay dit, ne suffit pas pour le rendre con-
sommé & parfait aux lettres; mais qu'il
faut observer encore d'autres condi-
tions, qui ne sont pas moins necessaires
que la disposition naturelle. C'est pour-

quoy Hippocrate dit, que l'esprit de l'homme a le mesme rapport avec la science, que la terre avec la semence; car encore que la terre, de soy mesme soit seconde & fertile, si est-ce qu'il la faut labourer & cultiver, & prendre garde à quel genre de semence elle a plus de disposition naturelle; pource que toute terre ne produit pas avec toute semence sans aucune distinction. Quelques vnes portent mieux du bled que de l'orge, & en d'autres l'orge vient mieux que le bled; & du bled mesme, il y en a qui portent vne espee de fourment & iamais d'autre. Et le bon Laboureur ne se contente pas de faire seulement cette distinction: mais apres auoir labouré la terre en bonne saison, il choisit le tēps le plus conuenable pour semer, parce qu'il ne le peut pas faire en tout temps: & quand le grain est leué, il le purge de l'yuraye & des autres mauuaises herbes, afin qu'il puisse croistre & rapporter le fruit qu'il attend de la semence. Ainsi faut-il, quand on a trouué quelle science est la plus con-

D ij

L'Examen

56
venable à l'homme, qu'il commence à y
estudier dès son bas aage, lequel, com-
me dit Aristote, est le plus propre pour
apprendre; Ioint que la vie de l'homme
est fort courte, & les arts fort longs, à
raison dequoy il est besoin d'auoir assez
de temps pour les apprendre & pour les
exercer, & par leur moyen se rendre au-
cunement profitable à la Republique.
La memoire des enfans, dit le mesme
Aristote, est vuide & nuë, sans aucune
image, parce qu'ils ne viennent que de
naistre; ce qui fait qu'ils y reçoient ai-
sément toute chose, au contraire de la
memoire des hommes aagez, qui pour
estre remplie de tant de choses qu'ils
ont veuës durant le long espace de leur
vie, ne peut rien receuoir de nouveau.
Et pour cette cause Platon a dit qu'il fa-
loit tousiours faire des contes honnestes
deuant les petits enfans, qui les incita-
sent aux actions vertueuses, d'autant
qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils ap-
prennent en cet aage-là, & non pas sui-
ure le conseil de Galien, qui dit qu'a-
lors que nostre Nature a atteint toutes
les forces qu'elle peut obtenir, il nous

faut apprendre les arts & les sciences: mais il n'a point de raison, si l'on ne veut user de distinction. Car celuy qui veut apprendre la langue Latine, ou quelque autre langue, le doit faire en sa plus tendre jeunesse, parce que s'il attend que son corps soit endurcy, & qu'il ait toute la perfection qu'il doit avoir, il n'en viendra jamais à bout.

Au second aage qui est l'adolescence, il faut travailler en l'art de raisonner, parce que l'entendement commence desia à se decourir, au regard duquel la Dialectique est comme les entraues quel'on met aux pieds d'une mule sauvage, avec lesquelles quand elle a cheminé quelques iours, elle en retient vne certaine habitude en ses alleures qui luy fait prendre l'amble; Ainsi nostre entendement tire de l'embarras des regles & des preceptes de la Dialectique, vne façon de discourir fort agreable, dont il se sert apres dans toutes les sciences & disputes. L'homme estant parvenu à la jeunesse, peut apprendre toutes les autres sciences qui appartiennent à

D iij

l'entendement, pour ce qu'alors il l'a déjà bien ouvert. Il est vray qu'Aristote excepte la Philosophie naturelle, disant que le ieune homme n'est pas disposé pour apprendre cette sorte de science: en quoy il semble auoir raison, pource que c'est vne science de plus grande contemplation, & qui demande vn plus meur iugement qu'aucune autre. Sçachant donc l'aage auquel se doiuent apprendre les sciences, il faut soudain trouuer vn lieu propre à les apprendre, où l'on ne traite d'autre chose, comme font les Vniuersitez. Mais il faut que l'enfant sorte de la maison de son pere, pource que la mere, les freres, les parens, & les amis qui ne sont pas de sa profession, luy sont vn grand obstacle à l'estude. Cela se void clairement aux Escoliers natifs des villes & des lieux où font les Vniuersitez, desquels il n'y en a pas vn, si ce n'est par grande merueille, qui deuienne iamais sçauant. A quoy l'on peut facilement remedier, en enuoyant par eschange ceux qui seront natifs de la ville de Salamanque,

estudier en la ville d'Alcala de Henarez, & ceux d'Alcala en celle de Salamanque. Et quant à ce que l'homme doit laisser son païs natal, pour deuenir vertueux & sage, c'est bien vne chose de telle importance, qu'il n'y a Maistre au monde qui luy puisse tant seruir, & le puisse tant instruire, principalement lors qu'il se void la plus part du temps comme abandonné & priué des faueurs & des douceurs de sa patrie: *Sors de ton païs* (dit Dieu à Abraham) *d'entre tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en vas au lieu que ie t'enseigneray: où i'aggrairay ton nom, & te donneray ma benediction.* Dieu en dit autant à tous ceux qui desirent la vertu & la science: car quoy qu'il les puisse benir en leur païs, il veut neantmoins que les hommes s'y disposent par ce moyen qu'il ordonne, & que la prudence ne leur vienne pas de sa pure grace. Tout cecy se doit entendre, pourueu que l'homme soit dotié d'un bon esprit & disposition naturelle: car autrement, comme dit le prouerbe, *qui va beste à Rome, en rentent beste:*

D iij

Il ne sert de guerès au mal habile d'aller estudier à Salamanque, où il n'y a point pour luy de chaire d'entendement, ny de prudence, ny personne qui l'enseigne.

Pour le troisieme soin qu'il est besoin d'apporter, il faut trouuer vn Maistre qui instruisse clairement & avec methode, duquel la doctrine soit bonne & solide, non point Sophistique ny friuole; car tout ce que fait l'Escolier durant le temps qu'il apprend, c'est de croire tout ce que le Maistre luy propose, pour ce qu'il n'a pas le iugement assez fait pour discerner & separer le faux d'avec le vray; quoy que ce soit vne chose casuelle, & qui ne depend pas du choix de ceux qui apprennent, de venir en vn certain temps estudier aux Vniuersitez, lors qu'elles ont de bons ou de mauuais Maistres: comme il aduint à quelques Medecins dont parle Galien, qui ayant esté conuaincus par plusieurs experiences & raisons qu'il leur apporta, des fautes qu'ils commettoient en leurs cures, au grand preiudice de la santé des

hommes, se mirent à pleurer, & en la presence dumefme Galien commencerent à maudire leur mauuaise fortune, d'auoir rencontré de mauuais Maistres au temps de leurs estudes. Il est vray qu'il y a des disciples qui ont l'esprit si heureux que de reconnoistre aussi tost quel est leur maistre, & quelle sa doctrine, & si elle est mauuaise, ils la scauent bien refuter, & approuuer au contraire ce qu'il dit de bon. Ceux-là enseignent beaucoup plus le maistre, qu'ils ne sont pas instruits de luy, pource que doutant & interrogeant subtilement, ils luy font scauoir & respondre des choses fort hautes & fort delicates, qu'il ne scauroit ny n'auroit iamais sceuës, si le disciple par la bonté de son esprit ne les luy eust montrées: mais s'il se trouue tout au plus deux ou trois esprits de cette trempe, il y en aura vn nombre infiny de grossiers; c'est pourquoy il est expedient, puis qu'on ne s'arreste pas à faire ce choix d'esprits propres aux sciences, que les Vniuersitez soient tousiours pourueuës de bons Maistres dont la do-

Arine soit saine, & l'esprit clair, afin qu'ils n'enseignent point de fausses maximes ny d'erreurs aux ignorans.

Le quatriesme soin qu'on doit auoir, c'est qu'il faut estudier la science avec vn bon ordre, commençant par ses principes, & passer par le milieu iusqu'à la fin, sans ouyr aucune matiere qui en presuppole vne autre. Aussi ay-ie tousiours creu que c'estoit vne grande faute, d'entendre plusieurs leçons de diuerses matieres, & de les reuoir toutes ensemble en son estude, pource que cela cause vn meslange de choses qui confond l'esprit, de sorte que quand on en vient à l'action, l'on ne se peut pas bien feruir des preceptes de son art, ny les asseoir en leur lieu conuenable. Il vaut mieux travailler sur chaque matiere à part, & selon l'ordre qui luy est naturel en sa composition; car de la mesme façon qu'elle est apprise, elle est assise & imprimée dans la memoire. Ce que doiuent particulièrement faire ceux qui ont l'esprit naturellement confus; car ils peuuent aisément remedier à ce

défaut, n'entendant qu'une seule matiere, & puis celle qui la suit, quand la premiere est acheuée, & ainsi iusques à la fin de l'art. Galien sçachant combien il importoit d'estudier les matieres avec methode, a fait vn liure pour enseigner l'ordre qu'on doit tenir à la lecture de ses œuvres, afin que le Medecin ne se rendist pas confus. D'autres adioustent que le Disciple, tandis qu'il estude, ne doit manier qu'un liure, qui contienne nettement la doctrine qu'il veut sçauoir, ou il doit lire, & non dans plusieurs, de peur qu'il ne se trouble ou ne se confonde, en quoy ils ont grande raison.

La derniere chose qui rend l'homme fort docte, c'est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & d'attendre que la science s'augmente & iette de profondes racines dans son esprit; car tout de mesme que le corps ne se maintient pas de l'abondance de ce que nous mangeons & beuons en vn iour, mais seulement de ce que l'estomach cuit & digere; aussi nostre enten-

dement ne s'engraisse pas, s'il faut ainsi dire, de la quantité de ce qu'en peu de temps nous lisons, mais de ce que peu à peu il entend & rumine; nostre esprit se dispose par là chaque iour de mieux en mieux, & avec le temps arriue à la connoissance des choses, qu'il ne pouuoit ny entendre ny sçauoir auparauât. L'entendement a son commencement, son accroissement, son estat de consistance & sa decadence tout ainsi que l'homme, les autres animaux & les plantes. Il commence en l'adolescence, il a son accroissement en la ieunesse, son estat de consistance en l'aage parfait, & vient à decliner en la vieillesse. C'est pourquoy celuy qui veut sçauoir en quel aage son entendement a toutes les forces qu'il peut acquerir, qu'il sçache que c'est depuis trente trois ans iusques à cinquante, vn peu plus ou moins, auquel temps on doit adiouter foy aux graues Auteurs, si tant est que durant leur vie ils ayent eu des opinions qui ne soient pas communes; Et celuy qui veut composer des liures, le doit faire en cét âge-là,

& non deuant ny apres, s'il ne se veut retracter, ou changer d'opinion. Il faut remarquer pourtant que les aages des hommes ne sont pas en tous d'une mesme façon; car quelques vns sortent d'enfance à douze ans, les autres à quatorze, les autres à seize, les autres à dix-huit. Les aages de ceux cy sont longs pource que leur ieunesse arriue presque iusques à quarante ans, leur aage parfait iusques à soixante, & ils ont de vieillesse autres vingt années, de maniere qu'ils vivent quatre vingt ans, qui est le terme des plus forts & des plus robustes: Ceux de qui l'enfance finit à douze ans ont la vie fort courte: ils commencent bien-tost à raisonner, & bien-tost la barbe leur vient, l'esprit ne leur dure gueres, & ils commencent à deuenir caducs à trente cinq ans, & meurent vers les cinquante.

De toutes les conditions que i'ay rapportées, il n'y en a pas vne qui ne soit fort necessaire, vtile & profitable aux ieunes gens pour apprendre; mais le principal point, c'est qu'on ait l'esprit

correspondant à la science qu'on veut
sçavoir : car nous voyons que plusieurs
hommes ayant eu l'esprit de cette sorte,
quoy qu'ils se soient mis à estudier,
apres auoir desia passé leur ieunesse,
qu'ils ayent ouy de mauuais Maistres,
auec mauuais ordre ; & en leur pays ;
neantmoins en peu de temps, sont de-
uenus grands Personnages. Et si l'esprit
manque, Hippocrate dit que tous les
autres soins & diligences sont inutiles.
Mais celuy qui l'a mieux fait entendre a
esté Ciceron ; car estant fasché de voir
son fils si peu auancé dans les lettres, &
que tout ce qu'il auoit peu faire auoit
esté inutile pour le rendre plus hon-
neste homme, il parle de cette sorte.
*Y a-t'il chose qui ressemble mieux à la
guerre que firēt les Geants contre les Dieux,
que de combattre la nature ;* comme
quand l'homme se met à estudier, ayant
faute d'esprit ? car comme les Geants
ne surmontoient iamais les Dieux, mais
en demeuroient tousiours vaincus ; tout
Disciple qui taschera de vaincre sa mau-
uaise nature en demeurera vaincu. Et

pour cette cause le mesme Ciceron nous conseille de ne forcer ny ne contraindre point nostre nature, essayant d'estre grands Orateurs, si elle ne le veut pas, pource que nous travaillerions en vain.

CHAPITRE IV.

Où il se monstre que c'est la Nature qui rend l'enfant propre aux sciences.

LEs anciens Philosophes auoient accoustumé de dire, que la Nature estoit celle qui rendoit l'homme propre aux sciences, que l'art avec ses preceptes & ses regles luy en facilitoit le chemin, & que l'usage & l'experience qu'il auoit des choses particulieres, luy fournissoient le moyen de pouoir bien agir : Mais aucun d'eux n'a designé en particulier ce que c'estoit que cette Nature, ny sous quel genre de causes on la deuoit ranger : Ils ont dit seulement, que venant à manquer en celuy qui apprenoit ; l'art, l'experience, les mat-

stres, les livres, & le travail ne seruoient de rien. Le peuple voyant vn homme de grand esprit, public incontinent que Dieu en est l'autheur, & ne se met point en peine d'en rechercher d'autre cause; tant s'en faut, il tient pour vne imagination friuole tout ce qui ne se rapporte pas là : mais les Philosophes naturels se mocquent de cette façon de parler : car encore qu'elle soit pleine de verité, de pieté & de religion, elle vient neantmoins de ce qu'on ignore l'ordre & l'establissement que Dieu mit dās les choses naturelles, le iour qu'il les crea; ce qui fait que pour couvrir nostre ignorance, & afin qu'on ne nous puisse reprendre ou contredire, nous asseurons que tout arriue par la volonté de Dieu, & que rien ne se fait que par sa permission; mais dautant que cecy est trop veritable & trop clair, nous meritons qu'on nous reprenne; car comme chaque demande (dit Aristote) ne se doit pas faire d'une mesme façon, aussi ne doit-on pas donner toute responce d'une mesme sorte. Quelque Philosophe naturel de-

uisant

Un jour vn iour avec vn Grammairien, vn
Jardinier curieux s'approcha, qui leur
demanda pourquoy, veu qu'ils s'acquit-
toit si bien de son deuoir à remuer la
terre de son jardin, à la cultiuer, be-
cher, sarcler & fumer; neantmoins elle
ne portoit iamais de bon gré ce qu'il y
semoit; là où elle faisoit croistre à veüe
d'œil les herbes qu'elle produisoit d'elle
mesme. Le Grammairien respondit
que cela venoit de la diuine prouiden-
ce, & qu'il estoit ainsi ordonné pour la
bonne conduite du monde. Mais le Phi-
losophe naturel se prit à rire de cette res-
ponse, voyant qu'il auoit recours à Dieu,
pource qu'il ne sçauoit pas l'ordre des
causes naturelles, ny en quelles façons
elles produisoient leurs effets. L'autre le
voyant rire, luy demanda s'il se moc-
quoit de luy; Le Philosophe respondit,
que ce n'estoit pas de luy, mais du mai-
stre qui l'auoit si mal instruit: pource
que des choses qui viennent de la proui-
dence diuine (comme sont les œuures
surnaturelles) la connoissance & la so-
lution en appartiennent aux Metaphy-

E

ficiens, que nous appellons maintenant Theologiens ; Mais la question du lardinier estoit naturelle, & de la jurisdiction des Philosophes naturels, parce qu'il y a des causes establies & manifestes, d'où peut naistre vn tel effet. C'est pourquoy le Physicien respondit, que la terre ressembloit à la marastre, qui entretient fort bien ses propres enfans, & oste la nourriture à ceux de son mary; de maniere que nous voyons les siens gras & dans l'embon-point, & les autres maigres, attenuez & sans couleur. Les herbes que la terre produit d'elle-mesme sont sorties de ses propres entrailles, & celles que le lardinier luy fait porter par force, sont venuës d'une autre mere, c'est pourquoy elle leur oste la vertu & l'aliment qui les deuroit faire croistre, pour les donner aux herbes qu'elle a engendrées.

Hippocrate tesmoigne aussi que ce grand Philosophe Democrite qu'il estoit allé voir, luy fit entendre les sottises que le peuple disoit de la Medecine, & comme se voyant exempt de maladie,

il aſſeuroit que Dieu ſeul l'auoit guery,
& que ſans ſa volonté, l'induſtrie du
Medecin n'eult pas de beaucoup ſeruy:
Mais c'eſt vne façon de parler ſi ancien-
ne & qui a eſté en vain tant de fois reiet-
tée par les Philoſophes naturels, que ce
ſeroit peine perduë de penſer deſormais
l'abolir. Outre qu'il n'eſt pas à propos de
le faire, d'autant que le peuple qui igno-
re les cauſes particulieres de chaque ef-
fet, reſpond mieux & plus véritable-
ment par la cauſe vniuerſelle qui eſt
Dieu, que non pas en diſant quelque
impertinence. Or ie me ſuis mis plu-
ſieurs fois à conſiderer, d'où vient que
le peuple attribue ſi volontiers toutes
choſes à Dieu, & les oſte à la Nature, &
a meſme en horreur les moyens dont
elle ſe fert. Ie ne ſçay pas ſi i'en ay peu
deuiner les raiſons: mais du moins eſt
il aiſé d'entendre que le peuple parle de
cette ſorte, pour ne ſçauoir pas quels
effets ſe doiuent immédiatement at-
tribuer à Dieu, & quels à la Nature:
Ioint que les hommes pour la pluſpart,
ſont impatiens & veulent que leur de-

E ij

fir soit incontinent accompli: Et cōme ainsi soit que les moyens naturels sont lents & tardifs, & operent par vne suite de temps, ils n'ont pas la patience de les attendre, & sçachant que Dieu est Tout-puissant qui fait en vn moment tout ce qui luy plaist, comme ils en ont force exemples, ils voudroient qu'il leur donnast la santé, ainsi qu'au Paralytique, la Sageſſe comme à Salomon, les richesses comme à Iob, & qu'il les deliurast de leurs ennemis, comme il fit Dauid. L'autre raison est que les hommes sont arrogants & presomptueux, & que plusieurs desirent en leur cœur que Dieu leur fasse quelque grace speciale, & qui ne soit point par vne voye aussi cōmune que celle de faire luire le Soleil sur les iustes & sur les méchans, & faire pleuvoir pour tous en general, d'autant que les graces sont d'autant plus estimées qu'elles sont octroyées à moins de personnes. En effet nous auons veu plusieurs hommes feindre des miracles en des subiets & des lieux de deuotion, parce que le peuple accourt inconti-

nent à eux & les tient en grande veneration, comme personnes dont Dieu a fait vne estime particuliere, de sorte que s'ils sont pauures, ils reçoient de grandes aumosnes, car il s'en peut trouuer quelques-vns assez attachez à leur interet, pour ne pas craindre de semblables entreprises. La troisiemes raison est que les hommes sont amis du repos. Or est-il que les causes naturelles sont disposées dās vn tel ordre, que pour en obtenir les effets, il est besoin de traualler: De là vient qu'ils voudroient que Dieu vst enuers eux de sa toute-puissance, & que leurs desirs s'accōplissent sans sueur & sans peine. Je laisse à part la malice de ceux qui demandoient à Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & pour esprouuer s'il les pouuoit faire, & d'autres encor qui par vn desir de vengeance, demandent le feu du Ciel, & d'autres chastimens très cruels.

La derniere raison est que le peuple pour l'ordinaire est fort religieux & desirieux de l'honneur de Dieu & de l'auancement de sa gloire; ce qui arri-

E iij

ue bien plustost par les miracles que par les effets naturels. Mais le commun des hommes ne sçait pas que Dieu ne fait les œuures surnaturelles & prodigieuses, que pour monstrier qu'il est tout puissant à ceux qui l'ignorent, & qu'il s'en sert comme d'argumens pour prouuer & confirmer sa doctrine, & que sans cette necessité il n'en fait iamais. Ce qui est aisé à entendre, si nous considérons que Dieu n'exécute plus maintenant ces actions estranges de l'ancien & du nouveau Testament, pource qu'il a mis toutes les diligences requises de son costé, à ce que les hommes ne pretendissent plus aucune cause d'ignorance; & de penser qu'il recommence à faire les mesmes preuues & de nouveaux miracles pour confirmer de nouveau sa doctrine, en resuscitant les morts, redonnant la veüe aux aueugles, & guerissant les boiteux & paralytiques, c'est vne grande erreur: car Dieu enseigne vne fois ce qu'il faut que les hommes sçachent, il le prouue par miracles & ne vient iamais à recommencer. *Dieu*

parle une fois & ne repete point la mesme chose. Le plus grand indice que j'aye pour descouvrir si vn homme n'a pas l'esprit propre à la Philosophie naturelle, c'est de le voir attribuer toutes choses au miracle, sans aucune distinction; & au contraire il ne faut point douter du bon entendement de ceux qui n'ont point de repos iusqu'à ce qu'ils connoissent la cause particuliere de quelque effet. Ceux-là sçavent bien qu'il y a de certains effets qui se doivent immédiatement rapporter à Dieu, comme sont les miracles, & d'autres à la Nature, comme sont ceux qui ont leurs causes ordonnées, dont ils ont accoustumé de naistre. Mais de quelque façon que nous parlions, nous entendons tousiours que Dieu en est l'Authentique: Car lors qu'Aristote a dit, *Dieu & la Nature ne font rien en vain*, il n'a pas voulu dire que la Nature fust quelque cause vniuerselle, qui eust vne iurisdiction separée de Dieu, mais seulement vn nom de l'ordre & de la regle que Dieu establit en la creation du monde, afin

E iiii

qu'on vist sortir les effects qui sont nécessaires pour sa conseruation. C'est ainsi qu'on a de coustume de dire que le Roy & le Droit Ciuil ne font tort à personne, par laquelle façon de parler on n'entend pas que ce mot (*Droit*) signifie aucun Prince qui ait iurisdiction separée de celle du Roy, mais bien que c'est vn terme qui comprend par sa signification, toutes les Loix & Ordonnances que le Roy a faites, pour conseruer en paix son Estat. Et tout de mesme que le Roy se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par le Droit, tant ils sont grands & estranges, ainsi Dieu s'est reserué les effects miraculeux, pour la production desquels il n'a donné ny pouuoir ny ordre aux causes naturelles. Mais il faut bien remarquer icy, que celuy qui les doit connoistre pour tels, & les distinguer des œuures naturelles, doit aussi estre grand Philosophe naturel, & sçauoir quelles causes peuuent auoir esté ordonnées à chaque effet. Et neantmoins tout cela ne suffit pas, si l'Eglise Catholique ne les declare

tels. Or comme les Aduocats trauail-
lent à l'estude du Droit Ciuil, & le re-
tiennent dans leur memoire pour sça-
uoir & entendre la volonté du Roy en
la decision de tel & tel cas: ainsi nous
autres Philosophes naturels (comme
Aduocats en cette Faculté) nous met-
tons toute nostre estude, à sçauoir l'or-
dre que Dieu establit, le iour qu'il crea
le monde, afin d'entendre de quelle fa-
çon il a voulu que les choses produis-
sent leur effet & pourquoy. Et de mesme
que ce seroit vne chose ridicule, si vn
Aduocat alleguoit en ses Escritures
pour vne forte preuue, que le Roy don-
ne vn tel Arrest sur vn tel cas, sans mon-
trer la loy ny la raison qui le decident;
les Philosophes se rient aussi de ceux
qui disent, cette œuvre est de Dieu, sans
s'arrester à l'ordre des causes particu-
lières d'où elle a peu proceder: Et de mes-
me aussi que le Roy refuse de prester l'o-
reille à ceux qui luy demandent d'abo-
lir & de casser vne loy iuste, ou de faire
decider vn cas contre l'ordre qu'il a
commandé qu'on gardast aux iuge-

mens; ainsi Dieu ne veut point escouter celuy qui demande des miracles & des actions par dessus l'ordre de la Nature, sans qu'il en soit besoin, parce qu'encore que le Roy casse & establisle tous les iours des Loix, & change l'ordre de la Iustice (tant à cause de la diuersité des temps, qu'à cause que le Conseil de l'homme est foible, & ne peut tout d'un coup arriuer à ce qui est iuste, il n'en est pas ainsi de l'ordre naturel de tout l'univers que nous appellons Nature, lequel est immuable depuis que Dieu a créé le monde; de sorte qu'on n'y peut rien adiouter ny retrancher, pource qu'il a esté estably avec tant de providence & de sagesse, que de vouloir qu'il ne soit pas observé, c'est accuser les œuvres de Dieu d'imperfection & de defectuosité.

Mais pour reuenir à cette sentence si vstée des Philosophes anciens, *La Nature fait habile*, il faut remarquer que l'on trouue des esprits & des habiletez que Dieu depart entre les hommes hors de l'ordre naturel, comme on void dans

les Apostres, qui estant hommes lourds & grossiers, furent miraculeusement élairez & remplis de science & de sagesse: De cette sorte d'habileté & sciéce, on ne peut pas verifier cecy: *Nature fait habile*; pource que c'est vne œuvre qui se doit immédiatement rapporter à Dieu, & non pas à la Nature. Il faut entendre la mesme chose de la science des Prophetes, & de tous ceux auxquels Dieu a infus quelque grace. Il y a vn autre genre d'habileté entre les hommes qui leur vient d'auoir esté engendrez avec cet ordre de causes que Dieu establit pour cet effet, & c'est en cette sorte qu'on doit entendre ce dire, *Nature fait habile*; car comme nous prouuerons au dernier chap. de cet ouurage, il y a de certaines regles, & vne certaine entresuite dans les causes naturelles, lesquelles estans soigneusement obseruées par les peres & meres au temps de la generation, tous leurs enfans seront sages, sans qu'il en manque pas vn. Cependant cette signification de *Nature* est fort vniuerselle & confuse, & l'entendement n'est pas

contēt & n'a point de repos qu'il ne ſça-
che le particulier de la choſe, & iuſqu'à
ſa derniere cauſe: partant il eſt beſoin
de trouuer vne autre ſignification de ce
mot, qui vienne mieux à noſtre propos.
Ariſtote & tous les autres Philoſophes
naturels deſcendent plus dans le parti-
culier, & appellent *Nature* toute forme
ſubſtātielle, qui dōne l'eſtre à la choſe, &
qui eſt le principe de toutes ſes actiōs. En
cette ſignification, noſtre ame raiſonna-
ble, avec iuſte raiſon ſ'appellera *Nature*,
puifque nous tenōs d'elle l'eſtre formel
d'hommes, & qu'elle eſt auſſi le principe
de toutes nos actions. Mais attendu que
toutes les ames raiſonnables ſont d'éga-
le perfection, tant celle du ſage & du ſça-
uant, que celle de l'ignorant, on ne
ſçauroit pas dire en ce ſens que c'eſt la
Nature qui rend l'homme habile; d'au-
tant que ſi cela eſtoit vray, tous les
hommes ſeroient égaux en eſprit & ſça-
uoir: voila pourquoy le meſme Ariſtote
a trouué vne autre ſignification de ce
mot *Nature*, conſiderée entant qu'elle
eſt cauſe que l'homme eſt habile ou in-

habile : Car il dit que le temperament des quatre premieres qualitez, le chaud, le froid, le sec & l'humide, se doit appeller *Nature* : pource que de là procedent toutes les habiletez de l'homme, toutes ses vertus, & tous ses vices, & cette grande diuersité d'esprits que nous voyons. Ce que l'on prouue & connoist clairemēt en considerant & parcourant les aages d vn homme tres-sage, lequel en son enfance n'est autre chose qu'une beste brute, & ne se sert d'autres puiffances que de l'irascible & de la concupiscible : mais quand il est venu en l'aage d'adolescence, il commence à descouvrir vn esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps & non plus, parce que la vieillesse suruenant, il va perdant l'esprit de iour en iour, iusqu'à tant qu'il deuienne caduc. Il est certain que cette diuersité d'esprit ne procede pas de l'ame raisonnable, laquelle en tous aages est tousiours la mesme, sans recevoir en ses forces & substance, alteration ou changement quelconque, mais seulement de ce qu'en chaque aage

l'homme a vn diuers temperament & vne contraire disposition, à raison de- quoy l'ame fait vne chose en enfance, vne autre en ieunesse, & vne autre en vieillesse: d'où nous tirons vn argument tres-clair, que puis qu'une mesme ame fait des actions si contraires en vn mesme corps à cause du contraire temperament de chaque aage, que quand nous voyons deux ieunes hommes, l'un habile, & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce que le temperament de l'un est different de celuy de l'autre, lequel pour estre le principe de toutes les actions de l'ame raisonnable, les Medecins & Philosophes ont appellé *Nature*, & c'est proprement en cette signification qu'est vraye cette sentence *Nature fait habile*. En confirmation de cette doctrine, Galien a escrit vn liure, par où il prouue que les mœurs de l'ame suivent le temperament du corps où elle reside, & qu'à raison de la chaleur, froideur, humidité & secheresse de la region où les hommes habitent, des viandes qu'ils mangent, des eaux qu'ils boient,

& de l'air qu'ils respirent , les vns sont stupides , & les autres sages , les vns vaillants & les autres couïards ; les vns cruels , & les autres enclins à la miséricorde : les vns secrets & particuliers , & les autres plus ouuerts : les vns menteurs , & les autres veritables : les vns traistres & les autres fidelles : les vns d'un esprit inquiet , & les autres d'un esprit rassis : les vns doubles & les autres simples : les vns chiches & les autres liberaux : les vns honteux , & les autres effrontez : les vns incredules , & les autres aisez à persuader ; Et pour prouver cette doctrine , il rapporte plusieurs passages d'Hippocrate , de Platon & d'Aristote , lesquels monstrent que la difference des nations , tant en la composition du corps , qu'aux conditions de l'ame , vient de la varieté de ce temperament. Aussi void on clairement par experience combien different les Grecs des Scythes , les François des Espagnols , les Indiens , des Allemans , & les Ethiopiens , des Anglois . Et nō seulement cecy se void en des regions si lointaines & separées l'une de

l'autrē : mais si nous considerons les Prouinces des enuiron, nous pourrons partager les vertus & les vices dont nous venons de parler, entre leurs habitans, donnant à chacun sa vertu & son vice. Qu'ainsi ne soit, considerons l'esprit & les mœurs des Catelans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluziens, Estremaduriens, Portugais, Galiciens, Asturiens, Biscains, Nauarrois, Arragonnois & Castillans : Qui ne void & ne reconnoist la difference qui est entr'eux, non seulement en la figure du visage & en la composition du corps, mais aussi aux vertus & aux vices de l'ame. Ce qui ne vient que de ce que chaque Prouince a son different & particulier tēperamēt: Et non seulement l'on reconnoist cette diuersité de meurs entre des regions aucunement esloignées, mais en des païs distans seulement d'une petite lieuë l'un de l'autre, on ne scauroit croire la difference d'esprits, qu'il y a entre leurs habitans : Enfin tout ce que Galien escrit en son liure, est le fondement de celuy-cy, encore que

que Galien ne touche point particulièrement les différences de l'habileté des hommes, ny des sciences que chacune demande en particulier; Il a pourtant bien entendu qu'il estoit nécessaire de distribuer les sciences entre les ieunes gens, & de donner à chacun celle que son habileté naturelle requeroit, puis qu'il a dit, *Que les Republiques bien ordonnées deuoient establir des hommes de grande prudence & de grand sçauoir, qui decourrissent à chacun en son bas aage quel estoit son esprit & sa naturelle industrie, pour luy faire apprendre l'art qui luy estoit le plus propre, sans luy en laisser le choix.*

Au lieu de ce qui est en la page 64.

L E peuple voyant vn homme de grand esprit, iusques à ces mots, *Quelque Philosophe naturel discourant vn iour &c.* Il y a ainsi dans vne autre impression.

Entre les Philosophes naturels & le peuple ignorant, il y a vne grande contestation pour donner la cause de quel-

F

que effet que ce soit: le peuple voyant vn homme pourueu de grand esprit & habileté, dit incontinent que c'est Dieu qui en est l'Auteur, & ne se met point en peine d'autre chose, & a bonne raison, parce qu'en effet, *Tout ce qui est bon & parfait vient d'en haut, & du Pere des lumieres.* Il n'y a point de cause naturelle (disent les Philosophes) qui produise ses effets avec tant de force & d'actiuité que Dieu: Aussi demeurent-ils tous d'accord, que la premiere cause eschauffe plus que le feu, rafraischit plus que l'eau, & illumine dauantage que le Soleil, & dans nostre conformation particuliere, c'est elle qui preside avec la Nature, & qui donne ou refuse plus ou moins d'esprit aux hommes. Ce que considerant le Prophete Roy David, il s'escrie, *vos mains Seigneur, m'ont fait & formé, donnez-moy de l'entendement pour apprendre vos preceptes*: Tous les anciens Philosophes presque confessent la mesme chose, éclairez de la seule lumiere naturelle, d'autant que le bon raisonnement les porte à cette verité malgré

qu'ils en ayent : C'est ainsi que Platon, sçachant que sans le secours diuin, on ne pouuoit fonder vne cité, ny faire de bonnes loix pour conseruer les hommes en paix, apres que cette cité auroit esté establie, fit vne loy, par laquelle il ordonnoit, *Qu'au commencement de chaque action on inuokaſt le ſecours de Dieu, parce que ſans luy il ne ſe pouuoit rien faire de bien.* Ce qui eſt la meſme choſe que ce qu'a dit le Prophete Roy Dauid: *Si le Seigneur ne garde la Cité, c'eſt en vain que veille celui qui la garde.* Hippocrate faiſant deſſein de reduire en methode l'art de guerir les maladies auſquelles ſont ſubjettes les femmes à raiſon de leur ſexe, & iugeant que c'eſtoit vn ouurage tres difficile, dit, *Il faut que celui qui veut bien traiter ces choſes-là, commence premierement par l'innocation des Dieux, & puis apres qu'il conſidere & diſtingue bien la nature, l'âge, & le temperament des femmes, & meſmes les lieux où elles habitent.* Ce que les Philoſophes naturels ne ſçauoient ſouffrir, c'eſt que quand il faut cher-

F ij

cher la cause de quelque effet, on s'arreste à la premiere & vniuerselle, sans songer ny auoir égard à l'ordre des causes secondes, comme si elles n'auoient pas esté establies pour produire vn tel effet. C'est pourquoy Hippocrate reprend les Prestres de Diane, de ce qu'ils incitoient les Dames dans leurs grandes maladies, d'offrir au temple leurs plus superbes vestemens, & leurs plus precieux ioyaux, & de laisser là les Medecins, quoy que le remede particulier à leurs maux fust (ce dit Hippocrate) de les saigner, de les purger, ou de leur conseiller le mariage, si elles estoient encore en aage de se marier.

CHAPITRE V.

Où se declare le grand pouuoir qu'a le
temperament de rendre l'homme
prudent & de bonnes mœurs.

Hippocrate considerant la bonne nature de nostre ame raisonnable, & comme l'estre du corps humain où elle demeure, est si caduc & si subiet au changement, dit vne sentence digne d'un si grand Autheur, *Nostre ame raisonnable est tousiours la mesme durant le cours entier de nostre vie, en la vieillesse & en la ieunesse, quand nous sommes grands & quana nous sommes petits : au contraire le corps ne demeure iamais en mesme estat, & il n'y a point de moyen de l'y maintenir.* Et quoy que quelques Medecins ayent essayé de trouuer vn art de cecy, personne pourtant avec toutes ses regles & ses preceptes, n'a peu détourner les alterations que les aages apportent: l'enfance estant chaude & humide ; l'adolescence,

F iij

temperée ; la ieunesse, chaude & seche ; l'aage de consistance ; moderé en chaleur & en froideur , & pechant en trop de secheresse ; la vieillesse, froide & seche. On ne peut pas non plus empêcher que le Ciel ne change l'air presque à chaque moment , ny que cet air ne fasse en nos corps de si diuerses impressiōs. Par où il a voulu dire , que pour faire qu'un homme fust prudēt qui ne l'estoit pas auparauant , il ne falloit rien remuer dans l'ame raisonnable , ny tâcher d'amander sa nature , parce qu'outre qu'il estoit impossible, en effet il ne luy manque rien, de la façon qu'elle a esté créée , qui puisse empêcher que l'homme ne fasse parfaitement les actiōs qui luy sont conuenables. C'est pourquoy il a dit : *Lors que les quatre elemens, l'eau & le feu principalement, entrent en la composition du corps de l'homme, en mesme poids & mesure, l'ame denient tres-sage & pourueüe d'une excellente memoire : mais si l'eau surpasse le feu, elle demeure lourde & hebetée, & non point par sa faute, mais seulement d'autant que l'in-*

strument avec lequel elle deuoit agir se trouue depraué. Ce que Galien ayant considéré, il conclud hardiment que toutes les mœurs & habiletez de l'ame raisonnable, suiuent sans doute le temperament du corps dont elle est reuestuë: & en passant il reprend les Philosophes Moraux, de ne s'addonner pas à la Medecine, puis qu'il est certain que non seulement la Prudence, qui est le fondement de toutes les vertus, mais encore la Iustice, la Force & la Temperance, & les vices qui leur sont opposez, dependent de nostre temperament: C'est pourquoy il a dit que c'estoit le fait du Medecin de chasser les vices de l'homme, & d'introduire les vertus contraires: de sorte qu'il nous a laissé l'art d'estouffer la luxure, & d'engendrer la chasteté; de rendre le superbe plus doux & plus traitable; l'auaricieux, liberal; le poltron, vaillant; & l'ignorant, sage & prudent: & tout le soin qu'il employe pour en venir à bout, c'est de changer le temperament du corps par le secours de la Medecine, & des viandes appro-

F iiij

priées à chaque vertu , & contraires à chaque vice , sans songer aucunement à l'ame , se fondant sur l'opinion d'Hippocrate , qui declare ouvertement que l'ame n'est point subiette au changement , & n'a que faire d'aucune vertu acquise , pour s'acquitter des choses à quoy elle est obligée , moyennant qu'elle ait de bons instrumens : Ainsi croit-il que ce soit vne erreur de mettre les vertus dans l'ame , & non dans les instrumens du corps par lesquels elle agit ; & avec cela il ne pense pas qu'on puisse acquerir aucune vertu , sans qu'il se fasse vn nouveau temperament dans l'homme.

Mais cette opinion est fausse , & contraire à celle que tiennent communément les Philosophes moraux ; que les vertus sont des habitudes spirituelles , qui ont leur siege en l'ame raisonnable , parce que tel qu'est le subiect , tel doit estre l'accident qui est receu : D'autant plus que l'ame estant ce qui agit & ce qui meut , & le corps ce qui est meu , il est bien plus à propos

de mettre les vertus dans ce qui agit, que dans ce qui souffre : & si les vertus & les vices estoient des habitudes qui dependissent du temperament, il s'ensuiuroit que l'homme agiroit comme agent naturel, & non comme agent libre, & qu'il seroit forcé par le bon ou mauuais appetit qui luy viendrait du temperament ; & de cette façon les bonnes œuvres ne meriteroient point de recompense, non plus que les mauuaises, de chastiment, suivant ce qu'on dit : *Qu'aux choses qui nous sont naturelles, nous ne meritons ny ne demeritons.* D'ailleurs nous voyons beaucoup de personnes qui ne laissent pas d'estre vertueuses, quoy qu'elles ayent vn mauuais & vicieux temperament, qui les porte p'ulstost au mal qu'au bien, selon ce dire, *Que l'homme sage surmontera toutes les malignes influences du Ciel.* Et quant à ce qui est des actions de prudence & d'habileté, nous voyons beaucoup d'actions imprudentes, d'hommes fort sages & bien temperez, & au contraire d'autres fort sages, de personnes qui ne

le sont pas tant, ny qui ne sont pas d'un trop bon temperament: D'où l'on peut cōprendre que la prudence, la sagesse, & les autres vertus humaines sont dans l'ame, & ne dependent point de la cōposition & du temperamēt du corps, comme se font imaginez Hippocrate & Galien. Neantmoins cela semble estrange que ces deux grands Medecins, & avec eux Aristote & Platon ayent esté de cēt aduis, sans auoir atteint la verité. C'est pourquoy il faut remarquer que les vertus parfaites, comme sont celles dont parlent les Philosophes moraux, sont des habitudes spirituelles, qui ont leur siege dans l'ame raisonnable, & dont l'estre est independant du corps. Avec cela il est certain qu'il n'y a vertu ny vice dans l'homme (ie laisse à part les vertus surnaturelles qui ne sont pas de ce rang) qui n'ayt son temperament dans les membres du corps, qui luy resiste ou luy sert en ses actions: lequel temperament les Philosophes moraux appellent improprement vertu ou vice; considerant que pour l'ordinaire les

hommes n'ont point d'autres mœurs que celles que marque ce temperament. J'ay dit [pour l'ordinaire] parce qu'en effet beaucoup de gens ont l'ame remplie de vertus parfaites , bien que dans les membres du corps ils n'ayent aucun temperament qui leur aide à executer les desirs de l'ame , & nonobstant cela par la force de leur franc arbitre, ils ne laissent pas d'agir en hommes de bien, quoy que ce ne soit pas sans combat & grande resistance , suiuant ce que dit saint Paul : *Je me plais à la loy de mon Dieu , selon l'homme interieur : mais ie ressens dans mes membres une autre loy qui repugne à celle de mon esprit, & qui m'entraîne en la captiuité du peché qui regne dans ce malheureux corps. Misérable que ie suis, qui me deliurera d'une telle mort ? La grace de Dieu par le moyen de Iesus-Christ nostre Seigneur. Je suis donc tout ensemble à deux Maistres , de l'esprit à Dieu , & de la chair au Diable.* Par où S. Paul nous donne à entendre qu'il ressentoit dans soy deux loix toutes contraires, l'une dās son ame , qui luy faisoit aymer celle de

Dieu, & la suiure avec ioye: l'autre dans ses membres, qui le conuioit au peché.

L'on reconnoist assez par là qu'aux vertus que saint Paul auoit dans l'ame, ne respondoit pas le temperament des membres qui estoit necessaire pour agir avec douceur & sans resistance de la chair, son ame vouloit prier & mediter, & quand elle se portoit au cerueau pour cet effect, elle le trouuoit mal temperé, à cause de sa trop grande froideur & humidité, qui sont des qualitez pesantes & propres à faire dormir. De ce temperament estoient les trois Disciples qui accompagnerent Iesus Christ au iardin quand il fit sa priere, puis qu'il leur dit, *L'esprit est assez prompt & vigilant, mais la chair est foible & succombe*: son ame vouloit ieusner, & quand elle se portoit à l'estomac pour ce dessein, elle le trouuoit tout debile & sans forces, & & avec vn appetit insatiable. L'ame vouloit qu'il fust chaste & continent, & quand elle se portoit aux parties destinées à la generation, elle les trouuoit toutes brulantes de concupiscence, &

qui le pouſſoient à des actions contraires à la continence.

Avec des diſpoſitions ſemblables à celles-cy, les perſonnes vertueuſes ont toutes les peines du monde à bien faire: & c'eſt pour cette raiſon qu'on a dit, *Que le chemin de la vertu eſtoit tout couvert d'eſpines.* Mais ſi l'ame lors qu'elle deſire mediter trouuoit le cerueau chaud & ſec, qui ſont des diſpoſitions naturelles pour veiller, & ſi lors qu'elle deſire ieuner, elle trouuoit l'eſtomac chaud & ſec, avec lequel temperament Galien dit que l'homme a les viâdes en horreur, & ſi lors qu'elle ſe porte à embraffer la chaſteté, elle rencontroit les parties propres à la generation, froides & humides; ſans doute qu'elle viendrait à bout de ſon deſſein ſans peine ny repugnance quelconque, parce que la loy de l'ame & celle des membres du corps demanderoient toutes deux la même choſe, de ſorte que l'homme feroit des actions vertueuſes ſans beaucoup de violence. C'eſt pourquoy Galien a fort bien dit que c'eſtoit le deuoir

d'un Medecin de rendre vn homme vertueux, de vicieux qu'il estoit, & que les Philosophes moraux commettoient vne faute signalée, de ne se pas seruir de la Medecine, pour paruenir au but de leur art, puis qu'en changeant seulement les qualitez du corps, ils feroient que les vertueux agiroient avec paix & douceur.

Ce que i'eusse desiré de Galien & de tous les Philosophes moraux, c'est que supposé qu'il soit vray qu'à chaque vice & à chaque vertu qui sont dans l'ame, responce vn particulier temperament des membres du corps qui détourne ou aide son action, ils nous eussent fait vn denombrement de tous les vices & de toutes les vertus de l'homme, & nous eussent dit par quelles qualitez corporelles, & les vns & les autres se destruisent ou se conseruent, afin d'appliquer le remede conuenable.

Aristote a tres-bien sceu que le bon temperament rendoit l'homme fort prudent & de bonnes mœurs. C'est pourquoy il a dit: *Que le bon tēperament*

ne sert pas seulement au corps , mais encore à l'esprit de l'homme : mais il n'a point déclaré quel estoit ce bon temperament; au contraire il a dit que les mœurs de l'homme n'estoient fondées que sur le chaud & le froid: & les Medecins, notamment Hippocrate & Galien, reiettent ces deux qualitez comme vicieuses, & approuvent le temperament où la chaleur n'excede point la froideur, ny l'humidité, la seicheresse. C'est pourquoy Hippocrate a dit. Si la grande humidité de l'eau, & l'excessive seicheresse du feu sont temperées dans le corps, l'homme sera tres-sage. Plusieurs Medecins neantmoins ont examiné ce temperament à cause de la grande reputation de l'Auteur, & ont trouué qu'il ne respondoit pas tant à ce qu'Hippocrate promettoit: au contraire, ils iugent que ceux qui l'ont, sont des hommes foibles & de peu de vigueur, & qui ne tesmoignent pas en leurs actions tant de prudence, que ceux qui sont mal temperez: Ils sont d'une humeur fort douce & fort affable, & ne sçauroient faire de mal à personne ny

d'effet ny de parole: ce qui les fait croire tres-vertueux & exēpts des passions qui iettent de l'émotion dans l'ame. Ces Medecins-là desapprouuent la complexion temperée, dautant qu'elle affoiblit & abbat les forces des puissances, & qu'elle est cause qu'elles n'agissent pas comme elles deuroient. Ce qui se void clairement en deux temps de l'année, au Printemps & en Automne, où l'air vient à se temperer; & lors arriuent les maladies: de sorte que le corps se trouue plus sain quand il fait bien froid ou bien chaud, que durant la saison tiede du Printemps.

La saincte Escriture semble aucunement fauoriser leur aduis, lors qu'elle parle des mœurs de l'homme: *Je voudrois que tu fusses ou froid ou chaud: mais parce que tu es tiede, ie te reietteray & vomiray.* Il semble, dis-je, qu'elle se soit fondée sur la doctrine d'Aristote, qui tient pour vne opinion tres-veritable, que toutes les mœurs actiues de l'homme consistent en chaleur & en froideur, & non point en vne certaine tiedeur & complexion

complexion tempérée. Mais ie ferois bien aise qu'Aristote nous eust dit quelle vertu demande l'une de ces qualitez, & de quelle se fert le vice qui luy est contraire, pour y appliquer les remedes que dit Galien.

De moy, ie croy que la froideur est celle qui importe le plus à l'ame raisonnable pour conseruer ses vertus en paix, & faire qu'il n'y ait rien dans les membres qui leur contredise, parce que, ainsi que dit Galien, il n'y a point de qualité qui affoiblisse tant la faculté concupiscible & l'irascible, comme la froideur, ny qui réueille tant la faculté raisonnable, au dire d'Aristote, comme elle-mesme, principalement si elle est iointe avec la secheresse: & il est certain que la partie inferieure estant debilitée & malade, les vertus de l'ame raisonnable s'en augmentent sans mesure. Qu'ainsi ne soit, ie voudrois donner à vn Philosophe moral quelque homme luxurieux, grand beuveur, & grand mangeur, pour le traiter suiuant les re-

G

gles de son art , & pour engendrer en son ame les bonnes habitudes de chasteté & de temperance , & faire en sorte qu'il operast deormais par leur moyen avec toute douceur ; sans introduire ouuertement dans ses membres la froideur & la secheresse , & sans corrompre l'excessiue chaleur & humidité qu'il auoit auparauant ; voyons comment il s'y comporteroit. Sans doute que la premiere chose qu'il feroit, ce seroit de luy montrer la laideur de la luxure, & de luy proposer tous les maux qu'elle traine apres elle, & en quel danger seroit son ame, si la mort venoit à le surprendre sans luy donner le temps de faire penitence de ses pechez. Apres cela il luy conseilleroit de ieûner , de prier , & de mediter, de ne dormir que bien peu, de coucher sur la dure & tout habillé, de porter la haire & se donner la discipline , de fuir la frequentation des femmes, & de s'occuper aux œuvres pieuses : toutes lesquelles choses sont comprises dans ce bel aphorisme

de saint Paul. *Je chastie mon corps, & le reduis sous mon obeyssance.* Par le moyen de ces remedes, s'il les pratique vn long temps, il deuiendra foible, iaune, & si different de ce qu'il estoit, que luy qui couroit auparauant apres les femmes, & qui mettoit son souuerain bien à boire & à manger, à peine pour lors souffrira-il d'en ouyr parler. Le Philosophe moral voyant cet homme vicieux ainsi changé, dira, & avec raison, celuy-cy a maintenant les habitudes de chasteté & de temperance: mais parce que son art ne va pas plus auant, il croit que ces deux vertus soient venuës ie ne sçay d'où, & se soient logées dans l'ame raisonnable, sans auoir passé par le corps: au lieu que le Medecin qui sçait d'où naissent la debilité des forces & la couleur iaune, & comme les vertus s'engendrent & les vices se corrompent, dira que cet homme-là a maintenant les habitudes de chasteté & de temperance, parce que par le moyen des remedes il a perdu sa chaleur naturelle, en la place de laquelle la froideur s'est

introduit : car si nous y voulons vn peu prendre garde, nous verrons clairement que cette nouuelle façon de vie est capable de le rendre plus froid. La crainte où l'a ietté la reprimande qu'on luy a faite, & la consideration des peines de l'Enfer, qui luy estoient preparées s'il venoit à mourir en peché mortel, amortissent sans doute la chaleur naturelle, & refroidissent le corps. Ainsi Aristote fait cette question : Pourquoi ceux qui craignent, tremblent de la voix, des mains, & de la lèvre d'un autre, est-ce à cause que cette passion est une diminution de chaleur, qui commence par les parties d'en haut ? d'où vient que le visage pâlit. Le ieune pareillement est une des choses qui mortifie le plus la chaleur naturelle, & laisse l'homme froid, parce que nostre nature, ce dit Galien, se maintient par le boire & le manger, comme la flamme de la lampe avec l'huile, & il y a autant de chaleur naturelle dans le corps de l'homme, qu'il a digéré de viandes, & on doit donner autant d'alimens qu'il y a de chaleur, & si l'on en donne en

moindre quantité, aussi-tost la chaleur se diminuë. C'est pourquoy Hippocrate deffend de faire ieulner les enfans, parce que leur chaleur naturelle se refout & se consume à faute d'alimens. La discipline qu'on se donne, si elle est trop douloureuse, & si elle va iusqu'à resspandre du sang, chacun sçait qu'elle dissipe beaucoup d'esprits vitaux & animaux ; & que par la perte du sang, l'homme vient à perdre le poux & la chaleur naturelle. Pour le sommeil, Galien dit que c'est vne des choses qui fortifie le plus nostre chaleur, parce que par son moyen elle entre dans les concavitez du corps, & r'anime les vertus naturelles : & de cette sorte les viandes se cuisent & se conuertissent en nostre substance ; là où la veille ne cause que des corruptions & des cruditez : & la raison de cecy est, que le sommeil eschauffe les parties de dedans, & refroidit celles de dehors, & au contraire la veille refroidit l'estomac, le foye, & le cœur ; qui sont les parties qui nous font viure, & eschauffe les parties de dehors

qui sont les moins nobles de tout le corps & les moins nécessaires : de sorte que celuy qui perd le dormir, doit estre suiet à beaucoup de maladies froides. *De coucher sur la dure, de ne manger qu'une fois le iour, & d'aller mal vestu*, Hippocrate a dit que c'estoit la ruine entiere de la chair & du sang, où reside la chaleur naturelle, & Galien rendant la raison pourquoy le liét dur affoiblit & consume la chair, dit que le corps estant gésné & souffrant du mal ne scauroit dormir, & qu'en se tournant & retournant, il se presse de tous costez, de sorte que cela nuit à son embonpoint : & combien il se perd de chaleur naturelle, quand le corps travaille & se dissipe, le mesme Hippocrate le dit, enseignant comme l'homme deuiendra prudent : *Il est à propos pour estre sage, que l'homme ne soit pas si remply de chair, parce qu'elle est d'un temperament fort chaud, & que cette qualité ruine la sagesse*. La priere & la meditation se font, la chaleur montant au cerueau, en l'absence de laquelle les autres parties du corps

demeurent froides, & si l'attention est grande, on vient à perdre le sentiment du toucher, lequel Aristote a dit nécessaire à la vie des animaux, & que les autres sentimens au prix de luy, ne seruiēt que d'ornement & de plus grande perfection. En effet, sans le goust, l'odorat, la veüe, & l'oïie, nous pouuons viure: mais l'ame estant éluee en quelque haute contemplation, elle n'enuoye pas la faculté naturelle aux parties du corps, sans laquelle, ny les oreilles ne peuuent ouyr, ny les yeux, voir, ny les narines, flairer; ny le goust, goustier; ny l'attouchement, toucher: Si bien que ceux qui meditent, ne ressentēt ny froid, ny chaud, ny faim, ny soif, ny lassitude quelconque, & le toucher estant la sentinelle qui découure à l'homme ce qui luy fait du bien ou du mal, il ne s'en peut seruir alors: ainsi estant tout gelé de froid, ou tout brulé de chaud, ou mourant de faim, & de soif, il ne s'apperoit d'aucune de ces incommoditez, parce qu'il n'y a rien qui l'en aduertisse. En vne telle disposition Hippocrate dit

G. iiii

quel'amē ne fait pas ce qu'elle ēst obligée de faire, puisque son deuoir estant d'animer le corps, & de luy donner le sentiment & le mouuement, elle le laisse pourtant abandonné & depourueu de tout secours. *Ceux qui ont du mal en quelque partie de leur corps, & ne ressentent aucune douleur, sont assurement malades d'esprit.*

Mais la pire disposition que l'on remarque parmy les hommes de lettres, & parmy les autres qui s'addonnent à la meditation, c'est la foiblesse de l'estomach, parce qu'il manque de chaleur naturelle pour bien cuire la viande, & que cette chaleur demeure d'ordinaire au cerueau: ce qui fait que l'estomac se trouue remply de cruditez & de flegmes: Aussi Cornelius Celsus recommande t'il aux Medecins de fortifier cette partie-là aux hommes d'estude plus qu'aucune autre: de sorte que la priere, la meditation & la contemplation refroidissent & desseichēt le corps, & le rendent melancholique. Ainsi Aristote a demandé: *Pourquoy nous voyons*

que tous ceux qui ont excellé, ou en l'estude de la Philosophie, ou en l'administration de la Republique, ou à composer des vers, ou en quelque autre art que ce soit, ont esté melancholiques.

Ne plus voir de femmes, & se retrancher entierement de leur compagnie, combien cela refroidit le corps, & quels nouueaux changemens arriuent aux personnes qui deuiennent continentes, Galien le monstre par quantité d'experiences qu'il en auoit remarquées. Entre autres il raconte ce qui auint à l'un de ses amis depuis qu'il fut veuf; qu'aussi tost il perdit toute enuie de manger, & qu'il ne pouuoit digerer seulement vn iâune d'œuf; & s'il se forçoit de manger comme deuant, soudain il vomissoit: Auec cela, il estoit triste & morne; auquel Galien conseilla de se remarier s'il vouloit recouurer sa santé; & ainsi, dit-il; *il fut incontinent deliuré de tous maux, quand il eut repris sa premiere façon de viure.* Le mesme Galien rapporte cecy des Chantres; que sçachant par experience qu'il y a vn grand rapport

des testicules avec le gosier, & que la compagnie des femmes les mettoit en danger de perdre leur voix; ils estoient continens par force, pour ne pas estre frustrez de la bonne chere & du salaire qui leur reuenoient de leur musique: & de plus Galien dit qu'ils auoient ces parties destinées à la generation, si petites, si froides, & si ridées, qu'ils sembloient des vieillards; au contraire des luxurieux, dont les parties, à cause qu'elles sont mises souuent en pratique, sont fort grandes; les vaisseaux qui gardent la semence, fort larges & ouuerts, auxquels accourt grande quantité de sang & de chaleur naturelle, parce que, comme a dit Platon, *Ce qui rend plus robustes les parties du corps, c'est l'exercice, & ne les point employer à leur usage, les affoiblit.* Ainsi il est certain qu'en chaque acte de luxure, les membres propres à la generation se fortifient dauantage, & demeurent plus puissans & plus pleins de conuoitise pour retourner vne autrefois à l'action: & tout autant de fois que l'homme resiste à la chair, il en demeure

re plus froid & moins fort pour la generation. D'où ie conclus que l'homme chaste & continent, qui l'est devenu par ce moyen, vient à obtenir vne froideur habituelle, avec laquelle il agit avec aussi peu de peine & de resistance, que le vieillard & celuy qui est né froid ou Eunuque. Que ceux donc qui desirent estre chastes, & n'estre pas incitez par la chair, se défiant de leur foiblesse, ayent à se servir de medecines froides, & de choses qui dissipent & consomment la semence, & la rendent froide: & c'est en ce sens que l'on peut entendre ce passage; *Bien-heureux ceux qui se sont faits Eunuques pour acquerir le Royaume des Cieux.*

Tout ce que nous auons dit & prouué de la luxure & chasteté, se doit aussi entendre des autres vices & vertus, parce que chacun a son particulier temperament de chaleur & de froideur, & se doit aussi entendre du plus ou du moins de substance que chaque membre acquiert, & des degrez plus grands ou moindres de ces deux qualitez. I'ay dit,

de chaleur & de froideur, parce qu'il n'y a point de vertu ny de vice qui se fonde en l'humidité, ny en la secheresse, dautant que selon l'opinion d'Aristote, ces deux qualitez sont purement passives, & la chaleur & la froideur sont actives. C'est pourquoy il a dit: *C'est de la chaleur ou de la froideur que prennent nos mœurs, plus que d'aucune autre chose qui soit dans nostre corps*: Et en cela il s'accorde avec la sainte Escriture, lors qu'elle dit: *Je voudrois que tu fusses froid ou chaud, &c.* La raison de cecy s'appuye sur ce qu'il ne se trouue point d'hommes temperez au point de perfection que l'on requiert, pour estre le fondement des vertus. Ainsi la sainte Escriture choisit avec le Philosophe la chaleur & la froideur, parce qu'il n'y a point d'autres qualitez où asseoir les vertus, encore que ce ne soit pas sans quelque chose qui les contrebalance; car supposé qu'il y ait beaucoup de vertus qui respondent à la froideur & à la chaleur, ces qualitez ne laissent pas toutesfois d'estre la source de beaucoup de

vicès : ainsi par grand miracle se trouue-
t'il vn homme si méchant , qu'il n'ait
quelques vertus naturelles ; ny si ver-
tueux, qu'il n'ait quelques vices.

Mais la qualité dont l'ame raisonna-
ble se trouue micux , c'est la froideur du
corps. Cecy se prouue clairement , si
nous voulons parcourir tous les aages de
l'homme ; l'enfance , l'adolescence , la
ieunesse , l'aage parfait , & la vieillesse :
car nous trouuerons qu'à cause que
chaque aage a son particulier tempe-
rament , en vn aage , l'homme est vi-
cieux , & en l'autre , vertueux ; en l'vn, il
est indiscret & estourdy , & en l'autre
sage & bien-auiisé. L'Enfance n'est autre
chose qu'un temperament chaud & hu-
mide , auquel Platon dit que l'ame rai-
sonnable est comme enseuelie & estouf-
fée , sans pouuoir se seruir librement de
son entendement , de sa volonté , ny de
son franc arbitre , iusques à ce que par
succession de temps elle soit passée à vn
autre aage , & ait acquis vn nouveau
temperament.

Les vertus de l'enfance sont en grand

nombre, & de vices, elle n'en a que fort peu: Les enfans, ce dit Platon, sont admiratifs; duquel principe naissent toutes les sciences. En second lieu, ils sont dociles, disciplinables, & doux, & propres à recevoir l'impression de toutes sortes de vertus. En troisieme lieu, ils sont timides & honteux: ce qui est, au dire de Platon, le fondement de la temperance. En quatrieme lieu, ils sont credules, & faciles à estre persuadez: ils sont charitables, liberaux, chastes & humbles, simples & sans malice: auxquelles vertus Iesus-Christ ayant esgard, dit à ses Disciples. *Si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez pas au Royaume des Cieux.* De quel aage estoit l'enfant que Dieu leur proposa pour exemple, on ne le sçait pas: mais il faut sçavoir qu'Hippocrate diuise l'enfance en trois ou quatre parties; & parce que depuis vn an iusqu'à quatorze, les enfans accueillent tousiours beaucoup d'humeurs & de diuers temperamens: aussi sôt-ils subiets à diuerses maladies, & pour la mesme raison leur ame a quantité de

differentes vertus & de differents vices qui luy respondent. Ce que considerant Platon, il commence l'instruction de l'enfant dès la premiere année, quoy qu'il ne sçache pas encore parler; apprenant à sa Nourrice comme elle comprendra par ses pleurs, son ris, & mesme son silence, ses vertus & ses vices, & comme elle les corrigera. La sainte Escriture dit que Saül auoit les vertus de cet aage, lors qu'il fut élu Roy, *C'estoit un enfant d'un an quand il commença à regner.* Par où il apert que Dieu fait la mesme diuision qu'Hippocrate, marquant par années les vertus de l'enfance.

L'Adolescence est le second aage de l'homme, qui se compte depuis quatorze ans iusqu'à vingt-cinq, laquelle selon l'opinion des Medecins, n'est ny chaude, ny froide, ny humide, ny seche, mais temperée, & dans le milieu de toutes ces qualitez-là. Les instrumens du corps en ce temperament sont tels que l'ame en a besoin pour toute sorte de vertus, & principalement

pour la prudence. Ainsi Hippocrate dit:
Si la grande humidité de l'eau, & l'exces-
sive secheresse du feu viennent à estre tem-
perées dans le corps, l'ame de l'homme sera
tres-sage & pourueüe d'une excellente me-
moire. Les vertus que nous auons affi-
 gnées à l'enfance, semblent des actions
 qui partent du seul instinct de nature,
 comme celles des fourmis, des serpents,
 & des abeilles qui agissent sans raison-
 nement: mais celles de l'adolescence se
 font avec discretion & iugement: de
 sorte que celui qui est en cet aage là
 sçait ce qu'il fait & à quel dessein, &
 connoissant la fin, il dispose des moyens
 pour y paruenir. Quand la sainte Es-
 criture a dit, *Que l'esprit de l'homme est*
enclin au mal depuis son adolescence; cela
 se peut entendre exclusiuement, c'est
 à dire depuis qu'il a passé l'enfance &
 l'adolescence, qui sont les aages où
 l'homme est le plus vertueux.

Le troisieme aage est la Ieunesse, qui
 se compte depuis vingt-cinq ans iusqu'à
 trente-cinq: son temperament est
 chaud & sec, duquel Hippocrate dit:

Quand

Quand l'eau est surmontée par le feu, l'ame devient insensée & furieuse : Et l'expérience nous le montre, parce qu'il n'y a mal dont l'homme ne s'adivise & ne soit tenté en cet aage là : la colere, la gourmandise, la luxure, la superbe, les homicides, les adulteres, les larcins & les rapines, les desseins temeraires, l'avarité, les tromperies, les mensonges, les diuisions, la vengeance, la haine, les iniures & l'insolence en sont les plus beaux appennages : auquel aage Dauid se voyant, s'escric : Seigneur, ne vueille pas me r'appeller au milieu de la course de mes iours : parce que la ieunesse est au milieu des cinq aages de l'homme, qui sont l'enfance, l'adolescence, la ieunesse, l'aage parfait, & la vieillesse, & que l'homme est si méchant en cet aage-là, que Salomon dit : Il y a trois choses qui me semblent fort difficiles à comprendre, & une quatriesme que ie n'entends point du tout ; la trace de l'aigle dans l'air, celle du serpent sur la terre, celle d'un nauire au milieu de la mer, & la quatriesme, com.

H

ment il est possible que l'homme dans son adolescence tiennne vne vie & un chemin si estranges ; il prend en ce lieu l'adolescence pour la ieunesse.

De tout cecy il est certain que l'amē se peut aucunement excuser , si elle commet des fautes, puisque c'est la mesme dans tout le cours des aages, & aussi parfaite que Dieu la crea dès le commencement : mais qu'il en faut blasmer les diuers temperamens par où passe le corps en chaque aage, parce qu'en la ieunesse ce corps est plus intemperé : ce qui fait que l'ame se porte avec plus de difficulté aux actions vertueuses, & plus aisément aux vicieuses. C'est là à la lettre ce qu'a voulu dire le Sage : *I'eus en partage vne bonne ame, & dès mon enfance ie paroissais d'un grand esprit, & estāt encore deuenu meilleur, (en l'adolescence s'entend) i'ay depuis rencontré vn corps souillé & mal tēperé, (tel qu'il est en la ieunesse) & i'ay trouué au bout du cōpte, que l'homme ne pouuoit estre chaste ny continent, si ce n'estoit par vne grace speciale de Dieu. C'est pourquoy Dauid se voyant*

eschappé d'un aage si dangereux, & se ressouenant de ce qui s'y estoit passé, dit: *Mon Dieu ne m'imputés pas toutes les fautes & folies de ma ieunesse.*

Au quatriesme aage, qui est l'aage de consistance, l'homme recommence à deuenir plus temperé, parce que qui descend du chaud au froid, doit necessairement passer par le milieu; & avec la secheresse que la ieunesse a laissée au corps, l'ame se fait tres prudente: D'où vient que les hommes qui ont mal vécu en leur ieunesse, sont subiets aux grands changemens que nous voyons tous les iours arriuer, lors qu'ils reconnoissent leur mauuaise vie passée, & taschent de s'amander. Cet aage commence depuis trente-cinq ans, & va iusques à quarante-cinq, aux vns plus, aux autres moins, selon le temperament & la complexion de chacun.

Le dernier aage de l'homme, c'est la vieillesse; auquel le corps est froid & sec, subiet à mille maux & debilitéez, toutes ses facultez assoupies, & ne pouvant plus s'acquitter de leurs fonctions

ordinaires ; mais parce que l'ame raisonnable est tousiours la mesme, en l'enfance, en l'adolescence, en la ieunesse, en l'aage de consistance, & en la vieillesse ; sans auoir receu aucun changement qui ait diminué ses puissances ; lors qu'elle est paruenüe à ce dernier aage & à ce temperament froid & sec, elle est iuste, prudente, forte & douée de temperance : & encore qu'on doie attribuer ces actions vertueuses à l'homme entier, l'ame pourtant est le premier moteur, suiuant cecy, *Que l'ame est le principe qui nous fait entendre.* Tant que le corps est vigoureux & puissant en ses facultez vitales, naturelles, & animales, l'homme n'est que fort peu pourueu de vertus morales : mais quand il vient à perdre ses forces, l'ame aussi-tost croist en vertus. Il semble que saint Paul ait voulu dire cecy par ces mots, *La vertu & les forces de l'ame raisonnable trouuent leur perfection quand le corps est infirme & debile.* Et certes cecy est bien vray, puis qu'en aucun aage le corps n'est plus foible qu'en la vieillesse, ny l'ame plus li-

bre pour faire des actions conformes à la raison. Nonobstant cecy toutefois, Aristote raconte six vices ordinaires aux vieillards, à cause de la froideur de cet aage. Le premier, qu'ils sont poltrons, parce que le courage & la vaillance consistent en vne grande chaleur, & dans le sang du cœur, dont les vieillards n'ont que bien peu, encore est-il tout gelé. Le second, c'est qu'ils sont auares, & qu'ils gardent leur argent plus soigneusement qu'il ne faut, car quoy qu'ils se voyent au dernier terme de la vie, & que la raison leur deust enseigner qu'à peu de chemin on fait peu de frais, leur conuoitise neantmoins & leur soif ne laisse pas de s'allumer, comme s'ils estoient encore en enfance, qu'ils eussent à passer les cinq aages, & qu'il fust bon de le conseruer pour auoir tousiours de quoy viure. Le troisieme, c'est qu'ils sont soubçonneux, & ie ne comprends pas pourquoy Aristote nomme cecy vn vice, estant certain que cela leur vient de l'experience qu'ils ont faite, de tant de malices des hommes, & mesme de

H iij

ce qu'ils se ressouviennent des tours qu'ils ont faits eux mesmes en leur jeunesse: de sorte qu'ils se tiennent tousjours sur leurs gardes, comme des personnes qui sçauent combien il se faut peu fier aux hommes. Le quatrième, c'est qu'ils n'ont guere bonne esperance, & ne se figurent iamais que les affaires doiuent bien reüssir, & de deux ou trois fins qu'ils peuuent auoir, ils font tousiours choix de la pire, & y dressent toute leur attête. Le cinquième, c'est qu'ils sont depourueus de honte, parce que, comme dit Aristote, la honte appartient au sang, & les vieillards en ayant disette, ils ne peuuent par consequent estre honteux. Le sixième, c'est qu'ils sont incredules, & ne pensent iamais qu'on leur die la verité, se ressouenant des souplesses & des fourberies qu'ils ont veües dans le monde durant le long cours de leur vie.

Les ieunes enfans, à ce que dit Aristote, ont toutes les vertus contraires à ces vices: ils sont courageux, liberaux, ne sont point défians, sont pleins de bon-

nés espérances, sont honteux, & faciles à persuader & à croire.

Les mesmes choses que nous auons prouuées dans les aages de l'homme, nous les pourrions monstrier dans les diuersitez du sexe, quelles vertus & quels vices a l'homme, & quels la femme, tant à raison des humeurs, du sang, de la bile, du flegme, & de la melancholie, qu'à cause des pays & lieux particuliers: En vne prouince, les hommes sont courageux; en vne autre, poltrons; en l'une, prudents; en l'autre, mal-auisez: en l'une, veritables; en l'autre, menteurs: suiuant cecy de l'Apostre. *Les Cretois tousiours menteurs, méchantes bestes, &c.* Et si nous parcourons les viandes & les breuuages, nous trouuerons que les vns aydent à vne vertu, & sont contraires à vn vice; les autres, fauorables à vn vice, & contraires à vne vertu; mais de façon pourtant que l'homme demeure tousiours libre pour faire ce qui luy plaira, suiuant cecy: *J'ay mis l'eau & le feu deuant toy, porte la main auquel tu vaudras des deux; parce qu'il*

H iiii

n'y a point de temperament qui puisse faire autre chose qu'irriter l'homme, & non le forcer, s'il ne perd le iugement: & il faut remarquer qu'en la meditation & contemplation des choses, l'homme acquiert vn autre temperament outre celuy qu'ont les membres de son corps, parce que, comme nous prouuerons cy apres, de trois puissances qu'a l'homme, memoire, entendement, & imagination; la seule imagination, comme dit Aristote, est libre de se figurer tout ce qu'elle voudra: & par les actions de cette puissance, Hippocrate & Galien disent que les esprits vitaux & le sang des arteres, sont tousiours meus & occupez; elle les enuoye où bon luy semble, & la partie où accourt cette chaleur naturelle, en demeure plus puissante pour faire son action, & les autres moins fortes. Ainsi Galien conseille aux Chantres de la Deesse Diane, de ne se point mettre à songer aux femmes, parce que de cela seulement, sans que l'acte s'en ensuiue, les parties destinées à la generatiō s'eschauffēt, & depuis qu'el-

les sont deuenues plus chaudes, la voix s'en rend plus aspre & plus rude, parce que, comme dit Hippocrate : *L'enfleure des testicules appaise la toux, & au cōtraire,* & si quelqu'un se met à resver à l'offense qu'il aura receüe, la chaleur naturelle monte aussi-tost, & tout le sang accourt au cœur & fortifie la faculté irascible, & debilité la raisonnable: Que si nous allons iusques à cōsiderer que Dieu commande de pardonner les iniures, & de faire du bien à nos ennemis, & si nous songeons à la recompense qui nous est promise pour cela, toute la chaleur naturelle & le sang monte à la teste, fortifie la faculté raisonnable & debilité l'irascible: Ainsi étant en nous de fortifier avec l'imagination, la puissance que nous voudrions, nous sommes iustement recompensez quand nous fortifions la raisonnable, & affoiblissions l'irascible, & iustement condamnez quand nous fortifions l'irascible & affoiblissions la raisonnable. De cecy nous entendons clairement quelle grande raison ont les Philosophes moraux de

nous recommander la meditation & consideration des choses diuines, puis-que par ce seul moyen nous acquerons le temperament & les forces dont l'ame raisonnable a besoin, & debilitons la partie inferieure. Mais ie ne puis que ie ne die vne chose deuant que de conclure ce chapitre, qui est, que l'homme peut exercer tous les actes de vertu, sans que son corps ayt le temperament qui y est vtile; encore que ce soit avec beaucoup de peine & de difficulté, excepté les actes de prudēce, parce que si l'homme est fort imprudent des mains de la Nature, il n'y a que Dieu qui puisse y apporter remede, & l'on doit entendre la mesme chose de la Iustice distributive, & de tous les arts & sciences qu'apprennent les hommes.

CHAPITRE VI.

*Où il se monstre quelle partie du corps
doit estre bien temperée, afin que
l'enfant soit de bon esprit.*

LE corps humain a vne si grande diuersité de parties & de puissances destinées chacune à sa fin, qu'il ne sera pas hors de propos, mais plustost nécessaire, de sçauoir auant toute chose, quelle partie Nature a ordonnée pour instrument principal, afin que l'homme fust sage & prudent. Car il est certain que nous ne raisonnons pas du pied, que nous ne cheminons pas de la teste, que nous ne voyons pas du nez, & que nous n'oyons pas des yeux; mais que chacune de ces parties a son propre vsage & sa particuliere composition, pour l'action qu'elle doit faire.

Deuant qu'Hippocrate & Platon fussent venus au monde, les Philosophes

naturels tenoient pour certain, que le cœur estoit la principale partie où residoit la raison, & l'instrument par le moyen duquel nostre ame exerçoit les actions de prudence, de memoire & d'entendement; C'est pourquoy l'Escriture Sainte s'accommodant à la façon commune de parler de ce temps-là, appelle en plusieurs endroits le cœur, la partie superieure de l'homme. Mais ces deux grands Philosophes donnerent à entendre que cette opinion estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences que le cerueau estoit le siege principal de l'ame raisonnable: Ce que tous ont receu, hormis Aristote, qui par vne enuie de contredire en toutes choses à Platon, reuint à renouueler la premiere opinion; en la rendant probable par des argumens de Dialectique & fondez sur de certaines coniectures: Il ne faut pas disputer icy quelle l'opinion est la plus veritable; car il n'y a pas vn Philosophe au temps où nous sommes, qui n'aduoue que le cerueau ne soit l'instrument ordonné de

la Nature pour rendre l'homme sage & prudent : Il nous faut declarer seulement quelles conditions doit auoir cette partie, afin d'estre dite bien organisée, & que le ieune homme par consequent ait bon esprit.

Le Cerueau doit auoir quatre conditions, pour faire que l'ame raisonnable puisse commodément exercer les actions d'entendement & de prudence. La premiere, c'est la bonne conformation. La seconde, que ses parties soient bien liées. La troisieme, que la chaleur n'excede & ne surpasse point la froideur, ny l'humidité, la secheresse. La quatrieme, que la substance soit composée de parties subtiles & fort delicates.

Dans la bonne conformation sont comprises quatre autres choses. La premiere, c'est la bonne figure. La seconde, la suffisante quantité. La troisieme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules separez & placez chacun en son lieu. La quatrieme, qu'ils ne soient ny plus ny moins capables qu'il ne faut pour leur office.

Galien nous apprend à connoistre si la figure du cerueau est bonne, en considerant par dehors la forme & la figure de la teste, qu'il dit estre telle qu'il faut, si elle se rapporte à ce qu'on feroit prenant vne boule de cire parfaitement ronde, & la pressant doucement par les costez: car de cette sorte il se feroit comme vn front, & vn derriere de teste vn peu en bossé; d'où il s'ensuit que d'auoir le front & le derriere de la teste fort plats, c'est vn signe que le cerueau n'a pas la figure requise pour auoir de l'esprit & de l'habileté.

Pour la quantité de cerueau de laquelle l'ame a besoin, afin de discourir & raisonner, c'est vne chose merueilleuse, car entre les bestes brutes, il n'y en a pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme: de sorte que deux puissans bœufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera dans le cerueau d'un homme seul, quelque petit qu'il soit; & ce qui est plus à remarquer, est qu'entre les bestes brutes, celles qui approchent le plus près de la prudence humaine (comme

le Singe , le Renard & le Chien) ont plus grande quantité de ceruelle que les autres animaux , ie dy les animaux mesme qui sont de plus grande corpulence qu'eux. Pour cette cause Galien dit que la petite teste est tousiours vicieuse en l'homme, pource qu'elle manque de ceruelle , encore qu'il die aussi que si la grosse teste vient d'une abondance de matiere qui fut mal appropriée, & pour ainsi dire, mal assaisonnée, lors que Nature la forma, c'est mauvais signe, pource qu'elle est toute composée d'os & de chair, & qu'elle n'a guere de ceruelle ; comme il en arriue aux grosses oranges , lesquelles estant ouvertes, mōstrent peu de ius & de moëlle , mais beaucoup d'escorce. Il n'y a rien qui offense tant l'ame raisonnable, que d'estre en vn corps chargé d'os, de graisse & de chair. C'est pourquoy Platon dit que les testes des hommes sages, sont ordinairement foibles & aisées à offenser par la moindre chose ; & la raison est que la Nature les a faites d'un test fort delicat, de peur que les char-

geant de trop de matiere, elle ne nuit à l'esprit. Et cette doctrine de Platon est si veritable qu'encore que l'estomach soitassez esloigné du cerueau, il luy nuit neantmoins, s'il est chargé de graisse & de chair : en confirmation dequoy Galien rapporte le Prouerbe, qui dit que *le gros ventre engendre le gros entendement* : Et cela vient de ce que le cerueau & l'estomach sont liez & ioints ensemble par le moyen de certains nerfs, qui font qu'ils se cōmuniquent leurs maux l'un à l'autre, & au contraire si l'estomach est sec & decharné, il aide beaucoup à l'esprit, comme nous voyons en ceux qui ont faim & necessité. Perse s'est peut-estre fondé sur cette doctrine, quand il a dit *que le ventre donnoit de l'esprit à l'homme*. Mais ce qu'il faut plus remarquer sur ce subiet, est que si les autres parties du corps sont grosses & charnuës, des os & que l'homme soit de grande corpulence, Aristote dit qu'on court fortune de n'auoir gueres d'esprit. Ce qui me fait croire, que si l'homme a vne grosse teste (quoy que cela soit arriué

arriué par vne forte nature, & par vne quantité de matiere bien disposée, il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la teste mediocre.

Aristote est de contraire opinion, quand il demande pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous les animaux? A quoy il respõd, qu'il ne se trouue aucun animal qui ait la teste si petite que l'homme, au regard de son corps, & entre les hommes (dit-il) ceux-là sont les plus sages, qui ont la teste plus petite. Mais il n'a point de raison en cela; car s'il eust ouuert la teste d'un homme, & qu'il eust veu la quantité de ceruelle qui est dedans, il eust trouué que deux cheuaux n'en ont pas tant que luy seul. Ce que j'ay trouué par experience, est, qu'en ceux qui sont petits de corps, il vaut mieux que la teste soit vn peu plus grosse, & plus petite au contraire en ceux qui sont grands de corps, parce que de cette sorte se trouue la quantité moderée, avec laquelle l'ame raisonnable exerce bien ses actions.

Oltre cecy, le cerueau a besoin de

I

quatre ventricules, afin que l'ame raisonnable puisse discourir & philosopher; l'un desquels doit estre assis au costé droit, le second, au costé gauche, le troisieme au milieu des deux, & le quatrieme, au derriere du cerueau, comme on void en l'Anatomie. Nous dirons cy apres dequoy seruent à l'ame raisonnable ces ventricules & capacitez larges ou estroites, quand nous traiterons des differences de l'esprit de l'homme.

Mais ce n'est pas encore assez, que le cerueau soit bien formé, qu'il soit en suffisante quantité, & que le nombre des ventricules soit tel que nous auons dit, avec leur capacité petite ou grande: Il faut aussi que ses parties gardent entr'elles vne certaine cōtinuité, & ne soient pas desunies: Pour cette cause auons nous veu d'aucuns hommes perdre la memoire, d'autres l'entendement, & d'autres l'imagination, par des blessures qu'ils auoient receuës dans la teste, & quoy que le cerueau vienne à se reioindre apres la guerison, il n'a pas toutesfois l'vnion naturelle qu'il auoit auparauant.

La troiefme condition qui faisoit l'une des quatre principales, estoit, que le cerueau fust bien temperé & doué d'une chaleur modérée & sans l'excez des autres qualitez. Laquelle disposition nous auons dit cy deffus, qu'elle s'appelloit bonne nature, parce que c'est elle principalemēt qui rend l'homme habile, & celle qui luy est contraire, inhabile.

Mais la quatriefme condition, qui est que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, est, au dire de Galien, la plus importante de toutes. Car voulant donner vn indice de la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties subtiles & fort delicates, & que si l'entendement est tardif, il denote que le cerueau est composé de grossiere substance, & ne fait aucune mention du temperament.

Le cerueau doit auoir ces qualitez, afin que l'ame raisonnable puisse par son moyen faire bien ses raisonnemens. Mais il naist icy vne grande difficulté,

I ij

qui est, que si nous ouurons la teste de quelque beste brute que ce soit, nous trouuerons que son cerueau est composé de la mesme sorte que celuy de l'homme, sans qu'il y manque aucune des conditions que nous auons posées. Par où l'on peut connoistre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, moyennant la composition de leur cerueau: ou bien il faut dire que nostre ame raisonnable ne se sert pas de cette partie comme d'un instrument pour agir; ce qu'on ne peut soustenir. Galien respond à ce doute, disant; *Certainement on peut douter si dans le genre des animaux, appellez irraisonnables, il n'y a point quelque raison: car s'ils n'ont pas celle qui consiste en la voix, que l'on appelle parole, peut-estre neantmoins tous les animaux sont-ils participants de celle qui est conceue dans l'esprit, & que l'on dit raisonnement, combien qu'elle soit donnée aux uns plus, & aux autres moins. Mais certes personne ne doute qu'en l'usage de cette raison, l'homme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux.* Galien donne à entendre par ces

paroles (bien que ce soit avec quelque crainte) que les bestes brutes sont participantes de raison, les vnes plus que les autres; & qu'elles se seruent d'aucuns raisonnemens & syllogismes, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parole; & que la difference qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en ce que l'homme est plus raisonnable, & se sert plus parfaitement de la prudence.

Le mesme Galien prouue aussi par plusieurs experiences & raisons, que les asnes (qui sont les plus stupides d'entre les bestes brutes) paruiennent par leur esprit à la connoissance des plus subtiles choses qu'Aristote & Platon ayent iamais trouuées; *Tant s'en faut (dit-il) que ie louë les anciens Philosophes pour auoir inuenté quelque chose de grand & de bien subtil, quand ils nous ont auancé, que ce qui est le mesme, & ce qui est different; ce qui est vn, & ce qui n'est pas vn, estoient diuerses choses, non seulement en nombre, mais aussi en espece; que j'oserois dire que les asnes mesmes qui semblent les plus stupides des animaux, sçauent cela na-*

tiellement. Aristote a voulu dire la mesme chose, demandant pourquoy l'homme est le plus prudent de tous les animaux : & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux: par où il declare cela mesme que Galien a dit: Que la differēce qu'il ya de l'homme à la beste brute, est la mesme qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage; seulement du plus ou du moins. En tout cas, on ne sçauroit douter de cecy, que les bestes brutes n'ayent vne memoire, vne imagination, & vne autre puissance qui ressemble à l'entendement, comme le Singe ressemble à l'homme, & que leur ame ne se serue de la composition du cerueau, laquelle estant bonne, & telle qu'il est conuenable, elle fait fort bien ses actiōs & avec grande prudence, & si le cerueau est mal organisé, elle y commet mille fautes. Ainsi voyons nous des asnes qui sont proprement asnes pour leur lourdisse, & d'autres si malicieux & si subtils, qu'ils vont au delà de leur espece. Entre les cheuaux on trouue plu-

fiours vices & plusieurs vertus , & les vns plus aisez à dresser que les autres: ce qui vient de ce qu'ils ont le cerueau bien ou mal organisé. Nous donnerons au Chapitre suiuant, la raison & la solution de ce doute, parce que là nous retoucherons cette matiere.

Il y a encore d'autres parties au corps, du temperament desquelles depend l'esprit, autant que du cerueau, dont nous traiterons au dernier chapitre de ce Liure. Mais outre celles-là & le cerueau, il y a au corps vne autre substance, de laquelle se sert en ses actions l'ame raisonnable; de sorte qu'elle demande les trois dernieres qualitez, aussi bien que le cerueau, qui sont, la suffisante quantité, la substance delicate, & le bon temperament. Ce sont les esprits vitaux, & le sang des arteres, qui courent par tout le corps, & sont tousiours attachez à l'imagination & la suiuent. L'office de cette substance spirituelle, c'est de reueiller les puissances de l'homme, & de leur donner force & vigueur, afin qu'elles puissent exercer leurs actions. L'on

connoist clairement que c'est là son usage, si l'on vient à considérer les mouvemens de l'imaginative, & les effets qui s'en ensuiuent: Car si l'homme vient à se représenter quelque honte qu'on luy aura faite, le sang des arteres accourt incontinent au cœur, refueille la faculté irascible, & luy donne de la chaleur & des forces pour se vanger. Si l'homme pense à quelque belle femme, ou que son imagination luy représente les plaisirs de la chair, ses esprits vitaux accourent incontinent aux membres de la generation, & les soufflent & animent à l'acte. La mesme chose arrive quand il nous souvient de quelque viande delicate & savoureuse; car aussitost ils abandonnent tout le reste du corps, accourent à l'estomach, & font venir l'eau à la bouche; & leur mouvement est si prompt, que si quelque femme enceinte a enuie de manger quelque chose & qu'elle se l' imagine fortement, nous voyôs par experience qu'elle accouche, si bien-tost on ne la luy donne. Et la raison naturelle de cet effet

est que ces esprits vitaux , deuant que cette enuie suruint , estoient au ventre qui aidoint à soustenir l'enfant ; mais cette nouuelle imagination de viande les ayant rappelez à l'estomach, afin de réueiller l'appetit ; si le ventre n'est pourueu durant ce temps-là , d'une grande force & vertu de retention, il ne peut soustenir la creature , & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien sçachant bien quelle estoit la vertu de ces esprits vitaux, conseille aux Medecins de ne pas donner à manger aux malades, tant que les humeurs seront cruës & à cuire ; pource qu'aussi-tost qu'ils sentent qu'il y a à manger dans l'estomach, ils laissent ce qu'ils faisoient, & s'en viennent à l'estomach, afin de luy aider. Le cerueau reçoit le mesme bien & secours de ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & faire des actes de memoire, sans lesquels elle ne peut operer. Et comme la substance grossiere & le mauuais temperament du cerueau font perdre l'esprit : ainsi les esprits vi-

raux, & le sang des arteres, n'estant pas delicats & de bon temperament, empeschent l'homme de bien discourir & raisonner. C'est pour cette cause que Platon a dit que la douce & bonne temperature du cœur, rēdoit l'esprit aigu & subtil : ayant prouvé autrepars que le cerueau & non pas le cœur estoit le principal siege de l'ame raisonnable : & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoivent telle substance & temperament qu'a celuy qui les forme. De ce sang des arteres s'entend ce qu'Aristote a dit, que les hommes qui auoient le sang chaud, delicat & pur, estoient bien composez, parce qu'ils ont tout ensemble les forces du corps & vn esprit fort espuré. Les Medecins appellent ces esprits vitaux, *Nature*, d'autant qu'ils sont l'instrument principal, avec lequel l'ame raisonnable exerce ses actions, & d'eux aussi se peut dire avec verité, *la Nature fait habile.*

Entre ces mots , *que d'estre en vn corps chargé d'os, de gresse & de chair*, page 127.

Et ceux-cy. *C'est pourquoy Platon dit : En l'autre impression, il y a ce qui fuit.*

Hippocrate parlant de la guerison d'une certaine espece de folie qui vient d'excez de chaleur, recommande sur tout que le malade ne mange point de chair ; mais seulement des herbes & du poisson, & qu'il ne boiue point de vin , mais seulement de l'eau , & que s'il a trop de corps , s'il est trop gras & trop replet, on tasche à le faire deuenir maigre, & pour sa raison il dit , *Qu'il est extremement necessaire à l'homme qui voudra estre tres-sage, de n'estre pas chargé de chair ny de gresse; mais plustost d'estre maigre & menu, parce que le temperament de la chair est chaud & humide, avec lequel il est impossible, ou tres malaisé, que l'ame ne deuienne folle ou hebetée ; Pour preuue dequoy il rapporte l'exemple du porc-veau, disant que c'est le plus stupide de*

toutes les bestes brutes , à cause de la quantité de chair qu'il a , son ame (au dire de Cryssippe) ne luy seruant que de sel pour empescher le corps de se corrompre. Cette opinion est aussi confirmée par Aristote , quand il dit , que l'homme qui a la teste fort grosse & charnuë , est vn sot , & il le compare à vn asne , parce que eu égard aux autres parties du corps , il n'y a point de teste d'animal où se ramasse tant de chair qu'en la teste de l'asne. Mais pour ce qui regarde la corpulence , il faut remarquer qu'il y a deux sortes d'hommes gros ; Il y en a qui sont remplis de chair & de sang , dont le temperament est chaud & humide ; Il y en a d'autres qui n'ont pas tant de chair ny de sang , comme ils sont pleins de graisse , dont le temperament est froid & sec. C'est des premiers que se doit entendre l'opinion d'Hippocrate , parce que la grande chaleur & humidité , & la quantité de fumées & de vapeurs qui se leuent sans cesse dans ces corps-là ; obscurcissent & renuersent le raisonnement : Ce

qui n'arriue pas à ceux qui sont seulement gros de graisse, que les Medecins n'osent faire saigner, parce qu'ils ont tous faute de sang; & là où il ne se trouue pas tant de chair ny de sang, pour l'ordinaire se trouue beaucoup d'esprit. Galien voulant nous faire entendre la grande amitié & correspondance qu'il y a de l'estomach avec le cerueau, particulièrement en ce qui regarde l'esprit & la sagesse, a dit. *Le gros ventre fait le gros entendement.* Et s'il entend cecy de ceux qui sont chargez de graisse, il n'a pas raison, parce qu'ils ont l'esprit tres-aigu. C'est sur ce raisonnement là que Perse a deu se fonder, quand il a dit, *que le ventre donnoit de l'esprit.*

Il n'y a rien, ce dit Platon, qui trouble tant nostre ame, ny qui luy fasse plustost perdre ses bons raisonnemens, que les fumées & les vapeurs qui se leuent de l'estomach & du foye, au temps que les viandes se cuisent, & il n'y a rien au contraire qui l'esleue à de si hautes meditations, comme de ieûner, & d'auoir vn corps décharné, & qui ne soit pas

trop remply de sang; qui est ce que l'Eglise Catholique chante. *Toy qui vivifies & releues l'esprit par la mortification & l'abbaissement du corps; qui par ce moyen la mesme reprimes les vices, & nous donnes les vertus & apres les vertus, la recompense.* En cette grande grace que Dieu fit à saint Paul, quand il l'appella du haut du Ciel, il demeura trois iours sans manger, rauy en extase & dans l'admiration des faueurs incomparables qu'il auoit receuës, à l'heure mesme qu'il estoit plongé au milieu du vice & du peché.

Au lieu de ce qui est depuis ces mots, *par où l'on peut connoistre que les bestes brutes* page 132. iusques à la fin du Chapitre, il y a dans l'autre impression, ce qui suit.

A Quoy l'on respond que l'homme & les bestes brutes conuiennent en ce qui est d'auoir vn temperament des quatre premieres qualitez, sans lesquelles il leur seroit impossible de subsister;

ainsi sont ils tous composez des quatre Elements, de la terre, de l'eau, de l'air & du feu, d'où naissent & procedent la chaleur, la froideur, l'humidité & la secheresse. Ils conuiennent aussi en ce qui est des actions de l'ame vegetatiue; ainsi la Nature leur a donné à tous, les organes & les instrumens qui sont nécessaires pour se nourrir; tels que sont les fibres droites, celles qui sont de trauers & celles qui sont obliques, dont se seruent les quatre facultez naturelles. Ils conuiennent aussi en ce qui est de l'ame sensitiue; ainsi ont-ils tous des nerfs, qui sont les organes du sentiment. Ils conuiennent aussi en ce qui est du mouuement local; ainsi ont-ils tous des muscles, qui sont les instrumens que la Nature a ordonnez pour se mouuoir d'un lieu à l'autre. Ils conuiennent aussi en ce qui est de la memoire & de la fantaisie; ainsi ont-ils tous un cerueau pour seruir d'instrument à ces deux facultez; qui est composé en tous d'une mesme sorte. La puissance par laquelle l'homme est different des bestes

brutes, c'est l'entendement, & parce que cet entendement agit sans aucun organe corporel, & qu'il n'en dépend ny pour son estre, ny pour sa conseruation; c'est pour cela que la Nature n'a eu que faire de rien adiouster de nouveau en la composition du cerueau de l'homme. Mais dautant que l'entendement a besoin des autres facultez pour agir, & que ces autres facultez ont le cerueau pour organe en leurs actions; nous disons que le cerueau de l'homme doit auoir les conditions que nous auõs posées, afin que l'ame raisonnable puisse par son moyen faire des actions conformes & conuenables à son espece. Quant aux bestes brutes, il est certain qu'elles ont vne memoire & vne fantaisie, & quelque autre puissance qui a du rapport avec l'entendement, tout ainsi que le Singe ressemble à l'homme.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Où il se monstre que l'ame vegetative, la sensitive & la raisonnable, sont sçauantes sans estre enseignées de personne, quand elles rencontrent le temperament qui conuient à leurs actions.

LE temperament des quatre premières qualitez, que nous auons cy dessus appellé *Nature*, a vne si grande force pour faire que les plantes, les bestes brutes & l'homme, ne manquent point de bien agir, chacun selon son espece; que s'il arriue au point parfait qu'il peut estre, soudain & sans que personne les enseigne, les plantes sçauent former des racines dans terre, attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens: & les bestes brutes connoissent aussi-tost qu'elles sont nées, ce qui est conuenable à leur nature, &

K

fuyent ce qui leur est mauuais & nuis-
ble. Et ce qui estonne le plus ceux qui
ne sçauent pas la Philosophie naturelle,
est que l'homme ayant le cerueau bien
temperé & disposé selon que requiert
quelque science, incontinent & sans
l'auoir iamais apprise de personne, il dit
touchant cette science, & met en auant
des choses si hautes & si subtiles, qu'à
peine le pourroit-on croire. Les Philo-
sophes vulgaires voyant les actions mer-
ueilleuses que font les bestes brutes, di-
sent qu'il ne s'en faut pas estôner, pour-
ce qu'elles font telles choses par vn in-
stinct de Nature, laquelle enseigne à
chacune en son espee, ce qu'elle doit
faire. En quoy ils disent bien, pource
que desia nous auons prouué que la Na-
ture n'est autre chose que le tempera-
ment des quatre premieres qualitez, &
que c'est luy qui est le Maistre, qui en-
seigne aux ames, comme elles doiuent
exercer leur office. Mais ces Philoso-
phes appellent *instinct de nature*, cer-
tain amas de choses qu'on ne sçait ce
que c'est, & qu'ils n'ont iamais peu de-

clarer ny donner à entendre. Les bons Philosophes, comme sont Hippocrate, Platon & Aristote, rapportent toutes ces actions merueilleuses à la chaleur, froideur, humidité & secheresse, qu'ils prennent pour premier principe, & ne passent point plus avant : & quand on leur demande qui a enseigné aux bestes brutes à faire des actions dont nous sommes émerueillés, & aux hommes à raisonner ? Hippocrate respond, *Les natures de tous sans docteur ny maistre*, comme s'il disoit ; Les facultez ou le temperament dans lequel ces facultez consistent, sont toutes sçauantes sans auoir rien appris de personne. Ce que nous verrons clairement, si nous considerons les actions de l'ame vegetatiue, & de toutes les autres qui gouernent l'homme : car si elle a vn peu de semence humaine, bien temperée, bien cuite, & bien assaisonnée, elle forme vn corps si bien composé, si parfait & si beau, que les meilleurs Sculpteurs du monde ne le sçauoient qu'imparfaitement imiter. De façon que Galien estonné de

K ij

voir vne si merueilleuse fabrique , le nombre de ses parties , la situation , la figure & l'usage de chacune à part , vint à dire qu'il n'estoit pas possible , que l'ame vegetatiue & le temperament sceussent faire vn ouurage si admirable , & que Dieu seul en estoit l'auteur , ou bien quelque Intelligence tres-sage. Mais desia nous auons reprouué ailleurs cette façon de parler , pource qu'il n'est pas bien seant aux Philosophes naturels de rapporter les effets immediatement à Dieu , en laissant là les causes secondes , principalement en ce cas , où nous voyons par experience , que si la semence de l'homme est de mauuaise substance , & n'a pas le temperament qui luy est propre , l'ame vegetatiue produit mille choses extrauagantes: Car si la semence est plus froide & plus humide qu'il ne faut , Hippocrate dit que les hommes viennent au monde Eunuques, ou Hermaphrodites: si elle est trop chaude & trop seche, Aristote dit qu'elle les fait ayant de grosses lévres , les pieds tortus, & le nez camus, comme en Ethio-

pië ; & si elle est trop humide , dit le mesme Galien , les hommes deuient lourds & de grands malbastis ; & si elle est trop seche, elle les fait de trop petite stature : tous lesquels défauts sont de grandes difformitez en l'espece humaine, pour lesquelles il n'y a point de raison de louer la Nature, ny de l'estimer sage ; là où si Dieu estoit luy seul autheur de ces ouurages , aucune des qualitez dont nous auons parlé , ne pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits. Il n'y a eu que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté formez de la propre main de Dieu , comme dit Platon : mais tous les autres sont nais depuis par le cours ordinaire des causes secondes, lesquelles se trouuant en bon ordre, l'ame vegetatiue exerce tres bien son deuoir, & quand elles ne concourent pas comme il faut, elle produit mille absurditez. Le bon ordre de Nature pour cet effet, c'est que l'ame vegetatiue ait vn bon temperament. Autrement, que Galien & tous les Philosophes du monde rendent la raison pour

quoy l'ame vegetatiue a tant de ſçauoir & de puiffance au premier aage de l'homme, à former le corps, l'augmenter & le nourrir, & quand la vieilleſſe eſt venue elle ne le peut faire? En eſſet, ſ'il vient à tomber vne dent à quelque vieillard, il n'y a ny moyen ny remede pour luy en faire repouſſer vne autre, au lieu que ſi l'enfant perd toutes les ſiennes, nous voyons que la Nature luy en fait reuenir d'autres. Comment donc eſt-il poſſible qu'une ame qui n'a fait autre choſe en tout le cours de la vie, que d'attirer la viande, la retenir, la cuire, rejeter les excréments, & rengendrer les parties qui manquoient, ait à la fin de la vie tout oublié & ne le puiſſe plus faire? Il eſt certain que Galien reſpondra que l'ame vegetatiue eſt ſage & puiffante en l'enfance, à cauſe de la grande chaleur & humidité naturelle, & qu'en la vieilleſſe, elle n'a ny le pouuoir ny le ſçauoir de faire de ſemblables choſes, à cauſe de la grande froideur & ſechereſſe du corps en cét aage là.

Le ſçauoir de l'ame ſenſitiue dépend

aussi du temperament du cerueau ; car s'il est tel que ses actions demandent, elle ne manque point de les bien exercer ; autrement, elle y commet mille fautes aussi bien que l'ame vegetatiue. Galien pour contempler & connoistre à veuë d'œil le sçauoir & l'industrie de l'ame sensitiue, prit vn Cheureau qui ne faisoit que de naistre, lequel estant mis à terre, commença à marcher, comme si on luy eust dit & enseigné que les pieds estoient pour cet vsage : Apres, il secoüa l'humeur superfluë qu'il auoit apportée du ventre de la mere, & leuant le pied, il se gratta derriere l'oreille ; & comme on luy eust mis plusieurs escuelles deuant luy pleines de vin, d'eau, de vinaigre, d'huyle & de lait, apres les auoir toutes flairées, il ne mangea que du lait. Ce qu'ayant veu plusieurs Philosophes qui estoient lors presens, ils commencerēt à s'escrier qu'Hippocrate auoit grande raison de dire, *Que les ames estoient sçauantes sans auoir esté enseignées d'aucun maistre.* Cè qui est la mesme chose que ce que dit le Sage. *Va pares-*

K iiij

seux apprendre ta leçon de la fourmy, considère son travail, & deuiens sage à son exemple: voy comme sans guide ny maistre, elle fait durant l'Esté, sa prouision pour l'hyuer. Galien ne se contenta pas de cette seule experience, mais deux mois apres il le fit mener aux champs si affamé, qu'il estoit presque mort, & là flairant plusieurs herbes, il mangea seulement de celles dont les chèvres ont coustume de se paistre. Mais si, comme Galien se mit à confiderer les actions de ce Cheureau, il eut contemplé celles de trois ou quatre ensemble, il eut veu les vns cheminer mieux que les autres, se secouer mieux, se gratter mieux, & faire mieux ce que nous auons dit. Et si Galien eust nourry deux Poulains de mesme race, il eust reconnu que l'un auroit marché de meilleure grace, auroit mieux couru, auroit esté plus obeissant & de meilleur arrest que l'autre; & s'il eust pris vn nid d'Espreuiers pour les nourrir & les esleuer, il eust trouué que l'un auroit extremement aimé à prendre l'essor, l'autre auroit esté grand

Chasseur, & l'autre goulü & mal nay. Il eut trouué la mesme chose dans les Chiens Couchans & dans les Leuriers, qui estans venus de mesmes pere & mere, à l'vn il ne luy faut que parler à la Chasse, & à l'autre tout ce qu'on luy dit, ne sert non plus, que si c'estoit quelque mâtin qui auroit accoustumé de garder le bestail. Tout cela ne se peut rapporter à ces vains instincts de nature, que les Philosophes s'imaginent : car si on leur demande pourquoy vn Chien a meilleur instinct que l'autre, attendu qu'ils sont tous deux d'une mesme race & d'une mesme espece, ie ne sçay ce qu'ils pourront respondre, s'ils n'ont recours à leur refrain ordinaire, & ne disent que Dieu a enseigné l'vn plus que l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon Chien estant ieune, chasse bien, & estant deuenü vieil n'est plus si habile; & au contraire, pourquoy estant ieune, il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est adroit & rusé à la Chasse? Ie ne sçay pas ce qu'ils pourront respon-

dre. Pour moy ie dirois que le Chien qui se monstre plus habile que l'autre à la chasse, est mieux temperé de cerueau; & quant à ce qu'il chasse bien en ieu- nesse, & ne peut chasser estant vieil; que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les ha- bilettez & l'adresse de la chasse; & en vn autre, non. D'où l'on infere que puis- que le temperament des quatre premie- res qualitez, est la raison pour laquelle vne beste brute fait mieux son office qu'une autre de son espeece mesme, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitiue ce qu'elle doit faire. Que si Galien eust considéré les voyes & les allées & venuës de la fourmy, & qu'il eust pris garde à sa prudence, misericor- de, iustice & gouuernement, il fut de- meuré court aussi bien que nous, voyant vn animal si petit pourueu d'une si grâde sagesse, sans auoir eu aucun maistre qui l'ait enseigné. Mais quand nous sçau- rons le temperament du cerueau de la fourmy, & que nous remarquerons combien il est propre pour la sagesse,

ainsi que nous ferons voir cy-apres: alors toute nostre admiration cessera, & nous connoistrons que les bestes brutes, par le moyen du temperament de leur cerueau, & avec les images qui leur entrent par les cinq sens, font les actions pleines d'habileté que nous leur voyons faire. Et de ce que parmy les animaux d'une mesme espece, l'un est plus docile & plus ingenieux que l'autre, cela vient du cerueau qu'il a mieux temperé: de sorte que si par quelque occasion ou par quelque maladie, ce bon temperament venoit à se changer & s'alterer, il perdrait incontinent son habileté, comme fait l'homme.

Maintenant s'offre la difficulté touchant l'ame raisonnable, comment il se peut faire qu'elle soit aussi pourueüe de cét instinct naturel, aux actions de son espece, qui sont sagesse & prudence, & comment tout soudain par le moyen du bon temperament, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir apprises de personne, attendu que l'experience nous fait voir que si on ne les ap-

prend, personne ne veint au monde avec elles ? Entre Platon & Aristote , il y a vne grande question fort débattuë, pour verifïer d'où peut prouenir le ſçauoir de l'homme. L'vn dit que noſtre ame raiſonnable eſt plus ancienne que le corps, pource que deuant que la Nature le compoſaſt, l'ame eſtoit deſia au Ciel en la compagnie de Dieu, d'où elle ſortit pleine de ſcience & de ſageſſe; mais que venant à informer le corps; elle vient à perdre cette ſcience & ſageſſe, à cauſe du mauuais tēperament qu'elle trouue, iuſqu'à ce que par ſuitte de temps, ce mauuais tēperament vient à ſ'aman-der, & qu'il en ſuccede vn autre meilleur en ſa place, par le moyen duquel, pource qu'il eſt plus propre aux ſciences qu'elle a perduës, elle vient peu à peu à ſe reſſouuenir de ce qu'elle auoit oublié. Cette opinion eſt fauſſe, & ie m'eſtonne que Platon qui eſtoit vn ſi grand Philoſophe, n'ait pas peu donner la raiſon du ſçauoir humain, voyant que les beſtes brutes ſōt pourueües de leur prudence & habileté naturelle, ſans que

leur ame ait esté hors du corps, ny instruite dans le Ciel ; c'est pourquoy il n'est pas excusable, attendu principalement qu'il auoit leu dans la Genese (où il adioustoit tant de foy) que Dieu forma le corps d'Adam, deuant que de créer l'ame. Le semblable arriue encore à présent, excepté que c'est la Nature qui engendre le corps, & lors qu'il a sa dernière disposition, Dieu crée & infuse l'ame dans le mesme corps; sans qu'elle demeure dehors l'espace d'un seul moment.

Aristote a pris vn autre chemin, disant : *Toute doctrine & toute discipline vient d'une cognoissance qui a précédé*, comme s'il eust dit, tout ce que sçauent & tout ce qu'apprennent les hommes vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté & touché : pource que l'entendement ne peut auoir aucune connoissance qui n'ait passé premièrement par quelque vn des cinq sens. C'est pourquoy il a dit que ces puissances sortent des mains de la nature, comme vne table d'attente, où il n'y a rien de peint, laquelle opinion

est aussi fausse que celle de Platon. Et afin que nous le puissions mieux prouver & faire connoître, il faut premièrement demeurer d'accord avec les Philosophes, qu'au corps humain il n'y a pas plus d'une ame, qui est la raisonnable, laquelle est le principe de tout ce que nous faisons & mettons en execution; quoy qu'il y ait des opinions contraires, & des personnes qui soustiennent qu'avec l'ame raisonnable, il y en a deux ou trois autres. Cela estant ainsi pour ce qui est des actions que fait l'ame raisonnable comme ame vegetative, nous avons desja prouvé qu'elle sçait former l'homme, & luy donner la figure qu'il doit avoir; qu'elle sçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & rejeter les excréments; & que s'il vient à manquer au corps quelque partie, elle sçait la refaire de nouveau & luy donner la composition que demande l'usage auquel elle est destinée. Et quant aux actions des facultez sensitive & motrice; l'enfant aussi-tost qu'il est nay, sçait tetter & demener les lèvres pour tirer le lait, & cecy avec

tant d'adresse, que l'homme le plus sage du monde ne le sçauroit si bien faire. Outre cela il recherche les qualitez qui sont conuenables à la conseruation de sa nature, & fuit ce qui luy est nuisible & dommageable : il sçait pleurer & rire sans l'auoir appris de personne. Et si cela n'est ainsi? Que les Philosophes vulgaires me disent qui a enseigné aux enfans de faire ces actions, ou par quel sens leur est entrée cette connoissance, qu'il les falloit faire? Je sçay bien qu'ils respondront que Dieu leur a donné cet instinct naturel, comme aux bestes brutes : en quoy ils ne disent pas mal, si l'instinct naturel est la mesme chose que le temperament.

L'homme aussi-tost qu'il est nay, ne peut pas exercer les actions propres à l'ame raisonnable, qui sont, entendre, imaginer & faire des actes de memoire, parce que le temperament des enfans est mal propre à de telles actions & fort propre à la vegetatiue & sensitiue: comme celuy de la vieillesse est conuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la ve-

getative & sensitive. Et si, comme le cerueau acquiert peu à peu le temperament qui sert à la prudence, il pouuoit l'obtenir tout à coup, l'homme sçauroit à l'heure mesme discourir & Philosopher, mieux que s'il l'auoit appris aux Ecoles: mais comme la Nature ne le peut donner que par succession de temps, aussi l'homme va-t'il acquerant peu à peu la science. Que c'en soit la la vraye cause, on le verra clairement si l'on considere, que depuis que l'homme est fort sage, il vient peu à peu à se rendre ignorant, pource que de iour en iour, quand il approche de l'aage dernier & decrepit, il acquiert vn autre temperament tout contraire. Quant à moy, ie croy, que comme la Nature fait l'homme de semence chaude & humide, qui est le temperament qui enseigne à l'ame vegetative & à la sensitive ce qu'elles doiuent faire; si elle le formoit de semence froide & seche, en naissant il sçauroit discourir & raisonner, & n'auroit pas l'habileté de tetter, d'autant que son temperament ne s'accorderoit pas

pas avec de telles actions. Mais afin que l'on connoisse par experience, que si le cerueau est temperé, selon que les sciences naturelles le requierent, il n'est pas besoin de maistre qui nous enseigne, il faut auoir égard à vne chose qui arriue tous les iours; qui est, que si l'homme tombe en quelque maladie, qui fasse que le cerueau change soudain son temperament (comme est la manie, la melancolie & la frenesie) il perdra en vn moment, s'il estoit sage & prudent, tout ce qu'il auoit de prudence, de sçauoir & de sagesse, & dira mille extrauagances; & s'il est ignorant, il acquerra plus d'esprit & d'habileté qu'il n'auoit auparavant. Au moins donneray ie bon tesmoignage d'un certain Laboureur, qui estant frenetique, fit vn discours deuant moy, par où il recommandoit son salut aux assistans & les prioit d'auoir soin de ses enfans & de sa femme, s'il plaisoit à Dieu l'appeller de ce monde; avec autant de lieux de Rhétorique, & vne aussi grande elegâce & pureté de mots, que Cicéron en auroit peu trouuer pour

L

haranguer en plein Senat : Dequoy les assistans demeurant estonnez; ils me demanderent d'où pouuoit prouenir vne si grande eloquence & sçauoir , en vn homme qui en santé , à peine pouuoit parler : Et il me souuient que ie sy response , que la faculté de haranguer estoit vne science qui prouenoit de certain point & degré de chaleur , & que ce laboureur y estoit paruenue par le moyen de sa maladie. Je pourray bien aussi asseurer d'un autre frenetique, qu'en plus de huit iours il ne dit pas vne parole , qu'il ne luy trouuast incontinent sa rime , & le plus souuent il faisoit quelque stance entiere fort bonne, & les assistans demeurans estonnez d'ouyr parler en vers vn homme, qui en santé n'en sceut iamais faire vn, ie leur dis, qu'il n'arriuoit gueres que celuy-là fust Poëte en la frenesie, qui l'estoit en santé; pource que le temperament du cerueau que l'homme a quand il est en santé, & avec lequel il est Poëte, d'ordinaire se doit renuerfer dans la maladie, & luy faire produire des actions

contraires. Je me souviens que la femme de ce frenetique , & vne sœur (qui s'appelloit Marigarcia) le reprenoient de ce qu'il disoit du mal des Saints ; de quoy le malade entrant en colere , parla à sa femme de cette sorte. *Pues reniego de Dios por amor de vos, y de Santa Maria, por amor de Marigarcia, y de san Pedro, por amor de Iuan de Olmedo* : & continua ainsi par plusieurs Saints, qu'il faisoit rimer avec les noms des autres assistans. Mais cela n'est rien au prix des choses hautes & subtiles, que dit le Page d'un grand Seigneur d'Espagne estant maniaque , quoy qu'en santé il fust tenu pour un ieune homme de peu d'esprit : mais estant tombé malade , il faisoit des rencontres si agreables & de si bonnes responses à ce qu'on luy demandoit , & se formoit une si belle idée pour bien gouverner un Royaume (dont il s'estimoit le Maistre) que chacun le venoit voir & ouyr par merueille Et son propre Maistre ne fortoit gueres du cheuet de son lit , souhaitant qu'il ne guerist jamais. Ce que l'on recognust apres aisé.

L ij

ment: car le Page estant deliuré de cette maladie, le Medecin qui le traitoit s'en alla prendre congé de son maistre, en esperance de receuoir quelque recompense, ou pour le moins quelques bonnes paroles: mais voicy ce qu'il luy dit: Je vous assure, Monsieur le Medecin, que ie ne fus iamais si fasché d'aucun mal qui me soit arriué, que ie le suis maintenant, de voir mon page guery, pource qu'il me semble qu'il n'estoit pas raisonnable de changer vne si sage folie, en vn entendement lourd comme le sien, quand il est en santé: Il m'est aduis que de prudēt & auisé qu'il estoit, vous l'avez fait deuenir vn sot & vne beste, qui est la plus grande misere qui puisse arriuer à vn homme. Le pauvre Medecin voyant le peu de gré qu'on luy sçauoit de ce qu'il auoit fait, s'en alla prendre aussi congé du Page, & enfin apres plusieurs propos tenus de part & d'autre, le Page luy dit: Monsieur ie vous remercie humblement & vous baise les mains, du grand bien que vous m'avez fait en me faisant recouurer le iuge-

ment, mais ie vous iure ma foy, que i'ay quelque regret d'estre guery, pour ce qu'estant dans ma folie, ie viuois dans les plus belles imaginations du monde, & pensois estre si grand Seigneur, que ie croyois qu'il ne se trouuoit pas vn Roy sur la terre, qui ne fust mon vassal. Et que m'importoit il que cela fust vn mensonge, puisque i'y prenois autant de plaisir, que si c'eust esté la verité mesme. Ma condition est bien pire à cette heure, que ie ne me trouue effectiuement qu'un pauvre Page, qui doit commencer demain au matin à seruir celuy, qu'à peine eusse ie daigné dans ma maladie, prendre pour me seruir. Que les Philosophes reçoient tout cecy & croient qu'il se peut faire, il n'est pas de grande consequence: mais si ie leur certifiois maintenant par des Histoires tres veritables, que quelques hommes ignorans, estant malades de cette maladie, ont parlé Latin, sans l'auoir appris en santé, que diroient ils? Je pourrois parler d'une femme frenetique, qui découuroit à tous ceux qui l'al-

loient voir leurs vertus & leurs vices, & quelquefois rencontroit avec bien autant de certitude qu'ont accoustumé de faire ceux qui deuinent par signes & coniectures; de sorte que personne n'osoit l'aller voir, de crainte des veritez qu'elle reueloit. Et ce qui causa encore plus d'admiration, fut, que comme le Barbier la saignoit, elle luy dit: Regarde ce que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme se doit remariier avec vn tel, ce qui fust vray, quoy que dit à l'auanture, & arriva deuant que six mois fussent passez. Il m'est auis desia que i'entends dire à ceux qui fuyent la Philosophie naturelle, que tout cecy n'est qu'une pure mocquerie & mensonge, ou que si cela est vray, le Diable comme il est fin & subtil, entra par la permission de Dieu, dans le corps de cette femme, & des autres frenetiques dont nous auons parlé, & leur fit dire ces choses merueilleuses. Encore doivent-ils faire difficulté de dire cela, pource que le Diable ne peut sçauoir ce qui est à venir, n'ayant pas l'esprit de Prophetie. Ils tiennent pour vn fort ar-

gument de dire, cela est faux, pource que ie n'entends pas comment il se peut faire; comme si les choses hautes & sublimes, se laissoient comprendre à toute sorte d'entendements. Je ne veux pas conuaincre icy par raisons ceux qui ont faute d'esprit; pource que ce seroit travailler en vain: mais ie leur veux faire dire par Aristote que les hommes qui ont le temperament que leurs actions demandent, peuuent sçauoir plusieurs choses sans les auoir conuës par aucun sens particulier, & sans les auoir apprises de persõne: Plusieurs aussi à cause que cette chaleur est proche du siege de l'esprit, sont empeschez & surpris des maladies de folie, ou bien sont eschauffez de l'instinct furieux; d'où viennent les Sibilles & les Bacchantes & ceux que l'on croit inspirez d'un esprit diuin; cela arriuant non par maladie, mais par vne intemperie naturelle. Marcus Citoyen de Siracuse, en estoit meilleur Poëte, quand il estoit aliéné d'esprit, & ceux en qui cette excessive chaleur se relasche & se modere, sont entièrement melancholiques, mais beaucoup.

L. iiii

plus sages. Aristote confesse ouvertement par ces paroles, qu'à cause de l'excès de chaleur du cerueau, plusieurs hommes connoissoient les choses à venir, comme les Sibilles: ce qui ne prouoit pas, à ce qu'il dit, de maladie, mais de l'inegalité de la chaleur naturelle. Et que c'en soit là la raison, il le prouue clairement par vn exemple, disant que Marcus le Syracusien estoit plus excellent Poëte, lors qu'il estoit hors de soy, par la trop grande chaleur du cerueau, & que quand cette chaleur venoit à se moderer, il perdoit l'art de faire des vers, mais il demeuroid plus prudent & plus sage. De sorte que non seulement Aristote admet pour cause principale de ces estranges effets, le temperament du cerueau; mais il reprend aussi ceux qui disent que c'est vne reuelation diuine & non pas vne chose naturelle.

Hippocrate fut le premier qui nomma du nom de diuin, ces effets merueilleux: *S'il y a quelque chose de diuin dans les maladies, il faut aussi apprendre à en faire le*

prognostique. Par où il aduise les Medecins, que si les malades deuinent, ils iugent delà, en quel estat ils sont, & qu'ils predisent la fin du mal. Mais ce qui m'estonne plus en ce point, est que si ie demande à Platon, d'où vient que de deux enfans d'un mesme pere, l'un sçait faire des vers, sans que personne le luy ait appris, & l'autre trauaillant aussi en l'art de Poësie, n'en sçauoit faire? il faudra qu'il responde que celuy qui est nay Poëte, est remply d'un Demon qui l'inspire, & l'autre, non. C'est pourquoy Aristote a eu raison de le reprendre, puis qu'il pouuoit bien rapporter cela au temperament, comme il auoit fait autre part.

Quant au frenetique qui parle Latin sans l'auoir appris estant en santé; cela monstre le rapport & la conuenance qu'il y a de la langue Latine avec l'ame raisonnable. Or est-il que, comme nous prouuerons cy apres, il y a un esprit particulier & propre pour inuenter les langues; & les mots Latins, & façons de parler de cette langue, sont si raison-

nables & ont vne si bonne cadance pour les oreilles , que l'ame raisonnable rencontrant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegante , trouue incontinent la Latine. Or que deux inuenteurs de langues puissent forger les mesmes mots, ayant tous deux mesme esprit & mesme habileté, cela s'entendra clairement, si nous supposons que comme Dieu crea Adam , & mit toutes choses deuant luy, afin qu'il leur donnast le nom qu'elles deuoient auoir; il en eust formé vn autre en mesme temps avec la mesme perfection & grace surnaturelle; Je demande à cette heure, si Dieu eust mis deuant celuy-cy les mesmes choses pour leur dōner les noms qu'elles deuoient auoir, quels noms leur eussent esté donnez ? Je ne doute point que ce n'eussent esté les mesmes qu'Adam auroit donnez , & la raison en est claire : pource que tous deux auoient à considerer la nature de la chose, qui n'estoit qu'une. De cette façon le frenetique a peu rencontrer la langue Latine & parler Latin, sans l'a-

uoir appris estant en santé : pource que le temperament naturel de son cerueau s'alterant par la maladie, il se pût faire qu'il deuint pour quelques moments de temps, tel que l'auoit celuy qui inuenta la langue Latine, & qu'il prononça comme les mesmes mots, non pas toutesfois si bien arrangez & avec vne elegance si suiuiue : car cela c'est vn signe que le Diable remüe la langue, ainsi que l'Eglise enseigne à ses Exorcistes. Aristote dit que la mesme chose est arriuée à quelques enfans, qui en naissant ont prononcé distinctement quelques paroles, & puis sont rentrez dans le silence: & reprend les Philosophes vulgaires de son temps, lesquels ignorans la cause naturelle de cet effet, l'attribuoient aux Demons. Toutesfois il n'a iamais sceu trouuer comment les enfans peuvent parler aussi-tost qu'ils sont nais, & se taisent aussi-tost apres, encore qu'il ait dit plusieurs choses là dessus: mais il ne luy entra iamais en l'esprit que ce fust vne inuention de Demon, ny aucun effect surnaturel, comme s'imaginent les

Philosophes vulgaires, qui se voyant embarrassés des choses hautes & subtiles de la Philosophie naturelle; font entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que Dieu ou le Diable sont auteurs des effets rares & prodigieux, pource qu'ils en ignorent les causes naturelles. Les enfans qui sont engendrez de semence froide & seche, comme sont les enfans que l'on a en vieillesse, commencent à discourir & à Philosopher peu de iours & de mois apres qu'ils sont nais; pource que le temperament froid & sec, ainsi que nous prouuerons cy-apres, est fort propre aux actions de l'ame raisonnable, & que ce que deuoient faire le tēps & le long cours de iours & de mois, a esté suppléé par le soudain temperament du cerueau, qui de cette sorte s'est trouué auancé par plusieurs causes qui sont ordonnées pour cet effet.

Aristote fait mention d'autres enfans qui commencerent à parler aussi-tost qu'ils furent nais, & depuis se teurent iusqu'à ce qu'ils eurent l'aage où d'ordinaire ils parlent. Tant y a que cet effet

est à peu pres la mesme chose que ce que nous auons dit du Page & des autres maniaques & frenetiques , & mesme de celuy qui parla incontinent Latin, sans l'auoir appris en santé. Or que les enfans, estant encore au ventre de la mere, & aussi tost qu'ils sont nais, ne puissent souffrir ces mesmes maladies , c'est vne chose qui ne se peut nier.

Quant à cette femme frenetique qui deuinoit, comment cela se pût faire , ie le donnerois mieux à entendre à Ciceron, qu'à ces Philosophes naturels: car Ciceron descriuant la nature de l'homme, parle ainsi; *Cet animal preuoyant, subtil, fin & rusé, pourueu de memoire, plein de conseil & de raison, que nous appellons homme*: Et en particulier il dit, qu'il y a vne certaine nature d'hommes, qui surpassent les autres en la cognoissance de ce qui est à venir. *Ily a, dit-il, vne certaine force & nature, qui penetre & annonce les choses futures, dont la raison n'a iamais sceu exprimer ny la force ny la nature*. La faute que font les Philosophes naturels, c'est de ne considerer pas

comme fait Platon, que l'homme a esté créé à la semblance de Dieu; qu'il participe de sa diuine prouidence, & qu'il a des puissances pour connoistre toutes les trois differences de temps: la memoire pour le passé, les sens pour le present, l'imagination & l'entendement pour l'auenir: Et comme il se trouue quelques hommes qui surpassent les autres à se ressouuenir de ce qui est passé, & d'autres qui surpassent les autres à connoistre ce qui est present: aussi y en a t'il plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres, à imaginer ce qui est à venir. L'un des plus forts argumens qui ayent contrainct Ciceron de croire que l'âme raisonnable estoit incorruptible, ç'a esté de voir avec quelle certitude les malades predisoient les choses futures, particulièrement lors qu'ils estoient proches de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'esprit Prophetique & cet esprit naturel, est, que ce que Dieu dit par la bouche des Prophetes, est infallible, pource que c'est sa parole expresse; & que ce que l'homme

predit par la force de l'imagination, n'a pas cette certitude.

Que ceux qui disent que la femme frenetique decouvroit les vertus & les vices des personnes qui l'alloient voir, par l'artifice du Diable ; sçachent que Dieu donne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent connoistre quelles œuures sont de Dieu, & quelles, du Diable. S. Paul la met entre les dons diuins & l'appelle *Le Discernement des Esprits* : C'est par là qu'on reconnoist si celuy qui nous vient toucher est vn bon ou mauuais Ange. Car le Diable vient souuent à nous, sous l'apparence d vn bon Ange, afin de nous seduire : au moyen dequoy nous auons besoin de cette grace surnaturelle, pour le reconnoistre & distinguer d'avec le bon. Ceux qui n'ont pas l'esprit propre à la philosophie naturelle, seront les plus esloignez de cette grace, pource que cette science & la surnaturelle que Dieu inspire, tombent en vne mesme faculté, qui est l'entendement, au moins s'il est vray que pour l'ordinaire, quand

Dieu depart ses graces, il s'accommode à l'esprit naturel de chacun, comme j'ay dit cy-dessus.

Jacob estant à l'article de la mort (qui est vn temps où l'ame raisonnable est plus libre pour voir l'auenir) tous ses douze fils entrerent dans sa chambre pour le voir, & à chacun d'eux en particulier, il dit leurs vertus & leurs vices, & prophetisa ce qui deuoit auenir & à eux, & à leurs descendans. Il est certain qu'il fit cela en l'esprit de Dieu : mais si l'Ecriture Sainte & nostre foy ne nous en asseuroient, comment ces Philosophes naturels connoistroient-ils que c'estoit là vne œuvre de Dieu, & vne œuvre du Diable ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit à ceux qui l'alloient voir leurs vertus & leurs vices, veu que ce fait est en partie semblable à celuy de Jacob ? Ils pensent que la nature de l'ame raisonnable est fort esloignée de celle du Diable : & que ses puissances, l'entendement, l'imagination & la memoire, sont d'un autre genre fort different. En quoy ils se trompent ; parce que si
l'ame

l'ame raisonnable anime vn corps bien organisé, comme estoit celuy d'Adam, elle n'en sçait gueres moins que le Diable le plus clairuoyant ; & quand elle est separée du corps, elle a des facultez aussi subtiles que luy. Que si les Diabes trouuent l'auenir en coniecturant & raisonnant par quelques signes, l'ame raisonnable en peut autant faire quand elle se deliure du corps, ou qu'elle a cette difference de temperament, qui donne vne science de l'auenir à l'homme ; De sorte qu'il est aussi difficile à l'entendement de comprendre comment le Diable peut sçauoir des choses si hautes & si cachées, que d'en attribuer la connoissance à l'ame raisonnable. Il ne leur peut entrer dans l'esprit, qu'il y puisse auoir dans les choses naturelles des signes pour preuoir l'auenir : Et ie dy moy, qu'il y a des indices qui nous donnent connoissance du passé, du present, & qui nous font coniecturer le futur, & mesme deuiner quelques secrets du Ciel. *Car les choses de Dieu qui ne sont pas visibles aux creatures du monde, se trouuent*

M

entendues par le moyen de celles qui sont créées. Celuy qui aura la faculté nécessaire pour y parvenir, y parviendra : & l'autre sera tel que dit Homere; L'ignorant entend le passé, & non pas l'avenir; mais celuy qui est aduisé & discret, est le Singe de Dieu, qu'il imite en plusieurs choses, & quoy qu'il ne le puisse faire avec vne si grande perfection, si est-ce qu'il le contrefait avec beaucoup de ressemblance.

Entre ces mots qu'il n'auoit auparauant. & ceux-cy. Au moins donneray-ie bon témoignage page 161. il y a cecy d'adioucté dans l'autre impression.

POur preuue dequoy ie ne puis m'empescher de rapporter icy ce qui arriva à Cordouë l'année 1570. (comme la Cour estoit en cette Ville-là) en la maladie d'un Courtisan qui estoit deuenu fou & qui se nommoit Louys Lopez. Celuy-cy dans sa santé auoit entièrement perdu les actions d'entendement; mais en ce qui regardoit l'imagination,

il disoit des mots tres plaifans, & faisoit des rencontres de tres bonne grace; vn certain mal contagieux qui couroit alors, vint à le faire tomber dans vne fièvre chaude, au milieu de laquelle il tesmoigna tant de iugement & de sagesse, que toute la Cour en fut estonnée: Si bien qu'on luy administra les Sacramens, il fit son testament le plus prudemment du monde, & mourut en implorant la misericorde de Dieu, & demandant pardon de ses pechez. Mais ce qui causa plus d'admiration, fut que le mesme mal prit à vn homme fort sage & fort aisé, à quil'on auoit recommandé le traictement de ce malade, & quil mourut depourueu tout a fait de iugement, sans faire ny dire la moindre chose raisonnable. Et la cause de cecy estoit que le temperament de ce dernier, quand il se portoit bien, estoit celuy qu'il faut pour estre sage, & que Louys Lopez l'obtint dans sa maladie; au lieu que le temperament qu'auoit Louys Lopez en santé, suruint à l'autre dans son mal.

M ij

CHAPITRE VIII.

Où il se prouue que de ces trois qualitez seules, la chaleur, l'humidité & la secheresse, prouiennent toutes les differences d'esprit qui se trouuene parmy les hommes.

TAndis que l'amé raisonnable est au corps, il est impossible qu'elle fasse des actions differentes & contraires, si pour chacune, elle n'a son propre & particulier instrument. Cela se void clairement en la faculté animale, laquelle exerce diuerfes actions dans les sens exterieurs, pource que chacun a son particulier & propre organe : La veuë l'a d'une façon, l'ouye, d'une autre, le goust, l'odorat, & l'attouchement, d'une autre ; Et si cela n'estoit ainsi, il n'y auroit qu'une sorte d'actions ; tout consisteroit ou en la veuë, ou en l'ouïe, ou au goust, ou en l'odorat, ou au tou-

cher : pource que l'organe détermine la puissance à vne action seulement & non à plusieurs. De cecy donc qui se passe manifestement dans les sens extérieurs, nous pourrons recueillir ce qui se fait dans les sens intérieurs. Par cette mesme vertu animale, nous entendons, nous imaginons & nous nous ressouuenons. Mais s'il est vray que chaque action demande son instrument particulier, il faut dire necessairement qu'il y a dans le cerueau vn instrument pour entendre, vn, pour imaginer, & vn autre, pour se ressouuenir : car si le cerueau estoit tout composé d'une mesme sorte, tout cōsisteroit ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination ; Or nous voyons qu'il y a là des actions fort differentes ; partant il faut auoüer qu'il y a diuersité d'instruments. Cependant si l'on ouure la teste & que l'on fasse dissection du cerueau, on trouuera qu'il est composé d'une substance semblable, & non point de parties de diuers genre. Seulement y trouue-t'on quatre petites sinuositez, lesquelles, si on les considere

M iij

bien, sont faites & composées d'une
mesme sorte, sans qu'il y ait aucune
chose en quoy elles puissent estre diffé-
rentes. Quel est leur usage & dequoy
elles seruent dans la teste, il n'est pas ai-
sé de le resoudre, pource qu'encore que
Galien & les Anatomistes, tant moder-
nes qu'anciens, se soient efforcez de le
trouver; il n'y en a pas vn qui ait dit cer-
tainement ny en particulier, dequoy
sert le ventricule droit, le gauche, ce-
luy qui est au milieu, ny le quatriesme,
dont le siege est en la partie posterieure
de la teste. Ils ont seulement dit, & cela
avec crainte, que ces quatre concaui-
tez estoient les lieux où se cuisent les
esprits vitaux, & se conuertissent en
animaux, pour donner le sentiment &
le mouuement à toutes les parties du
corps. Et Galien a dit vne fois que le
ventricule du milieu est le plus excel-
lent; & en vn autre endroit il change
d'aduis & croit que celuy de derriere
est de plus grande vertu. Mais cette
doctrine n'est pas veritable, ny fondée
en bonne Philosophie naturelle, pour-

ce qu'on ne scauroit trouuer dans le corps humain deux operations si contraires, ny qui s'empeschent tant, comme font le raisonnement & la concoction des viandes & des alimens. La raison est, que la contemplation demande du repos, de la tranquillité & de la clarté dans les esprits animaux: là où la coction se fait avec bruit & tempeste, & de cette operation s'esleuent plusieurs vapeurs, qui troublent & obscurcissent les esprits animaux, de façon que l'ame raisonnable ne peut bien voir les figures des choses. Or est il que la Nature n'estoit pas si mal auisée, que de ioindre en vn mesme lieu deux actions qui se font avec vne si grande repugnāce & contrariété. Tant s'en faut, Platon louë grandement la prudence & le scauoir de celui qui nous a formez, d'auoir separé le foye du cerueau par vne si grande distance, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion & coction des alimens, & par l'obscurité & les tenebres que causent les vapeurs parmy les esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust

M iiij

empeschée de raisonner. Mais sans que Platon nous fasse remarquer cette Philosophie, nous le voyons à toute heure par l'expérience ; car nonobstant que le foye & l'estomach soient fort esloignez du cerueau ; quand on acheue de manger & assez long-temps apres, il n'y a personne qui puisse estudier.

Ce qui semble plus veritable en cete matiere, est, que l'office du quatriesme ventricule est de cuire & de changer les esprits vitaux, & les conuertir en animaux, pour la fin que nous auons dite: Et pour cette cause Nature l'a ainsi separé des trois autres, & luy a fait comme vn petit cerueau à part & reculé, ainsi que l'on peut voir, de peur que par son operation, la contemplation des autres ne fust empeschée. Car quant aux trois petits ventricules de deuant, ie ne doute point que la Nature ne les ait faits pour discourir & philosopher : Ce qui se prouue clairement, en ce que aux grandes estudes & meditations, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concautez. La for-

ce de cét argument se connoist, si l'on considere que les autres puissances estât lassées d'exercer leurs offices, tousiours causent quelque douleur les organes avec lesquels elles se sont exercées: comme apres auoir regardé trop longtemps, les yeux cuisent, & apres auoir trop cheminé, les plantes des pieds deuiennent douloureuses.

La difficulté est maintenant de sçauoir auquel, de ces ventricules reside l'entendement, auquel la memoire, & auquel, l'imagination : pource qu'ils sont si proches & si voisins, que l'on ne sçauroit distinguer ny connoistre cela par l'experiance que nous venons d'apporter, ny par aucun autre indice. Toutesfois si nous considerons que l'entendement ne peut agir sans que la memoire soit presente, laquelle luy offre & luy represente les figures & les especes, suivant ce dire d'Aristote, *Qu'il faut que celuy qui entend, contemple les images*; ny la memoire, sans estre assistée de l'imagination, ainsi qu'ailleurs nous l'auons déclaré, nous comprendrons aisément

que toutes les trois puissances sont iointes & assemblées en chaque ventricule; que l'entendement n'est pas seul en vn, ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination au troisieme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Cette vnion de vertus & de puissances, a coustume de se faire au corps humain, quand l'une ne peut exercer son office sans l'aide de l'autre, comme l'on void dans les quatre vertus naturelles, *d'attirer, de retenir, de cuire & de rejeter*, lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres, ont esté assemblées par Nature en vn lieu, & non pas séparées l'une de l'autre.

Mais si cela est vray, à quel propos Nature a t'elle fait trois ventricules, & en chacun d'eux a ioint toutes les trois puissances raisonnables, puisque c'estoit assez d'un pour entendre, & pour faire les actes de memoire? On peut respondre à cecy, que la mesme difficulté est de sçavoir pourquoy la Nature a fait deux yeux & deux oreilles, puis qu'en chacune de ces choses consiste toute la faculté de voir & d'ouyr, & que l'on peut

voir n'ayant qu'un œil seulement ? A quoy l'on respond, que des organes des puissances ordonnées & establies pour la perfection de l'animal, plus le nombre en est grand, & plus la perfection & possession en est assurée, pource que vn ou deux peuuent manquer par quelque accident, & qu'il est bon qu'il en demeure d'autres de la mesme espece, avec lesquelles on puisse agir.

Dans la maladie que les Medecins appellent resolution ou paralysie de la moitié du corps, se perd ordinairement l'operation du ventricule qui respond au costé malade ; de façon que si les deux autres ne demeueroient dans leur entier & sans lesion, l'homme seroit hebeté & priué de raisonnement. Et neantmoins pource qu'il a faute de ce ventricule, on le remarque fort lâche aux actions tant de l'entendement, que de l'imagination & de la memoire : comme celuy qui auroit accoustumé de voir avec deux yeux, sentiroit vn grand déchet en sa veüe, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy l'on peut entendre

clairement qu'en chaque ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puisque par la lesion d'un seul, toutes les trois sont debilitées.

Or attendu que tous les trois ventricules sont composez d'une mesme sorte, & qu'on ne trouue en eux aucune diversité de parties, nous ne pouuons manquer quand nous prendrons pour instrumēt les premieres qualitez, & que nous ferons autant de differences d'esprit, qu'il y a de premieres qualitez. Car de croire que l'ame raisonnable estant au corps, puisse exercer ses actiōs sans instrument corporel qui luy aide, c'est contre toute la philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, la froideur, l'humidité & la secheresse, tous les Medecins reiettent la froideur, comme inutile à toutes les actions de l'ame raisonnable: Ainsi void on par experience en toutes les autres puissances de l'homme, que quand la froideur surpasse la chaleur, elles sont lentes & tardiues à leurs offices: de sorte que ny l'estomach ne

peut cuire la viande, ny les parties qui seruent à la generation, faire vne semence seconde, ny les muscles, bien mouuoir le corps, ny le cerueau, bien discourir & raisonner. Pour cette cause Galien a dit *La froideur gaste & perd manifestement toutes les actions de l'ame, & ne sert au corps qu'à temperer la chaleur naturelle, & à faire qu'elle ne soit pas si ardante.* Mais Aristote est d'opinion contraire, quand il dit, *que le sang gros & chaud rend l'homme fort & puissant, & que celui qui est plus delié & plus froid, le fait de fort bon entendement.* D'où l'on connoist clairement que de la froideur prouient la plus grande difference d'esprit qui soit en l'homme, à sçauoir, l'entendement. Aristote demande aussi pourquoy les hommes qui demeurent aux pays chauds, comme est l'Egypte, sont plus ingenieux & plus auilez que ceux qui demeurent aux pays froids. A quoy il respond, que l'excessiue chaleur du pays, consume la chaleur naturelle du cerueau & le laisse froid, au moyen dequoy les hommes

deuiennent fort raisonnables. Et qu'au contraire la grande froideur de l'air fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle se dissipe : Ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud, dit-il, ne peuuent discourir ny philosopher, mais sont inquiets, & ne perseuerent iamais dans vne mesme opinion. Il semble que Galien fasse allusion à cecy, quand il dit, que la raison pour laquelle l'homme change d'aduis à chaque moment, c'est pource qu'il a le cerueau fort chaud; & au contraire qu'il est ferme & stable en son opinion, à cause du cerueau qu'il a froid. Mais la verité est, que de cette qualité ne prouient aucune difference d'esprit, ny Aristote n'a pas voulu dire que le sang froid par excez fist l'entendement meilleur, mais bien quand il n'est pas si chaud. Que l'homme soit changeant, il est vray que cela procede d'une trop grande chaleur, laquelle esleue les figures qui sont au cerueau, & les fait comme bouillir : à raison dequoy se representent à l'ame raisonnable les images de plusieurs cho-

les, qui l'appellent & l'inuient à leur contemplation ; & pour iouyr de toutes, elle en laisse les vnes, & prend les autres. Il arriue tout le contraire dans la froideur, laquelle rend l'homme ferme & stable en vne opinion, pource qu'elle tient les figures resserrées, & ne leur permet pas de s'esleuer : de sorte qu'il ne se represente à l'homme aucune image qui l'appelle ailleurs. La froideur a cecy de propre, qu'elle empesche les mouuemens, non seulement des choses corporelles, mais rend aussi les figures & les especes (que les Philosophes disent estre spirituelles) immobiles au cerueau, & cette fermeté semble plustost estre quelque engourdissement, qu'une difference d'esprit. Il y a pourtant vne autre difference de fermeté, qui vient de ce que l'entendement est bien resolu, & a pris vne bonne conclusion, & non pas de la froideur du cerueau. La secheresse donc, l'humidité & la chaleur demeurent pour instrumens de la faculté raisonnable. Mais pas vn Philosophe n'a sceu donner cer-

tainement à chaque difference d'esprit, la qualité qui luy sert d'instrument : Heraclite a dit, *que la sagesse de l'esprit venoit d'une splendeur seche.* Par lesquelles paroles il nous donne à entendre que la secheresse est cause de la grande prudence & sagesse de l'homme : mais il n'a pas déclaré en quel genre de sçavoir l'homme estoit excellent par le moyen de cette qualité. Platon a entendu cela mesme, quand il a dit que l'ame entroit dans le corps, estant tres-sage, mais que la grande humidité qu'elle y trouvoit, la rendoit pesante & ignorante; toutesfois que cette humidité venant à se perdre & à se consumer avec l'aage, & le corps deuenant plus sec, l'ame decouuroit le sçavoir & la prudence qu'elle auoit auparauant. Entre les bestes brutes (dit Aristote) celles dont le temperament est plus froid & plus sec, sont les plus aduisées, comme les fourmis & les abeilles, lesquelles en ce qui est de la prudence, le pourroient disputer avec les hommes les plus raisonnables. De plus, il n'y a pas vne beste brute qui soit plus

plus humide que le pourceau, & qui ait moins d'esprit; pour cette cause vn certain Poëte nommé Pindare, voulant taxer les Boæociens d'estre lourds, dit qu'on a nommé pourceaux les Boeociens stupides. Galien dit aussi que le sang, à cause de sa trop grande humidité, rend les hommes simples. Et le mesme Galien raconte que les Comiques accusoient de cela les enfans d'Hippocrate, disant qu'ils auoient beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide & remplie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doiuent auoir ce défaut; dequoy ie donneray cy-apres la raison. Des quatre humeurs aussi que nous auons, il ne s'en trouuera pas vne qui soit froide & seche, comme la melancolie, & Aristote dit que tous les hommes qui furent iamais signalez dans les sciences, ont esté melancholiques. Enfin chacun demeure d'accord que la secheresse rend l'homme fort sage: mais personne ne declare à laquelle des puissances raisonnables elle sert plus. Le seul Prophete Esaye le determine, quand

N

il dit, *Que les tourmens donnent de l'entendement*; pource que la tristesse & l'affliction consume non seulement l'humidité du cerueau, mais a le pouuoir de dessecher aussi iusqu'aux os, avec laquelle qualité l'entendement se fait plus aigu & plus subtil. Ce qui peut estre euidentement demonsté, en considerant que plusieurs hommes reduits en pauureté & en misere, sont venus à dire & à escrire des choses dignes d'admiration, & que depuis ayant la Fortune à souhait, & dequoy faire bonne chere, ils n'ont plus rien fait qui vaille. Car la vie delicieuse, le contentement, les heureux succez, & voir toutes choses arriuer à sa volonté, relaschent & humectent fort le cerueau, qui est ce qu'a dit Hippocrate, *Que le contentement & l'allegresse amplifie & dilate le cœur*, luy donne vne chaleur douce & l'engraisse. Ce qui est derechef facile à prouuer, car si la tristesse & l'affliction desseichent & consomment la chair, & si pour cette raison l'homme en acquiert vn meilleur entendement; il est certain que son con-

traire, qui est l'allegresse, doit humecter le cerueau & empirer l'entendement. Ceux qui acquierent cette derniere sorte d'esprit, s'addonnent aussi tost aux passe-temps, aux festins, à la musique, hantent les compagnies ioyeuses, & fuyent les choses contraires, qui en vn autre temps auoient accoustumé d'estre leurs delices.

D'icy le vulgaire pourra apprendre d'où vient qu vn homme sage & vertueux, & qui estoit pauvre & humble, s'il monte à quelque haute dignité, change quelquefois incontinent de mœurs, & de façon de raisonner: car cela se fait pource qu'il a acquis vn nouveau temperament, humide & plein de vapeurs, par le moyen duquel se viennent à effacer les figures qu'il auoit auparauant dans la memoire, & son entendement s'appesantit & s'abastardit.

Il est bien difficile de sçauoir quelle difference d'esprit peut proceder de l'humidité, veu qu'elle contredit si fort à la faculté raisonnable. Au moins selon l'opinion de Galien, toutes les hu-

N ij

meurs de nostre corps qui sont humides par excez, rendent l'homme stupide & ignorant; ce qui luy a fait dire, *La prudence & la dexterité de l'ame raisonnable, viennent de la bile, l'intégrité & la constance de l'homme, prouiennent de l'humeur melancholique: la simplicité & la stupidité du sang; le flegme ou la pituite, ne seruent à rien qu'à faire dormir.* De forte que le sang, pource qu'il est humide, & le flegme aussi, aident à ruiner & à perdre la faculté raisonnable: Mais cela s'entend des facultez qui discourent & qui agissent, & non point des passives, comme est la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement, de la secheresse. Or nous appelons la memoire, puissance raisonnable, pource que sans elle l'entendement & l'imagination sont inutiles. Elle leur donne matiere & leur fournit des figures pour raisonner, suiuant ce dire d'Aristote; *Qu'il faut que celuy qui entend, contemple les especes.* Et le propre office de la memoire, c'est de garder ces figures pour l'entendement quand il,

voudra les contempler : C'est pourquoy si la memoire se perd, il est impossible que les autres puissances exercent leur action. Que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans qu'elle ait aucune inuention propre, Galien le dit ainsi : *La memoire renferme & conserue les choses qui ont esté conneuës par les sens & par l'esprit, comme quelque coffre & reservoir, n'ayant aucune inuention d'elle-mesme.* Estant donc là son office, on peut entendre clairement qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol ; car la figure s'imprime par voye de compression : L'enfance nous est vne preuue euidente de cette doctrine : puis qu'en cet aage-là, l'homme a meilleure memoire qu'en tous les autres, & qu'il a pour lors le cerueau tres humide. Ainsi Aristote demande, *Pourquoy estant vieux nous auons plus d'esprit & meilleur entendement, & quand nous sommes ieunes, nous apprenons plus viste & plus facilement ?* Aquoy il respond, que la memoire des vieilles gens est remplie de tant d'ima-

ges des choses qu'ils ont veuës & ouïyes, durant le long cours de leur vie, qu'il ne s'y trouue plus aucune place pour rien receuoir: mais que celle des ieunes gens, comme de personnes qui ne viennent que de naistre, n'a aucun embarras: ce qui fait qu'ils reçoient & retiennent incontinent tout ce qu'on leur dit & tout ce qu'on leur enseigne. Ce qu'il nous donne encore à entendre en faisant comparaison de la memoire du matin, avec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'en ce temps là nous nous leuons ayant la memoire vuide: & qu'au soir nous apprenons mal, pource qu'elle est pleine de tout ce qui s'est passé entre nous tout le long du iour. Aristote ne respond pas trop bien à ce probleme, & la raison en est claire, pource que si les especes & les figures qui sont en la memoire, auoient corps & quantité pour occuper vn lieu, il semble que sa response seroit bonne; mais estant indiuisibles & spirituelles, comme elles sont, elles ne peuuent ny remplir ny laisser vuide

aucun lieu ; tant s'en faut , nous voyons :
par experience que plus la memoire
s'exerce , receuant chaque iour nouuel-
les figures , & plus elle se rend capable
d'en receuoir. La responce au proble-
me est fort aisée selon ma doctrine ; car ie
dirois que les vieillards ont bon enten-
dement , pource qu'ils sont fort secs , &
qu'ils n'ont point de memoire , pource
qu'ils n'ont gueres d'humidité. A raison
dequoy s'endurcit la substance du cer-
ueau , de sorte qu'elle ne peut receuoir
l'impression des figures : ny plus ny
moins que la cire dure reçoit malaisé-
ment la figure du sceau , & celle qui est
molle , la reçoit si facilement. Le con-
traire arriue dans les ieunes gens ; les-
quels pour l'abondance de l'humidité
du cerueau , sont dépourueus d'enten-
dement , & ont bonne memoire à cause
de la douceur & mollesse du mesme cer-
ueau , dans lequel , à raison de l'humidi-
té , les figures & les especes qui vien-
nent de dehors , font vne bonne , forte ,
facile , & profonde impression.

Que la memoire soit meilleure & plus

N iiij

aisée le matin que le soir, on ne le peut nier, mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en auant: Le sommeil de la nuit en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour auoit desséché & endurcy. C'est pourquoy Hippocrate dit: *Que ceux là qui ont soif la nuit, font bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les quitte, d'autant que le dormir humecte le corps, & fortifie toutes les facultez qui gouvernent l'homme. Et que le sommeil produise cet effet, Aristote luy-mesme le confesse.*

De cette doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposées & contraires; de maniere que l'homme pourueu d'une grande memoire, doit auoir faute d'entendement; Et celuy au contraire qui est pourueu de grand entendement, ne peut auoir bonne memoire; pourcé qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble en vn souverain degré. Aristote se fonde sur cette maxime, pour prouuer que la memoire

est vne puissance differente de la reminiscence, & forme son argument en cette sorte. Ceux qui ont grande reminiscence, sont hommes de grand entendement, & ceux qui ont bõne memoire, sont depourueus d'entendement; donc la memoire & la reminiscence sont deux puissances contraires. La premiere proposition, selon ma doctrine, est fausse, pource que ceux qui ont grande reminiscence, ont faute d'entendement, & sont pourueus d'une grande imagination, comme ie prouueray bien-tost: mais la seconde proposition est vraye, quoy qu' Aristote n'ait pas sceu la raison sur laquelle est fondée l'inimitié qui est entre l'entendement & la memoire.

L'imagination prouient de la chaleur qui est la troisieme qualite, pource que comme il ne reste plus au cerueau aucune autre puissance raisonnable, aussi n'auons nous plus aucune autre qualite à luy donner. Outre que les sciences qui appartiennent à l'imagination, sont celles dont parlent ceux qui resuent dans les maladies, & non pas celles

qui appartiennent à l'entendement & à la memoire. Et attendu que la frenesie, la manie & la melancolie, sont des passions chaudes du cerueau, nous pouuons delà tirer vne grande preuue, que l'imagination consiste en la chaleur. Il n'y a qu'vne chose ou ie trouue de la difficulté: c'est que l'imagination est contraire à l'entendement, & aussi à la memoire: & la raison ne s'en rencontre pas dans l'experience; Pource que vne grande chaleur & secheresse se peuuent bien assembler au cerueau en vn degré souuerain; comme aussi la chaleur & l'humidité; & par là, l'homme pourroit auoir grand entendement & grande imagination; & vne heureuse memoire avec vne vaste imagination; & neantmoins c'est comme vn miracle de trouuer vn homme de grande imagination, qui ait bon entendement ny bonne memoire; Ce qui doit venir de ce que l'entendement a besoin que le cerueau soit composé de parties fort subtiles & fort delicates, comme nous l'auons prouué ailleurs par Galien, & que la grande cha-

leur dissipe & consume le plus delicat, & laisse ce qui est de plus grossier & de plus terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut joindre avec vne bonne memoire, pource que la chaleur excessiue resoud l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec: au moyen dequoy il ne peut receuoir aisément les figures.

Ainsi l'on ne sçauroit trouuer en l'homme plus de trois principales differences d'esprit, pource qu'il ne se trouue que trois qualitez d'où elles puissent venir. Mais sous ces trois differences generales, sont contenuës plusieurs autres differences particulieres, à raison des degrez que peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la secheresse: Encore qu'il ne soit pas vray que de chaque degré de ces trois qualités, resulte vne difference d'esprit, pource que la secheresse, la chaleur & l'humidité, peuuent arriuer à tel point, que toute la faculté animale en soit renuersée, suivant ce mot de Galien qui dit, *Que toute intemperie trop grande resoud les forces.* Chose

tres certaine; car encore que l'entendement se serue de la secheresse, elle peut neantmoins estre si grande, que les actions en reçoivent vn notable interest. Ce que n'approuue pas Galien, ny les Philosophes anciens, qui au contraire assurent, que si le cerueau des vieillards ne se refroidissoit point, iamaïs ils ne deuiendroient caducs, bien qu'ils fussent secs au quatriesme degré. Mais ils n'ont point de raison en cecy, comme il apert par les choses que nous prouuerons de l'imagination; car quoy que les actions se fassent par le moyen de la chaleur; aussi-tost que l'on passe le troisieme degré, cette faculté commence incontinent à se renuerser: autant en auient-il à la memoire, par vne trop grande humidité.

Je ne puis dire maintenant en particulier, combien resultent de differences d'esprit, à raison des degrez de chacune de ces trois qualitez: mais il faut que nous soyons venus deuant à deduire & à raconter toutes les actions de l'entendement, de l'imagination & de

la memoire: En attendant, il faut sçavoir qu'il y a trois principales actions de l'entendement: la premiere, c'est d'inférer, la seconde, de distinguer, & la troisieme, d'eslire. Et delà s'establissent trois differences d'entendement: Pour la memoire elle se diuise en trois sortes, en celle qui reçoit facilement & oublie aussi tost, celle qui est longue à recevoir & retient long-temps, & celle qui reçoit avec facilité & est long-temps à oublier.

L'imagination comprend beaucoup plus de differences; car elle en a trois, ainsi l'entendement & la memoire, & de chaque degré en resultent trois autres. Nous en parlerons cy apres plus distinctement, quand nous donnerons à chacune, la science qui luy respond en particulier.

Mais celuy qui voudra considerer trois autres differences d'esprit, trouuera qu'il y a de certaines habiletez parmy ceux qui estudient; dont les vnes les disposent naturellement aux contemplations claires & faciles del'art qu'ils

apprennent ; mais quand ils passent aux obscures & subtiles, c'est en vain que le maistre se rompt la teste à les traiter, qu'il essaye de les leur faire comprendre par bons exemples, & qu'eux mesmes tâchent à s'en former l'idée dans l'imagination ; car ils n'en sont pas capables. En ce degré sont tous les mauvais sçauans dans quelque science que ce soit, lesquels estant interrogez sur les choses faciles de leur art, disent tout ce qui s'y peut entendre ; mais estant venus au subtil, ils disent mille absurditez. Il y a d'autres esprits qui montent vn degré plus haut ; car ils sont dociles & aisez à receuoir l'impression de toutes les regles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles : mais la doctrine, l'argument, la response, la doute & la distinction, tout cela leur doit donner beaucoup d'affaires : Ceux-là ont besoin d'ouyr la science de bons Maistres, qui sçachent beaucoup ; d'auoir quantité de liures, & d'estudier sans cesse : car moins ils liront & trauailleront, & moins ils sçauront.

De ceux-cy se peut verifier ce dire si celebre d'Aristote, *Que nostre entendement est comme vne table d'attente, où il n'y a encore rien de peint*; pource que tout ce qu'ils sçauront & apprendront, ils le doiuent entendre d'un autre, & sur cela n'ont aucune inuention. Dans le troisieme degre, la Nature forme de certains esprits si parfaits, qu'ils n'ont aucun besoin de maistres qui leur enseignent cōme ils doiuent philosopher; car de quelque remarque que le Maistre aura seulement touchée, ils tirent mille considerations, & sans qu'on leur dise rien, on est tout estonné qu'ils ont la bouche toute pleine de science & de sagesse. Ces esprits-là tromperent Platon, & luy firent dire que nostre sçauoir estoit vne certaine sorte de reminiscence, les entendant parler & dire ce qui n'estoit jamais entré dans la pensée des hommes. A ceux là il est permis d'escrire des liures, & non à d'autres: car l'ordre que l'on doit tenir, afin que les sciences recoiuent tous les iours accroissement & plus grande perfection, c'est de

joindre la nouvelle inuention de nous autres qui viuons maintenant , avec ce que les anciens nous ont laissé escrit dans leurs liures : Car si chacun faisoit cela en son temps , les arts viendroient à s'augmenter , & les hommes qui sont à naître , iouyroient de l'inuention & du travail de ceux qui ont vescu deuant eux. La Republique ne deuroit pas consentir que les autres qui manquent d'inuention , escriussent des liures , & les fissent imprimer : car tout ce qu'ils font ne sont que des redites de ce qui est dans les graues Auteurs , & en desrobant d'un costé & d'autre, il n'y a personne qui ne compose maintenant quelque ouurage. Les Esprits inuentifs sont appelez en langue Toscane, *Capricieux*, pour la ressemblance qu'ils ont avec la Cheure. La Cheure ne prend iamais plaisir d'aller dans la plaine aisée, elle aime à grimper sur les lieux esleuez , & sur le bord des precipices , c'est pourquoy elle ne suit aucun chemin , & ne veut point marcher en compagnie. L'ame raisonnable lors qu'elle rencontre

tre

tre vn cerueau bien composé & bien temperé, a la mesme propriété, elle ne se contente iamais d'aucune contemplation, elle est tousiours inquiète & va tousiours cherchant à decouurir quelques choses qui soient nouuelles. De cette sorte d'ames se verifie ce dire d'Hippocrate, *La pensée de l'homme est la pourmenade de l'ame.* Car on trouue d'autres hommes qui ne sortent iamais d'une contemplation, & qui ne croient pas qu'il y ait plus rien au monde à sçauoir. Ceux-cy ont la propriété de la Brebis qui ne quitte iamais les pas du Belier, n'ose cheminer par les lieux deserts & sans trace, mais seulement par les sentiers les plus frayez, & ne va point si l'on ne marche deuant. Ces deux differences d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes, de lettres. Il s'en trouue qui sont releuez & par dessus l'opinion commune, qui iugent & qui traitent les choses d'une façon particu-
re, qui sont libres à donner leur auis & qui ne suivent personne; Il y en a d'autres qui sont resserrez, humbles, paissi-

Q

bles, deffiant d'eux-mesmes, & se tenant à l'aduis d'un graue Autheur qu'ils suivent, dont ils estiment les paroles & les opinions autant que des demonstrations certaines, & tout ce qui ne s'y accorde pas, pur mensonge & vanité.

Ces deux différences d'esprit estant iointes, sont fort utiles; car de mesme qu'en un grand troupeau de brebis, les Bergers ont accoustumé de mettre une douzaine de Cheures pour les faire aller d'un pas plus viste aux pasturages frais & nouveaux: Ainsi est-il à propos qu'il y ait dans les lettres humaines, de ces esprits Capricieux, pour decouvrir aux entendemens doux & comme de brebis, de nouveaux secrets de la nature, & leur donner des suiets inouïs de contemplation à s'exercer; d'autant que de cette façon les arts croissent, & les hommes deuiennent tous les iours plus sçauans.

Entre ces mots, *Aristote ne respond pas trop bien a ce probleme* page 198. Et ceux-cy qui suivent immédiatement *et la raison en est claire*. Il y a cecy dans l'autre impression, qui peut servir d'excuse pour toutes les choses, en quoy nostre Autheur contredit Aristote & les Anciens Philosophes.

ET afin que le curieux Lecteur ne s'estonne pas qu'un grand Philosophe comme Aristote, ne rencontre pas tousiours à donner la veritable response, & que de bien moindres esprits que le sien la trouuent quelquesfois & forment de meilleurs raisonnemens : Il doit sçauoir que Platon ne dourant point que les plus graues Philosophes ne faillent bien souuent comme hommes, ou par inaduertance, ou pour ne pas demeurer & n'estre pas assez bien versez dans tous les principes qu'embrace la doctrine dont ils traitent ; il auise ceux qui liront ses ceuures, de les considerer avec grand soin, de ne se pas trop fier à

O ij

luy ny à la bonne opinion qu'ils en auroient conceüe; d'examiner dis-ie, & peser meurement toutes ses paroles, & celles des Philosophes, & ne les pas recevoir sans en avoir fait auparavant l'espreuve, encore qu'elles parussent les plus veritables du monde. Parce qu'en effet ce me seroit vne grande honte, que la Nature m'eust donné des yeux pour voir, & vn entendement pour entendre, & que ie demandasse à Aristote & aux autres Philosophes, quelles sont les figures & les couleurs des choses & quel est leur estre & leur nature. Ouurez les yeux (diroit Platon) seruez-vous de vostre esprit & de vostre suffisance, & ne craignez rien; car celuy-là mesme qui forma Aristote vous a formez aussi, & le mesme qui fit vn si grand esprit, pourra bien encore en créer vn plus grand; sa main n'estant pas moins puissante ny adroite. Il est pourtant bien raisonnable d'avoir les excellents Autheurs en grande veneration, pour la quantité des choses qu'ils nous ont apprises: mais il y faut apporter quelque moderatiō, & ne pas estouf-

fer entierement tout ce que nous auons d'esprit : dautant que la science de celuy qui apprend, ne consiste pas à croire le Maistre qui l'enseigne ; mais son entendement se doit seulement satisfaire & repaistre de la verité & conformité de la doctrine. Ainsi Platō parlant aux Medecins, & en leur nom, à tous ceux qui s'attachent & iurent sur les paroles du Maistre, dit, *Qu'il ne faut pas considerer seulement Hippocrate, mais si les choses dont il est question, s'accordent avec la raison & avec nostre esprit.* Car en faisant autrement, nous n'acquerons aucune science, mais vne foy humaine, qui est tout a fait contraire au desir que nous auons, de sçauoir. De la vraye science Aristote a dit : *Nous pouuons croire que nous sçauons vne chose, quand nous en connoissons la cause, comment elle en est la cause ; & qu'il ne se peut faire autrement.* Ce que nous ignorons quand nous n'auons qu'une foy & vne pieuse affection pour celuy qui nous enseigne. Que si nous voulons pousser cette cōsideration plus auant, nous trouuerons que non

O iij

seulement l'homme a permission d'examiner & de soumettre à la preuve ce que disent Aristote & Platon, & tous les autres Philosophes naturels; mais que si les Philosophes & les Anges qui en savent plus que tous les Philosophes du monde, viennent à luy enseigner quelque doctrine que ce soit, il luy est conseillé & commandé de ne pas croire, sans avoir auparavant éprouvé & connu si la doctrine est vraie ou fausse, & sans avoir opposé toutes les difficultés & argumens qui se peuvent faire & objecter sur cette matiere. C'est pourquoy l'Apostre sçachant bien que nous sommes sans cesse environnez de Demons, qui ne cherchent qu'à nous perdre, & de nos bons Anges qui nous gardent & preservent, & que les uns & les autres parlent à nous, & nous montrent les choses en leur langage spirituel; il nous conseille de ne leur pas adiouster foy: tant que nous ayons esprouvé & examiné si ce sont de bons ou de mauvais Anges. Ainsi dit-il, *Mes freres ne vous fiez pas à toute sorte d'Esprits, mais esprouvez s'ils*

font de la part de Dieu. Quelle Ambassade plus certaine & plus vraye, & de plus grande importance pour le genre humain, fut iamais faite au monde, que celle de l'Archange Gabriel vers la sainte Vierge ? & neantmoins elle ne laissa pas de l'esprouuer & de l'examiner premierement, & de luy opposer les plus fortes raisons qui se pouuoient trouuer sur cette matiere; & voyant & croyant que c'estoit vn bon Ange, & que sa salutation estoit bonne, elle luy dit; *Je suis la seruante de mon Dieu, presté à consentir à tout ce que vous me dites.* Ce que si elle eust fait sans cette precaution, elle ne se fust pas acquittée de son deuoir.

Mais pour retourner à nostre propos, Platon dit *Que celuy qui ne veut pas croire ce qu'on luy dit, doit refuter, & celuy qui ne peut pas refuter, doit croire.* Par où il nous donne à entendre qu'il y a deux differences d'esprits parmy les hommes de lettres; les vns qui ne sont pas assez habiles pour refuter, & à ceux là il ordonne de croire, encore que la doctrine

O iiii

de l'Autheur ne les satisfasse pas ; Les autres , qui sont assez habiles pour refuter , & pour ceux cy , il les oblige à rendre la raison de leur incredulité. Puisque donc la responce qu'Aristote a donnée au Probleme , ne me contente pas , ie suis obligé par ce que ie viens de dire , à rendre la raison pourquoy mon entendement ne la veut pas recevoir , & cette raison est claire , &c.

Au lieu de. *Mais s'il est vray que chaque action &c. page 181. iusques à ces mots, Pour ce qu'on ne scauroit trouver dans le corps humain deux actions si contraires, &c. page 183. il y a dans l'autre impression ce qui suit.*

MAis s'il est vray que chaque action demande son particulier instrument, il faut necessairement qu'il y ait dans le cerueau vn organe pour la memoire, & vn autre pour l'imagination. Pour ce qui est de l'entendement, la Nature n'a point fait pour luy aucun

instrument, comme nous auons dit vn peu auparauant ; quoy qu'il en faille pour les images & les especes, ainsi que nous prouuerons bien-tost ; dautant que si tout le cerueau estoit organisé d'une mesme sorte, tout seroit ou memoire ou imagination ; Or est-il que nous voyons des actions fort differentes, donc il faut de necessité qu'il y ait diuers instrumens. Encore que si l'on vient à ouurir la teste, & que l'on fasse l'anatomie du cerueau, tout paroist composé d'une mesme façon, d'une substance semblable, sans aucune difference, ny de parties ny de nature. I'ay dit, qu'il paroist, parce que comme remarque Galien, la nature a mis beaucoup de choses dans le corps de l'homme, qui sont composées, & que les sens neantmoins iugent estre simples, à cause de la subtilité du mélange. Ce qui pourroit aussi arriuer en ce qui est du cerueau de l'homme, quoy qu'à la veüe il ne paroisse rien de tel. Outre cecy, il y a quatre petits ventricules dans la capacité du cerueau, dont Galien apprendra l'usage à celuy qui le

voudra ſçauoir de luy. Mais pour moy ie tiens que le quatriefme ventricule, qui eſt au derriere de la teſte, n'a point d'autre fonction, que de cuire & d'eſpurer les eſprits vitaux, & les conuertir en eſprits animaux, pour donner le ſentiment & le mouuement à toutes les parties du corps, *pource que on ne ſçau- roit &c.*

CHAPITRE IX.

Où ſont rapportez quelques doutes & argumens qu'on peut faire contre la doctrine du precedent Chapitre, avec les reſponſes.

L'Une des raiſons pourquoy la ſageſſe de Socrate a eſté iuſques au iourd'huy ſi celebre, ce fut qu'apres auoir eſté iugé par l'Oracle d'Apollon, pour le plus ſage homme du monde, il parla de cette forte. *Je ne ſçay qu'une choſe, qui eſt que ie ne ſçay rien.* Tous

ceux qui ont leu ou entendu ce mot, tiennent qu'il fut dit, pource que Socrate estoit vn homme tres humble, qui auoit à mespris les choses du monde, & qui en comparaison des diuines, ne faisoit estat de rien. Mais en effet ils se trompent: car pas vn Philosophe ancien n'eut cette vertu d'humilité, & n'a t'on sceu ce que c'estoit, deuant que nostre Seigneur vint au monde, & nous l'enseignast

Ce que Socrate voulut faire entendre par là, ce fut le peu de certitude qu'il y a dās les sciences humaines. & combien l'entendement du Philosophe a peu de repos & d'assurance en tout ce qu'il sçait; voyant par experience que tout est plein de doutes & de difficultez, & que sans crainte d'estre contredit, on ne peut donner son sentiment sur quoy que ce soit: aussi a-t'il esté dit: *Quelles pensées des hommes estoient timides & toutes leurs preuoyances incertaines.* Mais celuy qui doit auoir la vraye science des choses, doit demeurer ferme & en repos, sans crainte ny soubçon d'estre trompé, & le

Philosophe qui n'est pas tel, peut dire véritablement & sans feinte qu'il ne sçait rien.

Galien auoit cette mesme pensée, quand il dit ; *Que la science estoit vne connoissance conuenable , ferme & qui ne s'esloignoit iamais de la raison; qu'on ne la trouuoit point chez les Philosophes , principalement lors qu'ils recherchoient la nature des choses , & moins encore en ce qui regarde la Medecine , & pour le dire en un mot , qu'elle ne venoit pas iusqu'aux hommes.* Suiuant cecy, la vraye connoissance des choses doit estre demeurée au delà de nous, & l'homme n'a seulement qu'une espee d'opinion , qui le tient incertain & en doute , si ce qu'il dit est veritable ou non. Mais ce que Galien remarque plus particulierement en cecy, est que la Philosophie & la Medecine sont les sciences les plus incertaines qu'ayent les hommes. Et s'il est ainsi, que dirons nous de la Philosophie dont nous traitons , où l'entendement fait une anatomie de choses si obscures, comme sont les puissances & les habile-

tēz de l'ame raisonnable ? sur laquelle
matiere il s'offre tant de doutes, & de
difficultez, qu'il n'y a rien surquoy l'on
se puisse fonder ny arrester. L'une des-
quelles & des principales, c'est que
nous auons fait l'entendement vne puis-
sance qui a besoin d'organe, comme
l'imagination & la memoire, & luy
auons donné le cerueau avec la seche-
resse, pour luy seruir d'instrument en ses
actions; chose fort esloignée de la do-
ctrine d'Aristote & de tous ses Secta-
teurs, qui faisant que l'entendement fust
separé de l'organe corporel, prouuoient
facilement que l'ame raisonnable estoit
immortelle, & qu'estant sortie du corps,
elle subsistoit éternellement, & bien
qu'on puisse soustenir que l'entende-
ment se sert d'un organe corporel, le
chemin nous en est fermé, à faute de
demonstrations valables. Dailleurs, les
raisons surquoy s'est fondé Aristote,
pour prouuer que l'entendement n'estoit
pas vne puissance organique, sont de
telle force, que l'on ne scauroit conclur-
re autrement; pource qu'il appartient à

cette puissance, de connoître & d'entendre la nature & l'estre de toutes les choses matérielles qui sont au monde, & si elle estoit iointe avec vne chose corporelle, cette chose empescheroit qu'on ne connût les autres, comme nous voyons dans les sens extérieurs; que si le goût est amer, tout ce que la langue touche, semble avoir la même saveur: & si l'humeur CrySTALLINE est verte ou jaune, l'œil juge que tout ce qu'il voit, est de la même couleur; Et la cause en est que *ce qui est dedans empesche l'entrée de ce qui est au dehors*. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit mêlé avec quelque instrument corporel, il seroit susceptible de qualité matérielle, pource que ce qui se joint avec ce qui est chaud ou froid, nécessairement doit avoir communication de chaleur ou de froidure. Or de dire que l'entendement soit chaud, froid, humide ou sec, c'est vne proposition abominable aux oreilles des Philosophes naturels.

L'autre principale difficulté, c'est qu'Aristote & tous les Peripateticiens

establiſſent deux autres puiſſances, outre l'entendement, l'imagination & la memoire, qui ſont, la reminſcence & le ſens commun, ſe fondant ſur cette regle, qui dit que *les puiſſances ſe connoiſſent par les actions*. Ils trouuent qu'outre les actions de l'entendement, de l'imagination & de la memoire, il y en a deux autres fort differentes ; donc l'eſprit de l'homme conſiſte en cinq puiſſances & non en trois ſeulement, comme juſques icy nous auons prouué.

Nous auons dit auſſi au chap. precedent ſuiuant l'opinion de Galien, que la memoire ne fait autre choſe au cerueau, que garder les figures & les eſpeces des choſes, tout de meſme qu'un coffre retient en garde les habits, & tout ce qu'on met dedans. Et ſi par cette comparaiſon nous deuons entendre l'office de cette puiſſance ; il eſt beſoin de mettre vne faculté raiſonnable, qui tire & qui faiſe ſortir les figures de la memoire & les repreſente à l'entendement, ainſi qu'il eſt neceſſaire que quelqu'un ouure le coffre pour en tirer

ce qui a esté mis dedans. Outre cecy nous auons dit, que l'entendement & la memoire estoient deux puissances contraires, & que l'une estoit la ruine de l'autre, pource que l'une demande beaucoup de secheresse, & l'autre beaucoup d'humidité & de mollesse au cerueau. Et si cela est vray, pourquoy est-ce que Platon & Aristote ont dit que les hommes qui ont la chair douce ont grand entendement, veu que cette douceur est vn effet de l'humidité ? Nous auons dit aussi que pour auoir bonne memoire, il falloit que le cerueau fust mou, d'autant que les figures s'y doivent imprimer comme en les pressant, & que si il est dur, elles ne pourront pas facilement se grauer. Il est bien vray que pour receuoir promptement la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau mou; mais pour conseruer long-temps les especes, tous les Philosophes tiennent que la dureté & la secheresse sont necessaires; comme il appert aux choses de dehors; car la figure imprimée en vne matiere molle, s'efface aisement, mais
ne

ne se perd iamais, quand c'est dans vne matiere seche & dure : Ainsi voyons nous plusieurs personnes qui apprennent facilement par cœur ; & qui oublient incontinent apres. Dequoy Galien donne la raison, & dit que ceux-là par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme ; ce qui fait que la figure s'efface aussi tost ; comme il en arriueroit, si l'on pretendoit grauer sur l'eau. D'autres au contraire retiennent difficilement quelque chose, mais n'oublient iamais ce qu'ils ont vne fois appris. Partant il semble impossible d'auoir cette difference de memoire, dont nous auons parlé, d'apprendre facilement & de retenir long-temps.

Aussi est-il difficile à comprendre comment tant de figures s'impriment ensemble au cerueau, sans que les vnes effacent les autres, & qu'il n'arriue pas la mesme chose que nous voyons arriuer en vn morceau de cire molle, sur lequel si l'on imprime plusieurs cachets de differentes formes, il est certain que

P

les vns deffont les autres , & qu'il ne reste qu'une confusion de figures. Et ce qui ne donne pas moins de peine & de difficulté , c'est de sçavoir d'où vient que quand la memoire s'exerce , elle se rend plus facile à recevoir les figures, estant certain, que l'exercice non seulement du corps , mais encore plus de l'esprit, essuye & desseiche la chair.

[Il est tres mal-aisé aussi d'entendre, comment l'imagination est contraire à l'entendement, s'il n'y a point d'autre raison plus pressante , que de dire que les parties subtiles du cerueau , se resoudent & se dissipent par la chaleur , & qu'il ne demeure que les plus grossieres & les plus terrestres ; attendu que la melancholie est l'une des plus grossieres & terrestres humeurs de nostre corps. Et neantmoins Aristote dit que l'entendement ne se sert de pas une autre, tant que de celle-là ; La difficulté se fait encore plus grande, quand on vient à considerer que la melancolie est une humeur grossiere, froide & seche, & que la bile est d'une substance delicate, & d'un

temperament chaud & sec: cependant la melancholie est plus propre à l'entendement que n'est la bile. Ce qui semble repugner à la raison, pource que cette dernière humeur aide l'entendement par le moyen de deux qualitez, & luy est contraire en vne seule, qui est la chaleur; & la melancholie l'aide par la secheresse, & rien plus, & luy est contraire par sa froideur & grosseur de substance, qui est ce que l'entendement a le plus en horreur. Ainsi Galien donne-t'il plus d'esprit & de prudence à la bile qu'à la melancholie, quand il dit: *La dextérité & prudence vient de la bile, l'intégrité & la constance, de l'humeur melancholique.*

Enfin on demande d'où vient que l'attachement à l'estude & l'affidüe contemplation, en rend plusieurs sçauans & sages, qui au commencement auoient faute des bonnes qualitez naturelles que nous disons; & cependant à force d'agitation d'esprit, ils viennent à acquérir la connoissance de plusieurs veritez qu'ils ignoroient auparauant. Ils n'auoient

P ij

pas le temperament requis pour y paruenir, car s'ils l'eussent eu, il ne leur eut pas esté besoin de trauailler tant.

Toutes ces difficultez & beaucoup d'autres, sont contre la doctrine que nous auons enseignée au chap. precedent; parce qu'en effet la Philosophie naturelle n'a pas de si certains principes que les Mathématiques, dans lesquelles vn Medecin & Philosophe qui seroit aussi Mathematicien, peut tousiours faire des demonstrations; mais quand il viendra à traiter vn malade suivant les regles de la Medecine, il y commettra plusieurs erreurs, & non pas tousiours par sa faute, puisque dans les Mathématiques il rencontroit tousiours bien, mais à cause de l'incertitude de son art. C'est pourquoy Aristote a dit: *Que le Medecin qui apporte toutes les diligences requises dans son art; encore qu'il ne guerisse pas tousiours son malade, ne doit pas estre tenu pour mal habile homme en son mestier; mais si le mesme faisoit quelque faute dans les Mathématiques, il ne seroit point excusable; car*

si l'on employe en cette science tous les soins qui y sont necessaires, il est impossible de faillir. De sorte que encore que nous ne fassions pas de demonstrations de cette doctrine, il n'en faut pas attribuer toute la faute à nostre esprit, ny croire pour cela, que ce que nous auons dit soit faux.

A la premiere & principale difficulté l'on respond, que si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust aucun besoin de chaleur, froideur, humidité ny secheresse, ny de toutes les autres qualitez corporelles, il s'ensuiuroit que tous les hommes seroient d'un mesme entendement, & que tous raisonneroient également bien. Or est il que nous voyons par experience, qu'un homme a meilleur entendement, & discourt mieux que l'autre: donc il faut croire que cela vient de ce que l'entendement est vne puissance organique, qui est mieux disposée en l'un qu'en l'autre, & non pour aucune autre raison. Car toutes les ames raisonnables & leurs entendemens estans separez du

P iij

corps, sont d'égale perfection & sçavoir. Ceux qui suivent la doctrine d'Aristote, voyant par expérience que quelques-uns raisonnent mieux que les autres, ont trouvé un eschappatoire tout apparent: disant que si un homme raisonne mieux que l'autre; cela ne vient pas de ce que l'entendement soit une puissance organique, ny de ce que le cerveau soit mieux disposé en l'un qu'en l'autre: mais pour ce que l'entendement humain, tandis que l'ame raisonnable demeure au corps, a besoin des figures & des especes qui sont en l'imagination & en la memoire; à faute de quoy l'entendement vient à discourir mal, & non par sa faute, ny pour estre joint à une matiere mal organisée. Mais cette réponse est contre la doctrine du mesme Aristote, qui prouve que l'entendement est d'autant meilleur, que la memoire est mauvaise: & au contraire, que plus la memoire s'elevera & montera de degrez; plus l'entendement s'abaissera & se relaschera: ce que nous avons desja prouvé de l'imagina-

tion. En confirmation de cecy , Aristote demande pourquoy estant vieux nous auons si mauuaise memoire & si bon entendement , & quand nous sommes ieunes , nous auons bonne memoire & mauuais entendement ? L'experience nous en fait voir vn exemple , & Galien le remarque aussi , que quand le temperament & la bonne composition du cerueau se corrompt dans la maladie , souuent nous perdons l'usage des actions de l'entendement , tandis que celles de la memoire & de l'imagination demeurent en leur entier ; ce qui ne pourroit pas arriuer si l'entendement n'auoit pour soy vn instrument particulier , & distingue de celuy des autres puissances. Je ne sçay ce que l'on peut respondre , si ce n'est de dire que cela se fait par quelque relation metaphysique , composée d'acte & de puissance , qu'ils ne sçauent eux mesmes ce que c'est , ny ce qu'ils veulent dire par là , ny homme qui viue ne les entend. Il n'y a rien qui nuise tant au sçauoir de l'homme, que de confondre les scien-

ces, & de traiter dans la Metaphysique ce qui est de la Philosophie naturelle; & au contraire ce qui est de la Philosophie naturelle dans la Metaphysique.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde n'ont pas grand poids; car il ne s'ensuit pas qu'à cause que l'entendement doit connoître les choses matérielles, il ne doive pas avoir un organe ou un instrument corporel; Pour ce que en effect les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissance, & d'elles ne sortent point d'espèces, de mesme que *l'objet sensible appliqué immédiatement au sens, ne cause point d'action dans le sens.* Cela se void clairement en la faculté du toucher; car quoy que son organe soit composé de quatre qualitez matérielles, & qu'il ait en soy quantité, mollesse, ou dureté, neantmoins la main ne laisse pas de reconnoître si une chose est chaude ou froide, dure ou molle, grande ou petite; Et si l'on demande comment la chaleur naturelle qui est en la main, n'empê-

che pas au toucher de connoistre la chaleur qui est en la pierre ? Nous respondrons que les qualitez qui seruent à la composition de l'organe, ne font point d'impression, ny n'apportent point de changement dans le propre organe, & que d'elles ne sortent point d'especes pour les faire connoistre. Il appartient aussi à l'œil de connoistre toutes les figures & quantitez des choses, & nous voyons pourtant que l'œil luy mesme a sa propre figure & quantité, & que des humeurs & tuniques qui le composent, il y en a qui ont de la couleur, aussi bien que de transpraentes ; ce qui n'empesche point que par le moyen de la veüe, nous ne connoissions les figures & quantitez de toutes les choses qui sont mises deuant nous. Et c'est, parce que les humeurs & les tuniques, la figure & la quantité seruent à la composition de l'œil, & que ces choses-là ne peuuent alterer, ny changer la puissance de la veüe ; au moyen dequoy elles n'empeschent pas que l'on ne connoisse les figures de dehors. Nous disons la mesme

chose de l'entendement, que son propre instrument (bien que ce soit vn objet sensible & ioint avec luy) il ne peut l'entendre, pource que de luy ne sortent point d'especes intelligibles qui le puissent alterer ou chāger, & la raison en est, *que c'est comme vne chose intelligible mise tout contre l'intellect, laquelle ne cause point d'action dans l'entendement.* Ainsi il demeure libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir rien qui l'en détourne. La seconde raison sur laquelle se fonde Aristote est encore plus legere que l'autre; car ny l'entendement ny aucun autre accident ne peuuent estre denommez d'aucune qualité materielle, c'est à dire, appelez chauds ou froids; attendu qu'ils ne peuuent estre de soy le subiet d'aucune qualité. De sorte qu'il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, avec le temperament des quatre premieres qualitez; pour faire qu'il puisse estre denommé de quelque qualité materielle, puisque c'est le cerueau qui est le subiet de la

chaleur, froideur, humidité & secheresse, & non pas l'entendement.

Quant à la troisieme difficulté qu'amenent les Peripateticiens, lors qu'ils disent, que en faisant que l'entendement soit vne puissance organique, on perd vn principe qu'il y auoit pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons qu'il y a d'autres argumens plus forts pour cet effet, desquels nous traiterons au chap. suiuant.

On peut respondre au second argument, que toute difference d'actions ne demonstre pas vne diuersité de puissances; car comme nous prouuerons cy-apres, l'imagination fait des choses si estranges, que si cette maxime estoit aussi vraye que les Philosophes vulgaires le pensent, ou s'il falloit l'interpreter comme ils l'interpretent, il y auroit plus de dix ou douze puissances dans le cerueau. Mais pource que toutes ces actions conuiennent en vn genre, elles ne denotent qu'une imagination, laquelle se diuise apres en plusieurs particulieres differences, à raison des diuer-

ses actions qu'elle fait. Composer les especes en presence des obiets ou en leur absence, non seulement ne conclud pas qu'il y ait des puissances differentes en genre, comme on veut que soient le sens commun & l'imagination; mais non pas mesme que ce soient des puissances particulieres.

On respond au troisieme argument, que la memoire n'est qu'une mollesse & douceur de cerueau, disposée par certaine sorte d'humidité, à recevoir & à garder ce que l'imagination conçoit, avec le mesme rapport qu'il y a entre le papier blanc & poly, & la personne qui doit escrire; Car comme l'Escriuain escrit sur le papier les choses qu'il ne veut pas mettre en oubly, & les reuint lire apres les auoir mises par escrit; tout de mesme doit on comprendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entendement ont connuës, & d'autres qu'elle forge elle-mesme: Et quand elle s'en veut ressouuenir, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. Pla-

on s'est feruy de cette comparaifon, quand il a dit, que craignant le peu de memoire de la vieillesse, il se haſtoit de s'en faire vne autre de papier, qui ſont les liures, afin que ſon travail ne ſe perdiſt point, & que quand il voudroit le reuoir, il peult luy eſtre repreſente: l'imagination en fait autant, eſcrivant en la memoire ce qu'elle y va lire, quand elles en veut reſſouuenir. Le premier qui a découuert cette opinion, ç'a eſté Ariſtote, & puis apres Galien qui a parlé de cette forte: *Car la partie de l'ame laquelle imagine quelle qu'elle ſoit, il ſemble que ce ſoit celle-là meſme qui ſe reſſouuient.* Et cecy paroift euident en ce que les choſes que nous imaginons avec ſoin, s'impriment bien auant dans la memoire, & celles à quoy nous penſons comme en paſſant, s'oublient incontinent. Or de meſme que l'Eſcriuain, quand il forme vne bonne lettre, il la lit aiſement & ſans faillir: ainſi en arriue-t'il à l'imagination: car ſi elle imprime avec force, la figure demeure au cerueau bien empreinte & marquée; autre-

ment à peine se peut-elle connoître. Cela mesme auient aussi aux Escritures anciennes, dont vne partie demeurant entiere, & l'autre vsée par le temps, on ne les sçauoit lire, si ce n'est en deuinant le plus souuent, & suppleant par coniecture à ce qui manque. L'imagination en fait iustement de mesme, quand quelques especes se sont perduës dans la memoire, & qu'il en demeure quelques autres. Delà est venue l'erreur d'Aristote, qui a creu pour cette raison, que la reminiscence estoit vne puissance differente de la memoire. Outre qu'il a dit que ceux qui ont vne grande reminiscence, sont de grand entendement: ce qui est pareillement faux: pource que l'imagination, qui est celle d'où procede la reminiscence, est contraire à l'entendement. De sorte que mettre les choses en memoire, & se souuenir d'elles apres les auoir sceuës, c'est vne action de l'imagination; comme d'escrire quelque chose & la retourner lire, est vne action de l'Escriuain & non pas du papier.

Ainsi la memoire demeure pour vne puissance passive & non active ; comme le papier blanc & poly, n'est autre chose qu'une commodité pour y pouvoir escrire.

Au quatriesme doute on peut respondre, qu'il ne sert de rien à l'homme pour l'esprit, d'avoir la chair dure ou delicate & douce, si le cerueau n'a aussi la mesme qualité, lequel nous voyons fort souvent avoir un autre temperament que celui de toutes les autres parties du corps. Mais quand bien la chair & le cerueau s'accorderoient en ce qui est de la douceur & mollesse, c'est un mauvais signe pour l'entendement, & un mauvais signe pour l'imagination. Qu'ainsi ne soit, considerons la chair des femmes & des enfans, & nous trouverons qu'elle est plus douce & plus delicate que celle des hommes, & neantmoins les hommes pour l'ordinaire ont meilleur esprit que les femmes. Et la raison naturelle de cecy, c'est que les humeurs qui font la chair douce, sont le flegme & le sang, pource que l'un & l'autre sont humides (comme nous l'avons desia

remarqué) & c est d'eux que Galie a dit, qu'ils redent les homes simples & hebe-
tez, & au contraire les humeurs qui en-
durcissent la chair, sont la bile & la me-
lancholie, d'où procede la prudence &
le sçavoir des hommes. De maniere que
d'avoir la chair douce & delicate, c'est
vn plus mauvais signe, que de l'avoir
seche & dure. Ainsi dans les hommes qui
sont d'un temperament egal par tout le
corps, il est fort aisé de deviner la dif-
ference de leur esprit, par la mollesse
ou dureté de la chair: car si elle est dure
& aspre, elle demonstre ou vn bon en-
tendement ou vne bonne imagination,
& si elle est molle & delicate, elle de-
note le contraire, qui est bonne me-
moire, peu d'entendement & moins
d'imagination: Or pour sçavoir si le
cerveau correspond à la chair; il faut
considerer les cheveux: car s'ils sont
gros, noirs, rudes & espais, c'est signe
d'une bonne imagination ou d'un bon
entendement: & s'ils sont deliez &
doux; c'est signe d'une grande memoi-
re & non d'autre chose. Mais celuy
qui

qui voudra distinguer & cōnoistre si c'est entendement ou imagination, quand les cheueux sont de la sorte que nous auons dit, doit considerer comme se comporte le ieune homme en ce qui est du rire, car cette action decouure fort si l'imagination est bonne ou mauuaise.

Quelle est la cause du ris, plusieurs Philosophes se sont efforcez de le scauoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre; seulement font-ils tous d'accord en cecy, que le sang est vne humeur qui prouoque l'homme à rire, quoy qu'aucun ne declare quelles sont les qualitez particulieres de cette humeur, pour faire que l'homme soit suiet à rire. *Quand les malades tombent en frenesie, & se mettent à rire au milieu de leurs resueries, ils sont moins en danger, que s'ils se monstrent soucieux & chagrins;* car le premier se fait par le moyen du sang, qui est vne humeur fort benigne; & l'autre est vn effet de la melancholie. Mais nous arrestant seulement en la doctrine que nous traitons, on vient faci-

Q

lement à entendre tout ce qu'on desire
sçavoir sur cette matiere. La cause du
ries n'est autre, à mon auis, qu'une ap-
probation que fait l'imaginative, quand
l'on void ou que l'on entend quelque
action ou quelque rencontre qui con-
vient fort bien : Et comme cette puis-
sance reside au cerueau ; alors qu'on ra-
conte quelqu'une de ces choses, aussit-
ost elle le remue, & apres luy, les mus-
cles de tout le corps ; ainsi nous approu-
uons souuent les propos aigus & sub-
tils en baissant la teste. Quand donc
l'imaginative est fort bonne, elle ne se
contente pas de chaque rencontre, mais
seulement de celles qui viennent fort
bien ; & si elles ne sont pas telles, elle
en reçoit plustost de la peine que de
la satisfaction. De là vient que rarement
voyons nous rire les hommes de gran-
de imagination : & ce qui est encore
plus à remarquer, est, que ceux qui rail-
lent fort agreablement & qui sont tres-
facetieux, ne rient iamais de ce qu'ils
disent, ny de ce qu'ils entendent dire
aux autres : pource qu'ils ont l'imagi-

nation si delicate & si subtile, que mesme leurs propres rencontres & gentillesses, n'y respondent pas encore & n'ont pas toute la conuenance & grace qu'ils voudroient. A quoy l'on peut adiouster, que la grace, outre la bonté de la chose qui se doit dire & faire à propos, doit estre nouuelle & non iamais ouye ny veuë. Ce que l'imagination ne desire pas toute seule, mais aussi les autres puissances qui gouernent l'homme: Ainsi nous voyons que l'estomach s'ennuye d'une mesme viande, & qu'il l'abhorre quand il en vse deux fois; la veuë, quand elle ne void qu'une mesme figure & couleur; l'ouye, quand elle n'entend qu'un mesme accord, pour bon qu'il puisse estre; & l'entendement, quand il ne vaque qu'à une mesme contemplation. C'est pourquoy aussi celuy qui raille bien, ne rit point des traits qu'il dit, pource que deuant qu'ils sortent de sa bouche, il sçait desia ce qu'il doit dire. D'où ie conclus que ceux qui font grands rieurs, sont tous depourueus d'imagination, de manière que

Q ij

quelque mot que ce soit , si froid soit-il, leur reuient & les touche extremement. Et pource que ceux qui sont fort sanguins , ont beaucoup d'humidité , laquelle nous auons dit estre contraire & nuire à l'imagination, ils sont aussi fort grands rieurs. L'humidité a cecy de propre, qu'à cause de sa douceur & mollesse , elle émouffe la pointe & oste les forces à la chaleur , & fait qu'elle ne brule pas tant : Ainsi la chaleur se trouue mieux avec la secheresse , parce qu'elle aiguise ses actions : Ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité , c'est signe que la chaleur est lasche & modérée , puisque cette chaleur ne la peut refondre ny consumer ; & avec vne chaleur si foible, l'imaginatiue ne peut bien faire son action. De là s'ensuit aussi que les hommes de grand entendement sont fort grands rieurs , pource qu'ils sont depourueus d'imagination : comme on lit de ce grand Philosophe Democrite, & de plusieurs autres que j'ay veus & remarqués. Nous connoissons donc par le moyen du rire , si les personnes

qui auront la chair dure & aspre, & qui auront outre cela les cheueux noirs & espais, dures & rudes, excellent ou en entendement ou en imagination. De maniere qu'Aristote s'est trompé en ce qui regarde la mollesse & douceur de la chair.

On peut respondre au cinquiesme argument, qu'il y a deux sortes d'humidité au cerueau : l'une, qui vient de l'air, quand cét element domine en la mixtion, & l'autre, de l'eau, par le moyen de laquelle se sont pestris ensemble les autres Elemens.

Si le cerueau est mou de la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à receuoir, & puissante à retenir long-temps les figures: pource que l'humidité de l'air est fort huileuse & pleine de graisse, à laquelle les especes des choses tiennent fort, comme l'on void aux peintures faites à l'huyle, lesquelles exposées au Soleil, & mises dans l'eau, ne reçoient aucun dommage, & si l'on respand de l'huile sur quelque escriture, iamaïs elle ne s'efface. Voire

Q. iij

mesme celle qui est si fort gastée qu'on ne la peut lire, deuiant lisible avec de l'huile, qui luy donne vne certaine splendeur & transparence. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de l'autre humidité, l'argument va bien; car s'il reçoit aisément, la figure vient aussi à s'effacer aisément, pource que l'humidité de l'eau n'a point de graisse, à laquelle les especes se puissent prendre & attacher. Ces deux humiditez se connoissent aux cheveux; celle qui vient de l'air les rend crasseux, huileux & comme pleins de beurre, & celle qui vient de l'eau, les rend seulement humides & plats.

On respond au sixiesme argument, que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du cachet dans la cire, mais bien en penetrant pour y demeurer attachées, ou de la façon que les oyseaux se prennent à la glus, & les mouches au miel; pource que ces figures n'ont point de corps, & ne se peuuent mesler, ny se corrompre les vnes les autres.

On peut respondre à la septiesme difficulté, que les figures pestrifient & amollissent la substance du cerueau, ny plus ny moins que la cire s'amollit en la maniant entre les doigts. Outre que les esprits vitaux ont la vertu d'addoucir & d'humecter les membres durs & secs, de mesme que nous voyons que la chaleur du feu amollit le fer. Et que les esprits vitaux montent au cerueau quand on apprend quelque chose par cœur, nous l'auons desia prouué cy dessus. Puistout exercice corporel ny spirituel ne de sseiche pas, tant s'en faut, les Medecins disent que le moderé engraisse.

On respond à l'argument huitiesme, qu'il y a deux genres de melancolie; vne naturelle, qui est comme la lie du sang, dont le temperament est froid & sec; & qui est de fort grosse substance; celle-là ne vaut rien pour l'esprit, mais rend les hommes ignorans, lourds & subiects à rire, pource qu'ils ont faute d'imagination. Il y en a vne autre qui s'appelle *bile noire*, ou *colere aduste*, laquelle selon l'opinion d'Aristote, fait les hom-

Q iij

mes tres sages, & dont le temperament est diuers comme celuy du vinaigre, qui tantost produit des effets de chaleur, faisant leuer la terre, comme de la paste, & tantost refroidit; mais demeure tousiours sec & d'une substâce fort delicate. Ciceron confesse qu'il auoit l'esprit pesant, pource qu'il n'estoit pas melancholique aduste, en quoy il dit vray: car s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si eloquent; pource que les melancholiques adustes ont faute de memoire, à laquelle appartient de discourir avec grand apparat. Elle a vne autre qualité qui sert beaucoup à l'entendement, qui est d'estre resplandissante comme l'agate, au moyen de laquelle splendeur, elle illumine le dedans du cerueau, afin que les figures se voyent bien. Et c'est ce qu'entendoit Heraclite, quand il a dit, *que la splendeur seche rendoit l'ame tres-sage*. laquelle splendeur la melancholie naturelle n'a pas, mais son noir est sombre & mort. Or nous prouuerons cy-apres, comme l'ame raisonnable a besoin d'auoir au cerueau vne

lumiere , pour voir les figures & especes.

On peut respondre au neuuiesme argument , que la prudence & dexterité d'esprit que dit Galien , appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se connoist ce qui est à venir; & pour cette cause Cicerō a dit *que la memoire estoit du passé & la prudence de ce qui est à venir.* La dexterité d'esprit est ce que nous appelōs subtilité finesse & ruse dās les choses & intrigues du monde. Et partant Ciceron a dit , *que la prudence estoit vne finesse qui par certaine voye pouuoit faire choix du bien & du mal.* Les hommes de grand entendement sont depourueus de cette sorte de prudence & d'adresse , pource qu'ils ont faute d'imagination : ainsi le voyons nous par experience dans les hommes de grand sçauoir , aux choses qui appartiennent à l'entendement; lesquels tirez delà , ne valent rien pour aller & venir dans les affaires du monde. Galien a tres bien dit que cette sorte de prudence procede de la bile : car Hippocrate comptant à Damagete son amy

en quel estat il trouua Democrite , quād il le fut voir pour le guerir , escrit qu'il estoit en plein champ , deffous vn Plan sans chausses ny chaussure , appuyé sur vne pierre , vn liure en la main , & enuironné de bestes mortes & depecées: dequoy Hippocrate se trouuant estonné luy demanda ce qu'il faisoit de ces animaux en cet estat là : à quoy il respondit qu'il cherchoit l'humeur qui rendoit l'homme changeant, rusé, double, & trompeur , & qu'il auoit trouué en faisant l'anatomic de ces bestes brutes , que la bile estoit la cause d'une si pernicieuse qualité, & que pour se vanger des hommes rusez & malins , il eust voulu les auoir traitez , comme il auoit fait le Renard , le Serpent , & le Singe. Cette forte de prudence , non seulement est odieuse aux hommes ; mais aussi saint Paul dit d'elle, *Que la prudence de la chair est ennemie de Dieu.* Et Platon en donne la raison quand il dit ; *Que la science qui est esloignée de iustice , merite plustost le nom de ruse & de finesse, que de sagesse & de vertu.* C'est d'elle que le Diable se sert

toufiours , quand il veut faire du mal aux hommes. *Cette sagesse (dit saint Iacques) ne descend pas du Ciel , mais elle est de la terre , elle est brutale & Diabolique.* Il y a vne autre sorte de sagesse , accompagnée de droiture & de simplicité ; par laquelle les hommes connoissent ce qui est bon , & reprouuent ce qui est mauvais. Galien dit que ce genre de sagesse appartient à l'entendement , pource que cette faculté n'est pas capable de malice ny de ruse , & qu'elle ne sçait pas seulement comme on fait le mal ; ce n'est que droiture , iustice , simplicité & franchise. L'homme qui est doué de cette sorte d'esprit , s'appelle droit & simple : ainsi Demosthene voulant gagner la bienueillance des Iuges , en vne harangue qu'il fit contre Æschines , les appelle droits & simples , eu égard à la simplicité de leur charge , dont Cicéron dit , *que leur deuoir est simple , comme la cause de tous les gens de bien n'est qu'une.* La froideur & la secheresse de la melancholie est vn instrument fort propre pour cette sorte de sagesse : mais cette me-

lancholie doit estre composée de parties subtiles & delicates.

On peut respondre au dernier doute, que quand l'homme se met à cōtempler quelque verité qu'il veut connoistre, & qu'il ne trouue pas incontinent, c'est dautant que son cerueau est priué du temperament necessaire pour ce qu'il desire, mais quand il s'arreste quelque temps en contemplation, aussi-tost accourt à la teste la chaleur naturelle (qui sont les esprits vitaux & le sang des arteres) qui font que le temperament du cerueau monte tousiours iusques à ce qu'il arriue au degré dont il a besoin. Il est vray que la grande speculation nuit aux vns & sert aux autres : car s'il ne manque gueres au cerueau pour paruenir au point de chaleur qu'il luy faut, il n'est pas besoin d'une longue speculation, & s'il passe plus auant, incontinent l'entendement se trouble par la presence de trop d'esprits vitaux : au moyen dequoy il ne paruiet pas à cette verité qu'il cherche : D'où vient que nous voyons plusieurs personnes qui disent

fort bien sur le champ , & qui s'estant preparez, ne font rien qui vaille. Les autres au contraire ont l'entendement filent, à cause de la grande froideur ou secheresse, qu'il faut de necessité que la chaleur naturelle soit long-temps dans leur teste, pour faire monter le temperament aux degrez qui luy manquent; ainsi font-ils bien mieux, quand ils ont eu le temps de premediter ce qu'ils ont à dire, qu'ils ne feroient pas sur le châp.

Au lieu de cecy, *L'une desquelles & des principales, c'est que nous avons fait l'entendement &c. page 221. iusques à ces paroles. D'ailleurs les raisons surquoy s'est fondé Aristote &c. page 221. il y a ainsi dans l'autre impression.*

L'Vne desquelles est, que nous auons donné à l'entendement pour instrument par lequel il peust agir, le cerueau avec la secheresse, ayant dit cy-dessus que la raison pour laquelle les hommes ont le cerueau organisé de la mesme façon que les bestes brutes,

estoit, parce que l'entendement, (par où l'homme surpasse de beaucoup les autres animaux) n'estoit pas vne puissance qui eust besoin d'organes corporels; si bien que la Nature n'auoit adiousté aucun instrumēt particulier pour luy, dans le cerueau de l'homme. Ce qu'Aristote prouue clairement quand il dit, qu'à cette puissance appartient de connoistre & d'entendre.

Au lieu de ce qui commence par ces mots. *A la premiere & principale difficulté l'on respond*, page 229. iusques à ceux-cy. *Cela ne vient pas de ce que l'entendement soit vne puissance organique* page 230. il y a dans l'autre impression.

A La premiere doute on' respond, que l'on considere dans l'homme deux sortes d'entendement, dont l'un est la puissance qui est dans l'ame raisonnable, & celuy-là est incorruptible, ainsi que l'ame raisonnable mesme, sans que ny en sa conseruation ny en

son estre, il depēde aucunemēt du corps ny de ses organes materiels, & pour ce qui regarde cette puissance, les argumēs que fait Aristote, ont lieu. L'autre sorte d'entendement, c'est tout ce qui se trouue necessaire dans le cerueau de l'homme, afin qu'il puisse entendre, comme il doit. C'est en ce sens là que nous auons accoustumé de dire que Pierre a meilleur entendement que Iean: ce qui ne se peut prendre pour la puissance qui est dans l'ame, parce qu'elle est d'égale perfection en tous, mais bien des autres puissances organiques, dont l'entendement se sert dans ses actions, desquelles il en fait bien quelques vnes, & les autres mal, non point par sa faute, mais parce que les puissances dont il se sert en quelques-vns, rencontrent de bons organes, & en d'autres, de mauuais. Ce qui ne se peut entendre d'une autre façon, puisque nous voyons par experience qu'il y a des hommes qui raisonnent mieux que les autres, & que la mesme personne discourt & raisonne bien en vn aage, & mal en l'autre, &

comme nous auons prouué cy-deffus, il y en a quelques-vns qui perdent le iugement, & d'autres qui le recourent par certaines maladies du cerueau. Cela se void particulièrement en la fièvre hectique, mieux qu'en aucune autre fièvre; parce que quand elle commence à gagner le cerueau, le malade commence aussi à parler & à raisonner plus eloquemment & plus iudicieusement qu'il n'auoit pas accoustumé, & tant plus ce mal s'enracine, plus en deuiennent excellentes les actions de l'entendement: Ce qu'aucun des Medecins anciens n'a considéré; quoy que cette connoissance soit d'importance si grande au commencement du mal, où la guerison est facile.

Mais quelles sont ces puissances organiques, dont l'entendement se sert en ses actions, il n'a pas encore esté resolu ny déterminé, dautant que les Philosophes naturels disent que si vn homme raisonne mieux que l'autre, *Cela ne vient pas de ce que l'entendement soit une puissance organique, &c.*

L'impression

L'Impression d'où ie tire ces additions, ayant esté faite apres la mort de l'Autheur, est si pleine de fautes, non seulement d'impression, comme sont des mots pour d'autres, ou des periodes entieres oubliées: mais aussi en ce qui est de l'ordre ou retranchement de ce que l'Autheur change ou adioust, qu'on y void les mesmes choses repetées en différentes façons. Ainsi cette difficulté qui commence par ces mots, *L'experience nous en fait voir un exemple &c.* page 231. se trouue deux fois dans ce mesme Chapitre; vne fois l'Autheur respond qu'on n'y scauroit que respondre, & l'autre fois il y respond ce qui suit.

Ce que ie dirois à ce propos, est que quand le cerueau se trouue plus humide qu'il ne faut; que la facilité de receuoir & de retenir s'augmente dans la memoire, mais que la representation des especes n'en est pas si viue ny si bonne, laquelle se fait mieux sans comparaison avec de la secheresse, qui ait de l'éclat

R

& de la splendeur, que non pas avec l'humidité qui est trouble & obscure; si bien que l'entendement vient à faillir en ses actions, à cause des tenebres & de l'obscurité des especes. Tout au contraire, ceux qui sont secs du cerueau, n'ont pas vne memoire qui reçoive & qui retienne bien: mais en recompense, ils sont pourueus d'une imagination qui leur fait voir nettement les figures, à cause de l'éclat qui accompagne la secheresse; & c'est cela dont l'entendement a plus de besoin, suivant ce dire d'Heraclite, *La splendeur seche fait l'ame tres-sage*. Quelle obscurité & quel trouble l'humidité respand sur les objets, & quelle lumiere la secheresse leur apporte, on le peut aisément reconnoître par la nuit, alors que regnent le vent du Midy ou du Nort: Le premier rend les Estoilles tristes & obscures, & l'autre, claires & resplendissantes. Il arriue la mesme chose à l'esgard des figures & des especes qui sont dans la memoire, si bien qu'il ne faut pas s'étonner que l'entendement manque

quelquefois , & quelquefois rencontre bien , selon que ces especes & ces figures dont il se sert dans sa contemplation , sont ou lumineuses ou obscures, sans que pour cela ce soit vne puissance attachée aux organes , ny qu'il y ait aucune faute de son costé.

Quelques Philosophes naturels ont voulu dire que l'incorruptibilité des Cieux , & leur clarté & transparence, aussi bien que le brillant des Estoilles, venoient de la grande secheresse qui entroit dans leur meslange. C'est pour cette raison que les vieilles gens raisonnent si bien , & dorment si mal , à cause, dis ie , de la grande secheresse de leur cerueau , qu'ils ont comme diaphane & transparent, & les especes & les figures , éclatantes comme des Astres. Et parce que la secheresse endurecit la substance du cerueau ; de là vient qu'ils apprennent si mal par cœur : Au contraire, les enfans ont bonne memoire, dorment bien, & raisonnent mal, à cause de la grande humidité du cerueau , qui le rend moû, opaque , plein de vapeurs,

R ij

de nuages & d'obscurités, & les especes troubles & peu claires, lesquelles venant à passer en cét estat là deuant l'entendement, luy font commettre des erreurs par la faute de l'obiet & non point par la sienne. C'est en cecy que consiste la difficulté qu'a trouuée Aristote à ioindre vn bon entendement avec vne grande memoire, & non pas que la memoire soit contraire à l'entendement. Car si nous y prenons bien garde, nous trouuerons qu'il n'y a point de puissance qui serue tant aux actions de l'entendement, que la memoire, dautant que s'il n'y auoit quelque chose qui luy gardast & representast les figures & les especes, il ne pourroit raisonner en façon du monde; si bien qu'à faute d'auoir où s'exercer, l'homme demeureroit court & tout hebeté. C'est ainsi que Galien raconte, qu'en vne certaine paste qu'il y eut en Asie, les hommes y perdirent tellement la memoire, qu'ils oublierent iusqu'à leurs propres noms; beaucoup perdirent aussi ce qu'ils auoient acquis dās

les arts & dans les lettres; si bien qu'ils furent obligez d'estudier tout de nouveau, comme s'ils n'eussent iamais rien appris. Quelques autres oublierent mesme iusqu'à leur langue & demeurèrent comme des bestes brutes, sans pouuoir ny parler, ny raisonner aucunement, faute de memoire. Ce fut pour cela, dit Platon, que les Anciens dresserent des Temples & des Autels à la Memoire, & l'adorerent comme la Deesse des Sciences; car il parle ainsi, *Mais outre les Dieux que tu m'as alleguez, il en faut encore inuoker d'autres, & principalement la Memoire, qui donne le premier poids & ornement à nos discours, afin qu'en public nous nous acquittions bien de nostre charge.* En quoy il a grande raison: car l'homme ne sçait qu'autant de choses que cette puissance luy en garde, qui est comme le Thresor des sciences. Or, ainsi que nous prouuerons ailleurs, quand le cerueau est bien temperé, & qu'aucune qualité n'y surmonte les autres, l'homme a tout ensemble grand entendement & grande memoire; ce qui n'arriueroit

R iij

pas, si ces deux puissances estoient deux veritables contraires.

Après ces mots, *Elles n'empeschent pas que l'on ne connoisse les figures de dehors,* page 233. dans l'autre impression il y a ce qui suit.

A Vtroisiesme argument on respond que la Memoire se peut consider en deux façons. L'une, comme vne puissance qui a son subiet dans l'ame raisonnable, & l'autre, entant qu'elle regarde vn organe corporel que la Nature a fabriqué au cerueau. Pour le premier, cela n'est pas de la Iurisdiction du Philosophe naturel, mais du Metaphysicien, de qui nous deuons apprendre ce qui en est. Pour le second: c'est vne chose si difficile à comprendre de quelle forte vn homme est pourueu de grande memoire, & l'autre n'en a point, & quels instrumens la Nature a faits dans nostre teste, pour nous ressouuenir du passé: que le Philosophe naturel est contraint

de feindre & de chercher des exemples, plus propres à le faire cōprendre, qu'ils ne sont veritables & certains. Platon voulant nous enseigner, comment il se peut faire qu'un homme soit de grande memoire & l'autre en ait peu, & comment l'un se ressouient du passé clairement & distinctement, & l'autre confusément, en a trouué deux exemples tres exprez, supposant vne chose qui n'est point. Feignons, ce dit-il, pour nous seruir d'exemple, que la Nature ait mis dans l'ame des hommes vn morceau de cire, aux vns, plus gros & aux autres, plus petit; aux vns, d'une cire plus pure & plus nette, & aux autres, plus sale & excrementeuse, aux vns, plus dure & plus difficile à penetrer, & aux autres, plus douce, plus molle & plus traitable: & que la veüe, l'ouye & les autres sens y impriment avec vn cachet, la figure de ce qu'ils ont perceu & découuert. Ceux qui ont beaucoup de cire, auront beaucoup de memoire, parce qu'ils ont vn grand champ, où pouuoir sceller. Ceux qui ont peu de

R iiii

cire, auront peu de memoire, pour la mesme raison: Ceux qui ont la cire sale, meflée d'ordures & excrementeuse, feront des figures confuses & mal marquées. Ceux qui l'ont dure, auront de la peine à apprendre de memoire, parce que cette cire recevra difficilement les figures. Ceux qui l'ont douce & molle, feront de grande memoire, apprendrôt & retiendront aisément par cœur tout ce qu'ils voudront sçavoir. Apres tout, il est certain, que Platon n'a pas creu, que quand la Nature nous forma, elle eust mis dans nos ames ces morceaux de cire, ny que la memoire de l'homme se fist de cette matiere; mais que c'est seulement vn exemple de chose feinte & accommodée à la dureté de nostre intelligence: Et non content de cét exemple, il en a cherché vn autre qui ne donne pas moins à entendre ce qu'il veut dire; qui est de l'Escriuain & du papier: *Car comme l'Escriuain &c. page 236.*

CHAPITRE X.

Où il est monstré qu'encore que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demeurer au corps, que pour discourir & raisonner, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit corruptible & mortelle.

Platon tenoit pour vne chose vraye que l'ame raisonnable estoit vne substance spirituelle, qui n'estoit pas subiette à la corruption ny à la mort, comme est celle des bestes brutes, & qu'au sortir du corps elle iouyssoit d'une vie beaucoup meilleure & plus tranquille : mais cela s'entend, dit Platon, quand l'homme a vescu selon les loix de la raison : car autrement, il vaudroit mieux pour le bien de l'ame, qu'elle demeurast tousiours dans le corps, que

de souffrir les peines dont Dieu chastie les méchans. Cette conclusion est si illustre & si Catholique, que s'il l'a trouuée par la bonté de son esprit, c'est iustement qu'il est appelé diuin : Cependant bien qu'elle soit telle, iamais Galien ne l'a peu comprendre, au contraire il l'a tousiours tenuë pour suspecte, voyant l'homme refuer & sortir de son bon sens, quand il auoit le cerueau trop eschauffé, & le voyant recouurer son iugement, par l'application des medicaments froids : Aussi disoit-il, qu'il auroit esté bien aise que Platon eust esté en vie, pour luy demander comment il estoit possible que l'ame raisonnable fust immortelle, attendu qu'elle souffroit si aisément du changement & de l'alteratiõ par la chaleur, la froideur, l'humidité, & la secheresse, veu mesme qu'elle sortoit du corps par vne trop grande ardeur de fièvre, ou par vne trop grande saignée, ou pource qu'on auroit pris de la ciguë, ou pour d'autres alterations corporelles qui ont accoustumé d'oster la vie ; là où, si elle estoit spirituelle,

comme dit Platon, la chaleur, qui est vne qualité materielle, n'auroit pas le pouuoir de luy faire perdre ses facultez, ny de renuerſer ſes operations. Ces raisons ont embrouillé Galien, & luy ont fait deſirer que quelque Platonicien luy en donnaſt la ſolution. Je croy qu'il n'en trouua point durant ſa vie; mais il eſt à craindre qu'après ſa mort, l'experience ne luy ait fait ſentir ce que ſon entendement n'auoit peu comprendre. Ainſi eſt-il certain que la démonſtration infaillible de l'immortalité de noſtre ame, ne ſe tire pas des raisons humaines, & qu'il ſe trouue moins encore des argumens pour prouuer qu'elle ſoit corruptible; car d'un & d'autre coſté on peut facilement reſpondre. Il n'y a que la foy qui nous rende certains de ſon éternelle durée. Nonobſtant cela Galien n'eut point de raiſon de ſe laiſſer embarrasſer par de ſi foibles argumens: car ce n'eſt pas bien conclure en Philoſophie naturelle, d'accuſer de défaut le premier & principal agent, alors que les actions qui ſe doiuent faire par le moyen de

quelque instrument, ne se rencontrent pas telles qu'il faudroit. Le Peintre qui peint bien, tenant le pinceau selon les regles de son art, est-il à blâmer quand avec vn mauuais pinceau il fait de mauuais lineamens & des figures comme effacées? & est ce bien raisonner de croire qu'un Escruiain ait dās les doigts aucune lesion ny manquement, quand à faute de trouuer vne plume bien taillée, il a esté contraint d'escrire avec vn baston?

Galien considerant les œuures merueilleuses qui sont dans l'Vniuers, & avec quelle sagesse & prouidence elles sont faites & ordonnées, a recueilly delà qu'il y auoit vn Dieu dans le monde, encore que nous ne le vissions pas des yeux corporels, duquel il a dit ces paroles. *Dieu n'a iamais esté fait, luy qui est increé de toute eternité.* Et en vn autre endroit, il a dit, que ce n'estoit pas l'ame raisonnable ny la chaleur naturelle, qui composoient cette fabrique du corps humain, mais que c'estoit Dieu luy-mesme ou quelque Intelligence tres-sage:

D'où l'on peut tirer cét argument contre Galien pour renuerfer sa mauuaise consequence: Tu soupçonnes que l'ame raisonnable soit corruptible, pource que si le cerueau est bien temperé, de vray elle raisonne & philosophe fort bien, & s'il s'échauffe ou se refroidit plus qu'il ne faut, elle tombe en delire & dit mille absurditez: La mesme chose se peut inferer en considerant les œuures que tu dis estre de Dieu: car s'il forme vn homme en vn lieu temperé, où la chaleur n'excede point la froideur, ny l'humidité, la secheresse; il le rend fort ingenieux & fort auisé: mais si la region est intemperée, tous les hommes y seront fots & ignorans. C'est pour cette cause que le mesme Galien dit, que c'est vne merueille si en Scythie il se rencontre vn homme sage; là où dans Athenes tous naissent Philosophes. Or de croire que Dieu soit corruptible, à cause qu'avec certaines qualitez, il fait bien telles & telles operations qui se font mal avec les qualitez contraires; Galien ne le

peut pas dire, puis qu'il a confessé que Dieu estoit eternal.

Platon va par vn autre chemin plus asseuré, disant qu'encore que Dieu soit Eternal, d'une puissance & d'une sagesse infinie, il agit dans ses œuvres comme vn agent naturel, & s'assujettit à la disposition des quatre premières qualitez; de façon que pour engendrer vn homme tres-sage & semblable à luy; il a esté obligé de chercher le lieu le plus temperé qui fust dans tout le monde, où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur, ny l'humidité, la secheresse; c'est pourquoy il a dit, *Que Dieu, comme amateur de la vaillance & de la sagesse, auoit choisi vn lieu qui deuoit produire des hommes tres-semblables à luy, & qu'il leur auoit donné tout le premier à habiter.* Et si Dieu vouloit créer vn homme tres-sage en Scythie, ou en quelque autre region intemperée, & qu'il ne se seruiſt pas de sa toute-puissance, il seroit bien mal-aisé que cét homme là ne fust grossier & ignorant, à cause des qualitez premières qui l'auroient composé, qui

seroient contraires au temperament de la sagesse : mais Platon n'infereroit & ne concluroit pas de là, comme a fait Galien, que Dieu seroit corruptible, ny suiet à aucune alteration, à cause que la chaleur ou la froideur auroient apporté quelque empeschement en ses oeuvres.

Cela mesme se doit dire quand l'ame raisonnable ne peut plus vser de sa sagesse & prudence, à cause que le cerueau est enflâmé, & ne pas croire pour cela qu'elle soit mortelle ny corruptible.

Sortir du corps & ne pouuoir souffrir la trop grande chaleur, ny les autres alterations qui tuent les hommes; monstre seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain, qui a besoin pour y demeurer, de certaines dispositions materielles, accommodées à cet estre d'ame qu'elle a; & que les instrumens avec lesquels elle doit agir, soient bien composez, & dans l'vnion & le tēperament requis pour ses actions; lesquelles choses manquant, il faut de necessité que l'ame manque aussi en ses

operations , & quitte le corps.

L'erreur de Galien consiste en ce qu'il veut verifier par des principes de la Philosophie naturelle, si l'ame raisonnable manquant de corps , meurt incontinent ou non ; attendu que c'est vne question qui appartient à vne autre science superieure, & dont les principes sont plus certains ; dans laquelle nous prouuerons que son argument ne vaut rien, & que ce n'est pas bien conclurre, de dire que l'ame de l'homme soit corruptible , à cause qu'elle demeure paisiblement au corps avec de certaines qualitez , & qu'elle en sort pour d'autres qualitez contraires. Ce qui n'est pas difficile à prouuer, d'autant que d'autres substances spirituelles plus parfaites que l'ame raisonnable , choisissent bien des lieux qui soient alterez par des qualitez materielles , où il semble qu'elles habitent avec plaisir , & s'il suruient d'autres dispositions contraires , incontinent elles s'en vont & ne les scauroient souffrir. Ainsi est il certain qu'il se trouue au corps de l'homme de certaines

caines dispositions dont le Diable est si amoureux que pour en iouyr, il entre dās la personne où elles sont, au moyen de quoy cette personne demeure possédée, & quand elles sont corrompues & altérées par des medicamens contraires, & qu'il a esté fait euacuation des humeurs noires, pourries & puantes, naturellement le Diable vient à en sortir. Cecy se void clairement par experience; car s'il se trouue quelque grande maison, obscure, sale, puante, triste, & inhabitée, bien-tost quantité d'Esprits Folets & de Demons Succubes & Incubes y accourent, mais si on vient à la nettoyer, à ouvrir les fenestres pour y faire entrer le Soleil & la lumiere, ces Esprits se retirent incontinent, particulièrement si la maison deuiet fort habitée, qu'on y prenne des plaisirs & passe-temps, & si l'on y touche plusieurs instrumens de musique.

Combien l'harmonie & la bonne consonance offensent le Diable, cela se prouue clairement par le texte de la Sainte Escriture; qui dit que quand Dauid pre-

S

noit sa Harpē, & qu'il la touchoit, au mesme instant le Diable fuyoit & sortoit du corps de Saül. Et quoy que cecy puisse auoir vn autre sens, ie croy que naturellement la Musique tourmentoit le Diable, & qu'il ne la pouuoit souffrir. Le peuple d Israël sçauoit desia par experience que le Diable estoit ennemy de la Musique, c'est pourquoy les seruiteurs de Saül parlerent de cette sorte: *Voila que Dieu permet que le malin esprit te tourmente, qu'il te plaise, Seigneur, de commander, & tous tes seruiteurs qui sont en ta presence, chercheront vn homme qui sçache toucher la Harpe, afin que quand ce méchant esprit t'aura surpris, il voye incontinent que tu supporte ton mal plus aisément.*

De façon qu'il y a des paroles & des coniurations qui font trembler le Diable, & qui plustost que de les ouyr, luy font quitter le lieu qu'il auoit choisi pour sa demeure. Ainsi Iosephe raconte que Salomon laissa par escrit certaines manieres de coniurer, par le moyen desquelles non seulement on chassoit le

Diabie dehors pour vn temps , mais il n'osoit iamais retourner dans le corps d'où on l'auoit vne fois chassé. Le mesme Salomon fit voir aussi vne racine dont l'odeur estoit si horrible au Diabie , qu'aussi-tost qu'elle estoit appliquée au nez du patient , le Diabie fortoit. Le Demon est si sale, si morne, & si fort ennemy des choses qui sont nettes, gayer & claires , que comme Iesus-Christ entra au pays des Gerasiens, saint Matthieu raconte qu'il rencontra en son chemin de certains Diabes qui s'estoient mis dans deux corps morts, qu'ils auoient tirez du sepulchre ; qui crioient & disoient *Iesus fils de Dauid, quelle indignation si obstinée as tu conceue contre nous , d'estre venu denant le temps nous tourmenter : nous te prions que si tu as à nous chasser du lieu où nous sommes , tu nous laisse entrer en ce troupeau de porceaux qui est là.* Aussi est-ce pour cette raison que la Sainte Escriture les appelle *Esprits immondes*. Par où il se void clairement , que non seulement l'ame raisonnable demande que le corps ait

S ij

de certaines dispositions pour le pouvoir informer & estre le principe de toutes ses actions; mais qu'elle en a encore besoin pour y demeurer comme en vn lieu propre & conuenable à sa nature; puisque les Diabes mesme, qui sont d'une substance bien plus parfaite, abhorrent certaines qualitez corporelles, & se plaisent en celles qui leur sont contraires. De façon que l'argument de Galien ne vaut rien; L'ame raisonnable sort du corps par vne grande & excessive chaleur, donc elle est corruptible, puisque le Diable en fait bien autant (comme nous auons dit) & toutesfois il n'est pas mortel.

Mais ce qui est le plus à remarquer en ce sujet, est que le Diable non seulement recherche les lieux qui sont alterez par des qualitez materielles, pour y demeurer avec ioye; mais aussi, quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez corporelles qui contribuent à cette fin. Et de fait si ie demandois maintenant pourquoy, quand il voulut deceuoir Eue, il

entra plustost dās vn Serpent venimeux, que dans vn Cheual, vn Ours, vn Loup, & plusieurs autres animaux qui n'estoient pas d'une figure si espouventable? Je ne sçay pas ce qu'on me pourroit respondre. Il est vray que Galien ne reçoit pas la doctrine de Moyse, ny de Iesus-Christ nostre Redempteur, parce que l'un & l'autre, à ce qu'il dit, parlent sans demonstration: mais j'ay toujours souhaitté que quelque Catholique me donnast vne resolution sur cette doute, & personne ne me l'a pû donner.

Il est certain (comme nous auons desia prouué) que la colere aduste & bruslée, est vne humeur qui enseigne à l'ame raisonnable, de quelle façon se doiuent dresser les embusches & les tromperies: Or est-il qu'entre les bestes brutes, il n'y en a point qui participe tant de cette humeur que fait le Serpent, si bien que la Sainte Escriture dit, qu'il est plus fin & plus rusé que tous les animaux. Quoy que l'ame raisonnable soit la derniere des Intelligences, elle est pourtant de mesme nature que le

S iij

Diabie & les Anges. Et comme l'ame raisonnable se sert de cette colere venimeuse , afin que l'homme soit adroit, fin & cauteleux , aussi le Diabie estant entré au corps de cette fiere beste, s'en rendit en quelque façon plus ingenieux & plus rusé. Cette façon de philosopher n'estonnera pas beaucoup les Philosophes naturels , parce qu'il y a quelque apparence de verité ; mais ce qui acheuera de les persuader, est, quand ils considereront que Dieu voulant detromper le monde , & luy enseigner ouuertement la verité (qui est vne action toute contraire à celle du Diabie) il vint sous la forme d'une Colombe & non d'une aigle, d'un Paon ou de quelques autres oyseaux de plus belle figure : & la cause en est , que la Colombe participe fort de l'humeur qui incline à droiture , verité & simplicité ; & n'a point de colere ? qui est l'instrument de la finesse & de la malignité.

Galien , ny les Philosophes naturels ne reçoivent aucune de ces choses, pource qu'ils ne peuuent comprendre

comment l'ame raisonnable & le Diable, qui sont des substâces spirituelles, se peuvent alterer par des qualitez materielles, telles que sont la chaleur, la froideur, l'humidité & la secheresse; parce que si le feu introduit de la chaleur dans le bois, c'est d'autant que tous deux ont corps & quantité qui seruent de subiet: ce qui n'est pas dans les substances spirituelles: Et quand on admettoit, disent-ils (ce qui est impossible) que les qualitez corporelles peussent causer aucune alteration dans la substance spirituelle; quels yeux a le Diable ny l'ame raisonnable pour voir les couleurs ny les figures des choses? quel sentiment du flairer ont-ils pour percevoir les odeurs? quelle ouye pour la Musique, & quel sens du toucher, pour estre offensez de la grande chaleur? pour toutes lesquelles choses sont necessaires les organes corporels. Et si l'ame raisonnable estant separée du corps se trouue offensée, reçoit de la chaleur & de la tristesse, il n'est pas possible que sa nature ne s'altere & ne vien-

ne enfin à se corrompre.

Ces difficultez ont embarrassé Galien & quelques Philosophes de nostre temps ; mais elles ne me font rien ; car lors qu'Aristote a dit que la plus grande propriété de la substance, c'estoit d'estre le sujet des accidens ; il n'a pas resserré cecy à la corporelle ny à la spirituelle, pource que les especes participent également la propriété du genre : Ainsi a-t'il dit que les accidens du corps, passent à la substance de l'ame raisonnable, & ceux de l'ame, au corps ; sur lequel principe il s'est fondé pour escrire tout ce qu'il nous a laissé de la Physionomie : D'autant plus que les accidens par lesquels s'alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité ny matiere ; si bien qu'ils se multiplient en vn moment dans le milieu, & passent au trauers d'une vitre sans la casser ; & deux de ces accidens, quoy que contraires en apparence peuuent demeurer en vn mesme sujet avec toute l'intention, c'est à dire, l'estendue de forces qu'ils scauroient auoir ; à raison dequoy le

mesme Galien les appelle (*Indivisibles*) & les Philosophes vulgaires (*Intentionels*,) Estant donc de cette sorte, ils peuvent bien auoir du rapport avec la substance spirituelle.

Pour moy, ie n'ay point de peine à croire que l'ame raisonnable estant separée du corps & le Demon aussi, ayent les facultez de voir, de sentir, d'ouyr & de toucher. Ce qui me semble aisé à prouver; car s'il est vray que les puissances se connoissent par les actions, il est certain que le Diable auoit la puissance de sentir & de flairer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon faisoit appliquer aux narines des Demoniacques; & qu'il auoit la puissance d'ouyr, puis qu'il oyoit la Musique que Dauid donnoit à Saül; Car de dire que le Diable receuoit ces qualitez avec l'entendement, cela ne se peut soustenir dans la doctrine des Philosophes vulgaires; dautant que cette puissance là est spirituelle, & que les obiets des cinq sens sont materiels; Si bien qu'il est besoin de chercher d'autres puissances dans l'a.

me raisonnable & dans le Demon, avec lesquelles ces obiets puissent auoir du rapport. Qu'ainsi ne soit, posons que l'ame du Mauuais Riche obtienne d'Abraham que l'ame du Lazare vienne au monde pour prescher ses freres, & leur persuader de viure en gens de bien, de peur de descendre au lieu des tourmens où il est : Je demande à cette heure, comment l'ame du Lazare pourra venir sans faillir en la Ville & en la maison de ceux-cy ? Or si elle vient à les rencontrer dans la ruë, en la compagnie d'autres ieunes hommes, si cette ame les reconnoistra à leur visage, & si elle sçaura bien les discerner d'avec les autres ? Et si les freres du mauuais Riche viennent à s'enquerir qui elle est & qui l'enuoye ; si elle aura quelque puissance qui luy fasse ouyr leurs paroles ? On peut faire la mesme question touchant le Diable, quand il alloit apres I. C. nostre Redempteur ; qu'il l'entendoit prescher, & qu'il luy voyoit operer des miracles ; quand ils disputerent ensemble au desert ; on peut, dis ie, demander

avec quelles oreilles le Démon entendoit les paroles & les réponses de Iesus-Christ?

C'est sans doute vn manque d'esprit & de bon entendement de croire que le Diable ou l'ame raisonnable estant separée du corps ne puissent pas connoistre les obiets des cinq sens, quoy que l'un & l'autre soient dépourueus d'instrumens corporels: Car par la mesme raison ie prouueray que l'ame raisonnable estant separée du corps ne peut entendre, imaginer, ny faire aucun acte de memoire; parce que tout ainsi que quand elle est au corps, elle ne peut voir, les deux yeux estant creuez; elle ne peut non plus raisonner ny se ressouuenir, lors que le cerueau est enflammé. Or de dire que l'ame raisonnable estant separée du corps, ne puisse raisonner, pource qu'elle a faute de cerueau, c'est vne resuerie tres-grande. Ce qui se prouue par la mesme Histoire d'Abraham. *Mon fils, ressouuiens toy que tu as receu des biens durant ta vie, & que le Lazare n'a eu que des maux. C'est pourquoy il*

reçoit maintenant de la consolation, & toy tu n'as que des tourmens. Outre cecy, entre vous & nous, il y a une si grande & si confuse distance, que ceux qui veulent passer d'icy à vous, ne le sçauroient, ny ceux qui sont où vous estes, venir à nous. Alors le Mauuais Riche respondit : Je vous prie donc, mon pere, d'envoyer le Lazare en nostre maison, pour rendre tesmoignage de ces veritez, à cinq freres que j'ay, de peur qu'ils ne descendent comme moy en ce lieu de tourments. D'où ie conclus que comme ces deux ames raisonnerét ensemble, & que le mauuais Riche se souuint qu'il auoit cinq freres en la maison de son Pere, & qu'Abraham luy remit en memoire la bonne vie qu'il auoit menée au monde, & les miseres du Lazare ; sans qu'il fust besoin de cerueau : ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels, ouyr sans oreilles, goustier sans langue, flairer sans nez, & toucher sans nerfs ny chair, voire beaucoup mieux sans comparaison que nous. La mesme chose doit s'entendre du Diable, puis qu'il est de la mesme nature que l'ame raisonnable.

L'ame du mauuais Riche pourra refoudre toutes ces doutes là , duquel S. Luc raconte, qu'estant en Enfer, il leua les yeux & vid le Lazare, qui estoit dans le sein d'Abraham , & qu'en s'écriant il dit ainsi : *Pere Abraham ayez pitié de moy ; Enuoyez le Lazare mouiller seulement le bout du doigt dans l'eau , afin qu'il me vienne rafraischir la langue , car cette flâme me tourmente infiniment.* De ce que nous auons dit cy dessus , & de ce que porte ce passage à la lettre , on peut recueillir que le feu qui brusle les ames en Enfer, est materiel, comme celuy que nous auons icy , & que par l'excez de sa chaleur, il causoit de la douleur au Mauuais Riche, comme il fait à toutes les autres ames , par la volonté & disposition diuine ; & que si le Lazare luy eust porté vn vaisseau plein d'eau froide, il en eust resenty vn grand soulagement en se mettant dedans. Et la raison en est claire ; car si l'ame de ce Riche ne pût demeurer au corps, pour la violente ardeur de la fièvre, & que quand il beuuoit de l'eau froide, il est certain que

son amē en receuoit vn grand contentement : pourquoy ne croirons nous pas qu'il en soit de mesme, lors que cette ame est vnīe aux flāmes de l'Enfer, le leuer des yeux du mauuais Riche, sa langue alterée & le doigt du Lazare, sont autant de noms des puissances de l'ame, dont se sert la Sainte Escriture pour se pouuoir exprimer. Ceux qui ne tiennent pas cette voye, & qui ne se fondent pas sur la Philosophie naturelle, disent mille absurditez.

Mais aussi peu doit-on inferer & conclurre, que si l'ame raisonnable ressent de la douleur & de la tristesse, à cause que sa nature est alterée par des qualitez qui luy sont contraires, elle soit pour cela corruptible ny mortelle. Car on void que les cendres sont cōposées des quatre Elemens, & d'acte & de puissance, & neantmoins il n'y a point d'agent naturel au monde qui les puisse corrompre, ny qui leur fasse perdre les qualitez conuenables à leur nature. Nous sçauons tous que le temperament des cendres, c'est d'estre froides & seches:

Or nous auons beau les ietter dans le feu, elles ne quittent iamais leur froideur radicale, & quoy qu'elles demeurassent cent mille ans dans l'eau, il est impossible quand elles en seront tirées, qu'elles retiennent iamais aucune humidité qui leur soit propre & naturelle. Cependant on ne laissera pas de confesser que par le moyen du feu elles reçoient de la chaleur, & par le moyen de l'eau, de l'humidité: Mais ces deux qualitez leur sont seulement superficielles & durent peu dans le suiet, car on ne les a pas si tost séparées du feu qu'elles redeuiennent froides, & l'humidité ne leur dure pas vne heure apres qu'on les a tirées de l'eau.

Mais il s'offre vne difficulté sur le dialogue du Mauuais Riche avec Abraham, qui est, pourquoy l'ame d'Abraham sceut des raisons plus subtiles que l'ame du mauuais Riche, veu que nous auons dit cy-dessus, que toutes les ames raisonnables depuis qu'elles sont sorties du corps, estoient toutes d'une égale perfection & sçauoir? A quoy l'on peut

respondre de l'une de ces deux façons, ou en disant que la sagesse & la science que l'ame auoit acquise estant dans le corps ne se perd pas quand l'homme meurt, au contraire, se rend plus acheuée, en s'éclaircissant de ses doutes, & se purgeant de quelques erreurs. L'ame d'Abraham partit de cette vie tres sage & tres-sçauante, & pleine de plusieurs reuelations & secrets que Dieu luy communiqua comme à son amy: Là ou necessairement l'ame du Mauuais Riche deuoit estre sortie ignorante; premiere-ment à cause du peché qui nourrit cette ignorance dans l'homme, & seconde-ment à cause que les richesses produisent vn effet tout contraire à celuy de la pauureté; celle-cy donne de l'esprit à l'homme, ainsi que nous prouuerons cy-apres, au lieu que les richesses & la prosperité, l'ostent tout a fait. On peut respondre d'une autre façon, suiuant nostre doctrine, en disant que la matiere dont ces deux ames disputoient, estoit de Theologie Scholastique: car de sçauoir si en Enfer il y a lieu de misericorde,

sericorde; si le Lazare y pouuoit venir du Limbe, & s'il estoit à propos d'en uoyer au monde quelque mort qui declarast aux viuans la peine & les horribles tourmens des damnez; ce sont tous points de Theologie Scolastique, dont la decision appartient à l'entendement, comme ie prouueray cy apres: Or est-il que des quatre premieres qualitez, il ne s'en trouue point qui trouble tant cette puissance que fait l'excessiue chaleur, de laquelle le Mauuais Riche estoit infiniment tourmenté: mais pour l'ame d'Abraham, elle demouroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit beaucoup de ioye & de consolation; de sorte qu'il ne se faut pas estonner si elle raisonnoit mieux. C'est pourquoy ie conclus que l'ame raisonnable & les Demons, se seruent des qualitez materielles pour agir, & que de ces qualitez, il y en a quelques vnes qui les blessent & leurs contraires, qui leur plaisent: Et que pour cette raison ils cherchent à demeurer en certains lieux, & fuyent les autres, sans estre pour cela aucunemēt corruptibles.

T

CHAPITRE XI.

Où l'on donne à chaque difference d'esprit la science qui luy conuient plus particulièrement, en luy ostant celle qui luy repugne, & qui luy est contraire.

Tous les arts (dit Cicéron) sont establis sous de certains principes vniuersels; lesquels estant appris avec estude & trauail, enfin on vient à acquérir la science. Mais l'art de Poësie a cecy de particulier, que si Dieu & la Nature n'ont fait l'homme Poëte, on ne gagne gueres de luy enseigner par regles & par preceptes, comme il doit faire des vers. L'estude & la science des autres choses, dit-il, consistent en preceptes & en art; mais le Poëte est Poëte par nature, il doit estre seulement excité par les forces de son esprit, & comme inspiré d'un diuin enthousiasme. Toutesfois Cicéron n'a point de

raison en cecy ; parce qu'en effet il ne se trouue ny science ny art inuentez dans les Republiques , dont l'homme puisse venir à bout s'il manque d'esprit, encore qu'il trauaille toute sa vie à en apprendre les preceptes & les regles ; au lieu que s'il vient à rencontrer la science que demande son inclination naturelle, nous voyons qu'en deux iours, il y est tout sçauant : Il en est tout de mesme de la Poësie, car si celuy qui y est nay, se met à composer des vers, il s'en acquitte parfaitement bien ; sinon il demeure tousiours tres mauuais Poëte.

Cecy supposé, il me semble qu'il est temps de connoistre par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chaque sorte de science, afin que chacun sçache distinctement, apres apres auoir desia découuert quelle est sa nature & son temperament, à quel art il est plus disposé. Les arts & les sciences qui s'acquierent par le moyen de la memoire, sont celles qui suivent ; la Grammaire Latine, ou de quelque autre langue que ce soit, la Theorie de

T ij

la Jurisprudence, La Theologie positive, la Cosmographie & l'Arithmetique.

Celles qui appartiennent à l'entendement, sont, la Theologie Scholastique, La Theorie de Medecine, La Dialectique, la Philosophie Naturelle & Morale, la pratique de la Jurisprudence qui est la science de l'Aduocat.

De la bonne imagination, naissent tous les arts & sciences qui consistent en figure, correspondance, harmonie & proportion; comme sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & la science de Prescher; La pratique de la Medecine, les Mathematiques, l'Astronomie, l'art Militaire, & celuy de gouverner vne Republique; Peindre, tracer, escrire, lire, estre agreable, poly, dire de bons mots & de bonnes rencontres; se monstrier subtil dans les choses qui consistent aux actions & intrigues de la vie; auoir vn certain esprit propre aux Machines, & à tout ce que font les Artisans: comme aussi vne certaine adresse que le peuple admire, qui est, de dicter à qua-

tre personnes en mesme temps des matieres diuerfes, & qui soient toutes bien rangées & dans vn bel ordre. De tout cecy nous ne pouuons pas faire vne euidente demonstration, ny prouuer chaque chose à part, car ce ne seroit iamais fait: mais nous le prouuerons en trois ou quatre sciences, & les mesmes raisons pourront seruir aux autres.

Dans le catalogue des sciences que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & celles que parlent toutes les nations du monde: ce qu'aucun homme sage ne peut nier, dautant que les langues n'ont esté qu'une inuention des hommes, afin de pouuoir communiquer ensemble & expliquer leurs conceptions les vns aux autres, sans qu'il y ait en cela plus grand mystere ny autres principes naturels, sinon comme ie dy, que les premiers inuenteurs se sont assemblez, & ont forgé des mots à leur fantaisie, ainsi que dit Aristote, & sont demeurez d'accord de ce que chacun signifieroit. C'est delà qu'est venu vn si grand nombre de

T iij

mots, & tant de façons de parler, avec si peu de regles & si peu de raison, que si l'on n'a bonne memoire, il est impossible de les comprendre ny retenir par aucune autre puissance. Combien sont mal propres l'imagination & l'entendement pour apprendre les langues & les diuerles façons de parler, l'Enfance le prouue clairement, en laquelle, quoy que ce soit vn aage ou l'homme est le plus depourueu de ces deux puissances, neantmoins, comme dit Aristote, il apprend mieux quelque langue que ce soit, que les hommes tout faits, encore que ces derniers soient beaucoup plus raisonnables: Et sans que personne le die, l'experience nous le monstre; car nous voyons que si vn Biscain de trente ou quarante ans vient demeurer à Castille, il n'apprendra iamais le langage du pays; mais que s'il est fort ieune, deuant qu'il soit deux ou trois ans, il semblera natif de Toledé. Le mesme arriue de la langue Latine & de toutes les autres; car toutes les langues sont d'une mesme nature: S'il est donc vray qu'en

l'age où regne le plus la memoire, & moins l'entendement & l'imagination, on apprend mieux les langues, que quand il y a faute de memoire, & que l'entendement est en sa vigueur, il est certain qu'elles s'acquierent par le moyē de la memoire, & non point par aucune autre puissance.

Aristote dit que les langues ne se peuvent apprendre par discours, & ne consistent point en raisonnement, & qu'ainsi il est necessaire d'entendre d'un autre les mots & leur signification, & de les garder en sa memoire. En suite dequoy il prouve que si l'homme est sourd dès sa naissance, infailliblement il doit estre muet, pource qu'il ne peut entendre d'un autre la prononciation des mots, ny la signification que les premiers inventeurs leur ont donnée. Que les langues soient un effet du bon plaisir & caprice des hommes, & rien plus, on le connoist clairement en ce que les sciences se peuvent enseigner en toutes langues, & qu'en chacune on peut dire & exprimer ce que l'autre a voulu dire.

T iij

Ainsi il ne se trouuera gueres de graues
Autheurs, qui ayent esté chercher vne
langue estrangere pour donner à enten-
dre leurs cōceptions; mais les Grecs ont
escriit en Grec, les Romains, en Latin,
les Hebreux, en Hebrieu, les Mores, en
Arabe, & ainsi fay-ie moy, en Espa-
gnol, pource que ie sçay mieux cette
langue qu'aucune autre. Les Romains,
comme gens qui estoient maistres du
monde, voyant qu'il estoit necessaire
qu'il y eust vne langue commune, par
le moyen de laquelle toutes les nations
peussent s'entrecommuniquer, & eux,
entendre ceux qui viendroient leur de-
mander iustice, & traiter des choses
concernant les affaires publiques du
pays, ils commanderent qu'on ouurist
des Escoles par tous les ressorts de leur
Empire, où l'on enseignast la langue La-
tine, si bien que cette langue s'est main-
tenüe florissante iusques aujourd'huy.

Pour la Theologie Scholastique, il est
certain qu'elle appartient à l'entende-
ment, attendu que les actions de cette
puissance, sont, distinguer, inferer, rai-

sonner, iuger & eslire; & qu'il ne se fait rien en cette science, que ce ne soit douter par inconueniens, respondre avec distinction, inferer contre la response ce qui se peut conclurre en bonne consequence, & puis respondre de-rechef, tant que l'entendement s'appaise & demeure satisfait. Mais la meilleure preuue qui se puisse faire sur ce suiet, c'est de donner à entendre, combien difficilement la langue Latine & la Theologie Scholaistique se trouuent ensemble, & comme on ne void gueres arriuer qu'un homme soit tout à la fois bon Latin & profond Scholaistique: De-quoy s'estonnant quelques Curieux qui s'en estoient desia auisez, ils ont recherché d'où cela pouuoit prouenir, & ont iugé que la Theologie Scholaistique estant escrite en langage grossier & commun, & les bons Latins ayant l'oreille accoustumée au doux & elegant stile de Cicéron, ils ne pouuoient s'accommoder ny prendre plaisir avec cette science. Il seroit à souhaiter pour ces Messieurs qui sçauent tant de Latin, que

en fust là la veritable cause, parce que en forçant & en accoustumant leurs oreilles, ils trouueroient enfin quelque remede à leur mal; mais pour en parler franchement, le mal ne leur tient pas tant aux oreilles que dans la teste.

Ceux qui sont bons Latins, ont necessairement bonne memoire; car sans cela ils n'eussent pas peu deuenir si excellens en vne langue, qui ne leur estoit pas naturelle; Et pource que vne grande & heureuse memoire est comme contraire au grand & haut entendement en vn mesme suiet, elle l'abbaisse & deprime d'un point. Delà vient que celuy qui n'a pas l'entendement si exquis ny si releué, qui est la puissance à laquelle appartient de distinguer, inferer, raisonner, iuger & eslire, ne fait pas vn grand fonds, ny vn notable progresz dans la Theologie Scholastique. Quiconque ne se contentera pas de cette raison, n'a qu'à lire S. Thomas, l'Escot, Durand & Caietan, qui sont les Chefs en cette faculté & profession, & il trouuera de grandes subtilitez dans

leurs œuvres, mais dites & écrites avec vn Latin fort simple & vulgaire : Dequoy il n'y a point d'autre raison ; sinon que ces grands Autheurs ont eu dès leur enfance, fort pauvre memoire pour pouuoir exceller en la langue Latine ; mais estant venus à la Dialectique, Metaphysique & Theologie Scholastique, ils sont montez au sublime degré des connoissances que nous admirons, pource qu'ils estoient doüez d'un grand entendement. Au moins puis-je tesmoigner cecy d'un Theologien Scholastique (avec plusieurs autres personnes qui l'ont aussi connu & fréquenté) qu'estant vn miracle en cette science, non seulement il ne parloit pas avec elegance & n'arrondissoit pas ses periodes au tour de Ciceron ; mais quand il lisoit en chaire, ses Disciples remarquoient qu'il sçauoit fort peu de Latin & encore du plus grossier ; de sorte qu'ils luy conseillerent, comme gens qui ignoroient nostre doctrine, de dérober secrettement quelques heures à l'estude de la Theologie Scholastique, pour les employer à la

lecture de Cicéron: Et parce qu'il reconnoissoit que c'estoit vn conseil d'amys, il tascha de remedier à ce defect non point à la dérobée, mais tout publiquement: Car apres auoir traité d'une matiere de la Trinité, qui estoit comment le Verbe diuin auoit peu prendre Chair, il entroit en classe avec les autres, pour apprendre le Latin: & ce fut vne chose remarquable, que durant vn fort long temps qu'il fit ainsi; non seulement il n'apprit rien de nouveau, mais il vint presque à perdre tout le Latin qu'il sçauoit auparauant, de sorte qu'il fut cōtraint de faire Leçon en sa langue. Le Pape Pie IV. de ce nom, demandant quels Theologiens auoient dauantage paru au Concile de Trente; on luy dit que ç'auoit esté particulièrement vn certain Theologien Espagnol, duquel les resolutions, les argumens, les distinctions & les responses estoient veritablement dignes d'admiration. Le Pape desirant voir & connoistre vn si excellent personnage, luy enuoya faire

commandement de venir à Rome, pour luy rendre compte de tout ce qui s'estoit passé au Concile. Quand il fut arriué, il luy fit force honneurs; entr'autres il luy commanda de se couvrir, & le prenant par la main, le mena pourmener iusqu'à son chasteau de S. Ange, & avec vn Latin fort elegant, l'entretenoit de certains ouurages qu'il faisoit faire pour le fortifier dauantage, luy demandant mesme son aduis sur quelques desseins: A quoy il respondoit avec vn tel embarras, pour ne sçauoir pas trop bien parler Latin, que l'Ambassadeur d'Espagne d'alors, qui estoit Dom Louys de Requesens, grand Commandeur de Castille, prit la parole pour luy, en luy faisant la faueur de le secourir de son Latin, & de destourner le Pape à d'autres matieres. En vn mot, le Pape dit à quelques-vns de ses plus familiers, qu'il n'estoit pas possible qu'un homme qui sçauoit si peu de Latin, fust si habile en Theologie, qu'on disoit: Mais comme il l'esprouua en cette langue, qui est vne œuvre de la memoire, & dans les desseins & basti-

mens , qui sont des choses qui appartiennent à la bonne imagination , il l'eust fondé en ce qui regarde l'entendement , il luy eust ouy dire des choses diuines.

Au Catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination , nous auons mis d'abord la Poësie , & non point par hazard ny sans raison : mais pour donner à entendre combien sont esloignez d'auoir de l'entendement , ceux dont la venne est bonne pour faire des vers. Et ainsi nous trouuerons que la mesme difficulté qu'il y a , que la langue Latine se puisse ioindre avec la Theologie Scholastique , la mesme , voire encore plus grande sans comparaison , se rencontre entre cette science & l'art de versifier ; cét art estant si contraire à l'entendement , que par la mesme raison que quelqu'un se rendra vn Poëte signalé , il peut prendre congé de toutes les sciences qui appartiennent à cette faculté ; & de la lague Latine mesme , à cause de la contrariété qu'il y a entre la bonne imagination & la bonne memoire.

Aristote n'a peu trouuer la raison du premier ; mais il confirme mon opinion par vne experience , quand il dit, *Que Marcus de Syracuse, estoit meilleur Poete quand il perdoit le iugement, & la cause,* la voicy, c'est que la difference d'imagination, à laquelle appartient la Poësie, est celle qui demande trois degrez de chaleur ; & nous auons dit cy-dessus, qu'une si excessiue chaleur ruinoit tout à fait l'entendement. C'est ce qu'a remarqué le mesme Aristote, quand il a dit, que ce Syracusien venant à estre plus temperé, auoit meilleur entendement ; mais qu'il ne rencontroit pas si bien à faire des vers, à cause qu'il auoit faute de la chaleur avec laquelle cette difference d'imagination agit. De cette difference d'imagination, Ciceron monstra bien qu'il estoit depourueu, lors que voulant descrire en vers les faits heroïques de son Consulat, & comme sa ville auoit heureusement obtenu vne seconde naissance pour auoir esté gouvernée par luy, il s'écria en cette sorte :

*O Rome trois fois fortunée
D'estre sous mon Consulat née!*

Et pource que Iuuenal ne comprenoit pas que la science de la Poësie estoit contraire à vn esprit comme celui de Cicéron, il le pique dans ses Satyres en disant, si tu eusses prononcé tes Philippiques contre Marc Antoine, au ton de ces beaux vers, il ne t'en auroit pas cousté la vie.

Platon a encore plus mal rencontré quand il a dit que la Poësie n'estoit pas vne science humaine, mais plustost vne reuelation diuine, pource que les Poëtes, s'ils ne sont hors d'eux mesmes ou remplis d'un Dieu, ne sçauoient composer ny dire rien d'excellent : Ce qu'il prouue par cette raison ; que l'homme estant en son libre iugement, ne peut faire des vers : mais Aristote le reprend de dire que l'Art de Poësie n'est pas vne habileté humaine, mais vne reuelation diuine, & aduouë pourtant que l'homme qui est dans son bon sens, & qui iouyt de la liberté de son entendement, ne peut estre Poëte. Et la raison est, que
là

là où il y a beaucoup d'entendement, de nécessité il y doit auoir faute d'imagination, à laquelle appartient l'art de composer des vers. Ce qui paroistra encore plus clair, quand on se souuendra que depuis que Socrate eut appris l'art Poétique, il ne pût avec tous ses preceptes & ses regles, faire seulement vn vers: & neantmoins il fut iugé par l'Oracle d'Apollon, le plus sage homme du monde. Ainsi ie tiens pour chose assurée que le ieune homme qui aura bonne veine pour faire des vers, & qui du premier coup trouuera force rimes, pour l'ordinaire court grand danger de ne pas trop bien sçauoir la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie Scholastique, ny les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendement, & à la memoire. Aussi voyons-nous par experience que si nous baillons à quelqu'un de ces ieunes gens là vn nominatif à apprendre par cœur, il ne le sçaura pas en deux ou trois iours; mais si on luy donne vne feuille de papier pleine de vers, ou

ou quelque Roolle pour représenter vn personnage de quelque Comedie ; en moins de deux ou trois fois qu'il iettera les yeux dessus, il fera tout entrer dans sa teste. Ceux-là ne respirent qu'après la lecture des liures de Cheualeries, comme de Roland le Furieux ; sont éperdue-ment amoureux du Boscan, de la Diane de Montemaior, & d'autres œuures semblables, parce qu'elles sont toutes d'imagination : Mais que dirons nous des Organistes, des Chantres & Maistres de Musique, dont l'esprit est fort mal propre au Latin & à toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement & à la memoire ? Il en faut autant dire de la science de toucher les instrumens & de toute sorte de Musique.

Par ces trois exemples que nous auõs rapportez de la langue Latine, de la Theologie Scholastique, & de la Poésie, nous entendrons que nostre doctrine est veritable : & que nous auons bien fait nostre diuision, encore que nous ne fassions pas aucune preuue particuliere, dans les autres arts & sciences.

L'Ecriture découure aussi l'imagination ; ainsi void-on peu d'hommes de grand entendement qui forment bien leurs lettres , dequoy j'ay remarqué plusieurs exemples. Entr'autres j'ay connu vn Theologien Scholaistique tres docte , qui estant honteux de voir son mauuais caractere , n'osoit escrire à personne , ny respondre à ceux qui luy escriuoient , iusqu'à ce qu'il se resolut de faire venir en secret vn Maistre à sa maison , qui luy apprit à escrire passablement. Mais il y trauailla plusieurs iours , & ne fit que perdre son temps : si bien que de depit il abandonna tout , laissant le maistre estonné de voir qu'une personne des plus habiles de sa Faculté , fust si mal habile pour l'escriture : mais pour moy qui sçauois que de bien peindre ses lettres , c'estoit vne œuvre de l'imagination , ie pris cela pour vn effet naturel. Et si quelqu'un le veut voir & remarquer , qu'il prenne la peine de considerer ces pauvres Escoliers qui gagnent leur vie aux Vniuersitez , à transcrire en beaux caracteres , & il

V ij

trouuera qu'ils sçauent fort peu de Grāmaire, fort peu de Dialectique, & fort peu de Philosophie, & que s'ils estudiant en Medecine ou en Theologie, ils n'approfondissent iamais aucune difficulté. C'est pourquoy le ieune homme qui avec la plume sçaura fort biē représenter vn cheual ou vn homme apres le naturel, & faire de grands & hardis traits de plume, ne doit point estre mis à l'estude d'aucune science; mais plustost avec vn bon Peintre, qui par le moyen de l'art, puisse faciliter sa bonne nature.

Lire bien & aisément, découure aussi certaine espece d'imagination, & si c'est en vn si haut degré d'excellence, on n'a que faire de perdre son temps à l'estude des lettres, mais on doit songer seulement à gagner sa vie à lire des procez. Ily a icy vne chose bien digne d'estre considérée, c'est que la difference d'imagination, qui fait que les hommes ont le mot agreable & sont propres à railler, est contraire à celle qui est nécessaire à l'homme pour lire facilement;

si bien que nul de ceux qui ont la grace que ie viens de dire, ne lira iamais parfaitement, mais en hésitant & prenant tousiours vn mot pour l'autre.

Sçauoir iouer à la prime, faire de vrais enuys, ou aller à cassade, tantost vouloir & tantost ne vouloir pas, selon le temps & l'occasion, & par certaines coniectures connoistre le point de son aduersaire & sçauoir bien écarter, c'est vne oeuvre qui appartient à l'imagination. Autant en est-il de iouer au Cent ou à la Triomphe; encore qu'il n'y faille pas tant d'imagination qu'à la Prime, qui non seulement marque cette difference d'esprit, mais découure aussi toutes les vertus & tous les vices de l'homme, pource qu'à tout moment il s'offre en ce ieu là des occasions, où l'homme monstre ce qu'il feroit en d'autres rencontres plus grandes.

Le Ieu des Echets est vne des choses qui décourent le plus l'imagination. C'est pourquoy celuy qui aura des desseins fort subtils, en ce Ieu-là,

V iij

iufques à dix ou douze coups tout à la fois , prefens dans fon efprit, eft en danger d'eftre mal propre aux fciences, qui appartiennent à l'entendement & à la memoire , fi ce n'eft qu'il ioignift deux ou trois puiffances enfemble, comme nous auons defia remarqué. Que fi vn certain Theologien Scholaftique fort fçauant que i'ay connu , euft fceu cette doctrine, il auroit eu la folution d vne chofe qui le mettoit fort en peine. Cettuy cy ioüoit fouuent avec vn de fes domeftiques , & perdant, il luy difoit tout confus & tout en colere; Qu'eft-ce que cecy! tu ne fçais ny Latin, ny Dialectique , ny Theologie, encore que tu y aye étudié, & tu me gagnes, moy qui fuis plein de l'Escot & de S. Thomas! Est-il poffible que tu ayes meilleur efprit que moy? certainement ie ne puis croire autre chofe finon que le Diable te reuele les coups que tu fais. Tout le myftere de cecy , eftoit que le Maiftre eftoit homme de grand entendement, par le moyen dequoy il paruenoit à l'intelligence des subtilitez de l'Escot & de

Saint Thomas, & qu'il estoit dépourueu de cette difference d'imagination, avec laquelle on iouë aux Eschets ; & que pour le ieune homme, il auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort subtile.

Les Escoliers qui tiennent leurs liures bien arrangez en leur estude, leur chambre bien dressée & bien nette, chaque chose en son lieu & pendue à son clou, ont vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & à la memoire; Les hommes qui sont propres & polis, & qui ne sçauoient souffrir le moindre poil, ny le moindre ply sur leurs habits, ont cétte mesme sorte d'esprit. Tout cecy procede sans doute de l'imagination, & qu'ainsi ne soit, si vn homme ne sçauoit pas faire des vers & qu'il fust mal propre, & qu'il vint à estre amoureux, Platon dit qu'il se fait incontinent Poëte & se rend fort propre & fort poly, pource que l'amour eschauffe & desseiche le cerueau, qui sont les qualitez qui reueillent l'imagination. Iuuenal remarque que l'indis-

V iiii.

gnation produit le mesme effet ; qui est aussi vne passion qui eschauffe le cerveau.

Si la Nature nous refuse

La colere excite la Muse.

Ceux qui parlent agreablement, qui disent de bons mots, & qui sçauent donner le trait, ont vne certaine difference d'imagination, fort contraire à l'entendement & à la memoire. C'est pourquoy ils ne sont iamais bons Grammairiens, Dialecticiens, Theologiens Scholastiques, Medecins, ny Legistes. S'ils sont donc outre cela subtils dans la pratique & les intrigues du monde, adroits pour venir à bout de quoy que ce soit qu'ils entreprennent, prompts à parler & respondre à propos ? ils sont nais pour seruir au Palais, & pour estre Procureurs & Solliciteurs d'affaires ; pour la marchandise & negotiation ; mais ils ne valent rien pour les lettres. En quoy le peuple se trompe grandement, les voyant si adroits à toutes choses : car il pense que s'ils se fussent adonnez aux lettres, ils fussent deuenus

de grâds Personnages: Cependant il n'y a point d'esprits qui y soient plus repugnans ny plus contraires.

Les enfans qui seront long-temps sans parler, ont en la langue & au cerueau trop d'humidité, laquelle, estant consumée par succession de temps, ils deuiennent fort eloquens & grands parleurs, à cause de la grande memoire qu'ils acquierent, depuis que leur humidité vient à se moderer. Ce que nous auons remarqué cy-dessus estre arriué autrefois à ce fameux Orateur Demosthene, dont nous auons dit que Ciceron s'estoit estonné, pour la difficulté qu'il auoit à parler dans sa ieunesse, de voir qu'il estoit deuenü apres si eloquent.

Les ieunes gens aussi qui ont bonne voix, & qui font forces passages de la gorge, sont tres mal propres à toutes les sciences, pource qu'ils sont froids & humides, lesquelles deux qualitez iointes ensemble, comme nous auons dit cy-dessus, font perdre la partie raisonnable. Les Escoliers qui apprendront punctuellement & reciteront la leçon mot

pour mot, comme ils l'ont ouye du Maître, tesmoignent qu'ils ont bonne memoire ; mais c'est aux despens de l'entendement.

Il s'offre quelques problemes & quelques doutes sur cette doctrine ; dont la responce pourra servir peut-estre de lumiere à faire mieux connoistre la verité de ce que nous disons.

Le premier est , d'où vient que ceux qui sont grands Latins, sont plus arrogans & presumptueux de leur sçavoir, que ne sont pas les hommes fort doctes, dans le genre de lettres qui appartiennent à l'entendement, de maniere que pour faire entendre ce que c'est que le Grammairien, le Prouerbe dit, *Que le Grammairien c'est l'arrogance mesme*. Le second est, d'où vient que la langue Latine est si contraire à l'esprit des Espagnols, & si propre & naturelle aux François, Italiens, Allemans, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septentrion ; comme l'on void par leurs ouvrages ; car aussi tost que nous voyons vn liure escrit en bon Latin ; nous con-

noissons que c'est d'un Authèur estrang-
ger; & si nous envoyons un autre dont le
Latin soit barbare & mal tourné, nous
concluons qu'il a esté composé par un
Espagnol. Le troisieme Probleme, est,
pourquoy les choses qui se disent & es-
criuent en la langue Latine, sonnent
mieux, & ont plus de force, de maiesté
& d'elegance, qu'en quelque autre lan-
gue quelque bonne qu'elle puisse estre,
puisque nous auons dit cy-dessus que
toutes les langues ont esté inuentées à
plaisir & par caprice, sans auoir aucun
fondement dans la Nature? Le quatries-
me est, comment cecy se peut accor-
der, que toutes les sciences qui appar-
tiennent à l'entendement, estant escri-
tes en Latin, ceux qui sont dépourueus
de memoire les puissent estudier, &
lire dans les liures, puisque par faute
de memoire la langue Latine leur re-
pugne?

On peut respondre au premier Pro-
bleme, que pour connoistre si un hom-
me est dépourueu d'entendement, il n'y
en a point de meilleure marque, que de

le voir hautain , dans le point d'honneur, presomptueux, enflé, ambitieux & plein de ceremonies. La raison est, que tout cecy part d'une difference d'imagination, qui ne demande pas plus d'un degré de chaleur, avec lequel demeure fort bien la grande humidité, que demande la memoire, parce que ce degré de chaleur n'a pas assez de force pour la resoudre. Au contraire la marque infallible qu'un homme est naturellement humble, c'est quand on le voit se mépriser soy mesme & tout ce qui vient de luy, ou luy appartient; & quand non seulement il ne se vante & ne se loue pas, mais qu'il s'offence & ne scauroit souffrir qu'on le loue, & qu'il se trouve tout défait & honteux dans les lieux de ceremonies: celui-là dis-je qui aura ces marques, peut passer asseurement pour un homme de grand entendement & de peu d'imagination & de memoire: l'ay dit naturellement humble, car si c'est par artifice, ces marques là ne sont pas certaines: Delà vient donc que comme les Grammairiens sont pourueus de

grande memoire, & ont ensemble cette difference d'imagination, dont nous parlions tout à l'heure, necessairement ils sont depourueus d'entendement, & tels que les décrit le Prouerbe.

Au second Probleme, on peut respondre, que Galien recherchant l'esprit des hommes, par le temperament de la region qu'ils habitent, dit que ceux qui demeurent sous le Septentrion tous fautes d'entendement; & que ceux qui sont situez entre le Septentrion & la Zone torride, sont tres prudens, laquelle situation respond iustement à nostre pays d'Espagne; & sans doute cela est ainsi, parce que ny l'Espagne n'est si froide que les terres qui sont sous le Nort, ny si chaude que la Zone torride. Aristote est du mesme avis, quand il demande, pourquoy ceux qui habitent en des pays fort froids, n'ont pas si bon entendement, que ceux qui naissent aux pays plus chauds? Dans la response, il traite fort mal les Flamands, les Allemans, les Anglois & les François mesme; disant que la plupart

des esprits de ces regions-là, ressemblent à ceux des yurongnes, à raison dequoy ils ne peuuent rechercher ny sçauoir la nature des choses : Et la cause de cecy, c'est la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & aux autres parties du corps, ce que monstre assez la blancheur de leur visage, & la couleur blonde de leurs cheueux, & que c'est vne merueille de voir vn Allemand qui soit chauue ; Outre cela, ils sont tous grands & d'une ample stature, à cause de la grande humidité qui fait dilater les membres. Ce qui se trouue tout au contraire aux Espagnols, qui sont vn peu basannez, de poil noir, de mediocre stature, & la pluspart chauues ; qui est vne disposition que Galien dit venir d'un cerueau chaud & sec. Et si cela est vray, il faut de necessité qu'ils ayent mauuaise memoire & grand entendement ; & les Allemans grande memoire & peu d'entendement : si bien que les vns ne peuuent apprendre le Latin, & les autres l'apprennent facilement. La raison que dōne Aristote, pour prouuer le peu d'en-

rendement de ceux qui habitent sous le Septentrion, c'est que la grande froideur de la region repousse au dedans, par antiperistase, la chaleur naturelle, & l'empesche de se dissiper; ainsi il y a beaucoup d'humidité & de chaleur: C'est pourquoy ces gens-là sont ensemble pourueus d'une grande memoire pour les langues, & d'une bonne imagination par le moyen de laquelle ils font des horologes, trouuent l'inuention de faire monter l'eau, de la riuiere à Tolède, & fabriquent des machines & autres ouurages de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pource qu'ils sont priuez d'imagination: Mais si on les met sur quelque point de Dialectique, de Philosophie, de Theologie Scholastique, de Medecine & de Loix: vn Espagnol dira sans comparaison de plus hautes & de subtiles choses en son patois & avec ses termes barbares, que ne fera pas vn Estranger, avec tout son beau Latin, parce que si on vient à tirer ces gens-là hors de l'elegance & politesse avec laquelle ils escriuent, ils ne

diront chose qui vaille, ny qui tesmoigne la moindre inuention. Pour preuue de cette doctrine, Galien dit *Qu'en Scythie* (qui est vn pays situé sous le Septentrion) *il ne s'y est ven qu'un seul Philosophe, au lieu que dans Athenes, tous naissent sages & prudens.* Mais encore que la Philosophie & les autres sciences dont nous auons parlé, repugnent à ces Septentrionaux, les Mathematiques & l'Astronomie leur sont propres, pource qu'ils ont l'imagination excellente.

La responce qu'on peut faire au troiesme probleme, depend d'une question fort celebre qui est entre Platon & Aristote. L'un dit qu'il y a des noms propres qui signifient naturellement les choses, & qu'il faut beaucoup d'esprit pour les trouuer; laquelle opinion est fauorisée de la Sainte Escriture, qui dit qu'Adam imposoit à chaque chose que Dieu auoit mise deuant luy, le nom qui luy estoit le plus conuenable. Et quant à Aristote, il ne veut pas accorder qu'il y ait en aucune langue, aucun nom, ny façon de parler qui signifie naturellement

ment

ment la chose ; mais que tous les noms ont esté feints & faits suiuant la volonté & la fantaisie des hommes. Ainsi void on par experience, que le vin a plus de soixante noms & le pain autant, chacun le sien en chaque langue, & on ne peut dire de pas vn, qu'il soit le plus propre & le plus naturel ; car si cela estoit, tous les hommes du monde s'en seruiroient. Neantmoins apres tout, l'opinion de Platon est la plus veritable. Car ie veux que les premiers inuenteurs des langues, ayent imposé les noms selon leur fantaisie ; cette fantaisie toutesfois a esté raisonnable, a consulté l'oreille, a eu égard à la nature de la chose, a observé quelque grace en la prononciation, de sorte que les mots ne fussent ny trop longs ny trop courts, & qu'il ne fust pas besoin de faire voir aucune difformité dans la bouche en parlant ; que chaque accent fust assis en sa place, & d'autres conditions que doit garder vne langue pour estre elegante & non barbare. De l'aduis de Platon fut vn Gentil-homme Espagnol qui se diuertissoit à escrire des

liures de Cheualeries, parce qu'il estoit pourueu de cette difference d'imagination, qui emporte l'homme à des fictions & mensonges : On dit donc de luy qu'ayant à introduire dans son Roman, vn certain Geât furieux, il demeura plusieurs iours à songer vn nom qui respondist entierement à ses fougues, & que iamaïs il n'en pût rencontrer ; iusqu'à ce que iouant vne fois aux cartes chez vn de ses amis, il ouyt dire au Maistre du logis, *O la mochaco traquitantos à esta mesa*. C'est à dire, hola ho garçon, apporte icy des iettons pour nostre table. Ce Gentil homme dès qu'il eut ouy ce mot *Traquitantos*, trouua qu'il sonnoit si bien à ses oreilles, que sans attendre dauantage, il se leua, & dit; Messieurs, ie ne iouë plus, car il y a long temps que ie cherchois vn nom qui conuinist bien à vn Geant furieux, que i'introduis dans de certaines fantaisies que ie compose, & ie ne l'ay peu trouuer qu'à cette heure, en ce logis, dis ie, qu'ie recoy tousiours quelque grace. Les premiers inuenteurs de la langue La-

tine eurent le mesme soin & curiosité qu'eut ce Gentil-homme d'appeller son Geant *Traquitantos*; c'est pourquoy ils trouuerent vn langage qui sonne si bien aux oreilles; Ainsi ne se faut il pas estonner, si les choses qui se disent & qui s'escriuent en Latin, sonnent si bien, & dans les autres langues, si mal; pource que les premiers inuenteurs de ces dernieres, estoient des Barbares.

Pour le dernier doute, i'ay esté contraint de le mettre, afin de contenter plusieurs personnes qui s'y sont arrestées, encore que la solution en soit fort facile: Car ceux qui ont grand entendement, ne sont pas tout à fait priuez de memoire; parce que s'ils n'en auoient point du tout, leur entendement ne pourroit raisonner en façon du monde; la memoire estant la puissance qui garde la matiere & les especes sur lesquelles les speculations se doiuent faire: Mais dautant qu'en ces gens-là la memoire est tres-foible; de trois degrez de perfection qui se peuuent acquerir en la langue Latine, qui sont, l'enten-

X ij

dre, l'escrire, & la bien parler, elle ne peut passer le premier degré, si ce n'est fort mal & comme en trebuchant à chaque mot.

CHAPITRE XII.

Où il est prouvé que l'éloquence & la politesse du langage, ne se peuvent rencontrer dans les hommes de grand entendement.

L'Une des bonnes qualitez qui incitent plus le peuple à croire qu'un homme soit fort sage & prudent; c'est de l'entendre parler avec beaucoup d'éloquence; c'est de voir son discours fleury & orné de quantité de beaux mots, & de l'ouyr rapporter force exemples convenables au sujet dont il est question. Mais en effet cela ne vient que d'un assemblage de la mémoire & de l'imagination, en un degré & demy de chaleur, auquel point l'humidité du cerveau ne

se peut refoudre , & la chaleur esleue quantité d'especes & les fait comme bouillir, par le moyen dequoy se presentent à l'esprit plusieurs choses à dire. Il est impossible que l'entendement se trouue en cét assemblée , parce que comme nous auons desia dit & prouué cy deuant, cette puissance abhorre extremement la chaleur & ne scauroit non plus souffrir l'humidité. Que si les Atheniens eussent connu cette doctrine, ils ne se fussent pas si fort estonnez de voir vn homme si scauant & si sage, qu'estoit Socrate , qui ne scauoit pas presque dire vn mot. De façon que ceux qui n'ignoroient pas ce qu'il valoit, disoient que ses paroles & ses sentences ressembloient à des caisses faites d'un marreïn grossier & sans aucune fa^çon par dehors , mais qui renfermoient au dedans des peintures exquises & dignes d'admiration. Dans la mesme erreur ont esté ceux qui voulant donner la raison de l'obscurité & du mauuais stile d'Aristote , ont dit , que tout exprez & afin que ses œuures en eussent plus d'au-

thorité, il auoit vsé de ce mauuais iargon, & escrit avec le peu d'ornement que nous voyons. Et si nous considérons aussi les difficultez qui sont dans Platon, sa briefueté en quelques endroits, l'obscurité de ses raisons, & la mauuaise œconomie de son discours, nous n'en trouuerons point d'autre cause que celle que nous venons d'alléguer. Mais que dirons-nous si nous voyons les œuvres d'Hippocrate, comme il oublie des noms & des verbes, comme il place mal ses dits & ses sentences, comme il enchaîne mal ses raisons, enfin comme il s'offre peu de choses à son esprit, pour faire paroistre & releuer le fonds de sa doctrine? Quoy plus, sinon que voulant informer tout au long Damagete son amy, comment Artaxerxe Roy de Perse, l'auoit sollicité de venir deuers luy, en promettant de luy donner autant d'or & d'argent qu'il en souhaiteroit, & de le mettre au rang des premiers de son Royaume, ayant dit ie tant dequoy s'estendre là dessus, il ne dit que cecy : *Le Roy*

de Perse a enuoyé deuers moy pour m'auoir, ne sçachant pas que ie fay plus de cas de la sagesse que de l'or. Si ce fuiet fust tombé entre les mains d'Erasme ou de quelque autre qui auroit esté pourueu d'une aussi bonne imagination & memoire que luy, il n'eut pas eu assez d'une main de papier pour l'amplifier. Mais qui eust osé cōfirmer cette doctrine par l'exemple de l'esprit mesme de Sainct Paul, ny dire que c'estoit vn homme de grand entendement & de peu de memoire, & qui ne pouuoit par les forces de sa nature apprendre les langues ny les parler avec ornement & politesse, si luy mesme ne l'auoit dit en ces termes? Je confesse que ie ne sçay pas parler, mais en ce qui est de la science, ie n'ay pas moins fait que le plus grand des Apostres: & ailleurs. Quelques-uns disoient que veut dire ce-luy-cy qui ne sçauoit parler qu'à demy? Or est-il que cette difference d'esprit estoit si propre pour la publication de l'Euangile, qu'il n'estoit pas possible d'en choisir de meilleure: Car de se seruir en cette occasion de beaucoup d'e-

loquence & de grands ornemens de langage, c'eut esté faire tres mal à propos; attendu que la force des Orateurs de cetemps-là, paroïssoit à faire passer à leurs Auditeurs des choses fausses pour vraies: & à persuader aux peuples par les preceptes & subtilité de la Rhetorique, que ce qu'ils receuoient pour bon & vtile, estoit tout le contraire: comme de soustenir qu'il valoit mieux estre pauvre, que riche; malade, que sain; ignorant, que sçauant; & mille autres choses qui combattoient ouuertement l'opinion vulgaire. C'est pourquoy les Hebrieux appelloient ces gens-là *Genanin*, qui veut dire, trompeurs. Caton le vieux fut du mesme sentiment, & trouua qu'il estoit dangereux de les retenir à Rome, veu que les forces de l'Empire Romain estoient fondées sur les armes, & que ceux cy commençoient desia à persuader qu'il estoit bon que les ieunes gens de Rome les quittassent, pour s'addonner à cét autre exercice, & sorte de science. De façon qu'il les fit bien-tost bannir de Rome,

auec deffence de n'y plus retourner.

Posé donc que Dieu eust fait choix d'un Predicateur eloquent & pourueu de tous les ornemens du bien dire, & que ce Predicateur fust entré à Athenes ou à Rome, pour annoncer qu'en Ierusalem, les Iuifs auoient crucifié un Homme veritablement Dieu, & qu'il estoit mort de son bon gré, pour Racheter les pecheurs; qu'il estoit Ressuscité le troisieme iour & Monté aux Cieux, où il est maintenant: qu'eussent pensé les Auditeurs, sinon que cette proposition estoit vne de ces propositions folles & ridicules que leurs Orateurs auoient accoustumé de mettre en auant & de persuader par la force de leur art? C'est ce qui a fait dire à Sainct Paul. *Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé pour, baptiser, mais pour prescher & non pas pour prescher en Orateur & dans la science des mots, de peur que le peuple ne se figurast que la Croix de Iesus-Christ fust quelque vanité de celles que les Sophistes auoient accoustumé de persuader.* L'esprit de S. Paul estoit tout propre à ce ministere, parce qu'il estoit

pourueu d'un grand entendement, pour
soutenir & prouuer aux Synagogues &
aux Gentils que Iesus-Christ estoit le
Messie qui auoit esté promis en la loy, &
qu'il n'en falloit point attendre d'autre;
& avec cela il auoit peu de memoire, si
bien qu'il ne pouuoit estaller ces orne-
mens de belles & douces paroles : &
c'estoit de cette difference d'esprit qu'a-
uoit besoin la publication de l'Euangi-
le. Je ne veux pas pourtant dire par là
que S. Paul n'eust le don des langues:
car il est certain qu'il les parloit toutes
aussi facilement que la sienne. Je ne
veux pas dire non plus que pour deffen-
dre le nom de Iesus-Christ, les forces
de son grand entendement fussent suffi-
santes sans la grace & sans le secours
particulier que Dieu luy donna pour cét
effet. Tout ce que ie pretends, c'est de
dire, que les dons surnaturels operent
bien mieux quand ils tombent dans vne
bonne nature, qu'alors que l'homme qui
les reçoit est naturellemēt lourd & igno-
rant. A cecy se rapporte ce que dit S.
Hierosme en la Preface qu'il a faite sur

Isaye & Ieremie, quand il demande, pourquoy, veu que c'est le mesme Sainct Esprit qui parle par la bouche des deux, Isaye propose les choses qu'il escrit avec tant d'elegance, & Hieremie à peine sçait il parler? Il respond que le S. Esprit s'accommode à la façon ordinaire de chaque Prophete, sans que la grace change leur nature, ny sans qu'ils apprennent vn nouveau langage pour annoncer les Propheties. Il faut donc remarquer qu'Isaye estoit vn noble Cavalier, nourry à l'air de la Cour & dans la Ville de Ierusalem: c'est pourquoy son langage estoit plus orné & plus polly: mais pour Ieremie, il estoit né & fute fleué en vn village aupres de Ierusalem, qui s'appelloit *Anathotites*; si bien que comme vn paysan, il estoit rude & grossier en son stile, duquel pourtant le S. Esprit se seruit dans les propheties qu'il luy inspira. On peut dire la mesme chose des Epistres de S. Paul, qu'à la verité le Sainct Esprit presidoit en luy quand il les escriuit, afin qu'il ne peust errer; mais que le langage & la

façon de parler estoit le langage & la façon naturelle de parler de S. Paul, fort propres neantmoins à la doctrine dont il traitoit; pource que la verité de la Theologie Scholaistique abhorre l'abondance des paroles.

Avec la Theologie positive s'accorde & se joint fort bien la connoissance des langues & l'ornement & politesse des mots, parce que cette science appartient à la memoire, & que ce n'est autre chose qu'un ramas de dits & sentences Catholiques, qu'on tire des SS. Peres & de la Sainte Escriture, pour les donner en garde à cette faculté, comme fait un Grammairien, les plus belles fleurs de Virgile, Horace, Terence, & des autres Poëtes Latins qu'il lit: & qui, dès qu'il en trouve l'occasion se met à les debiter, ou bien recite quelques passages de Cicéron & de Quintilian, avec lesquels il fait parade de son erudition devant les Auditeurs.

Ceux qui ont cet assemblage de l'imagination avec la memoire, & qui recueillent diligemment tout ce qui a esté

dit & escrit de plus beau dans la science ou ils s'addonnent, & qui le citent en temps & lieu avec vn grand ornement de langage; comme ainsi soit qu'on a desia trouué tant de choses dans toutes les sciences, ces gens-là dis-je, paroissent tres profonds au iugement de ceux qui ignorent nostre doctrine; mais en effet ils n'ont qu'une superficie: & on decouvrira leur défaut, si tost qu'on viendra à les sonder dans les fondemens de ce qu'ils affirment avec tant d'assurance. Et la raison en est, que l'entendement, à qui il appartient de sçavoir la verité des choses en leur racine, ne peut compatir avec vne si grande abondance de beaux mots. C'est de ces gens-là qu'a dit la Sainte Escriture: *Où il y a beaucoup de paroles, il y a pour l'ordinaire grande disette*, c'est à dire faute de sens & de prudence.

Ceux qui ont ces deux facultez iointes ensemble, l'imagination & la memoire, entreprennent hardiment d'interpreter la Sainte Escriture, croyant qu'à cause qu'ils sçauent beaucoup

d'Hebrieu, de Grec & de Latin, il leur est facile de tirer le vray sens de la lettre; mais apres tout ils se perdent. Premièrement, parce que les mots de la Sainte Escriture & ses façons de parler ont beaucoup d'autres significations que celles que Cicéron a peu sçavoir en sa langue. Secondement, parce que telles gens ont manque d'entendement, qui est la puissance qui verifie si vn sens est Catholique ou non. C'est cette puissance qui avec le secours de la grace surnaturelle, de deux ou trois sens qu'on peut tirer d'un texte, peut choisir celui qui sera le plus veritable & le plus Catholique.

Il n'arriue iamais, dit Platon, qu'on se trompe aux choses qui sont fort differentes. si fait bien quand il s'en presente plusieurs qui ont grande ressemblance; car si nous venons à mettre deuant les yeux de l'homme le plus clair-voyant du monde, vn peu de sel, de sucre, de farine & de chaux, le tout bien broyé & bien saffé & chaque chose à part, que feroit vn homme qui sans se servir du

goust , auroit à discerner par la veüe
chacune de ces choses sans faillir, en
disant, voila du sel, voicy du sucre, là,
de la farine, & icy, de la chaux : Sans
doute qu'il n'y a personne qui ne s'y
trompast à cause de la grande affinité
qui s'y trouue. Mais s'il y auoit vn tas
de blé, vnautre d'auoine, vn autre de
paille, vn autre de terre, & vn autre
de pierres ; il est certain qu'à cause
de la grande diuersité de chaque ob-
iet , celuy-là mesme qui n'auroit pas
trop bonne veüe, ne manqueroit ia-
mais à nommer toutes ces choses par
leur nom. Nous voyons tous les iours
arriuer le mesme aux sens que les Theo-
logiens donnent à la Sainte Escriture;
car vous en voyez deux ou trois, qui à les
considerer d'abord, ont apparence d'e-
stre Catholiques & de s'accorder bien
avec le texte : cependant il n'en est
rien, & le S. Esprit n'a rien moins en-
tendu que cela. Pour choisir le meil-
leur de tous ces sens, & reietter celuy
qui est mauuais ; il est certain que le
Theologien ne se sert ny de la memoï-

re ny de l'imagination , mais de l'entendement seul. De maniere que ie soustiens que le Theologien positif, doit consulter le Scholastique , & le prier de luy choisir celuy de tous ces sens qu'il trouuera le meilleur , si ce n'est qu'il veuille estre mis vn beau matin à l'Inquisition. C'est pour cette raison que les heresies ont si fort en horreur la Theologie Scholastique , & qu'elles voudroient l'auoir tout a fait bannie du monde , parce que en distinguant, inferant, raisonnant & iugeant, la verité & le mensonge viennent à la fin à se connoistre.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Où il est prouué que la Theorie de la Theologie appartient à l'entendement, & la Predication, qui en est la pratique, à l'imagination.

C'Est vne question fort agitée, non seulement entre les sçauans ; mais le peuple mesme s'est aduisé de cét effet & tous les iours en demande la cause, d'où vient qu'un Theologien estant grand Scholastique, subtil dans la dispute, facile en ses responses, & pourueu d'une doctrine admirable pour escrire & pour enseigner ; neantmoins quand il est monté en chaire, il ne sçauroit prescher ? & au contraire, quand un homme est excellent Predicateur, eloquent, agreable, & qu'il tire tout un peuple apres soy ; c'est un grand miracle s'il sçait beaucoup de Theologie Scholastique ? & pour cette raison, on ne re-

Y

çoit pas pour bonne consequēce, vñ tel est grand Theologien Scholastique, il sera donc bon Predicateur: Et au contraire on ne veut pas conclurre, vñ tel est grand Predicateur, donc il sçait beaucoup de Theologie Scholastique; car pour destruire l'une & l'autre consequence, chacun trouuera plus d'exemples, qu'il n'a de cheueux à la teste.

Personne iusques icy n'a peu donner d'autre responce que celle qu'on fait d'ordinaire, qui est d'attribuer tout cecy à Dieu & à la distribution de ses graces: Et ie trouue que c'est fort bien fait, quand on ne sçait pas de plus particuliere cause. Nous auons aucunement respondu à cette doute au Chapitre precedent, mais non pas si precisement qu'il faut. Car i'ay desia dit, que la Theologie Scholastique appartenoit à l'entendement. Maintenant ie dis & veux prouuer que la Predication, qui en est la pratique, est vne ceuvre de l'imagination. Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau, vn grand entendement, & vne grande

imagination ; aussi ne se peut-il faire qu'un homme soit tout à la fois grand Theologien Scholastique , & fameux Predicateur. Or que la Theologie Scholastique soit une œuvre de l'entendement , nous l'avons déjà prouvé ailleurs , en montrant la repugnance qu'elle avoit avec la langue Latine ; c'est pourquoy il ne sera pas besoin de le prouver encore une fois. Seulement veux-je faire entendre , que la bonne grace par le moyen de laquelle les bons Predicateurs attirent ainsi le peuple à eux , & tiennent les esprits ravis & en suspens , tout cela n'est que l'ouvrage d'une excellente imagination & en partie , d'une heureuse memoire. Et afin que je puisse mieux m'expliquer & le faire toucher comme au doigt , il faut supposer premierement que l'homme est un animal raisonnable , sociable & politique : Qu'à dessein que sa bonne nature en devint plus habile par l'art ; les Philosophes anciens inventerent la Dialectique , pour luy apprendre comment il devoit raisonner , par quels pre-

Y ij

ceptes & par quelles regles; comment il devoit definir la nature des choses, distinguer, diuiser, inferer, iuger & eslire; desquelles actions il est impossible que le moindre artisan se puisse passer: Et afin qu'il fust sociable & politique, il estoit besoin qu'il parlast & donnast à entendre aux autres hommes, les choses qu'il conceuoit en son esprit. Mais de peur qu'il ne les expliquast sans ordre ny regle, ils ont trouué vn autre art qu'ils appellent Rhetorique, laquelle auec ses preceptes & ses maximes embellit son discours de mots polis & façons elegantes de parler, de mouuemens & de couleurs agreables. Or tout de mesme que la Dialectique n'enseigne pas l'homme à discourir & raisonner en vne seule science, mais en toutes, sans aucune distinction: ainsi la Rhetorique apprend à parler dans la Theologie, dans la Medecine, dans la Jurisprudence, dans l'art Militaire, & dans toutes les autres sciences & commerces des hommes. De sorte que si nous voulons nous imaginer vn parfait

Dialecticien, ou vn Orateur consommé; il n'est pas possible de les considérer que comme des personnes qui sçavent toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent entoutes sans exception pratiquer leurs preceptes. Il n'en est pas ainsi de la Medecine, de la Philosophie Naturelle, de la Morale, de la Metaphysique, de l'Astronomie & des autres, qui toutes ont leur suiet limité, dont elles doiuent traiter: C'est pourquoy Ciceron a dit, *Que quelque part que soit l'Orateur, il est chez soy.* Et en vn autre endroit il dit, *Que dans le parfait Orateur toute la science des Philosophes s'y trouue.* Pour cette cause le mesme Ciceron a dit encore, qu'il n'y auoit rien de plus difficile à rencontrer qu'un parfait Orateur; ce qu'il eust dit avec plus de raison, s'il eust sceu la repugnance qu'il y a, que toutes les sciences se puissent assembler en vn particulier.

Les Iurifconsultes se vantoient anciennement du nom & d'office d'Orateur.

teurs, pourcè que la parfaite sciencè de l'Aduocat demande vne connoissancè de tous les arts du monde, à cause que les loix iugent tout le monde indifféremment; & pour sçauoir le droit & ce qui fait à la deffense de chaque profession, il est necessaire d'auoir vne particuliere intelligence de toutes, au moyē dequoy Ciceron a dit, *Qu'aucun ne deuoit estre mis au nombre des Orateurs, qu'il n'eust vne connoissance acheuée dans tous les arts.* Mais voyant qu'il estoit impossible d'apprendre toutes les sciences, premierement à cause de la briefueté de la vie, & secondement à cause que l'esprit de l'homme a des bornes si estroites, ils ont renoncé à ce nom specieux; & se sont contentez d'adiouster foy dans le besoin, aux Maistres de l'art dont ils entreprenoient la deffense: Apres cette façon de deffendre les causes, est venuë incontinent la doctrine de l'Euangile, qui se pouuoit mieux persuader par l'art de Rhetorique, que toutes les sciences qu'il y a au monde: d'autant que c'est la plus certaine & la

plus veritable : mais Iesus Christ nostre Redempteur deffendit à S. Paul de la prescher *dans la vaine science des paroles*, de peur que les Nations ne se figurassent que ce qu'il annonçoit, ne fust quelqu'un de ces beaux menfonges, que les Orateurs de ce temps-là auoient accoustumé de persuader par la force de leur art : Mais maintenant que la foy est receüe & establie depuis tant d'années, il est permis de prescher par lieux de Rhetorique & de se seruir de l'Eloquence, puisque nous n'auons plus à craindre les inconueniens qu'on pouuoit apprehender du temps de S. Paul. Tant s'en faut, nous voyons que le Predicateur qui est pourueu des conditions d'un Orateur parfait, fera beaucoup plus de fruit & sera suiuy de bien plus de monde, que celuy qui ne s'en sert pas. La raison en est toute claire : car si les anciens Orateurs faisoient passer au peuple les choses fausses pour vrayes, en appliquant à ce dessein les preceptes & les regles de leur art ; l'assemblée des Chrestiens se gagnera beaucoup mieux sans compa-

Y iiii

raison, quand on luy persuadera par le mesme artifice des choses qu'elle entend & croit desia: Outre que la Sainte Escriture est en quelque façon toutes choses, & que pour la bien interpreter, il est besoin de toutes les sciences, suivant ce dire si celebre, *Il a enuoyé appeller ses seruanes au secours de la forteresse.*

Il n'est pas besoin de recommander cecy aux Predicateurs de nostre temps, ny de les aduertir qu'il leur est permis de le faire: car outre le profit particulier qu'ils pretendent de leur doctrine; leur soin principal c'est de chercher vn beau suiet, où ils puissent appliquer bien à propos force pensées, & beaux passages tirez de la Sainte Escriture, des Saints Peres, des Poëtes, Historiens, Medecins & des Loix, sans oublier aucune science, & de s'estendre avec elegance & quantité de paroles agreables; au moyen dequoy ils amplifient leur suiet pour l'espace d'une heure ou de deux, s'il est necessaire. Ciceron dit que c'estoit de cela proprement que le parfait

Orateur faisoit profession en son temps. La force de l'Orateur & la profession mesme de bien dire, semble entreprendre & promettre de traiter & de parler avec ornement & abondance de tout ce qui luy sera proposé. Si nous prouuons donc que les graces & les conditions que doit auoir le parfait Orateur, appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous tiendrons pour constant que le Theologien qui les aura, sera fort grand Predicateur; mais que si on le met sur la doctrine de S. Thomas & de l'Escot, on trouuera qu'il y sçaura fort peu de choses; pource que c'est vne science qui appartient à l'entendement, qu'il doit auoir necessairement tres-foible.

Nous auons desia dit ailleurs, quelles choses appartiennent à l'imagination, & par quelles marques on les doit reconnoistre, & maintenant nous allons le redire, pour en rafraischir la memoire. Ce qui emporte bonne figure, ce qui est bien à propos & comme bien enchassé, les rencontres, les mots excellens & les comparaisons iustes; tout

cela font des dons & des graces de l'imagination.

La premiere chose que doit faire le parfait Orateur, quand il a son sujet entre les mains, c'est de chercher des argumens & des sentences & passages qui luy soient propres & accommodés, par le moyen desquels il puisse l'estendre & le prouver; & non point en se servant des paroles les premieres venues, mais seulement de celles qui sonnent bien aux oreilles, & pour cette cause Cicéron a dit: *J'estime celuy-là véritablement Orateur, qui se peut servir de paroles agreables à l'oreille & de sentences & raisons propres à ce qu'il entreprend de prouver.* Il est certain que cecy appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles agreables, & un ajustement au sujet, dans les sentences & raisons.

La seconde bonne qualité d'un parfait Orateur, c'est d'avoir beaucoup d'invention & beaucoup de lecture; car s'il faut qu'il estende & qu'il prouve quelque sujet qu'on luy donne, par plusieurs passages & sentences citées à

propos, il faut qu'il ait vne haute imagination, qui soit comme le Chien de chasse, qui queste bien & luy fasse tomber le gibbier entre les mains; & quand il ne sçaura que dire, qu'il vse de fictions qui rendent la chose vraysemblable. Pour cette cause nous auons dit cy dessus, que la chaleur estoit l'instrument avec lequel l'imagination agissoit, d'autant que cette qualité esleue les figures & les fait comme bouillir; si bien qu'on découure par ce moyen tout ce qui se peut voir, & si l'on ne peut plus rien trouuer, l'imagination a la vertu, non seulement de composer des figures de choses possibles; mais aussi d'assembler ce qui ne se peut ioindre dans l'ordre de la Nature, & de se forger des montagnes d'or & des Hyppogryfes.

Aux choses d'inuention, les Orateurs peuuent suppléer par le moyen de la grande lecture, quand ils manquent d'imagination: Mais apres tout ce que les liures enseignent est finy & terminé, & l'inuention propre est comme la bonne & viue source d'où iallit tousiours

vne eau fraische & nouuelle. Pour retenir ce qu'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire, & pour le reciter fort aisément deuant vne assemblée, il faut encore vne bonne memoire: C'est pourquoy Ciceron a dit, *Cét Orateur là, à mon auis, sera digne d'un si grand nom, qui pourra discourir sur quelque sniet qui s'offre, prudemment, qui est s'accommoder aux Auditeurs, au lieu, au temps, & à l'occasion; abondamment, avec ornement d: paroles agreables, & recitées par cœur.*

Nous auons desia dit & prouué cy-dessus, que la prudence appartient à l'imagination; l'abondance des mots & des sentences, à la memoire; l'ornement & l'aiustement, à l'imagination: comme encore de reciter tant de choses sans broncher ny se reprendre, il est tout certain que cela se fait par le moyé d'une bonne memoire. A propos de ce que Ciceron a dit, que le bon Orateur doit parler de memoire, & non point par escrit, il faut sçauoir que Maistre Anthoine de Lebrisse estoit deuenue

si caduc de memoire , par sa grande
vieillesse , qu'il lisoit en vn papier la
leçon de Rhetorique qu'il faisoit à ses
Ecoliers , & comme c'estoit vne per-
sonne eminente en cette Faculté, qui
auoit donné tant de preuues de sa suffi-
sance, & qu'on estoit bien asseuré de
son défaut de memoire , personne ne
trouuoit mauuais qu'il en vst de la
forte : Mais ce qui ne se pût souffrir,
fut , qu'estant mort subitement d'apo-
plexie ; l'Vniuersité d'Alcala recom-
manda son Oraison funebre à vn fa-
meux Predicateur , lequel inuenta &
disposa ce qu'il deuoit dire, le mieux
qu'il pût ; mais le temps fut si court,
qu'il n'eut pas le loisir d'apprendre par
cœur ce qu'il auoit préparé : si bien
qu'il monta en chaire le papier en la
main, & commença de cette sorte. I'ay
deliberé, Messieurs, d'imiter & de faire
ce que faisoit ordinairement cet illustre
personnage, dont nous celebrons au-
iourd'huy les obseques , c'est de lire
ainsi qu'il lisoit à ses Disciples ; pource
que sa mort a esté si soudaine, & le

temps qu'on m'a donné pour faire cette Oraison funebre, si precipité, qu'à peine ay-ie eu le temps de songer à ce que ie devois dire, & encore moins à le repasser par ma memoire: Je vous apporte donc escrit en ce papier, tout ce que j'ay pû composer cette nuit; & vous supplie, Messieurs, de l'entendre avec patience, & d'excuser le défaut de ma memoire.

Cette façon de prescher par escrit & avec le papier en main, sembla si mauuaise au peuple, que l'on ne fit que souffrir & murmurer: Partant Ciceron a eu raison de dire, qu'il falloit haranguer par cœur, & non par escrit. Sans doute que ce Predicateur manquoit d'inuention; il falloit qu'il tirast tout des liures, & pour cecy il est besoin de force estude & de grande memoire: mais ceux qui puisent dans leur teste, n'ont besoin d'estude, de temps ny de memoire, pource qu'ils trouuent heureusement en eux, & bien souuent à l'heure mesme, tout ce qu'ils ont à dire. Ceux-cy pourroient prescher toute leur

vie deuant vn peuple , sans redire vn mot de ce qu'ils auroient dit vingt-ans auparauant : là où ceux qui manquent d'inuention, en moins de deux Carefmes enleuent la fleur de tous les liures, & viennent à bout de leurs manuscrits & lieux communs ; de sorte que la troisieme année il faut qu'ils aillent prescher ailleurs, s'ils ne veulent qu'on die d'eux, qu'ils preschent comme l'année d'auparauant.

La troisieme qualité que doit auoir le bon Orateur, c'est de sçauoir disposer ce qu'il a inuenté, & bien placer chaque chose en son lieu : de sorte que rien ne se demente, qu'il semble que l'un appelle l'autre, & que l'autre luy responde en vne iuste & parfaite proportion ; C'est pourquoy Ciceron a dit. *Que la disposition est vn ordre & bonne æconomie qu'il faut garder en la distribution des dits & sentences dont on se doit seruir deuant vn peuple, & qui nous monstre en quel lieu les choses doivent estre placées ; afin que le tout estant bien d'accord, il en resulte vne bonne figure.* Quand

les Predicateurs n'ont pas obtenu de la Nature cette qualité, ils en ont d'ordinaire bien plus de peine : car après qu'on a trouvé dans les livres beaucoup de choses à dire, chacun n'a pas l'adresse de les enchaîner en chaque lieu qui leur convient. Il est certain que cette propriété d'ordonner & de distribuer, est une œuvre de l'imagination, puisque cela emporte figure & correspondance.

La quatrième propriété que doivent avoir les bons Orateurs, & qui est la plus importante de toutes, c'est l'action, par laquelle ils donnent comme une âme à ce qu'ils disent, excitent les Auditeurs, les attendrissent & les obligent de croire véritable ce qu'ils leur veulent persuader. Ainsi Cicéron a dit : *Que l'action se devoit gouverner en faisant les mouvemens du corps & du visage, & les gestes que requiert ce qu'on dit, en haussant la voix, ou l'abaissant; en se courrouçant & tout d'un coup venant à s'apaiser, en parlant quelquefois vite, quelquefois plus doucement, en repre-*
nant

nant quelquefois, & quelquefois flat-
tant, portant son corps tantost d'un costé
& tantost de l'autre, fermant les bras, &
puis les despliant, riant & pleurant,
& frappant des mains bien à propos.
Cette grace est de si grande importan-
ce aux Predicateurs, qu'avec elle seule-
ment, sans inuention ny disposition, ils
feront un Sermon de choses communes
& de peu de consequence, qui rempli-
ra tout un peuple d'admiration, à cause
qu'il sera animé de l'action, qui se peut
appeller l'esprit & l'ame de la pronon-
ciation.

Il y a en cecy vne chose remarquable,
qui fait assez voir combien peut cette
grace, qui est, que les Sermons qui pa-
roissent extrêmement par le moyen de
l'action & de cet esprit de l'Orateur, ne
valent rien sur le papier & ne se peu-
uent lire : La raison en est, qu'il est im-
possible de peindre ny de représenter
avec la plume, les mouuemens & les
gestes qui leur donnoient tant de relief
en la chaire. Il y a d'autres Sermons
qui se trouuent bons par escrit, & qu'on

Z

ne ſçauroit ouyr quand on les recite, pource qu'on ne leur donne pas l'action qu'ils demandent. C'eſt pourquoy Platon a dit, que le ſtile qu'on obſerue en parlant, eſt fort different de celuy qu'il faut pour bien eſcrire; & pour cette cauſe voyons-nous pluſieurs hommes qui parlent fort bien, & eſcriuent mal; & d'autres au contraire qui eſcriuent fort bien, & parlent tres mal. Toutes leſquelles choſes ſe doiuent reietter ſur l'action, laquelle eſt ſans doute vne ceuure de l'imagination, puisſque tout ce que nous en auons dit emporte avec ſoy figure, correfpondance & bonne conſonance.

La cinquieme grace que doit auoir l'Orateur, c'eſt de ſçauoir bien appliquer & apporter de beaux exemples & de belles comparaiſons; ce qui contente plus les Auditeurs que toute autre choſe: car par vn bon exemple, ce qu'on enſeigne ſe rend aiſé à entendre, & ſans cela tout paſſe pour eſtre trop releué: Ainſi Ariſtote demande, *Pourquoy ceux qui entendent les Orateurs prennent plus*

de plaisir aux exemples & aux fables qu'on leur rapporte pour prouver ce qu'on veut persuader, qu'à tous les argumens & raisons qu'on allegue? A quoy il respond, que par les exemples & les fables, les hommes s'instruisent mieux, à cause que c'est vne preuve qui regarde le sens, & qu'il n'en est pas ainsi des argumens & des raisons, à cause que pour en estre capable, il faut estre pourueu d'un grand entendement. C'est pourquoy Iesus-Christ nostre Redempteur se seruoit en ses discours de tant de paraboles, & de comparaisons, parce que par ce moyen là, il faisoit mieux comprendre plusieurs secrets diuins. Or est-il que d'inuenter des fables & des comparaisons, c'est vne œuvre de l'imagination, pource que comme nous auons desia dit tant de fois, cela emporte figure, bonne correspondance & similitude.

La sixiesme propriété du bon Orateur, c'est que son langage soit bon, propre & sans nulle affecterie; qu'il se serue de termes polis, & de plusieurs nobles & belles façons de parler: desquelles

Z ij

graces nous auons desia discouru plusieurs fois, & prouué qu'une partie appartient à l'imagination, & l'autre à la bonne memoire.

La septiesme chose que doit auoir le bon Orateur, est comprise dans ces mots de Ciceron, *Qu'il faut qu'il soit doiué d'une bonne voix, d'une belle action, & d'une grace naïue*: d'une voix, dis-ie, pleine & sonore, qui ne soit ny enrouée, ny trop rude, ny trop deliée. Et encore qu'il soit vray que cecy procede de la constitution de l'estomach & du gosier, & non de l'imagination; il est pourtant certain, que du mesme temperament que vient la bonne imagination, qui est la chaleur, vient aussi la bonne voix. Ce qui est bien à remarquer pour nostre dessein, pource que les Theologiens Scholastiques, à cause qu'ils sont d'un temperament froid & sec, ne peuuent auoir l'organe de la voix bon; ce qui leur est vn grand defaut pour la chaire. Aristote prouue cecy par l'exemple des vieillards, qui sont froids & secs. Pour auoir la voix pleine & sonore, il est be-

soin de beaucoup de chaleur qui dilate, & d'une humidité modérée qui adoucit : C'est pourquoy le mesme Aristote demande, *Pourquoy ceux qui sont d'une nature chaude, ont tous la voix forte & haute* : Et nous apprenons cette verité par l'experience du contraire dans les femmes & dans les Eunuques, lesquels pour la grande froideur de leur temperament, comme dit Galien, ont le gosier fort estroit & la voix fort deliée : De façon que quand nous entendrons quelque bonne voix, nous pourrons dire incontinent que cela vient d'une grande chaleur & humidité d'estomach, lesquelles deux qualitez, quand elles arriuent iusques au cerueau, font perdre l'entendement, & rendent la memoire & l'imagination bonnes, qui sont les deux puissances dont se seruent les bons Predicateurs pour satisfaire l'esprit de ceux qui les escoutent.

La huitiesme propriété du bon Orateur, Ciceron dit que c'est d'auoir la langue bien pendue, bien prompte, & bien exercée; qui est vn don qui ne peut

Z iij

échoir aux hommes de grand entendement, parce que pour estre ainsi prompt; il faut beaucoup de chaleur, & vne secheresse mediocre; ce qui ne se peut trouuer aux melancholiques, tant ceux qui le sont par nature, que ceux qui le sont par adustion. Aristote le prouue, quand il demande, *Pourquoy ceux qui hesitent en parlant, sont tenus de complexion melancholique?* Auquel probleme il respond fort mal, à mon aduis, disant que les melancholiques ont vne forte imagination, & que leur langue ne peut pas aller assez viste, pour les choses que l'imagination leur dicte, de sorte qu'ils viennent à hesiter & à vaciller. Ce qui ne vient pas delà: mais plustost de ce que les melancholiques ont tousiours force eau & force saluue dans la bouche, au moyen dequoy ils ont la langue humide & fort lâche, chose qui se peut voir clairement, si l'on considere combien ils crachent. Le mesme Aristote donne cette raison là mesme, quād il demande *pourquoy quelques-uns hesitent & balbutient en parlant?* à quoy il respond

quē ceux-là ont la langue fort froide & fort humide, qui sont deux qualitez qui la rendent lourde & comme paralytique, tellement qu'elle ne peut suiure assez viste l'imagination. Pour à quoy remedier, il dit qu'il est bon de boire vn peu de vin, ou deuant que de se presenter à discourir deuant le peuple, ietter de grands élans de voix, afin que la langue s'eschauffe & se desseche par ce moyen.

Aristote dit aussi, que ce défaut de ne parler pas aisément, peut venir de trop de chaleur & de secheresse dans la langue; ce qu'il prouue par l'exemple des Coleriques, qui au fort de leur passion ne sçauoient dire vn mot, & quand ils sont sans trouble & sans colere, sont tres-eloquents: au contraire des hommes phlegmatiques, qui ne sçauoient presque parler, lors qu'ils sont en paix: mais quand ils sont courroucez, tiennent des discours tout pleins d'eloquence. La raison de cecy est tres manifeste; car encore qu'il soit vray, que la chaleur aide à l'imagination & à la

Z. iiij

langue aussi ; cette chaleur neantmoins peut estre si grande , qu'elle renuerse l'imagination, & l'empesche de trouuer des mots aigus & de subtiles responses, & fait que la langue ne peut rien articuler à cause de sa trop grande secheresse ; ainsi voyons nous qu'en beuuant vn peu d'eau , l'homme parle mieux.

Les Coleriques , quand ils sont en paix, parlent bien & facilement, pour ce qu'ils ont alors le degré de chaleur, qui est neccessaire à la langue , & à la bonne imagination ; mais viennent-ils à s'irriter, la chaleur monte d'un degré plus qu'il ne faut & trouble l'imagination. Les flegmatiques , quand ils ne sont pas en colere , ont beaucoup de froideur & d'humidité au cerueau ; c'est pourquoy rien ne s'offre à eux qu'ils puissent dire , & leur langue outre cela est lâche, à cause de la grande humidité. Mais quand ils se fâchent & se piquent, la chaleur monte d'un degré & esleue leur imagination ; ce qui fait qu'il s'offre à eux beaucoup de choses à dire, &

leur langue ne leur porte point d'empeschement, d'autant qu'elle est desia eschauffée. Ceux cy n'ont pas trop bonne veine pour faire des vers, à cause qu'ils sont froids de cerueau: & quand ils sont piquez, ils font de meilleurs vers & avec plus de facilité, contre ceux qui les ont mis en colere: A propos de quoy Iuuenal a dit,

Si la Nature nous refuse,

La colere excite la Muse.

Les hommes de grand entendement ne peuuent estre bons Orateurs, ny bons Predicateurs, à cause de ce defect de langue; & particulierement d'autant que l'action demande qu'on parle quelquefois haut, & quelquefois bas; & que ceux qui sont empeschez de la langue, ne peuuent haranguer sans crier à gorge desployée: ce qui est vne des choses qui lassent le plus les Auditeurs: Ainsi Aristote demande *pourquoy ceux qui hesitent de la langue ne peuuent parler bas?* A quoy il respond forr bien, que la langue qui tient comme attachée au palais par la grande humidité, se detache

mieux avec impetuosité, que si l'on n'y employoit qu'un petit effort: Il en est comme de celui qui voudroit lever une lance fort pesante, en la prenant par le bout; car il la leve mieux tout d'un coup & par effort, que s'il la leuoit peu à peu.

Il me semble auoir assez bien prouvé que les bonnes qualitez naturelles que doit auoir l'Orateur parfait, viennent pour la pluspart de la bonne imagination, & quelques vnes de la memoire: Et s'il est vray, que les bons Predicateurs de nostre temps contentent le peuple, à cause qu'ils sont pourueus de ces qualitez-là mesmes que nous disons, il s'ensuit que celui qui sera grand Predicateur, sçaura fort peu de Theologie Scholastique, & que celui qui sçaura beaucoup de Theologie Scholastique, ne pourra pas prescher, à raison de la grande contrariété qu'a l'entendement avec l'imagination & la memoire.

Aristote a bien veu par experience, qu'encore que l'Orateur estude la Phi-

Philosophie naturelle & morale, la Medecine, la Metaphysique, la Jurisprudence, les Mathematiques, l'Astronomie, & toutes les autres sciences, il n'en recueilloit pourtant que les fleurs, & n'en retenoit que les propositions les plus verifiées, sans connoistre la racine ny la premiere cause dequoy que ce soit. Mais il croyoit que de ne pas sçavoir la Theologie, ny la raison veritable & essentielle des choses, venoit de ce que l'on ne s'y estoit pas addonné : Ainsi il demande, *Pourquoy & en quoy nous pensons que le Philosophe soit different de l'Orateur*, puisqu'ils estudient l'un & l'autre la Philosophie ? Auquel Probleme il respond, que le Philosophe employe toute son estude à sçavoir la raison & la cause de chaque effet, & l'Orateur, à connoistre seulement l'effet & rien plus. Mais apres tout, il n'y a point d'autre raison de cette difference que celle-cy, qui est que la Philosophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puissance les Orateurs ne sont pas si bien pourvus ; de sorte qu'ils ne sçau-

roient auoir qu'une superficielle con-
noissance de la nature des choses. Cette
mesme difference se trouue entre le
Theologien Scholastique & le Positif;
car l'un sçait la raison de ce qui touche
& concerne sa Faculté; & l'autre, les
propositions les plus conuës, & rien
plus. Ce qu'estant ainsi, c'est une chose
fort dangereuse, que le Predicateur ait
la charge & l'autorité d'enseigner la
verité au peuple Chrestien, & que l'Au-
diteur soit obligé de le croire; & que ce
Predicateur ne soit pas bien pourueu de
cette puissance, par laquelle on con-
noist les veritez en leur racine; Nous
pourrions luy appliquer avec raison ces
paroles de nostre Sauueur, *Laissez-les,*
ils sont auengles, & conduisent des auen-
gles: mais si l'auengle conduit l'auengle, ils
tomberont tous deux dans la fosse. C'est
une chose intolerable de voir avec quel-
le hardiesse se mettent à prescher quel-
ques vns, qui ne sçauent pas un mot de
Theologie Scholastique, & qui n'ont
aucune disposition naturelle pour la
pouuoir apprendre, Saint Paul se

plaint grandement de ces gens-là, quand il dit, *Que la fin de la loy de Dieu, c'est la charité, qui sort d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foy non dissimulée, dont quelques-uns s'esloignant, se sont tournez à une eloquence vuide, voulant estre Docteurs de la Loy, sans sçavoir ny dequoy ils parlent, ny ce qu'ils assurent.*

Le vain langage & babil des Theologiens Allemands, Anglois, Flamans, & quelquefois François, & de tant d'autres qui habitent le Septentrion, a bien souuent pensé perdre le peuple Chretien, avec toute leur connoissance de langues & toutes leurs graces & ornemens de bien dire ; parce qu'ils n'auoient pas cét entendement propre à trouuer la verité. Et qu'ils soient depourueus d'entendement pour la plupart, nous l'auons desia prouué cy-dessus, par l'opinion d'Aristote ; outre plusieurs autres raisons & experiences que nous auons apportées pour cet effet. Que si les Auditeurs Anglois & Allemands eussent bien pris garde à ce que Saint Paul escrit aux Romains, qui

estoyent aussi circonuenus & assiegez par d'autres faux Predicateurs, peut-estre ne se fussent-ils pas laissé tromper si aisément. *Mes freres*, dit-il, *ie vous coniure par l'amour de Dieu*, de prendre garde particulièrement à ceux qui vous enseignent vne autre doctrine, que celle que vous auez apprise, & de les fuir: car ils ne sont pas seruiteurs de nostre Seigneur Iesus-Christ, mais plustost seruent à leur ventre & à leur sensualité, & par de beaux discours & des paroles douces & emmiellées, ils seduisent le cœur des innocens.

Outre cecy, nous auons prouué cy-dessus, que ceux-là qui sont pourueus d'une grande imagination, sont colériques, fins, malicieux & rusez, qui sont des personnes tousiours enclines au mal, & qui le sçauent executer avec vne grande dexterité & prudence. Aristote demande, à propos des Orateurs de son temps, *Pourquoy nous appellons l'Orateur, fin & adroit, & non pas le Musicien, ny celuy qui represente sur vn Theatre?* Et la difficulté eust esté enco-

re plus grande, si Aristote eust sceu que la Musique & la Comedie, sont œures de l'imagination. A quoy il respond, que les Musiciens & ceux qui representent, n'ont point d'autre but que de contenter ceux qui les escoutent & qui les voyent : mais que l'Orateur traualle à gagner quelque chose pour soy, c'est pourquoy il a besoin d'vser d'adresse, afin que les Auditeurs ne connoissent rien de son dessein.

Telles mauuaises qualitez auoient ces faux Predicateurs, dont l'Apostre escrit ainsi à peu près aux Corinthiens. Mais ie crains mes freres, que cōme le Serpent a seduit Eue par sa ruse & pernicieuse adresse, ainsi vos sens & vos iugemens ne soient peruertis & corrompus: car de tels faux Apostres sont comme de fins Renards; des Predicateurs, dis-ie, qui sont des ouuriers d'iniquité, qui parlent sous le masque & contrefont les Saints; ils ont l'apparence d'Apostres de Iesus-Christ, & sont des Disciples du Diable, qui sçait si bien représenter vn Ange de lumiere, qu'il est besoin d'vn don sur-

naturel , pour decouvrir qui c'est : & puisque le Maistre sçait si bien se contrefaire , il ne faut pas s'estonner que ceux qui ont estudié sous luy , soient si sçauans ; La fin de ces gens-là sera conforme à leurs œuures. Toutes lesquelles proprietéz , on void bien que ce sont des effets de l'imagination , & qu' Aristote a eu raison de dire , que les Orateurs sont fins & rusez, pource qu'ils ne songent qu'à gagner quelque chose pour eux.

Nous auons desia dit cy-dessus , que ceux qui ont vne forte & grande imagination , sont d'un temperament fort chaud , & de cette qualité deriuent trois principaux vices de l'homme , la superbe, la gourmandise & la luxure : & pour cette cause l'Apostre a dit ; *Telle sorte de gens ne seruent pas à Iesus Christ nostre Sauueur , mais à leur ventre.* C'est pourquoy ils cherchent à interpreter la Sainte Escriture , d'une façon qui s'accorde à leur inclination naturelle , donnant à entendre à ceux qui ne sçauent gueres de choses , que les Prestres se peuuent marier,

marier, qu'il n'est besoin ny de Carefme, ny de ieufnes, ny qu'il ne faut pas decouvrir au Confesseur tous les pechez que nous commettons contre Dieu. Et vſant de cette ruse, par le moyen de l'Eſcriture mal appliquée, ils font paſſer leurs vices & leurs mauuaises œuures pour des actes de vertu, en mandiant du peuple vne fauſſe reputation de ſainteté.

Or que de la chaleur prouiennent ces trois mauuaises inclinations, & de la froideur, les vertus contrairés; Aristote le prouue diſant, *Que de la chaleur & de la froideur naiſſent toutes les couſtumes & habitudes de l'homme, pource que ces deux qualitez alterent plus noſtre nature qu'aucune autre.* D'où vient que les hommes de grande imagination ſont d'ordinaire méchants & vicieux, pource qu'ils ſe laiſſent aller à la pente de leurs inclinations naturelles, & qu'ils ont de l'eſprit & de l'habileté pour faire le mal. Et partant Aristote demande, *Pourquoy l'homme, qui eſt plein d'un ſi grād ſçauoir, eſt le plus iniuſte de tous les animaux?* Au-

quel probleme il respond , que l'homme est pourueu d'un grand esprit & d'une grande imagination, par le moyen dequoy il trouue mille inuentions de mal faire, & comme il souhaite aussi naturellement ses plaisirs, & d'estre plus heureux que tous les autres, de necessité il commet quelque iniure, d'autant qu'il ne peut posseder ces auantages-là, sans faire tort à plusieurs personnes. Mais ny Aristote n'a pas bien sceu proposer ce probleme, ny n'a pas sceu y respôdre comme il falloit. Il eust mieux fait de demander, pourquoy les méchans sont ordinairement de grand esprit, & entre les méchans, ceux qui sont les plus habiles commettent de plus grandes indignitez; veu qu'il seroit raisonnable, que le bon esprit & la grande habileté portast plustost l'homme à la vertu & au bien, que non pas au vice & au mal? La responce qu'on peut donner de cecy, c'est que ceux qui ont beaucoup de chaleur, sont gens de grande imagination, & que la mesme qualité qui les rend ingenieux, les pousse à

estre malins & vicieux : Mais quand c'est l'entendement qui domine, l'homme ordinairement se porte à la vertu, pource que cette puissance consiste en froideur & secheresse, desquelles qualitez procedent plusieurs vertus, comme sont, la continence, l'humilité & la temperance, ainsi que de la chaleur prouiennent les contraires. Laquelle philosophie si Aristote eut entendue, il eust sceu respondre à ce probleme qui demande, *Pourquoy ceux qui gagnent leur vie à représenter des Comedies, les Cabaretiers, les Cuisiniers, les Artisans de Bacchus & de la bonne chere, & tous ceux qui se trouuent aux banquets & festins pour preparer & ordonner les viandes, sont d'ordinaire de mauuaise & vicieuse vie ?* A quoy il respond, disant qu'à cause qu'ils se sont occupez à ces offices qui regardent la bonne chere, ils n'ont pas eu le temps d'estudier, si bien qu'ils ont passé leur vie au milieu de l'intemperance ; A quoy mesme la pauureté leur a seruy, qui a accoustumé d'apporter quant & soy beaucoup de maux. Mais en effet ce

A a ij

n'est pas là la vraie raison ; plustost il faut dire, que de représenter des Comedies, & donner ordre aux festes & festins de Bacchus, vient d'une difference d'imagination, qui conuie l'homme à cette façon de viure. Et comme cette difference d'imagination consiste en chaleur, tous ces gens-là ont fort bon estomach, & un haut appetit pour boire & pour manger ; & quoy qu'ils se fussent addonnez aux lettres, ils n'y eussent fait aucun progres ; & quand mesme ils auroient esté riches, ils n'auroient pas laissé de s'addonner à ces offices, eussent-ils encore esté cent fois plus vils, pource que l'esprit & la disposition de chacun, le porte à embrasser l'art avec lequel il a plus de rapport. C'est pour cette cause qu'Aristote demande ; *Pourquoy il y a de certains hommes qui se iettent à estre Comediens ou Ioüeurs d'instrumens, & ne prendroient aucun plaisir à estre ny Orateurs ny Astronomes ?* A quoy il respond fort bien, disant que l'homme ressent incontinent à quel art il est nay ; pource qu'il a dans soy mesme ie

ne sçay quoy qui luy enseigne cela; & que la Nature peut tant par son instigation & poursuite, qu'encore que l'art & l'office soient peu seants à la qualité & condition de celuy qui les apprend: il faut neantmoins qu'il s'y addonne, & qu'il laisse tous les autres honestes exercices.

Mais puisque nous auons reietté cette façon d'esprit, comme mal propre à la charge de Predicateur, & que nous sommes obligez de donner & de departir à chaque difference d'habileté, la science qui luy conuient plus particulièrement; il faut monstrier quelle sorte d'esprit doit auoir celuy à qui l'on doit confier la charge de la predication, qui est vne des choses les plus importantes à la Republique Chrestienne. Il est donc besoin de sçauoir qu'encore que nous ayons prouué cy-dessus, que cela repugne naturellement, qu'un grand entendement se ioigne avec vne grande imagination & vne grande memoire; il n'y a pourtant point de regle si generale en pas vn art, qui n'ait son exception, &

Aa iij

ne manque en quelque chose. Nous prouverons fort au long au Chapitre penultieme de ce liure, que la Nature ayant toutes ses forces, & ne trouvant aucun obstacle, fait vne difference d'esprit si parfaite, qu'elle assemble en vn mesme suiet, vn grand entendement avec vne grande imagination & grande memoire; comme si ces puissances n'estoient pas contraires & naturellement opposées l'une à l'autre.

C'est là iustement la disposition la plus propre & la plus conuenable pour la chaire, si elle se pouuoit rencontrer en plusieurs personnes: mais comme nous dirons, au lieu que nous venons d'alléguer, elle se trouue si peu, que de cent mille esprits que i'ay confiderez, à peine en ay ie trouué vn seul qui l'eust. C'est pourquoy il nous faudra chercher vne autre difference d'esprit qui soit plus ordinaire, encore qu'elle ne soit pas si parfaite que la premiere. Surquoy il faut remarquer, qu'entre les Medecins & les Philosophes, il y a vne grande dispute pour iustifier quel est le tempera-

ment & les qualitez du vinaigre, de la colere aduste & des cendres : attendu que ces choses là produisent quelquefois vn effet de chaleur, & d'autrefois de froideur. Ce qui fait qu'ils ont esté de diuerses opinions : mais la verité est que toutes les choses qui ont souffert adustion & que le feu a consumées, sont de diuers temperament. La meilleure partie du suiet est froide & seche ; mais il y a d'autres parcelles entremeslées qui sont si subtiles & si delicates & si brulantes, qu'encore qu'elles soient en petite quantité, elles agissent neantmoins avec plus de force que tout le reste du suiet. Ainsi voyons nous que le vinaigre & la melancholie aduste, entr'ouurent & font leuer la terre par leur chaleur, & ne la resserrent pas, quoy que la plus grande partie de ces humeurs soit froide.

D'icy l'on peut inferer que ceux qui sont melancholiques par adustion, asssemblent vn grand entendement avec vne grande imagination ; mais ils sont tous dépourueus de memoire, à cause

A a iiij

de la grande secheresse & durété que l'adustion a faite au cerueau. Ceux-là sont bons pour prescher, au moins sont-ce les meilleurs qu'on puisse trouuer, apres ces parfaits dont nous auons parlé: car encore qu'ils ayent faute de memoire, leur propre inuention est si grande, que leur imagination mesme leur sert comme de memoire & de reminiscence, en les remplissant de figures & leur fournissant dequoy dire, sans qu'ils ayent plus besoin de rien. Ce que n'ont pas ceux-là qui apprennent leur sermon mot à mot; car s'ils viennent à faire la moindre faute, les voila demeurez tout court, sans auoir rien qui leur fournisse dequoy pouuoir passer plus auant.

Or que la melancholie par adustion ait cette varieté de temperament, de froideur & de secheresse pour l'entendement, & de chaleur pour l'imagination, Aristote le dit en ces termes, *Les hommes qui sont melancholiques par adustion, sont d'une complexion diuerse & inégale, d'autant que la colere aduste est*

une humeur fort inegale & diuerse : tantost elle peut deuenir tres chaude, & tantost se rendre froide outre mesure.

Les signes par où l'on connoist ceux qui ont ce temperament, sont très manifestes ; ils ont le visage vertbrun ou cendré, les yeux fort ardents (à raison dequoy on a dit, *Il est homme qui a du sang à l'œil*) le poil noir & la tette chauue, peu de chair, aspre & veluë, les veines fort larges & grosses ; ils sont affables & de bonne compagnie ; mais au reste luxurieux, superbes, hauts à la main, grands renieurs, fins, trompeurs, iniurieux, & qui aiment à faire du mal & à se vanger. Cela s'entend lors que la melancholie s'enflamme : car quand elle est refroidie, les voila incontinent remplis des vertus contraires ; chasteté, humilité, crainte & respect pour Dieu, charité, misericorde, & grande reconnaissance de leurs pechez, avec des souspirs, des gemissemens & des larmes. A raison dequoy ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir ny paix ny repos. Quelquefois le vice domine

en eux , & d'autrefois c'est la vertu ; mais nonobstant tous ces défauts , ce sont les plus ingenieux & les plus habiles pour le miniftre de la predication & pour toutes les choses du monde où il est befoin de prudence , d'autant qu'ils ont de l'entendement pour trouver la verité , & vne grande imagination pour la ſçavoir perſuader. Qu'ainſi ne ſoit , voyons , ie vous prie , ce que fit Dieu , quand il voulut former vn homme *dans le ventre de ſa mere* , qui fuſt propre à decouvrir au monde la venue de ſon Fils , & qui euſt le don de prouver & de perſuader que Ieſus-Chriſt eſtoit le Meſſie promis en la Loy ; & nous trouverons que le faiſant de grand entendement & de grande imagination , neceſſairement en obſervant l'ordre de la Nature , il le forma avec cette colere aduſte & brulée. Cela ſe connoiſtra clairement , ſi l'on conſidere de quel feu & de quelle fureur il perſecutoit l'Egliſe , & quelle affliction receurent les Synagogues , quand elles le virent conuerty , comme ayant perdu vn homme de grande con-

sequence, & dont le party contraire venoit de profiter.

Cela se connoist aussi par ces repliques pleines d'une colere raisonnable, avec lesquelles il parloit & respondoit aux Proconsuls & aux Iuges qui le faisoient prendre; deffendant sa personne & le nom de Iesus-Christ avec une telle dexterité, qu'il les rendoit tout confus. Il avoit aussi une imperfection de langue & ne parloit pas avec tant de facilité: qui est une chose, comme a dit Aristote, à laquelle sont suiets ceux qui sont melancholiques par adustion.

Les vices dont il confesse avoir esté taché, deuant sa conuersion, tesmoignent bien aussi qu'il estoit de ce temperament. Il estoit blasphemateur, injurieux & persecuteur; tous effets d'une grande chaleur. Mais le signe qui denote plus euidentement qu'il eut cette colere aduste, se prend de la guerre continuelle que luy mesme auoie auoir esté dans luy, entre la partie superieure & l'inferieure, quand il dit, *Je ressens une autre loy dans mes membres, qui re-*

pūgne à la loy de mon esprit, & qui me conduit dans la captiuité du peché. A laquelle dispute & contrariété, nous auons prouué suiuant l'opinion d'Aristote, que les melancholiques par adustiō, estoient subiets. Il est vray que quelques-vns expliquent, & fort bien, que cette guerre venoit du desordre qu'a mis le peché originel entre l'esprit & la chair: encore qu'à la voir si grande & si continue, ie puisse bien croire aussi qu'elle procedoit de l'inegalité de la bile noire qui entroit dans sa complexion naturelle. En effet le Prophete Roy Dauid participoit de mesme au peché originel, & ne se plaignoit pas tant que Sainct Paul; au contraire il disoit qu'il trouuoit la partie inferieure d'accord avec la raison, quand il vouloit s'eslouyr en Dieu. *Mon cœur & ma chair ont tressailly de ioye de uant le Dieu viuant.* Or, comme nous dirons au Chapitre penultiesme, Dauid auoit le meilleur temperament que puisse donner la Nature, & que nous prouuerons par l'opinion de tous les Philosophes, incliner ordinairement

l'homme à la vertu ; sans grande contradiction du costé de la chair.

Les Esprits donc qui se doiuent choisir pour la Predication , sont en premier lieu , ceux qui assēblent vn grand entendement avec vne grande imagination & memoire ; dequoy nous rapporterons les marques au penultiesme Chapitre. A faute d'eux, succedent en leur place, ceux qui sont melancholiques par adustion. Ceux-cy ioignent vn grand entendement avec vne grande imagination ; mais sont dépourueus de memoire : Ainsi ne peuuent ils pas auoir abondance de paroles, ny prescher avec vn grand torrent d'eloquence, qui rauisse les Auditeurs. Au troisiēme rang sont les hommes de grand entendement ; mais qui ont manque d'imagination & de memoire. Ceux-cy prescheront fort desagablement ; mais ils enseigneront la verité. Les derniers , (ausquels ie ne voudrois pas commettre la charge de la Predication) sont ceux là qui assēblent vne heureuse memoire, avec vne

vaſte imagination, & ſont dépourueus d'entendement. Ceux-cy tirent tout vn peuple apres eux, & le tiennent comme ſuſpendu en extaſe & dans l'admiration : mais lors qu'on y penſe le moins, on eſt tout eſbahy qu'on vous les met à l'Inquiſition, parce que par leurs douces paroles & belles Benediſtions, ils ſeduſoient le cœur des Innocens.

CHAPITRE XIV.

Où il eſt prouué que la Theorie des loix appartient à la memoire: Plaidier des cauſes & les Iuger (qui en eſt la pratique) à l'entendement : & la ſcience de Gouverner vne Republique, à l'imagination.

C'ecy ne doit pas eſtre ſans myſtere en la langue Eſpagnole, que ce mot *Letrado* eſtant vn terme commun pour ſignifier tous les hommes de let-

tres, aussi bien les Theologiens, comme les gens de Droit, Medecins, Dialecticiens, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens & Astronomes; neantmoins quand on dit, *fulano es letrado*, *un tel est lettré*; nous entendons tous d'un commun consentement, que sa profession est de sçavoir les loix; comme si ce nō luy estoit plus propre & plus particulier qu'aux autres. Quoy qu'il soit facile de respondre à cette doute; neantmoins pour s'en bien acquitter, il faut remarquer premièrement ce que c'est que Loy, & à quoy s'obligent ceux qui se mettent à estudier en cette Faculté, pour s'en servir apres dans les charges de Juge ou d'Aduocat. La Loy, à le bien prendre, n'est rien qu'une volonté raisonnable du Legislatteur, par laquelle il explique & declare comme il entend que se determinent les cas qui arriuent d'ordinaire en la Republique, pour maintenir les subiets en paix, & leur enseigner comment ils doiuent vivre, & dequoy ils se doiuent garder: J'ay dit une *volonté raisonnable*, pource

qu'il ne suffit pas que le Roy ou l'Empereur (qui sont la cause efficiente de la Loy) expliquent & déclarent leur volonté en quelque façon que ce soit, pour faire que ce soit vne loy ; car si cette volonté n'est iuste & conforme à la raison, elle ne peut pas s'appeller loy, & ne l'est pas effectiuement ; non plus que celuy-là ne feroit pas homme, qui feroit priué d'ame raisonnable. C'est pourquoy il a esté tres bien auisé, que les Roys establissent leurs loix, avec le conseil d'hommes fort sages & entendus, afin qu'elles soient pleines de iustice, de bonté & d'intégrité, & que les subiets les reçoient de bon cœur, & s'en ressentent plus obligez à les garder & accomplir. La cause materielle de la loy ; c'est, qu'elle se fasse sur des cas qui ordinairement arriuent en la Republique, suiuant l'ordre de Nature, & non sur des choses impossibles ou qui n'aduennent que rarement. La cause finale, c'est de regler la vie de l'homme, & de luy enseigner ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr ; afin que luy demeurant

rant dans les regles de la raison, la Republique se conserue en paix & tranquillité. C'est pour ce suiet qu'on commande que les loix soient escrites en paroles claires, non equiuoques, obscures, ny qui portent diuers sens; sans chiffres ny abbreviations: en vn mot qu'elles soient si manifestes, que quiconque les lira, les puisse facilement entendre & retenir dans sa memoire. Et afin que personne n'en pretende cause d'ignorance, on les fait publier à son de trompe, pour auoir plus de suiet de chastier celuy qui y contreuendra.

Attendu donc le soin exact & la grande diligence que les bons Legislateurs apportent à rendre leurs Loix iustes & claires, il est deffendu aux Iuges & aux Aduocats, d'user de leur entendement dans les Iugemens & Actions; mais de se laisser conduire par l'autorité des Loix, c'est à dire, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, ny de luy donner autre sens que celuy qui est porté simplement par la lettre. D'où s'ensuit que les Legistes doiuent construire le texte de la Loy, &

Bb

prendre le sens qui en resulte, & non aucun autre.

Cette doctrine ainsi supposée, il est maintenant aisé à entendre, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*, & non point tous les autres hommes de lettres; & c'est d'autant qu'il est à *letra dado*, adonné à la lettre; c'est à dire, vn homme qui n'a pas la liberté d'opiner selon son entendement, mais qui est obligé de suivre ce que porte la lettre.

Ce que comprenant fort bien ceux qui sont les plus excellens en cette profession, ils n'osent nier ny affirmer aucune chose, touchant la decisiõ de quelque cas, s'ils n'ont deuant leurs yeux la loy qui le determine en termes exprez: Et si quelquefois ils auancent quelque chose de leur teste, & messent leurs propres iugemens & raisons sans s'appuyer sur le Droit, ils le font avec certaine espee de timidité & de honte; aussi disent-ils en commun Prouerbe, *Nous rougissons quand nous parlons sans Loy*: cest à dire, de iuger & de donner conseil, quand nous n'auons point de

loy deuant nous, qui decide le fait qui nous est proposé. Les Theologiens ne se peuuent pas nommer *Lettrez* en cette signification, pource qu'en la Sainte Escriture: *La lettre tue, & l'esprit viuifie.* La Sainte Escriture est toute pleine de mysteres & de figures, elle est obscure & non manifeste à tout le monde: Ses termes & ses façons de parler, ont vne signification bien differente de celle que donnent communement ceux qui sont versez dans les trois langues. C'est pourquoy celuy qui construira à la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la composition des mots, selon les regles de la Grammaire, ne sçauroit manquer de tomber dans plusieurs fautes.

Les Medecins ne sont point non plus obligez de s'affuiettir à la lettre: car si Hippocrate & Galien, & les autres graues Auteurs de cette science, affirment vne chose, & que l'experience & la raison monstrent le contraire; ils ne sont point tenus de les suiure; & la cause en est, qu'en la Medecine, l'experience &

Bb ij

plus de force que la raison, & la raison, plus que l'autorité. Mais dans les Loix, il arrive tout le contraire, que leur autorité & ce qu'elles établissent a plus de force & de vigueur, que toutes les raisons qui se peuvent apporter contre. Ce qu'estant ainsi, nous avons deormais le chemin ouvert pour trouver quel esprit requierent les Loix: car si le Légiste doit avoir l'entendement & l'imagination attachez à suivre simplement ce que dit la Loy, sans y adiouster ny diminuer en façon du monde: il est certain que cette Faculté appartient à la memoire, & que tout ce à quoy l'on doit travailler, c'est de sçavoir le nombre des Loix & des Regles du Droit, & de se ressouvenir de chacune à part, sçavoir par cœur ce qu'elle porte & sa décision; afin que quand quelque cas s'offrira, l'on sçache qu'il y a vne Loy qui le determine, & en quelle façon. C'est pourquoy il me semble qu'il est plus avantageux à l'homme de Droit, d'avoir beaucoup de memoire & peu d'entendement, que beaucoup d'entende-

ment & peu de memoire : Car s'il ne se doit pas seruir de son esprit & habileté, & qu'il doive regarder à vn si grand nombre de Loix, comme il y en a, si détachées les vnes des autres, avec tant d'exceptions, tant de restrictions & d'amplifications; il vaut mieux sçauoir par cœur ce qui est déterminé dans le Droit pour chaque chose qui se presentera, que non pas discourir dans son entendement, de quelle sorte on la pourra déterminer, puisque l'un est necessaire, & l'autre impertinent; nul autre aduis ne deuant preualoir sur la decision de la Loy. Partant il est certain que la Theorie de la Iurisprudence appartient à la memoire, & non à l'entendement ny à l'imagination. Pour cette raison donc, & attendu que les Loix sont vne chose entierement positive & de fait, & que les Legistes ont l'entendement si fort attaché à la volonté du Legislatteur, qu'ils ne peuuent interposer leur aduis sans sçauoir asseurement quelle est la decision de la Loy: lors qu'on les vient consulter, il leur est permis de dire, &

Bb iij

l'on le souffre volontiers : Je verray mes liures sur ce fait ; ce que si le Medecin disoit , quand on luy demande vn remede pour quelque maladie , ou le Theologien, dans quelque cas de conscience ; on les tiendrait pour des gens mal habiles en leur Faculté. Et la raison en est , que ces deux dernieres sciences ont leurs definitions & principes vniuersels, sous lesquels sont contenus les cas particuliers ; mais dans la Iurisprudence , chaque loy contient vne seule espece, sans que la loy qui suit en depende, quoy qu'elles soient toutes deux sous vn mesme tiltre. Ainsi est-il necessaire de sçauoir toutes les Loix, d'estudier chacune en particulier, & de les garder distinctement dans sa memoire.

Cependant , contre cette doctrine Platon remarque vne chose qui merite bien d'estre considerée : c'est que de son tēps il tenoit pour suspect l'hōme de Droit, qui sçauoit force Loix par cœur, voyant par experience que de telles gens n'estoient pas si bons Iuges ny si bons Aduocats, que l'apparence sem-

bloit le promettre; dequoy fans doute il n'a pas sceu la raison, puis qu'il ne l'a pas dite en vn lieu si conuenable. Seulement a-t'il connu par experience, que les Legistes de grande memoire, ayant à deffendre vne cause ou à en donner leur auis, n'appliquoient pas les Loix si à propos qu'il falloit.

Il est aisé dans ma doctrine de rendre la raison de cecy, supposé que la memoire soit contraire à l'entendement, & que la vraye interpretatiō des Loix, leur amplification, leur restriction, & les accorder avec celles qui leur semblent opposées & contraires; tout cela se fait en distinguant, inferant, raisonnant, iugeant & choisissant; lesquelles actions, comme nous auons dit plusieurs fois cy-dessus, sont actions de l'entendement, qu'il est impossible que l'homme de Droit qui aura grande memoire, puisse pratiquer en façon du monde.

Nous auons desia dit autre part, que la memoire n'auoit aucune autre charge, que de garder fidellement les figures & les especes des choses: & que l'en-

B b .iiij

tendement & l'imagination sont ceux qui les mettent en œuvre. Si donc l'homme de Droit a toute la Jurisprudence dans la teste, & qu'il manque d'entendement & d'imagination, il ne sera pas plus capable de iuger & de plaider vne cause, que le Code ny le Digeste mesme : lesquels bien qu'ils comprennent toutes les regles & loix du Droit, ne sçauoient neâtmoins auoir dressé deux mots d'Escriture.

D'ailleurs, encore qu'il soit vray que la Loy deust estre telle que porte sa definition; toutesfois malaisément se peuvent rencontrer les choses aussi parfaites que l'entendement les propose. Que la Loy soit iuste & raisonnable; qu'elle preuoye & pouruoye à tout ce qui peut arriuer; qu'elle soit escrite en termes clairs; qu'elle ne souffre point de doutes, d'oppositions, ny d'aduis contraires; cela ne s'obtient pas tousiours, pour ce que enfin elle a esté establie par vn conseil humain, lequel n'est pas assez puissant pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se void tous les

iours par experience, car apres qu'une Loy a esté faite avec grande sagesse & meure deliberation ; en peu de temps on vient à l'abolir, parce que depuis la publication & qu'on l'a mise en vſage, ſe ſont découuerts mille inconueniens, auxquels perſonne n'auoit penſé quand on conſultoit ſur ſon eſtabliſſement. C'eſt pour cette cauſe que le Droit donne aduiſ aux Roys & aux Empereurs de n'auoir point de honte d'amander & de corriger leurs Loix, puis qu'apres tout ils ſont hommes ; & qu'il ne faut pas ſ'eſtonner ſ'ils ſont ſuiets à faillir. D'autant plus qu'il n'y a point de loy qui puiſſe comprendre par ſes paroles, toutes les circonſtances du fait qu'elle determine, parce que la fineſſe des Méchans eſt plus ſubtile pour inuenter de nouueaux maux, que la prudence des Bons pour les preuoir, & trouuer quel iugement on en doit faire : C'eſt pourquoy il a eſté dit, *Qu'il n'eſt pas poſſible d'eſcrire les Loix de telle façon qu'elles comprennent tous les cas qui peuuent eſchoir, & que c'eſt aſſez de determiner ceux*

qui arriuent plus ordinairement : car s'il en suruiuent d'autres qui ne soient point decidez en termes exprez par aucune loy ; le Droit n'est pas si depourueu de regles & de principes, que si le Iuge ou l'Aduocat ont bon entendement, pour scauoir inferer & conclurre, ils ne trouuent la vraye decision & deffense, & d'où on les peut tirer.

S'il est donc vray qu'il se rencontre plus d'affaires que de Loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour faire de nouuelles loix, & non telles quelles, mais qui soient conformes & ne contredisent pas au Droit. C'est ce que ne peuuent faire les Legistes qui n'ont qu'une grande memoire : car horsmis ces cas là que la Iurisprudence leur met pour ainsi dire, tout taillez & tout michez dans la bouche, ils demeurent court & ne scauroient que faire. On compare celuy qui scait beaucoup de Loix par cœur, au Frippier qui a dans sa boutique quantité de faves coupez au hazard, & qui pour en dōner vn qui soit propre à celuy

qui en demande, les luy fait tous essayer l'un apres l'autre, & s'il ne s'en trouue pas vn qui vienne bien, il réuoye le marchand; là où l'Aduocat de bon entendement, est comme le bon Tailleur qui a les ciseaux en main, & la piece de drap en sa maison; lequel ayant pris la mesure, coupe vn saye selon la taille de celuy qui le veut. Les Ciseaux du bon Aduocat, c'est vn entendement aigu, avec lequel il prend la mesure conuenable au fait dont il s'agit, & le reuest d'uneloy qui luy vient bien, & s'il ne la trouue pas toute entiere pour le decider en propres termes, il bastit vn accoustrement de diuerses pieces de Droit pour le couvrir & le deffendre.

Les Legistes qui sont doués d'un tel esprit & habileté ne se doiuent pas nommer *Letrados*, d'autant qu'ils ne construisent pas la lettre, & qu'ils ne s'attachent pas aux paroles formelles de la Loy: Ils semblent estre plustost des Legislateurs ou des Iurisconsultes, auxquels les Loix mesmes vont demandant ce qu'elles doiuent determiner. En ef-

fet, s'ils ont le pouuoir & l'autorité de les interpreter, reſtraindre, amplifier, & d'en tirer les exceptions; s'ils peuvent les corriger & les amander; c'eſt bien dit qu'ils ſemblent des Legiſſateurs. D'une telle habileté que celle-cy a eſté dit, *Sçauoir les loix, ce n'eſt pas en ſçauoir les paroles, mais en connoiſtre la force & la puissance.* Comme s'il diſoit, Que perſonne ne ſ' imagine que de ſçauoir les Loix, ce ſoit ſçauoir par cœur tous les meſmes termes auxquels elles ſont eſcrites: mais ſçauoir les loix, c'eſt comprendre iuſques où ſ'eſtendent leurs forces & ce qu'elles ont le pouuoir de determiner, d'autant que leurs raiſons ſont ſuiettes à pluſieurs changemens pour les diuerſes circôſtances, du temps, de la perſonne, du lieu, des moyens, de la matiere, de la cauſe & de la choſe meſme: toutes leſquelles conſiderations ſont que la Loy reſoud autrement. Et ſi le Iuge ou l'Aduocat n'a pas l'entendement aſſez bon pour conclurre de la loy, ou pour oſter ou adiouſter ce qu'elle ne peut dire par paroles, il com-

mettra beaucoup de fautes difficile, en ne s'attachant qu'à la lettre. C'est pourquoy l'on a dit, *Que les termes de la loy ne se doivent pas interpreter à la Judaïque*, qui est construire mot à mot & prendre seulement le sens literal.

De ce que nous auons dit, nous concluons que le mestier de l'Aduocat est vne œuvre de l'entendement ; & que si l'homme de Droit a grande memoire, il n'est nullement propre à iuger ny à plaider, à cause de la contrariété de ces deux puissances : & c'est pour cetteraison que ces gens de Droit dont parle Platon, qui estoient pourueus d'une grande memoire, ne deffendoient pas bien les causes, & n'appliquoient pas les Loix comme il falloit. Mais il s'offre vne difficulté sur cette doctrine, qui en apparence n'est pas legere ; c'est que, s'il est vray que l'entendement soit celuy qui aiuste le fait à la propre loy qui le decide, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant aux argumens du party contraire ; comment est-il possible que l'entendement fasse

tout cela, si la memoire ne luy met deuant les yeux tout le Droit & car ainsi que nous auons dit cy-dessus, il est ordonné, *Que personne aux actions & ingemens, ne se seruira de son sens, mais se conduira par l'autorité des loix.* Suiuant cecy, il faut sçauoir premierement toutes les Loix & toutes les regles du Droit, deuant que de pouuoir rencontrer celle qui est à propos du suiet dont il s'agit: car encore que nous ayons dit quel Aduocat de bon entendement, soit maistre des Loix, si est-ce que toutes ses raisons & argumens doiuent se fonder & s'appuyer sur les principes de cette Faculté, sans lesquels ils ne seroient de nul effet ny valeur. Or afin de pouoir faire cecy, il est besoin d'auoir beaucoup de memoire, qui conserue & retienne vn si grand nombre de loix qu'il y en a d'escrites dans les liures. C'est argument prouue que pour estre parfait Aduocat, il est necessaire d'auoir ensemble grand entendement & grande memoire, ce que ie confesse: Mais ce que ie veux dire, c'est que posé le cas

qu'on ne peult trouuer vn grand entendement avec beaucoup de memoire, à cause de la repugnance qu'il y a, il vaut mieux que l'Aduocat soit pourueu d'un haut entendement & de peu de memoire, que d'auoir grande memoire avec peu d'entendement : dautant que pour supplier au defaut de la memoire, il y a quantité de remedes, comme sont les liures, les tables, & particulièrement celles qui sont dressées par l'ordre de l'alphabet, & plusieurs autres inuentions des hommes; mais si l'on manque d'entendement, il n'est pas possible d'y remedier en aucune façon. De plus, Aristote dit que les hommes de grand entendement, bien qu'ils soient depourueus de memoire, ont vne grande reminiscence : par le moyen de laquelle ils retiennent vne certaine connoissance confuse de tout ce qu'ils ont vne fois veu, ouy, ou leu; surquoy faisant reflexion & raisonnant, ils viennent à s'en ressouuenir. Et encore qu'il n'y eust pastant d'inuentions, comme il y en a, pour remettre tout le Droit deuant les

yeux de l'entendement, les Loix sont tellement fondées sur la raison, que les anciens, ainsi que dit Platon, appelloient mesme la Loy, du nom de raison & de prudence. De sorte que le Juge ou l'Aduocat qui seront pourueus d'un grand entendement, quand ils viendront à iuger ou à donner conseil; quoy qu'ils n'eussent pas deuant eux la Loy, feroient neantmoins peu de fautes, parce qu'ils ont avec eux l'instrument qui a seruy aux Empereurs à fabriquer les Loix. Ainsi voyons nous souuent arriuer qu'un Juge bien sensé donnera un arrest, sans sçauoir la decision de la Loy, qu'il trouuera apres dans les liures toute conforme à son opinion; & cela mesme arriue aux Aduocats, quand ils donnent quelquefois leur aduis sur le champ, & suiuant leur fantaisie.

Les Loix & les regles du Droit, à le bien considerer, sont l'origine & la source, d'où les Aduocats tirent des argumens & des raisons pour prouuer ce qu'ils veulent; Or est-il qu'une telle
action

action se fait par le moyen de l'entendement ; de laquelle puissance si l'Advocat est dépourveu, ou qu'il l'ait en vn degré fort bas , il ne sçaura iamais former vn argument , encore qu'il sçache tout le Droit par cœur. Nous voyons clairement que cecy arriue en ceux qui estudient l'art de Rhetorique, quand ils n'ont pas la disposition necessaire pour cela ; car ils ont beau apprendre par cœur les Topiques de Ciceron (qui sont comme les sources d'où se puisent les argumens , qui peuvent servir à soutenir de part & d'autre vne question problematique) iamais ils ne produiront aucune raison qui vaille ; au lieu qu'il y en a d'autres qui sont si ingénieux & si habiles , que sans voir aucun Livre ny apprendre les Topiques , ils formeront mille argumens propres & concluans pour le sujet dont il s'agit. Il en auient de mesme des gens de Droit qui ont grande memoire ; car ils reciteront par cœur tout le corps de Droit sans faillir d'vn seul mot ; & d'vn si grand nombre de Loix qu'il y a , ils ne

Cc

pourront pas tirer vn argument surquoy fonder leur opinion ; Au contraire, il s'en trouue d'autres qui ayant mal estudié à Salamanque, & sans liures, & sans approbation, ne laissent pas de faire des merueilles quand il faut plaider vne cause. D'ou l'on peut entendre, combien il importe à vne Republique, qu'on fasse ce choix & cét Examen d'esprits propres aux sciences, puis qu'il y en a quelques-vns, qui sans art, comprennent ce qu'ils doiuent faire, & d'autres qui tout chargez de preceptes & de regles, commettent mille impertinences, à cause qu'ils n'ont pas cette habileté que la pratique requiert. Donc si pour iuger, & pour plaider, il faut distinguer, inferer, raisonner & eslire, il sera raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des Loix, soit doué d'un bon entendement, puisque ces actions-là sont des effets de cette puissance, & non de la memoire, ny de l'imagination.

Par quels moyens on pourra reconnoistre, si le ieune homme est pourueu de

cette difference d'esprit, ou non, il est bon de le sçavoir : mais il faut expliquer auparavant quelles qualitez a l'entendement, & combien il embrasse de differences, afin que nous sçachions plus distinctement à laquelle de ces differences l'estude des Loix appartient.

Quant au premier point, il faut remarquer qu'encore que l'entendement soit la plus noble & la plus digne puissance de l'homme ; il n'y en a point toutesfois qui se trompe si facilement alentour de la verité que luy. Aristote auoit commencé de le prouuer, quand il dit que le sens estoit tousiours veritable ; mais que pour l'ordinaire, l'entendement raisonneit mal. Ce qui se void clairement par experience ; car s'il n'estoit ainsi, y auroit-il entre les grands Philosophes, Medecins, Theologiens & Legistes, tant de diuisions & vne telle diuersité d'opinions & de iugemens sur chaque chose, la verité n'estant qu'une ?

D'où cela peut venir, que les sens ont vne si grande certitude de leurs obiets, & que l'entendement est si aisé à se

Cc ij

tromper à l'endroit du sien, nous le comprendrons aussi-tost, si nous considerons que les objets des cinq sens, & les especes par lesquelles ces objets se connoissent, auoient desia obtenu de la Nature vn estre reel, ferme & stable, deuant que d'estre connus: Là oula verité que l'entendement doit contempler, n'a de foy aucune subsistance actuelle; mais seulement celle que l'entendement luy donne en la formant & composant: Elle est toute broüillée & dispersée en ses materiaux, s'il faut ainsi dire, comme seroit vne maison qu'on verroit conuertie en pierres, terre, charpenterie & tuilles, dont se pourroient faire autant de fautes en bastissant, qu'il y auroit d'hommes qui entreprendroient de la rebastir, & qui ne seroient pas pourueus d'une imagination excellente: Il en est tout de mesme de l'edifice que fait l'entendement, quand il compose vne verité: car tous les hommes, horsmis ceux qui auront bon esprit, commettront mille impertinences avec les mesmes principes. Delà vient cette

grande diuersité d'opinions qui se trou-
ue entre les hommes , touchant vne
mesme chose ; parce que chacun com-
pose & forme vne figure , selon que son
entendement est fait.

De ces fautes & diuersitez d'opinions,
sont exempts les cinq sens : car ny les
yeux ne font la couleur, ny le goust, la
faueur, ny le toucher, les qualitez pal-
pables : tout cela est fait & composé par
la Nature, deuant que pas vn des sens
connoisse son obiet.

Parce que les hommes ne sont pas
bien aduertis de cette fascheuse condi-
tion de l'entendement, ils donnent
auec hardiesse leur aduis, sans connoi-
stre certainement la qualité de leur es-
prit, ny s'il compose bien ou mal la ve-
rité. Qu'ainsi ne soit, demandons à
quelques hommes de lettres, qui apres
auoir escrit & confirmé leur opinion
par plusieurs argumens & raisons, ont
changé d'aduis en vn autre temps, quād
ou cōment ils pourrōt sçauoir qu'ils ont
rencontré & frappé au but de la verité?

Ils confessent eux-mesmes qu'ils auoient

Cc iij

faillly la premiere fois, puis qu'ils se sont retractez de ce qu'ils auoient auancé. Et pour la seconde fois, ie soustiens qu'ils se doiuent encore plus deffier de leur entendement, parce que on peut soupçonner que cette puissance là qui a desia vne fois composé mal la verité, dans la confiance qu'elle auoit en ses argumens & raisons, ne se trompe aisément encore vn coup, s'appuyant sur des argumens aussi incertains. D'autant plus qu'il s'est veu assez souuent par experience, qu'on a tenu d'abord la veritable opinion, & que depuis on s'est contenté d'une pire & bien moins probable.

Ils veulent que ce soit vn tesmoignage suffisant que leur entendement compose bien la verité, quand ils le voyent affectié à de certaines images & figures, & qu'il trouue des argumens & des raisons qui le poussent & le forcent à les construire de telle sorte; mais en effet ils se trompent, pource qu'il y a le mesme rapport de l'entendement avec ses fausses opinions, que de chacune des

autres puissances inferieures à l'égard de leurs obiets : Car si nous demandions aux Medecins, quelle viande est la meilleure & la plus sauoureuse de toutes celles dont l'homme se fert ? ie croy qu'ils respondroient, qu'il n'y en a pas vne qui soit absolument bonne ou mauuaise pour les hommes intemperez & de mauuais estomach, mais qu'elle est telle que l'estomach qui la reçoit, puis qu'il y a des estomachs, au dire de Galien, qui se trouuent mieux de la chair de bœuf, que de chappons & de tuites; d'autres, qui ont les œufs & le lait en horreur, & d'autres, qui les aiment éperduement: Et en la façon d'apprester la viande, les vns la veulent rostie, les autres la demandent bouillie; & de celle qu'on rostit, les vns l'aiment toute sanglante encore, & les autres toute brulée de cuire. Et ce qui est plus à remarquer, c'est que la viande mesme qu'on mange aujourdhuy avec vn grãd goust & appetit, demain on l'aura en horreur, & en souhaittera-t'on vne autre cent fois pire. Tout cela s'entend

C iiii

quand l'estomach est bon & en santé ; mais s'il est maleficié & s'il tombe dans vne maladie , que les Medecins appellent *Pica* ou *Malacia* ; alors il luy prend des appetits de choses que la nature humaine abhorre ; puis qu'on aimera mieux manger du plastre , de la terre & des charbons, que non pas des chappons ny des truites.

Si nous passons à la faculté generative , nous y trouuerons autant d'autres & d'aussi diuers appetits : car il y a des hommes qui conuoient vne laide femme , & hayssent celle qui sera belle : d'autres qui se plaisent mieux en la compagnie d'une sotte , que d'une habile ; d'autres qui aiment vne maigre , & à qui l'embonpoint fait mal au cœur : d'autres que les habits de soye & les ornemens offensent & qui courent apres des femmes toutes dechirées. Cela s'entend quand les parties destinées à la generation demeurent en santé ; car si elles viennent à tomber en vne maladie conforme à celle de l'estomach , que nous auons nommée *Malacia* , elles se por-

tent à des brutalitez horribles & damnables. La mesme chose arriue en la faculté sensitive; car des qualitez palpables & qui sont l'obiet de l'attouchement, le dur, le mol, l'aspre, le poly, le chaud, le froid, l'humide & le sec, il n'y en a pas vne qui satisfasse egalelement le toucher de chacun; parce qu'il y a des personnes qui dorment mieux dans vn lit dur, que dans vn lit mollet, & d'autres, dans vn lit mollet, que dans vn lit dur.

Toutes ces diuersités de gousts & d'appetits estranges, se trouuent dans les compositions que fait l'entendement; car si nous mettons ensemble cent hommes de lettres, à qui nous propositions quelque difficulté; chacun d'eux donnera vn iugement particulier & raisonnera à sa mode: vn mesme argument paroistra à l'un, sophistique & à l'autre, tres probable, & conuaincra vn troisieme, comme si c'estoit vne demonstration tres euidente. Et non seulement cecy est vray dans plusieurs testes: mais nous voyons par experience,

que la mesme raison conuainc le mesme entendement en vn certain temps, & en vn autre temps, non. Ainsi reconnoissons-nous chaque iour que les hommes changent d'aduis ; les vns acquerant par succession de temps, vn esprit plus delicat, viennent à s'appercevoir des défauts du raisonnement dont ils estoient auparauant persuadez, & les autres, en perdant le bon temperament de leur cerueau, ont en horreur la verité, & approuuent le mensonge.

Mais si le cerueau vient à estre affecté du mal que nous auons appellé *Malacia*, nous y verrons alors des iugemens & des compositions estranges touchant la verité : Les argumens faux & foibles auront plus de force, que les plus forts & les plus vray semblables : on trouuera que respondre à vn bon argument, & on se rendra à vn mauuais : Des premisses & antecedens d'où doit sortir vne veritable conclusion, on en tirera vne fausse, & on pretendra prouuer ses imaginations chimeriques, par des raisons & des argumens aussi extrauagants. A.

quoy les graues & doctes Personnages ayant pris garde, ils taschent à donner leur auis, sans faire paroistre les raisons sur lesquelles ils se sont fondez, parce qu'on sçait bien que l'autorité n'a pas plus de force qu'en a la raison surquoy elle s'appuye ; & comme ainsi soit que les argumens concluent indifferemment d'un costé ou d'autre, à cause de la diuersité des esprits ; chaque personne iuge d'une raison selon l'entendement qu'il a : Ainsi croit-on que c'est plus grauement fait de dire : Telle est mon opinion pour certaines raisons qui me pouffent à cela, que d'expliquer en detail tous les argumens ou l'on s'est arresté.

Que s'il arriue qu'on les contraigne de rendre raison de leur auis, ils n'en oublient aucune pour legere qu'elle soit, d'autant que celle ou ils s'attendoient le moins, a quelquefois plus d'effet & conuainc plus fortement, que celle qu'ils croyoient la meilleure. En quoy se monstre la misere de nostre entendement, qui se traualle à composer, diui-

fer, argumenter & raisonner, & apres auoir pris toute cette peine & estre paruenue, ce luy semble, à la conclusion, il n'a ny preuue ny lumiere quelconque, pour connoistre si son opinion est veritable.

Les Theologiens souffrent cette incertitude dans les matieres qui ne sont pas de la Foy: car apres auoir bien & raisonnablement discoursu, ils n'ont point de preuue infaillible, ny aucun succez qui leur decouure euidentement quelles raisons sont les meilleures; de sorte que chaque Theologien donne son aduis fondé sur les plus belles vray-semblances qu'il peut trouuer. Et pourueu qu'il responde apparemment bien aux argumens du party contraire, il en sort avec honneur, & on ne luy doit rien demander dauantage. Mais malheureux sont les Medecins & les Chefs d'armées! car apres qu'ils ont bien conclu & renuersé par viues raisons, les fondemens de l'opinion contraire, on attend le succez, & s'il est bon, on les tient pour habiles & pour bien auisez, & s'il est mauuais,

tout le monde crie qu'ils ne se sont appuyez que sur de fausses coniectures.

Aux choses qui sont de la Foy, & que l'Eglise nous propose, il n'y peut auoir aucune erreur; parce que Dieu qui connoist combien sont incertains les iugemens de l'homme & comme facilement il se trompe; n'a pas permis que des choses si hautes & de si grande importance, dependissent de luy pour estre determinées: mais quand deux ou trois s'assemblent en son nom, avec les solemnitez requises de l'Eglise, il se met aussi-tost au milieu, pour presider à l'acte, ou il approuue ce qu'ils disent de bon, reiette les erreurs, & reuele ce qui ne se peut decouvrir par les forces de l'entendement humain. De façon que toute la preuue des raisonnemens qui se font dans les matieres de Foy; c'est de considerer si ce qu'ils inferent & concluent, est la mesme chose que ce que dit & declare l'Eglise Catholique: car si l'on peut recueillir quelque chose au contraire; c'est vne marque infailible que ces raisonnemens là sont mau-

uais : Mais dans toutes les autres questions ou nostre entendement a la liberté d'opiner, on n'a point encore trouué de moyen pour sçauoir quelles raisons sont concluantes, ny quand cet entendement compose bien la verité. On s'arreste seulement à voir si elles ont bonne conformité & correspondance: ce qui est vn argument bien suiet à caution, parce qu'il y a quantité de choses faufes, qui ont plus belle apparence de verité & qui se prouuent mieux, que les plus veritables.

Les Medecins & ceux qui commandēt des armées, ont pour pieuue de leurs raisonnemens, le succez & l'experience: En effet, si dix Capitaines obstinent par quantité de raisons, qu'il est à propos de donner bataille, & que dix soustienent qu'il n'est pas à propos; le succez confirmera vne opinion & reprouuera l'autre: Et si deux Medecins disputent si le malade doit mourir ou rechapper, on reconnoistra par le decez ou par la conualescence, qui auoit meilleure raison des deux. Neantmoins avec tout

cela, le succez n'est pas encore vne preuve assez suffisante, pource que vñ mesme effet ayant plusieurs causes, le succez peut estre bon par le moyen de certaine cause, que les raisons ne laisseront pas d'auoir esté fondées sur vne cause toute contraire.

Aristote dit aussi que pour connoistre quelles raisons sont les plus concluan-tes, il est bon de suiure l'opinion commune, pource que quand plusieurs hommes sages & sçauans affirment la mesme chose & concluent tous par les mesmes raisons; c'est vn argument, quoy qu'il ne soit que de coniecture, que ces raisons-là concluent bien & qu'elles vont à la verité. Mais à le bien considerer, cette preuve est encore fort incertaine & trompeuse, pource que en ce qui regarde les forces de l'entendement, la quantité & le nombre vaut moins que la qualité & l'excellence: Il n'en est pas comme des forces du corps, ou plusieurs personnes se ioignant pour leuer vn fardeau, peuuent beaucoup plus, que quand il y en a

peu : Mais pour decouvrir vne verité bien cachée, vn seul entendement subtil fera plus, que cent mille qui ne le feront pas; Et la raison en est, que les entendemēs ne s'entr'aident pas, & ne s'unissent pas pour ne deuenir qu'vn, comme il arriue dans les forces d'un corps. C'est pourquoy le Sage a bien dit, *Ayez beaucoup d'amis qui te deffend. nō, s'il est besoin d'en venir aux mains; mais pour prendre conseil, choisis en vn seul entre mille.* Suiuant laquelle sentence Heraclite auoit aussi tres bien rencontré, quand il dit, *Vn seul m'est autant que mille.* Aux causes & plaidoyers, chaque Aduocat donne son aduis, le mieux fondé en droit qu'il peut : mais apres auoir bien discouru, il ne scauroit connoistre certainement par aucun art, si son entendement a composé vn iugement tel que requiert la vraye Iustice: Car si vn Aduocat prouue par des raisons de Droit que le Demandeur est bien fondé, & qu'un autre le nie aussi par des raisons de Droit; comment scaura-t'on lequel des deux Aduocats
forme

forme vn meilleur raisonnement ? La sentence que prononce le Iuge, ne donne pas vne entiere connoissance de ce qui est veritablement iuste, & ne se peut pas appeller succez, parce que la sentence n'est qu'une opinion non plus, & qu'il ne fait autre chose que se ioindre à l'un des Aduocats. Et de voir vn grand nombre de sçauans dans le Droit, qui sont du mesme aduis ; ce n'est pas vn argument pour croire que leur sentiment soit la verité, parce que comme nous auons desia dit & prouué, plusieurs mauuais entendemens auront beau se ioindre pour decouurir quelque verité fort cachée, iamais ils n'arriueront au point ny au degré de forces de celuy-là tout seul, qui sera releué & sublime de luy-mesme.

Or que la sentence du Iuge ne soit aucune preuue ny demonstration certaine de la verité ; il se void clairement, en ce qu'on en appelle à vn autre Siege Superieur, où l'on iuge bien souuent tout d'une autre sorte : & ce qui est de plus fascheux, il peut arriuer que le Ju-

D d

ge Subalterne auoit meilleur entendement, que celuy deuant qui on en appelle, & que son opinion par consequent estoit plus conforme à la raison. Que l'arrest du Iuge Superieur, ne soit pas non plus vne preuue infallible, c'est vne chose encore tres manifeste : car nous voyons tous les iours que sur les mesmes actes, sans rien adiouster ny diminuer, & par les mesmes Iuges, se prononcēt des Sentences toutes contraires. Et on peut craindre que celuy qui s'est desia trompé vne fois, s'estant si fort assure sur ses raisons, ne se puisse bien trôper encore d'autrefois: Si bien qu'on se doit moins fier à son aduis, parce que, *Celuy qui fait mal vne fois, chassez-le*, dit le Sage. Les Aduocats voyant la grande diuersité d'entendements qu'il y a parmy les Iuges, & comme chacun est porté pour la raison qui reuiet mieux à son esprit, & qu'aujourd'huy vn argument les conuainc, & demain vn autre tout contraire, entreprennent hardiment de deffendre chaque cause, & de soustenir la partie affirmatiue ou ne-

gatiné : D'autant plus qu'ils connoissent par experience, que d'un & d'autre costé, ils obtiennent sentence en leur faueur. Par là se verifie fort bien ce qu'a dit la Sageſſe, *Que les pensées des hommes sont timides & leurs preuoyances, incertaines.* Le remede donc qu'il y a en cecy, puisque les raisonnemens de la Iurispudence demeurent sans experience & sans preuue ; c'est de choisir des hommes de grand entendement, pour estre Iuges & Aduocats, d'autant que comme dit Aristote, les raisons & les argumens de ces personnes là, sont aussi certains & aussi fermes que l'experience mesme. Et si cette election se fait, il semble que la Republique en sera plus assurée que ses Officiers administreront bien la Iustice. Là où si l'on souffre, comme on fait à cette heure, que tout le monde entre indifferemment dans les charges, & sans donner aucune preuue de son esprit ; les desordres & les erreurs dont nous auons parlé, arriueront tousiours.

Par quels signes on pourra reconnoi-

D d ij

stre si celuy qui se veut mettre à l'estude des Loix, a la différence d'entendement dont cette science a besoin, nous l'avons desia cy-dessus aucunement expliqué ; neantmoins pour en rafraichir la memoire & le prouver plus amplement, il faut remarquer que quand l'enfant qui apprendra à lire ; connoistra bien tost toutes ses lettres, & les appellera facilement chacune par son nom, lors qu'on les luy montrera sans ordre & par surprise dans son Alphabet ; c'est vn indice qu'il a grande memoire ; car il est certain que ce n'est ny l'imagination ny l'entendement, qui fait vne telle action ; mais que c'est l'office seul de la memoire, de garder les figures des choses, & de rapporter le nom de chacune quand il en est besoin : Or puis qu'il a grande memoire, nous avons desia prouvé cy dessus, que par consequent il manque d'entendement.

Nous avons aussi dit que d'escrire facilement & de faire de grands traits de plume, & former vne bonne & belle

écriture, denotoit de l'imagination; si bien que l'enfant qui dans peu de iours sçaura bien asseoir & tenir sa main sur son papier, tirer ses lignes droites, & faire tous ses caractères égaux & en bonne forme; donne des-la suiet d'avoir mauuaise opinion de son entendement, pource que de telles actions se font par le moyen de l'imagination, & que ces deux puissances ont la grande contrariété entre elles, que nous auons desja remarquée.

Que si estant passé à la Grammaire, il l'apprend sans beaucoup de peine, & qu'en peu de temps il escriue en bon Latin & avec elegance, & que les périodes bien tournées de Cicéron s'attachent fortement à son esprit; iamais il ne deuiendra ny bon Iuge ny bon Aduocat, parce que c'est signe qu'il a grande memoire; & si ce n'est par merueille, il doit estre depourueu d'entendement. Mais s'il s'addonne tout de bon à l'estude des Loix, & s'il hante longtemps les Escholes du Droit; il ne sçauroit manquer d'estre vn Docteur fa-

Dd iij

meux, & qui sera fuiuy de quantité d'Auditeurs; dautant que la langue Latine est fort agreable en chaire, & que pour lire publiquement avec grand apparat, il est besoin d'apporter plusieurs allegations, & de ramasser en chaque loy, tout ce qu'on a escrit dessus: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et bien qu'en la chaire on ait à distinguer, inferer, raisonner, iuger & eslire, pour tirer le vray sens de la Loy; si est ce qu'apres tout, le Docteur expose le cas comme il luy semble mieux; s'oppose des difficultez & les resoud comme il luy plaist, & donne son aduis tel qu'il veut, sans que personne luy contredise: pour lesquelles choses il suffit d'un mediocre entendement. Mais quand un Aduocat parle au nom de celui qui accuse, & qu'un autre defend le coupable, & qu'une troisieme personne aussi habile dans le Droit, doit estre Iuge: cela c'est comme un combat qui se fait à l'espee blanche, & où l'on ne parle pas si à son aise, que quand on s'escrime en l'air, sans que personne repousse

nos coups. Que si l'Enfant dont nous parlons, ne profite pas beaucoup en la Grammaire; on peut soupçonner qu'il a bon entendement; ie dy qu'on le peut soupçonner, car il ne s'ensuit pas nécessairement que celui qui n'a sceu apprendre le Latin, ait grand entendement, puisque nous auons prouué cy-dessus, que les enfans qui sont dotiez d'une forte imagination, ne viennent iamais bien à bout de cette lague. Mais ce qui pourra mieux decouurer ce qui en est, ce sera la Dialectique; d'autant que cette science a le mesme rapport avec l'entendement, que la pierre de touche avec l'or. Ainsi est-il tres certain, que si celui qui fait son cours en Philosophie, ne commence dans vn mois ou deux à raisonner & à proposer des difficultez; & s'il ne s'offre à son esprit des argumens & des responses sur la matiere qui se traite, il n'a point du tout d'entendement: mais s'il profite beaucoup en cette science, c'est vne preuue infailible qu'il a l'entendement & la disposition que l'estude des Loix requiert: &

Dd iiij

bien qu'il peut incontinent s'y mettre sans attendre davantage. Encore que ie trouuerois meilleur , qu'on ouyst deuant , toute la Philosophie : car la Dialectique est peu de chose , & n'est pas plus pour l'entendement , comme nous auons desia dit , que les entraues qu'on met aux pieds d'une Mule Sauvage, avec lesquelles marchant quelque-téps, elle prend vne certaine habitude agreable & réglée qui la fait aller l'amble. La mesme alleure acquiert nostre entendement pour les disputés , tant qu'il est lié par les regles & preceptes de la Dialectique.

Mais si l'Enfant que nous examinons n'a pas bien reüssy en la langue Latine, ny en la Dialectique, comme il deuoit; il faut considerer, s'il n'est point pourueu d'une bonne imagination; deuant que nous le chassions de l'estude des Loix; parce que en cecy se trouue vn fort grand mystere , & qu'il est bon que la Republique sçache : c'est qu'il y a des gens de Droit , qui estant mis en chaire, font merueille en l'interpreta-

tion des Loix ; & d'autres, dans les causes : ausquels cependant si on met vne baguette en main ; on les trouue aussi mal propres pour Gouverner, que si les Loix n'auoient iamais esté faites pour cela. Au contraire, il y en a d'autres qui avec deux ou trois malheureuses Loix, qu'ils auront mal apprises à Salamanque ; si on leur commet quelque charge & commandement, s'en acquitteront le mieux du monde, & ne laisseront rien à desirer : Dequoy quelques Curieux demeurent tout estonnez, pource qu'ils ne sçauoient comprendre d'où cela peut prouenir. En voicy pourtant la raison en deux mots ; c'est que de gouverner & de commander, cela appartient à l'imagination, & non point à l'entendement ny à la memoire. Ce qui se prouue clairement, si l'on prend garde que la Republique doit subsister & se maintenir par le moyen de l'ordre, de la bonne concorde & harmonie, chaque chose estant en son lieu : de sorte que le tout ensemble fasse vne bonne figure & correspondance. Or est-il que

nous auons desia prouué plusieurs fois, que cecy estoit vne oeuvre de l'imagination. Et ce ne seroit pas mieux fait d'establir pour Gouverneur, vn grãd Iurifconsulte, que de faire vn sourd, Iuge d'une musique. Cecy doit s'entendre pour l'ordinaire, & non pas se prendre pour vne regle generale. Car nous auons desia prouué qu'il se peut faire que la Nature ioigne ensemble vn grãd entendement avec vne grande imagination: De sorte qu'en ce cas là, il ne seroit pas repugnant que la mesme personne fust vn excellent Aduocat, & vn grand & celebre Gouverneur: & nous monstrerons cy-apres, que la Nature se trouuant avec toutes les forces qu'elle peut auoir, & trouuillant sur vne matiere bien disposée, elle produira vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination: lequel s'estant mis à l'estude des Loix, deuiendra vn fameux Docteur, vn tres habile Aduocat, & n'en fera pas moins admirable pour le Gouvernement: Mais à dire le vray, la Nature en fait si peu de

cette trempe, que nostre maxime peut bien passer pour generale.

Entre ces mots, *par des raisons & des argumens aussi extrauagans.* page 410, & ceux-cy qui suiuent immediatement: *A quoy les graues & doctes Personnages &c.* page 411. Il y a dans l'autre impression ce qui suit.

Cette doctrine est tres-certaine & tres veritable mais nous en ferions vne plus grande & plus forte demonstration ; si nous pouuions rapporter quelques exemples de la Sainte Escriture, qui nous fissent voir à l'œil les mauuais & les bons raisonnemens de quelques-vns; par la faute ou par la bonté de leur entendement. Et parce que le défaut le plus ordinaire, c'est quand de bons antecedents, on en tire vne mauuaise consequence (qui est la plus grande impertinence qui se puisse commettre) ie rapporteray cette parabole de S. Matthieu qui dit, Qu'un certain

homme voulant faire vn grand voyage, appella tous ses seruiteurs, à qui il départit tout son argent pour le faire profiter ; à l'un, il donna cinq talens ; à l'autre, deux ; & au troisieme, il n'en donna qu'un. Celuy qui receut les cinq talens, eut assez d'industrie pour les augmenter au double ; autant en fit le second : mais le troisieme fit vn trou dans terre, où il cacha son talent, & puis se mit à dormir. Le Maistre estant de retour de son voyage, fit aussi-tost venir ses seruiteurs, pour entrer en compte avec eux. Celuy qui auoit receu les cinq talens, dit, vous m'avez donné cinq talens, en voicy cinq autres que j'ay gagnez ; le second en dit tout de mesmes des siens, & le troisieme estant arriué commence à dire ; Maistre, ie sçay bien que vous estes d'une humeur estrange & tres fascheuse ; que vous voulez recueillir sans semer, & ramasser où vous n'avez rien respandu : C'est ce qui m'a fait enfouyr dans terre vostre talent, iusques à ce que vous fussiez reuenu, le voila tel que vous me

l'avez donné. Le Maistre piqué de ce discours, luy dit, viença, n'es-tu pas vn méchant homme & bien paresseux ? par les mesmes raisons que tu allegues, ne deuois tu pas t'employer avec soin à faire doubler ce talent ? car si ie suis d'humeur estrange & fascheuse, & si ie veux recueillir sans semer, & ramasser où ie n'ay rien respandu ; la conclusion qu'il te falloit tirer delà, c'estoit de trauailler diligemment à augmenter mon bien, afin de m'esprouuer gracieux & de me rendre content, ainsi qu'ont fait les autres, & ne t'amuser pas à dormir comme si i'estois vn homme de bonne humeur, & qui ne songeast à rien moins qu'à multiplier son reuenu. Ainsi dit le texte : *Méchant & paresseux seruiteur, tu sçauois que i'aime à moissonner où ie n'ay pas semé, & à ramasser où ie n'ay rien respandu ; tu deuois donc donner mon argent aux Changeurs & aux Banquiers ; & à mon retour i'eusse receu ce qui m'appartient avec usure. C'est vne chose si commune parmy les hommes de peu d'entendement, de tirer vne conclusion*

fausse & contraire à ce que promet la bonté & la verité des antecédents, qu'il n'y a rien de plus ordinaire.

Il se trouue d'autres entendemens, non moins lourds & grossiers que ceux-cy : car en voulant se deffendre & prouuer quelque chose pour eux, ils alleguent des raisons qui sont contre eux, sans sçauoir ce qu'ils font : De cette sorte est ce que diront à Dieu au iour du Iugement, pour s'excuser, quelques-uns de ceux qui seront condamnez : *Seigneur, Seigneur, n'auons-nous pas prophetisé en vostre nom ? n'auons nous pas chassé les Demons en vostre nom ? n'auons nous pas operé mille belles choses en vertu de ce mesme nom ?* C'est iustement comme si vn Cauallier auoit commis quelque trahison alendroit de son Prince & de sa Couronne, & que pour sa deffense il alleguast qu'il a receu mille graces de la main de ce Prince, & que de pauvre Gentil-homme qu'il estoit, il l'a fait vn des Grands de son Royaume, & rendu Gouverneur de plusieurs Villes & Places fortes : lesquelles raisons, at-

tendu qu'il n'y a rien de plus impertinent, ne seruent qu'à irriter davantage celui qui luy doit faire couper la teste. Ce qui paroist en ces mots, *Si vn ennemy eust médit de moy, certes ie le supporterois, mais toy qui mangeois si amiablement à ma table &c.* Ces personnes-là ont accoustumé d'alleguer des raisons & des excuses extrauagantes qui ne font rien au suiet : mais qui sont les premières choses qui leur viennent à la bouche.

Il y a vne autre sorte d'entendements parmy les hommes, aussi malfaits que ceux dont nous auons parlé ; car encore qu'ils ayent deuant les yeux les véritables premisses, ils n'en sçauoient tirer la conclusion. C'est ainsi que l'Euangile raconte que les Disciples de Iesus Christ manquant de pain, & se deffiant de se voir rassasiez, nostre Seigneur leur dit : *A quoy pensez vous, hommes de peu de foy ? vous n'avez point de pain : mais avez vous perdu l'entendement, & ne vous souuient-il plus des cinq pains & des deux poissons dont ie rassasiay mil-*

le personnes au Desert, & des corbeilles qui
restèrent ? Ne vous souvient-il plus des
sept pains, dont ie rassassiy quatre mille
hommes, & de la quantité de corbeilles qui
restèrent ? Pourquoi ne vous servez vous
donc pas de vostre entendement, & pour-
quoy ne raisonnez-vous pas comme des
personnes raisonnables ? Le Centurion
auoit l'entendement bien meilleur pour
tirer des conclusions ; puisque con-
noissant la Toute-puissance de Iesus-
Christ, il ne voulut pas souffrir qu'il
prist la peine d'aller en sa maison pour
guérir vn de ses seruiteurs ; mais qu'il
agist seulement du lieu où il estoit, quoy
qu'assez esloigné. Et Iesus-Christ estant
mort en Croix ; ayant veu le tremble-
ment de terre, & tout ce qui se passoit
de ces choses, dis-ie, qui luy seruoient de
premisses, il tira cette conclusion: *Sans
doute c'estoit là le Fils de Dieu* : là ou
les autres, à faute d'entendement, infe-
rerent mille impertinences. Mais ce
qui m'estonne plus sur ce suiet, est que
que le peuple d'Israël estant si inge-
nieux & si bien versé dans l'Escripture
Sainte,

Sainte, comme il estoit, & les marques qui tesmoignoient que Iesus-Christ estoit le vray Messie promis en la Loy, estant si claires & si manifestes; il ne put neantmoins tirer la conclusion du Centurion, ny reconnoistre son Seigneur, parce que *s'ils l'auoient connu*, ce dit saint Paul, *iamais ils ne l'eussent crucifié, ny baffoué comme ils firent.* Dequoy Isaye rapporte la raison en termes clairs: *Car le cœur de ce peuple là, dit-il, s'est espaissey, leurs oreilles sont deuenues pesantes, & leurs yeux ont esté clos & fermez.* Par où ce Prophete donne à entendre, que le peuple d'Israël auoit auparauant l'entendement fort subtil & delicat, & qu'il s'estoit rendu grossier par ses pechez; qu'il auoit bonne veüe, & qu'elle s'estoit troublée; qu'il oyoit bien clair, & qu'il estoit deuenu sourd: Si bien que ce n'estoit pas merueille que de si grandes premisses passant deuant ses yeux, il ne tirast pas la mesme consequence que le Centurion; parce qu'encore qu'il vist, il ne voyoit pas, encore qu'il ouyst, il n'oyoit pas, & en-

E e

core qu'il entendist, il n'entendoit pas.

Il y a encore vne autre sorte d'entendements, qui tirent de vray la conclusion; mais fort tard, & quand il n'est plus temps, & que l'occasion en est passée; ainsi bien souuent quand on a eu prise ou qu'on a disputé contre quelqu'un, & qu'on est de retour au logis, on donneroit volontiers vn œil de fa teste, pour se retrouver au combat; seulement afin de repliquer à propos ce qui est venu depuis dans l'esprit, & à quoy on n'auoit pas pensé dans la chaleur de la dispute: Cela mesme arriva à ces deux Disciples qui cheminerent avec Iesus Christ vers le Chasteau d'Emmaüs, puis qu'il leur dit: *O trop pesans & tardifs de cœur à croire toutes les choses que les Prophetes ont annoncées. Il s'en trouue d'autres au contraire qui sont si prompts à tirer la conclusion, & qui le font avec si peu de premisses & encore si foibles, qu'on en demeure tout estonné: tel fut ce Natanaël, dont nostre Seigneur dit: Voila vraiment vn*

*Israélite sans fraude & sans malice. Cè
que Natanaël ayant ouy, il luy deman-
da, Seigneur d'où me connois-tu? A quoy
Iesus-Christ respondit, deuant que Phi-
lippe t'eust appelé, ie t'ay veu, comme tu
estois deffous le figuier; Natanaël repli-
qua, Maistre tues le Fils de Dieu, &
le Roy d'Israël; Iesus-Christ repartit
& luy dit, à cause que ie t'ay dit que ie
t'ay veu deffous le figuier, tu crois que ie
suis le Fils de Dieu, & le Roy d'Israël:
mais tu verras bien d'autres choses.*

Ee ij

CHAPITRE XV.

Où il se prouue que la Theorie de la Medecine appartient en partie à la memoire , & en partie à l'entendement ; & la pratique , à l'imagination.

DV temps que la Medecine des Arabes fleurissoit, il y eut vn Medecin qui y estoit fort celebre ; tant à enseigner, qu'à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclurre ; duquel on disoit, veu son grand sçauoir, qu'il deuoit reslusciter les morts & guerir toutes sortes de maladies. Et cependant il estoit si malheureux, qu'il ne voyoit pas vn malade, qui ne courust danger entre ses mains : Dequoy estant honteux & fasché, il se rendit Moine, se plaignant de sa mauuaise fortune & ne pouuant comprendre d'où cela venoit. Et dautant que les exemples plus frais

prouuent mieux & conuainquent davantage les sens, ie diray que plusieurs grands Medecins ont creu que Iean l'Argentier, Medecin de nostre temps, a de beaucoup surpassé Galien, en ce qui est de reduire l'art de Medecine en vne meilleure methode; & neantmoins on raconte qu'il estoit si malheureux en ses cures, que pas vn malade de son pays & de sa connoissance, ne s'osoit abandonner à luy, tant on craignoit ses mauuais succez. De cecy il semble que le peuple a bien raison de s'estonner: voyant par experience non seulement en ceux que nous venons de rapporter, mais en plusieurs autres encore qu'on connoist tous les iours, que dés-là qu'un Medecin est fort sçavant, il n'est pas capable de bien traiter vn malade. Aristote en a voulu donner la raison: mais à mon aduis il n'a pas bien rencontré. De ce que les Medecins Rationels de son temps n'estoient pas heureux en leurs cures, il croyoit que cela arriuaist, parce qu'ils auoient vne connoissance vniuerselle de l'homme, &

Ee iij

qu'ils ignoroient le naturel de chacun en particulier ; au contraire des Empiriques , qui employoient tous leurs soins & toute leur estude à connoistre les proprietézi indiuiduelles & particulieres des hommes, & ne se soucioient aucunement du general : mais il se trompe , parce que les vns & les autres trauaillent à guerir les particuliers & à décoquir autant qu'il se peut , cette nature & complexion indiuiduelle & singuliere. Si bien que toute la difficulté est de sçauoir , pourquoy des Medecins tres doctes , encore qu'ils s'exercent toute leur uie à faire des cures , iamais ne deuiennent excellens en la Pratique ; là où d'autres qui ne sont que des ignorans , avec trois ou quatre regles de Medecine qu'ils auront mal apprises aux Escoles , sçauront en moins de temps remettre vn malade en meilleur estat.

La vraye responce qu'on peut donner à ce doute , n'est pas si aisée à trouuer , puis qu' Aristote y a esté empesché , encore qu'il en ait dit aucunement quelque chose : Mais nous tenant aux

principes de nostre doctrine, nous y satisférons entierement.

Il faut donc sçauoir que la perfection du Medecin consiste en deux choses, qui sont aussi necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux iambes pour marcher droit. La premiere est de sçauoir methodiquement les preceptes & les regles de guerir l'homme en commun, sans descendre dans le particulier; La seconde, c'est d'auoir longtemps exercé la Medecine, & d'auoir connu par ses propres yeux, vn grand nombre de malades : car ny les hommes ne sont si differents entr'eux, qu'ils ne conuiennent en beaucoup de choses, ny si semblables aussi, qu'il n'y ait en eux de certaines particularitez, d'une telle nature, qu'elles ne sçauoient ny se dire, ny escrire, ny enseigner, ny recueillir, de sorte qu'on les puisse reduire en art : mais qu'il n'appartient de connoistre qu'à ceux qui les ont desia veuës plusieurs fois & traitées. Ce qui s'entendra aisément, si l'on considere, que le visage del'homme n'estant com-

Ee iij

posé que d'un si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux, le nez, les deux ioües, la bouche & le front; neantmoins la Nature les assemble si diuersement & en fait tant de combinaisons, que si l'on ramasse cent mille hommes, on verra que chacun a un visage si particulier & qui luy est si propre, que c'est vne grande merueille si l'on en trouue deux qui soient tout a fait semblables.

La mesme chose arriue en ce qui est des quatre Elemens & des quatre qualitez premieres, la chaleur, la froideur, l'humidité & la secheresse, de l'harmonie & proportion desquelles resultent la vie & la santé de l'homme; Et avec un si petit nombre que celuy cy, la Nature fait tant de diuerses proportions, que si cent mille personnes sont engendrées; chacune aura sa santé qui luy sera si propre & si particuliere, que si Dieu, par miracle, permettoit que tout à coup la proportion de ces quatre qualitez premieres changeast & passast de l'un à l'autre: ils demeureroient

tous malades, excepté peut estre deux ou trois, qui par grand hazard auroient vne mesme harmonie de temperament. D'oùs inferent necessairement deux conséquences: La premiere, que tout homme qui sera malade, se doit traiter selon son particulier temperament; de façon que si le Medecin ne le remet dans la proportion des humeurs & des qualitez qu'il auoit auparauant, il ne sera point bien guery. L'autre, que pour faire cela, comme il faut, il est besoin que le Medecin ait veu & traité plusieurs fois le malade, quand il estoit en santé, en luy tastant le poulx, en considerant son vrine, la couleur de son visage, & sa complexion; afin de iuger quand il sera malade, de combien il est esloigné de sa santé, & iusques où il le doit reestabli par ses remedes.

Quant à ce premier point, qui estoit de sçauoir & d'entendre la Theorie & la composition de l'art; Galien dit, qu'il est necessaire d'auoir vn grand entendement & beaucoup de memoire, pource que vne partie de la Medecine

consiste, en raison & l'autre en experience, & est comme Historique; pour l'un, il faut de l'entendement, & pour l'autre, de la memoire: Et comme il est fort difficile de joindre ces deux puissances en un souverain degré, de nécessité le Medecin doit estre imparfait en la Theorie; ainsi en voyons-nous plusieurs tres-sçavans en Grec & en Latin, grands Anatomistes & Herboristes (qui sont des connoissances qui appartiennent à la memoire) lesquels, si on les met à argumenter, à disputer & à rechercher la raison & la cause de chaque effet, (ce qui est vne action de l'entendement) demeurent court & ne sçauoient rien dire. On en void d'autres au contraire, qui dans ce qui est du raisonnement de l'art, font paroistre beaucoup d'esprit & de capacité; & si on les met sur le Latin & sur le Grec, à parler des plantes & des parties du corps humain, ils n'en sortent iamais à leur honneur, à cause qu'ils sont depourueus de memoire: Pour cette raison Galien a dit, *Je ne m'estonne pas que dans une si grande mul.*

titude d'hommes, qui s'addonnent à l'estude de la Medecine, il y en ait si peu qui deviennent bons Medecins, & quand il en donne la raison, il dit, qu'à peine peut-on trouver l'esprit que cette science requiert, ny vn Maistre qui l'enseigne parfaitement, ny personne qui l'estudie avec assez de soin & de diligence. Mais avec toutes ces raisons, Galien marche comme à tastons, parce qu'il ne sçait pas précisément, d'où vient que personne ne possède la Medecine en perfection.

Il est vray que quand il a dit qu'à peine se trouve parmy les hommes l'esprit que demande cette science, il a fort bien rencontré; encore qu'il n'ait pas spécifié cela comme nous allons faire; car à cause de la difficulté qu'il y a de joindre vn grand entendement avec vne grande memoire, personne ne devient consommé en la Theorie de la Medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination, à laquelle nous prouverons maintenant qu'appartient la pratique

& la science de guerir avec certitude; rarement trouue-t'on vn Medecin, qui soit habile dans la Theorie & dans la Pratique tout ensemble, ny au contraire, vn qui soit fort habile dans la Pratique & fort sçauant dans la Theorie. Or que l'imagination soit la puissance dont le Medecin se sert en la connoissance & cure des particuliers, & non pas l'entendement: c'est vne chose tres facile à prouuer, en supposant ce qu'enseigne Aristote, qui dit que l'entendement ne sçauoit connoistre les singuliers ou indiuidus, ny faire difference de l'vn d'avec l'autre, ny connoistre le temps & le lieu, ny d'autres particularitez qui font que les hommes sont dissemblables entr'eux & se doiuent traiter chacun de differente façon; & la raison en est (selon ce que disent les Philosophes vulgaires) que l'entendement est vne faculté spirituelle, qui ne peut receuoir impression ny alteration quelconque des choses singulieres, parce qu'elles sont toutes materielles. C'est pourquoy le mesme Aristote a

dit, que le sens estoit des choses singulieres, & l'entendement, des vniuerselles. Si donc les cures se doiuent faire des personnes particulieres & non pas de l'homme en general, (qui ne se peut ny engendrer ny corrompre,) l'entendement sera vne puissance fort mal propre pour trauailler à la guerison d'un malade.

La difficulté est maintenant de sçauoir, pourquoy les hommes de grand entendement ne peuuent auoir les sens extérieurs bons pour les choses singulieres, ces deux puissances estant si contraires l'une à l'autre: Et la raison en est fort claire: c'est que les sens extérieurs ne sçauroient bien agir, si la bonne imagination ne leur preste son assistance. Ce que nous pouuons prouuer par l'opinion d'Aristote, lequel voulant declarer ce que c'est que l'imagination, dit que c'est vn mouuement causé par le sens extérieur: de sorte que la couleur par exemple qui sort de l'obiet coloré en se multipliant, altere l'œil par son espece, ce qui est vray,

mais cette mesme couleur qui est dans l'humeur crystallin , passe plus avant à l'imagination , & y. imprime la figure qui estoit dans l'œil : Et si l'on demande de laquelle de ces deux especes se forme la connoissance de la chose singuliere? tous les Philosophes respondent , & très bien , que c'est la seconde figure qui affecte & altere l'imagination ; & que par le moyen de l'une & de l'autre, la connoissance se fait, suivant ce dire si commun , *Que des obiers & de la puissance la connoissance s'engendre.* Mais de la premiere espece qui est en l'humeur crystallin , & de la faculté de la veüe, ne se fait aucune connoissance , si l'imagination n'y prend garde. Ce que les Medecins prouuent clairement quand ils disent, que si l'on coupe ou brulle la chair d'un malade, & qu'il n'en ressent aucune douleur : c'est signe que l'imagination est distraite en quelque contemplation ou plustost réverie profonde : Nous le voyons aussi par experience dans ceux qui sont sains : car s'ils sont plongez en quelque meditation , ny

ils ne voyent pas les choses qui sont deuant eux, ny ils n'entendent pas, encore qu'on les appelle, ny ils ne s'apperçoient pas si vne viande est de bon ou de mauuais goust, encore qu'ils en mangent. D'où il est certain que c'est l'imagination qui cause le iugement & la connoissance des choses particulieres, & non point l'entendement ny les sens extérieurs. Il s'ensuit donc fort bien, que le Medecin qui sera tres sçauant dans la Theorie, ou parce qu'il a beaucoup d'entendement, ou parce qu'il est pourueu d'une grande memoire: de necessité reüssira tres mal en la Pratique, d'autant qu'il doit auoir faute d'imagination: Comme au contraire, celui qui deuiendra fort habile dans la Pratique, indubitablement sera mal habile en la Theorie: pource que la grande imagination ne se peut pas trouuer avec beaucoup d'entendement & de memoire. Et c'est la raison pourquoy personne ne peut estre à la fois parfaitement consommé dans la Medecine & infaillible dans ses cures: car pour y

rencontrer tousiours bien, il est besoin de sçauoir tout l'art, & d'estre pourueu d'une bonne imagination pour le pouoir exercer : Or est-il que ces deux choses-là, comme nous auons prouué cy deuant, sont entierement incompatibles.

Iamais le Medecin ne se met à rechercher la cause & la guerison d'aucune maladie, qu'il ne fasse en soy mesme tacitement vn syllogisme & raisonnement, en la figure qu'on nomme *Darj*, encore que ce Medecin ne soit qu'Empirique : dont la maieure ou premiere proposition doit tirer sa preuue de l'entendement, & la mineure ou seconde proposition, de l'imagination. Ainsi les plus habiles en la Theorie, errent ordinairement en la mineure, & ceux qui sont habiles dans la Pratique, en la maieure: Comme si nous disions ainsi : Toute fièvre qui vient d'humeurs froides & humides, se doit traiter avec des medicaments chauds & secs (en prenant l'indication, de la cause) la fièvre que souffre cét homme, vient d'humeurs froides

froides & humides, par cōséquent elle se doit traiter par des remedes chauds & secs. L'entendement prouuera bien la verité de la maieure, parce que c'est vne proposition vniuerselle, en disant que la froideur & l'humidité demandent de la chaleur & de la secheresse pour se moderer, dautant que chaque qualité se rabbat & relasche par son contraire: mais quand ils viendront à la preuue de la mineure, l'entendement ne leur seruira plus de rien, pource qu'elle regarde vne chose particuliere, & qui n'est point de sa iurisdiction; mais dont la connoissance appartient à l'imagination, qui tire alors des cinq sens extérieurs, les propres & particuliers signes de la maladie.

Or si l'indication se doit prendre de la fièvre ou de sa cause, c'est ce que l'entendement ne sçauroit connoistre: Seulement enseigne-t'il qu'elle se doit prendre de ce qui menace de plus de peril: mais laquelle des indications est la plus grande, il n'y a que l'imagination qui le puisse comprendre, en com.

Ff

parant les maux que fait la fièvre, avec ceux qui viennent du symptome ou accident, pesant la cause de la maladie, & l'estat des forces du malade. Pour parvenir à cette connoissance, l'imagination a de certaines proprieté qui ne se peuvent exprimer ; par le moyen desquelles elle rencontre des choses qui ne se peuvent non plus ny dire, ny comprendre, & pour lesquelles il n'y a point d'art. Si bien que nous voyons entrer vn Medecin pour visiter vn malade, & par la veüe, l'ouïe, l'odorat & le toucher, venir à la connoissance de ce qui paroïssoit impossible de sçauoir ; de façon que si nous luy demandions à luy-mesme, comment il a peu arriuer à des notions si subtiles, il ne le pourroit dire, parce que c'est vn don qui procede d'une fœcondité d'imagination, qui se peut nommer autrement, *Sagacité*, & qui par des signes communs, incertaines coniectures, & où il y a peu de fondement, en vn clin d'œil, trouue mille choses différentes, en quoy consiste la

vertu de guerir & de prognostiquer avec assurance.

De cette sorte de sagacité sont depourueus les hommes de grand entendement , parce qu'elle depend immediatement & fait comme vne partie de l'imagination : Si bien qu'encore qu'ils ayent deuant les yeux, les mesmes signes qui decouurent aux autres le secret de la maladie; neantmoins il ne s'en fait aucune impression dans leurs sens ; dautant que ces gens-là sont depourueus d'imagination. Vn Medecin me tira vne fois à part pour me demander, d'où pouuoit venir qu'ayant estudié fort exactement toutes les regles & toutes les observations de l'art de prognostiquer, & y estant fort bien versé, iamais il ne luy arriuoit de bien rencontrer en pas vn prognostique ? auquel il me souuient que ie respondis, que l'art de la Medecine s'apprenoit par vne puissance, & se mettoit en execution par vne autre. Celuy-là auoit tres bon entendement, & estoit depourueu d'imagination.

Mais il s'offre vne grande difficulté

Ff ij

sur cette doctrine ; c'est de sçavoir comment il se peut faire que les Medecins doüiez d'une grande imagination, apprennent l'art de Medecine, veu qu'ils ont faute d'entendement ? Et s'il est vray qu'ils guerissent mieux les malades, que les Medecins les plus profonds, dequoy sert-il de s'aller rompre la teste à estudier dans les Escoles ? A cela l'on respond que c'est desia vn auancement de grande importance, de sçavoir l'art de Medecine, pource qu'en deux ou trois ans on apprend tout ce que nos peres ont trouué en deux mille : Et s'il falloit que l'homme l'acquist par l'experience, il faudroit qu'il vesquit du moins trois mille ans, pendant lesquels, faisant espreuue des medicamens ; deuant que de connoistre toutes leurs qualitez, il feroit mourir vne infinité de personnes : dequoy il est exempt, lisant les liures des Medecins Rationels & bien experts, lesquels par leurs escrits nous auertissent de ce qu'ils ont remarqué durant leur vie ; afin que les Medecins qui viendront apres eux, se seruent hardiment d'aucunes choses qui sont sa-

lutaïres, & se gardent des autres comme venimeuses. Outre cela il faut sçavoir que les choses communes & vulgaires de tous les arts, sont fort claires & faciles à apprendre, quoy qu'elles soient les plus importantes en l'œuvre; & qu'au contraire, les plus curieuses & les plus subtiles, sont les plus obscures & les moins nécessaires pour la guérison du malade; Or est-il que les hommes de grande imagination ne sont pas tout à fait depourueus d'entendement & de memoire: Si bien que dans le degré quoy que foible, auquel ils possèdent ces deux puissances, ils peuvent apprendre ce qui est le plus nécessaire dans la Medecine, parce que c'est ce qui est le plus clair, & par le moyen de leur bonne imagination, connoistre mieux vne maladie & sa cause, que les plus entendus dans la science: Ioint que c'est l'imagination qui trouue le temps du remede qu'on doit appliquer; & dans ce bon heur consiste presque toute la Pratique: C'est pourquoy Galien a dit que le vray nom du Medecin,

Ff iij

c'estoit d'estre *Inuenteur de l'Occasion* ;
Mais de sçauoir connoistre le temps, &
le lieu, sans doute c'est à faire à l'imagi-
nation, parce que cela porte avec soy fi-
gure & correspondance.

La difficulté est maintenant de sçauoir, à laquelle de tant de differences d'imagination qu'il y a, appartient la Pratique de la Medecine : car il est certain que toutes ces differences ne conuiennent pas en vne mesme propriété spécifique, Ce qui m'a plus trauaillé l'esprit que tout le reste : & neantmoins ie ne luy ay peu donner encore le nom qu'il luy faut; si ce n'est que ie die qu'elle vient d'un degré de chaleur moins que n'a cette difference d'imagination, avec laquelle on fait des vers. Encore ne m'en assure ie pas trop; parce que toute la raison surquoy ie me fonde, c'est que tous ceux que j'ay connus bien pratiquer la Medecine, se piquoient un peu de Poësie; mais leurs pensées n'estoient pas fort releuées, ny leurs vers fort admirables: Ce qui pourroit aussi arriuer de ce que la chaleur seroit en un point plus haut que ne demande la Poë-

fic ; & s'il estoit ainsi, il faudroit que la chaleur fust si grande, qu'elle brustast vn peu la substance du cerueau ; & ne dissipast pas beaucoup la chaleur naturelle : Encore que si elle passe plus auant, elle ne fasse pas vne mauuaise difference d'esprit pour la Medecinè ; dautant que par le moyen de l'adustion, elle assemble l'entendement avec l'imagination. Mais cette sorte là d'imagination n'est pas si bonne pour traiter les malades, que celle que ie cherche, & qui pousse l'homme à estre Sorcier, Superstitieux, Magicien, Enchanteur, Chiromancien, addonné à l'Astrologie Iudiciaire & à deuiner ; parce qu'en effet les maladies des hommes sont si cachées, & ont leurs periodes & leurs mouuemens si secrets, qu'il est presque tousiours besoin de deuiner ce qui en est.

Cette difference d'imagination est difficile à trouuer en Espagne ; car comme nous auons prouué cy-dessus, les habitans de ce pays-là, ont faute de memoire & d'imagination, & sont pourueus d'un bon entendement. L'imagi-

Ff iiij

nation non plus de ceux qui demeurent sous le Septentrion, ne vaut rien pour la Medecine; parce qu'elle est fort lente & fort lâche; elle n'est bonne que pour faire des horloges, des peintures, des espingles & autres denrées qui ne sont pas de grand service pour l'homme.

L'Egypte seule est le pays qui produise dans ses habitans cette difference d'imagination: Aussi les Historiens ne disent iamais assez à leur gré, combien les Gitains sont grands Sorciers, & combien ils sont habiles à trouver les choses qui leur sont besoin, & les remedes dans leurs necessitez.

Pour bien exagerer la grande sagesse de Salomon, Iosephe parle en ces termes, *La Sageſſe & la Prudence que Salomon avoit receues de Dieu, furent si grandes, qu'il surpassa tous ses predecesseurs, & mesme les Egyptiens, qui passent pour les plus sages de tous.* Platon dit aussi que les Egyptiens surmontent tous les hommes du monde, à sçavoir gagner leur vie; qui est vne habileté qui appartient à l'imagination.

Or que cecy soit vray, il se void clairement, en ce que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination, ont esté trouuées en Egypte, comme sont les Mathematiques, l'Astronomie, l'Astrologie Iudiciaire, l'Arithmetique, la Perspective, & quantité d'autres semblables.

Mais ce qui me conuainc plus puissamment sur ce sujet, c'est que François de Valois Roy de France, estant trauaillé d'une fort longue maladie, & voyant que les Medecins de sa maison & de sa Cour n'y pouuoient que faire; toutes les fois que sa fièvre redoubloit, il disoit qu'il estoit impossible que les Medecins Chrestiens sceussent guerir vn malade, & qu'il n'esperoit d'eux aucun secours. Si bien qu'une fois dans l'impatience de se voir tousiours avec la fièvre, il fit depescher vn Courrier en Espagne, pour prier l'Empereur Charles Quint nostre Prince, de luy enuoyer vn Medecin Iuif, le meilleur qui se trouuaist en sa Cour, duquel il se figuroit qu'il receuroit quelque remede à son

mal, s'il y en auoit quelqu'un dans la Medecine : On rit un peu de cette demande en Espagne, & tout le monde demeura d'accord que c'estoit une fantaisie de fièvre chaude. L'Empereur ne laissa pas de commander qu'on cherchast un Medecin tel qu'on le demandoit, s'ils s'en pouuoit trouver; quand on eust deu l'aller chercher hors du Royaume; & comme on n'en eut peu rencontrer, il enuoya un Medecin, nouveau Chrestien, croyant que par là il satisferoit l'enuie du Roy. Mais quand le Medecin fut arriué en France, & en la presence du Prince, il se passa un Dialogue entr'eux tres agreable, par où se decouurit que le Medecin estoit Chrestien, si bien que le Roy ne se voulut pas seruir de luy. Le Roy, dans l'opinion qu'il auoit, que ce Medecin fust Iuif, luy demanda par maniere d'entretien, s'il n'estoit point las deormais d'attendre le Messie promis en la Loy? Sire, respond le Medecin, ie n'attends pas le Messie promis en la Loy Iudaïque; Et vous sage en cela, dit le Roy.

car les signes qui sont marquez en la Sainte Escriture pour connoistre sa venue, sont desia accomplis il y a long-temps. Nous autres Chrestiens (replique le Medecin) sçauons bien le compte du temps qu'il y a qu'ils sont accomplis : parce que il y a maintenant mil cinq cent quarante & deux ans qu'il est venu; il demeura au monde trente trois ans, au bout desquels il mourut en Croix, & ressuscita le troisieme iour; apres quoy il monta au Ciel, où il regne à cette heure. Quoy vous estes donc Chrestien ! dit le Roy. Ouy, Sire, respond le Medecin, par la grace de Dieu. Puis qu'ainsi est (adiouste le Roy) retournez-vous en à la bonne heure en vostre pays ; car j'ay assez de Medecins Chrestiens dans ma maison & dans ma Cour ; i'en voulois auoir de Iuifs, qui sont cenx à mon auis, qui ont vne habileté naturelle pour guerir les malades. Ainsi luy donna-t'il son congé sans souffrir qu'il luy tastast le poulx, ny qu'il vist son vrine, ny qu'il luy dist le moindre mot touchant sa maladie : Et

tout aussi tost il enuoya à Constantino-
ple pour faire venir vn Iuif, qui le gue-
rit en luy donnant seulement du lait
d'asneffe.

Cette imagination du Roy François,
à mon aduis, est tres-raisonnable, & ie
croy que la chose est ainsi; car nous
auons desia prouué cy deuant, que dans
les grandes intemperies chaudes du
cerueau, l'imagination trouue ce que
l'homme ne peut trouuer en santé. Et
afin qu'il ne semble pas que cecy soit
dit gratuitement & sans aucun fonde-
ment dans la Nature; il faut sçauoir que
la diuersité des hommes, tant en la
composition du corps, qu'en l'esprit &
aux qualitez de l'ame, vient de ce qu'ils
habitent des regions de diuers tempe-
rament, de ce qu'ils boient des eaux
differentes, & de ce qu'ils n'vnt pas
tous des mesmes viandes. C'est pour-
quoy Platon a dit, *Que quelques hommes
sont differents des autres, ou parce qu'ils
respirent vn air different, ou parce qu'ils
boient d'autres eaux, ou parce qu'ils n'v-
sent pas des mesmes alimens; & cette di-*

uerfité, non seulement se remarque au visage, & en la composition du corps, mais aussi dans le naturel de l'ame, s'il faut ainsi dire. Si nous prouuons donc maintenant que le peuple d'Israël fit vn seiour de plusieurs années en Egypte, & qu'au sortir delà, il beut & mangea des eaux & des viandes propres à faire cette difference d'imagination; nous aurons confirmé & iustifié l'opinion du Roy de France, & decouurirons tout d'un tēps, de quels esprits d'hōmes nous deuōs faire choix en Espagne, pour la Medecine.

Quant au premier point, il faut scauoir qu'Abraham demandant des signes pour connoistre, que luy ou ses descendans deuoient posseder la terre de promission; le texte dit, que comme il dormoit, Dieu luy respondit de cette sorte; *Sçaches que tes successeurs erreront comme Pelerins en pays estranger, & qu'ils doinent estre affligez de seruitude, l'espace de quatre cens ans; mais assure-toy que ie chastieray la Nation qui les opprimera, que ie les deliureray de cēt esclauage, & les feray sortir avec grande abondance de biens.*

Laquelle Prophetie fut accomplie, encore que Dieu, pour de certaines considerations, ait adiousté trente trois ans: Ainsi le texte diuin porte, *Que le temps que le peuple d'Israel demeura en Egypte, fut de quatre cent trente ans, lesquels estant accomplis, tout le peuple & toute l'armée du Seigneur sortirent aussi tost de captiuité.* Mais encore que ce texte dise manifestement, que le peuple d'Israel fut en Egypte quatre cent trente ans; il y a vne Glose qui declare que par ce nombre d'années, est entendu tout le temps que le peuple d'Israel fut vagabond, iusques à ce qu'il eust vne terre qui luy fust propre; mais qu'il ne fut en Egypte que deux cent dix ans: Lequel commentaire ne s'accorde pas bien avec ce qu'à dit S. Estienne premier Martyr, en ce discours qu'il eut avec les Iuifs; *Il faut que vous scachiez que le peuple d'Israel demeura quatre cent trente ans en la seruitude d'Egypte.*

Et encore que le seiour de deux cent dix ans, suffist pour faire que le peuple d'Israel contractast les qualitez d'Egy-

pte; si est-ce que le temps qu'il en fut dehors, ne fut pas vn temps perdu, pour ce qui regarde l'esprit : dautant que ceux qui vivent sous le ioug de la seruitude, dans la tristesse, dans l'affliction, & dans vne terre estrangere, engendrent beaucoup de colere aduste, pour n'auoir pas la liberte de parler ny de se vanger des iniures, & cette humeur ainsi recuite, est l'instrument de la ruse, de l'industrie & de la malice. Aussi voyons-nous par experience qu'il n'y a point de mœurs plus pernicieuses, ny de pires qualitez, que celles des esclaves, dont l'imagination est tousiours occupée à chercher comment ils feront quelque tort à leur Maistre, & se deliureront de seruitude.

De plus, le pays par ou chemina le peuple d'Israel, n'estoit pas fort esloigné d'Egypte, non plus que de ses qualitez, puisque Dieu ayant égard à sa misere & sterilité, promit à Abraham, qu'il luy en donneroit vn autre fort abundant & fertile. Or c'est vne chose verifiée, tant en bonne Philosophie naturelle, que

par l'experience; que les regions steriles & maigres, & qui ne portent ny grains ny fruits en abondance, produisent des hommes d'esprit fort subtil; & qu'au contraire les terres grasses & fertiles, engendrent des hommes membrus, courageux & robustes de corps; mais dont l'esprit est foible & defectueux.

Les Historiens ne font autre chose que nous raconter combien la Grece est vne Prouince propre à esleuer d'habiles hommes, & Galien dit particulièrement, que c'estoit vne merueille de voir naistre à Athenes vn ignorant (remarquez que c'estoit la terre la plus pauvre & la plus sterile de toute la Græce.) Si bien qu'on peut recueillir, qu'au moyen des qualitez de l'Egypte & des autres Prouinces par où le peuple d'Israel passa, il se rendit d'un esprit fort subtil: Mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Egypte donne cette difference d'imagination? Ce qui sera aisé à connoistre, si l'on se souuient qu'en ce pays là, le Soleil est fort brulant,

lant, & que pour cette raison, les habitants ont le cerueau tout bouillant & cette colere aduste, qui est l'instrument de la ruse & de l'industrie: C'est ce qui fait qu'Aristote demande: *D'où vient que les Negres d'Ethiopie & les Egyptiens naturels, ont les pieds tortus, les lèvres grosses, & le nez retroussé?* Auquel Probleme il respond, que l'excessiue chaleur du pays, brule la substance de ces membres & les fait griller comme le cuir aupres du feu, & par la mesme raison leur poil se tortille en anneaux & se frise menu. Or que ceux qui habitent des pays chauds, soient plus auisez que ceux qui naissent dans les terres froides, nous l'auons desia prouué par l'opinion d'Aristote, lequel demande, *Pourquoy les hommes qui naissent aux pays chauds sont plus sages & plus auisez que ceux qui naissent aux pays froids?* Mais ny il ne sçait pas bien respondre à ce Probleme, ny faire distinction de sagesse; car comme nous auons desia prouué ailleurs, il y a deux sortes de prudence dans l'homme, vne dont Platon a dit, *Que la scien-*

Gg

ce qui est esloignée de iustice, se doit plustost appeller ruse, que sagesse; Il y en a vne autre qui est accompagnée de droiture & de simplicité, sans tromperie ny dissimulation quelconque, & celle-cy se doit proprement appeller sagesse, parce qu'elle est tousiours attachée à ce qui est iuste & droit. Ceux qui demeurent en des pays fort chauds, sont sages dans le premier genre de sagesse, & tels sont les Egyptiens.

Examinons maintenant de quelles viandes se nourrit le peuple d'Israel, de quelles eaux il beut, & de quelle température estoient les lieux par où il passa, depuis qu'il fut sorty d'Egypte, & tant qu'il erra dans le Desert; afin que nous iugions, si par là il a deu changer l'esprit qu'il auoit apporté de la captiuité; ou si cét esprit se confirma encore dauantage dans luy. L'Escripture dit que Dieu maintint ce peuple avec de la manne, l'espace de quarante ans; qui estoit la viande la plus delicate & la plus sauoureuse, qui fut iamais mangée au monde; De sorte que Moysé voyant cette bonté &

Delicateſſe, enioignit à ſon frere Aaron d'en remplir vn vaſe, & de le mettre dans l'Arche d'Alliance; afin que les deſcendans de ce peuple (quand on ſeroit arriué à la terre de promiſſion) viſſent de quel pain Dieu auoit ſouſtenu leurs peres, cependant qu'ils eſtoient au deſert, & comme ils auoient mal reconnu vn ſi grand & ſi tendre benefice. Or pour nous donner à connoiſtre, à nous qui n'auons iamais veu cette viande, quelle elle deuoit eſtre, il ſera bon que nous faſſions vne deſcription de la Manne que produit la Nature, & en y adiouſtant vne plus grande delicateſſe, nous pourrons comprendre entierement quelle eſtoit ſa bonté.

La cauſe materielle dont ſ'engendre la Manne, c'eſt vne vapeur fort deliée que le Soleil éleue de la terre, par la force de ſa chaleur; laquelle vapeur eſtant arriuée au haut de la region de l'air, ſe cuit & ſe perfectionne, & le froid de la nuit ſuruenant, elle ſe caille & acquiert vne peſanteur qui la fait retomber à bas ſur les arbres & ſur les pierres,

Gg ij

d'où on la ramasse & on la met en gardé dans de certains vaisseaux, pour la manger. On l'appelle, *Vn miel d'air & de rosée*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec la rosée, & pour estre formée de l'air; Sa couleur est blanche & sa saveur douce comme de miel; sa forme pareille à celle de la coriandre: Lesquelles marques donne aussi la Sainte Escriture de la manne que mangea le peuple d'Israel; si bien que j'ay suiet de croire qu'elles estoient toutes deux de mesme nature. Et si celle que Dieu creoit, estoit d'une substance plus delicate, nous n'en confirmerons que mieux nostre opinion: mais pour moy ie me suis tousiours figuré, que Dieu se sert des moyens ordinaires, quand il peut faire par là ce qu'il pretend, & que ce qui manque à la Nature, il le supplée par sa Toute-puissance. Je parle ainsi, d'autant que de donner à ce peuple de la manne à manger au Desert (horsmis ce que Dieu vouloit signifier par là) il semble que c'estoit aussi une chose fondée en la disposition de la terre, laquel-

le produit encore aujourdhuy la meilleure manne du monde : C'est pourquoy Galien dit qu'au Mont Liban, qui n'est pas loin delà, il s'y en produit en tres-grande abondance, & de la plus exquise ; iusques-là mesme que les Laboureurs ont accoustumé de chanter en leurs passe-temps, que Iupiter pleut du miel sur cette terre là. Et encore qu'il soit vray que Dieu donnoit cette manne au Desert par miracle, en telle quantité, à telle heure, & à tel iour prefix ; il se pouvoit pourtant faire qu'elle fust de la mesme nature que nostre manne : tout ainsi que l'eau que Moïse fit sortir du Rocher, & le feu qu'Élie fit descendre du Ciel par sa parole, furent des choses naturelles, quoy que tirées miraculeusement.

La manne que la Sainte Escriture nous depeint, estoit, à ce qu'elle dit, comme de la rosée : *La manne qui pleuvoit au Desert par la Toute-puissance de Dieu, ressembloit à de la semence de Coriandre, elle estoit blanche & auoit le goust comme de miel ; toutes proprietéz*

Gg iij

qui conuiennent à la manne que la Nature produit.

Les Medecins tiennent que le temperament de cette viande est chaud, & qu'elle est composée de parties tres subtiles & tres delicates, comme deuoit estre aussi la manne que mangerent les Israélites : Aussi se plainquirent-ils de sa delicatessé, *Nostre estomach* dirent-ils, *ne scauroit plus souffrir vne viande si legere*. Et la raison physique de cecy estoit, qu'ils auoient des estomachs forts, qui auoient accoustumé de se nourrir d'aux, d'oignons, de ciboules & de poirreaux; & quand ils venoient à rencontrer vne viande qui resistoit si peu, elle se tournoit toute en bile. C'est pourquoy Galie deffend à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de manger du miel, ny d'autres alimens ainsi legers, de crainte qu'ils ne se corrompent, & qu'au lieu de se cuire, ils ne se brulent dans l'estomach, comme de la suye. C'est ce qui arriua aux Israélites avec la manne, car elle se conuertissoit toute en colere aduste; de sorte qu'ils estoient deuenus

tout secs & tout decharnez , à cause que cét aliment n'auoit pas assez de corps pour soustenir ny leur rendre leur embonpoint. *Nostre ame , pour ainsi dire , est toute seche. & consumée , & nos yeux sont rebutez de ne voir autre chose que de la manne.*

L'eau qu'ils beuuoient apres cette viande, estoit telle qu'ils la desiroient, & s'ils n'en trouuoient comme ils la fouhaittoient , Dieu monstra à Moÿse vn morceau de bois pourueu d'vne vertu si diuine , qu'estant ietté dans l'eau espaisse & salée, il la rendoit douce & delicate ; & quand on ne trouuoit point d'eau , Moÿse n'auoit qu'à prendre la verge avec laquelle il ouurit douze chemins dans la mer Rouge , & de laquelle frappant les Rochers , il en faisoit iallir des sources d'eau viue , aussi delicate & d'aussi bon goust qu'ils en pouuoient desirer : ce qui a fait dire à S. Paul , *Que les Rochers les suiuoient* ; C'est à dire, que l'eau sortoit des Rochers à leur fantaisie , delicate, douce & fauoureuse. Or est-il qu'ils auoient vn estomach fait à

Gg iiij

boire des eaux grossieres & ameres ; car Galien rapporte qu'en Egypte on les faisoit cuire pour les pouuoir boire, tant elles estoient mauuaises & corrompuës ; de façon qu'eux beuuant des eaux si delicates , il ne se pouuoit qu'elles ne se conuertissent en bile , à cause de leur peu de resistance. Galien dit que l'eau, pour se bien cuire dans l'estomach , & ne se point corrompre , doit auoir les mesmes qualitez, que les alimens solides que nous mangeons. Si l'estomach est fort & robuste , il luy faut donner des alimens forts & qui ayent du rapport avec luy : mais si il est foible & delicat, les alimens le doiuent estre aussi : On doit obseruer toute la mesme chose en ce qui est de l'eau ; Ainsi voyons-nous par experience , que si vn homme est accoustumé à boire des eaux grossieres, iamaïs il n'estanchera sa soif avec d'autres eaux qui seront plus subtiles , & ne les ressentira pas presque dans son estomach ; au contraire il en sera plus alteré, dautant que l'excessiue chaleur de l'estomach les brule , & les dissipe aussi.

roist qu'elles font dedans, parce qu'elles ne luy sçauoient resister.

Nous pouuons bien dire aussi que l'air qu'ils respiroient au Desert, estoit fort subtil & fort delicat: car comme ils alloient par des Regions, & par des lieux qui n'estoient ny peuplez ny hantez, il s'offroit tousiours à eux frais & net & sans la moindre corruption, dautant qu'ils ne s'arrestoient nulle part. Il estoit aussi tousiours fort temperé: car de iour, vne nuée se mettoit deuant le Soleil, qui empeschoit que cét air ne fust trop eschauffé; & la nuit, paroissoit vne colonne de feu, qui moderait sa fraischeur & son humidité: Or est il que de iouyr d'un tel air, Aristote dit que cela rend l'esprit fort vif.

Considerons à cette heure combien deuoit estre delicate & recuite la semence des masses de ce peuple Hebreu, en se nourrissant d'un aliment comme celuy de la Manne, beuuant les eaux que nous auons dit, & respirant un air si pur & si net; & combien deuoit estre subtil & delicat le sang

menstruel de leurs femmes ; & souuē-
nons nous de ce qu'a dit Aristote, qu'a-
lors que ce sang est ainsi subtil & deli-
cat, l'enfant qui s'en engendrera de-
uiendra vn homme d'esprit fort aigu.

Combien il importe que les pere &
mere se nourrissent de viandes delica-
tes, pour engendrer des enfans fort
habiles, nous le prouuerons amplement
au dernier Chapitre de ce Liure. Et
dautant que tous les Hebreux mange-
rent d'une mesme viande, si delicate &
si spirituelle, & beurent d'une mesme
eau ; tous leurs enfans & descendans,
furent tres subtils & tres ingenieux
pour les choses du monde.

Depuis que le peuple d'Israël fut arri-
ué & estably dans la terre de promission,
avec vn esprit aigu, comme nous auons
dit, il eut tant de maux & tant de fami-
nes à souffrir, fut tant de fois assiegé des
Ennemis, si souuent assuietty, & languit
si long-temps dans la seruitude, & sous
de mauuais traitemens ; qu'encore qu'il
n'eust pas apporté d'Egypte & du De-
sert, ce temperament chaud & sec & re-

cuit, dont nous auons parlé, il l'auroit contracté au miserable train de vie qu'il menoit, dautant que l'affliction & la tristesse continuelle font rassembler les esprits vitaux & le sang des arteres au cerueau, au foye & au cœur; là où estant ramassez & pressez l'un contre l'autre, ils viennent à s'eschauffer & à se bruler. Ainsi bien souuent ils causent vne fièvre; mais pour l'ordinaire ils produisent vne melancholie aduste (de laquelle presque tous ceux de cette nation là participent iusques auioird'huy) attendu ce que dit Hippocrate, *Que la crainte & la tristesse qui durent lōg-temps, sont signes de melancholie.* Nous auons desia dit cy-dessus, que cette colere brulée estoit l'instrument de la finesse, malice, industrie & Sagacité; Or cette humeur est fort propre pour les coniectures de la Medecine, & par son moyen on arriue à la connoissance, à la cause & au remede du mal. C'est pourquoy le Roy François rencontra merueilleusement bien, & ce qu'il dit, n'estoit point vne resuerie de malade, & moins enco-

re vne suggestion du Diable ; mais il faut plustost croire que par le moyen d'une grande fièvre & de si longue durée , & avec l'ennuy qu'il auoit de se voir malade & sans remede, son cerueau se brula , & son imagination s'esleua d'un degré , de laquelle nous auons prouué cy dessus, que si elle obtient le temperament qu'il luy faut ; incontinent elle fait dire à l'homme des choses qu'il n'a iamais apprises.

Mais contre tout ce que nous auons dit , il se presente vne difficulté tres-grande : qui est , que si les enfans ou petits fils de ceux qui ont esté en Egypte, ont mangé de la manne , gousté des eaux delicates , & respiré l'air subtil du desert , estoient choisis pour estre Medecins , il sembleroit que l'opinion du Roy François fust aucunement probable, pour les raisons que nous auons rapportées : mais que leurs descendans ayent gardé iusques aujourd'huy les dispositions qu'auoient introduites la Manne, l'eau, l'air , les afflictions & les trauaux que leurs ancestres souffrirent

durant la captiuité de Babylone; c'est vne chose tres difficile à comprendre: car si en quatre cent trente ans que le peuple d'Israël fut en Egypte, & quarante, au desert; sa semence pût acquerir ces dispositions pour l'esprit: elles auront bien mieux peu se perdre, & plus aisémēt en deux mille ans qu'il y a qu'il est fort du Desert; principalement pour ceux qui sont venus en Espagne, region si contraire à l'Egypte, & où ils ont mangé des viandes si differentes, & beu des eaux qui n'estoient pas d'un si bon temperament, ny d'une si delicate substance qu'en ce pays-là. La nature de l'homme est ainsi faite (mais de quelque animal & plante que ce soit) qu'il prend aussi-tost les mœurs & les conditions de la terre où il vit, & perd celles qu'il auoit apportées d'ailleurs. Et à quelque chose qu'on l'applique, dans peu de iours il l'vsurpe sans difficulté.

Hippocrate fait mention d'une certaine race d'hommes, qui pour se rendre differens du vulgaire, choisirent pour marque de leur Noblesse, d'auoir la

teste en pointé ; & afin d'obtenir par art cette figure, les Sages femmes auoient la charge, quand l'enfant venoit au monde, de luy serrer la teste avec de certaines bandelettes, tant qu'elle eust pris cette forme. Cet artifice eut bien tant de pouuoir, qu'il se changea en nature : car avec le temps, tous les enfans nobles qui naissoient, naissoient avec la teste pointuë ; si bien que le soin & la diligence des Sages femmes vint à cesser. Mais cōme on eust laissé la Nature en sa liberté, sans la contraindre plus par l'artifice ; peu à peu elle reprit la mesme figure qu'elle auoit auparauant. Il en a pu arriuer de mesme au peuple d'Israel : car posé le cas que le pays d'Egypte, la Manne, les eaux delicates & l'affliction eussent causé en leur semence ces dispositions pour l'esprit ; Si est-ce que ces raisons cessant & en suruenant d'autres toutes contraires ; il est certain que les qualitez de la Manne, se deuoient perdre peu à peu, & s'en acquerir d'autres differentes, & conformes à la Region qu'ils habitoient,

aux viandes qu'ils mangeoient, à l'eau qu'ils beuvoient & à l'air qu'ils respiroient. Cette difficulté est aisée à résoudre en Philosophie naturelle; car il y a d'aucuns accidens qui s'introduisent en vn moment, & qui durent tousiours dans le suiet, sans se pouuoir corrompre: Il y en a d'autres qui sont autant de temps à se perdre, qu'il en a fallu pour les engendrer, & quelquefois plus, quelquefois moins, selon l'actiuité de l'agent & la disposition de ce qui souffre. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'une grande peur qu'on fit vne fois à vn homme, il demeura si défiguré & sans couleur, qu'il auoit toute l'apparence d'un mort; & cette passeur non seulement luy dura toute sa vie, mais passoit aussi iusqu'aux enfans qu'il auoit, sans qu'on peust trouuer aucun moyen de la faire perdre.

Suiuant cecy, il a bien pû arriuer qu'en quatre cent trente ans que le peuple d'Israel fut en Egypte, & quarante, au Desert, & soixante, en la captiuité de Babylone, il fust besoin de

plus de trois mille ans, pour faire que la semence d'Abraham perdît entièrement les dispositions pour l'esprit, que la Manne y auoit imprimées; puisque pour emporter la mauuaise couleur qu'une espouuante suscita en vn moment, il fut besoin de plus de cent ans. Mais afin qu'on entende au fonds la verité de cette doctrine, il faut respondre à deux doutes qui font à ce suiet, & qu'on ne resoud iamais assez bien.

Le premier est; D'où vient que tant plus les viandes sont delicates & sauoureuses (comme sont les chapons & les perdrix) tant plustost l'estomach vient à les auoir en horreur & à dégoût; & qu'au contraire nous voyons vn homme manger du bœuf toute l'année, sans qu'il s'en rebute aucunement: là où s'il mange trois ou quatre iours de suite des chapons, au cinquiesme, il n'en peut pas seulement sentir l'odeur sans que son estomach se soufleue contre?

Le second doute est, Pourquoi le pain de froment & la chair de mouton, n'estant pas de si bonne ny de si sauou-
reuse

peuſe ſubſtance, que le Chappon ou la Perdrix, iamaïs pourtant l'eſtomach ne vient à les auoir en horreur, encore que nous en vſions toute noſtre vie. Bien plus, ſi le pain manque, nous ne ſçaurions manger d'autres viandes, ou ſi nous en mangeons, elles ne nous ſemblent point bonnes.

Celuy qui ſçaura reſoudre ces deux doutes, comprendra aiſément pourquoy les deſcendans du peuple d'Iſraël, n'ont pas encore perdu les diſpoſitions ny les qualitez que la Manne introduiſit dans la ſemence; de façon que la ſubtilité & l'addreſſe d'eſprit qu'ils ont acquiſes par ce moyen, ne ſe doiuent pas ſi toſt perdre. Il y a deux principes dans la Philoſophie naturelle tres certains & tres vrays, d'où dependent la reſponſe & la ſolution qu'on peut donner à ces doutes. Le premier eſt, que toutes les Facultez qui gouuernent l'homme ſont deſnuées & priuées des conditions & des qualitez de leurs obiets, afin qu'elles puiſſent mieux les connoiſtre & iuger de toutes leurs différences. Les yeux qui

Hh

deuoient receuoir toutes les figures & couleurs, ont eu besoin d'en estre depouilleez entierement : car s'ils eussent esté iaunes comme dans les personnes qui ont la iaunisse ; toutes les choses qu'ils eussent veuës, leur eussent semblé de la mesme couleur. La langue aussi (qui est l'instrument du goust) doit estre priuée de toutes les saveurs, & si elle est pleine de douceur ou d'amertume, nous sçauons par experience que tout ce que nous mangeons & beuuons, a le mesme goust. Il en est tout de mesme de l'ouye, de l'odorat, & du toucher.

L'autre principe est, qu'autant de choses créées qu'il y en a au monde, desirent naturellement leur conseruation, & taschent de durer eternellement, & d'empescher que cét estre qu'elles ont receu des mains de Dieu & de la Nature, ne perisse ; encore que par leur perte elles doivent passer sous vne meilleure forme. C'est par ce principe que toutes les choses naturelles qui sont pourueuës de connoissance & de sentiment, abhorrent & fuyent tout ce qui altere

& corrompt leur mélange & composition.

L'estomach est denué & priué de la substance & des qualitez de toutes les viandes du monde, comme l'œil, des couleurs & des figures, & quand nous mangeons quelque viande, quoy qu'à la fin l'estomach la surmonte, si est-ce que cette mesme viande agit contre l'estomach, parce qu'elle luy est contraire d'abord, l'altere & corrompt son temperament & sa substance, d'autant qu'il n'y a rien qui agisse si puissamment, qui ne repatisse aussi en agissant. Les alimens qui sont tres delicats & tres saoureux, alterent extremement l'estomach : Premièrement parce qu'il les embrasse & les cuit avec vne grande auidité & appetit. Secondement, parce qu'estant si subtils & n'ayant point d'excremens, ils s'imbibent dans la substance de l'estomach, où ils demeurent comme incorporez. L'estomach donc qui sent qu'un tel aliment altere sa nature & luy oste cette aptitude & correspondance qu'il a pour tou-

Hh ij

res les autres viandes ; il se met à l'auoir en horreur , & s'il le luy faut faire prendre , il faut preparer plusieurs faulces & déguisemens , afin de le tromper. La Manne eut tout cecy dès le commencement : car encore que ce fust vne viande si delicate & si sauoureuse ; à la fin le peuple d'Israël s'en dégousta : c'est pourquoy il dit , *Nostre ame semble bondir desja à la venue de cette viande si legere* : plainte indigne d'un peuple si fauorisé de Dieu , qui l'auoit pourueu d'un si bon remede , en faisant que la manne eust le goust & la saueur qui luy plairoit , afin qu'il en peust mieux manger , *Vous leur auez donné d'un pain venu du Ciel, qui contenoit en soy toutes les delices du monde*. Aussi y en eut-il plusieurs parmy ce peuple qui en mangerent avec grand plaisir , pource qu'ils auoient les os, les nerfs & la chair, si fort appastez pour ainsi dire , de la manne , & de ses qualitez , qu'à cause de la grande ressemblance , ils ne demandoient plus deormais autre chose. Il en est de mesme du pain de froment , & de la chair de

mouton, dont nous mangeons tous les iours. Les grosses viandes & dont la substance n'est pas trop bonne, comme est le bœuf, sont pleines d'excremens: ce qui fait que l'estomach ne les reçoit pas avec la mesme conuoitise & auuidité, que celles qui sont plus delicates & fauoureuses; c'est pourquoy aussi il demeure plus long-temps à en estre alteré. D'où s'ensuit que pour destruire cette alteration que la Manne cauſoit en vn iour, il estoit besoin de manger durant vn mois entier, des viandes toutes contraires: Et à ce compte, pour destruire les qualitez que la manne auoit introduites en la semence, durant l'espace de quarante ans, il faut quatre mille ans & dauantage. Qu'ainsi ne soit, feignons que comme Dieu tira d'Egypte les douze Tribus & lignées d'Israël, il eust tiré douze Mores & autant de Moresques du fonds d'Ethiopie, & les eust amenez en Espagne: combien eust-il fallu d'années pour faire perdre à ces Mores & à leurs descendans leur couleur noire, ne se meslant point avec les Blancs? Pour

Hh iij

moy ie tiens qu'il falloit vn tres grand nombre d'années, puisque y ayant desia plus de deux cens ans que les premiers Gitains vinrent d'Egypte en Espagne, leurs descendans n'ont peu encore perdre la subtilité & l'adresse d'esprit, non plus que la couleur bazannée, que leurs peres auoient apportées d'Egypte: Tant est grande la force de la semence humaine, quand elle a receu en soy quelque qualité bien enracinée. Et tout ainsi que les Mores communiquent leur couleur en Espagne à leurs descendans, par le moyen de la semence, sans auoir besoin d'estre en Ethiopie pour cela; de mesme le peuple d'Israel estant venu aussi en Espagne, peut communiquer à ses neveux la subtilité d'esprit; sans auoir besoin d'estre en Egypte, ny de manger de la manne: Car d'estre lourdaut ou habile, ce sont aussi bien des accidens de l'homme, que d'estre blanc ou noir. Cecy est bien vray, qu'ils ne sont pas maintenant si subtils ny si adroits, comme ils estoient il y a mille ans, pour-

ce qu'e depuis qu'ils ont cessé de manger de la manne, leurs successeurs sont venus à perdre peu à peu cette habileté d'esprit, iusques à cétte heure; à cause qu'ils vsent de viandes contraires, qu'ils habitent vn pays different de celuy d'Egypte, & qu'ils ne boiuent pas des eaux si delicates qu'au desert, & pour ce aussi qu'ils se sont meslez avec des femmes venuës des Gentils, qui sont priuez de cette difference d'esprit: mais ce qu'on ne peut leur oster, c'est qu'au moins ne l'ont-ils pas encore tout à fait perduë.

Hh iij

CHAPITRE XVI.

Où il se declare à quelle difference d'habileté appartient l'art militaire , & par quels signes se doit connoistre celuy qui aura l'esprit propre à cette profession.

ARistote demande pourquoy, veu que la Vaillance n'est pas la plus grande de toutes les vertus : mais que ce sont plustost la Iustice & la Prudence : neantmoins la Republique & presque tout le monde d'un commun accord, estime plus un homme vaillant, & l'honore plus en son cœur, que les Justes & les Prudēs, encore que ces derniers soient pourueus de grandes charges & dignitez ? Il respond à ce Probleme, disant qu'il n'y a point de Roy au monde qui ne fasse la guerre à un autre, ou qui ne la souffre, & comme ce sont

les vaillans, qui le rendent glorieux, le font regner, le vangent de ses Ennemis, & luy conferuent les Estats; Il fait plus d'honneur, non à la supreme vertu, qui est la Iustice: mais à celle qui luy est la plus vtile: car s'il ne traitoit ainsi les vaillans, comment pourroit-il trouuer des Capitaines ny des Soldats qui misent si volontiers leurs vies au hazard, pour la deffence de ses biens & de sa Couronne?

On dit de certains peuples qui se vantoient fort d'estre courageux, que comme on leur demandoit, pourquoy ils ne vouloient ny Roy ny Loix? ils respondirent, que les Loix les rendoient poltrons, & qu'il leur sembloit aussi que c'estoit vne grande folie de s'exposer aux perils de la guerre, pour estendre la domination d'un autre; qu'ils aimoient bien mieux combattre pour eux mesmes, & recueillir eux mesmes le fruit de leurs victoires: mais c'est là vne response de barbares, & non d'un peuple ciuilité & raisonnable, qui est persuadé, que sans Roy, sans Republi-

que & sans Loix, il est impossible que les hommes demeurent en paix.

Ce qu'Aristote a dit sur ce sujet, est fort bon ; quoy qu'il y ait encore vne autre responce meilleure: Il dit que quãd Rome honoroit ses Capitaines de ces triumphes & passe-temps publics, elle ne recompensoit pas seulement la Valeur de celuy qui triomphoit : mais aussi la Iustice par le moyen de laquelle il auoit maintenu l'armée en paix & en concorde ; la Prudence dont il s'estoit seruy dans ses exploits, & la Temperance dont il auoit vsé, en s'abstenant du vin, des femmes & de la trop bonne chere : toutes lesquelles choses troublent & obscurcissent le iugement, & font commettre de l'erreur dans les conseils. Or est-il que la prudence est plus exquise en vn General d'armée, & se doit plustost recompenser, que le courage ny la vaillance : Car comme a dit Vegece : Il y a peu de Capitaines tres vaillans, qui executent de grands faits d'armes ; & la raison en est, que la prudẽce est plus necessaire en la guerre,

que la hardiesse avec laquelle on fait des entreprises. Mais quelle est cette prudence, qui est nécessaire, jamais Vegece ne la pû sçauoir, ny specifier la difference d'esprit, que doit auoir celuy qui commandera dans la guerre; dequoy ie ne mestonne pas pourtant, parce qu'on n'a point encore trouué cette façon de Philosopher d'où depend vne telle connoissance. Il est bien vray que cette recherche ne respond pas à nostre premiere intention, qui est de faire choix des Esprits que demandent les lettres: mais la guerre est vne chose si perilleuse & d'un conseil si important, & il est si nécessaire à vn Roy de sçauoir à qui il doit commettre sa puissance & son Estat; que nous ne ferons pas vn moindre seruice aux Royaumes, en declarant cette difference d'esprit & ses marques que dans les autres differences d'esprit que nous auons designées. Il faut donc sçauoir que *malice* & *milice* conuiennent presque de nom, comme ils ont aussi la mesme definition; parce qu'en changeant seulement vne lettre, de l'un on

fait aisément l'autre. Quelles sont les proprietez & la nature de la malice, Ciceron le rapporte quand il dit, *Que la malice n'est autre chose qu'un moyen cauteleux, double & adroit, de faire du mal.* Or est il que dans la guerre, il ne s'agit d'autre chose que des moyens de nuire à l'Ennemy, & de se deffendre de ses embusches: Si bien que la meilleure qualité que puisse auoir vn General d'armée, c'est d'estre méchant à l'égard de l'Ennemy, & n'interpreter pas vne de ses actions en bonne part; mais tout au pis qu'on les puisse prendre; & cependant se tenir tousiours sur ses gardes. *N'adiouste iamais de foy à ton Ennemy; ses paroles sont douces & emmiellées: mais dans son cœur il dresse des embusches pour te faire tomber dans le piège, & pour te tuer: Ses yeux versent de l'eau en pleurant: mais s'il trouue l'occasion propre, il fera tout son possible pour se saouler de ton sang.*

La Sainte Escriture nous fournit vn bel exemple de cecy: Car comme le peuple d'Israël estoit assiégé en Bethulie, & trauaillé de faim & de soif, cette

fameuse Iudith sortit à dessein de tuer Holoferne , & comme elle passoit au trauers de l'armée des Assyriens , elle fut arrestée par les sentinelles & les gardes , qui luy demanderent où elle alloit ; à qui elle respondit avec vn esprit dissimulé : Je suis de la race de ces Hebreux que vous tenez assiegez , & ie prens la fuite , pource que ie sçay bien qu'ils doiuent tomber entre vos mains & que vous les traiterez mal , puis qu'ils n'ont pas voulu se soumettre à vostre misericorde. C'est pourquoy i'ay resolu d'aller trouuer Holoferne , de luy decouvrir les secrets de ce peuple opiniastre , & de luy enseignér par où il pourra entrer dans la Ville , sans qu'il luy en couste vn seul soldat. Iudith estant arriué deuant Holoferne , elle se iette à ses pieds , & ioignant les mains se mit à l'adorer , & à luy dire les paroles les plus trompeuses qui furent iamais dites à personne du monde : de sorte que Holoferne & tous ceux de son Conseil , ne firent point de difficulté de croire que ce qu'elle disoit , estoit la pure verité. Cependant elle n'oublia pas le dessein

qu'elle auoit tramé dans son cœur; elle chercha seulement l'occasion, & puis luy trancha la teste.

L'amy a des qualitez toutes contraires, & partant il doit tousiours estre creu. Aussi Holoferne eut-il bien mieux fait de croire Achior puisque c'estoit son amy, qui luy dit dans la crainte zelée qu'il auoit, qu'il n'entreprist ce siege à son deshonneur. Sire, Sçachez premierement si ce peuple a peché contre son Dieu: car si cela est, luy mesme vous le liurera, sans que vous ayez la peine de le conquerir: mais s'il est en sa grace, tenez pour certain qu'il combattra pour luy, & que nous ne pourrons vaincre: Holoferne s'offensa de cet auis, comme vn homme presomptueux qu'il estoit, addonné aux femmes & au vin; trois choses qui troublent le iugement & qui sont directement contraires aux conseils qu'il faut prendre en l'art militaire. C'est pourquoy Platon auoit raison d'approuuer cette Loy des Carthaginois, qui deffendoit au Chef d'armée de boire du vin, tant qu'il seroit à la guerre; dautant que cet-

re liqueur, au dire d'Aristote, rend les hommes d'un esprit turbulent, & les remplit d'un courage trop altier, comme on le vit en Holoferne, par ces paroles pleines de furie qu'il tint à Achior. Cicéron donc nous a marqué précisément l'esprit qui est nécessaire, tant pour dresser des embusches & des surprises, que pour les decouvrir & aller au devant, en rapportant l'etymologie de ce mot *Versutia*, qui vient, à ce qu'il dit, de ce verbe *versor*, d'autant que ceux qui sont adroits, fins, rusez & cauteleux, ont l'esprit souple à deviner incontinent la tromperie qu'on leur veut faire. Le mesme Cicéron nous en donne un exemple, quand il dit, *Que Chrysippus estoit sans doute un homme fin & rusé; Versutus & Callidus; i'appelle ainsi ceux dont l'esprit se tourne promptement vers la chose.* *Versutos appello, quorum celeriter mens versatur.* Cette propriété de trouver incontinent les moyens, est une certaine industrie & Sagacité; comme nous avons desja dit, qui appartient à l'imagination: pource que les puissances qui consistent en chaleur,

font aussi tost leurs actions ; à raison de quoy les hommes de grand entendement ne valent rien pour la guerre, d'autant que cette faculté est fort lente en ses operations, qu'elle est amie de droiture, de simplicité, bonté & miséricorde : toutes choses qui causent de grands maux dans la guerre. Outre cela ceux qui en sont pourueus, ne sçauent pas seulement ce que c'est que des ruses & des stratagemes de guerre ; si bien qu'on les trompe & surprend aisément, parce qu'ils se fient à tout le monde. Ces personnes-là sont bonnes pour auoir affaire avec des Amis, parmy lesquels on n'a pas besoin de la prudence de l'imagination, plustost de la droiture & simplicité de l'entendement, qui ne reçoit ny ne souffre aucunes tromperies, ny qu'on fasse mal à pas vn : mais ils ne valent rien pour se demesler des Ennemis, d'autant que ceux cy ont tousiours l'esprit bandé à dresser quelque embuscade pour surprendre, & qu'il est besoin du mesme esprit pour s'en pouuoir garder

der. Ce qui fait que Iesus-Christ nostre Redempteur donne cette instruction à ses Disciples, *Voila que ie vous enuoye comme des Brebis au milieu des Loups; Soyez donc prudens comme des Serpens & simples comme des Colombes.* Il faut vser de prudence enuers l'Ennemy, & de simplicité avec l'amy.

Si donc le Capitaine ou Chef d'armée ne se doit point fier à l'ennemy, & doit tousiours croire qu'il le veut tromper; il faut qu'il ait vne difference d'imagination, qui deuine, qui soit pleine de Sagacité, & qui sçache reconnoistre les embusches qui se couurent de quelque pretexte: car la mesme faculté qui les trouue, c'est la seule qui peut aussi y trouuer du remede. Il semble que ce soit encore vne autre sorte d'imagination, celle qui inuente les instrumens & les machines, par le moyen desquels on vient à bout des forces qu'on croyoit inexpugnables; celle qui range vne armée en bataille, & qui met chaque escadron en sa place; celle qui connoist le temps d'attaquer & de faire retraitez;

Li

comme aussi celle qui fait les traitez, les accords, & les capitulations avec l'ennemy : pour toutes lesquelles choses l'entendement est aussi mal propre, comme sont les oreilles pour voir. Ainsi ie ne doute nullement que l'art Militaire n'appartienne à l'imagination, puisque tout ce qu'un bon Capitaine doit faire, emporte avec soy consonance, figure & correspondance.

La difficulté est maintenant de faire connoistre par le détail, quelle difference d'imagination il faut pour la guerre. Enquoy ie ne puis rien resoudre certainement; parce que cecy est d'une inquisition tres subtile. Neantmoins ie me figure que l'art Militaire demande un degré de chaleur de plus que la Pratique de la Medecine : de sorte que la bile vienne à se brusler tout a fait. Cela se void clairement en ce que les plus fins & les plus rusez Capitaines, ne sont pas tres courageux, & ne cherchent pas trop d'en venir aux mains ny de donner bataille : mais plustost par embusches & menées secretes, conduisent au but

leurs entreprises sans se hazarder : qualité qui plaisoit plus à Vegece qu'à aucun autre. Car les bons Capitaines , dit-il, ne sont pas ceux qui combattent ouvertement & en campagne rase , où le peril est commun ; mais bien ceux qui par adresse & ruses de guerre , sans qu'il leur en couste un seul soldat , essayent toujours à défaire l'ennemy , ou du moins à luy donner l'espouvante. Le Senat de Rome connoissoit fort bien l'utilité qui se retire de cette sorte d'esprit : car encore que plusieurs de ses plus fameux Capitaines gagnassent quantité de batailles ; neantmoins quand ils venoient dans la Ville recevoir le triomphe , & l'honneur de leurs exploits ; les plaintes que les peres & les meres faisoient sur la mort de leurs fils , les fils, sur celle de leurs peres, les femmes, sur celle de leurs maris, & les freres, sur celle de leurs freres, estoient si grandes ; que la resjouissance des Jeux & des passe-temps publics en estoit toute troublée , au ressouvenir pitoyable qu'on avoit de ceux qui estoient demorez sur la place. Si bien que le Se-

nat delibera de ne plus choisir des Capitaines si vaillans, & qui prissent plaisir d'en venir aux mains : mais plustost des hommes aucunement timides & fort rusez, tel que fut ce Quintus Fabius, duquel on escrit que c'estoit vne merueille quand il hazardoit l'armée des Romains en vne bataille rangée; principalement lors qu'il estoit esloigné de Rome, d'où il ne pouuoit estre secouru promptement, s'il eust eu du pire. Tout ce qu'il faisoit, estoit de differer & reculer avec l'ennemy, & de chercher des embusches & ruses de guerre, par le moyen desquelles il acheuoit de grandes choses, & remportoit force victoires sans perdre vn soldat: Aussi estoit-il receu à Rome avec l'applaudissement de tout le monde; parce que s'il emmenoit cent mille soldats, il les ramenoit tous, excepté ceux qui estoient morts de maladie. L'acclamation publique que le peuple luy donoit, estoit ce qu'a dit Ennius,

Vn homme en dilayant a remis nos affaires.

Comme si on eust dit, vn homme en

tirant de longue avec l'ennemy, nous rend Maistres du monde & nous ramene nos soldats.

Quelques Capitaines ont essayé depuis de l'imiter : mais parce qu'ils n'auoient pas ny son esprit ny son adresse, ils ont laissé plusieurs fois passer l'occasion de combattre; d'où sont arriuez de plus grands inconueniens & de plus grandes pertes, que s'ils eussent liuré bataille sur le champ.

Nous pourrons aussi prendre pour exemple ce fameux Capitaine de Carthage, dont Plutarque escrit cecy. Apres qu'Annibal eust remporté cette signalée victoire, il commanda qu'on laschaft sans rançon & liberalement, plusieurs prisonniers d'Italie; afin que le bruit de sa douceur & de sa clemence resonast & s'espandist parmy les peuples, quoy que son esprit fust fort esloigné de ces vertus. Il estoit naturellement fier & inhumain, & fut instruit d'une si pauvre façon dès son bas aage, qu'il n'auoit appris ny loix ny ciuilité quelconques : mais seulement à faire la guerre, à massacrer

& à trahir les Ennemis : Si bien qu'il de-
uint tres cruel Capitaine , tres mali-
cieux & tres rusé à tromper les hom-
mes, & qui pensoit tousiours comment
il pourroit surprendre. Et quand il ne
pouuoit pas vaincre à force ouuerte, il
auoit recours aux embusches; comme
il fit voir clairement en la bataille dont
nous auons parlé, & en celle qu'il don-
na auparauant à Sempronius, pres du
fleuve de Trebie.

Les marques par lesquelles se doit
connoistre celuy qui sera pourueu de
cette difference d'esprit, sont fort estrā-
ges & meritent bien d'estre confide-
rées. Platon dit que celuy qui excellera
dans le genre d'habileté dont nous trai-
tons, ne sçauroit estre ny vaillant ny de
bonnes mœurs, parce que la prudence
(au dire d'Aristote) consiste en froi-
deur, & le courage & la vaillance dans
la chaleur. Or comme ces deux qualitez
sont repugnantes & cōtraires entr'elles;
aussi est-il impossible que le mesme hō-
me soit fort vaillant & fort prudent. De
forte qu'il est necessaire que la colere se

brulé & deuienne bile noire, afin que l'homme soit prudent : mais là où se trouue ce genre de bile & de melancolie, naissent aussi la crainte & la coüardise, à cause que cette humeur est froide. Si bien que l'adresse & la finesse demandent de la chaleur, parce que ce sont des actions de l'imagination ; encore que ce ne soit pas en vn si haut degré que la vaillance : ainsi sont elles différentes & opposées dans le plus & le moins. Mais il y a en cecy vne chose fort remarquable, c'est que des quatre vertus Morales (Iustice, Prudence, Force & Temperance) les deux premières ont besoin d'esprit & d'vn bon temperament, pour pouuoir estre exercées : Car si vn Iuge n'a pas assez bon entendement pour trouuer le point de la iustice, il luy seruira de bien peu d'auoir la volonté disposée à rendre à chacun ce qui luy appartient ; il peut faillir avec toutes ses bonnes intentions, & faire tort au legitime Maistre.

Le mesme s'entend de la Prudence : car si la bonne volonté suffisoit pour

Li iiii

faire les choses dans l'ordre, les hommes ne manqueroient iamais en leurs actions, ou bonnes ou mauuaises: Il n'y a pas vn Larron qui ne tasche à dérober de telle sorte, qu'il ne soit point aperceu, & il n'y a point de Capitaine qui ne desire auoir de la prudence pour vaincre son Ennemy: mais le Larron qui n'a pas l'esprit de dérober finement, est aussi tost decouuert, & le Capitaine qui manque d'imagination pour la prudence, est incontinent vaincu. La Force & la Temperance sont deux vertus qui sont en la puissance de l'homme, quoy qu'il n'ait pas les dispositions naturelles qui y sont requises: car s'il veut faire peu de cas de sa vie & estre vaillant, il le peut faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien, qu'il luy est impossible d'estre prudent, quoy qu'il le vueille estre. Suiuant donc cecy, il n'y a point de repugnance, que la prudence se ioigne avec le courage & la vaillance, pource que l'homme prudent & sage, est tout persuadé qu'il faut postposer

l'honneur, au salut de l'ame; mais que pour l'honneur, on doit perdre la vie, & pour la vie, les biens, & ainsi se pratique-t'il tous les iours. Delà vient que les Gentils-hommes, parce qu'ils sont plus en honneur, se monstrent si vaillans, & qu'il n'y en a point qui travaillent ny qui souffrent plus à la guerre, quoy qu'ils ayent esté éleuez au milieu des delices: & tout cela de peur qu'on ne les estime & qu'on ne les appelle poltrons. C'est pourquoy l'on a dit, *Dieu nous garde d'un Noble, le iour, & d'un Moine, la nuit*: Car le premier, à cause qu'on le void, & l'autre, de peur d'estre reconnu, en sont deux fois plus vaillans. C'est sur cette raison là mesme qu'est fondée l'Institution des Cheualiers de Malte: Elle sçauoit combien il importe à vn homme d'estre Noble, pour estre courageux: elle ordonne donc qu'ils soient tous nobles de pere & de mere; s'imaginant que cela les oblige à combattre pour la gloire de deux races à la fois. Que si l'on commandoit à vn Gentil-homme, de faire vn campement

d'armée, & de donner les ordres pour deffaire l'Ennemy ; s'il n'auoit l'esprit propre à cela , il commettrait & diroit mille impertinences ; parce que il ne depend pas de l'homme d'estre prudent. Mais si on luy donnoit charge de garder vne brèche ; on pourroit bien s'en reposer sur luy, quoy qu'il fust naturellement le plus lasche du monde. Ce que dit Platon doit s'entendre, quād l'homme prudent se laisse aller à son inclination naturelle, & qu'il ne la corrige pas par la raison. C'est de cette sorte qu'il est vray que celuy qui est tres sage ne peut estre vaillant par nature : dautant que cette colere aduste qui le rend prudent, celle là mesme, au dire d'Hippocrate, le fait timide & poltron.

La seconde qualité que ne peut auoir l'homme qui sera pourueu de cette difference d'esprit dont nous parlons : c'est d'estre doux & traitable ; parce qu'il roule & preuoid mille choses dans son imagination, & scachant que par la moindre faute & negligence, vne armée vient à se perdre toute entiere, il

prend garde à tout, comme il faut. Mais le peuple ignorant appelle inquietude, ce qui est un soin raisonnable, cruauté, ce qui n'est que chastiment, miséricorde, ce qui n'est que mollesse & foiblesse de courage, & bonne humeur, quand on endure & dissimule les choses mal faites. Ce qui pourtant ne procede que de la sottise des hommes, qui ne sçavent pas peser la valeur des choses, ny comment elles se doiuent conduire: mais les prudens & les Sages brulent d'impatience, & ne sçauroient souffrir de voir des choses mal faites & qui vont mal, encore qu'ils n'y ayent aucun interest; ce qui fait qu'ils ne vivent gueres, & qu'ils ont tousiours de si grands tourmens d'esprit. C'est pourquoy Salomon disoit, *J'ay mis aussi mon cœur à apprendre la prudence & la doctrine, les erreurs & les folies d'autrui; & j'ay reconnu qu'il n'y auoit pas là moins de travail & d'affliction d'esprit; parce que dans la grande sagesse, il y entre beaucoup d'indignation & de colere, & que celuy qui acquiert de nouvelles sciences, acquiert quant & quant de*

nouveaux maux. Comme s'il disoit, i'ay esté ignorant, & i'ay esté sage, & i'ay trouué qu'il y auoit par tout de la peine: Car celuy qui remplit son entendement de force connoissances, contracte en mesme temps, ie ne sçay quel chagrin & mauuaise humeur. Par où il semble que Salomon vueille nous faire entendre, qu'il viuoit plus content dans son ignorance, que depuis qu'il eut receu la sagesse. En effet, les ignorans viuent avec bien plus de repos; rien ne leur donne du soucy, & ils ne croient pas qu'il se trouue personne au monde plus habile qu'eux: Le peuple les appelle *Anges du Ciel*, voyant que nulle chose ne les offense, & ne les met en colere; qu'ils ne disent rien pour ce qui est mal fait, & qu'ils passent par dessus tout: mais s'ils consideroient bien la sagesse & les qualitez d'un Ange, ils reconnoistroient que c'est un mauuais discours & suiet mesme à l'Inquisition: car depuis que nous commençons à iouyr de l'usage de la raison, iusques à l'heure de nostre mort, ces bien-heu-

reux Esprits ne font autre chose que de nous reprendre du mal, & de nous aduertir de ce qu'il nous faut faire. Et si, comme ils parlent à nous en leur langage spirituel, & en remuant nostre imagination, ils exprimoient leurs conseils en termes materiels, nous les tiendrions tres imporruns & tres fascheux. Qu'ainfi ne soit, cét Ange dont parle Sainct Matthieu, qui apparut à Herode & à la femme de son frere Philippe, ne sembla-t'il pas tel que ie dy, puisque pour ne plus ouyr ses reprimandes, ils luy firent couper la teste ?

Il seroit bien plus à propos de dire que ces gens-là que le vulgaire appelle sottement *Anges du Ciel*, sont proprement *les Asnes de la Terre*; puisque Galien dit qu'entre les bestes brutes, il n'y en a point de plus stupide ny qui ait moins d'esprit que l'Asne, encore qu'il les surpasse toutes en ce qui est de la memoire : Il ne refuse aucune charge ny fardeau; il va ou l'on le mene sans aucune resistance; il ne mord ny ne ruë; il ne prend point la fuite & n'a pas la

moindre malice. Si on luy donne des coups de baston, il ne s'en met pas plus en colere ; il semble n'estre nay que pour faire la volonté, & pour le seruice de son Maistre. Ces personnes-là que le peuple appelle Anges du Ciel, ont toutes les mesmes proprietez : & cette douceur & complaisance ne leur vient que d'estre ignorans, depourueus d'imagination, & d'auoir la Faculté Irascible trop foible ; ce qui est vn grand défaut dans l'homme, & qui tesmoigne qu'il est mal composé. Il n'y eut iamais au monde, ny Ange, ny homme, qui fust de meilleure complexion que Iesus-Christ nostre Sauueur ; lequel entrant vn iour au Temple, chassa à grands coups de fouët, ceux qu'il y trouua vendant leurs marchandises : & la raison en est, que la Faculté Irascible est comme le baston ou l'espée de la raison ; si bien que celuy qui ne reprend point & qui supporte patiemment les choses mal-faites, en vse ainsi, ou parce qu'il est ignorant, ou parce qu'il manque de cette faculté Irascible. De sorte que

c'est vne merueille de voir vn hōme sage, qui soit fort doux & souffrant, ny de l'humeur que desireroient les méchans qu'il fust. Aussi ceux qui escriuent l'Histoire de Iules Cesar, s'estonnent comment les soldats pouuoient endurer vn homme si rude & si fascheux : ce qui prouenoit en luy de ce qu'il auoit l'esprit propre à la guerre.

La troisieme qualité de ceux qui ont cette difference d'esprit ; c'est qu'ils negligent l'ornement de leurs personnes ; ils sont presque tous mal propres & sales, avec des chausses mal attachées & mal tirées, le manteau mis de trauers, aiment à porter le mesme habit quoy que vieux & à n'en changer que le moins qu'ils peuuent. Florus raconte que ce fameux Capitaine Viriatus, Portugais, estoit de cette humeur ; car pour exagerer sa grande humilité : il dit qu'il mesprisoit si fort les ornemens de sa personne, que le moindre & le plus chetif soldat de son armée, n'estoit pas si mal vestu que luy. Mais en effet ce n'estoit point vne vertu, & il ne le fai-

soit pas par aucun artifice ; c'est vne chose naturelle à ceux qui ont cette difference d'imagination que nous cherchons: Le peu de soin de Iules Cesar, à se tenir propre, abusa grandement Cicéron ; car comme on luy demandoit, apres la bataille, quelle raison l'auoit meu, à suiure le party de Pompée, Macrobe tesmoigne qu'il respondit *La ceinture m'a trompé*: Comme s'il eust dit, l'ay esté trompé en voyant Iules Cesar mal propre en ses habits, n'ayant iamais de ceinture (aussi les soldats l'appelloient-ils par reproche & derision, *Robbe traissante*. Mais cela deuoit plustost induire Cicéron à croire qu'il auoit l'esprit que demandoit le Conseil de guerre: comme Scylla le sceut fort bien remarquer, qui, au rapport de Suetone, voyant ce grand Capitaine encore enfant, & si mal propre, dit aux Romains, *Gardez-vous de l'enfant mal ceint*.

Les Historiens ne sçauoient iamais assez declarer à leur gré, la negligence d'Annibal en ce qui estoit de ses habits,
& comme

& comme il se soucioit peu d'estre poly
& bien mis.

S'offenser du moindre poil sur l'habit, & prendre soigneusement garde que ses chausses soient bien tirées, & que le manteau soit bien assis sur les épaules sans faire le moindre ply, tout cela part d'une difference d'imagination tres basse, qui est contraire à l'entendement, & à cette autre difference d'imagination que demande la guerre.

La quatriesme marque & propriété, c'est d'auoir la teste chauue; & la raison en est claire, dautant que cette difference d'imagination, ainsi que toutes les autres, reside en la partie du deuant de la teste; Or est-il que l'excessiue chaleur brule le cuir de la teste, & resserre les pores par où les cheveux doiuent passer. Outre que la matiere dont ces cheveux s'engendrent, sont (à ce que disent les Medecins) les excremens que fait le cerueau alors qu'il se nourrit; mais par le grand feu qui s'y trouue, tous ces excremens se dissipent & se consomment; si bien qu'il n'y a plus de matiere d'où ils

K κ

se puissent produire : Laquelle Philosophie si Iules Cesar eut entendue, il n'auroit pas eu honte d'auoir la teste chauue: iusques là que pour cacher ce défaut, il faisoit tomber adroitement sur le front, vne partie des cheveux qui deuoient pendre derriere. Et Suetone tesmoigne que rien ne luy auroit esté si agreable, que si le Senat luy eust permis de porter tousiours la Couronne de Laurier sur la teste; seulement afin qu'on ne vist point qu'il estoit chauue. Il y a vne autre sorte de testes chauues, qui vient de ce que le cerueau est dur & terrestre & de grosse substance; mais cela c'est vn signe que l'homme est depourueu d'entendement, d'imagination & de memoire.

La cinquiesme marque, à laquelle on reconnoist ceux qui ont cette difference d'imagination, c'est qu'ils sont gens de peu de paroles, mais qui sont toutes sentencieuses: & la raison en est, que leur cerueau estant dur & sec, ils doiuent de necessité auoir faute de memoire, à laquelle appartient l'abondance

des mots. Trouuer force choses à dire, prouient d'un assemblage de la memoire avec l'imagination au premier degré de chaleur. Ceux qui ioignent ces deux puissances, sont d'ordinaire fort grands menteurs, & iamais ne cessent de nous en conter, quand nous les escouterions toute nostre vie.

La sixiesme propriété qui se rencontre en ceux qui ont cete difference d'imagination, c'est d'auoir beaucoup de pudeur & de honte, & de s'offenser de la moindre parole sale & vilaine. C'est pourquoy Ciceron a dit que les hommes qui sont fort raisonnables, imitent l'honnesteté de la Nature, qui a caché les parties sales & honteuses, qu'elle a faites pour pouruoir à nos necessitez, & non pour nostre embellissement, & sur lesquelles elle ne consent pas qu'on iette les yeux, ny que les oreilles les entendent seulement nommer. On pourroit bien attribuer cet effet à l'imagination, & dire qu'elle se sent blessée de la mauuaise image de ces parties. Mais au dernier Chappitre de ce Liure,

Κκ ij

nous donnons la raison de cét effer, & l'attribuons à l'entendement; de laquelle puissance nous estimons que sont depourueus ceux qui ne s'offensent pas des obiets ny des paroles deshonestes. Et parce que à la difference d'imagination que requiert l'Art militaire, est presque attaché l'entendement, c'est pour cela que les grands Capitaines sont pleins de pudeur & de honte. Ainsi remarque-t'on dans l'Histoire de Iules Cesar, le plus grand acte d'honnesteré qui se soit iamais pratiqué par vn homme: c'est que comme on le tuoit à coups de poignard en plein Senat; voyant bien qu'il n'y auoit plus lieu d'échapper, il se laissa tomber à terre, & se couurit si bien de son habit Imperial, qu'après sa mort on le trouua estendu avec grande honnesteré, ayant les cuisses cachées, & toutes les autres parties qui pouuoient blesser la veüe.

La septiesme propriété & la plus importante de toutes; c'est qu'un Chef d'armée soit heureux & chery de la Fortune: par lequel signe nous connoi-

strons clairement qu'il a l'esprit & l'habileté dont l'Art Militaire a besoin; d'autant qu'à en parler véritablement, il n'y a rien pour l'ordinaire, qui fasse qu'un homme soit malheureux, & qui empêche que les choses ne lui succèdent toujours selon ses desirs, que de manquer de prudence, & ne pas employer les moyens propres & convenables à ses entreprises. Parce que Jules Cesar usoit d'une si grande prudence en tout ce qu'il faisoit & ordonnoit, il estoit le plus heureux Capitaine de tous ceux qui furent jamais au monde; de telle sorte qu'aux grands perils, il encourageoit les soldats en ces termes; Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les Stoïciens ont creu, que comme il y avoit une cause première, éternelle, toute-puissante, & d'une infinie sagesse, qui se faisoit connoître par l'ordre & par la bonne dispositiō de ses actions & œuvres admirables; il y en avoit aussi une sans jugement & sans raison, dont les actions estoient deregées & depourvues de

sageſſe : dautant que par vne affection
aveugle elle donne ou oſte aux hom-
mes, les richesses, les dignitez & l'hon-
neur. Ils l'appellerent de ce nom de
Fortune, voyant qu'elle fauorisoit ceux
qui faisoient leurs affaires *fortuitement*,
c'est à dire à l'auanture, sans aucune re-
flexion ny prudence qui les conduisist.
Pour donner à entendre ses façons de
faire & sa pernicieuse nature, on la re-
presentoit sous la forme d'une Femme,
avec vn Sceptre Royal à la main ; les
yeux bandez ; les pieds sur vne boule
ronde ; accompagnée d'une foule d'i-
gnorans & d'insenséz qui n'obseruoient
ny art ny regles dans leur vie : Par la
forme de Femme, ils denotoient sa le-
gereté & son peu de ſçauoir : Par le Sce-
ptre Royal, ils la reconnoissoient Dame
des richesses & des honneurs : Ses yeux
bandez, faisoient voir le peu de iuge-
ment qu'elle apporte à departir ses dōs :
Ses pieds posez sur vne boule ronde,
monstroient le peu d'assurance & de
fermeté qu'il y a aux biens qu'elle fait,
attendu qu'elle les oſte auſſi aiſément

qu'elle les donne , sans estre stable en aucune chose. Mais le pis qu'ils trouvoient en elle : c'est de fauoriser les méchans, & de persecuter les bons, d'aimer les ignorans & de hayr les sages, d'abbaisser les nobles, & de releuer les roturiers, d'auoir pour agreable ce qui est laid, & del horreur pour ce qui est beau : Enquoy plusieurs se confiant qui connoissent leur bon heur, ils osent faire des entreprises folles & temeraires, qui leur succedent neantmoins fort bien : comme d'autres au contraire qui sont tres sages & tres auisez, n'osent executer des choses qu'ils conduiroient avec grande prudence ; ne sçachant que trop par experience, que ce sont celles là qui d'ordinaire reüssissent le plus mal. Combien la Fortune est amie des Méchans, Aristote le prouue, quand il demande, *Pourquoy les Richesses sont la pluspart du temps possédées, plustost par les hommes de mauuaise vie, que par les gens de bien ?* Auquel Probleme il respond, *N'est-ce point, parce que la Fortune est auugle & ne sçauoit discerner*

κ κ iij.

ny choisir ce qui est le meilleur ? Mais certe responce est indigne d'un si grand Philosophe, car il n'y a point de Fortune qui donne les richesses aux hommes: & quand il y en auroit, il ne donne pas la raison pourquoy elle fauorise tousjours les Méchants, & est contraire aux Bons.

La vraye responce, c'est que les Méchants sont fort ingenieux, & sont pourueus d'une forte imagination pour trouuer leur auantage & tromper dans les ventes & achapts; ils sçauent ménager & amasser du bien, & tous les moyens d'en acquerir: Il n'en va pas ainsi des Bons; car ils ont faute d'imagination, & plusieurs d'entr'eux ayant voulu imiter les Méchants, & faire profiter leurs deniers, en peu de iours se sont veus perdre tout leur fonds.

C'est ce que remarqua nostre Seigneur voyant l'adresse de ce Maistre d'Hostel, à qui son Maistre demandoit qu'il rendist compte: car encore qu'il retinst deuers soy vne bonne partie de l'argent, il fit en sorte qu'il demeura

quitte. Et quoy que cette adresse fust au mal, nostre Seigneur ne laissa pas de la louer & de dire, *Les enfans de ce siecle sont plus prudens & plus auisez dās leurs inuentions & tours de souplesse, que les enfans de lumiere, & qui sont du costé de Dieu: dautant que ces derniers sont pour l'ordinaire de grand entēdement, par le moyen duquel ils s'attachent à sa loy, & manquent d'imagination, à laquelle appartient l'adresse de viure dans le monde: ainsi plusieurs sont moralement bons, pource qu'ils n'ont pas l'esprit d'estre méchans. Cette responce est, ce me semble, plus nette & plus palpable que l'autre. Dautant que les Philosophes naturels ne l'ont peu trouuer, ils ont esté chercher vne cause forte & impertinente, comme est la Fortune, pour luy attribuer les bons & les mauuais succez; & non à la prudence ou à la simplicité des hommes.*

On reconnoistra si l'on y veut prendre garde, qu'il y a dans chaque Republique quatre sortes de personnes: Il y en a qui sont sages & ne le paroissent pas; il

y en a qui le paroissent & ne le sont pas ; d'autres qui ne le sont , ny ne le paroissent , & d'autres qui le sont & le paroissent.

Il se trouue des hommes taciturnes, pesans à parler, & tardifs à respondre, qui ne sont ny polis, ny n'ont le moindre ornement de langage ; & qui renferment cependant en eux mesmes, vne certaine puissance naturelle qui regarde l'imagination, par le moyen de laquelle ils sçauent decouvrir le temps, & prendre l'occasion aux choses qu'ils ont à faire, & comment ils les doiuent acheminer, sans en rien communiquer ny donner à connoistre à personne. Le peuple nomme ces gens-là heureux, croyant qu'avec vn peu d'adresse & de prudence, ils viennent à bout de tout.

Il y en a d'autres au contraire, qui sont copieux & magnifiques en belles paroles, tout remplis de grands desseins ; gens qui à les entendre discourir, paroissent & s'estiment capables de gouverner tout vn monde, & qui se vont forgeant les moyens comment on pourroit

gagner sa vie avec peu d'argent : si bien qu'au iugement du peuple, il est impossible d'estre plus habile, & cependant s'il faut qu'ils en viennent à l'exécution, tout leur fond entre les mains. Ceux-cy se plaignent de la Fortune, & l'appellent aueugle, insensée & brutale, parce qu'à leur dire, les choses qu'ils font & qu'ils ordonnent avec grande prudence, elle les destruit & empesche qu'elles ne soient suivies d'une heureuse issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui se peust deffendre de leurs calomnies, elle leur diroit : Vous mesmes vous estes des aueugles, des insensez & des brutaux, de vous estimer sages, quoy que vous soyiez imprudens, & d'attendre de bons succez, quand vous n'avez employé que de mauuais moyens. Cette sorte de gens est pourueüe d'une certaine difference d'imagination, qui donne de l'ornement & du fard à leurs discours & à leurs paroles, & qui les fait passer pour plus habiles qu'ils ne sont.

Partant ie conclus que le Chef d'armée qui aura cet esprit que demande

l'Art Militaire, & qui considerera bien auant toute chose, ce qu'il veut executer, sera bien heureux & chery de la Fortune: autrement, c'est folie de penser qu'il remporte iamais aucune victoire; si ce n'est que Dieu combatte avec luy, comme il faisoit avec l'armée des Israélites: Et nonobstant cela, on ne laissoit pas de choisir les plus sages & les plus prudens Capitaines qu'on peust trouuer; parce que ny ce n'est bien fait de remettre tout à la Prouidence de Dieu, ny il ne faut pas que l'homme se fie à son esprit & capacité: il vaut mieux assembler l'un & l'autre, & croire qu'il n'y a point d'autre Fortune, que Dieu, & nostre Diligence.

Celuy qui inuenta le ieu des Eschees, forma vn modele de l'Art Militaire, où il representoit tout ce qu'il y falloit considerer, avec tous les degrez & tous les progres qu'on fait à la guerre, sans rien oublier. Et comme en ce ieu là, il n'y a point de fortune, & qu'on ne scauroit appeller heureux celuy qui gagne, ny malheureux celuy qui perd; aussi le Ca-

pitaine qui sera victorieux, se doit nommer sage, & celuy qui sera vaincu, ignorant, & non fortuné, ny infortuné. La premiere chose qu'il establit en ce ieu, fut qu'en donnant eschec & mat au Roy, on demeureroit vainqueur: Pour nous apprendre, que toutes les forces d'une armée dependent du Chef qui la conduit & gouverne. Et pour monstrier cecy, l'Auteur de ce Ieu, voulut qu'un ioueur eut autant de pieces que l'autre, afin que celuy qui perdrait, reconnust qu'il auoit manqué de science & non de fortune. Ce qui se void encore mieux si l'on considere qu'un bon ioueur pourra donner plus de la moitié des pieces à celuy qui n'aura pas la teste si forte que luy, & qu'il ne laissera pas avec tout cela de le gagner. C'est ce qu'a dit Vegece: *Qu'il arriue souvent qu'un petit nombre de soldats, & de soldats foibles, surmonte un grand nombre de plus forts, quand ils sont conduits par un Capitaine qui sçait dresser quantité d'embusches & de stratagemes.*

Il ordonna aussi que les Pions ne

pourroient pas retourner arriere: Pour aduertir vn Chef d'armée, qu'il prenne bien ses mesures, deuant que d'enuoyer ses soldats au combat: car s'il y a manqué, il vaut mieux qu'ils meurent sur la place, que de tourner le dos: dautant que le soldat ne doit sçauoir qu'il y a dās la guerre vn temps de fuyr, & vn temps d'attaquer, que par l'ordre de son Capitaine: ainsi tant qu'il luy restera quelque souffle de vie, il doit garder son poste & demeurer ferme à vne brèche, sur peine d'infamie.

Auec cela il voulut que le Pion qui aura passé sept cases ou carreaux de l'Éschiquier, sans estre pris, reçoie vn nouuel estre, & deuienne Dame, l'une des principales pieces, & puisse aller où il voudra, & se placer aupres du Roy, comme vne piece noble & affranchie. Par où il est donné à connoistre, qu'il importe beaucoup en la guerre, pour rendre les soldats vaillans, de faire sonner haut la recompense, les priuileges, les exemptions & les honneurs, qui attendent ceux qui auront executé de si-

gnalez faits d'armes : Particulierement si ces auantages & honneurs doiuent passer à leurs descendans ; c'est alors qu'ils se porteront avec plus de courage & de vaillance. Aussi à ce que dit Aristote , l'homme estime t'il plus l'estre vniuersel de sa race , que sa vie en particulier. Saül tesmoigna bien qu'il n'ignoroit pas cette verité , quand il fit publier dans son armée , que le soldat qui tueroit Goliath, receuroit du Prince de grandes richesses & sa fille mesme en mariage ; & que la maison de son pere seroit exempte de tous tribus & subfides. Suiuant cette proclamation , il y auoit vne loy en Espagne , qui portoit que tout soldat qui par ses bons seruices auoit merité de tirer vingt-cinq liures de paye (qui estoit la plus haute solde qui se donnaist dans la guerre) demurerait à iamais affranchy, luy & sa posterité, de toutes tailles & impositions.

Les Mores (cōme ce sont de grands loueurs d'Eschecs) obseruent cinq degrez de paye, à l'imitation des sept cases que doit passer le Pion pour estre

Dame ; ainsi montent-ils d'une paye à deux, & de deux à trois, iusques à sept ; suiuant les actions qu'aura faites le soldat. Que s'il a tant de valeur qu'il mérite vn si haut auantage que celuy des sept payes, on les luy donne : C'est pourquoy on appelle ceux-là *Septenaires* ou bien *Mata-siete*, lesquels iouissent d'aussi grandes franchises & exemptions, que les Gentils-hommes en Espagne.

La raison de cecy est fort aisée à trouuer dans la Philosophie naturelle : car de toutes les facultez qui gouernent l'homme, il n'y en a pas vne qui agisse volontiers, si elle n'est excitée par quelque considération d'intérêt. Aristote le prouue en la puissance generatiue : mais la mesme chose se doit entendre de toutes les autres puissances. Nous auons desia dit cy-dessus, que l'obiet de la faculté Irascible, estoit l'honneur & le profit ; cela manquant, à Dieu le courage & la vaillance. De tout cecy l'on peut comprendre l'importance de ce
que

que signifie le Pion, qui deuient Dame quand il a pû passer les sept cases, sans estre pris : Car tout autant de bonnets Noblesses qu'il y a eu & qu'il y aura dâs le monde, sont venuës & viendront de Pions & hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes, ont fait de si belles actions, qu'ils ont meritê pour eux & pour leurs descendans, le tiltre de Nobles, de Gentil-hommes, Cheualiers, Comptes, Marquis, Ducs & Roys. Il est bien vray pourtant qu'il y a des personnes si grossieres & si depourueuës de sens, qu'elles ne veulent point admettre que leur Noblesse ait eu commencement, mais disent qu'elle est éternelle, & attachée à leur sang, non par la faueur particuliere d'aucun Roy, mais pour auoir esté ainsi créez par vne grace furnaturelle & diuine.

A propos de cecy (encore que ce soit vn peu m'esloigner de mon subiet) ie ne puis m'empescher que ie ne rapporte vn gentil Dialogue qui se tint entre le Prince Dom Charles nostre Maistre, & le Docteur Suarez de Toleda, son grand

Ll

Preuost en la ville d'Alcala de Henarez.
Que vous semble de ce peuple, luy dit le
le Prince? Il me semble bien-heureux,
Monseigneur, respond le Docteur; car
il iouyt du meilleur air & des meilleures
terres qui soient dans toute l'Espagne.
Aussi les Medecins ont-ils choisi cette
demeure pour ma santé, adioust le
Prince; mais auez vous veul l'Vniuersité?
Non, Monseigneur, repart le Docteur;
Voyez la, replique le Prince, car elle est
des plus belles, & où l'on m'a dit qu'on
faisoit mieux l'exercice des lettres. Il est
vray que pour vn College seul, & parti-
culier, dit le Docteur, il est en grande
reputation; si bien que ie ne doute
point qu'il ne soit en effect cōme vostre
Altesse le tesmoigne. Où auez-vous estu-
dié? demande le Prince: à Salamanque,
Monseigneur, respond le Docteur. Vous
estes vous fait receuoir aussi Docteur
à Salamanque? dit le Prince. Non,
Monseigneur, repart le Docteur. Il me
semble que c'est mal fait, adioust le
Prince, d'estudier en vne vniuersité,
pour prendre ses degrez en vne autre.

Vostre Altesse sçaura, replique le Docteur, que la despense qu'on fait à Salamanque pour auoir ses degrez, est excessiue, c'est pourquoy nous autres qui ne sommes pas riches, nous aimons mieux nous faire graduer à bon marché, comme n'ignorant pas que la science & la capacité, ne viennent pas des degrez; mais de l'estude & du travail; encore que ceux qui m'ont mis au monde, ne fussent pas si pauvres, que s'ils l'auoient voulu, ils ne m'eussent bien pû faire prendre mes degrez à Salamanque: mais vostre Altesse se ressouuiendra que les Docteurs de cette vniuersité, iouyssent des mesmes priuileges, que les Gentilshommes d'Espagne, & à nous qui le sommes desia par nature, cette exemption nous feroit tort, ou du moins à ceux qui descendroient de nous. Quel Roy de mes predecesseurs (demande le Prince) a fait vostre race noble? Nul, respond le Docteur, car vostre Altesse sçaura s'il luy plaist, qu'il y a deux sortes de Nobles en Espagne, les vns sont nobles de sang, & les autres, par priuilege.

Ll ij

Ceux qui le sont de sang, comme ie suis, ne tiennent leur noblesse d'aucun Roy; si sont bien les autres qui le sont par privilege. l'ay de la peine à comprendre cecy, dit le Prince, & ie serois fort aise que vous me l'expliquassiez plus clairement: parce que si moy qui suis de sang Royal, viens à compter de moy, à mon pere, de mon pere, à mon ayeul, & ainsi de suite, de l'un à l'autre; enfin j'arriveray à celuy qui se nommoit Pelage, qui fut élu Roy par le decez du Roy Dom Rodrigue, ne l'estant pas auparavant. Si nous comptions donc & examinions ainsi ceux de vostre race, n'en viendrions nous pas à quelqu'un qui ne feroit pas Noble? Cela ne se peut nier, repart le Docteur; car toutes choses icy bas ont eu commencement. Je demande donc maintenant (adiouste le Prince) d'où auoit pris sa Noblesse, celuy qui donna la premiere origine à la vostre? Il ne pût pas s'exempter luy-mesme, ny se deliurer des impositions & subsides, que iusques là ses ancestres auoient payés au Roy; car c'eut esté commet-

trê vn larcin, & s'enrichir aux despens du domaine Royal : Or il n'est pas raisonnable que les Nobles de sang ayent vn si mauuais principe que celui-là : Il s'ensuit donc que ce fut le Roy qui l'affranchit, & qui luy fit cette faueur de le rendre Noble; ou biẽ il faut que vous me disiez d'où il auroit pû tirer sa noblesse: Vostre Altesse conclud tres-bien, (respond le Docteur) car il est certain, qu'il ne se trouue point de vraye noblesse, qui ne soit vn ouurage de quelque Roy: Mais nous appellons Nobles de sang, ceux qui sont Nobles, de temps immemorial, & dont on ne sçauroit dire, ny prouuer par escript, quand ils commencerent de l'estre, ny de quel Prince ils receurent cette grace. Or est-il que les hommes tiennent cette obscurité plus honorable, que si l'on connoissoit distinctement le contraire.

La Republique fait aussi ses Nobles; car quand elle void quelqu'un de grand prix, pourueu d'insignes vertus & de force richesses, elle n'ose pas le tenir comme Citoyen, ny le mettre au Roolle

Ll iij

des Tailles, croyant que de le faire, ce seroit manquer de respect, & qu'un tel homme merite bien de viure en liberté & de n'estre pas traité comme vne personne vulgaire. Cette estime passant aux enfans & neveux, deuiant noblesse, & leur sert de tiltre contre le Roy. Ceux-là ne sont pas de ces Nobles dont nous auons parlé, à vingt cinq liures de paye, mais à faute de preuue, ils passent pour tels.

L'Espagnol qui inuenta ce nom *Hijo-dalgo*, donna bien à connoistre la doctrine que nous auons proposée; car suiuant son opinion, les hommes ont deux sortes de naissance; l'une, naturelle, en laquelle ils sont tous égaux, & l'autre, spirituelle. Quand vn homme fait quelque action heroïque, ou qu'il donne des témoignages de quelque vertu merueilleuse, alors on peut dire qu'il renaist tout de nouueau; qu'il recouure de meilleurs parens, & qu'il perd l'estre qu'il auoit auparauant. Hier il s'appelloit fils de Pierre, & neveu d'un tel, aujourd huy on le nomme, fils de ses œuvres. D'où

est venu ce proverbe Castillan, *Chacun est fils de ses œuvres* : Et d'autant que la Sainte Esriture appelle *quelque chose*, les œuvres qui sont bonnes & vertueuses, & qualifie du nom de *Rien* les vices & les pechez, il composa ce nom *Hijodalgo*, qui vaut autant que dire, vne personne qui est venuë d'un qui a fait quelque action merueilleuse, pour laquelle il a merité d'estre recompensé du Roy, ou de la Republique, à iamais; luy, & tous ses descendants.

Le liure des Loix & Coustumes d'Espagne, porte que ce mot *Hijodalgo* signifie *Enfant de quelques biens*, & si l'on entend parler des biens temporels, il n'y a point de raison; car on trouue vn nombre infiny de Gentils-hommes qui sont pauvres, & vn nombre infiny de personnes riches, qui ne sont pas nobles: mais si on entend parler des biens, que nous appellons vertus; on veut signifier toute la mesme chose que nous auons dite. De cette seconde naissance qu'il doiuent auoir les hommes, outre celle de la nature, nous auons vn exemple

Ll iiij

manifeste dās la Sainte Escriture, où nostre Seigneur reprend Nicodeme de ce qu'estant Docteur de la Loy, il ne scauoit pas qu'il estoit necessaire que l'homme reuinist à renaistre de nouveau : pour auoir vn estre meilleur, & d'autres pere & mere plus glorieux, que ceux que la Nature luy auoit donnez. Ainsi durant tout le temps que l'homme ne fait aucune action heroïque, ils s'appelle fuiuant nostre etymologie, *Hijo de nada*, c'est à dire, *Enfant de rien*, encore que par ses ancestres il se nomme *Hijodalgo*, c'est à dire, *Fils de quelque chose*. A propos de cette doctrine, ie rapporteray encore icy vn petit discours qui se tint entre vn Capitaine de grande estime, & vn Cavalier qui se piquoit fort de noblesse; par lequel on verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun est desia assez bien informé de ce que c'est que cette seconde naissance. Le Capitaine s'estant donc trouué en vne assemblée de Gentils-hommes, & parlant de la grande liberté des soldats d'Italie; en vne certaine demande que luy fit l'un

des Cavaliers, il luy dit *vous*, en égard à son peu de naissance, car on sçauoit qu'il estoit de ce pays là mesme, né de pere & de mere de fort basse cōdition & dans vne bourgade mal habitée. Le Capitaine offensé de cette parole, respondit, que *vostre Seigneurie* sçache que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent trouuer bien en Espagne, à cause de la quantité de loix qu'il y a en ce pays, cōtre ceux qui mettent la main à l'espée. Les autres Gentils hōmes voyant qu'il vsoit de ce mot *Seigneurie*, ne se peurent tenir de rire. Dequoy celuy à qui le paquet s'adressoit, demeurant tout honteux, il leur dit: Sçachez Messieurs, qu'en Italie, *Seigneurie* vaut autant que ce que nous disons icy *merced*: Et comme le Seigneur Capitaine est fait aux coustumes de ce pays-là, il vse de ce terme *Seigneurie*, à l'endroit de celuy à qui il deuroit dire *merced*. A quoy le Capitaine repliqua, que *vostre Seigneurie* ne me croye pas si ignorant, que ie ne sçache bien m'accōmoder au langage d'Italie, quand ie suis en Italie, & à celuy d'Espagne, quand ie

suis en Espagne: Mais celuy qui me dira *vous* en Espagne, doit pour le moins y estre appellé *Seigneurie*, encore cela me feroit-il bien mal au cœur. Le Cavalier se trouuant presque interdit, luy re-
plique, Quoy donc sieur Capitaine n'estes vous pas natif d'un tel lieu, & fils d'un tel, & ne sçavez-vous pas aussi qui ie suis, & quels furēt mes predecesseurs? Ie confesse, respondit le Capitaine, que vous estes bien Gentil-homme, & que vos ancestres l'ont esté aussi: mais moy & mon bras droit, que ie reconnois maintenant pour pere, valons mieux que vous, ny que toute vostre race.

Ce Capitaine fit allusion à la seconde naissance qu'ont les hommes, quand il dit, *Moy & mon bras droit, que ie reconnois maintenant pour pere*. En effet, il pouvoit auoir fait de telles actions par sa conduite, & son espée; que la valeur de sa personne égalast la noblesse du Gentil-homme.

La Loy & la Nature, à ce que dit Platon, la pluspart du temps sont contraires; car on void un homme à qui la Na-

ture a donné vn esprit tres admirable, tres prudēt, tres genereux, & tres libre, en vn mot, capable de cōmander tout vn monde, & parce que cēt homme est nay en la maison d'vn Amicla (qui estoit vn pauvre & chetif payfan) il demeure par la loy priuē de l'honneur & de la liberte dont la nature luy promettoit la possession. Nous en voyons d'autres tout au contraire, de qui l'esprit & les façons de faire monstrent ce semble, qu'ils estoient destineez pour estre esclaves & pour obeyr; & neantmoins parce qu'ils sont nais en des maisons illustres, la loy les establit nos Superieurs & nos Maistres. Mais il y a vne chose, à laquelle on n'a iamais pris garde, & qui merite bien d'estre considerée; c'est qu'on ne void gueres d'hommes deuenir illustres & de grand esprit pour les sciences & pour les armes, qui ne soient nais dans les villages, & sous des toits de chaume, & non point dans les villes celebres. Et neantmoins le vulgaire est si ignorant, qu'il prend pour vn argument & coniecture du contraire, d'estre nais en des

lieux pauvres & méprisables. De cecy nous auons vn manifeste exemple dans la saincte Escriture; car le peuple d'Israël se trouuant fort estonné des grandeurs de Iesus-Christ nostre Redempteur, dit, *Est il possible qu'il soit rien sorty de bon de Nazareth?*

Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine dont nous auons parlé, disons qu'il falloit qu'il eust vn grand entendement, avec cette difference d'imagination que l'art militaire requiert. Ainsi marqua-t'il en cette petite conference, vne grande doctrine; d'où nous pouuons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, qui les met en estime dans vn Estat.

Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour dire absolument qu'il est en honneur; & s'il en manque quelqu'une, il ne peut qu'il ne soit mesprisé & abbaissé. Toutes ces choses ne sont pas pourtant ny en mesme degré, ny de mesme prix.

La 1. & la principale, c'est le mérite de la propre personne, en prudence, en

iustice , en courage & vaillance. C'est ce merite qui donne les richesses, & qui fait les Chefs de maison: c'est de luy que procedent les tiltres & les surnoms illustres. De ce commencement tirent leur origine toutes les Noblesses du monde. Qu'ainsi ne soit, prenons garde aux grandes maisons d'Espagne, & nous trouverons qu'elles sont presque toutes sorties d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes, ont acquis ce que possèdent aujourd'huy leurs descendants.

La seconde chose qui honore l'homme (après la valeur & le merite de sa personne) ce sont les richesses, sans lesquelles nous n'en voyons pas vn qui soit en estime dans vn Estat.

La troisieme, c'est la Noblesse & l'antiquité de ses predecesseurs. Estre bien nay, & d'un sang illustre, c'est un ioyau, pour ainsi dire, qui ne se peut assez priser: mais cette Noblesse a un grand defect; c'est que toute seule, elle sert de bien peu, tant pour le Noble, que pour les autres qui sont en necessité: parce qu'en

effet elle ne fournit ny dequoy boire, ny dequoy manger, ny dequoy se vestir. Elle ne peut ny donner, ny cautionner; mais elle fait viure l'homme en mourât, & en le priuât des moyens qu'il y a pour subuenir à ses besoins : Que si elle est jointe avec la richesse, il n'y a rien de plus honorable. Quelques-vns comparent la Noblesse à vn zero de chiffre, lequel ne vaut rien estant seul; mais quand on l'adjouste à quelque nombre, il sert à le faire valoir beaucoup.

La quatriesme chose qui fait que l'homme est estimé; c'est d'auoir quelque charge ou dignité honorable; comme au contraire, il n'y a rien qui auilisse tant vne personne, que de gagner sa vie en quelque employ mechanique & mercenaire.

La cinquiesme chose qui honore l'homme, c'est de porter vn beau nom, qui soit agreable, & qui sonne bien aux oreilles, & non pas s'appeller de noms ridicules, comme i'en connois quelques-vns. On lit dans l'histoire generale d'Espagne, que deux Ambassadeurs de France, estant

venus demander au Roy Alonse neuvesme de ce nom, vne de ses filles en mariage, pour le Roy Philippe leur Maistre (l'une estoit tres-belle, & s'appelloit Vrraque, l'autre n'estoit pas si agreable, & se nommoit Blanche.) Ces deux filles estant toutes deux en presence des Ambassadeurs, chacun croyoit qu'ils allaient choisir celle qui s'appelloit Vrraque, parce qu'elle estoit plus grande, plus belle, & mieux parée: mais ces Ambassadeurs ayant demandé le nom de chacune, ce nom d'Vrraque les choqua, ils aimerent mieux prendre celle qui s'appelloit Blanche; en disant que ce nom là seroit mieux venu en France que l'autre.

La sixiesme chose qui honore l'homme, c'est l'ornement de sa personne, de marcher bien vestu, & d'auoir force gens à sa suite.

La bonne origine de la Noblesse d'Espagne; c'est de descendre de ceux qui par la valeur de leurs personnes, & par la quantité de leurs belles entreprises, receuoient à la guerre vingt cinq liures

de paye: laquelle origine les Eſcriuains modernes n'ont peu encore verifier, parce qu'ils māquent tous d'inuentiō, & ne ſçauroient dire ny eſcrire que ce que les autres ont deſia dit & eſcrit. La differēce que met Ariſtote entre la Memoire & la Reminiſcence; c'eſt que ſi la Memoirē a oublié quelque choſe de ce qu'elle ſça-uoit auparauant, il n'y a pas moyen qu'elle le retrouve, ſi elle ne la r'apprend de nouveau; mais pour la Reminiſcence, elle a cette grace particuliere, que ſi elle vient à perdre quelque choſe; pour peu qui luy en demeure, elle ſe met à diſcourir deſſus, & recouure enfin ce qu'elle auoit egaré. Quelle eſt l'Ordonnance qui parle en faueur des bons ſoldats, on ne le peut dire & ne ſçait-on ce qu'elle eſt deuenue, elle ſ'eſt perduë & dans les liures & dans la memoire des hommes: Neantmoins ces mots nous ſont demeurez, *Hijodalgo de diuengar quinientos ſueldos, ſegun fuero de Eſpagna, y de ſolar conocido*. Surquoy raiſonnant & faiſant reflexion, nous retrouverons facilement ce qui manque.

Antoine

Antoine de Lebrisse recherchant la signification de ce verbe *vindico*, dit que c'est se vendiquer vne chose, c'est à dire, tirer pour soy & à son profit, ce qui est deu pour paye, ou par quelque autre droit que ce soit, & selon la façon nouvelle de parler, tirer pensions & appointemens du Roy. Et il est si ordinaire en la vieille Castille de dire, *Fulano bien ha deuengado su trabajo*, Vn tel a bien tiré le salaire de sa peine, quand il est bien payé; que parmy les plus polis mesme, il n'y a point de façon de parler qui soit plustost à la bouche. C'est de là qu'a pris son origine ce mot *vengar*, qui signifie *vanger*, lors que quelqu'un se paye de l'injure qu'un autre luy a faite: car l'iniure, par metaphore, est appelée debte: Ce qu'estant supposé, ces mots, *Fulano es hñodalgo de deuengar quinientos sueldos*, ne voudront dire autre chose, sinon qu'un tel est descendant d'un soldat si valeureux, que par ses belles actions il merita de tirer vne si haute paye, que celle de vingt cinq liures. Et celuy-cy par l'Ordonnance & Coustume d'Espa-

M

gne, *segun fuero de España*, estoit affranchy, luy, & tous ses successeurs, de payer aucunes impositions ny subides au Roy. Quant à ces mots *solar concido*, qui veut dire, *maison connue*, tout le mystere qu'il y a, c'est que quand vn soldat estoit couché sur le roolle de ceux qui tiroient vingt cinq liures de paye, on escriuoit dans les liures du Roy, le nom de ce soldat, le lieu d'où il estoit natif, & citoyen, qui estoient ses pere & mere & ses parés, pour auoir vne connoissance exacte & asseuree de celuy qui receuoit vne telle grace; comme l'on void encore aujourd'huy dans ce vieil manuscrit qui est à Simanque, où l'on trouue presque toutes les origines de la Noblesse d'Espagne.

Saül vfa de cette mesme diligence, quand Dauid tua Goliath: car il commanda incontinent à son Capitaine Abner, de sçauoir *De quelle race estoit issu ce ieune homme*, c'est à dire, qui estoient ses pere & mere, & ses parens, & de quelle maison d'Israël il estoit descendu. Autrefois on appelloit *solar*, aussi

bien la maison d'un païsan, que celle d'un Gentilhomme.

Mais après avoir fait cette digression, il est bon desormais de retourner à nostre premier dessein, & de sçavoir d'où vient qu'au jeu des Eschets (puis que nous auons dit que c'estoit l'image de la guerre) l'on se fasche plus de perdre, qu'à pas un autre jeu, encores qu'on ne jöie point d'argent? & d'où peut venir aussi que ceux qui regardent jöier, voyent mieux les coups, que ceux qui iöient, encore que ces spectateurs ne soient pas à beaucoup près si sçauans? Et ce qui semble plus estrange, c'est qu'il y a de certains jöieurs, qui estant à jeun, sont plus subtils & plus rusez au jeu, qu'après le repas: & d'autres au contraire, qui jöient mieux quand ils ont mangé.

La premiere doute n'est pas difficile à resoudre; car nous auons desia dit, que ny à la guerre, ny au jeu des Eschets, la Fortune n'a point de lieu, & qu'il n'y est pas permis de dire, *Qui jamais auroit pensé cela!* tout vient, ou de l'ignorance & peu d'attention du perdant, ou du

soin & prudence de celuy qui gaigne. Or quand l'homme est vaincu en des choses qui demandent de l'esprit & de l'habileté, sans pouuoir accuser que son ignorance; il ne scauroit s'empescher d'estre honteux, ny de se fascher, parce qu'il est pourueu de raison, qu'il est conuoiteux d'honneur, & qu'il ne peut souffrir qu'en ce qui regarde la conduite & le iugement, vn autre l'emporte dessus luy. C'est pourquoy Aristote demande, d'où vient que les Anciens n'ont pas voulu qu'il y eust aucune récompense notable pour ceux qui surpasseroient les autres dans les sciences; veu qu'ils en auoient establi pour celuy qui sauteroit le mieux, qui courreroit le plus viste, qui jetteroit mieux la barre, ou qui seroit le plus adroit & le plus fort à la lutte? Aquoy il respond, qu'en la lutte, & aux autres exercices de corps, on consent qu'il y ait des Iuges, pour iuger de combien vn homme surpassé l'autre: dautant que par là on peut donner iustement le prix au vainqueur, estant tres-aisé de connoistre à veüe

d'œil, lequel saute le plus loin, & qui est le plus leger à la course: Mais dans la science, il est difficile de mesurer avec l'entendement, lequel, & de combien l'un surmonte l'autre; parce que c'est vne chose tres subtile, & tres-delicate: Et si l'on adjuge le prix par faueur, chacun ne pourra pas le reconnoistre, pour ce que ce iugement est caché aux sens de ceux qui y assistent.

Outre cette responce, Aristote en donne encore vne autre meilleure; qui est que les hommes se soucient fort peu qu'on ait quelque auantage sur eux, à tirer, luitter, courir & sauter; parce que ce sont des dons en quoy les bestes brutes nous surpassent: mais ce qu'ils ne scauroient souffrir aisément, c'est de voir qu'un autre soit estimé plus prudent & plus sage qu'eux: ainsi prennent-ils les iuges en hayne, & raschent à s'en vanger, croyant que ça esté malicieusement qu'ils leur ont fait vn tel affront. Afin d'euitier donc tous ces inconueniens, ils n'ont pas voulu permettre qu'il y eust ny Iuges ny recompenses, pour les

Mm iij

actions qui regardent la partie raisonnable. D'où l'on peut conclure que l'on fait mal dans les vniuersitez, d'establiſſer des Iuges, & vn premier, ſecond & troiſieſme lieu dans les Licences, pour ceux qui auront mieux reſpondu. Car outre qu'il en arriue tous les iours les maux qu'a dits Ariſtote; c'eſt contre la doctrine Euangelique, mettre les hommes en de perpetuelles conteſtations à qui ſera le premier: Et que ce ſoit mal fait, il paroïſt clairement, en ce que les Diſciples de noſtre Redempteur Ieſus-Chriſt, voyageant vn iour enſemble, vinrent à remüer cette queſtion, qui deuoit d'eux tous eſtre le plus grand? & comme ils furent arriuez à l'hoſtellerie, leur Maître s'enquit, dequoy ils ſ'eſtoient entretenus en chemin? & eux, quoy que groſſiers, comprirent auſſi-toſt qu'il n'eſtoit pas permis de faire la demãde qu'ils auoient faite: ainſi le texte porte, qu'ils n'oſerent pas le dire; mais comme rien n'eſt caché à Dieu, il leur parla de cette ſorte: *ſi quelqu'un veut eſtre le premier, celui-là ſera le dernier & le ſeruiteur de*

tous les autres. Les Pharisiens estoient hays de nostre Seigneur ; parce qu'ils affectoient les premieres places à la table, & les premieres chaires dans les Synagogues.

La principale raison surquoy se fondent ceux qui partagent ainsi ces degrez ; c'est qu'ils croient que ceux qui estudient, voyant qu'on doit recompenser chacun selon la preuue qu'il aura donnée de sa suffisance, quitteront & repos & repas pour embrasser plus estroitement l'estude. Ce qui n'arriueroit pas, s'il n'y auoit point de recompense pour celuy qui traueille dauantage, ny de chastiment, pour celuy qui prend du bon temps, & ne s'amuse qu'à dormir. Mais cette raison est friuole, & n'a qu'une legere apparence; car elle presuppose vne fausseté tres-grande, qui est que la science s'acquiere à force de suer sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, & ne perdre pas vne seule Leçon: Et ils ne prennent pas garde que si le Disciple n'a l'esprit & l'habileté que demande la science ou il s'applique, c'est vainement qu'il se rompt la teste & se ronge la cer-

M m iij

uelle iour & nuit avec ses liures. Or l'injustice que l'on commet en ce point est tres grande, dautant que l'on fait entrer en concurrence deux esprits si differens & si contraires, que l'un, parce qu'il est fort subtil, sans estudier ny voir vn liure, deuient sçauant en vn moment, & l'autre, parce qu'il est lourd & grossier, travaillera toute sa vie, sans acquerir la moindre connoissance. Et les Iuges (comme hommes qu'ils sont) viendront à donner le premier lieu, à celuy que la Nature fit habile, & qui n'a point peiné, & le dernier rang, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a point cessé d'estudier; comme si l'un estoit deuenu sçauant en feuilletant les liures, & l'autre demeuré ignorant par sa negligence. C'est faire tout de mesme que si l'on proposoit vn prix à deux Coureurs, dont l'un eust les deux iâbes bonnes & disposées & l'autre eust manque d'une. Si les Vniuersitez n'admettoient à l'estude des lettres, que ceux qui y ont l'esprit propre; & que tous les Disciples fussent égaux entr'eux, ce seroit tres bien fait d'establir ce

chastiment & cette recompense ; car en ce cas là, il n'y auroit point de doute, que celuy qui en sçauroit dauantage, n'eust aussi dauantage traouillé, & que celuy qui en sçauroit moins, n'eust pris ses plaisirs & ses passé-temps.

On peut respondre à la seconde doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour voir les figures & les couleurs ; ainsi l'imagination a besoin d'une clarté dans le cerueau, afin de decouurir les images & les especes qui sont en reserve dans la memoire. Ce ne sont ny le Soleil ny les flambeaux qui donnent cette lumiere, mais seulement les esprits vitaux qui s'engendrent au cœur & delà se distribuent par tout le corps. Outre cecy, il faut sçauoir, que le propre de la crainte, c'est de resserrer tous ces esprits au cœur, & de laisser par consequent le cerueau dans l'obscurité, & toutes les autres parties du corps, froides. Ainsi Aristote demande, *Pourquoy ceux qui craignent, tremblent de la voix, des mains & de la lèvre d'embas?* A quoy il respond ce que nous disions, que par la peur, la

chaleur naturelle se ramasse au cœur, & laisse toutes les autres parties du corps, froides. Or nous auons desia prouué que la froideur, suiuant l'opinion de Galien, estoit vne qualité qui appesantissoit & engourdissoit toutes les facultez & puissances del ame, & les empeschoit d'exercer librement leurs fonctions. Cecy supposé, il est aisé maintenant de respondre à nostre seconde doute, en disant, que ceux qui iouent aux Eschets ont peur de perdre, parce que c'est vn lieu où il y va de l'honneur & où, comme nous auons dit, la Fortune n'a point de lieu. Les esprits vitaux se recueillant donc au cœur par cette crainte, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les especes deuiennent troubles & obscures; & pour ces deux raisons, celui qui ioue ne sçauroit agir qu'imparfaitement. Mais ceux qui regardent iouer; comme ils ne courent point de risque, & n'ont aucune apprehension de perdre; avec moins de science que ceux qui iouent, ils doiuent mieux voir les coups; parce que leur imagination n'est point destituée de

chaleur, & que les especes se trouuent éclairées de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray que le trop de lumiere offusque aussi & aveugle l'imagination; ce qui arriue quand celuy qui iouë, se pique & est honteux de voir qu'on le gagne : Car alors le depit redouble la chaleur naturelle & esblouyt, en éclairant plus qu'il ne faut ; dequoy sont exempts ceux qui ne sont que spectateurs. De cecy procede vn effet assez ordinaire dans le monde, qui est que le iour qu'un homme veut donner de plus grands tesmoignages de soy, & faire plus de montre de son sçauoir & de sa capacité ; e'est ce iour là mesme qu'il s'en acquitte plus mal. Il se trouue d'autres personnes au contraire, qui estant pressées, feront paroistre vn grand sçauoir, & hors de là sont des ignorants: De tout cecy la raison est fort claire ; car celuy qui a beaucoup de chaleur naturelle dās la teste ; depuis qu'on luy a marqué, par exemple, le suiet de la leçon qu'il doit faire au bout de vingt-quatre heures (comme on fait en Espagne à tous ceux

qui disputent quelque chaire vacante) vne partie de la chaleur naturelle qu'il auoit de trop, se retire au cœur, dans cette ambitieuse crainte qui le frappe; si bien que le cerueau demeure temperé. Or nous prouuerons au chapitre suiuant, qu'en vne telle disposition, il se presente à l'homme beaucoup de choses à dire. Mais à celuy qui est fort sage, & pourueu d'un grand entendement, quand il se trouue pressé, la crainte ne luy laisse aucune chaleur naturelle dans la teste, de sorte qu'à faute de lumiere, il ne decouure rien en sa memoire de ce qu'il pourroit dire.

Si ceux qui se messent de iuger des actions des Generaux d'armée, en blasmant leur conduite, & les ordres qu'ils ont donnez au camp, auoient ces considerations, ils verroient quelle difference il y a de regarder de son logis la guerre à son aise, ou bien d'y estre present & d'en venir aux prises, dans l'apprehension de perdre de bonnes troupes que le Roy aura mises entre nos mains.

La crainte n'est pas moins nuisible au

Medecin pour la guerison du malade; car nous auons prouué cy dessus que la pratique de son art appartenoit à l'imagination, qui est offensée par la froideur, plus que pas vne autre puissance, d'autant que ses actions consistent tout à fait en chaleur. Ainsi voyons-nous par experience que les Medecins guerissent mieux le menu peuple, qu'ils ne font pas les Princes & les grands Seigneurs.

Vn Aduocat me demanda vn iour, sçachant bien que ie traitois de ces matieres, pourquoy dans les affaires où il estoit bien payé, force Loix & resolutions de Droit s'offroient à son esprit, & dans les affaires ou l'on ne consideroit pas assez son travail, il sembloit que toute sa science l'abandonnast? Auquel ie respondis, que l'interest appartenoit à la faculté irascible, qui reside au cœur, & qui, si elle n'est contente, ne fournit pas de bon gré les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doivent decouvrir les figures qui sont dans la memoire: mais quand elle est satisfaite, elle donne gayement cette chaleur naturelle: de

forte que l'ame raisonnable a de la clarté suffisante pour lire tout ce qui est imprimé dans la teste. C'est vn défaut qui accompagne les hommes de grand entendement, d'estre vn peu trop tenans & interessez, & en eux se peut encore mieux remarquer cette propriété que nous auons rapportée de l'Aduocat. Mais quand tout est bien considéré, il semble que ce soit vn acte de iustice, de vouloir estre bien payé, après qu'on a trauaillé sur le fonds d'autrui. La mesme raison seruira pour les Medecins, lesquels estant bien recompensez, trouuent quantité de remedes : autrement toute leur science s'enfuit & les abandonne, aussi bien que celle de l'Aduocat.

Cependant il faut remarquer icy vne chose de grande importance, c'est que le Medecin de bonne imagination, rencontre en vn moment ce qu'il est plus à propos de faire, & s'il employe quelque temps à songer, bien tost accourent à son esprit mille inconueniens, qui le tiennent en suspens, tandis que

l'occasion du remede se passe. C'est pourquoy il ne faut iamais recomman-
der au bon Medecin de prendre bien
garde à ce qu'il doit faire, mais d'execu-
ter ce qui luy sera venu le premier en
fantaisie : Car nous auons desia prou-
ué autre part, que la trop longue spe-
culation fait monter d'un degré la cha-
leur naturelle, laquelle peut deuenir si
grande, qu'elle renuerse & trouble l'i-
magination : Mais il n'y aura point de
mal, que le Medecin qui l'aura vn peu
lâche & foible, demeure quelque temps
à considerer ; afin que la chaleur mon-
tant au cerueau, elle puisse arriuer au
point dont a besoin cette puissance.

La responce qu'on peut faire à la troi-
siesme doute, est tres aisee, & tres-clai-
re, par les choses que nous auons desia
dites : dautant que la difference d'ima-
gination avec laquelle on ioue aux Es-
chets, demande vn certain degré de
chaleur pour trouuer les coups & les
desseins, & celuy qui ioue bien à ieun,
obtient alors ce degré de chaleur, dont
il est question, & lequel, par le moyen

des viandes, monte plus haut qu'il ne faut; ainsi n'en jouë t'on pas si bien. Il arriue tout le cōtraire à ceux qui ioient mieux après auoir mangé; car la chaleur s'augmentant par le moyen des alimens & du vin, monte au point qui manquoit quand on estoit à ieun. Et partant il faut corriger vn passage de Platon, qui dit, que ç a esté tres-prudemment fait à la Nature, d'esloigner le foye du cerueau, de peur que les viandes par leurs vapeurs, ne troublassent les meditations de l'ame raisonnable: Car s'il parle des actions qui appartiennent à l'entendement, il dit tres-bien; mais cela n'a point de lieu dans pas vne des differences de l'imagination. Ce qui se connoist manifestement par experience, aux banquetts & festins, ou depuis qu'on approche du milieu du repas, les conuiez qui d'abord demeuroient muets, & ne scauoient que dire, commencent à dire mille bons mots, & auoir mille agreables rencontres; mais quand ils en sont venus à la fin, à peine peuvent ils parler, dautant que la chaleur que deman-

de

de l'imagination est montée d'un point plus qu'il ne faut. Ceux-là qui ont besoin de manger & de boire un peu, afin que leur imagination s'élève, sont ceux qui sont melancholiques par adustion, d'autant que leur cerneau est comme de la chaux vive, laquelle estant prise dans les mains, est froide & sèche au toucher, mais si on l'arrose de quelque liqueur, on ne sçauoit supporter la chaleur qui en sort.

On doit aussi corriger cette Loy des Carthaginois, qui est rapportée par Platon, & qui deffendoit aux Capitaines de boire du vin tant qu'ils seroient à la guerre; & aux Gouverneurs de Prouinces, durant l'année de leur Magistrature. Car quoy que Platon trouue cette Loy tres-juste & la louë hautement, il faut pourtant user de distinction: Nous auons desia dit cy-dessus, que de iuger, c'est une action qui appartient à l'entendement, & que cette puissance abhorre la chaleur, si bien qu'en cecy le vin est fort nuisible: Mais de gouverner une Republique, qui est autre chose que d'estudier

N n

vn procez & en donner son aduis, cela appartient à l'imagination, laquelle demande de la chaleur: Et il doit estre permis à celuy qui gouuerne, & qui ne pourra pas autrement obtenir le point de chaleur qui luy est necessaire, de boire vn peu de vin pour y arriuer. La mesme chose se doit entendre du General d'armée; de qui le conseil se doit former aussi par le moyen de l'imagination. Que s'il faut vser de quelque substance chaude pour eleuer la chaleur naturelle, il n'y a rien qui le puisse mieux faire que le vin: mais on le doit prendre moderement, dautant qu'il n'y a point d'aliment qui donne tant d'esprit à l'homme, ou qui l'oste tant que cette liqueur. De sorte qu'il est à propos que ce General connoisse la difference de son imagination; si elle est de celles qui ont besoin qu'on mange & qu'on boiue, pour acquerir ce qui leur manque de chaleur, ou s'il faut plustost qu'il soit à ieun; car delà depend de trouuer ou de perdre l'occasion des stratagemes & ruses de guerre.

Entre ces mots, *il se soucioit peu d'estre poly & bien mis*, page 513. & ceux qui sont immédiatement apres dans la mesme page, *s'offenser du moindre poil sur l'habit &c.* dans l'autre impression il y a cecy.

Hippocrate voulant dōner les marques par où l'on pourroit decouvrir l'esprit & l'habileté du Medecin, entre beaucoup d'autres qu'il a trouuées à cet effect, a mis comme la principale, l'ornement & l'equipage de sa personne. Celuy qui aura grand soin de ses mains, qui rognera souuent ses ongles, qui aura les doigts chargez d'anneaux, qui portera des gands parfumez, les chausses bien tirées, le pourpoint iuste & sans faire le moindre ply, le manteau tousiours net & où ne paroistra pas vn petit poil; Celuy dis ie qui sera fort curieux de toutes ces choses, on peut bien dire que c'est vn homme de peu d'entendement. *Tu connoistras*, dit-il, les

N n ij

*hommes à l'habit, car tant plus tu les ver-
ras soucieux d'estre bien vestus & d'estre
propres, & tant plus les dois tu fuir &
auoir leur rencontre en horreur, parce que
ces personnes-là ne sont bonnes à rien.
Horace s'estonnoit de voir les hommes
d'esprit & qui sont tousiours plongez
dans quelque profonde meditatio, avec
de grands ongles, les noeuds & iointu-
res des doigts pleins de crasse & d'or-
dures, vn manteau traînant, vn pour-
point tousiours deboutonné, vne che-
mise sale, sans cordons, ny rubans, des
souliers pareils à de petites eschasses,
des chausses deschirées, tombantes &
toutes plissées: C'est pourquoy il dit, la
plus grande partie de ces gens-là ne se sou-
cient pas de couper leurs ongles, ny de faire
leur barbe, ny de se lauer & baigner.*

Mais la raison en est, que le grand en-
tendement & la grande imagination se
mocquent de toutes les choses du mon-
de, comme n'y trouuant rien qui meri-
te de les arrester, ny qui soit solide. Il n'y
a que de hautes & de diuines contem-
plations qui les puissent satisfaire; c'est-

là qu'ils appliquent tous leurs soins & toute leur estude en mesprisant le reste. Ciceron dit que deuant que de connoistre vne personne & lier amitié avec elle, il faut manger ensemble vn minot de sel : dautant que les mœurs & les humeurs de l'homme sont si cachées, qu'il n'y a aucun qui en peu de temps les puisse decouurir; il n'y a que la seule experience & la conuersation de plusieurs iours qui nous en donne vne connoissance asseurée : mais si Ciceron eust pris garde aux marques que nous en a laiffées la sainte Escriture, en moins de temps qu'il n'en faut pour manger vne petite poignée de sel, il auroit penetré dans toutes ses ruses & façons de faire, sans attendre tant de iours. Trois choses (dit le Sage) decouurent l'homme, pour dissimulé & caché qu'il soit; la premiere, c'est *son rire*, la seconde, *son habit*, & la troisieme, *sa demarche*. Quant au rire, nous auons desia dit ailleurs qu'alors que l'on rit demesurement, & à tout propos, & en s'éclatant & frappant des mains, & autres mauuaises contenan-

N n iij

ces que font voir les grands rieurs, c'estoit signe qu'on manquoit d'imagination & d'entendement. Pour ce qui est de la curiosité des habits, & d'estre toujours à les esplucher, & cōme à la chasse apres quelque poil sur le manteau; nous en auons tout à cette heure assez parlé. Seulement veux ie auertir le Lecteur, que mon dessein n'est pas de condamner icy la netteté & le soin des hommes en ce qui regarde les vestemens, ny d'approuuer la saleté & peu de propreté: parce que l'un & l'autre sont vicieux, & qu'il est besoin par tout de mediocrité. C'est pourquoy le mesme Ciceron a parlé de cette sorte. *Il faut aussi apporter vne propreté qui ne soit ny odieuse ny trop affectée: mais qui tesmoigne seulement que nous fuyons cette negligence rustique & inciuile; On doit observer la mesme chose pour ce qui est des habits, en quoy la mediocrité est louable.* Quant à ce qui concerne la façon de marcher, Cicerō encore en a remarqué deux extremités qu'il a toutes deux condamnées, comme vicieuses; La premiere, c'est d'aller trop viste, &

la seconde , trop doucement : Ainsi a-t'il dit. Nous devons aussi prendre garde que nostre allure ne soit point si lente , qu'il semble que nous marchions tousiours comme en ceremonie, avec toute la pompe & l'appareil des images ; & quand nous serons pressez d'aller , nous ne devons pas marcher si brusquement que nous nous en mettions hors d'haleine , que nous changions de visage , tournions la bouche , grincions les dents , & faisons d'autres grimaces , qui ne donnent que trop à connoistre à ceux qui nous voyent , que nous avons un esprit leger & qui s'emporte aisément. Apres tout, ce ne sont pas ces sortes d'allure-là , qui decouvrent quel est l'esprit de l'homme ; mais quelques autres bien differentes, qui consistent en de certains gestes & actions, qui ne peuvent ny s'escrire avec la plume , ny s'exprimer avec la langue : C'est pourquoy le mesme Ciceron a dit, qu'elles estoient aisées à comprendre, en les voyant, mais tres difficiles à dire & à escrire.

CHAPITRE XVII.

Où il se monstre à quelle difference d'habileté appartient la charge de Roy; & quelles marques doit auoir celuy qui y sera propre.

LOrs que Salomon fut esleu pour estre le Roy & le Chef d'un peuple si grand & si nombreux qu'estoit celuy d'Israël, la sainte Escriture dit qu'afin de le bien gouverner, il demanda la sagesse du Ciel, & rien plus. Cette demande fut tellement agreable à Dieu, que pour le recompenser d'auoir si bien rencontré, il le rendit le plus sage Prince de la terre, & outre cela le combla de richesses & de gloire, louant tousiours la requeste qu'il auoit faite. D'où l'on peut inferer clairement, que la plus grande prudence & sagesse dont l'homme soit capable; c'est celle en quoyse fonde & consiste la charge & le deuoir d'un Roy;

ce qui est si veritable, qu'il n'est pas besoin de perdre du temps à le prouver. Il nous faut seulement declarer à quelle difference d'esprit appartient l'art de commander & d'estre tel qu'il est necessaire aux peuples pour estre leur Roy; & rapporter les marques, par où l'on pourra reconnoistre celuy qui sera pourueu d'un tel esprit & habileté. Ainsi est-ce vne chose toute asseurée, que comme l'office de Roy surpasse tous les autres arts & sciences; aussi demande t'il la plus haute & la plus noble difference d'esprit que la Nature puisse produire. Quelle est cette difference d'esprit, nous nous ne l'avons pas dit encore iusques icy, que nous avons esté empeschez à departir à chaque art ses differences & ses inclinations. Mais puisque nous en sommes venus là maintenant, il faut sçavoir que de neuf temperamens qui se trouuent parmy les hommes, il n'y en a qu'un (au dire de Galien) qui rende vne personne prudente tout autāt que la Nature le puisse faire: Dans lequel temperament les premieres qualitez sont si

bien balancées & si bien mesurées, que ny la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la secheresse, mais tout se trouue égal & conforme, comme si réellement & de fait, il n'y auoit point de contrariété ny d'opposition naturelle: au moyen dequoy l'ame raisonnable vient à obtenir vn instrument si propre à ses actions; que l'homme est tout ensemble pourueu d'une bonne memoire, pour le passé, d'une forte imagination, pour l'auenir, & d'un grand entendement, pour distinguer, inferer, raisonner, iuger & eslire. Pas vne des autres differences d'esprit dont nous auons parlé, n'est entierement parfaite; car si l'homme a l'entendement bon, à cause de la grande secheresse, il ne peut apprendre les sciences qui appartiennent à l'imagination & à la memoire; & s'il est doué d'une imagination excellente, à raison de la grande chaleur, il se trouuera inhabile aux sciences qui regardent l'entendement & la memoire; & s'il a vne heureuse memoire, à cause de la grande humidité, nous auons desia fait voir cy-

dessus, combien les gens de grande mémoire, sont mal propres à toutes les sciences. Il n'y a que cette seule différence d'esprit que nous cherchons & examinons maintenant, qui puisse répondre & auoir du rapport à tous les autres arts & sciences.

Combien c'est vne chose nuisible à vne science, de ne pouuoir ioindre les autres, Platon l'a remarqué, quand il a dit, que la perfection de chacune en particulier, dependoit de la connoissance de toutes en general. Il n'y a aucune science, si esloignée soit elle des autres, qui ne serue à la rendre plus parfaite, quand on la possède bien. Mais que sera-ce, si apres auoir recherché diligemment cette difference d'esprit, ie n'en ay peu trouuer qu'un seul exemple en Espagne? Ce qui m'apprend que Galien a tres-bien dit, que hors de la Grèce, c'est vne resuerie de croire que la Nature forme vn homme temperé, ny pourueu de l'esprit que demandent toutes les sciences. Galien luy mesme en donne la raison, quand il dit, que la

Grèce est le país le plus tempéré qui soit au monde, où la chaleur de l'air ne surpasse point la froideur, ny l'humidité, la secheresse : Lequel temperament fait les hommes tres-prudents & propres pour toutes les sciences, comme l'on peut voir, si l'on considere le grand nombre d'illustres personnages qui en sont sortis : Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Theophraste, Demosthene, Homere, Tales le Milesien, Diogene le Cynique, Solon & autres infinis Sages, de qui les Histoires font mention, & dont nous trouuerons que les œuvres sont pleines de toutes sortes de sçauoir ; Non comme des Escriuains des autres pays, lesquels quand ils traitent de la Medecine, ou de quelque autre science, c'est merueille si pour appuyer leur opinion, ils implorent le secours & mandient la faueur de pas vne autre science. Ils demeurent tout denuez & sans aucun fonds, parce qu'ils n'ont pas cet esprit propre à tous les arts.

Mais ce qui est plus admirable de la

Grâce ; c'est que nonobstant que l'esprit des femmes soit si fort repugnant aux lettres , comme nous prouuerons cy-apres ; il y ait eu tant de Grecques si illustres dans les sciences , qu'elles l'ont disputé avec les hommes les plus acheuez & les plus raisonnables , ainsi qu'on lit d'une certaine Leontium (femme tres-sçauante) qui escriuit contre Theophraste , le plus grand Philosophe de son temps , & remarqua quantité de fautes qu'il auoit faites dans la Philosophie. Et si nous prenons garde à toutes les autres regions du monde , à peine trouuerons nous qu'il en soit fort vn esprit qui fust considerable. La raison en est , qu'on habite en des lieux mal temperez ; ce qui fait que les hommes naissent laids , d'esprit lourd , & de mauuaises mœurs. C'est pourquoy Aristote demande , *D'où vient que ceux qui demeurent en des lieux fort chauds ou fort froids , sont la plupart difformes & farouches en leur visage , & en leurs façons de faire ?* auquel Probleme il respond tres bien , en disant , que la bonne temperature non seulement donne la

bonne grace du corps, mais sert aussi à l'esprit & à rendre vne personne habile: Et tout ainsi que les excez de la chaleur & de la froideur empeschent que l'homme ne sorte des mains de la Nature bien fait & bien formé; tout de mesme ils renuersent l'harmonie de l'ame & rendent l'homme d'esprit lourd.

Les Grecs auoient bien compris cecy; eux qui appelloient Barbares toutes les autres nations du monde, eu égard à leur peu de suffisance & manque de sçauoir. Aussi voyons-nous que de tous ceux qui naissent & qui s'appliquent à l'estude, hors de la Græce; si ce sont des Philosophes, pas vn n'approche d'Aristote ny de Platon; si des Medecins, d'Hippocrate ny de Galien; si des Orateurs, de Demosthene; si des Poëtes, d'Homere; & ainsi dans les autres arts & sciences, les Grecs ont tousiours tenu le premier rang, sans aucun contredit. Pour le moins le probleme d'Aristote se peut-il bien verifier en la personne des Grecs, parce que en effect ce sont les plus beaux hommes du monde & de l'es-

prit le plus sublime, n'estoit la disgrâce & l'oppression qu'ils souffrent par les armes & par la presence du Turc, qui les assubiettit & mal traite. Il a banny les lettres de chez eux, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes, à Paris, où elle est à certe heure. Si bien que ces esprits delicats dont nous venons de parler, se perdent maintenant pour n'estre pas cultiuez & demeurent comme en friche. Quant aux autres pays qui sont hors de la grece, encore que les Escoles y soient ouuertes & qu'on y fasse exercice de lettres, nul n'en est sorty avec vn eminent sçauoir. Le Medecin pense auoir assez fait, s'il peut arriuer par son esprit à l'intelligence de ce qu'ont laissé Hippocrate & Galien, & le Philosophe naturel est tout glorieux, quand il croit bien entendre son Aristote. Nonobstant cela, ce n'est pas vne maxime generale que tous ceux qui naissent en Græce, doiuent estre necessairement temperez & sages, & les autres, intemperez & malhabiles. Car le mesme Galien raconte d'Anacharsis qui estoit de Scy-

thie, qu'il parut d'un esprit admirable entre les Grecs (quoy qu'il fust Barbare) avec lequel un Philosophe natif d'Athenes ayant parole, vint à l'appeller Barbare, par iniure ; à quoy Anacharsis respondit, *mon pays me fait deshonneur, mais toy, tu fais deshonneur au tien.* Car la Scythie, estant une region si mal temperée & qui eleue tant de sots, i'en suis fort sage, & toy qui es né dans Athenes (qui est la pepiniere des beaux esprits & de la sagesse) tu ne laisses pas de n'estre qu'une beste. De façon qu'on ne doit point desesperer de rencontrer cette bonne temperature, ny croire que ce soit une chose impossible qu'elle se trouve hors de la Grâce, particulièrement en Espagne, qui n'est pas un pays si mal temperé ; car par la mesme raison que i'y ay remarqué une personne qui en estoit pourueue, il y en pourra auoir beaucoup d'autres qui ne sont pas venues à ma connoissance & que ie n'ay pas examinées. Partant il sera bon de rapporter les signes qui font connoistre l'homme temperé, afin qu'on le puisse decouvrir

découvrir en quelque lieu qu'il se cache.

Les Medecins donnent quantité d'indices pour connoître cette difference d'esprit, mais les principaux & ceux qui la font mieux entendre, les voicy. Le premier, au dire de Galien, c'est d'avoir les cheveux moitié blonds & moitié roux, & qui avec l'age viennent tousiours à se monstrier plus dorez : Et la raison en est claire, car la cause materielle des cheveux, c'est, au dire des Medecins, vne vapeur grossiere qui se leue de la coction que fait le cerueau au tēps de sa nourriture. Or telle qu'est cette partie, telle est la couleur de ses excremens; s'il entre beaucoup de phlegme dans la composition du cerueau, les cheveux seront blonds, si beaucoup de bile, ils sortiront iaunes & comme saffranéz; mais quand ces deux humeurs se trouvent meslées également, le cerueau demeure temperé en chaleur, froideur, humidité & secheresse, & les cheveux sont roux & participans des deux extremittez. Il est vray qu'Aristote tient qu'aux

Oo

hommes qui vivent sous le Septentrion (comme sont les Anglois, les Flamans & les Allemans) cette couleur vient d'un blond brulé par la trop grande froideur, & non de la raison que nous auons dite : De sorte qu'il faut prendre garde à ce signe, car il est fort trompeur.

La seconde marque que doit auoir ce-luy qui obtiendra cette difference d'esprit, Galien dit que c'est d'estre de belle taille, d'auoir l'air bon & d'estre bien auenât, de façon que la veüe se recrée à le cōsiderer, ny plus ny moins qu'une figure tres acheuée. Et la raisō en est claire, car si la Nature a beaucoup de forces & qu'elle rencōtre vne semēce bien assaisonnée, de toutes les choses qu'elle peut faire, elle fait tousiours la meilleure & la plus accomplie en son genre: mais se voyant vaincuë, bien souuent elle trauaille à la formation du cerueau, à cause que c'est le principal siege de l'ame raisonnable, ayant encore mieux que le défaut demeure aux autres parties du corps. Ainsi voyons nous plusieurs hommes mal

viidez & laids de corps , mais qui ne laissent pas d'auoir l'esprit fort delicat.

La quantité de corps que l'homme temperé doit auoir , Galien dit que ce n'est pas vne chose bien déterminée par la Nature ; parce qu'il peut estre grand, petit, & de mediocre stature (selon la quantité de semence temperée qu'il y aura eu au temps de sa formation) Mais pour ce qui regarde l'esprit, la mediocre taille est meilleure dans les hommes temperez , que la grande ny la petite. Et s'il faut pancher vers l'une des extremittez , il vaut mieux que ce soit du costé de la petitesse que de la grandeur, dautant que comme nous auons prouué cy-dessus, de l'opinion d'Aristote & de Platon, la quantité d'os & de chair est fort nuisible à l'esprit. Suiuant cecy les Philosophes naturels ont accoustumé de demander, *Pourquoy ceux qui sont petits de corps, sont d'ordinaire plus prudents que ceux qui sont de haute stature ?* En confirmation dequoy ils citent Homere qui dit qu'Ulysse estoit tres-prudent & de

basse stature, & au contraire, Ajax très
 lourd, & de grande taille. A cette que-
 stion l'on respond tres-mal, en disant
 que l'ame raisonnable estant recueillie
 en peu d'espace, en a plus de force pour
 agir, selon ce mot si celebre, *La vertu*
unie est plus puissante que quand elle est
dispersée, & qu'au contraire estant dans
 un corps haut & de grande estendue, elle
 n'a pas assez de force pour le mouvoir &
 l'animer comme il faut: mais ce n'en est
 pas là la raison, c'est plustost que les
 homes de grande stature ont beaucoup
 d'humidité dans leur temperament, la
 quelle fait que la chair se dilate & obeyt
 à l'accroissement ou tend tousiours la
 chaleur naturelle. Il arrive tout au con-
 traire en ceux qui sont petits de corps,
 dont la chair ne scauroit s'estendre ny
 s'amplifier par la chaleur naturelle, à
 cause de la grande secheresse, si bien
 qu'ils demeurent de basse stature. Or
 nous auons prouué cy-dessus, qu'entre
 les qualitez premieres, il n'y en a point
 qui soit si preiudiciable aux actions de
 l'ame raisonnable, que la grande humi-

dité, ny qui aiguise tant l'entendement, que fait la secheresse.

La troisieme marque par où l'on reconnoist l'homme temperé, c'est au dire de Galien, quand on le void vertueux & doié de bonnes mœurs, dautant que selon Platon, qu'un hōme soit méchant & vicieux, cela procede de quelque qualité intemperée qui est en luy, & qui l'incite au peché: de sorte qu'en cette rencontre s'il veut faire vne action conforme à la vertu, il doit premierement renoncer à son inclination naturelle: là où l'homme qui sera tres bien temperé, tant qu'il demeurera en cet estat, n'a que faire d'apporter tant de soin; il se peut asseurer que les puissances inferieures ne luy demanderont iamais rien qui soit contraire à la raison. Et partant Galien nous aduertit qu'il n'est pas besoin que nous reglions ce que doit boire & manger celuy qui iouyra de la bonté de ce temperament, parce que de soy-mesme il ne passe iamais la quantité ny la mesure que la Medecine luy pourroit prescrire. Et Galien ne se contente pas d'ap-

O o iij

pellier ces gens là tres sobres, mais il dit encore que pour ce qui est des autres passions de l'ame, on n'a que faire de se travailler à les moderer, parce que leur colere, leur tristesse & leur ioye s'aiustent tousiours au niveau de la raison. D'où vient qu'ils sont tousiours en santé & exempts des moindres maux; qui est la quatriesme marque.

Mais en cecy Galien n'a pas trop de raison, car il est impossible qu'un homme soit composé de telle sorte, qu'il soit parfait en toutes ses facultez, & temperé comme est le corps, sans que l'Irascible & la Concupiscible soient superieures à la raison & l'incitent à pecher. De façon qu'il n'est pas à propos de permettre à personne, quelque temperée qu'elle soit, de suivre tousiours son inclination naturelle, sans aller au deuant & sans la corriger par la raison. Ce qui s'entendra facilement, si nous considerons quel temperamēt doit auoir le cerueau, pour estre vn instrument propre à la faculté raisonnable; & quel doit auoir le cœur, afin que l'Irascible appete la gloire, le

commandement, la victoire & la supériorité; & quel temperament doit auoir le foye pour cuire les viandes, & quel doiuent auoir les testicules pour conseruer & perpetuer l'espece humaine.

Quant au cerueau, nous auons dit plusieurs fois cy-dessus, qu'il doit auoir de l'humidité pour la memoire, de la secheresse, pour l'entendement, & de la chaleur, pour l'imagination. Mais nonobstât cela, son naturel temperament, c'est d'estre froid & humide, & à cause du plus ou du moins de degrez de ces deux qualitez, quelquefois nous disons qu'il est chaud, & d'autrefois qu'il est froid, tantost qu'il est humide, & tantost qu'il est sec; cependant il n'est iamais sans que le froid & l'humide y predominant.

Le foye (où reside la faculté Concupiscible) a pour son temperament naturel, vne chaleur & vne humidité predominantes, duquel temperament il ne fort iamais tant que l'homme est vivant. Et si nous disons quelquefois qu'il est froid; c'est parce qu'il n'a pas alors tous les degrez de chaleur que ses ope-

Oo iiij

rations demandent.

Pour ce qui est du cœur (qui est l'instrument de la faculté Irascible) Galien dit qu'il est si chaud de sa propre nature , que si durant que l'animal est en vie, nous pouuions mettre le doigt dans ses cauitez , nous ne l'y souffririons pas vn moment, tant il bruleroit. Et quoy que nous disions quelquefois du cœur, qu'il est froid ; nous ne deuons iamais entendre que la froideur y predomine, (car cela est impossible) mais seulement qu'il n'a pas tous les degrez de chaleur dont ses actions auroient besoin.

Quant à ce qui regarde les testicules (où reside vne partie de la faculté Concupiscible) la mesme raison a lieu , parce que leur naturel temperament, c'est que le chaud & le sec y predominant. Et si nous disons quelquefois d'un homme, qu'il a ces parties là froides, cela ne se doit pas entendre absolument, ny que la froideur y predomine, mais seulement qu'il a faute des degrez de chaleur dont la faculté generatiue a besoin.

D'icy l'on infere clairement , que si

L'homme est bien composé & bien organisé, il doit nécessairement auoir au cœur yne chaleur excessiue, ou autrement la faculté Irascible demeurera trop lâche; & que si le foye n'est chaud par excez, il ne pourra cuire les aliments, ny faire du sang pour nostre nourriture; & que si les testicules n'estoient beaucoup plus chauds que froids, l'homme se trouueroit impuissant & sans vertu pour engendrer.

De sorte que ces parties là estant pourneuës des forces que nous auons dites; il faut de necessité que le cerueau vienne à s'alterer par la grande chaleur (qui est l'une des qualitez qui troublent plus la raison) & ce qui est de pis, c'est que la volonté quoy que libre de sa nature, s'ébranle & s'incline à condescendre aux appetits de la portion inferieure. A ce compte, il semble que la Nature ne puisse pas former vn homme qui soit accompli en toutes ses facultez, & faire en mesme temps qu'il soit porté à la vertu.

Combien c'est yne chose qui repugne

à la nature de l'homme, de venir au monde tout enclin à la vertu, on le connoistra clairement si l'on considere la composition du premier homme ; car encore qu'elle fust la plus acheuée qui se trouua iamaïs dans l'espece humaine (excepté celle de Iesus Christ nostre Sauueur) & faite de la main d'un si grand Ouurier, neantmoins si Dieu ne luy eust infus vne certaine qualité surnaturelle , pour reprimer la partie inferieure, il estoit impossible , en s'arrestant aux principes de sa nature , qu'il ne se sentist porté au mal. Or que Dieu eust muni Adam d'une parfaite Irascible & Concupiscible, il se void euidentement en ce que quand il leur dit & commanda *de Croistre , de Multiplier & de Remplir la Terre* ; il est certain qu'il leur donna vne forte puissance pour engendrer , & qu'il ne les créa pas froids, puis qu'il leur enioignit, comme porte le texte , de remplir la terre d'hommes ; ce qui ne se pouuoit pas faire sans beaucoup de chaleur.

Il ne donna pas moins de chaleur à la faculté nutritiue , par le moyen de la-

quelle ils deuoient reparer la substance perdue & en reſtablir vne autre en ſa place, puis qu'il leur dit, *voila ie vous ay donné toute ſorte d'herbes qui portent ſemence ſur la terre, & toute ſorte d'arbres qui renferment en eux meſmes dequoy produire leurs ſemblables, afin qu'ils ſeruent à vous nourrir.* Car ſi Dieu leur euſt donné vn foye & vn eſtomach froids, & qu'ils n'euffent pas eu beaucoup de chaleur, il eſt certain qu'ils n'auroient pas pû digerer les viandes, ny ſe conſeruer neuf cent trente ans dans le monde.

Il fortifia auſſi le cœur d'Adam, & luy donna vne faculté Irascible propre à eſtre Roy, & à commander tout le monde. Et dit, *Aſſubiettiſſez vous la terre & que voſtre domination s'eſtende ſur les poiſſons de la mer, & ſur les oyſeaux de l'air, & generallyment ſur tous les animaux qui ont mouuement dans l'vniuers.* Or ſ'il ne luy auoit donné beaucoup de chaleur, il n'auroit eu ny courage ny authorité pour prendre empire & cōmandement, ny pour éclater avec gloire, maieſté & honneur, quel tort fait à vn

Prince d'auoir l'Irascible foible, on ne le scauroit assez comprendre, puisque par là seulement il vient à tomber dans le mespris, à n'estre ny craint ny obey, ny respecté de ses subiets.

Après auoir fortifié l'Irascible & la Concupiscible en donnant aux parties que nous auons dites, vne si grande chaleur, il passa à la faculté raisonnable, & fit vn cerueau froid & humide en tel point & d'une substance si delicate, que l'ame peust par son moyen raisonner & philosopher, & se seruir de la science infuse; Car nous auons desia dit & prouué cy dessus, que quand Dieu a dessein de donner aux hommes quelque science surnaturelle, il leur prepare premierement l'esprit & les rend capables par des dispositions naturelles qu'il dépar de sa main propre, de receuoir cette science: C'est pourquoy le texte sacré porte ces mots: *Et il leur donna le cœur de mediter, & les remplit de la discipline de l'entendement.*

La faculté Irascible & la Concupiscible se trouuant donc si puissantes à cause de la grande chaleur, & la raisonna-

ble si foible & de si peu de resistance, Dieu les munit d'une qualité surnaturelle, que les Theologiens appellent *Justice originelle*, par le moyen de laquelle se reprimoient les efforts de la portion inferieure, & la partie raisonnable demouroit la maistresse, & l'homme par conséquent enclin à la vertu. Mais nos premiers peres perdirent en pechant, cette qualité, & la faculté Irascible & la Concupiscible rentrerent dans leurs droits, & furent superieures à la raison (par la force des trois membres dont nous auons parlé) & l'homme en suite de cela porté au mal dès son enfance. Adam fut crée en l'aage de l'adolescence, lequel selon les Medecins est le plus temperé de tous, & depuis cet aage-là fut enclin au mal, horsmis le peu de temps qu'il demeura en grace, & pourueu de la Justice originelle.

De cette doctrine on peut inferer en bonne philosophie naturelle, que si l'homme doit faire quelque acte de vertu avec repugnance de la chair, il est impossible qu'il agisse sans estre assisté

du secours extérieur de la grace, pourrẽ que les qualitez par lesquelles opere la faculté inférieure, sont de bien plus grande efficace. J'ay dit, avec repugnance de la chair : dautant qu'il se trouue force vertus dans l'homme , qui viennent de ce que l'Irascible & la Concupiscible sont foibles , comme est la chasteté en l'homme froid, mais cela est plustost vne impuissance ou vn vice du corps, qu'une vertu de l'ame.

De façon que sans que l'Eglise Catholique nous l'enseigne , que nous ne sçaurions vaincre nostre inclination, qu'avec vne assistance speciale de Dieu, la philosophie naturelle nous l'apprend. Ce secours particulier , c'est la grace qui fortifie nostre volonté. Ce qu'a voulu donc dire Galien, est que l'homme temperé surpasse en vertus les autres qui n'ont pas ce bon temperament , parce que ce bon temperament se trouue bien moins sollicité de la partie inférieure.

La cinquiesme marque & propriété de ceux qui ont cette bonne temperature, c'est qu'ils font de fort longue vie , d'au-

tant qu'ils sont tres-puissants pour resister aux causes & occasions qui font les hommes malades. C'est ce qu'a voulu dire le Prophete Roy Daud en ces termes, *Le nombre des années que vivent ordinairement les hommes, va iusqu'à soixante & dix, & si les plus puissans passent iusques à quatre-vingt, depuis qu'ils ont atteint ce terme là, ce n'est plus que misere & douleur, & ils meurent plustost qu'ils ne vivent.* Il appelle puissants ceux qui sont de cette bonne palte & complexion, parce qu'ils resistent mieux que tous les autres, aux occasions qui abbregeant la vie.

La derniere marque est donnée par Galien, quand il dit qu'ils sont tres-prudents, de grande memoire pour le passé, de grande imagination pour deuiner l'auenir & de grand entendement pour decouurer la verité en toutes choses. Ils ne sont ny malicieux, ny fins, ny rusez, car tout cela procede d'un temperament vicieux.

Il est certain que la Nature n'a pas fait un esprit comme celuy-là dont nous

parlons, pour apprendre la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie, ny les Loix: car encore qu'il peust venir aisément à bout de chacune de ces sciences, pas vne pourtant ne peut remplir toute sa capacité. Il n'y a que la charge & ministère de Roy qui ait du rapport & de la correspondance avec luy, & il ne se doit seulement employer qu'à gouverner & à faire le maistre.

Cecy se connoistra clairement, si nous voulons parcourir toutes les marques & proprieté que nous auons rapportées des hommes temperez, en prenant garde comme chacune est sortable au Sceptre Royal, & conuient mal à tous les autres arts & sciences.

Estre beau & agreable à vn Roy, c'est vne des choses qui conuie le plus les suiets à luy vouloir du bien & à l'aimer, parce que, comme dit Platon, l'objet de l'amour c'est la beauté & la bonne proportion; & si le Roy est difforme & mal auenant, il est tres mal-aisé qu'il gagne l'affection des siens; tant s'en faut

faut, ils ont quelque honte de voir que la Fortune ait esleué au dessus d'eux pour les regir & commander, vn homme imparfait & qui n'a pas seulement les biens de la Nature.

D'estre vertueux & de bonnes mœurs, on comprend assez de quelle importance cela est ; d'autant que celui qui doit regler la vie des suiets, & leur donner des Loix pour se conduire selon la raison, il faut bien dire que celui-là fasse ce qu'il ordonne ; car tel qu'est le Roy, tels sont les grands, les mediocres & les petits Outre que par ce moyen il autorisera davantage les commandemens, & pourra à meilleur & plus iuste tiltre, chastier ceux qui y contreuiendront.

Estre parfait en toutes les facultez qui gouvernent l'homme (la Generatiue, la Nutritiue, l'Irascible & la Raisonnable) c'est vne chose plus conuenable à vn Roy qu'à qui que ce soit ; parce que au dire de Platon, dans vn Estat bien ordonné, il deuroit y auoir des gens qui eussent soin des mariages, & qui sceussent déconuir par art les qualitez des

Pp

personnes qui se veulent mariër, afin de donner à chaque homme, la femme qui a plus de rapport avec luy, & à chaque femme, l'homme qui semble nay pour elle. Si l'on vsoit de cette diligēce, on ne feroit iamais frustré de la principale fin du mariage. En effet, nous voyons par espreuē qu'une femme n'a peu auoir d'enfans avec son premier mary, & qu'incontinent qu'elle a esté mariée à vn autre, elle en a eu; & beaucoup d'hommes qui n'auoient peu auoir d'enfans de leur premiere femme, en auoir aussi tost qu'ils ont esté remariés à vne autre. Mais ce dit Platon, c'est aux mariages des Roys qu'il faudroit principalement se seruir de cet art: car comme c'est vne chose de tres-grande importance pour la paix & pour le repos d'un Royaume, que le Prince ait des enfans legitimes pour luy succeder, il pourroit arriuer qu'un Roy qui se mariroit au hazard, rencontreroit vne femme sterile, qui le retiendroit toute sa vie dans le desespoir d'auoir lignée, & que mourant sans heritiers, il ne laisseroit à ses peu-

plés quē des guerres ciuiles & des disputes sanglantes à qui seroit le Maître.

Mais cet art, ce dit Hippocrate, ne se doit employer qu'enuers les hommes intemperez, & non à l'endroit de ceux qui ont ce parfait temperament que nous auons depeint : Ces derniers n'ont que faire de se traualier au choix d'une femme, ny de chercher laquelle a plus de rapport avec eux ; car comme dit Galien, avec quelque femme qu'ils se marient, ils ne manqueront pas d'auoir aussi tost des enfans : Cela s'entend si la femme est saine & en l'age auquel (selon le cours de Nature) les femmes ont accoustumé d'en auoir. De sorte que la fœcondité est meilleure & plus à souhaitter en vn Roy qu'en pas vn autre, pour les raisons que nous auons touchées.

La faculté nutritiue, si elle est auide & gourmande, & qu'elle nous porte à boire & à manger par excez, Galien dit que cela vient de ce que l'estomach & le foye n'ont pas le temperament qui est

P p ij

conuënable à leurs actions : Ce qui fait que les hommes sont luxurieux, maladiés & de courte vie: Mais si ces parties-là sont tempérées & composées comme elles le doiuent estre, le mesme Galien dit qu'elles n'appetent pas de boire ny de manger plus qu'il ne faut pour le soutien de la vie. Cette dernière qualité est de telle importance à vn Roy, que Dieu repoute bien-heureuse la terre qui rencontrera vn tel Prince, *Bien-heureuse la terre, dont le Roy est vrayment noble & genereux, & dont les Princes prennent leurs repas en temps & lieu, pour se reparer, & non pour exciter ny satisfaire leur luxure.*

Pour ce qui est de la faculté Irascible, Galien dit que si elle est trop forte ou trop foible, c'est signe que le cœur n'est pas bien composé & n'a pas la temperature dont il a besoin pour agir parfaitement ; Desquelles deux extremittez le Roy doit estre esloigné plus qu'aucune autre personne ; car de ioindre la colere au pouuoir, c'est vne chose tres mauuaise pour les suiets. Il n'est pas non plus

bon pour vn Roy d'auoir cette faculté Irascible trop lâche, parce qu'en passant legerement par dessus les choses mal faites & insolemment attentées en son Royaume, il se rend méprisable & perd la reuerence des siens; ce qui cause d'ordinaire de grands desordres dans vn Estat, & des maux presque irremediables. Mais quand l'homme est temperé, il se courrouce avec raison & s'appaise lors qu'il le faut; qualité aussi necessaire à vn Roy, que toutes les autres dont nous auons parlé.

Combien il importe que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire & l'entendement) soit parfaite dans vn Roy plus qu'en pas vn autre, on le void aisément en ce que, pour les autres arts & sciences, il semble qu'on les puisse acquerir & pratiquer par les forces de l'esprit humain; mais quant à ce qui est de gouuerner vn Royaume & de le maintenir en paix & en concorde, il ne faut pas seulement qu'un Prince soit doué d'une prudence naturelle pour cela, il est necessaire de plus que Dieu l'assiste

Pp iij

d'une grace particuliere & conduise son entendement : c'est ainsi que le remarque la sainte Escripture, quand elle dit, *Que le cœur des Roys est dans la main de Dieu.*

Viure plusieurs années & tousiours en santé, c'est aussi une propriété qui convient mieux à un bon Roy qu'à qui que ce soit, d'autant que son industrie & son travail font le bien public, & que s'il n'a assez de santé pour y pouvoir subsister, c'est le malheur & l'entiere perte de l'Estat.

Toute cette doctrine que nous auons rapportée, se confirmeroit mieux si nous trouuions par des Histoires croyables, qu'on eust autrefois esleu pour Roy quelque fameux personnage, qui auroit eu toutes les marques & conditions que nous auons notées. Mais la verité a cet auantage, qu'elle ne manque iamais de preuve.

La sainte Escripture raconte que Dieu estant courroucé contre Saül (pour auoir donné la vie à Malec) il commanda à Samüel d'aller à Belem, & d'oindre pour

Roy d'Israël, vn fils d'Ysay, de huit qu'ils estoient. Et que ce Saint personnage, croyant que Dieu se contenteroit d'Eliab, à cause qu'il estoit de belle & haute stature, luy demanda, *Le Seigneur a-t'il son Oint pour agreable?* auquel il fut respondu de cette sorte, *Ne prends pas garde à sa haute stature, ny à cette belle representation d'homme, car ie l'ay reietté, en ayant desia fait l'experience dans Saül; Vous autres hommes iugez par ce qui paroist au dehors, mais moy ie considere la prudence dont on doit gouverner mon peuple.*

Samüel estonné de ne pouuoir bien choisir, passa outre à l'execution de ce qui luy estoit commandé; demandant tousiours à Dieu de l'vn à l'autre. à qui il luy plaisoit qu'il donnast l'onction de Roy, & comme Dieu n'estoit satisfait de pas vn; N'as tu point, dit il à Ysay, quelques enfans outre ceux que nous voyõs icy? Ysay luy respondit, qu'il en auoit encore vn qui gardoit les troupeaux, mais qu'il estoit petit de corps, s'imaginant que ce fust là vn grand défaut pour vn Roy. Samuel qui auoit desia esté ad-

Pp iiij

uerty que la grande stature n'estoit pas vn bon signe, l'enuoya querir. Et c'est vne chose à remarquer, qu'auparauant que la sainte Escriture raconte, comme il fut oint pour Roy, elle dit, *Il estoit roux & beau à voir, leuez-vous & l'oignez: car c'est celuy-là que ie veux.* De sorte que Dauid auoit les deux premieres marques que nous auons mises, il estoit roux & bien fait, & d'une moyenne taille.

Qu'il ait esté vertueux & de bonnes mœurs (qui est nostre troisieme marque) cela est aisé à connoistre, puisque Dieu dit de luy, *Qu'il auoit trouué vn homme selon son cœur.* Car encore qu'il pechast quelquefois il ne perdoit pour cela ny le nom de vertueux, ny l'habitude de la vertu; non plus que celui qui a contracté vne habitude au mal, quoy qu'il fasse quelques bonnes actions morales, ne perd pas pour cela le nom de mechant & de vicieux.

Qu'il ait vescu en santé durant le cours entier de sa vie, il semble qu'on le puisse prouuer de cecy: qu'en toute

son histoire, il n'en fait mention que d'une seule infirmité, qui est une indisposition à laquelle sont subiects ceux qui vivent long-temps; c'estoit que sa chaleur naturelle estant dissipée & perdue, il ne pouvoit eschauffer dans le lit: pour à quoy remedier, on couchoit auprès de luy une ieune fille qui luy communiquoit de sa chaleur; en fin il vescu tant d'années, que le texte sacré dit, *Qu'il mourut dans une bonne vieillesse, plein de iours, de richesses, & de gloire,* apres auoir tant souffert à la guerre, & fait une si grande penitence de ses pechez; Et tout cela parce qu'il estoit temperé, & bien composé, de sorte qu'il resistoit à tout ce qui a de coustume de causer des maladies, & d'accourcir la vie de l'homme.

Sa grande prudence & son grand sçauoir furent remarquez par ce seruiteur de Saül, lors qu'il dit, Seigneur, ie connois vn excellent Musicien, fils d'Ysay, natif de Belem, courageux pour le combat, auise en ses discours, & tres-beau à regarder: par lesquels signes dont

nous auons parlé, il est certain que Dauid estoit vn homme temperé, & que c'est à ces gens-là que le sceptre est deu, d'autant qu'ils sont pourueus du meilleur esprit que puisse produire la Nature.

Mais il se presente vne tres-grande difficulté contre cette doctrine, qui est de sçauoir pourquoy, veu que Dieu connoissoit tous les esprits & habiletez d'Israël, & connoissoit que les hommes temperez sont doüez de la prudence & sagesse dont la fonction Royale a besoin, pourquoy dis-je, dès la premiere election qui fut faite, Dieu ne chercha pas vn homme comme cela? tant s'en faut, le texte porte que Saül estoit si haut, que des espaules, il passoit tout le peuple d'Israël: Or est-il que c'est vne mauuaise marque pour l'esprit, non seulement en Philosophie naturelle, mais Dieu luy-mesme (ainsi que nous auons montré) reprit Samüel de ce que touché de la grande stature d'Eliab, il le vouloit oindre pour Roy.

Toutesfois cette difficulté tesmoigne seulement qu'il est vray ce qu'a dit

Galien, que hors de la Græcē, c'est vne resuerie de chercher vn homme temperé : puisque parmy vn si grand peuple qu'estoit celuy d'Israël, Dieu n'en pût trouuer vn seul pour estre esleu Roy, mais qu'il fut besoin d'attendre que Dauid fust grand, & cependant faire choix de Saül, d'autant que, comme dit le texte, il estoit le meilleur de tout Israël ; quoy qu'apres tout il deuoit auoir plus de bôté, que de sagesse: mais la bonté toute seule ne suffit pas pour gouverner ; *Enseignemoy la bonté, la discipline & la science*, disoit ce Prophete luy mesme, le Roy Dauid, voyant qu'il ne sert de rien à vn Roy d'estre bon & vertueux, s'il n'est tout ensemble prudent & sage.

Il sembloit que nous eussions assez bien confirmé nostre opinion par cet exemple du Roy Dauid : mais il nasquit aussi vn autre Roy en Israël, duquel il fut dit. *Où est celuy qui est né Roy des Iuifs ?*

Et si nous prouuions qu'il fut de poil roux, bien fait de sa personne, de moyenne taille, vertueux, sain, & remply de prudence & de sçauoir, cela ne nuiroit

pas à nostre doctrine.

Les Euangelistes ne se sont pas arrestez à nous rapporter quelle estoit la composition & complexion de nostre Seigneur ; parce que cela n'auoit rien de commun au sujet dont ils traitoient ; mais il est fort aisé de le coniecturer , en supposant que toute la perfection que l'homme puisse auoir naturellement, c'est d'estre bien temperé ; & puisque ce fut le S. Esprit qui le forma & organisa, il est certain que ny la cause materielle, ny l'intemperie de Nazareth , ne luy purent resister , ny le faire faillir en son ouurage, (cōme il arriue aux autres agents naturels) mais qu'il fit tout ce qu'il voulut , parce qu'il ne manqua ny de pouuoir , ny de sçauoir , ny de volonté pour former vn homme tres-parfait & qui n'eust pas le moindre défaut.

D'autant plus qu'il ne vint au monde (comme il dit luy mesme) qu'à dessein de souffrir pour l'homme & de luy enseigner la verité. Or nous auons prouué cy-dessus, qu'un tel tēperament estoit le meilleur dont la Nature se pust seruir

pour l'effect de ces deux choses : Si bien que ie tiens tres-vraye la Relation que Publius Lentulus Proconsul enuoya d'Hierusalem, au Senat de Rome; laquelle porte ainsi.

Il est apparu de nostre temps vn homme qui est maintenant en vie, pourueu de grande vertu & appellé Iesus-Christ; lequel les peuples nomment le Prophete de verité, & ses Disciples disent qu'il est le Fils de Dieu. Il resuscite les morts & guerit les malades : C'est vne personne de moyenne & droite taille, & qui est fort agreable à voir; Son visage est si venerable, que ceux qui le regardent sont portez tout à la fois à l'aimer & à le craindre. Ses cheueux sont de la couleur d'une aueline bien meure; ils tombent tout plats iusqu'au pres des oreilles, & depuis les oreilles iusqu'aux espaules ils sont de couleur de cire, mais beaucoup plus luisants. Il a sur le milieu du front & au haut de la teste vne petite raye à la façon des Nazaréens; Son front est vny, mais tres lerein. Son visage est sans aucune ride ny tache, & d'une couleur

moderée. Pour le nez & la bouche, personne n'y scauroit trouuer iustement à redire. Il a la barbe espaisie & semblable à ses cheveux; elle n'est pas trop longue, & est fendue par le milieu. Son regard est fort doux & fort graue; ses yeux pers & tres vifs. Quand il reprend, il estonne, & plaist lors qu'il admoneste; Il se fait aimer; il est gay avec grauité; iamaïs on ne l'a veu rire, si fait bien pleurer. Il a les mains & les bras tres beaux. Dans la conuersation, il contente fort, mais il s'y trouue rarement, & quand il y paroist, c'est avec beaucoup de modestie. Enfin à le voir, & à toutes ses façons, c'est le plus bel homme qui se puisse imaginer.

Dans cette lettre sont comprises trois ou quatre marques de l'homme temperé: La premiere, que ses cheveux & sa barbe estoient de la couleur d'une aueline bien meure; qui, à la bien considerer, est d'un roux brulé; de laquelle couleur Dieu commandoit qu'eust la Genisse que l'on deuoit sacrifier sous la figure de Iesus-Christ. Et quand il fit son entrée

au Ciel auèc le triomphe & la maieſté qui eſtoient deus à vn tel Prince, quelques Anges qui ne ſçauoient rien de ſon Incarnation, demanderent ; *Qui eſt celuy qui vient d'Edom*, c'eſt à dire de la terre rouge, *ayant les habits teints de Boſſra*, c'eſt à dire de la meſme couleur ? eu égard aux cheueux & à la barbe qu'il auoit roux, & au ſang dont il eſtoit marqué. La Relation porte encore que c'eſtoit le plus bel homme qu'on euſt veu (qui eſt la ſeconde marque que doiuent auoir les hommes temperez) Auffi ce ſigne fut-il donné dans la ſainte Eſcriture pour le connoiſtre ; *Sa façon ſera ſpectieufe par deſſus tous les fils des hommes*. Et autre-part il eſt dit, *que ſes yeux ſont plus beaux & plus brillants que le vin, & ſes dents plus blanches que le lait* : Laquelle beauté & auantageuſe forme de corps, n'eſtoit pas de petite importance pour faire que tout le monde l'affectionnaſt & qu'il n'euſt rien qui fuſt à fuir. Et de fait, la Relation dit que chacun ſe portoit à l'aimer ; Elle dit encore qu'il eſtoit de moyenne ſtature ; non que le S. Eſprit

manquaist de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu; mais parce qu'en chargeant l'ame raisonnable de quantité d'os & de chair, on fait grand tort à l'esprit, comme nous auons prouué cy-dessus, par l'opinion de Platon & d'Aristote.

La troisieme marque, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs, est aussi confirmée par la mesme Relation, & les Iuifs avec tous leurs faux tesmoignages, ne peurent iamais prouuer le contraire, ny luy rien répondre, quand il leur demanda. *Qui de vous autres me reprendra de peché?* Et Iosephe, pour la fidelité qu'il denoit à son Histoire, assure de luy, qu'il sembloit estre d'une nature plus qu'humaine, attendu sa grande bonté & sagesse. Il n'y a que la longue vie qui ne se peut pas verifier de Iesus-Christ nostre Sauueur, pour auoir esté fait mourir si ieune; mais si l'on n'eust point interrompu le cours de la Nature, il eust vescu plus de quatre-vingts ans. Car il est bien croyable que celuy qui a bien pû demeurer dans vn desert, quarante

tantè iours & quarante nuits, sans boire ny manger, & n'en est pas mort, ny mesme esté seulement malade; se seroit beaucoup mieux deffendu des autres accidens plus legers qui peuuent alterer & offenser nostre temperament: Encore que ce fait soit reputé vn miracle & vne chose qui ne sçauroit pas arriuer naturellement.

Ces deux exemples de Roys, que nous auons rapportez, suffisoient pour donner à entendre que le sceptre est deu aux hommes temperez, & que ceux là ont l'esprit & la prudence dont le Ministère Royal a besoin: Mais il s'offre vn autre homme formé des propres mains de Dieu, à dessein qu'il fust Roy & maître de toutes les choses créées: Et Dieu voulut aussi qu'il fust rous, bien-fait, vertueux, sain, de tres longue vie & tres-prudent. La preuue dequoy ne nuira point non plus à nostre doctrine.

Platon tient pour vne chose impossible, que Dieu ny la Nature puissent faire vn homme temperé en vne region mal temperée; Et partant il dit que pour fai-

Qq

re le premier homme tres sage & temperé, Dieu chercha vn lieu, où la chaleur de l'air n'excedast point la froideur, ny l'humidité, la secheresse: Quoy que la sainte Escriture (d'où il a puisé cette opinion) ne dise pas que Dieu ait créé Adam dans le Paradis terrestre (qui est le lieu tres temperé dont parle Platon) mais qu'il l'y mit, apres qu'il fut formé. *Dieu donc enleua l'homme & le mit dans le Paradis de volupté, afin qu'il agist, & qu'il le gardast.* Car comme le pouuoir de Dieu est infiny, & sa science sans mesure, & sa volonté portée à donner toute la perfection naturelle que puisse auoir l'homme dans son espece, il est croyable que le morceau de terre dont il le forma, ny l'intemperie du champ Damascene (où il fut créé) ne peurent pas empescher qu'il ne sortist temperé d'entre ses mains. L'opinion de Platon, d'Aristote & de Galien a lieu dans les ceuures de la Nature; & si encore, aux regions intemperées, elle vient quelquefois à produire vn homme temperé.

Or qu'Adam eust les cheueux & la barberoux (qui est la premiere marque de l'homme temperé) c'est vne chose tres claire) car eu égard à ce signe si notable, on luy donna ce nom d'Adam, qui veut dire, comme l'interprete sainct Hierosme, *homme roux*.

On ne peut pas nier non plus qu'il ne fust bien fait, bien pris & bien tiré (qui est la seconde marque) puis qu'aussi-tost que Dieu eut acheué de le créer, le texte dit, *qu'il vit toutes les choses qu'il auoit faites, & qu'elles luy semblerent parfaitement bien*.

Il est donc asséuré qu'il ne sortit pas laid ny de mauuaise taille, des mains de Dieu, parce que *toutes ses œures, ce sont des œures acheuées*. D'autant plus que le texte dit, qu'il n'y auoit pas iusqu'aux arbres qui ne fussent beaux à voir. Qu'a ce esté donc d'Adam que Dieu s'estoit proposé pour fin principale & pour estre le maistre & l'arbitre de tout le monde?

Qu'il ait esté vertueux, sage & de bonnes mœurs (qui sont la troisieme & la sixiesme des marques) on le recueille

Qq ij

de ces mots, faisons un homme à nostre image & ressemblance ; parce que selon les Philosophes anciens , le fondement de la ressemblance de l'homme avec Dieu, n'est autre chose que la vertu & la sagesse. Ce qui a fait dire à Platon, que l'un des plus grands contentemens que Dieu reçoive là haut au Ciel; c'est d'ouyr qu'on louë & qu'on aggrandisse sur la terre, l'homme sage & vertueux; d'autant qu'un tel homme est sa plus expresse image & comme sa vivante peinture. Au contraire il s'irrite quand les ignorants & vicieux sont en estime & en honneur; à cause de la dissemblance qui se trouve entre luy & eux.

Qu'il ait vescu sain & long-temps (qui sont la quatriesme & la cinquiesme marque,) cela n'est pas difficile à prouver, puis qu'il a vescu neuf cent trente ans complets. Si bien que ie puis maintenant conclurre, que celui qui sera roux, bien fait, de moyenne taille, vertueux sain & de longue vie, doit estre necessairement tres prudent, & qu'il a l'esprit que demande la Royauté. Nous avons

par le mesme moyen fait voir en passant, de quelle façon se peut ioindre vn grand entendement avec beaucoup d'imagination & de memoire; encore que cela se puisse faire aussi sans que l'homme soit temperé; mais la Nature en fait si peu de cette derniere sorte, que parmy tous les esprits que j'ay examinez, ie n'en ay sceu rencontrer que deux.

Comment se peuuent assembler vn grand entendement, vne grande imagination & vne grande memoire, l'homme n'estant pas temperé, c'est vne chose aisée à comprendre, si nous supposons l'opinion de quelques Medecins qui affirment, que l'imagination est en la partie de deuant du cerueau, la memoire, en la partie postérieure, & l'entendement au milieu; ce qui se pourroit soutenir aussi suiuant nostre pensée & doctrine: mais c'est vn grand coup de hazard, que le cerueau n'estant pas plus gros qu'un grain de poiure, au temps que la Nature commence à le former, elle fasse l'un des ventricules de semence tres chaude, l'autre, de semence

Qq iij

tres humide, & celuy du milieu, de semence tres seche; quoy qu'apres tout ce ne soit pas vne chose impossible.

CHAPITRE XVIII.

Tres considerable.

*Où se rapporte de quelles diligences
doivent vser les Peres pour engendrer
des enfans sages & pourueus de
l'esprit que demandent les sciences.*

C'Est vne chose digne de grande admiration, que la Nature estant telle que nous scauons tous, prudente, adroite, pleine d'artifice, de science & de pouuoir; & l'homme, vn ouurage ou elle se fait voir si excellente; neantmoins pour vne personne qui sera sage & aui-sée, elle en produira vne infinité qui manqueront d'esprit; duquel effect, comme i'ay cherché les raisons & les causes naturelles, i'ay trouué à la fin que la fau-

te venoit de ce que les peres ne s'approchoient pas à l'acte, dans l'ordre que la Nature a estably, & qu'ils ignoroient les conditions qui se doiuent obseruer pour faire que leurs enfans soient prudents & sages: car par la mesme raison, qu'en quelque pays que ce soit, ou temperé ou intemperé, vient à naistre vn homme avec grand esprit, il s'en engendrera cent mille autres, si l'on garde tousiours le mesme ordre dans les causes. Si nous pouuions donc par art apporter quelque remede à cecy, nous pourrions aussi nous vanter d'auoir fait à l'Estat le plus grand bien qu'il soit capable de receuoir: mais la difficulté qu'il y a en cette matiere; c'est qu'on ne la sçauroit traiter avec des termes bienfeants & respectueux, & tels que demande cette honte si naturelle aux hommes. Et deslà que nous laisserôs quelque chose à dire, & à remarquer quelque soin ou consideration necessaire; il est tres. assésuré que tout le reste ira mal; de sorte que c'est l'opinion de plusieurs grands Philosophes, que les hommes sages n'en-

Qq iiii

gendrent pour l'ordinaire que des lourdaux, d'autant que par vn certain égard à l'honnesteté ils s'abstiennent en l'acte, de quelques diligences importâtes pour faire que le fils participe de la sagesse du pere. De cette pudeur naturelle qu'ont les yeux, quand on expose deuant eux les parties qui seruent à la generation, & de cette offence que nous tesmoignons recevoir lors que leurs noms sonnent à nos oreilles, quelques Philosophes anciens ont essayé de trouuer la raison, s'estonnant de voir que la Nature eust travaillé ces parties là avec tant de soin, & pour vne fin de si grande importance, comme est celle d'immortaliser l'espece humaine; & que neantmoins plus vn homme est sage & prudent, & plus il se déplaist de les voir, ou de les entendre nommer.

La pudeur & l'honnesteté, à ce que dit Aristote, est la passion propre de l'entendement, & quiconque ne s'offensera pas d'ouyr parler du nom des instrumens & de l'acte de la generation, il est certain que celuy là est tout a fait de-

pourueu de certe puissance ; comme nous dirions celuy là priué du sens de l'attouchement , qui ne se sentiroit pas bruler en tenant sa main au milieu du feu.

Ce fut par cét indice là que le vieux Caton découurit que Manilius , personne de qualité illustre , manquoit d'entendement , quand on luy dit qu'il baisoit sa femme en presence d'une fille qu'il auoit ; si bien qu'il le priua de sa charge , & iamais on ne pût depuis gagner sur luy , qu'il rentrast au Senat.

De cecy Aristote propose vn Probleme, quand il demande, *Pourquoy si l'homme conuoite l'action de la chair, il a honte de le declarer, & s'il a enuie de boire ou de manger, ou de quelque autre chose semblable, il ne fait point de difficulté de le publier hautement ?* Auquel Probleme il respond tres mal, à mon aduis, lors qu'il dit, *qu'il y a des appetits de plusieurs choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, & qui sont quelquefois de si grande importance, que si on ne les satisfait, la mort s'en ensuit : La où le desir de Venus est plustost vn*

tesmoignage d'abondance que de défaut.

Mais en effet, & le Probleme & la réponse sont faux ; car non seulement l'homme a honte de decouvrir le desir qu'il a de s'approcher de la femme, mais il a honte aussi de boire, de manger & de dormir. Et s'il luy prend enuie de vider quelque excrement, il ne l'ose ny dire ny faire qu'avec peine & pudeur, encore se va-t'il cacher aulieu le plus secret & retiré. Nous voyons mesme de certaines personnes si pleines de cette honte, qu'ayant grâde enuie de lâcher de l'eau, elles ne le peuvent faire si quelqu'un les regarde ; mais aussi-tost qu'elles se trouvent seules, elles ne ressentent plus aucun empeschement. Or est-il que ce sont là des desirs de chasser ce qui est de superflu dans le corps, & dont si l'homme ne s'acquittoit, il viendrait à mourir, & plustost encore, qu'à faute de boire & de manger. Que si quelqu'un parle de cela ou le fait, en la presence d'un autre, Hippocrate dit nettement, que celuy-là n'est pas en son bon sens.

Galien dit que la semence a le mesme

rapport avec les vaisseaux spermatiques, que l'urine avec la vessie; car tout ainsi que la quantité d'urine irrite la vessie pour la laisser sortir, de mesme la quantité de semence pique les vaisseaux qui la gardét. Que si Aristote croit que l'homme & la femme ne viendroient pas à estre malades & à mourir par vne trop grande retention de semence, c'est contre l'opinion de tous les Medecins, principalement de Galien, qui affirme que plusieurs femmes, qui estoient demeurees veufues fort jeunes, sont venuës à perdre le sentiment & le mouuement, le poux, & la respiration, & après cela, la vie. Et Aristote luy mesme raconte quantité de maladies, ausquelles sont sujets les hommes continents, pour la mesme raison.

La vraye responce à ce problemē, ne se peut pas donner dans la Philosophie naturelle; parce que cela n'est pas de sa jurisdiction, de sorte qu'il est necessaire de passer à vne autre science superieure, qu'on appelle Metaphysique; où Aristote dit, que l'ame raisonnable est la dernie-

re & la plus basse de toutes les Intelligences , & parce que sa nature est de mesme genre que celle des Anges , elle se trouue confuse de se voir logée en vn corps qui participe avec les bestes brutes.

Aussi la sainte Eseriture remarque-t'elle comme vne chose qui contient quelque mystere, que le premier homme estant nu, n'en auoit point de hôte; mais que lors qu'il se vid en cet estat-là, il se couurit incontinent, & c'est quand il reconnut qu'il auoit perdu l'immortalité par sa faute; que son corps estoit suiet à s'alterer & à se corrompre ; qu'on luy auoit donné ces parties qu'on ne nomme point, parce qu'il deuoit necessairement mourir & laisser vn successeur en sa place ; & que pour conseruer le peu de temps qu'il auoit à viure , il falloit qu'il beust & mangeast & se deffist de si sales excremens. Sa honte redoubla quand il vit que les Anges, avec qui il alloit du pair, estoient immortels, n'auoient aucun besoin de manger, de boire, ny de dor mir , pour maintenir leur

estre, & n'auoient point de ces parties-là pour s'engendrer les vns les autres: tant s'en faut ils furent creez tous ensemble sans estre sortis d'aucune matiere, & sans crainte ny danger de corruption: De toutes lesquelles choses les yeux & les oreilles font ie ne sçay comment naturellement informez; de sorte que l'ame raisonnable se fasche & a honte qu'on luy remette en memoire les choses qui furent données à l'homme comme estant mortel & corruptible.

Et que ce soit là la vraye responce, il paroist clairement, en ce que Dieu pour contenter l'ame, apres le Iugement vniuersel, & pour la rendre iouyssante d'une gloire entiere, doit faire que nostre corps ait toutes les proprietiez d'un Ange, en luy donnant la subtilité, l'agilité, l'immortalité & la splendeur; à raison dequoy il n'aura plus besoin de boire ny de manger ainsi qu'une beste brute. Et lors qu'on sera dans le Ciel en cet estat-là, on n'aura point de honte de se voir nu, non plus que n'en ont point à cette heure nostre Sauueur ny sa sainte Mere. Au

contraire cẽ sera vne gloire accidentelle, de voir que l'usage de ces parties-là soit cessé, qui auoient accoustumé de blesser & l'oreille & la veüe.

Ayant donc ẽgard à cette honnestetẽ naturelle de l'ouye, i'ay rasché d'cũter les termes durs & rudes de cette matiere, & de me seruir des façons de parler les plus douces; & là ou ie n'auray peu m'en ẽchapper, le Lecteur me pardonnera, s'il luy plaist; dautant que de reduire en vn art parfait, ce qu'il faut obseruer pour faire que les hommes naissent tous d'vn esprit fort delicat; c'est vne des choses dont l'Estat a plus de besoin. Outre que par cette raison là mesme, ils seront vertueux, bien-faits, sains & de longue vie.

Il m'a semblẽ bon de diuiser en quatre principales parties, le suiet de ce chap, afin de donner plus de iour à ce qui se doit dire; & que le Lecteur n'y trouue point de confusion. Nous monstrerons premierement, les qualitez & le temperament naturel que doiuent auoir l'homme & la femme pour pouuoir engen-

drer. Secondement, quelles diligences doiuent apporter les peres & les meres pour faire des garçons & non des filles. Tiercement, par quels moyens ils naistront sages & non hebetez. En dernier lieu, comment on les doit éleuer depuis qu'ils sont au monde, afin de leur conferuer l'esprit.

Pour venir donc au premier point, nous auons desia rapporté de Platon, qu'en vn Estat bien policé, il deuroit y auoir certaines personnes qui eussent charge des mariages, & qui sceussent connoistre par art les qualitez de ceux qui voudroient se ranger sous ce ioug; à dessein de donner à chaque homme la femme qui auroit plus de rapport avec luy, & à chaque femme, l'homme qui luy seroit le plus sortable.

Sur laquelle matiere Hippocrate & Galien auoient commencé de travailler, & donné quelques preceptes & regles pour connoistre quelle femme est fœconde, & quelle, ne l'est pas, quel homme est inhabile à la generation, & quel autre au contraire y est propre, &

peut auoir lignée ; mais ils n'ont dit quē fort peu de choses de tout cecy , & non pas si distinctement qu'il estoit à propos (du moins pour le suiet dont i'en aurois besoin) Et partant il sera necessaire de reprendre cet art dès ses principes , & de luy donner briuelement tout l'ordre qui est requis, afin de sçauoir nettement, de quel accouplement de pere & de mere sortent des enfans sages , & de quel autre , ils naissent hebetez & lourdaux.

Pour à quoy paruenir, il faut estre instruit auparauant d'une certaine philosophie particuliere , qui bien qu'elle soit tres manifeste & tres claire à ceux qui sont experimentez dant l'art, ne laisse pas d'estre ignorée & negligée du commun ; & cependant tout ce que nous deuons auancer touchāt le premier point , depend de cette connoissance ; C'est à sçauoir que l'homme, quoy qu'il nous paroisse composé comme nous le voyons, ne differe d'avec la femme , au dire de Galien, qu'en ce qu'il a hors du corps les parties destinées à la generation : Car si nous faisons l'anatomie d'une

ne

ne femme, nous trouuerons qu'elle a en dedans deux testicules, deux vaisseaux spermatiques, & vne matrice, tout cela composé de la mesme sorte que cette partie qui marque l'autre sexe, sans qu'il y ait la moindre ressemblance à redire. Ce qui est si veritable, que si la Nature acheuant de faire vn homme parfait, le vouloit changer en vne femme, elle n'auroit qu'à repousser au dedans, les instrumens qui seruent à la generation: Et si, apres auoir fait vne femme, il luy prenoit enuie de la changer en vn homme, elle n'auroit qu'à tirer en dehors la matrice & les testicules, pour venir à bout de son dessein.

C'est vne chose qu'il est arriué souuent à la Nature de faire, la Creature estant ou dedans ou dehors le corps: Les Histoires sont pleines de telles auantures; mais quelques-vns ont creu cela fabuleux, voyant que les Poëtes en auoient fait leur profit, cependant il n'y a rien de plus certain. Car bien souuent la Nature a fait vne fille qui est demeurée telle vn mois ou deux dans le ventre de la

R.

mere; & suruenant aux parties genitales vne abondance de chaleur par quelque rencontre, ce qui est sorty au iour, s'est trouué vn masse bien formé. A qui ce changement est arriué dans le ventre de la mere, on le connoist apres clairement, à de certains mouuemens & gestes qui sont mesleants à vn homme, & tout a fait moûs & effeminez; & à vne voix douce & melodieuse; telles personnes sont enclines aux actions de la femme, & tombent d'ordinaire dans le peché abominable.

Tout au contraire, la Nature a bien souuent fait vn garçon avec ses parties genitales au dehors, & suruenât quelque froideur, elle les fait r'entrer au dedans, & ce garçon deuiant fille. On le reconnoist apres qu'elle est née, en ce qu'elle a tout l'air d'un homme, tant en son parler, qu'en tous ses autres mouuemens & actions. Cecy semble difficile à prouuer, mais aisé à croire, si nous considerons ce qu'en assurent plusieurs Historiens dignes de foy. Et que des femmes ayent esté changées en hommes, depuis

qu'elles ont esté nées, le peuple ne s'estonne pas de l'ouyr dire, car outre ce qu'en rapportent plusieurs Auteurs anciens comme vne verité; c'est vne chose qui arriua en Espagne, il n'y a pas longtemps, & ce que l'expérience nous monstre, ne reçoit point de contredit.

Or comment & par quelle cause s'engendrent les parties genitales ou dedans ou dehors, & pourquoy l'on vient au monde ou masle ou femelle, on le reconnoitra clairement, si l'on se ressouvient que le propre de la chaleur, c'est de dilater & d'estendre toutes choses, & le propre de la froideur, de les recueillir & resserer. Aussi est-ce l'opinion de tous les Philosophes & Medecins, que si la semence est froide & humide, il se fait vne fille & non vn garçon, & que si elle est chaude & seche, il s'engendre vn garçon & non vne fille. D'où l'on infere euidentement, qu'il n'y a point d'homme qui se puisse appeller froid, au regard de la femme, ny de femme qui se puisse dire chaude, au respect de l'homme.

Aristote dit que la femme pour estre

R x ij

foecode, doit estre froide & humide, dattant que si elle ne l'estoit, il ne seroit pas possible qu'elle eust ses purgations, ny du lait pour substenter neuf mois entiers la Creature dans son ventre, & deux ans apres qu'elle est venue au monde, mais tout se dissiperoit & consumeroit.

Tous les Philosophes & Medecins tiennent que la matrice a le mesme rapport avec la semence humaine, que la terre avec le froment ou quelque autre semence: Or nous voyons que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs n'osent semer, & que ce qu'ils sement, ne prend point. Mesme entre les terres, celles-là sont les plus foecondes & fructifient davantage, qui ont le plus de froideur & d'humidité; comme il paroist par experience, si nous considerons les regions qui sont sous le Nort, (l'Angleterre, la Flandre & l'Allemagne) dont l'abondance en toutes sortes de fruits estonne ceux qui n'en scauent pas la raison; & en de tels pays, iamais vne femme mariée ne manque d'auoir des enfans, on n'y scait ce que c'est que

d'estre sterile ; toutes les femmes dis. ie y
sont fœcondes, à cause de la grande froi-
deur & humidité. Mais encore qu'il soit
vray que la femme doive estre froide &
humide pour concevoir ; neantmoins
cela pourroit estre en vn tel excez , que
la semence en seroit suffoquée ; com-
me nous voyons que les grains se ga-
stent par trop de pluye , & ne peuvent
s'avancer quand il fait trop de froid.
Ce qui nous monstre que ces deux qua-
litez demandent vne certaine modera-
tion, de laquelle si elles s'esloignent, ou
par l'excez ou par le défaut, toute la fer-
tilité s'en va perduë. Hippocrate iuge
cette femme là fœconde, dont la ma-
trice est temperée de telle sorte , que la
chaleur ne surpasse point la froideur , ny
l'humidité, la secheresse ; c'est pourquoy
il dit que les femmes qui ont la matrice
froide, ne sçauroient concevoir, ny cel-
les qui l'ont fort humide, fort chaude ou
fort sèche ; mais dès là qu'une femme &
ses parties destinées à la generation, se
trouueroient temperées, il seroit impossi-
ble qu'elle conceust & moins encore

Rr iij

qu'elle fust femme; car si la semence d'où elle a esté formée, auoit esté tempérée, les parties genitales seroient sorties au dehors, & elle seroit demeurée garçon. Avec cela la barbe luy viendroit, elle ne seroit point subiette à ce qu'ont les femmes tous les mois: au contraire, ce seroit le plus parfait masse que la Nature puisse produire.

La femme ny sa matrice ne peuuent pas non plus auoir vne chaleur predominante; car si la semence dont elle fut formée, auoit eu ce temperament, il en seroit sorty vn garçon & non vne fille.

C'est donc vne chose toute certaine, que les deux qualitez qui font qu'une femme est fertile, sont la froideur & l'humidité, d'autant que la Nature de l'homme a besoin de beaucoup de nourriture pour sa production & conseruation. Aussi voyons nous que de toutes les femelles qui s'ont parmy les autres animaux, il n'y en a point qui ait ses purgations comme la femme. C'est pourquoy il a falu qu'elle fust entierement froide & humide: & à vn tel point, qu'elle

engendraist beaucoup de sang flégmatic & ne le peüst dissiper ny consumer. l'ay dit, *de sang flegmatic*, parce que c'est celuy là qui est propre à la generation du lait, duquel Hippocrate & Galien ont creu que se nourrissoit la Creature durant tout le temps qu'elle estoit dans le ventre de la mere : mais si la femme estoit temperée, elle feroit force sang, qui seroit mal propre à la generation du lait, & qu'elle dissiperoit entierement, de mesme que fait l'homme temperé; de sorte que il ne resteroit plus rien dequoy maintenir la Creature. Partant ie tiens pour tres-assuré, qu'il est impossible qu'aucune femme soit ny temperée ny chaude; elles sont toutes & froides & humides. S'il n'est ainsi, que les Medecins & les Philosophes me disent, pourquoy la barbe ne vient à pas vne femme, & qu'elles ont toutes leurs mois, quand elles sont saines? ou pourquoy, si la semence dont elle a esté faite, estoit tēpérée ou chaude, il s'est fait vne femelle & nō pas vn masle? Cependāt, biē qu'il soit vray que toutes les femmes soient froi-

Rr iiij

des & humides, elles ne le sont pas toutes pourtant au mesme degré; les vnes le sont au premier, celles-là au second, & celles-cy au troisieme. Et en chaque degré elles peuuent concevoir, si l'homme leur correspond dans la proportion de chaleur que nous expliquerons cy-apres. Par quelles marques se peuuent reconnoistre ces trois degrez de froideur & d'humidité en la femme, & comment on doit discerner celle qui est au 1. celle qui est au 2. & celle qui est au troisieme, nul Philosophe ny Medecin ne l'a encore dit. Mais en considerant les effets que ces qualitez produisent dans les femmes, nous les pourrons distinguer selon le plus ou le moins, & ainsi sera-il aisé de comprendre ce que nous cherchons. Premièrement par l'esprit & l'habileté de la femme. Secondement, par ses mœurs & façons de faire. Tiercement, par la voix qu'elle aura grosse ou claire. En quatriesme lieu, par le peu ou beaucoup de charnure. En cinquiesme lieu, par la couleur du visage. En sixiesme lieu, par le poil. Et finalement par la beauté ou laideur.

Quant au premier point, il faut ſçauoir qu'encore qu'il ſoit vray, (comme nous l'auons prouué cy-deſſus) que l'eſprit & l'habileré de la femme, ſuiue le temperament du cerueau & non d'aucune autre partie ; neantmoins la matrice & les teſticules ont tant de force & de pouoir pour alterer tout le corps, que s'ils ſont chauds & ſecs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperament que ce ſoit, Galien dit que les autres parties en ſont affectées & ſe comportent de meſme. Mais la partie qui depend le plus des qualitez & des alterations de la matrice, au dire de tous les Medecins, c'eſt le cerueau ; quoy qu'ils ne trouuent point de raiſon ſurquoy fonder vne ſi grande correfpondance. Il eſt bien vray que Galien prouue par experience, que ſi l'on chaſtre vne truie, elle vient auſſi-toſt à ſ'addoucir, à ſ'engraiſſer, & à faire vne chair plus tendre & plus ſauoureuſe ; là où ſi on la laiſſe avec ſes teſticules, il vaudroit autant manger d'un Chien. Par où l'on peut connoiſtre que la matrice & les teſticu-

les ont vne grande vertu pour communiquer leur temperament à tous les autres membres du corps, principalement au cerueau, qui est froid & humide comme eux; Si bien qu'à cause de la ressemblance, l'alteration & le changement est plus facile.

Que si nous nous ressouuenons que la froideur & l'humidité sont les qualitez qui ruinent la partie raisonnable, comme leurs contraires (la chaleur & la secheresse) la rendent plus parfaite & l'augmentent; nous trouuerons que la femme qui tesmoignera beaucoup d'esprit & d'adresse, sera froide & humide au premier degré, & si elle est fort simple, c'est signe qu'elle est dans le troisieme degré; Que si elle participe également des deux extremités, cela marque qu'elle est dans le second degré: Car de s'imaginer que la femme puisse estre chaude & seche, & n'auoir pas l'esprit & l'habileté qui suivent ces deux qualitez, c'est vne grande erreur: Et puis, si dans la semence dont elle a esté formée, la chaleur & la secheresse auoient pre-

dominé, il se fut fait vn garçon & non vne fille : mais parce que cette semence estoit froide & humide, vne fille est née & non pas vn garçon.

La verité de cette doctrine paroistra clairement, si nous considerons l'esprit de la premiere femme qui fut au monde; car quoy que Dieu l'eust formée de sa propre main, & l'eust faite la plus accomplie qui se puisse iamais rencontrer en son sexe, c'est vn point décidé, qu'elle en sçauoit bien moins qu'Adam. Ce que le Diable ayant reconnu, il s'adressa à elle pour la tenter, & n'osa pas s'arraisonner avec l'homme, craignant son grand esprit & son grand sçauoir; car de dire que ce fust en punition de sa faute, qu'on osta à Eue tout ce qui luy manquoit de science pour égaler Adam; personne ne le peut soustenir, parce qu'elle n'auoit par encore peché. La raison d'oc pourquoy la premiere femme n'eut pas tant d'esprit, c'est que Dieu l'auoit faite froide & humide, qui est le temperament necessaire pour estre sœconde & auoir des enfans, & celuy qui contredit à la

science & à la sagesse : Que si elle eust esté temperée, comme Adam, elle auroit aussi esté tres sage, mais n'auroit pas peu enfanter, ny auoir ses purgations, si ce n'eust esté par quelque voye surnaturelle. C'est sur cette doctrine & complexiõ de la femme, que S. Paul se fonde quãd il ordonne, *Que la femme n'enseigne pas, mais qu'elle se taise & apprenne, & soit subiette à son mary.* Cela s'entend quand la femme n'a pas plus d'esprit, ny d'autres gractes que n'en donne sa disposition naturelle. Car si il luy en vient du Ciel, elle peut hardiment parler & instruire. Ne scauons nous pas que le peuple d'Israël estant opprimé & assiégué par les Assyriens, Iudith (femme tres-sage) enuoya querir les Prestres Chabry & Charmy & les tança par ces mots? Pourquoi souffre-r'on qu'Ozias public que s'il ne luy vient du secours deuant que cinq iours soient passez, il liurera le peuple d'Israël entre les mains des Assyriens? Ne voyez vous pas vous autres, que de telles paroles prouoquent l'ire de Dieu & non sa misericorde? Qu'est-ce à

dire que les hommes soient si osez que de prescrire vn terme à la clemence de Dieu, & de marquer à leur fantaisie le iour auquel il les peut & soulager & deliurer? Et des qu'elle les eut ainsi querellez, elle leur monstra de quelle sorte ils deuoient appaiser Dieu, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient.

Elbora (qui n'estoit pas vnë femme moins sage) instruisoit pareillement le peuple d'Israël, de la façon dont il deuoit rendre graces à Dieu, des grandes victoires qu'il auoit remportées sur ses Ennemis. Mais quand la femme demeure dans les limites de sa disposition & habileté naturelle, toute sorte de sciences repugne à son esprit: C'est pourquoy l'Eglise Catholique avec grande raison a deffendu qu'aucune femme ne preschast, ne confessast, ny n'enseignast, dautant que son sexe ne s'accorde pas bien avec la prudence & la discipline.

On decouure aussi par les façons de faire & humeurs de la femme, en quel degré de froideur & d'humidité est son temperament; car si avec vn esprit aigu,

elle se monstre fascheuse, rude & déplaissante, c'est signe qu'elle est dans le premier degré de froideur & d'humidité; estant vray ce que nous auons prouué cy-dessus, que la mauuaise humeur est tousiours accompagnée d'une bonne imagination. Celle qui obtient ce point de froideur & d'humidité, ne laisse rien passer & ne trouue rien au dessus de soy; tout est subiet à sa censure, & elle pointille tant qu'elle s'en rend quelquefois insupportable. De telles femmes ont d'ordinaire la conuersation bonne, ne s'estonnent pas de voir des hommes, & ne tiennent pas pour mal appris ceux qui leur disent le mot de galanterie.

Au contraire, quand la femme est d'une humeur douce & traitable, que rien ne luy fait peine, qu'elle rit de tout & à toute occasion, qu'elle laisse tout passer & ne pense qu'à prendre ses aises & à dormir la grasse matinée, cela monstre qu'elle est dans le troisieme degré de froideur & d'humidité, d'autant que la grande douceur d'esprit est d'ordinaire accompagnée de peu de sçauoir. Celle

qui participera des deux extrémitéz, sera dans le second degré.

La voix forte, grosse & rude est, au dire de Galien, vne marque de grande chaleur & secheresse ; ce que nous auons aussi prouué cy-dessus, par l'opinion d'Aristote. D'ou nous apprendrôs, que si la femme a vne voix d'homme, elle est froide & humide au premier degré, & si elle l'a fort claire, c'est au troisieme degré : Et si elle participe des deux extrémitéz, elle aura vne voix propre à la femme & sera dans le second degré. Combien le ton de la voix depend du temperament des testicules, nous le prouuerons incontinent, quand nous traiterons des marques de l'homme.

La quantité de chair dans la femme, est aussi vn indice de beaucoup de froideur & d'humidité ; dautant que les Medecins tiennent que c'est de là que s'engendrent la gresse & la corpulence des animaux. Au contraire, d'auoir la chair seche & bien essuyée, c'est vne marque de peu de froideur & humidité : & d'auoir de la chair moderement, ny trop, ny trop peu c'est vn signe euident que la

femme est au second degré de froideur & d'humidité. La douceur & rudesse de la chair, tesmoignent aussi les degrez de ces deux qualitez. La grande humidité rend la chair molle & douce, & le peu d'humidité, la rend rude & dure, & l'humidité modérée, la rend telle qu'il faut. La couleur du visage & des autres parties du corps, monstre aussi le plus ou le moins de degrez de ces deux qualitez. Quand la femme est fort blanche, Galien dit que c'est vne marque de beaucoup de froideur & d'humidité, & au contraire, celle qui est brune & basanée, est dans le premier degré de froideur & d'humidité, desquelles deux extremités se fait le second degré; & l'on le reconnoist en ce qu'alors la femme est tout ensemble & blanche & vermeille.

Avoir beaucoup de cheveux & quelques poils au menton, c'est vn signe evident pour decouvrir le premier degré de froideur & d'humidité, parce que apres nous avoir appris de quoy s'engendrent le poil & la barbe, tous les Medecins disent qu'il y faut de la chaleur &

de

de la secheresse; & s'ils sont noirs, cela denote beaucoup de chaleur, & de seicheresse. Le contraire temperament se connoist, quand la femme n'a pas le moindre poil follet. Celle qui est au second degré de froideur & d'humidité, a vn peu de poil, mais qui est roux & doré.

La beauté & la laideur seruēt aussi à faire connoistre les degrés de froideur & d'humidité de la fême. Dans le premier degré, c'est vne merueille quād la femme vient à estre belle, dautant qu'ayant esté faite d'une semence seche, cela a deu empescher que les traits ne fussent si bien formez. L'argille doit auoir assez d'humidité pour faire que le potier la puisse manier, & en disposer à sa volonté; & si elle est dure & seiche, les vaisseaux seront difformes, & d'une mauuaise figure. Aristote dit aussi, que la Nature fait des femmes laides, à cause de la grande froideur & humidité; car si la semence est froide & fort aqueuse, la figure ne se fait pas bien, parce qu'il y a manque de consistence, comme nous voyons que d'une argille trop molle se font des vais-

SS

seaux mal formez. Dans le second degré de froideur & d'humidité, la femme se fait fort belle, parce que la matiere a esté bien assaisonnée & bien obeyssante à la Nature; lequel signe est tout seul vne preuue euidente de la fecondité de la femme; dautant que c'est vne assurance que la Nature a bien rencontré, & fait en elle tout ce qu'elle a voulu. Il est donc croyable qu'elle luy a donné le temperament & la cōposition nécessaire pour auoir des enfans; si bien qu'elle a du rapport presque avec tous les hōmes, & qu'elle est souhaitée de tous.

Il n'y a point de faculté dans nous, qui n'ait quelques secrets indices pour connoistre la perfection ou l'imperfection de son object. L'estomac descouure la qualité des alimens par le goust, par l'odorat, & par la veüe; c'est pourquoy la sainte Escriture dit, qu'Eue jetta les yeux sur l'arbre deffendu, & que son fruit luy sembla tres-bon à manger. La puissance generatiue à pour marque de fecondité, la beauré de la femme, & l'enhorreur quand elle est laide, recon-

noissant par là, que la Nature a manqué en son ouvrage, & ne luy aura pas donné le temperament qui est cōuenable pour auoir lignée.

Par quelles marques on connoist les degrez de chaleur & de secheresse de châce homme.

ARTICLE I.

LE temperament de l'homme n'a pas ses bornes si estroittes, que celuy de la femme; car il peut estre chaud & sec (& Aristote & Galien croient, que c'est là le temperament le plus conuenable à son sexe) il peut estre chaud & humide, & temperé: mais froid & humide, & froid & sec, cela ne se peut pas, tant que l'homme est en santé, & sans aucune lesion, dautant que par la mesme raison qu'il n'y a point de femme qui soit chaude & seiche, ny qui soit chaude & humide, ny qui soit non

SS ij

plus tempérée ; aussi n'y a-t'il point d'hommes qui soient froids & humides, ny qui soient froids & secs, en comparaison des femmes ; si ce n'est de la façon que ie diray incontinent. L'homme chaud & sec, celui qui est chaud & humide, & celui qui est temperé, a autant de degrez en son temperament, qu'en a la femme dans la froideur & & dans l'humidité ; si bien qu'il est besoin d'auoir des indices pour connoistre quel homme c'est, & dans quel degré il est, pour luy donner la femme qui a du rapport avec luy. Partant il faut sçauoir que des mesmes principes par où nous auons iugé du temperament de la femme, & du degré de froideur & d'humidité qu'elle auoit ; de ces principes là mesmes, nous deuons nous seruir, pour connoistre quel homme est chaud & sec, & en quel degré. Et parce que nous auons dit, que de l'esprit & des façons de faire de l'homme on deuine le temperament des testicules il faut prendre garde à vne chose remarquable que dit Galien, qui est, qu'afin de faire entendre la grande

vertu qu'ont les testicules dans l'homme, pour donner la fermeté & le temperament à toutes les parties du corps, il assure qu'ils sont plus puissans que le cœur même, & en rend la raison, en disant, que le cœur est le principe de vie & rien plus : mais que les testicules sont le principe de bien vivre, c'est à dire, exempt de mal & de douleur.

Quel tort on fait à l'homme, de le priver de ces parties là, quoy que petites, il ne faut pas de grands discours pour le prouver; puisque nous voyons par experience que le poil & la barbe luy tombent aussi-tost; que sa voix de grosse & forte qu'elle estoit, devient claire & déliée; & qu'avec cela, il perd sa vigueur, & sa chaleur naturelle, demeurant d'une pire condition & plus miserable que s'il estoit femme. Mais ce qui est plus à remarquer est, que si auparavant que l'on fasse un homme Eunuque, il avoit beaucoup d'esprit & d'habileté naturelle; depuis qu'on luy a coupé les testicules, il vient à perdre tout cela; cōme s'il avoit reçu dans le cerveau même quelque

SS iij

notable blessure. Ce qui monstre évidemment que les testicules donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Qu'ainsi ne soit, considérons (comme ie l'ay desia fait plusieurs fois) que de mille Eunuques qui s'addonnent aux lettres, pas-vn n'y réussit, & l'on void encore plus clairement dans la Musique, qui est leur profession ordinaire, combien ils sont ignorans & grossiers: & la raison en est, que la Musique est vne œuvre de l'imagination, laquelle puissance demande beaucoup de chaleur; & qu'eux sont froids & humides.

Il est donc certain que par l'esprit & l'habileté, nous tirerons connoissance du temperament des testicules. Et partant l'homme qui se montrera aigu aux œuvres de l'imagination, sera chaud & sec au troisieme degré. Et s'il n'y est pas fort habile, c'est signe qu'avec la chaleur s'est jointe l'humidité; laquelle ruine toujours la partie raisonnable; ce qu'on reconnoitra encore mieux, si cét homme est pourueu d'une grande memoire.

Les mœurs ordinaires des hommes

chauds & secs au troisieme degré, sont d'estre courageux, superbes, liberaux, sans honte, & de se demarcher de bonne grace; & au fait des femmes, ils ne se peuuent ny commander, ny retenir. Les hommes qui sont chauds & humides, sont gais, aiment à rire & à passer le temps, sont d'humeur douce & affable, pleins de pudeur & de honte, & non trop addonnez aux femmes.

Le ton de la voix & de la parole decouvre extremement quel est le temperament des testicules. Celle qui sera forte & vn peu rude, tesmoigne que l'homme est chaud & sec au troisieme degré; & celle qui sera douce, amoureuse & fort delicate, est vne marque de peu de chaleur & de beaucoup d'humidité; comme il paroist aux Eunuques. L'homme qui joindra la chaleur avec l'humidité, aura la voix forte, mais melodieuse & sonore.

Celuy qui est chaud & sec au troisieme degré, a peu de chair, qui est dure, rude, toute pleine de nerfs & de muscles, & a les veines fort larges; au con-

Sf iij

traire d'auoir beaucoup de charnure, bien polie & bien douce, c'est vn indice d'humidité, par le moyen de laquelle la chaleur naturelle dilate & estend la chair.

La couleur d'un cuir pareillement, qui sera brun, basané, comme brulé & cendré, est vne marque que l'homme est chaud & sec au troisieme degré; & si la charnure est blanche & vermeille, cela marque peu de chaleur & plus d'humidité.

Le poil & la barbe sont les signes où l'on se doit le plus arrester; dautant que ces deux choses-là suiuent extremement le temperament des testicules. Si le poil est espais, gros & noir, & particulièrement depuis les cuisses iusques au nombril, c'est vne marque infallible que les testicules sont tres-chauds & tres secs. Ce qui se confirme encore dauantage, si l'on a comme du crin aux espaules: Mais quand les cheveux, la barbe & le poil sont de couleur de chasteigne, doux, deliez & point trop espais, c'est signe que les testicules ne sont pas si chauds, ny si secs.

Il ne se rencontre gueres que les hommes très-chauds & tres secs soient fort beaux; plustost ils sont laids & mal formez: parce que la chaleur & la secheresse (comme dit Aristote de ceux d'Ethiopie) font griller les traits du visage; ainsi sôt-ils mal figurez. Tout au cōtraire, d'estre bien pris & d'une belle venue, tesmoigne une chaleur & une humidité moderées, qui rēdent la matiere souple & obeyssante à tout ce que la Nature veut faire: Aussi est-il certain que la grande beauté dans l'homme, n'est pas une marque de grande chaleur.

Nous auons traité amplement au precedent chapitre, des signes de l'homme temperé, de sorte qu'il n'est pas besoin de rebattre icy la mesme chose.

Seulement faut-il remarquer, que comme les Medecins mettent trois eschelōs en chaque degré de chaleur, on doit mettre cette mesme estendue & largeur dans l'homme temperé. Et celui qui sera au troisieme & plus bas eschelon, vers la froideur & l'humidité, sera desia réputé froid & humide: pource que quand

vn degré a passé le milieu, il est semblable au degré dont il approche. Et que ce cy soit vray, il paroist clairement en ce que les signes qu'apporte Galien pour connoistre l'homme froid & humide, sont les mesmes, vn peu plus foibles seulement, par où l'on reconnoist l'homme temperé: ainsi est-il sage, de bonnes mœurs, vertueux, a la voix claire & melodieuse; il est blanc, assez fourny de chair, qui est douce & sans poil, & s'il y en a, c'est fort peu & qui est doré. Ceux-là sont vermeils & beaux de visage, mais leur semence, au dire de Galien, est aqueuse & mal propre pour la generation. Aussi n'aiment ils pas trop les femmes, ny n'en sont pas trop aimez.

*Quels hommes & quelles femmes se
doiuent marier ensemble pour auoir
des enfans.*

ARTICLE II.

Hippocraté conseille d'vser de deux choses à l'endroit de la femme qui n'a point d'enfans estant mariée ; pour sçauoir s'il tient à elle, ou si c'est que la semence du mary est infœconde. La premiere, c'est de la parfumer avec de l'encens ou du storax : mais de façon que sa iuppe soit bien fermée & traïsne par terre, afin qu'il ne se perde pas la moindre vapeur ; & si apres quelques moments, elle sent dans sa bouche l'odeur de l'encens, c'est vne marque assurée qu'il ne tient pas à elle qu'elle n'ait des enfans : puisque la fumée a trouué les chemins de la matrice ouuerts, par où elle a passé iusqu'au nez & à la bouche.

L'autre chose qu'il conseille de faire, c'est de prendre vne teste d'ail pelée iusques au vif, & de la mettre dans la matrice, alors que la femme ira se coucher, & si le lendemain elle a dans la bouche la faueur de l'ail, indubitablement elle est fœconde. Mais quand ces deux experiences produiroient l'effet qu'Hippocrate veut, (qui est que la vapeur pene- tre par le dedans iusques à la bouche) cela ne conclud pas que le mary soit entierement sterile, ny la femme absolument fœconde, mais seulement vne mauuaise correspondance qui est entr'eux, de sorte qu'en ce cas, la femme est aussi bien sterile pour le mary, comme le mary, pour la femme. Ce que nous voyôs tous les iours par espreuue, qu'un tel homme se mariant avec vne autre femme, viendra à auoir des enfans: Et ce qui estonne plus ceux qui ne sçauent par cette philosophie naturelle, c'est, qu'un mary & vne femme venant à se separer sous tiltre d'impuissance, & le mary espousant vne autre femme, & la femme, un autre mary; tous deux sont venus

à auoir des enfans; & la raison en est, qu'il y a des hommes dont la faculté generatiue, n'est pas propre, & demeure sans action pour vne femme, & pour vne autre, se trouue puissante & prolifique. C'est ainsi que l'estomac est porté d'appetit pour vne viande, & pour l'autre, quoy que meilleure & plus saine, ne ressent que du dégoût.

Quel est ce rapport que doiuent auoir l'homme & la femme pour engendrer, Hippocrate nous l'enseigne par ces mots: *Si les deux semences ne s'assemblent dans la matrice de la femme, l'une chaude, & l'autre froide, ou bien l'une humide, & l'autre sèche, en vn mesme degré de force, rien ne s'engendrera*: parce que vn ouurage si merueilleux que celuy de la formation de l'homme, a besoin d'une temperature, où la chaleur n'excede point la froideur, ny l'humidité, la sécheresse. C'est pourquoy, si la semence de l'homme est chaude, & que celle de la femme le soit aussi, il ne se fera aucune generation.

Cecy supposé, voyons avec qui nous

ajusterons par exemple, vne femme froide & humide au premier degré, dequoy nous auons dit que les marques estoient d'auoir de l'esprit, & estre bien auisée, se monstrier de mauuaise humeur, auoir la voix forte, estre peu charnuë, de couleur bafanée, auoir quelques poils, & estre laide. Celle-cy sera facilement engrossée par vn homme qui sera grossier, de bonne humeur, qui aura la voix douce & harmonieuse, force chair, blanche, & doüillette, avec peu de poil, & qui aura le visage beau & vermeil. La mesme se peut aussi marier avec vn homme temperé, dont nous auons dit, suivant l'opinion de Galien, que la semence estoit tres-seconde & correspondante à toute sorte de femmes, pourueu qu'elles soient saines, & d'aage sortable. Mais avec tout cela, sa grossesse est tres-facheuse: car si elle conçoit, Hippocrate dit, que deuant les deux mois elle a de fausses couches, pour n'auoir pas assez de sang dequoy se maintenir durant neuf mois, elle & l'enfant qu'elle a dans le ventre. Encores qu'on puisse remedier aisément à ce-

cy, en luy faisant reïterer souvent le bain, auparavant qu'elle souffre les approches de son mary; & le bain doit estre d'eau douce & chaude, duquel le meſme Hippocrate dit, qu'il dōne la vraye temperature que la femme doit auoir, en relâchant la chair, & l'humectant, qui est aussi la constitution que doit auoir la terre, afin que le grain de froment prenne & jette racines. Il produit encore vn plus grand effect, c'est qu'il augmente l'appetit, qu'il empesche la resolution, & fait que la chaleur naturelle soit en plus grande quantité, au moyen dequoy s'engendre abondance de sang flegmatic, dequoy maintenir la creature durant les neuf mois.

Les marques par où se connoist la femme qui est froide & humide au troisieme degré, sont celles-cy: D'estre simple, & bien morigenée, d'auoir la voix fort delicate, d'estre bien charnuë, & que sa chair soit blanche & douce; elle n'a pas le moindre poil, ny n'est pas des plus belles. Celle-cy se doit marier avec vn homme chaud & sec au troisieme degré;

parce que la semence de cet homme. n'est si brûlante & si petillante, qu'il faut de nécessité qu'elle tombe en vn lieu tres-froid & tres-humide, pour pouuoir prendre racines: elle a la propriété du creffo, qui ne scauroit croître que dās l'eau. que si elle estoit moins chaude & seche, elle tomberoit dans vne matrice si froide & si humide, avec pareil effet que le bled qu'on semeroit dans vne mare.

Hippocrate nous aduertit de faire emmaigrir la femme qui sera de cette sorte, & de luy faire fondre vne partie de sa graisse & de son embonpoint, deuant que de la marier: mais il ne faut pas alors luy donner vn homme si chaud & si sec, car la bonne temperature ne se rencontreroit pas, & elle ne pourroit deuenir enceinte.

La femme qui sera froide & humide au second degré, possède dans la mediocrité les marques que nous auons dites, horsmis la beauté: où elle n'a rien de mediocre: de sorte que c'est vn signe euident de fecondité, & d'estre propre à auoir des enfans, que de paroistre de
bonne

bonne grace & bien faite: Vne telle femme a du rapport presque avec tous les hommes: premierement, avec ceux qui sont chauds & secs au second degré, après, avec ceux qui sont temperez, & puis, avec ceux qui sont chauds & humides.

De toutes ces combinaisons & variations d'hommes, & de femmes, dont nous auons parlé, peuuent sortir des enfans sages; mais plus ordinairement de la premiere: car combien que la semence de l'homme panchast vers le froid & l'humide, neantmoins la continuelle secheresse de la mere, & le peu d'alimens qu'elle fournit, sont capables de corriger & d'amander le defect du pere.

Parce que cette sorte de raisonnement n'auoit pas encore esté trouuée, pas vn des Philosophes naturels n'a pû respondre à ce probleme, qui demande, *Pourquoy la plupart des hommes lourds & ignorans, engendrent des enfans tres-sages?* Auquel on respond, que ces gens-là s'appliquent à bon escient à l'acte de la chair, & ne sont point distraits par

T

aucune autre pensée: mais qu'il arriue le contraire parmy les hommes fort sages, qui mesmes dans cette action là se mettent à songer à d'autres choses qu'à ce qu'ils font; si biē qu'ils affoiblissent la semence, & engendrent des enfans defectueux, tant en ce qui regarde les puissances raisonnables, qu'en celles qui sont simplement naturelles. Mais cette responce vient de personnes qui sçauent peu de Physique. Aux autres accouplemens & vnions, il faut attendre que la femme se dessèche avec l'age parfait, & ne la pas marier si ieune; car c'est de là que vient qu'on a des enfans lourds & ignorans: La semence du pere & de la mere qui sont fort jeunes, est tres-humide, parce qu'il y a peu de temps qu'ils sont au monde, & l'homme qui est formé d'une matiere humide par excès, doit necessairement auoir l'esprit lourd.

*Quelles diligences il faut apporter pour
engendrer des garçons, & non
des filles.*

ARTICLE III.

LEs Peres qui voudront jouir du contentement d'auoir des enfans qui soient sages, & qui soient propres aux lettres, doiuent eslayer d'auoir des garçons: d'autant que les femmes, à cause de la froideur & humidité de leur sexe, ne sçauroient jamais auoir vn esprit profond; Nous voyons seulement qu'elles parlent avec quelque suffisance apparente, sur des sujets legers & faciles, en termes communs, & qu'elles estudient neantmoins: mais si on les applique aux Sciences, à peine peuuent-elles apprendre quelque peu de Latin, encore, parce que cela appartient à la memoire: De laquelle incapacité elles ne sont point blâmables: mais c'est seulement que la froideur & l'humidité qui les ont fait fê-

Tt ij

mes, font des qualitez (comme nous auons prouué cy dessus) qui sont entièrement contraires à l'esprit & à l'habileté.

Salomon considerāt la grande difette qu'il y a d'hōmes prudents, & cōme il n'y a point de femme qui soit pourueüe d'esprit & de sagesse, *l'ay trouuée, a t'il dit, vn homme prudent entre mille, mais parmi toutes les femmes, ie n'en ay pas rencontré vne sage.* C'est pourquoy l'on doit fuir ce sexe, & tascher à faire naistre des masles, puis que c'est en eux seulement que se trouue l'esprit que demandent les sciences. Surquoy il faut considerer auant toute chose, quels instruments la Nature a establis en nous pour ce dessein; & quel ordre de causes se doit obseruer, afin de pouuoir paruenir au but où nous aspirons.

Il faut donc sçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qu'il y a dans le corps humain, Galien dit que la Nature ne se fert que d'un seul, pour empescher que l'espece des hōmes ne perisse. Il est certain que cet excrement s'appelle Se-

rosité, ou bien *Sang sereux*, qui s'engendre dans le foye, & dans les veines, au temps que les quatre humeurs, le sang, le phlegme, la bile, & la melancolie, obtiennent la forme & la substance qu'ils doiuent auoir.

La Nature se sert de cette liqueur pour desleyer & subtiliser l'aliment, & le faire passer par les petites veines & chemins estroits, afin de porter la nourriture à toutes les parties du corps; & lorsque estant acheuee, la mesme Nature nous a donné deux Reins, qui ne doiuent faire autre chose, que tirer à soy cette humeur sereuse, & la faire tomber par ses conduits, dans la vessie, & de là, hors du corps; & tout cela pour deliurer l'homme des incōmoditez que cet excrement luy pouuoit causer. Mais voyant qu'il auoit de certaines qualitez propres à la generation, elle nous a pourueus de deux veines, pour en porter vne portion aux testicules & vaisseaux spermatiques, avec vn peu de sang, dont se fait la semence, telle qu'elle est conuenable à l'espece hu-

Tt iij

maine; ainsi elle a planté vne veine au roignon droit; laquelle va aboutir au testicule droit; & de cette mesme veine se fait le vaisseau spermatique qui est au costé droit. L'autre veine sort du roignon gauche, & va finir au testicule droit; & c'est de cette mesme veine que se fait le vaisseau spermatique qui est au costé gauche. Quelles qualitez a cet excrement pour le rendre vne matiere propre à la generation de la semence, le mesme Galien dit, que c'est ie ne sçay quoy d'acre & de mordicant, qui vient de ce que cet excrement est salé; ce qui fait qu'il irrite les vaisseaux spermatiques, & pousse l'animal à ne pas negliger d'accomplir l'oeuvre de la generation; c'est pourquoy les hommes fort luxurieux s'appellent en langue Latine *Salaces*, qui veut dire, *Des hommes qui ont force sel en la semence.*

Outre cecy, la Nature a fait encore vne chose bien digne d'estre considerée; c'est qu'au roignon & testicule droits, elle leur a donné beaucoup de chaleur & de secheresse; & au roignon & testi-

cule gauches, beaucoup de froideur & d'humidité; de façon que la semence qui se cuit dans le testicule droit, sort chaude & seche, & celle du testicule gauche, froide & humide.

Ce que pretend faire la Nature par cette diuersité de temperaments, tant aux reins, qu'aux testicules & vaisseaux spermatiques, c'est vne chose tres-manifeste, quand nous scaurons par le rapport d'histoires tres-veritables, que dans le commencement du monde, & plusieurs annes après, les femmes accouchoient tousiours de deux enfans d'une ventree, dont l'un estoit masle, & l'autre femelle: & cecy, afin que chaque homme eust sa femme, & chaque femme son homme, pour en multiplier plustost l'espece. Par cette raison donc, la Nature a fait que le roignon droit fournisse vne matiere plus chaude & plus seche au testicule droit, & que ce testicule par sa grande chaleur & secheresse, produisist vne semence chaude & seche, pour la generation du masle. Elle ordonna tout le contraire pour la formation de la

Tt iij

femme, à ſçauoir que le roignon gauche enuoyeroit la ſeroſité froide & humide, au teſticule gauche, & que luy, par ſa froideur & humidité, feroit vne ſemence froide & humide, de laquelle ſe doit neceſſairement engendrer vne fille, & non vn garçon.

Mais depuis que la terre s'eſt veuë peuplée d'hommes, il ſemble que la Nature ait renuerſé cet ordre, & que les enfans ne viennent plus deux à deux, & le pis eſt, que pour vn garçon qui s'engendre, naiſſent d'ordinaire ſix ou ſept filles; par où l'on peut comprendre, ou que cette bonne mere eſt deſia laſſe, ou qu'il y a quelque manquement qui l'empêche d'agir comme elle voudroit. Quel eſt ce manquement, nous le dirons bien toſt, quand nous rapporterons les conditions qu'on doit garder, à ce qu'infailliblement il naiſſe vn maſle.

Ie dy donc que les Peres qui voudrôt paruenir à cette fin, doiuent ſoigneuſement obſeruer ſix choſes. La premiere, c'eſt de mâger des viâdes chaudes & ſeches. La ſeconde, de faire en ſorte qu'elles ſe cui-

sent bien dans l'estomach. La troisieme, de prendre force exercice. La quatrieme, de ne point s'employer à l'acte venerien, que la semence ne soit bien cuitte & bien assaisonnée. La cinquieme, de voir sa femme quatre ou cinq iours deuant qu'elle ait ses purgations. La sixieme, de faire en sorte, que la semence tõe au costé droit de la matrice. Lesquels six points estans observez, comme nous dirons, il est impossible qu'il s'engendre vne fille.

Pour la premiere condition, il faut sçauoir qu'encore que le bon estomach cuise & altere les alimēs, & les despouille des qualitez qu'ils auoient auparauāt, jamais neātmoins il ne les en priue tout à fait. Car si nous mangeons des laitues (dont la nature est d'estre froides & humides) le sang qui s'en produira, sera froid & humide, & la serosité, froide & humide, & la semence aussi, froide & humide: Et si nous mangeons du miel (qui est chaud & sec) le sang qui s'en engendrera sera chaud & sec, la serosité, chaude & seche, & la semence pa-

reillement chaude & seche; parce qu'il est impossible, comme dit Galien, que les humeurs ne se ressentent des qualitez & conditions de la substance qu'auoit la viande deuant qu'on la mägeast. Donc s'il est vray que la production du sexe viril, consiste en ce que la semence soit chaude & seche au temps de la formation, il est certain que les Peres doiuent vser d'aliments chauds & secs, pour faire vn enfant masle. Il faut auoüer pourtant, qu'il y a vne chose bien perilleuse en cette procedure, c'est que la semence estant fort chaude, & fort seche, nous auons desia dit plusieurs fois que necessairement il en sortiroit vn homme malin, rusé, trompeur, & enclin à toute sorte de vices & de maux. Or est-il que de telles personnes sont fort dangereuses en vn Estat, si l'on n'y met la main. C'est pourquoy il vaudroit mieux qu'elles nevinssent iamais au monde. Nonobstant cela, il ne laissera pas de se trouuer quelques vns qui diront avec le Prouerbe, *Nasca mi hijo varon y sea ladron*, *Que i'aye vn garçon, quoy qu'il soit lar-*

ron; parce que l'*Iniquité de l'homme est encore meilleure qu'une femme qui fait biē.* Encore qu'on puisse aisément remedier à cela, en vsant de viandes tempérées, & qui panchent seulement vn peu vers la chaleur & la secheresse, ou par la façon & cuisson qu'on leur donne, ou par les espiceries qu'on y adjouste.

Telles viandes, au dire de Galien, sont les poules, les perdrix, les tourterelles, les francolins, les pigeons, les griues, les merles, & le cheureau: lesquels au dire d'Hippocrate, doiuent se manger rôtis, pour échauffer & dessécher la semence.

Le pain qu'on mangera avec, doit estre blanc, fait de fleur de farine, & pestry avec du sel & de l'anis, parce que le pain bis est froid & humide, (comme nous prouuerons cy après) & fort prejudiciable à l'esprit. Le breuuage doit estre du vin blanc meslé d'eau, en la mesure que l'estomach trouuera la meilleure: & l'eau dont il le faut tremper, doit estre de l'eau douce & fort deli-
gate.

La seconde chose que nous auons dit qu'il falloit obseruer, c'estoit de prendre ces alimēts en vne quantité si modérée, que l'estomach les peust vaincre; car encore qu'ils soient chauds & secs de leur propre nature; ils deuiennent neantmoins froids & humides quand la chaleur naturelle ne les scauroit cuire: de sorte que les Peres auront beau manger du miel, & boire du vin blanc, ils ne laisseront pas de faire avec cela vne semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille, & non vn garçon.

C'est pour cetteraison que la plus grande partie des Nobles, & des riches, souffrent ce malheur & ce mescontentement, d'auoir beaucoup plus de filles, que les personnes qui sont en necessité; parce qu'ils boient & mangent plus que leur estomach ne peut porter ny digérer; & quoy que les aliments qu'ils prennent, soient chauds & secs, chargez d'espicerie, de sucre & de miel; si est-ce qu'à cause de la trop grande quantité, ils demeurent crus, & ne scauroient estre surmontez ny alterez. Mais la cru-

dité qui nuit le plus à la génération, c'est celle du vin ; parce que cette liqueur, comme elle est extrêmement vaporeuse & subtile, fait que, & elle, & les autres aliments passent tout indigestes aux vaisseaux spermatiques, & que la semence sollicite l'homme à faux, deuant que d'estre ny cuitte, ny assaisonnée. C'est pour cela que Platon loue si hautement vne Loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois ; par laquelle il estoit deffendu qu'un homme marié, ny sa femme, beussent du vin le iour qu'ils auoient dessein de s'approcher pour l'acte de la generation ; scachant bien que cette liqueur estoit fort dommageable à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle estoit capable aussi de faire qu'il fust vicieux & de mauuaises mœurs : mais si l'on en boit modérément, il n'y a point d'aliment dont il se forme vne si bonne semence, pour la fin que nous pretendons, comme le vin blanc, particulièrement pour donner de l'esprit & de l'habileté, qui est ce que nous cherchons le plus.

La troisieme chose dont nous auons parlé, c'estoit de faire vn exercice plus que moderé, parce que cela dissipe & consume l'humidité superflue de la semence, & l'eschauffe & la desseche. Par là l'homme se rend tres fecond & tres-puissant pour la generation; & au contraire, prendre trop ses aises, & ne se remuer que peu, c'est vne des choses qui refroidit & humecte dauantage la semence; d'où vient que les riches & ceux qui viuent dans les delices, sont beaucoup plus chargez de filles, que non pas les pauures gens qui travaillent. A ce propos Hippocrate raconte, que les principaux & les plus apparens de la Scythie, estoient fort mols & effeminez, & enclins mesme aux actions du ménage, comme sont de balayer, escurer, & paistrir, & avec cela, impuissans pour engendrer; & que s'il leur nassoit quelque enfant qui ne fust pas fille, c'estoit, ou vn Eunuque, ou vn Hermaphrodite; dequoy demeurant honteux & confus, ils se resolurent de faire force sacrifices, & force dons à Dieu,

avec prieres de ne les plus traitter de la forte , ou d'apporter du remede à leur défaut , puis qu'il en auoit le pouuoir. Hippocrate se mocquoit d'eux , en disant , qu'il n'arriuoit aucun effet qui ne fust merueilleux & diuin , si on le consideroit comme ils le prenoient : car en les ramenant tousiours à leurs causes naturelles , à la fin nous en venons à Dieu , dans la vertu duquel tous les agents du monde operent : mais qu'il y auoit des effets qu'on deuoit immediatement rapporter à Dieu (qui sont ceux qu'on void hors de l'ordre de la Nature) & d'autres qui s'y rapportent mediatement , après auoir parcouru premierement toutes les causes qui sont entre-deux , & qui sont establies pour vne telle fin.

Le país que les Scythes habitent , est situé , comme dit Hippocrate , deffous le Septentrion , froid & humide au possible , & où pour l'espaisseur & la quantité des nuées , le Soleil ne se descouure que rarement. Les hommes riches y vont tousiours à cheual , ne font aucun exercice , boient & mangent plus que leur

chaleur naturelle ne scauroit digérer: toutes lesquelles choses font que la semence est froide & humide. C'est pour cela qu'ils engendroient force filles, & que s'il leur naissoit quelque enfant mâle, il estoit de la sorte que nous auons ditte.

Sçachez, leur dit Hippocrate, que le remede qu'il y a à cecy, ce n'est pas de faire des sacrifices à Dieu, & puis en demeurer là; il faut de plus aller à pié, manger peu, boire encore moins, & n'estre pas tousiours à auoir du bon temps: Et afin que vous le reconnoissiez clairement, prenez garde aux pauvres gens de ce pays, & à vos propres Esclaues; lesquels non seulement ne font pas des sacrifices, ny des presens à Dieu (pour n'auoir pas dequoy) mais ils blasphement son saint Nom, & luy disent mille injures, d'auoir esté condamnez à vne si basse condition: neantmoins avec toutes leurs meschancetez & leurs blasphemes, ils ne laissent pas d'estre tres-puissans pour la generation, & la plus-part de leurs enfans, sont des enfans masles & robustes;

robustes, non des effeminez, des Eunuques, ny des Hermaphrodites, comme les vostres. Et la raison en est, qu'ils mangent peu, & font grand exercice, & ne sont pas tousiours à cheual comme vous; au moyen dequoy ils produisent vne semence chaude & seche, de laquelle après s'engendrent des garçons, & non des filles.

Pharaon, ny ceux de son Conseil, ne sceurent pas cette Philosophie, puis qu'il parla en cette sorte: *Venez, opprimons le sagement, de peur qu'il ne multiplie, & que s'il s'éleve contre nous, ce ne soient de nouvelles forces pour nos ennemis.* Et le remede qu'il trouua pour empêcher que le peuple d'Israël ne multipliât tant, ou du moins qu'il ne nasquist point tant de masles (qui estoit ce qu'on craignoit le plus) fut d'accabler leurs corps de mille traux, & de ne leur donner pour nourriture que des poirreaux, des aulx, & des ciboules, avec quoy il reussissoit si mal, que le texte sacré dit, *Que plus ils estoient opprimez, & plus ils croissoient & multiplioient.* Et se figurant de-

Vu

rechef qu'il n'y auoit point de meilleur remede, que de les faire succomber sous les fatigues, il vint à doubler toutes leurs charges, & toutes leurs peines; ce qui seruit encore aussi peu, que si pour esteindre vn grand brasier, il y eust jeté force huyle, & force beurre.

Mais si luy, ou quelqu'un de son Conseil, eust sceu la Philosophie naturelle, on leur deuoit donner à manger du pain d'orge, des laitues, des melons, des citrouilles, & des concombres, & les laisser croupir dans l'oisiueté, bien nourris & bien vestus, sans leur permettre de trauailler en façon du monde. Car de cette sorte ils eussent fait vne semence froide & humide, dont il fut forty beaucoup plus de filles que de garçons, & en peu de temps il eut abbrege leur vie, s'il eust voulu.

Au lieu qu'en leur donnant à manger force chair cuite avec quantité d'aulx, de poirreaux, & de ciboules, & en les faisant trauailler, comme on faisoit, ils produisoient vne semence chaude & seche, par le moyen desquelles

qualitez, ils se sentoient plus irritez à la generatiō, & tousiours engendroient des masses. Pour confirmation de cette doctrine, Aristote demande dans vn de ses Problemes, *D'où vient que ceux qui travaillent beaucoup, ou ceux qui sont hectiques, souffrent la nuit force pollutions?* Auquel Probleme, en verité, il ne sçait que respondre, car il dit quantité de choses, dont pas vne ne va au but. La raison, la voicy; C'est que la fatigue du corps, & la fièvre hectique, échauffent & dessèchent la semence, & que ces deux qualitez la rendent acré & mordante; & comme toutes les actions naturelles se fortifient dans le sommeil, il arriue ce que dit le Probleme. Combien est féconde & piquante la semence chaude & sèche, Galien le remarque par ces mots, *Or est-elle tres-prolifique, & d'abord pousse précipitēment l'animal à la generatiō; elle est petulante, & incline fort à la pallardise.*

La quatriesme condition estoit, de ne point s'approcher à l'acte venerien, tant que la semence soit bien reposée, & bien rassise, bien cuitte, & bien as-

Vu ij

faisonnée ; parce qu'encore que les trois points dont nous auons parlé, ayent esté diligēment obseruez, nous ne sçaurions pas pourtant connoistre si elle a acquis toute la perfection qu'elle doit auoir : Dautant plus qu'il faut auparauant vser sept ou huit iours de suite, des viandes que nous auons dites, afin de donner temps aux testicules de conuertir en leur nourriture, la semence qui iusquela auoit esté faite des autres aliments, & que celle dont nous traitons ait succédé.

On doit prendre les mesmes soins pour faire que la semence humaine se rende feconde & prolifique, qu'ont les jardiniers pour les graines qu'ils veulent garder ; ils attendent qu'elles soient mures & seches ; car s'ils les recueillent de la plante, deuant le temps & le point nécessaires, l'année d'après, ils aurōt beau les semer, elles ne pousseront aucun fruit. C'est pourquoy i'ay remarqué qu'aux lieux où Venus s'exerce beaucoup, on fait moins d'enfans, que là où l'on vse de plus de continence. Et les

femmes publiques iamaïs ne deuient grosses, parce qu'elles n'attendent pas que leur semence soit cuite, ny meure: On doit donc attendre quelques iours que la semence soit rassise, qu'elle se cuise & meurisse, & ait le temps conuenable. Car de cette façon elle acquiert tousiours plustost de la chaleur & de la secheresse, & vne meilleure substance, qu'elle ne deperit. Mais cōment sçaurons-nous que la semence est telle qu'il faut, puis-que c'est vne chose de si grande importance? Cecy se connoitra aisément, s'il y a quelques iours que l'homme n'a veu sa femme, & par la perpetuelle irritation & forte enuie qu'il aura de la voir; car tout cela procede d'une semence feconde, & prolifique.

La cinquiesme condition que nous auons mise, estoit que l'homme deuoit auoir affaire avec la femme, six ou sept iours deuant qu'elle eust ses purgations, parce qu'un garçon a besoin incontinent de beaucoup d'alimens pour se nourrir. Et la raison en est, que la

Vu iij

chaleur & secheresse de son tēpēra-
ment, dissipent & consument non seule-
ment le bon sang de la mere, mais ses
excremens mēme. C'est pourquoy
Hippocrate dit, que la femme qui a
conceu vn garçon, est belle, & de bon-
ne couleur; ce qui vient de ce que l'en-
fant par sa grande chaleur, emporte
pour sa nourriture, tous ces excremens
qui, ont accoustumé d'enlaidir & de ter-
nir le visage. Et puis-qu'il est d'une na-
ture sivorace, il est bon qu'il trouue ce
regorgement, & comme cette escluse
de sang, dequoy se pouuoir maintenir.
Ce que l'experience nous monstre cui-
demment: car rarement s'engendre-t'il
vn garçon, que ce ne soit sur le retour
des purgations de la femme. Il arri-
ue tout le contraire quand elle a con-
ceu vne fille, laquelle à cause de la grā-
de froideur & humidité de son sexe, dis-
sipe fort peu, & fait quantité d'excre-
mens. Ainsi la femme qui est grosse
d'une fille, a le teint jaune & brouillé,
il luy prend enuie de manger mille or-
dures, & dans ses couches, elle doit

mettre vne fois plus de temps à se purifier, que si elle auoit enfanté vn garçon. C'est sur cette raison naturelle que Dieu se fonda, quand il cōmanda par Moyse, que la femme qui auroit enfanté vn garçon, ne fust souillée qu'une semaine, & entraist dans le Temple après trente trois iours. Et si elle estoit accouchée d'une fille, qu'elle fust reputée immonde l'espace de deux semaines, & n'entraist point dans le Temple deuant les soixante-& six iours accomplis. De façon qu'il luy doubla le temps de la purification, quand elle auroit enfanté une fille, & la cause en est, que durant les neuf mois qu'elle est demeurée dans le ventre de la mère; à raison de la grande froideur & humidité de son temperament, elle a fait une fois plus d'excremens, & d'une substance & qualitez bien plus mauuaises, que n'auroit pas fait vn garçon. C'est pourquoy Hippocrate remarque, qu'il est tres-dangereux que les purgations s'arrestent aux femmes qui sont accouchées d'une fille.

Vu iij

Tout cècy n'a esté dit quē pour mon-
strer qu'il faut attendre au bout du
mois, & au retour des purgations, afin
que la semēce trouue beaucoup dequoy
se nourrir. Car si l'on exerce l'acte de
la generation, mesme incontinent après
que les purgations auront cessé, cette
semence ne prendra point, faute de sang.
Mais il faut aduertir les peres & meres,
que si la semence de l'homme & celle
de la femme, ne se joignent toutes-
deux en vn mesme temps, Galien dit,
qu'il ne se produit rien; encore que la
semence du mary fust la plus prolifique
du monde. Nous en donnerons la rai-
son cy après à vn autre sujet. Ainsi est-
il certain, que toutes les choses que nous
auons rapportées, doiuent pareillement
estre pratiquées par la femme, autre-
ment, sa semence estant mal elabourée,
elle détruira la generation. De sorte
qu'il est à propos que le mary & la fem-
me attendent l'un après l'autre; afin que
les deux semences viennent à se mesler
par vn mesme acte: Ce qui est de gran-
de importance pour le premier embras-

semēt; parce que le testiculē droit & son vaisseau spermatique, au dire de Galien, est celuy qui s'excite le premier, & qui respand la semence plustost que le gauche; & si dès la premiere fois la generation ne se fait, il y a à craindre qu'à la seconde, elle ne se fasse d'une fille, & non d'un garçon.

Ces deux semences se reconnoissent, premieremēt, par la chaleur & par la froideur; secōdement, par la grāde ou petite quantité; troisiēsmement, en ce que l'une sort plus promptement que l'autre. La semence du testicule droit sort toute petillante, & si chaude, qu'elle brusle la matrice de la femme; elle n'est pas en grande quantité, & sort brusquement. Tout au contraire, la semence du testicule gauche, est plus temperée, en plus grande quantité, & est long-temps à sortir, parce qu'elle est froide & grossiere.

La dernière condition estoit, de faire en sorte, que les deux semences, celle du mary & celle de la femme, tombassent au costé droit de la matrice; d'au-

tant que, au dire d'Hippocrate, c'est en ce lieu-là que se forment les masles, comme les femelles au costé gauche. Galien en apporte la raison, disant, que le costé droit de la matrice est fort chaud, à cause du voisinage qu'il a avec le foye, le rongnon, & le vaisseau spermatique qui sont au costé droit, lesquelles parties, nous auons dit & prouué estre fort chaudes. Et puis que toute la raison pour faire que ce soit vn garçon qui s'engendre, consiste en cecy, qu'il y ait beaucoup de chaleur au temps de la formation, il est certain qu'il importe fort que la semence tombe en ce lieu-là. Ce que fera facilement la femme, en se couchant sur le costé droit (après les baisers de son mary) tenant la teste basse, & les pieds hauts. Mais il faut qu'elle garde le lit vn jour ou deux, parce que la matrice n'embrasse & ne retient pas la semence, qu'après quelque temps. Les signes par où l'on connoistra si la femme est enceinte ou non, sont clairs & manifestes à tout le monde; car si quand elle est debout, la se-

mence vient à s'escouler incontinent, il est tout assésuré, dit Galien, qu'elle n'a point conçu. Encore qu'il y ait en cecy vne chose fort considerable, c'est que toute la semence n'est pas fœconde ny prolifique; car il y en a vne partie qui est fort aqueuse, dont l'office est de desleyer & subtiliser la principale semence, afin qu'elle puisse passer par les chemins estroits, & cette portion-là est rejetée par la Nature, & la femme qui a conçu, ne retient que la partie prolifique. Cette autre partie se reconnoist, en ce qu'elle est comme de l'eau, & en petite quantité. Il est fort dangereux qu'une femme se mette sur pied incontinent après l'acte de generation. C'est pourquoy Aristote est d'advis qu'elle fasse auparavant de l'eau, & se vuide des autres excremens, de peur d'estre obligée à se lever.

La seconde marque en quoy l'on reconnoist si vne femme est enceinte, c'est que dès le lendemain elle se sent le ventre creux, & particulierement autour du nœbril. Et la raison en est, que quand

la matrice veut concevoir, elle s'estend & s'elargit extremement; parce qu'en effet elle est sujette à s'enfler en cette occasion, tout de mesme que le membre viril. S'elargissant donc de la sorte, elle occupe beaucoup de lieu; mais sur le point qu'elle vient à concevoir, Hippocrate dit, qu'elle se ramasse, & racourcit en la forme d'une petite balle, pour mieux recueillir la semence, & n'en rien laisser eschapper; si bien qu'il se fait comme un grand vuide tout à l'entour; ce que les femmes expriment, en disant, qu'il ne leur est resté ny trippes ny boyaux, tant elles sont devenues gresles & maigres. Outre cela, elles ont incontinent en horreur les douceurs & caresses du mary, parce que leur matrice a desormais ce qu'elle demandoit; Mais le signe le plus certain, au dire d'Hippocrate, c'est quand leurs purgations ne viennent plus, que le sein grossit, & qu'elles sentent un dégoust des viandes.

*Quelles diligences on doit apporter pour
faire que les enfans naissent
ingenieux & sages.*

ARTICLE IIII.

SI l'on ne sçait auparauant d'où il
arriue qu'un homme s'engendre
pourueu de grand esprit & habileté ; il
est impossible d'establir vn art de cecy,
puis qu'on n'en sçauroit venir à bout,
qu'en assemblant & rangeant par ordre
les principes, & les causes. Les Astrolo-
gues se persuadent que l'enfant qui naist
sous l'influence de telles & de telles Estoil-
les, sera prudent, ingenieux, de bonnes
ou mauuaises mœurs, heureux, ou mal-
heureux, & mille autres qualitez & cōdi-
tiōs que nous voyons & admirōs tous les
iours parmy les hommes. Mais si cela
estoit vray, nous ne pourrions donner
icy aucunes regles; car tout dependroit

du hazard, & ne feroit point au choix des hommes.

Les Philosophes naturels (tels que sont Hippocrate, Platon, Aristote, & Galien) croyent que c'est au temps que l'homme se forme , qu'il reçoit toutes ses inclinations, & habitudes naturelles de l'ame, & nullement au point de sa naissance ; d'autant que les Astres ne causent dans l'enfant qu'une alteration superficielle, en luy communiquant la chaleur, la froideur, l'humidité, & la secheresse, & non aucune substance où ces qualitez là se puissent attacher pour toute sa vie; comme sont les quatre Elements (le Feu, la Terre, l'Air, & l'Eau,) qui nō seulement dōnent au composé une chaleur, froideur, humidité, & secheresse ; mais aussi une substance qui garde & conserue ces qualitez tant que le mixte dure. De sorte que ce qui est est de plus grande importance en la generation des enfans, c'est de tascher que les Elements dont ils se forment, ayent les qualitez qui sont requises pour l'esprit; d'autant que au mesme poids, &

mesurē que ces Elemens entreront dans la composition du mixte, ils y demeureront tousiours; ce qui n'est pas ainsi des alterations & des influences du Ciel.

Quels sont ces Elements, & de quelle façon ils entrent dans les flancs de la femme pour former la creature, Galien le dit, quand il nous apprend, que ce sont ceux-là mesme qui composent toutes les autres choses naturelles; mais que la terre est déguisée & cachée sous les viandes solides que nous mangeons, (telles que sont le pain, la chair, les poissons, & les fructs;) l'eau sous les liqueurs que nous beuons; & pour l'air & le feu, il dit qu'ils sont meslez par tout par vne ordonnance de la Nature, & qu'ils entrent dans le corps par le poux, & par la respiration. De ces quatre Elements, meslez & cuits par le moyen de nostre chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires à la generation de l'enfant; qui sont la semence & le sang menstruel. Mais vne chose dont l'on doit faire plus de cas, pour le but où nous tendons, ce sont les viandes solides

qu'on mange, parce qu'elles renferment dans elles tous les quatre Elements, & que d'elles la semence tire plus de corps & de qualitez, que de l'eau que nous beuons, ny du feu & de l'air que nous respirons. C'est pourquoy Galien a dit, que les peres qui voudront engendrer des fils sages, doiuent lire les trois liures qu'il a écrits, *De la vertu & propriétés des aliments*, & que là ils trouueront les viandes par le moyen desquelles ils pourront paruenir à leur intention. Il n'a point fait mention des eaux, ny des autres Elements, comme de choses de peu de consequence. Mais il n'a point eu de raison en cela; car l'eau altere le corps beaucoup plus que ne fait l'air & gueres moins que ne font les aliments solides dont nous vsons; & quant à ce qui regarde la generation de la semence, l'eau toute seule est d'aussi grande importance, que tous les autres Elements ensemble. La raison en est, (comme dit le mesme Galien) que les testicules tirent des veines pour leur nourriture, la portion sereuse du sang, & que

que la plus grande partie de cette humeur sereuse, les veines la reçoivent de l'eau que nous beuons.

Or que l'eau cause dās le corps vne plus grāde alteratiō que ne fait l'air, Aristote le prouue, quand il demāde, pourquoy le changement d'eau fait de si grands changemens en nostre santé, & si nous respirons des airs differents & contraires, nous ne le ressentons pas tant à beaucoup près? A quoy il respond, Que l'eau fournit d'aliment à nos corps, & non pas l'air. Mais il a eu tort de respondre de cette sorte; dautant que l'air (suiuant l'opinion d'Hippocrate) fournit aussi bien d'aliment & de substāce, que l'eau. Et partant le mesme Aristote a cherché vne autre responce meilleure, quand il dit, Qu'il n'y a point de lieu ny de pays qui ait son air particulier; car celuy qui est aujourd'huy en Flandres (vn vent de Bise venant à se leuer) passera en deux ou trois iours iusques en Afrique, & celuy qui est en Afrique (si le vent du Midy se met à souffler) s'en retournera au Septentrion, & celuy qui est aujour-

XX

d'huy en Hierusalem, sera poussé par un
vêl d'Orient iusques aux Indes Occidē-
tales. Ce qui n'arrive pas ainsi de l'eau,
qui ne sort point du mesme terroir, si
bien que chaque peuple a son eau pro-
pre & conforme aux minieres de la ter-
re où elle naist, & par où elle passe. Et
quand l'homme est accoustumé à une
nature d'eau, s'il vient à boire d'une au-
tre, il souffre plus de changement en sa
personne, qu'il ne feroit en changeant
de viande ny d'air. De sorte que les pe-
res qui voudront engendrer des fils fort
sages, doivent user d'eaux delicates,
doucees, & de bon temperament, autre-
ment, ils ne rencontreront pas comme
ils souhaitent.

Aristote nous aduertit de nous gar-
der du vent du Midy au temps de la ge-
neration, parce qu'il est grossier, rend
la semence fort humide, & fait qu'on
engendre une fille, & non pas un gar-
çon: Et quant à celui du Couchant, il
ne scauroit jamais assez le louer à son
gré, ny luy donner des Noms & des Epi-
thetes assez honorables. Il l'appelle le

Téperé, le Fecond le Genie qui engroffe la Terre, & dit qu'il vient des champs Elisées. Mais quoy que veritablement il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat & de bon temperament, & de boire des eaux de mesme; neantmoins il est encore plus necessaire pour nostre dessein, d'vser de viandes delicat-tes, & de la temperature que demande l'esprit, parce que de ces viandes-là s'engendre le sang, & du sang, la semence, & de la semence, la creature: Et si les aliments sont delicats & de bon temperament, tel est aussi le sang, & de tel sang, telle semence, & de telle semence, tel cerueau. Que si cette partie-là est temperée & composée d'une substance delicate & subtile, Galien dit que l'esprit fera aussi de mesme: dautant que nostre ame raisonnable, quoy qu'elle soit incorruptible, suit tousiours les dispositions du cerueau, lesquelles n'estant pas telles qu'elle en a besoin pour raisonner & philosopher, elle vient à dire & à commettre mille impertinences,

Les viandes donc que les pères doi-
 uent manger pour engendrer des gar-
 çons pourueus de grand entendement
 (qui est la difference d'esprit la plus
 ordinaire en Espagne) sont premiere-
 ment, du pain de froment, fait de fleur
 de farine, & pestry avec du sel; ce pain
 là est froid & sec, & de parties subtiles
 & tres-delicates: Il s'en fait vn autre plus
 bis, au dire de Galien, d'une autre espe-
 ce de froment, lequel à la verité sou-
 tient beaucoup, & fait les hōmes mem-
 brus, & munis de grandes forces de
 corps; mais dautant qu'il est humide &
 de parties fort grossieres,, il ruine l'en-
 tendement. l'ay dit, *Pestry avec du sel*,
 parce que de tous les aliments dont
 l'hōme se sert, il n'y en a point qui fasse
 l'entendement si bon, que ce mineral.
 Il est froid, & outre cela aussi sec qu'au-
 cune autre chose qui se puisse rencon-
 trer; & si nous nous ressouuenons du
 mot d'Heraclite, nous trouuerons qu'il
 dit ainsi, *La splendeur seche fait l'ame tres-
 sage*. Par où il nous a voulu donner à en-
 tendre, que la secheresse du corps rend

l'esprit très-prudent. Et puisque le sel est si sec & est si propre pour l'esprit, c'est justement que la sainte Escriture le qualifie du nom de Prudence & de Sagesse.

Les perdrix & les francolins ont vne mesme substance & temperament, que le pain de froment; comme aussi le cheureau, & le vin muscat, desquels aliments si les peres se seruent de la façon que nous auons declarée cy dessus, ils produiront des enfans de grand entendement.

Que s'ils desirent auoir quelque fils doté d'une prodigieuse memoire, qu'ils mangent huit ou neuf iours deuant que de s'approcher de leurs femmes, des truites, des saulmons, des lâproyes, des barbeaux, & des anguilles, avec lesquelles viandes ils produiront vne semence humide, & fort visqueuse. Ces deux qualitez, cōme nous auons dit cy dessus, rendent la memoire facile à receuoir, & fort tenace pour conseruer long temps les figures. Des pigeons, du cheureau, des aux, des ciboules, des poirreaux,

Xx iij

des rauës, du poivre, du vinaigre, du vin blanc, du miel, & de toutes sortes d'espiceries, la semence se fait chaude & seche, & de parties tres-delicates. Le fils qui s'engendrera de ces aliments, sera pourueu d'une grande imagination; mais māquera d'entēdement, à cause de l'excessiue chaleur; & sera priué de memoire, à raison de la grande secheresse. De telles gens sont tres-prejudiciables à vn Estat, dautant que la chaleur les emporte à quantité de vices & de maux, & leur donne de l'esprit & du courage pour l'execution. Toutesfois s'ils veulent prendre garde à eux, l'Estat reçoit plus de seruice de leur imagination, que de leur entendement, ny de leur memoire.

Les poules, les chapons, la chair de veau le mouton d'Espagne, sont d'une substance modérée; car ce ne sont des viandes ny delicates ny grossieres. I'ay dit, *Le mouton d'Espagne*, dautant que Galien, sans vser de distinction, dit que cette chair là est de mauuaise & grosse substance; en quoy il n'a point de raison,

Car encore qu'è l'italie, d'où il escriuoit, ce soit la plus mauuaise viande de toutes; neantmoins en nostre pays d'Espagne, à cause de la bonté des pasturages, elle doit estre mise entre les viandes dont la substance est modérée. Les fils qui s'engendreront de ces aliments, iouyront d'un entendement passable, & d'une mémoire & imagination passables aussi: De façon qu'ils ne penetreront pas bien auant dans les sciences, & n'inuenteront jamais rien de nouueau. De ceux cy nous auons dit cy dessus, qu'ils receuoient fort aisément l'impression de toutes les regles & obseruations de l'art, claires, obscures, faciles, & difficiles; mais que la doctrine, l'argument, la réponse, le doute, & la distinction, tout cela leur deuoit donner beaucoup de peine.

De la nourriture de vache, de bouc chastré, de lard, d'une certaine boullie de mie de pain, & autres ingrediens que les payfans font en Espagne; du pain bis, du fromage, des oliues, d'un vin couuert, & de l'eau sallée, se fera vne se-

Xx iiij

mencé grossiere, & de mauuais tēperament. Le fils qui s'en engendrera, aura autant de forces qu'un taureau ; mais sera furieux, & d'esprit brutal.

De là vient que parmy les villageois il s'en rencontre si peu d'un entendement aigu & propre aux lettres : ils naissent lourds, & grossiers tout autāt qu'il y en a ; parce qu'ils ont esté faits d'aliments de grosse & mauuaise substance. Ce qui arriue tout au contraire parmy les habitans des villes, dont nous voyons les enfans beaucoup plus spirituels & plus habiles. Mais si les peres ont véritablement enuie d'engendrer un fils bien fait, qui soit sage, & de bonnes mœurs ; ils doivent prendre force lait de cheures, six ou sept iours deuant l'acte venerien : d'autant que, selon tous les Medecins, c'est l'aliment le meilleur & le plus delicat dont on puisse user, (cela s'entend quand on est sain, & qu'il a du rapport avec nous,) mais Galien dit, qu'il le faut prendre cuit avec du miel, sans lequel il est dangereux, & facile à se corrompre. La raison en est, que le lait

n'est pas composé de plus de trois choses, qui sont comme les trois Elements; le fromage, le mégue ou laiët clair, & le beurre. Le fromage respond à la terre, le mégue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui lioit les autres Elements, & qui les conseruoit dans le mixte, s'est exhalé par sa subtilité, quand le laiët est fortý des mammelles, mais en y adjoustant vn peu de miel (qui est chaud & sec ainsi que le feu) le laiët se trouue avec les quatre Elements, lesquels estant meslez & cuits par l'action de nostre chaleur naturelle, il se fait vne semence tres - delicate & de bon temperament. Le fils quis'en engendrera, aura tout au moins vn grand entendement, & ne manquera ny de memoire ny d'imagination.

Pour n'auoir pas fuiuy cette doctrine. Aristote n'a peu respondre à vn probleme qu'il fait, lors qu'il demande, *D'où vient que les petits des bestes brutes, tirent, la pluspart du temps, toutes les proprietéz & qualitez des animaux qui les engendrent, & non pas les enfans de l'hom-*

me? Ce quē nous voyons par experience
estre de la sorte, car de peres sages, naif-
sent des enfans tres-sots, & de peres lour-
dauts, des enfans qui sont très-aisez;
de peres vertueux, des enfans meschans
& addonnez au vice, & de peres vicieux,
des enfans quis'appliquent à la vertu; de
peres laids, des enfans beaux, & de peres
qui seront beaux, des enfans qui seront
laid; de peres blōds & blancs, des enfans
noirs, & de peres noirs, des enfans blācs,
& vermeils. Et entre les enfans de mes-
mes pere & mere, l'un sera ignorant,
l'autre, prudent, l'un sera laid, & l'autre,
beau, l'un de bonnes mœurs, & l'autre,
de mauvaises habitudes, l'un ver-
tueux, & l'autre, vicieux. Mais si à vne
Caualle de bonne race, on luy donne vn
Cheual qui soit aussi de bonne race, le
Poulain qui en sortira leur ressemblera,
tant en sa forme & couleur, qu'en tou-
tes ses façons de faire. Aristote a fort
mal respondu à ce probleme, en disant,
Que l'homme se laisse aller à diuerses
imaginations durant l'acte de la chair,
& que delà vient que ses enfans naissent

dans ce desordre; & que comme les bestes brutes au temps de la generation, ne sont point distraites, & n'ont pas l'imagination si forte que l'homme, elles produisent tousiours leurs petits d'une mesme sorte, & qui leur ressemblent entierement.

Cette responce a satisfait jusques icy les Philosophes vulgaires; En confirmation de laquelle ils rapportent l'histoire de Iacob, qui mettant des houssines peintes de diuerses couleurs, aux abbreuoirs des troupeaux, faisoit que tous les agneaux naissoient tachetez de differentes marques.

Mais il ne leur sert de rien d'auoir recours à la sainte Escriture, car ce fut vn miracle que Dieu fit, pour estre la figure de quelque Sacrement. Et la responce d'Aristote est tres-impertinente. Qu'ainsi ne soit, que les Bergers fassent maintenant cét essay, & ils verront si c'est vne chose naturelle.

On conte aussi en ce pays, qu'une certaine Dame enfanta vn fils plus noir qu'il ne falloit, parce qu'elle auoit l'ima-

gination attachée au visage d'un More, qui estoit peint sur un tapis de cuir doré. ce que ie tiens pour un vray conte, & s'il est arriué que l'enfant soit venu au monde de la sorte, ie soustiens que le père estoit de la mesme couleur que le visage représenté sur le tapis.

Et afin qu'on reconnoisse plus clairement combien est fausse cette philosophie d'Aristote, & de ses sectateurs; il faut supposer pour une chose assurée, que l'œuvre de la generation appartient à l'ame vegetative, & non à la sensitive, ny à la raisonnable; car le cheual engendre sans l'ame raisonnable, & la plante, sans la sensitive, & si nous considerons un arbre chargé de fruits, nous y trouuerons une plus grande diuersité qu'entre les enfans de l'homme; une pomme sera verte, & l'autre, rouge, une sera petite, & l'autre, grosse, une sera ronde, & l'autre, mal formée, une sera saine, & l'autre, pourrie, une sera douce, & l'autre, amere: & si nous faisons comparaison des fruits de cette année avec ceux de l'an passé, nous verrons

que les vns feront fort differents des autres. Ce que l'on ne peut pas attribuer à la diuersité de l'imagination, puis que les plantes sont priuées de cette faculté.

L'erreur d'Aristote est tres manifeste dans sa doctrine mesme; car il dit, que c'est la semence de l'homme, & non celle de la femme, qui fait la generation; mais en l'acte venerien, tout ce que l'homme fait, c'est de resprendre la semence, sans forme ny figure; cōme vn laboureur seme le froment sur la terre. Et tout de mesme que le grain de bled, ne prend pas racine aussi tost, & ne forme ny le tuyau, ny l'épy qu'au bout de quelque temps: Ainsi dit Galien, la creature n'est elle pas formée incontinent que la semence de l'homme tombe dans la matrice; mais il faut, à son cōpte, des trente & des quarante iours pour acheuer cet ouurage. Ce qu'estant de la sorte, qu'importe-t'il que le pere aille imaginant mille choses durant l'acte; si l'enfant ne commence à se former qu'après quelques iours? D'autant plus que ce qui preside à cette formation, n'est ny l'a-

me du père, ny celle de la mere, mais vne troisieme qui reside dans la semence mesme, & laquelle n'estant qu'une ame vegetative, n'est pas capable de la puissance de l'imagination; seulement suit-elle les mouvemens naturels du temperament, & ne fait rien autre chose.

A mon esgard, dire que les enfans de l'homme naissent avec une si grande difference, à cause de la diverse imagination des peres, c'est justement comme si l'on disoit, que des grains de bled, il y en a qui sont gros, & les autres menues; parce que le laboureur lors qu'il semoit, avoit l'esprit distrait de diverses pensées.

De cette fausse opinion d'Aristote, quelques Curieux concluent, que les enfans de l'homme adultere, ressemblent au mary de la femme adultere, quoy qu'ils ne soient pas de luy: Et la raison à leur aduis en est tres-claire; car au milieu des embrassemens, les adulteres vont songeant au mary, dans l'apprehension qu'il n'arriue, & ne les surprenne sur le fait. Par le mesme argument,

ils inferent que les enfans du mary, ressemblent de visage, à l'homme adultere, quoy qu'ils ne soient pas de luy; parce que la femme adultere, alors que son mary l'embrasse, demeure tousiours arrestée à contempler l'image de son amy.

Ceux qui veulent que cette femme dont nous auons parlé fit vn enfant More, à cause qu'elle auoit consideré la figure noire du tapis, doiuent aussi admettre ce que ces Curieux ont dit & prouué: car il y a autant de raison en l'vn, qu'en l'autre. C'est à mon égard vne pure badinerie, & vne grande fausseté; mais on le peut tres-bien conclure de l'opinion d'Aristote.

Hippocrate a mieux répondu à ce Probleme, quand il a dit, Que les Scythes auoient tous mesmes mœurs, & mesme forme de visage; & la raison qu'il donne de cette ressemblance, c'est qu'ils mangeoient tous des mesmes viandes, & beuuoient des mesmes eaux, alloient vêtus de mesme sorte, & obseruoient la mesme façon de viure.

en v b 31

C'est pour cette raison là mesmẽ, que les bestes brutes font des petits qui leur ressemblent si exactement; car elles vsent tousiours de mesmes pasturages, de mesmes aliments, & font tousiours vne semence égale & vniforme. Tout au contraire, l'homme, à cause qu'il mange chaque iour diuerses viandes, produit vne semence qui est differente, tant en sa substance, qu'en son temperament. Ce que les Philosophes naturels approuuent, quand ils respondent à vn Probleme qui demande, *D'où vient que les excremens des bestes brutes ne sont pas si puants que ceux de l'homme?* Car ils disent que ces animaux vsent tousiours des mesmes viandes, & font beaucoup d'exercice; là où l'homme prend vne si grande quantité d'alimens, & qui font de si diuerse substance, qu'il ne les scauroit bien digerer, de sorte qu'ils viennent à se corrompre. On peut dire les mesmes choses de la semence de l'homme, & de celle des bestes; car elles sont l'vne & l'autre, de la troisieme concoction.

Or ne scauroit nier que l'homme n'v-
se d'vne

se d'une grande diversité de viandes, ny que de chaque aliment, il ne se fasse vne semence differente & particuliere, de sorte qu'il est certain que le iour que l'homme mangera de la vache ou du boudin, il fera vne semence grossiere, & de mauvais temperament; au moyen dequoy l'enfant qui s'en engendrera, fera laid, noir, lourdaut, & d'une humeur rude: Et s'il mange du blanc de chapô, ou de poule, il fera vne semence blâche, delicate, & de bon temperament; si bien que l'enfant qui s'en engendrera, fera beau, & bien auenant, sage, & d'une humeur fort affable. D'où ie conclus qu'il ne vient au monde aucun enfant, qu'il ne tire les qualitez & le temperament des viandes, dont ses pere & mere ont mangé vn iour auparauant que de l'engendrer. Et si l'on desire sçauoir de quelle viande on a esté formé, on n'a qu'à prendre garde à l'aliment qui est le plus familier à nostre estomach; car c'est de celuy-là sans aucune difficulté.

Les Philosophes naturels demandent aussi, *D'où vient que les enfans des hom-*

Y.

mes sages sont d'ordinaire lourdaux & despourueus d'esprit ? Auquel Probleme ils respondent tres-mal, en disant, Que les hommes sages sont pleins de pudeur & de honte ; ce qui fait que dans l'actiō de Venus, ils s'abstiennent de quelques diligences qui sont necessaires, pour faire que l'enfant vienne au monde avec toute la perfection qu'il doit auoir. Et ils confirment leur dire par l'exemple des peres grossiers & ignorants, dont tous les enfans sont sages & spirituels, à cause que ces peres se sont employez de toutes leurs forces à l'acte de la generation. Mais cette response est de personnes peu sçauantes dans la Philosophie naturelle.

Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin de presupposer & de prouuer quelques choses aupara-
uant ; l'une desquelles est, que la faculté raisonnable est contraire à l'irascible & à la concupiscible, d'une telle façon, que si vn homme est fort sage, il ne sçau-
roit estre bien courageux, muni des forces corporelles, grand beuveur, ny puis-

fant pour la generation ; d'autant que les dispositions naturelles qui sont nécessaires pour faire que la faculté raisonnable agisse, sont entièrement contraires à celles que demandent l'irascible & la concupiscible.

Aristote dit (& il est vray) que le courage & la vaillance naturelle consiste en chaleur, & la prudence, & la sagesse en froideur & sécheresse : Aussi voyons-nous clairement par expérience, que les plus vaillans manquent de raisons, sont de peu d'entretien, ne souffrent pas qu'on les raille, & sont aisez à deffaire. Pour à quoy remedier, ils mettent incontinent la main à l'espée, parce qu'ils n'ont pas d'autre réponse à rendre. Mais ceux qui ont de l'esprit, n'ont pas faute de discours, de reparties, ny de mots aigus, avec lesquels ils amusent le tapis, pour n'en venir pas aux prises. C'estoit de cette maniere d'esprit que Cicéron fut accusé par Salluste, quand il luy dit, que sa langue alloit bien, mais que ses pieds alloient encore plus viste, en quoy il auoit raison, car il estoit impossible

Xx ij

qu'une si grande sagesse que celle de Cicéron, aboutist à autre chose qu'à une poltronnerie pour les armes. C'est de là qu'a pris son origine une façon de se mocquer, qui dit, *Il est vaillant comme un Cicéron, & sage comme un Hector*, pour taxer un homme d'estre grossier & couard.

La faculté animale n'est pas moins contraire à l'entendement, parce que dès-là qu'un homme est fort de corps, on peut dire qu'il n'a pas l'esprit subtil; & la raison en est, que la force des bras & des cuisses, vient de ce que le cerneau est dur & terrestre: & quoy qu'il soit vray qu'à cause de la froideur & sècheresse de la terre, cet homme pourroit avoir bon entendement; neantmoins d'autant que ce cerneau est d'une substance grossière, il n'en a point; & si, il y a encore un autre mal; c'est que la froideur luy oste le courage & la vaillance; ainsi auons-nous veu quelques hommes extrêmement forts, qui estoient aussi extrêmement poltrons.

La contrariété qui se trouve entre l'ame vegetative, & l'ame raisonna-

ble, est plus manifeste que toutes les autres ; parce que les actions de la vegetatiue, qui sont nourrir & engendrer, se font mieux avec la chaleur & l'humidité, qu'avec les qualitez opposées. Ce que l'experience nous montre clairement, si nous considerons combien cette ame vegetatiue est puissante en l'aage de l'enfance, & combien foible en la vieillesse. Or est-il qu'en l'enfance, l'ame raisonnable ne scauroit agir, & au dernier aage (où il n'y a ny chaleur ny humidité) elle opere merueilleusement bien. De façon que plus vn homme est puissant pour engendrer & digerer beaucoup de viandes, & plus il perd de la faculté raisonnable. A cecy semble faire allusion ce que Platon dit, qu'il n'y a point d'humeur dans l'homme, qui renuerse tant l'ame raisonnable, que fait vne semence feconde : seulement, dit il, qu'elle aide à l'art de ver-
 fifier: Nous le voyons tous les iours par experience: car aussi tost qu'un homme commence à deuenir amoureux, il de-
 uient quant & quant Poëte, & s'il estoit

Xx iij

auparavant mal propre, & mal ajusté, il s'offense alors du moindre ply de ses chausses, & du moindre poil sur son manteau, ces actions-là appartenant à l'imagination, laquelle s'augmente & monte d'un point par la grande ardeur que cause la passion d'amour. Or que l'amour soit vne passion chaude, cela se void clairement par le courage & la vaillance qu'elle inspire aux Amants, & par l'enuie de manger & de dormir qu'elle leur oste.

Si dans les Estats on vouloit auoir égard à ces marques, on banniroit des Vniuersitez tous ces Escoliers vaillans & amis des armes, les Amants, les Poëtes, & ceux qui sont si poupins, & si polis, parce que ces gens-là n'ont ny esprit, ny habileté pour aucune sorte de sciences. Aristote excepte ceux qui sont melancoliques par adustion, dont la semence ne nuit point à l'esprit, quoy qu'elle soit fœconde.

En vn mot, toutes les facultez qui gouvernent l'homme, si elles sont extrêmement fortes, renuersent la puissance rai-

sonnable. Et de là vient que lors qu'un homme est tres-sage, il est quant & quāt poltron, foible de corps, petit mangeur, & impuissant pour la generation : la raison en est, que les qualitez qui le rendent sage (qui sont la froideur & la secheresse) celles-là mesmes debilitent les autres facultez, comme il apparoit aux vieillards, qui n'ont ny vertu ny vigueur que pour le conseil & la prudence.

Cette doctrine ainsi supposée ; c'est l'opinion de Galien, que pour faire la generation de quelque animal parfait que ce soit, deux semences sont necessaires, dont l'une est celle qui agit & qui forme, & l'autre, celle qui sert d'aliment ; parce qu'une chose delicate comme est la semence, ne peut pas digerer une viande si grossiere qu'est le sang, iusques à ce que l'ouvrage soit plus avancé. Or que la semence soit le veritable aliment des parties spermatiques, c'est une chose tres-bien receuë d'Hippocrate, de Platon, & de Galien ; car en leur opinion, si le sang ne se conuertit en semence, il est impossible que les

Xx iiij

nerfs, les veines, ny les arteres, se puissent maintenir. C'est pourquoy Galien dit, que la difference qu'il y a entre les veines & les testicules, consiste en ce que les testicules font bien tost beaucoup de semence, & les veines bien peu, & en vn fort long-téps. De façon que la Nature a pourueu d'un aliment si semblable, que par vn changement aisé, & sans faire d'excremens, il peust entretenir l'autre semence. Ce qui ne pourroit pas arriver, si cette semence se devoit nourrir de sang. Galien dit que la Nature a usé de la mesme prévoyance pour la generation de l'homme, que pour former vn poulet, & tous les autres oyseaux qui sortent d'un œuf, dans lequel nous voyôs qu'il y a deux substances, vne qui est la glaire ou le blanc, & l'autre, le jaune de l'œuf; l'une, dont le poussin se forme, & l'autre, dont il se maintient durant tout le temps de la formation. Par cette mesme raison, deux semences sont necessaires en la generation de l'homme; l'une, dont se fait la creature, & l'autre, dont elle s'entretient tout le

temps qu'elle est à se former. Surquoy Hippocrate dit vne chose bien digne d'estre considérée, c'est qu'il n'est point déterminé par la Nature, laquelle des deux semences doit estre l'agent & faire la formation, & laquelle doit seruir d'aliment. Car bien souuent la semence de la femme, a plus de vertu que celle de l'homme, & quand cela arrive, c'est elle qui fait la generation, & celle du mary qui sert d'aliment. D'autres fois la semence de l'homme est plus puissante & plus prolifique, & alors celle de la femme ne sert seulement que de nourriture.

Aristote n'a point connu cette doctrine, ny n'a peu comprendre dequoy seruoit la semence de la femme; ce qui a fait qu'il en a dit mille impertinences; qu'elle estoit comme vn peu d'eau, qui n'auoit ny vertu ny force pour engendrer. Mais s'il estoit ainsi, la femme ne souffriroit iamais la compagnie de l'homme, & iamais ne la souhaiteroit: tant s'en faut, elle auroit cet acte en horreur, estant naturellement honneste, comme

elle est, & l'acte, si sale & si vilain. De façon que deuant qu'il fust peu d'années, l'espece humaine periroit, & le monde demeureroit priué du plus bel animal que la Nature produise.

Ainsi le mesme Aristote demande, *Pourquoy l'action de Venus est la plus agreable de toutes celles que la Nature ait inuentée pour la recreation des animaux?*

A quoy il respond, que comme la Nature auoit tant de soin de perpetuer l'espece des hommes, elle attachayn si grand plaisir à cette action, afin qu'estant incitez par cét interest, ils s'employassent de bon cœur à la generation; car sans ces aiguillons là, il n'y auroit homme ny femme qui se voulust marier, quand il n'y auroit, pour ce qui regarde la femme, que la peine de porter neuf mois entiers vn enfant dans son ventre, & d'accoucher au peril de sa vie. Si bien qu'il eut esté besoin dans vn Estat, de contraindre les femmes au mariage, de peur que l'espece des hommes ne vinst à perir.

Mais comme la Nature fait toute

chose avec douceur, elle a donné à la femme toutes les parties nécessaires pour rendre vne semence prolifique & capable de l'irriter, afin qu'elle conuoitast l'homme, & qu'elle se plust en sa compagnie. Que si la semence estoit telle que dit Aristote, elle auroit l'homme en horreur, & le fuyroit plustost qu'elle ne l'aymeroit. Galien prouue cecy par vn exemple tiré des bestes, & dit, que si vne truie vient à estre chastrée, iamaïs elle ne desire le masse, ny ne consent à ses approches. Nous scauons qu'il en est tout de mesme d'une femme, dont le temperament est plus froid qu'il ne faut, car si on luy parle de la marier, il n'y a rien qui soit plus insupportable à ses oreilles. Il en arriue autant à l'homme froid; & tout cela faute d'auoir vne semence fronde.

De plus, si la semence de la femme estoit telle que dit Aristote, elle ne pourroit pas seruir d'aliment, puisque pour obtenir les dernieres qualitez d'une actuelle nourriture; il faut auoir vne entiere ressemblance avec ce qui doit estre

nourry. Que si cette semencé nē se trou-
uoit desia bien élabourée & assimilée, el-
le ne pourroit iamais acquerir cette per-
fection; dautant que la semence de l'hō-
me n'a pas les organes ny des lieux (tels
que sont l'estomach, le foye, & les testi-
cules) où la pouuoir cuire ny assimiler.
Et partant la Nature a fait en sorte qu'il
y eust deux semences en la generation
de l'animal; lesquelles estant meslées
ensemble, celle qui seroit la plus puis-
sante, presideroit à la formation,
& l'autre, seruiroit seulement de nour-
riture. Et que cecy soit vray, il pa-
roist clairement en ce que si vn Negre
engrosse vne femme blanche, & vn hom-
me blanc, vne Negre, il en sortira vn
enfant demy-More, qui tiendra de l'un
& de l'autre.

De cette doctrine on peut inferer qu'il
est veritable ce que plusieurs Histoires
dignes de foy rapportent, qu'un Chien
ayant eu affaire avec vne femme, l'en-
grossa; & qu'un Ours fit la mesme cho-
se d'une fille qu'il trouua seule à la cam-
paigne: comme aussi ce qu'on dit d'un

Singé, qui fit deux enfans à vne autre femme. Et ce qu'on dit encore d'une autre femme, qui se promenant sur le bord de la mer, fut engrossée par vn poisson qui sortit de l'eau. Ce qui semble difficile au peuple; c'est comment il s'est pû faire que ces femmes-là ayent enfanté des hommes parfaits, & qui eussent l'usage de la raison, veu qu'ils auoient esté engendrez par des bestes brutes?

A cecy l'on respond, que la semence de toutes ces femmes là, auoit esté l'agent, & auoit formé l'enfant, comme estant la plus puissante; c'est pourquoy elle luy donna tous les traits & toute la figure de l'espece humaine: Et la semence de la beste, pour n'estre pas si forte, seruoit d'aliment, & rien plus. Or que la semence de ces animaux irraisonnables pust fournir de nourriture à la semence humaine, c'est vne chose facile à comprendre, car si chacune de ces femmes-là eust mangé d'un morceau de chair d'Ours, ou de Chien, bouilly ou rosty, il est certain qu'elle s'en fust maintenue & sustentée, encore que ce n'eust

pas esté si parfaitement qu'e si elle eust
mâgé d'un bon agneau, ou de bones per-
drix. Il en est tout de mesme de la semen-
ce humaine, dont la veritable nourriture,
en la formation de l'enfant, c'est v-
ne autre semence humaine; quoy que
la semence d'une beste puisse bien sup-
pléer à son défaut. Mais ce qui est re-
marqué dâs ces Histoires est, que les en-
fans qui sortirent de tels accouplemens,
tesmoignoient assez par leurs mœurs &
façons de faire, que leur generation n'a-
uoit pas esté dans la voye ordinaire de
Nature.

De tout ce que nous auons dit, (enco-
re que nous ayons vn peu tardé) nous
pourrons maintenant tirer vne responce
au principal Probleme; c'est que les en-
fans des hommes sages sont presque touf-
jours formez de la semence des meres,
dautant que celle des peres est infœ-
conde, pour les raisons que nous en a-
uons alleguées, & ne sert en la genera-
tion que de simple aliment.

Or l'homme qui est fait de la semen-
ce de la femme, ne scauroit pas estre

fort habile, ny fort ingenieux, à cause de la grande froideur & humidité de ce sexe; & partant il est certain que quand l'enfant se trouue prudent & bien auisé, c'est vne marque infallible, qu'il a esté formé de la semence du pere: Et s'il est lourd & grossier, c'est signe qu'il a esté formé de la semence de la mere. A quoy Salomon faisant allusion dit, *Que le fils sage, est la ioye du pere, mais que l'enfant hebeté, est l'affliction de sa mere.*

Il peut aussi arriuer par quelque occasion, que la semence de l'homme sage soit l'agent, & forme la creature, & que celle de la femme serue d'aliment. Mais l'enfant qui en sera engendré ne sera pas bien habile, car encôre que la froideur & la secheresse soient deux qualitez dont l'entendement a besoin, elles doivent estre pourtant en vne certaine mesure & quantité; & si elles passent outre, il en auient plustost du mal que du bien. Ainsi qu'on reconnoist aux vieillards, que l'on void estre caducs & radoter, à cause de la grande froideur & secheresse. Posons donc le cas qu'il reste

encore dix ans à viure à vn homme sage, dans vne froideur & secheresse conuenables pour raisonner, de telle façon qu'en allant plus auant, il doiue estre caduc & radoter : Si de la semence de ce vicillard vient à s'engendrer vn enfant, cet enfant fera iusques à l'aage de dix ans très-habile, parce qu'il iouyra de cette froideur & secheresse conuenables du Pere, mais à onze ans il commencera à estre caduc pour auoir passé le point que ces deux qualitez doiuent auoir. Ce que nous voyons tous les iours par experience dans les enfans qu'on a eus en vieillesse, lesquels se montrent très auisez tant qu'ils sont petits; & depuis qu'ils paruiennent à vn plus grand aage, sont fort lourds & meurent bientôt. Et cela parce qu'ils ont esté faits de la semence froide & sèche d'un homme qui auoit passé plus de la moitié de sa vie.

Parcillement si le Pere est habile aux actions de l'imagination & qu'il se soit marié, à cause de sa grande chaleur & secheresse, avec vne femme froide & humide

humide au troisieme degré, l'enfant qui en sortira ne laissera pas d'estre tres lourd, quoy qu'il vienne à se former de la semence du pere; pour auoir esté dans vn ventre si froid & si humide, & s'estre entretenu d'un sang si intemperé.

Il arriuera le contraire, si le pere est grossier & ignorant, dont la semence est pour l'ordinaire trop chaude & trop humide. Le fils qui s'en engendrera, ne sera simple que iusques à l'aage de quinze ans, à cause qu'il aura vne partie de l'humidité superflue de son pere; mais quand cette humidité sera dissipée dans le pere, avec le temps & par l'aage de consistance (où la semence de l'homme grossier & ignorant, est plus temperée & moins humide) il ne nuira pas à l'enfant pour l'esprit, d'auoir esté produit de cette semence, & principalement s'il est neuf mois dans vn ventre si peu froid & humide, qu'est celui de la femme froide & humide au premier degré, où il aura souffert tant de faim, & vne si grande disette de nourriture.

Tout cecy arriue pour l'ordinaire

Z z

par les raisons que nous auôs dites; mais il y a de certaines races d'hômes, dôt les parties destinées à la generation, ont rât de force & de vertu, qu'elles depouillent entièrement les viâdes de leurs bonnes qualitez, & les changent en leur mauuaise & grossiere substance. Si bien que tout autant d'enfans que ces peres-là engendrent, quoy qu'ils ayent mangé des aliments delicâts, sont lourds, ignorans, & stupides. Il y a d'autres personnes au contraire, qui vsant de viandes grossieres, & d'un temperament mauuais, les surmontent si puiffamment, que se nourrissant de bouc chastré, & de lard, elles ne laissent pas de faire des enfans d'esprit fort subtil. Ainsi est il certain qu'il y a des lignées d'hômes lourds & ignorans, & d'autres lignées d'hommes sages, & d'autres personnes encores qui pour l'ordinaire naissent folles, & priuées du sens commun.

Quelques difficultez se presentent à ceux qui veulent entendre bien à plein cette matiere; desquelles la responce se peut donner aisement, par les choses que nous auons dites. La premiere est,

d'où vient que les bastards ressemblent le plus souvent à leurs peres? & que de cét enfâs qui seront legitimes, il y en aura quatre vingts dix qui ressemblerôt & de visage, & de mœurs, à leurs meres?

La seconde, pourquoy les enfans bastards sont d'ordinaire bien faits, courageux, & tres-aufez?

La troisieme, d'où vient que si vne femme débauchée devient grosse, encore qu'elle prenne de meschants breuvages pour se deliurer, & qu'elle se fasse saigner plusieurs fois, iamaïs elle ne se delcharge de son fruit? Et si vne femme mariée devient enceinte de son mary, elle aura de fausses couchés à la moindre occasion?

Platon respond à la premiere doute, en disant, que nul n'est meschant de sa propre volonté, sans estre premierement irrité par son vicieux temperament: & rapporte pour exemple, les hommes luxurieux, lesquels à cause qu'ils sont pleins d'une semence fœconde, souffrent force illusions, & de grands maux; dont estant travaillez, ils recherchèt les

Zz ij

femmes, pour se deffaire de cette passion,

De ceux-là Galien dit, qu'ils ont les parties destinées à la generation, fort chaudes, & fort sèches; si bien qu'elles font vne semence tres-piquante, & tres-puissante pour engendrer. L'homme donc qui va chercher la femme qui n'est pas à luy, y va tout remply de cette semence fœconde, cuitte, & bien assaisonnée; dont la generation se doit necessairement faire; parce que les choses estant esgales, la semence de l'homme est tousiours de plus grande vertu; & si l'enfant se forme de la semence du pere, il faut par consequent qu'il luy ressemblé.

Le contraire arrive dans les enfans legitimes, car d'autant que les hommes mariez ont tousiours leur femme à leur costé, ils n'attendent iamais que la semence soit meure, & deuienne prolifique; mais à la moindre sollicitation qu'ils ressentent, ils la jettent, en se faisant effort, & par vn mouvement violent: & comme les femmes demeurent en repos dans l'action de Venus, iamais leurs vaisseaux spermatiques ne rendent

la semence qu'elle ne soit bien cuitte & bien assaisonnée, & qu'il ny en ait à foison. C'est pourquoy les femmes mariées font presque tousiours la generation, & la semence des maris, ne sert que de nourriture,

Mais il auient quelquefois, que les deux semences se trouuent esgalement parfaites, & combattent de telle sorte, que ny l'une, ny l'autre, n'est la maistresse, & ne r'emporte le dessus en la formation; mais il se fait vn enfant qui ne ressemble, ny au pere, ny à la mere. Quelquefois on diroit qu'elles se sont accordées, & ont partagé la ressemblance; la semence du pere forme le nez & les yeux, & celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui est plus à admirer, il est arriué plusieurs fois, que l'enfant a eu vne oreille du pere, & l'autre, de la mere; & que les yeux estoient aussi partagez. Que si la semence du pere est tout à fait victorieuse, le fils en portera & la façon, & les mœurs; & quand la semence de la mere est la plus puissante, la mesme chose arriue.

Zz iij

ra de son costé.

C'est pourquoy le pere qui voudra que son fils se fasse de sa propre semence, se doit tenir quelques iours esloigné de sa femme, & attendre que cette semence se cuise & se meurisse. Et alors il est certain que sa semence à luy, fera la generation, & que celle de sa femme, ne feruira que d'aliment.

La seconde doute est encore facile à resoudre, par les choses que nous auons dites; car les enfans bastards se font d'ordinaire de semence chaude & seche, & nous auons prouué plusieurs fois cy dessus, que de ce temperament naissoient le courage & la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence du siecle. Et à cause aussi que la semence est bien cuite & bien assaisonnée, la Nature en fait tout ce qu'elle veut, & les tire comme avec le pinceau.

A la troisieme doute on respond, que les femmes de mauuaise vie, conçoient presque tousiours de la semence de l'homme, & comme cette semence est plus se-

che, plus essuyée, & plus prolifique, elle s'attache & tient à la matrice avecques de fortes racines ; mais la conception des femmes mariées, se faisant de leur semence propre, la creature se deslie aisément, d'autant que cette semence est humide & aqueuse, ou comme dit Hippocrate, *Pleine de mucosité, & glaireuse.*

Entre ces mots, *Par le poux, & par la respiratiō.* pag. 683. & ceux cy qui suivent immediatē après. *De ces quatre Elements,* Dans l'autre impression se trouue cette longue, curieuse, & docte digression,

MAis comment le feu entre par le poux, & par la respiration, pour reparet celuy qui s'est perdu, & qui tenoit place en nostre mixtion ; ce n'est pas vne chose qui soit si aisée à comprendre, ny que l'experience fasse voir. Galien mesme n'a sceu trouuer non plus, comment il se pouuoit faire que le feu

Zz iiij

qui estoit dans le concaue de la Lune, selon l'opinion des Parepateticiens, descendist icy bas pour seruir à la generation, & à la conseruation des mixtes; veu que la plus-part de ces mixtes, ne sont pas seulement sur la surface de la Terre, mais dans le fond des Mers, & quelques autres dans les plus creuses concautez de la terre; D'autant plus que l'inclination naturelle du feu, c'est de monter en hault, à cause qu'il est plus leger que l'air, & de ne descendre iamais, si ce n'est par vne grande contrainte & violence. C'est pourquoy il s'est imaginé que le feu estoit épars en quantité de petites parcelles, à la façon d'atomes, & meslé subtilement avec l'air, pour subuenir à la conseruation & generation des choses naturelles.

Mais sans doute que cette opinion de Galien est fausse, & encore plus celle d'Aristote, qui met la Sphere du feu sous le concaue de la Lune; car il est certain que Dieu & la Nature ne font iamais rien en vain, & sans quelque but. Or est il que si le feu estoit sous le conca-

ue de la Lune, il ne seruiroit de rien, donc Dieu n'en a point créé, ou s'il en a créé, il ne l'a pas placé en ce lieu-là. Et qu'il ne serue de rien étant là, c'est vne chose aisée à entendre, si nous voulons parcourir toutes les vtilitez qui se peuuent tirer du feu. Premièrement, il n'esclaire, n'eschauffe, ny ne fume point, qui sont les propres indices qui le font reconnoistre par tout où il est, & sans lesquels on auance fausement, & à credit, qu'il soit en quelque lieu.

Après cela il ne sert de rien à la composition des mixtes, qui est la principale fin pour laquelle Dieu l'a créé. Et qu'ainsi ne soit, que les Peripateticiens me disent, quand l'homme s'engendre dans le ventre de sa mere, & le poisson au fonds de la mer, & la plante deffous terre, comment il connoist le temps & le lieu ausquels il doit accourir, & comment il peut descendre contre son inclination naturelle, & sans qu'une si grande quantité d'eau, que celle de la mer, le suffoque & l'esteigne? Il me semble que cela ne scauroit se faire, ny com-

prendre, si l'on ne donne au feu un grand entendement pour se conduire & gouverner. Cét argument a conuaincu Galien, & encore plus Hippocrate, puisqu'il a dit nettement, *Que tout ce qui est entre le Ciel & la Terre, est rempli d'air;* d'autant qu'il luy a semblé que c'estoit vne chose tout à fait contraire au sens & à la raison, de mettre le feu au dessus de l'air; veu que la generation & la conseruation des animaux & des plantes, ne se sçauroient faire sans que le feu se trouue present; & ie m'estonne de Galien, qu'il ait peu dire dans la Medecine, & dans la Philosophie naturelle, vne chose si esloignée du sens & de la raison, & contraire à ce qu'auoit tenu Hippocrate, dont il estoit pourtant si fort amy.

Le second argument se fonde sur ce veritable mot d'Aristote, *Qu'entre les corps simples, il n'y a que le feu qui ait besoin de nourriture,* de laquelle la terre, l'eau & l'air n'ont que faire, car ils se conseruent par eux-mesmes, & sans aucun secours estranger: Là ou si le feu ne va consumant quelque matiere, il s'e-

steint incontinent, parce que, comme a dit Aristote, le feu n'est autre chose qu'une vapeur allumée; Et où il n'y a ny vapeur ny fumée, il n'y peut avoir de flamme, d'autant que la fumée est de la nature de l'air, duquel Element Hippocrate a dit que le feu se maintenoit quelque part qu'il fust, voicy ces termes: *L'esprit*, (c'est à dire, l'air) *preste de la nourriture au feu, sans laquelle il ne scauroit viure*. Et cecy est tres veritable, car les mixtes où l'air predomine, sont ceux qui entretiennent le feu (comme la poix, la résine, l'huile, le suif, le beurre, la cire & le bois) & ceux, où l'eau & la terre predominant, le font mourir. Ce qu'estant ainsi, quelle sera la matiere qui pourra conseruer vne si grande quantité de feu comme on dit qu'il y en a sous le concave de la Lune? car estant vn agent si deuorant & si actif, depuis six mille ans qu'il est créé, il auroit consumé toute la sphere de l'air, de la terre & de l'eau, sans que rien les eust peu reparer.

A cecy les Peripateticiens pourroient respondre, suivant leur opinion, que le

feu dans sa Sphere n'agit, n'eschauffe, n'esclaire, ne fume, ny ne dissipe aucune matiere pour sa nourriture, & que ce qu'a dit Aristote se doit entendre du feu grossier que nous auôs icy bas. Par où ie reconnois que l'argument est bien fort, puisqu'il les oblige de repliquer vne chose, où ny le sens ny l'entendement, ne seruent de rien pour leur deffense; mais au contraire les condamnent euidentement: En effet ils n'ont iamais eu la moindre experience de ce qu'ils disent; ils ne l'ont iamais veu ny touché, pour sçauoir s'il brule ou non; & là où la preuve du sens manque en la Philosophie naturelle, aussi tost les bons raisonnemens de l'esprit cessent, ausquels succedent des imaginations en l'air, qui nous figurent des montagnes d'or, des hippogryfes & mille autres chimeres.

Si nous demandons aux Peripateticiens, pourquoy la moyenne region de l'air est tres-froide, ils respondent tous d'un commun accord, que le froid fuyât la grande chaleur du feu, se ramasse & s'espaisit en ce lieu-là, par vne certaine

action qu'on nomme *antiperistase*.
Donc selon cette responce, le feu es-
chauffe estant en sa Sphere, puisque le
froid fuyt sa chaleur. C'est aussi le dire
ordinaire des Peripateticiens, que de
l'air se fait aisément du feu, & du feu, de
l'air: & si on leur en demande la cause,
ils respondent, que l'air conuient &
symbolise avec le feu, en chaleur, &
luy est contraire par son humidité: Et
que le feu corrompant & destruisant
par sa secheresse, l'humidité de l'air, le
tourne facilement en sa nature: Ce qui
n'arriue pas, lors que de l'eau, il se fait
du feu; parce qu'il est necessaire de de-
struire auparauant deux qualitez con-
traires, qui sont la froideur & l'humidi-
té, deuant que la forme du feu s'intro-
duise; & pour cet effet, il faut necessai-
rement du temps. Outre cela, si les Ele-
mens purs n'agissoient point dans leurs
propres Spheres, il seroit impossible
qu'aucun mixte s'engendrast; dautant
que ces Elements se ioignât dans la mix-
tion, pas vn ne perdrait ses forces; &
soutesfois il est certain que chaque Ele-

ment les doit perdre par l'actiuité de son contraire : Mais si pas vn n'agit, supposant qu'il est pur, comme il est alors : il faudra que toute mixtion cesse, puisque ce n'est autre chose que l'union de choses qui peuvent estre meslees, & qui après quelque alteration & corruption, se toignent ensemble. Or si les Elemens purs estant venus pour se mesler, ont de l'actiuité, qui t'a dit qu'ils n'en ayent pas dans leurs propres Spheres ? Ce que tu dis est pareillement faux, que ce mot d'Aristote, *Qu'entre les corps simples, il n'y a que le feu qui se nourrisse*, s'entend du feu materiel que nous auons icy bas, puis qu'il est certain que les liures de la generation & corruption, où cette proposition se trouue, sont faits pour traiter des mouuemens & alterations des quatre Elemens purs, & ne point pour parler des Elemens meslez, y des mixtes. Autrement, que les Peripateticiens me disent pourquoy le feu que nous auons icy bas, brule, eclaire, fume, & se nourrit, & non celuy qui est pur ? puis qu'il est certain que les mixtes suivent les mou-

uemens & les qualitez de l'Element qui predomine en la mixtion? & que si l'Element ne les auoit, ils ne se trouueroient pas non plus dans les mixtes?

Le troisieme argument se fonde sur ce qu'il est impossible qu'il y ait aucune flâme, sans qu'il y ait aussi de la fumée, parce que de son essence & de sa nature (comme dit Aristote) ce n'est autre chose qu'une fumée embrasée. Or la fumée a cette propriété, que si elle n'a une cheminée & des soupiraux par où elle puisse s'exhaler, elle estouffe & fait mourir elle mesme la flâme: comme il se void au feu qui s'allume dans une Ventouse, lequel s'esteint en moins de rien, pour n'auoir pas de soupirail. Si donc la Sphere du feu n'est qu'une fumée qui soit allumée, comment se peut il faire qu'elle se conserue sous le concaue de la Lune, n'ayant aucun soupirail? D'autant plus que la fumée n'est autre chose (selon Aristote) que la partie la plus terrestre & la plus aérienne de ce qui brule.

Le quatrieme argument s'appuye sur un dire fort celebre d'Aristote, & qui

est très-vray, que ce monde inferieur se gouuerne par les mouuemens & par les alterations des Estoilles, & des Cieux, particulièrement de la Lune, & du Soleil, sans lesquels il ne sçauroit subsister, ny la terre produire aucun fruit. Que si la Sphère du feu estoit entre le Ciel & l'Air; naturellement ny l'un ny l'autre ne se pourroit faire, parce que les influences froides & humides de l'hiver, ne pourroient passer, ny apporter de l'alteration aux choses d'icy bas, d'autant qu'elles auroient auparauant à refroidir & à humecter le feu, & le feu, l'air, & l'air, la terre; Or que le feu monte à de tels degrez de froideur & d'humidité, qu'il refroidisse & n'eschauffe pas, & qu'il humecte, & ne dessèche pas (demeurant toujours feu) ie ne croy pas qu'il y ait aucun Philosophe au monde, qui l'ose soutenir; parce que suivant l'opinion d'Aristote, tous les autres Elements peuvent deuenir comme estrangers, perdre leurs qualitez premieres, & acquerir celles qui leur sont contraires, sans se corrompre, horsmis le feu.

Aussi

Aussi dit-il, qu'ils se peuuent tous pourrir, excepté luy seul, dautant qu'il ne peut receuoir l'humidité, & qu'il n'y a point d'autre agent dans le monde, qui soit plus chaud que luy. La terre, encore qu'elle soit froide & seche, se peut eschauffer & humecter, demeurant tousiours terre. L'eau, quoy que froide & humide, peut receuoir tant de chaleur, qu'elle brusle, sans perdre sa nature. Et quant à l'air, nous voyons qu'il est susceptible de toutes les alterations du Ciel, demeurant tousiours air. Il n'y a que le feu seul qui ne peut receuoir aucune alteration, qu'il ne s'esteigne ou ne surmonte la qualité qui l'altere. La mesme difficulté est des influences chaudes & seches, qui pour venir iusques à nous, doiuent eschauffer premierement & dessecher le feu plus qu'il n'estoit, & le feu l'air, & l'air, nos corps. Dire donc que le feu estant pur & en son lieu naturel, peut deuenir plus chaud & plus sec qu'il ne l'estoit, luy qui l'est au souverain degré, c'est vne tres-grande reuerie; car pour acquerir vn degré de chaleur, il en faut

Aaa

perdre vn autre de froideur, & si le feu estoit chaud au souverain degré, il n'auoit en soy aucun degré de froideur, lors que les influences chaudes passèrent au trauers.

Tout ce que les Peripateticiciens pourroient dire, c'est que les influences changent l'air, & non le feu; ce qui est la pire responce qu'ils scauroient s'imaginer.

Mais puisque nous auons commencé à traiter de cette matiere du feu, il ne fera point hors de propos de l'acheuer, & de détromper les Philosophes naturels de beaucoup d'autres erreurs qui leur sont demeurées iusques icy, touchant cét Element. L'vne desquelles c'est de croire que le feu soit la chose la plus legere qui soit au monde, & de là leur est venuë la fantaisie de le loger au dessus de l'air; & toutesfois si nous y prenons bien garde, nous verrons tres-manifestement que le feu est la plus pesante chose qui soit, ou du moins qu'il est cause que les choses soient pesantes, en consumant pour sa nourriture l'air qui

les rendoit legeres & poreufes ; & qu'il demande feulement de descendre , & nullement de monter.

La premiere raison furquoy ie me fonde c'est que ie voy par experience, que la flame de quelque feu que ce soit, a deux mouuemens naturels, sans lesquels elle ne fcauroit viure vn moment ; l'vn est de rendre en haut , par lequel elle chasse & repouffe hors de soy , les excremens qu'elle fait en se nourrissant ; le second est en bas, pour prendre l'aliment qui est necessaire à l'entretenir. Nul Philosophe naturel ne peut nier ce mouuement ; car si nous prenons deux chandelles, dont l'une soit morte & fumanté encore, & l'autre allumée , & qu'on tienne au dessus , nous verrons manifestement que la flame descendra de la chandelle qui est allumée, par la fumée qui monte , iusqu'à ce qu'elle s'attache à la mèche de celle qui est éteinte. Et si Dieu mettoit vne chandelle allumée sous le concave de la Lune, avec les autres circonstances requises, la flame descendroit de là iusqu'au cen-

A a a ij

tre de la terre, sans aucune violence.

Pour le mouvement qui se fait vers le hault, encore que Galien & les Philosophes naturels, disent que c'est le plus naturel; neantmoins ils se trompent; parce que cette élévation qui se fait en forme de pyramide vers le hault, est propre à la fumée où la flamme s'attache, à cause qu'elle est tres-legere. Ce qui se prouue clairement, en ce qu'à mesure que la fumée diminue, la flamme s'abbaïsse aussi, & se dissipe quant & quant.

Le second argument se tire de ce que nous voyons par experience, que tous les mixtes où le feu prédomine, sont tres-lourds, & pesent beaucoup plus que les plus terrestres. Qu'ainsi ne soit, que les Peripateticiens fassent vne reueüe parmi tous les mineraux & feux potentiels, (comme les appellent les Medecins) & ils trouueront qu'ils bruslent comme du feu, & qu'ils pesent beaucoup en petite quantité. Et si le feu estoit si leger qu'ils disent, sans doute que les mixtes où il prédomine, le seroient aussi, ce qu'on ne peut nier: parce que les mix-

rès où l'air prédomine, nagent sur l'eau, à cause de la legereté de l'air. Aristote apporte les arbres pour exemple, du nombre desquels il excepte l'Ebene noir, qui pour manquer d'air, & auoir beaucoup de terre, enfonce dans l'eau. Quelle raison y auroit-il donc que le feu estant plus leger que l'air, les mixtes où il y a beaucoup de feu, entraissent si tost dans l'eau, & non point ceux où l'air prédomine?

Le troisieme argument, c'est de voir avec quelle vitesse vne exhalaison chaude & sèche (comme est la fumée) monte en haut, & avec quelle violence elle vient à descendre, si elle s'allume & devient feu. Autrement, que les Peripateticiens me disent de quelle sorte, & de quelle cause materielle se forme le tonnerre, & nous verrons clairement comme le feu est bien plus pesant que leger. La cause materielle d'où se fait le tonnerre (dit Aristote) c'est vne exhalaison chaude & sèche, de la nature de la fumée, & qui par sa legereté est montée en haut, & se meslant avec les nuës, par

Aaa iij

le moyen de l'antiperistase, & du mouvement, s'est convertie en feu. Cela estant ainsi, comment est-il possible que l'exhalaison qui par sa legereté est montée en haut; après qu'elle est allumée, & deuenüe feu, descende, & descende avec vne telle furie & impetuosité, qu'elle fende vne tour par le milieu: ayant deux causes pour monter en haut, & n'en ayant aucune pour descendre? A cecy pourroient respondre les Peripateticiens (encore que fort mal) que cette descente du tonnerre est violente, & causée par l'expulsion de la nuë où il estoit enfermé. Mais ils ne scauroient alleguer cecy, car au contraire, la nuë empesche qu'il ne sorte, & le tonnerre se trouuant ainsi referré, la deschire, & s'en va; Mais s'il est vray que l'exhalaison deuenüe feu, est si legere, pourquoy la nuë n'est-elle pas rompüe par en haut, estant en cet endroit là plus mince? Et si le tonnerre sort par en haut, pourquoy ne monter il pas à la sphere du feu, & & n'y demeurer il pas, puisque c'est là son lieu naturel?

De moy, ie ne puis comprendre, comment la nuë, qui est vne vapeur si douce, donne vn si furieux coup à l'exhalaison enflammée, qu'elle la fasse descendre & entrer iusques à six ou sept brasses dans terre; parce que comme ce qui est pesant, n'a & ne peut auoir de soy qu'un seul mouuement, qui est vers le centre de la terre; ainsi ce qui est leger, s'élance en haut, & rien ne le scauroit pousser en bas. De sorte qu'il y a trois causes pourquoy le tonnerre doit monter en haut; La premiere, l'exhalaison; la seconde, le feu; & la troisieme, la nuée; & il n'y en a pas vne pourquoy il doive descendre. Ce qui me fait croire (iusqu'à ce que j'aye trouué quelqu'un qui me de- trompe) que le feu est plus pesant que la terre, & que son lieu naturel, c'est celuy que ie vay dire.

Quant au troisieme point, qui estoit de monstrier que la sphere du feu, estoit naturellement au centre de la terre, on le peut fort bien inferer de la preuue que nous auons faite, que le feu est la plus pesante chose du monde. D'autant plus

A a a iij

tost encore, si nous considerons comme les
 choses vont bien quand nous mettrons le
 feu en ce lieu-là. & combien d'inconue-
 niens sont venus de l'auoir placé dans le
 contaue de la Lune. La nourriture du feu,
 l'expulsion de la fumée, les impetuositez
 & les efforts dont nous auons parlé, se font
 par ce moyen, sans qu'on puisse rien objec-
 ter cōtre: pour ce que le feu a la vertu d'ex-
 tirer à soy toutes choses; & que les cauitéz
 de la terre sont pleines d'air & d'eau. Ayāt
 ensemble avec soy ces trois Elements, (la
 Terre, l'Eau, & l'Air) il les mesle aisément,
 les cuit, & les altere; & fait d'eux vn ali-
 ment pour se maintenir, (comme sont le
 souffre, & le salpestre) & a de grandes
 voyes & soupiraux, par où il peut chas-
 ser la fumée, & se faire du vent. Dequoy
 font soy les forges de Vulcain à Pouzzol,
 près de Naples, où l'on void comme des
 lacs, & des montagnes de feu, depuis la
 creation du monde; & de la mesme sorte
 qu'on void ceux-là, il y en peut auoir
 beaucoup d'autres dans le circuit de la ter-
 re, où le feu s'entretient de mille especes
 de mineraux propres à le nourrir. Or des

moyens dont se sert ce feu pour se nourrir & entretenir icy bas au dehors ; nous pouvons aisément comprendre ce qui se passe dans les entrailles de la terre ; car pour moy, ie ne doute nullement, que ces montagnes & lacs de feu ne soient de mesme genre que l'autre, & peut-estre sont-ce ses souspiraux.

La seconde raison qui m'inuite, voire m'oblige à mettre la sphere du feu au centre de la terre, c'est de voir comme tout ce que l'Eglise Catholique nous enseigne du feu d'enfer, s'accorde bien avec cette opinion : Duquel feu tous les Theologiens affirmēt, qu'il est de mesme genre, & qu'il a toutes les mesmes qualitez que le nostre d'icy bas ; & que Iesus-Christ descendit aux Enfers, où estoit ce feu. Mais il n'est pas croyable que Dieu l'ayant créé tres-leger (parce que telle estoit sa nature) il luy fist cette violence, de le retenir au centre de la terre, si son lieu propre auoit esté dans le concaue de la Lune, où Dieu pouoit tourmenter les Ames & les Démonz, aussi facilement qu'au centre de la terre : attendu principalement qu'il

le créa dès le premier iour de la constitution du monde, auquel iour il' departit à chaque Element, son lieu naturel, sans en contraindre pas vn. Et que Dieu ait créé la sphere du feu, d'abord qu'il commença de former cette machine ronde que nous voyons, c'est vne chose qu'on ne peut nier, si l'on prend garde à ces mots, *Allez maudits au feu eternal, qui est préparé au Diable, & à ceux qui l'ont suivy, des l'origine du monde.* La Foy nous enseigne aussi, que le monde doit finir par le feu, selon ces paroles, *Qui doit venir iuger les viuans & les morts, & le siecle par le feu.* Et cela s'enluit euidentement des fondemens de cette opinion; parce que la terre estant d'vne nature finie, & les autres Elements aussi, & l'actiuité du feu, infinie, & qui tire tousiours pour la nourriture quelque chose d'eux; qui ne scauroit se repater; il faut de necessité que tout vieane à estre consumé par luy, suivant cette maxime, *Que tout ce qui est finy se dissipe & s'épuise à la fin, en ostant tousiours quelque chose de finy.* l'ay dit que l'actiuité du feu estoit infinie, d'autant que si on luy fournit tous-

jours des matieres combustibles, il durera éternellement sans s'esteindre. Et c'est ce que le Sage a dit, *Que le feu ne dit jamais, c'est assez.*

Cecy donc supposé, que Dieu créa la Sphere du feu, & qu'il la plaça au centre de la terre, & qu'elle a besoin de nourriture; on peut donner vne response claire & vraye, à vn Probleme assez commun, auquel nul Medecin, ny Philosophe naturel, n'a peu respondre iusques icy, encore qu'ils y aient essayé; qui est, de sçauoir pourquoy les puyx sont froids en Esté, & chauds en Hyuer? Aristote & tous les sectateurs disent, que durant l'Esté, le froid fuit la grande chaleur du Soleil, & pour estre plus en seureté, se retire dans les puyx, & dans les lieux sousterrains, où rencontrât l'eau, il la refroidit: & que la chaleur fait la mesme chose, fuyant son contraire durant l'Hyuer. Cette response non seulement est fausse, mais elle contredit aussi entierement à la doctrine du mesme Aristote, & ie m'estonne comment Galien expliquant ces aphorismes

d'Hippocratè, *Que les dedans des corps sont tres-chauds, & par l'Hyuer, & par leur propre nature*, le cite pour preuue, admettant cette responce pour tres veritable. Il faut donc sçauoir, qu'entre les cinq sens exterieurs, le toucher (ce dit Aristote) est necessaire à la vie de l'homme, & des autres animaux; & que les autres quatre sens ne leur seruent que d'ornement, & de plus grande perfection; parce que sans le goust, l'odorat, la veüe, & l'ouye, nous voyons que l'homme peut viure, mais non point sans le toucher, dont la charge (ce dit Aristote) c'est de connoistre ce qui est nuisible pour le fuyr, & ce qui est profitable, pour le suiure. Ce qu'il me semble que feroient le froid, & le chaud, sans auoir ny la faculté du toucher, ny connoissance animale quelconque. La seconde chose contredit à vn autre principe d'Aristote fort celebre parmy les Peripateticiens, qui est, que l'accident ne peut passer d'un sujet à l'autre, sans se corrompre. Or est il que leur responce admet que le froid (connoissant qu'en Esté

la chaleur qui est son contraire, arrive) va fuyant par l'air deuant luy, iusques à ce qu'il soit entré dans vn puy, & delà dans l'eau, pour estre plus en seureté. La troisieme chose contredit à vn principe de Philosophie, qui est, que deux contraires joints en vn mesme sujet, se relaschent l'un l'autre, & dans l'opinion d'Aristote, il faut admettre par force, que le chaud ou le froid se rendent plus forts, leur contraire suruenant, & sans qu'il precede aucune antiperistase. Galien a tasché pareillement de respondre à ce Probleme, n'estant pas content de la doctrine d'Aristote, de sorte qu'il a dit que l'eau des puyx demeure tousiours dans vne mesme temperie, mais qu'à cause que nous la touchons d'un attouchement diuers, en Hyuer, elle nous paroist chaude, & froide, en Esté; Ce qu'il prouue par vn exemple assez familier, en disant que si l'homme pisse dans le bain, son vrine le morfond, & hors du bain, l'eschauffe. Mais cette response contredit à sa propre doctrine; pource que expliquant cet aphorisme,

Que les parties interieures du corps sôt tres chaudes en hyuer, & au Printemps, il dit que reellement nous auons plus de chaleur en hyuer, qu'en Esté, comme le mesme aphorisme dit: Et les bonnes fontaines, ce dit Hippocrate, doiuent estre froides en Esté, & chaudes en hyuer, & les mauuaises, suiuent la saison, sont chaudes en Esté, & froides en hyuer. Ce que l'experience nous montre euidentement, si nous plongeons la mesme main dans deux puits, dont l'un soit profond, & l'autre ne soit qu'à la surface de la terre; car nous trouuerons que l'eau du puits profond, est plus froide en Esté, & que l'autre est chaude; Or ce que l'experience nous apprend, doit passer sans replique.

Hippocrate a mieux respondu à ce Probleme que Galien, & a plus approché de la vraye solution, disant, qu'en Esté, la terre est fort ouuerte & comme deuenue vne esponge par la grande chaleur du Soleil, qui tire & appelle à soy l'air renfermé dans les cautez de la terre; lequel en sortant, par son mouue-

ment refroidit l'eau, comme si c'estoit par quelque éuentail. En Hyuer, il arriue tout le contraire, d'autant que par la grande froideur de la saison, les pores de la terre se resserrent, & l'air demeure dedans en repos & sans se remuer. Combien il importe que l'eau & l'air soient agitez, pour se refroidir, & qu'ils soient en repos, pour s'eschauffer; le mesme Hippocrate le prouue, par l'experience de deux puits également profonds: Car il dit que le puits fort fréquenté a vne eau froide, & que celuy qui n'est pas si hanté, l'a chaude.

Mais la vraye responce à ce Probleme, c'est que de la nourriture du feu qui est au centre de la terre, se leuent quantité d'exhalaisons & fumées chaudes & seches, lesquelles en Esté, parce que la terre est ouuerte (comme dit Hippocrate) sortent dehors, sans se tenir dans les cautez de la terre; & comme l'eau est froide de sa propre nature, elle conserue sa froideur, n'ayant rien qui l'eschauffe. En Hyuer, il arriue tout au rebours, car à cause que la terre est resserree pour la

grande froidure du temps) ces fumées demeurent dans les cauités, où l'eau se trouue, qui s'eschauffe par ce moyen: comme nous voyons qu'en bouchant le haut de la cheminée, toute la maison se remplit de fumée & de chaud, & que si on le débouche, elle reprend sa fraîcheur ordinaire.

Le quatriesme point principal, estoit que le feu se trouuoit en la generation & conseruation de l'homme, sans descendre du concaue de la Lune, ny monter du centre de la terre, ny entrer par le poux & par la respiration, comme veut Galien. Pour laquelle chose il faut sçauoir que la chaleur naturelle de l'homme n'est pas vn accident de ceux qui se mettent dans le predicament ny sous le genre de la qualité; mais que c'est vne flâme de feu formel: tout de mesme que la flâme d'une chandelle, ou d'une torche ou flambeau allumez: d'autant que les mesmes diligences se doiuent apporter pour conseruer la vie de l'homme, que pour tenir vne chandelle allumée sans qu'elle s'esteigne. La chandelle,
à le

à le bien considerer, a besoin de quatre choses : La premiere, c'est le suif ou la cire pour l'entretenir : la seconde, vn soupirail pour chasser les fumées : la troisieme, qu'un air froid soit introduit, & souffle moderément : la quatriesme, que l'air ne soit pas agité avec trop de vehémence. Si l'une de ces conditions là manque, la flamme s'esteint incontinent. Nostre chaleur naturelle a justement besoin de ces mesmes choses ; de laquelle Galien a dit, qu'elle se conserve par deux mouvemens ; l'un qui tend en bas pour prendre son aliment, & l'autre en haut, pour chasser de soy les fumées & les excremens qui proviennent de sa nourriture. Elle a aussi besoin qu'il entre un air froid, qui ramasse & resserre la flamme, & que cet air souffle moderément, de peur qu'il ne la dissipe. Pour cecy, il n'estoit pas necessaire que Galien le dist : car nous voyons par experience, que quand le sang vient à manquer, la chaleur naturelle s'esteint, que pressant la bouche d'un homme, il étouffe, que s'il est mis dans des estuves fort

B b b

chaudes, à faute d'un air froid, il vient à mourir, & que par le grand exercice, & en l'eueuant fort, la chaleur naturelle se dissipe. J'ay dit en l'eueuant fort, parce que quand c'est modérement, cette chaleur s'en allume. Ainsi Aristote, quoy qu'il ne fust pas Medecin, deffend à celuy qui aura la fièvre, de s'exposer en lieu où l'on sente un grand air, d'autant que l'ardeur de la fièvre en redoubleroit. *Le malade qui a la fièvre, doit demeurer en repos, & sans se remuer, autant que faire se peut, car il est certain que le feu s'amortit, n'estant point agité. Qu'il ne s'expose pas au vent, parce que le vent excite le feu, qui de petit devient grand; C'est pourquoy il faut couvrir & cacher le malade, d'autant que si l'on ne donne point d'issüe ny de soupirail au feu, il s'esteindra, & on ne doit rien oster de dessus luy, qu'il n'ait commencé de suer.* Tout ce que dit là Aristote, & ce que Galien a dit de nostre chaleur naturelle, presuppõe que c'est une flame comme celle de la lampe, & non point une chaleur qui soit accidentelle, parce que cette dernière

n'a nul besoin de se nourrir, n'a point ces deux mouuemens d'enhaut & d'enbas, ny n'a que faire d'estre rafraischie par vn air froid, qui au contraire la feroit mourir, & plus on la couuroiroit & tiendroir close, & mieux elle se conserueroit. Mais parce que c'est vne flamme, en luy bouchant ses soupiraux, & empeschant qu'un air froid n'entre ny ne sorte, incontinent elle s'esteint. De sorte que Galien conuaincu par cette experience, a feint comme vne lampe au milieu de nostre corps, brûlante avec sa méche & son huyle, ainsi que nous voyons en celles de dehors. C'est pourquoy il a dit, *Le cœur est comme la meche, le sang, comme l'huyle, le poulmon, comme l'endroit où est l'huyle.*

Je ne me puis tenir que ie ne condamne Galien en passant; de ce que l'opinion de Platon, d'Hippocrate, & d'Aristote, estant que cette flamme qui est dans nous, dissipe & consume pour sa nourriture, nostre propre substance, & humide radical, il a dit, que tous trois se trompoient, poussé à cela par deux ou

Bbb ij

trois raisons indignes d'un si grand esprit. La première est que la chaleur naturelle de quelque chose que ce soit, conserue, maintient, augmente, & perfectionne le sujet où elle est; donc elle ne le corrompt & ne le dissipe pas; parce que c'est là l'effet d'une chaleur estrangere, & non naturelle: la seconde soutient, que si ce qui nous environne, ne dissipoit pas les membres de nostre corps, & que la chaleur naturelle demeurast tousiours au point où elle doit estre, encore que l'homme fust toute sa vie sans boire ny manger il n'en souffriroit aucun déchet ny diminution: la troisieme, que si la chaleur naturelle employoit nostre humeur radicale pour sa nourriture, il s'ensuiuroit, que plus il y auroit de chaleur naturelle, & plus elle nous consumeroit, ce qui n'arriue pas ainsi: car en hyuer elle est fort copieuse, & elle nous consume moins qu'en un autre temps: la quatrième raison est contre ceux qui disent que nostre chaleur naturelle nous consume par accident, & nous conserue par soy & par sa nature. Ce qu'on ne peut affir-

mer, d'autant qu'il n'y a point d'agent qui puisse rien faire par accident, sans faire vne autre chose par soy. mais hormis l'action d'échauffer, cette chaleur ne sçauroit rien faire. Or cela est impossible, parce que nulle chaleur ne peut échauffer sa propre matiere.

Nous respondons à la premiere raison, que les quatre facultez naturelles sont celles qui nous cōseruent, maintiennent, accroissent, & perfectionnent, se seruant de cette flame allumée, avec laquelle elles forment du chyle dans l'estomach, & du sang au foye, & du lait aux mamelles, & de la moëlle dans les os, & de la semence dans les vaisseaux destinés à cela; laquelle diuersité de choses, la chaleur naturelle ne pourroit produire, si elle estoit la mesme dans toutes les parties. Cette flame allumée est le propre instrument des facultez naturelles, parce qu'elle attire, retient, chasse, & separe, avec lesquelles actions elles font ce qu'elles veulent, en le modifiant & determinant. Et se plaindre de ce qu'elle dissipe cependant l'humeur radi-

Bb b iij

cale; c'est comme si le Cuisinier qui appresteroit de bōnes viandes avec le feu, luy vouloit du mal de ce que son bois se consume. La consequence de Galien sans doute est mauuaise, parce que des alimens que nous prenons, il en arriue la mesme chose que de nostre chaleur naturelle, eux mesmes nous tuent, & nous font perdre nostre humeur radicale.

La seconde raison présuppose ce qui est manifestement faux, d'autant que nostre chaleur naturelle a deux mouuemēs dans quelque si grande température qu'on puisse trouuer, l'un en bas pour prendre son aliment, & l'autre en haut pour chasser les vapeurs fuligineuses. Si elle prend donc son aliment, il faut de necessité qu'elle nous consume.

Le troisiēme argument a peu de force, parce qu'encore que la chaleur qu'on en hyuer soit grande, elle est pourtant fort tempérée & modérée; & la cuisson se fait tres-bien avec moderation, & mal avec excez; cōme on void en ceux qui ont la fièvre. Or la chaleur estant tempérée, il faut necessairement qu'elle

consomme peu, & repare beaucoup.

A la quatriesme raison nous respondons, que l'action que fait la chaleur naturelle par soy en nostre corps, c'est de le nourrir, luy, & d'employer l'humide radical pour sa nourriture, à elle, comme font tous les feux du monde; & ce qu'elle fait par accident, c'est d'estre l'instrument des facultez naturelles. De mesme que le feu de la cuisine a pour but principal, de consumer pour sa nourriture, le bois, & le charbon, & par accident, il assaisonne les viandes, avec l'industrie du cuisinier.

Retournant donc à nostre premier point, nous disons, que les choses animées ont formellement vn feu en leur mixtion, de sorte qu'elles n'ont point besoin qu'il entre de dehors par le poux, ny par la respiration, comme a dit Galien. Or en faisant que le feu soit au centre de la terre, les mixtes inanimes s'engendrent fort aisément, parce que où le feu n'arriue pas, la chaleur y paruiet, & où la chaleur ne paruiet pas, la fumée y va; laquelle estant retenue

Bbb iiij

dans les concaitez de la terre, se tourne facilement en feu, comme quand elle est renfermée dans les nuées, & ainsi le feu ne manque iamaïs lors qu'il en est besoin. Pour les choses animées, il sembloit plus difficile de donner à entendre, quand, & comment les quatre Elements entrent en leur composition, parce que l'experience nous monstre, que l'homme se fait immédiatement de semence, & que dans le ventre de sa mere, il n'y entra iamaïs ny terre, ny eau, ny air, ny feu; & si nous voulons scauoir les principes de la generation de la semēce humaine, c'est sās doute, qu'elle a esté faite de sang, & le sang, du chyle, le chyle, du pain, & de la viande que nous māgeons. Que si nous voulons examiner dequoy le pain est composé, nous trouuerons qu'il a esté fait de farine, que la farine a esté faite de froment, & le froment, d'un tuyau, & le tuyau, d'un autre grain de fromēt qu'ō auoit semé; et quelques tours & retours que nous fassions dans la generation & nutrition des mixtes animez, nous deuons tousiours com-

mēcēr & aboutir à la semēce, & non point aux quatre Elemens; qui est à la lettre ce qu'a dit la Sainte Escriture, *Que la terre pousse vne herbe verdoyante, & qui produise sa semence, & des arbres qui engendrent des fruiçts selon leur espece, & dont la semence soit renfermee en eux-mesmes sur la terre.* Galien respond à cette difficulté, disant, que les plantes s'entretiēnent immediatement des quatre Elemens, terre, eau, air, & feu; parce qu'elles ont de forts estomachs pour les alterer, & les cuire, & les ayant ainsi preparez, elles les dōnent aux animaux parfaits à manger, (à la façon de celuy qui cuit, & rostit la viande, afin que nostre estomach la puisse mieux digerer) mais parce que les plâtes n'ont ny poux ny respiration, il n'a peu comprendre comment le feu se trouuoit en la nourriture & generation des plantes, & de leur semence: Et les mixtes inanimez luy ont encore donné plus de peine. Pour l'éclaircissement dequoy, il faut sçauoir, que le moyen dont se sert la Nature pour assembler les quatre Ele-

mens en la génération de tous les mixtes, inanimez, & animez, & pour engendrer vn feu essentiel & formel, sans qu'il descende du concaue de la Lune, ny qu'il môte du centre de la terre, c'est la putrefaction par où passent les choses deuant que d'estre tout à fait corrompues. C'est par elle que se dissout le meſlange des quatre Elemens, & que chacun demeure à part. Les Medecins & Philosophes naturels admettent cecy sans aucune difficulté; car par le moyen de la putrefaction, les choses perdent la maniere d'estre & de substance qu'elles auoient auparauant, & de séches, (dit Aristote) elles deuiennent humides, & de froides, chaudes. La façon dont se pourrissent les choses (selon le mesme Aristote) c'est quand la chaleur de ce qui les enuironne, est plus grande que la chaleur naturelle de ce qui se pourrit; car alors cette chaleur qui enuironne, tire l'autre pour soy, & la détache du ſubjet où elle estoit, & où elle tenoit liez les autres Elemens en la mixtion. De cette alteration donc, se leue vne chaleur

qui s'augmente tousiours, iusqu'à ce que se forme vne flame de feu, qui brûle & embraze aussi biẽ que si elle estoit descẽduẽ du Ciel. Ce que Galien prouue par quantité d'exemples, & particulieremẽt il raconte qu'un tas d'ordure de pigeons vint à se pourrir, le Soleil ayant donné beaucoup de iours dessus, & vint à s'allumer si viuement, qu'il brûla la maison où il estoit.

La putrefactiõ est vne chose si necessaire pour les ouurages de la Nature, que si elle n'a precedé, il est impossible qu'il s'engendre rien de nouveau ny que rien se nourrisse ny s'augmente. Si la semence de l'homme ou de quel que autre animal ou plante que ce soit, demeure mille ans dans le ventre de l'animal ou de la terre, sans se pourrir, rien ne s'engendrera; parce que cette sorte de substance, qui est bonne pour la semence, est mauuaise pour les os & pour la chair de l'homme. Et de reuelir vne autre sorte de substance, sans que premierement les Elements qui estoient dans la semence, se desprennent, se messent & recuisent

vne autrefois, c'est vne chose qui ne peut estre. A laquelle philosophie l'Euangile faisant allusion, a dit : *Que si le grain de froment qui tombe en terre, ne meurt & ne se pourrit, il demeurera seul.* Quand Dieu crea le monde (dit le texte sacré) il couvrit la terre d'eau, & après qu'elle eust esté bien abreuvée, il la descouvrit, afin que le Soleil la pourrist par sa chaleur, & que de là putrefaction, il sortist vne vapeur deuenue feu, dont l'homme fut composé, & les autres animaux & plantes, & ainsi *limon* (qui fut la matiere dont Adam fut composé) ne veut dire autre chose que *de la terre detrempée d'eau & pourrie.* Combien la terre se rend féconde, quand elle a esté couverte d'eau, & qu'on la descouvre bien-tost apres, & qu'on attend qu'elle se pourrisse par le moyen de la chaleur du Soleil, deuant que l'on seme, Platon le remarque en considerant la grande fertilité de l'Egypte, à cause des inondations du Nil. Le Paradis terrestre auoit la mesme fécondité, pource que de temps en temps prefix, sortoient

de leur lit, ces quatre fleuues qui cou-
uroient la terre, laquelle, comme ils
estoit retournez dans leur canal, se
pourrissoit par le moyen de la chaleur
du Soleil, & ainsi cette terre deuenoit
elle fœconde. Dans la nourriture que
prepare l'estomach, on reconnoist en-
core plus facilement cecy, qu'en la ge-
neration des animaux & des plantes; car
il est certain que pour faire que la chair
que nous mangeons, puisse nourrir, &
deuenir vn vray aliment, il faut qu'au-
parauant elle se pourrisse, qu'elle perde
sa chaleur naturelle, que la dissolution
de ses Elemens se fasse, & qu'elle passe
par l'operation & entremise de l'esto-
mach, à vne autre forme de substance
conuenable à celle qui doit estre nour-
rie. De cecy est vne preuue euidente, de
voir que la chair mortifiée se cuit plus
viste dans le pot, & dans l'estomach, que
celle qui est fraichement tuée; & dire
que la chair se mortifie, ce n'est autre
chose que dire qu'elle se pourrit, & que
les Elemens se separent de leur mixtion
& composition. Ce qui nous est encore

clairement démontré par cecy, que quand on a tué quelque animal, bien-tost après il acquiert vn peu de mauuaise odeur, qui va croissant d'heure en heure & de iour en iour, iusques à ce qu'on ne la puisse plus souffrir, & avec cette odeur ie ne sçay quoy de mol & de flétry, qui nous fait assez voir que ses parties se laschent & se separent. Ces rapports qui partent de l'estomach vne ou deux heures après auoir mangé, ne le tesmoignent pas moins, leur puanteur ne se pouuant supporter; quoy qu'au bout de quelque temps, ils ne sentent pas si mauais: Duquel effect la raison est claire, en supposant la doctrine que nous prouuons, parce que quand ils sentent si mauuais, c'est que les viandes sont sur le point de la putrefaction, & quand ils ne sentent plus mauuais, c'est qu'elles sont sorties de cette putrefactiō & sont passées à vne parfaite concoction; dans lequel changement (ce dit Hippocrate) les choses pourriés perdent leur mauuaise odeur. Les ordures & les excremens de l'homme sain & temperé, sentent mauuais par

cette meſme raiſon; dautant qu'au point de la putrefaction, la nature a tiré des viandes, ce qui eſtoit bon pour la nourriture & l'a cuit & alteré; & pour les exciemens, parce qu'ils n'eſtoient pas propres à cuire, elle les a laiſſez à l'heure de la putrefaction avec vne concoction legere, laquelle à cauſe qu'elle eſt imparfaite, n'a peu les exempter de ſentir mauvais. D'où l'on entend clairement que la premiere action d'un bon eſtomach, (depuis qu'il a receu les viandes) c'eſt de ſ'employer à leur putrefaction, & à tirer dehors par force leur chaleur naturelle, comme les environnant d'une chaleur plus puiſſante, & incontinent les meſler & les cuire conformement à la ſubſtance dont il a beſoin. Ce que la philoſophie naturelle admet tres volontiers, car il eſt impoſſible que les choſes naturelles paſſent d'une eſpece à l'autre, ſans que la corruption ait precedé.

Par ce moyen nous auons accompli noſtre quatrieſme point principal, puis qu'il eſt certain que de ce qui ſe pourrit ſe ſouſleue vn feu & vne chaleur, afin

qu'une autre chose s'engendre ; sans qu'il soit besoin que le feu ny la chaleur viennent d'une sphere inferieure ou superieure.

Mais devant que d'en venir à nostre dernier point, ie ne puis m'empescher que ie ne condamne une opinion d'Aristote, qui est contraire à la doctrine que nous avons apportée, & hors de toute raison & experience. Il dit que les viandes qui se cuisent dans l'estomach, se cuisent par leur propre chaleur naturelle, & non par celle de l'estomach : Mais suivant ce que nous avons dit, la premiere chose que l'estomach fait des viandes, c'est de les pourrir & de leur oster leur chaleur naturelle. La raison surquoy se fonde Aristote, c'est de voir par experience, que les fruidts qu'on cueille des arbres, pour les laisser meurir, se cuisent & se meurissent par leur propre chaleur, & non par celle de l'arbre d'ou l'on les a detachez : Et le vin nouveau boust & se fait avec sa propre chaleur, & non avec la chaleur de la cuue, & la semence se cuit dans la matrice, & d'elle se

se forment les parties du corps humain qu'on appelle Spermatiques, & non par la chaleur de la matrice. Or puisqu'il est de l'essence de la concoction, qu'elle se fasse de sa propre chaleur naturelle, & non d'une chaleur estrangere, il faut estendre cecy à toute sorte de concoctions.

A cela l'on respond par ce principe du mesme Aristote qui dit, *Que tout ce qui est men, doit estre men d'ailleurs.* Quand le vin nouveau & l'huyle bouillent, & que les fruits cueillis de l'arbre se meurent, il est certain que l'un & l'autre se fait par la vertu & par la chaleur de l'arbre où ils estoient auparavant; parce que l'ame vegetative, & ses facultez naturelles, sont fort diuisibles, & demeurent encore beaucoup de iours sans se perdre, depuis qu'elles sont separées de l'arbre; & le raisin emporte quant & soy la peau, le pepin, la raffe, avec leur chaleur naturelle; car toutes ces choses ont une ame vegetative, ou bien une vertu impressée de la vigne, par le moyen de quoy le vin nouveau bout ny plus ny

C c c

moins qu'à la flèche se meut par la vertu que l'arbaleste luy a imprimée, & non par la sienne propre. Cecy sçauent fort bien ceux qui font le vin, qu'après qu'on aura ietté dans la cuue des rapes qui n'auront pas esté trop foulées ou qui seront presque entières, le vin en viendra à boüillir avec plus de furie. Les viandes se cuisent dans l'estomach par le moyen de cette flame de feu que nous auons dite, laquelle est dependante de la substance de l'estomach, comme la flamme de la lampe dépend de la meche; C'est elle qui se meslant parmy les viandes, les liquefie, les diminue, les subtilise, en fait la mixtion & les cuit, aidée, & modifiée, par l'industrie des quatre facultez naturelles. Ainsi difons nous que l'essence & raison formelle de la concoction, n'est pas que la chose se cuise avec sa chaleur naturelle, mais avec vne chaleur estrangere, modérée & temperée: ce qui se prouue clairement en parcourant toutes les especes de concoction, qui sont comprises en ce qui se *meurit*, ce qui *bouillit* & ce qui *rostit*. Ce qui meurit les fruits,

c'est la chaleur de l'arbre & celle du Soleil ; ce qui cuit la viande dans le pot , ce sont trois chaleurs, l'une qui est au feu, l'autre qui est reçue dans la substance du pot, & la troisieme qui est dans l'eau qui touche immédiatement la chair. Ce qui rostit la viande, c'est la chaleur du charbon. Ce qui cuit les viandes dans l'estomach, c'est la propre chaleur naturelle de l'estomach. La raison qui a forcé Aristote de dire que les choses se cuisent par leur chaleur naturelle, ça esté de voir bouillir le moust dās la cuue, & deuenir du vin estant separé de la vigne, & s'il eût pris garde que dās les veines il se fait du sang par la vertu enuoyée du foye, quoy qu'esloigné, il eut compris que le moust bout dans la cuue par la vertu concoctrice de la vigne & par sa chaleur naturelle, lesquelles il apporta quant & soy, lors qu'on le separa de la vigne; parce que *tout ce qui est meu, doit estre meu d'ailleurs.* De laquelle proposition & vray principe, Aristote se voyant conuaincu, il est venu à confesser ce que j'ay prouué; Ainsi a t'il

C c c ij

dit, *Que la concoction des viandes dans le corps, estoit semblable à ce qui boult, puis que elle se faisoit par la chaleur du corps dās l'humide & le chaud.*

Quant au cinquiesme point principal, S. Thomas dit, qu'il ne s'est point fait d'expresse mention ny de l'air, ny du feu, en traitant de la creation des choses; parce que Moyse escriuoit cela pour vn peuple grossier & sensuel, & que ces deux Elements ne sont pas apperceus de telles personnes. Par la mesme raison, il n'a point fait expresse mention des Anges dans pas vn de ses chap. Platon (comme rapporte S. Augustin) par le mot *Ciel*, a entendu le feu, dautant qu'il a creu que le Ciel estoit de feu. *Rabbi Moyses* dit que par ce mot *tenebres*, s'entend le feu, lequel dans sa propre Sphere ne rend point de clarté. *Caietan* respond que par l'abyssine dōt parle Moyse, il a entendu le feu, & l'air, qui sont des corps diaphanes, & qui sont trāsparens par le moyen de la lumiere, mais obscurs sans elle, & qu'à cause de cette obscurité, il les a nommez, *abyssmes*. D'autres disent que Moyse a fait men-

tion de l'air par ces paroles, *Et l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux.* Or que l'air s'appelle l'Esprit de Dieu, ils le prouuent clairement par ce passage du Pseaume de Dauid, *son esprit soufflera, & les eaux couleront:* parce qu'encore qu'il soit vray que toutes les choses créées dâs ce monde, viennent de Dieu, & qu'il soit leur maistre absolu, suiuant cecy, *la terre & toute sa rondeur & plenitude est à Dieu;* Neantmoins la saincte Escriture en appelle quelques vnes plus particulièrement à luy que les autres, qui sont les plus grandes, ou celles dont il se sert le plus; Ainsi dit elle, *les montagnes de Dieu,* & l'Euangile nomme Capharnaum, *citê de Dieu,* & non pas Nazareth d'où il estoit né, parce que en ces lieux-là se deuoit dauantage accomplir sa volonté. On pourroit dire la mesme chose de l'air, d'autant que c'est par luy que Dieu gouuerne toutes les choses d'icy bas; c'est pourquoy Hippocrate a dit, *L'esprit c'est à dire l'air, est cause de l'Hyuer & de l'Esté; de l'Hyuer, estant froid & espais; de l'Esté, estant doux & tranquille, & de plus,*

C c c iij

les influences du cours du Soleil, de la Lune, & de tous les Astres, se communiquent à nous par le moyen de cet Esprit. D'autres disent que par ces parolles, l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux, s'entend le S. Esprit, lequel soit tousiours avec nous. La raison que ie donneroys pourquoy Moyse n'a point fait de mention du feu dans la Genese; c'est que Dieu ne l'a pas voulu reueler à nos premiers Peres au commencement du monde, parce qu'ils estoient en grace, & il auoit plustost enuie de les flatter & de les réduire contents, que non pas de leur donner de la peine ny de les intimider, en les menaçant d'une prison & d'un tourment éternel & si rigoureux. Ce qui paroist très-clair, si nous considérons que pour le peché qu'ils commirent, ils deuoient aller au feu d'Enfer, dont nous auons parlé, si Dieu ne leur eust pardonné, & cependant la punition ordonnée pour le precepte enfreint ne porte qu'une mort corporelle. Or est il que Moyse voulut représenter les choses dans la Genese, tout de mesme que si Adam n'eût point encore peché.

Entre ces mots, de prudence & de sagesse, pag 689. Et ceux cy qui suivent, Les Perdrix & les Francolins, il y a cecy d'adjousté dans l'autre impression.

MAis il faut choisir du sel qui soit extrêmement blanc, & qui ne sale pas beaucoup, parce que celuy-cy est composé de parties subtiles & fort delicates, & au cōtraire, le noir est fort terrestre & mal temperé, & sale beaucoup en petite quantité. Quels importants effets cause le sel jetté sur les aliments, non seulement ceux que prennent les hommes & les bestes; mais aussi les plantes; Platon l'a remarqué quand il a dit, Que le sel non seulement donne goust & joye au pa'ais, mais dōne vn estre formel aux viandes, afin qu'elles puissent nourrir: Il n'a qu'un défaut, mais qui est tres-grand, c'est que venant à manquer, il n'y a chose créée en ce monde, qui

Ccc iij

puisse tenir sa place. Toutes les autres choses dont l'homme se sert en cette vie, ont leur Lieutenant, s'il faut ainsi dire, quand elles viennent à manquer; le sel est demeuré seul, pour la fin à laquelle il avoit esté créé. Car si nous avons faute de pain de froment, il y en a d'orge, de seigle, d'avoine, & de quelque autre espece; & si le vin nous manque, il y a de l'eau, de la ceruoise, du lait, du citre de pommes, & d'autres fruits: & si nous n'avons point de drap pour nous vestir, il y a des poils d'animaux (dont Dieu reuefit nos premiers Peres, pour les jeter hors du Paradis terrestre) ou bien encore de la toile de lin, de la soye, du chanvre, & autres matieres, Et ainsi si nous parcourons les autres choses, nous trouverons qu'elles ont toutes ce qui peut suppléer à leur défaut, horsmis le sel, qui n'est créé que pour servir luy seul à l'usage auquel nous l'employons. A laquelle propriété nostre Seigneur faisant allusion dans son Etrangile, dit à peu près ces paroles à ses Disciples: *Vous autres Docteurs de l'Eglise, considerez bien*

que vous estes le sel de la terre, & si vous vous perdez, avec quelle autre chose qui tienneli lieu de sel, salerons nous le peuple Chretien? car sçachez qu'il n'y a rien qui puisse suppléer à son défant; Et vn autre Euan-gile demande, Avec quoy salera-t-on le sel? pour leur donner à entendre que si eux qui sont le sel, se perdent & se corrompent, il n'y a aucune autre chose qui les puisse saler eux-mesmes: comme s'il eust dit; Qui pourra trouuer un remede à l'Enchanteur? L'Euan-gile pouuoit dire; vous estes le pain de froment de mon Eglise, pour subuenir, & administrer l'aliment spirituel, & la doctrine aux Fideles, & si vous vous perdez vous mesmes, de quelle autre chose sustenterons nous le peuple? Ils eussent peu luy respondre, de pain d'orge, (comme vous auez fait au desert) Mais parce que le sel n'a rien qui puisse tenir sa place, Dieu l'a pris & choisi, pour faire cō-prendre aux Apostres quel estoit leur de-uoir. Les Medecins disent. Que tout sel generalement eschauffe, dissoud, resserre, desseche, ramasse, & espaisit la substance

des corps auxquels on l'applique. Lesquelles proprieté doit aussi auoir celuy qui sera le sel de l'Eglise, & tels effets doit produire en l'Auditoire Chrestien celuy qui sera bon Predicateur : Sinon, que celuy qui aura vn peu d'esprit, parcoure toutes ces proprieté, & il verra combien c'est à propos, que Dieu appelle les Predicateurs du nom de Sel.

Mais les Philosophes naturels, ny les autres qui ont recherché les proprieté de ce mineral, n'ont point pris garde à vne chose, qui est que si nous voulons dessaler en peu de tēps ce qui est fort salé, jettant du sel dessus en certaine mesure & quantité, & iusqu'à vn certain temps, il vient à se dessaler, & si l'on va plus auant, tout se tourne en saumure. De laquelle chose si quelqu'un veut faire l'expérience, il trouuera que le poisson salé estant mis pour le détremper, dans l'eau de mer, iusqu'à vn certain temps, se dessale plustost que dans l'eau douce. Et si deux morceaux de poisson également salez, sont mis dans deux vaisseaux d'eau douce pour se dessaler, celuy sur

lequel on iettera vne poignée de sel, se dessalera plustost que l'autre. Vn Predicateur qui auroit bon esprit, & plein d'inuention, tireroit de cette propriété vne gentille meditation pour la chaire.

Elisée deuoit estre fondé sur la consideration de toutes ces proprieté naturelles du sel que nous auons rapportées, ou du moins d'une bonne partie, quand avec vn vase plein de sel, il corrigea les eaux venimeuses & mortelles d'un certain pays, & rendit la terre fertile, de sterile qu'elle estoit auparavant. Ce qui est aisé à prouuer si nous demeurons premierement d'accord de trois principes naturels, si vrais, que personne ne les peut nier.

Le premier est, que de quatre assemblages ou cōbinaisons qu'on peut faire des premieres qualitez (chaud & humide, chaud & sec, froid & humide, froid & sec) tous les Medecins & Philosophes disent de la premiere cōbinaison, qu'elle est l'entiere ruine & la perte totale des choses naturelles, parce que le chaud joint avec l'humide dans le subiet qui

nous enuironne, relâche, & affoiblit les Elements qui entrēt en la cōposition du mixte, & les arrache de leur vnion, si bien que chacun (comme dit Aristote) s'en va de son côté.

Le second principe, c'est que toutes les terres n'ont pas la mesme qualité, Les vnes (cōme dit Hipocrate) sont humides, les autres, seiches; les vnes, chaudes, les autres, froides; les vnes, douces, les autres, ameres; les vnes, insipides & aquatiques, les autres, salées; les vnes, crues, & les autres, faciles à cuire, les vnes, aspres & rudes, & les autres, douces. Ce que la Nature n'a pas fait sans dessein, ny par hazard; mais avec beaucoup de prouidēce & de soin, eu égard à la grande diuersité de plantes & de semences qui se deuoient nourrir de la terre, car toutes n'vsent pas d'une mesme sorte d'aliment. Si dans deux pieds de terre (ce dit Hippocrate) on sème des aulx, des laitues, des pois chiches, & des lupins, les aulx tirent de la terre pour leur nourriture, ce qui est d'acre & de mordant, les laitues, ce qui est de doux,

les pois chiches, ce qui est de salé, & les lupins, ce qui est d'amer : Et ainsi il n'y a ny herbe ny plante, qui ne succe de la terre, l'aliment avec lequel elle a de l'amitié & de la ressemblance, & ne laisse le reste où elle ne trouue ny familiarité, ny goust; mais de telle façon, qu'elle ne laisse pas de se seruir & faire son profit des autres différences de terre, d'autant que de toutes ensemble la Nature a fait vn certain preparatif & assaisonnement, qui a en soy le doux, le salé, l'aigre, ou ie ne sçay quoy qui pique, comme le poivre & les espiceries, à la façon de quelque salmigondis, car d'une autre façon aussi l'expérience nous monstre, que plusieurs herbes assemblées (encores qu'elles soient de différente nature) s'offrent leur vertu les vnes aux autres. Ce qu'Hippocrate a voulu dire, est que les laitues tirent de la terre douce quatre onces, & vne dragme, du reste; & les pois chiches, de ce qui est salé, deux onces, & fort peu de l'autre terre, & ainsi de suite, des autres différences. Mais si la terre est fade & sans point de sel, il n'y a aucune

plantē qui s'y puisse maintenir, dautant que l'estre formel des alimens, & ce qui les rend propres à nourrir, vient (ainsi que dit Platon) du sel, & il n'en est pas comme des autres friandises & saveurs exquis, qui reueillent l'appetit pour le récréer, & rien plus, D'où il est certain que les alimens, & les fruits, que la Nature a faits délicieux au goust, ne le sont pour autre cause, sinon parce que la Nature en les formant, leur a donné ce qui leur falloit de sel.

Le troisieme principe, c'est que les plantes ont vn goust, & vne connoissance des alimens qui sont propres à leur nature, & quoy qu'ils soient esloignez, elles les tirent pour soy, & fuyent leurs contraires: Ce que confesse nettement Platon, quand il luy semble impossible, que trois ou quatre alimens differents étant proches de leurs racines; elles choisissent celuy qui leur est le plus familier & le plus conuenable, & laissent les autres, cōme dissemblables & estrangers, & que de ceux qu'elles cuisent & alterent, elles sçachent tirer ce qui est le

plus épuré, & s'en entretiennent, s'éloignent du reste & le repoussent, iusqu'à le chasser mesme hors de leurs corps; laquelle opinion a contenté grandement Galien, de sorte qu'il a dit, *Je loüe Platon, d'auoir appellé les Plantes du nom d'Animaux; car nous ne pouuons pas dire qu'elles attirent le suc qui leur est propre, & le conuertissent en leur substance, que par une certaine iouissance & volupté qu'elles en reçoient*: par lesquelles parolles Galien confesse ouuertement avec Platon, que les plantes ont vn goust, & qu'elles se recréent des alimens qui sont de bonne faueur & conforme à leur appetit, & se fachent de ceux qui sont de mauuais goust, comme si elles estoient de veritables animaux.

Avec ces trois principes, nous pourrons maintenant respondre au miracle d'Elisée, parce que si la terre qu'il corrigea & amanda (iettant du sel par dessus) estoit fade & aquatique, par le moyen du sel, elle deuint sauoureuse & propre à nourrir; & si par la chaleur & l'humidité de l'air (qui estoit dans les cauer-

nes de la terre) les eaux se trouuoient malignes & corrompues) il y fut remedié naturellement avec les qualitez du sel que nous auons dites ; & si la terre estoit infertile pour sa trop grãde quantité de sel , par le moyen du mesme sel semé par dessus, elle vint à se desfler. Le miracle fut, qu'Elisée avec vn seul vase plein de sel, guerist pour ainsi dire, & amandāt vne si grãde abondance de terre & d'eau: cōme il en arriua au miracle du desert, où avec cinq pains d'orge & deux poissons, Dieu repeut cinq mille hommes, & douze corbeilles resterent toutes pleines, auquel fait, la Nature fournit le pain & les poissons; (dont le propre estoit de substanter & de nourrir) & Dieu donna la quantité qui estoit nécessaire pour rassasier,

Entre

Entre ces mots, que de leur entendement ny de leur memoire, pag. 690. & ceux cy qui suivent. Les Poules, les Chappons, &c. cette derniere addition se trouue dās l'impression d'Espagne.

LEs Medecins voyant par experience le grand pouuoir qu'a le temperament du cerueau, pour faire qu'un homme soit prudent & auisé, ont inuenté vn certain medicament composé de telle sorte & pourueu de telles qualitez, qu'estant pris avec la mesure & la quantité qu'il faut, il fait que l'homme raisonne beaucoup mieux qu'auparauant. Ils l'appellent *la confection des Sages*, ou bien la confection d'Anacardes, dans laquelle (comme on apprend par la recepte) entre du beurre frais de vaches, & du miel, desquels deux alimens les Grecs ont dit que quand on en vsoit, ils aiguïsoient fort l'entendement; mais si nous considerons les autres drogues qui la composent, sans doute elles font fort

D d d

chaudes & seiches, & font perdre tout à fait l'entendement & la memoire; encore qu'on ne puisse nier qu'elles ne rendent l'imagination plus viue, pour parler & respondre à propos avec mots aigus & belles comparaisons, pour vser de malice & de tromperie, & qu'elles ne portent la pluspart de ceux qui s'en seruent, à faire des vers, & à d'autres habileté, qui mettent l'esprit de l'Homme en desordre. Or comme le Peuple ne sçait pas distinguer, ny mettre de la difference entre les œures de l'entendement & celles de l'imagination, voyant ceux qui ont pris de cette confection, parler plus subtilement que de coustume, il dit qu'ils ont acquis plus d'entendement; ce qui n'est pas en effet, au contraire, ils ont perdu ce qu'ils en auoient, & recouuré vn genre d'habileté qu'il n'est pas bon à l'Homme d'auoir, laquelle Ciceron a appelée *finesse*, qui est vne science contraire à la Iustice.

Toutes les fois que ie me suis trouué sur ce passage de la Genese, qui dit, *Qui t'a enseigné que tu estois nu, sinon que tu*

*as mangé du fruit de l'arbre, dont ie t'auois
deffendu l'usage? Il m'est venu dās la pen-
sée, que le fruit de cet arbre de science du
bien & du mal auoit cette propriété natu-
relle de dōner plus de connoissance & de
circonspection à celuy qui en mangeoit ;
mais que cette science n'estoit pas bien
cōuenable à l'hōme, & que Dieu ne vou-
loit pas qu'il la possedast, parce que c'e-
stoit vn genre de science, dont S. Paul a
dit, Que la prudence de la chair estoit enne-
mie de Dieu ; Mais considerant que la
saincte Escriture a des sens si profonds,
& que ceux qui sçauent peu, se trom-
pent bien souuent en s'arrestant à la let-
tre ; ie laissois tousiours passer cette pen-
sée, iusques à ce qu'enfin lassé de voir
que cette difficulté me reuinist si souuent
en l'esprit, ie me resolus de lire tout ce
que ie pourrois rencontrer de Cōmen-
tateurs sur ce passage, pour voir si
quelqu'un n'estoit point de mon aduis,
& bien tost apres, lisant dāns les Anti-
quitez de Iosephe, ie trouuay qu'il disoit,
*Que le fruit de cet arbre de science du bien
& du mal, hastoit l'usage de la raison,**

D d d ij

& aiguïsoit l'entendement ; à laquelle propriété ayant égard, on luy donna ce nom, comme à l'autre, celui d'*arbre de vie*, à cause qu'il rendoit éternel l'Homme qui mangeoit de son fruit. Cette explication & opinion n'est point receuë neantmoins de *Nicolas de Lyra* ; luy semblant que le fruit de cet arbre, estant matériel, ne pouuoit agir sur l'entendement humain, qui est tout spirituel. Abulensis n'admet pas absolument l'instance de *Nicolas de Lyra* : mais en distinguant ; Ainsi dit-il, qu'encores que l'entendement humain soit vne puissance spirituelle, & qu'elle n'agisse pas avec vn instrument corporel, avec tout cela l'entendement ne sçauoit rien entendre, qu'en se seruant des autres puissances organiques, lesquelles si elles ont vn bon temperament, aydent fort l'entendement, sinon, elles ne font que le faire faillir. Or est il que le fruit de cet arbre pouuoit introduire vn tel temperament au cerueau, que par là l'homme vinst à en estre plus sçauant. Et que le bon ou mauuais temperament des ali-

mens puisse ayder ou nuire à la sagesse, il le prouue par ce lieu de la sainte Es-
criture, *J'ay fait dessein dans mon cœur de
seurer ma chair, du vin, afin que mon esprit
se porte avec plus de disposition à la sagesse.*
Il cite aussi Aristote dans ses liures de
Physionomie, où il dit, que les altera-
tions que le corps reçoit à cause des ali-
mens que l'homme prend, & du tempé-
rament de la region qu'il habite, & pour
les autres choses qui ont accoustumé
d'alterer & de changer le corps, passent
iusques à l'ame raisonnable; c'est pour-
quoy il dit que les hommes qui demeu-
rent en vn païs extrememēt chaud, sont
plus sages que ceux qui habitent en des
regions fort froides; Et Vegece affirme
que ceux qui habitent soubz le cinquies-
me climat (comme sont les Espagnols,
les Italiens, & les Grecs) sont hommes
de grand esprit, & de grād courage. Sui-
uant cette doctrine, il pouuoit bien estre
que le fruit de cet arbre eût tant d'effica-
ce pour alterer les puissances organi-
ques du corps, qu'elles en seruissent
mieux au raisonnement. Et parce qu'A-

dam estoit tres sage, & n'auoit besoin d'aucune autre science, Dieu establet & luy fit son commandement sur ce fruit, le gardant pour ses descendans; lesquels dans leur enfance, en mangeant de ce fruit, eussent hasté l'usage de la raison. Mais les paroles du Texte ne souffrent point cette derniere explication; car à les bien prendre & considerer, elles veulent dire, que le fruit de cet arbre par sa vertu & efficace, leur ouurit les yeux corporels, & leur apprit ce qu'ils ne sçauoient pas. *Et les yeux de tous les deux furent ouuerts, & à l'instant ils reconnurent qu'ils estoient nuds.* Ce qui se prouue encore plus clairement si l'on pese ces paroles que Dieu dit à l'homme, quand il le trouua si honteux de se voir nud. *Car qui ta monstré que tu estois nud, si ce n'est d'auoir mangé du fruit de l'arbre, dont ie t'auois deffendu de manger.* L'Euesque Nemefius en vn liure qu'il a escript de la nature de l'homme, confesse nettement, que le fruit de cet arbre auoit vne propriété naturelle de donner de la sagesse, & que reellement il apprit à Adam ce qu'il ne sçauoit

point, & que cela ne se trouuoit pas seulement au commencement du monde, lors que les alimens auoient tant de vertu pour alterer le corps humain; mais qu'encore à cette heure, quoy qu'ils soient corrompus par un si long cours de temps, il y a beaucoup de fruits qui le peuuent faire; Et parce qu'il n'estoit pas à propos que nos premiers Peres connussent entierement leur nature, ny les choses dont elle auoit besoin, Dieu attachas son commandement à cet arbre, dont la propriété estoit de jeter l'homme dās le soin du corps, & de le retirer des contemplations de l'ame. Cette explication est conforme à la philosophie naturelle dont nous traitons, car il n'y a point d'aliment (& principalement parmy les fruits, qui sont des alimens qui ont quelque vertu de medecine) qui n'altere le cerueau, suivant ce dire d'Hippocrate, *Que la faculté de l'aliment paruient au cerueau, & il introduit dās l'homme l'habileté que porte le temperament qu'il produit en la teste, comme il en arriue du vin, lequel si l'on le boit en certaine quantité, rend l'homme ingenieux, & si l'on passe plus*

Ddd iiii

auāt, il le rend foû & furieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que le fruit de l'arbre deffendu, donnast immédiatement des habitudes de science (comme a pensé Nicolas de Lira) il donnoit seulement vn temperament accommodé à tel genre de science ; par le moyen dequoy l'homme vient aussi - tost à connoître des choses où il ne songeoit pas. Or que le fruit de cet arbre n'eust la propriété d'ouurir les yeux, & de faire reconnoître ce qu'on ignoroit, on ne le peut nier, puisque le texte dit, qu'en mangeant de ce fruit, *Leurs yeux s'ouurent, & qu'ils s'apperceurent qu'ils estoient nuds.* J'ay dit qu'il auoit la propriété d'ouurir les yeux ; parce que comme nous auons prouué ailleurs, si l'imagination ne preste son assistance aux sens extérieurs, il n'y en a pas vn qui puisse agir, c'est ce qu'a dit Hippocrate ; *Que si l'on fait des choses douloureuses à quelqu'un, comme de luy bruler ou couper la main, & qu'il n'en sente rien du tout, c'est vn signe infailible, que son imagination est distraite en quelque profonde meditation ou resue-*

rié, laquelle imagination comme nous auons dit, si elle ne preste son assistance au toucher & aux autres sens extérieurs, il ne se peut faire aucune action des sens, dequoy no^s pourrions alleguer beaucoup d'exemples, en des choses qui se passent tous les iours parmy nous; mais celuy que Plutarque rapporte d'Archimede nous le fera suffisamment entendre. Cét Archimede estoit vn homme doué d'vne si forte imagination pour inuēter & construire des machines de guerre, que par cette raison il estoit plus redouté luy seul des Ennemis que toute vne armée entiere, & son esprit estoit en vne si haute estime parmy les Romains, que Marcellus tenant la ville de Syracuse assiegée, (où Archimede estoit) deuant que d'y entrer, fit crier par toute son armée, qu'aucun soldat ne fust si osé que de tuer Archimede, sur peine de la vie; luy semblant qu'il ne pouuoit faire voir à Rome vne despoüille plus noble, qu'en y menant vn si habile homme. On raconte donc de luy, qu'il estoit si occupé autour de ses machines, & qu'il auoit les yeux

si fort fichez en terre (où il auoit tracé quelques figures de son inuention) qu'il ne voyoit ny n'oyoit en façon du monde ce qui se passoit dans la ville, à l'heure du combat; Et qu'un soldat Romain s'estant approché de luy, luy demanda si ce n'estoit pas luy qui s'appelloit Archimede, & qu'encore qu'il luy eust fait cette demande plusieurs fois, l'autre ne luy respondit rien [tant ses sens estoient comme plongez ailleurs] & que ce soldat s'offensant de voir un homme si stupide à son aduis, il le tua. Suiuant cecy, il est certain que nos premiers Peres estoient occupez (deuant qu'ils eussent peché) à la meditation & contemplation des choses Diuines, & mesprisoient absolument celles du monde: Et quoy qu'ils marchassent tout nuds, ils ne s'en aperceuoient pas; & nous pourrions dire, qu'ils auoient les yeux clos; parce qu'encore qu'il fust vray qu'ils les eussent ouuerts, & la faculté de la veüe fort saine & entiere, neantmoins à cause que l'imagination estoit diuertie ailleurs & absente, ils demeueroient cōme auçy-

gles[puis qu'ils ne se pouuoient seruir de leurs yeux] Or ce fruit estoit d'une telle vertu qu'il retira l'imaginatiue de sa profonde meditation, & la fit descendre & l'attachâ à la veüe. Ce que signifient clairement ces parolles que Dieu leur dit (si tost qu'ils eurent mangé de ce fruit) *Que penses tu, ô Adâ, qui t'ait appris que tu estois nud, sinon que tu as mangé du fruit de l'arbre que ie t'auois deffendu?* ce que i'auois fait (pouuôs nous adjoûter) pour ton bien & pour ta satisfaction, & parce qu'il n'estoit pas à propos que tu sceusses ce que tu sçais maintenant.

Nous auons remarqué autre part (si ie m'en ressouuiens bien) deux gères de sagesse; l'une qui appartient à l'entendement, sous laquelle sont renfermées toutes les choses que l'homme fait avec droiture & simplicité, sans erreur, sans mensonge ny tromperie : De laquelle sagesse Demosthene loua les Iuges en une Oraison qu'il fit contre Eschines, luy semblant que le meilleur tiltre qu'il leur pouuoit donner, pour gagner leur bienveillance, c'estoit de les appeller *Droits*,

& Simple. C'est ainsi que la Sainte Ecriture a nommé vn homme sage & vertueux comme estoit Iob, *Homme Droit, & Simple*, parce que les cœurs doubles & rusez, ne sont point amis de Dieu. *L'Homme qui a l'ame double, est changeant en toutes ses voyes.* Il y a vn autre genre de sagesse dans l'homme qui appartient à l'imagination, dont Platon a dit, *Que les choses que les hommes font avec embusches & tromperies, & contre ce que leur dictent la raison & la iustice, ne se doivent pas appeller du nom de sagesse, mais bien de finesse, & de ruse.*

Tel fut le discours que fit en soy-mesme cét Oeconome, dont parle saint Luc, quand il dit, *Il y auoit vn certain homme qui auoit vn Recueur, qui fut accusé deuant luy, d'auoir tout dissipé les biens de son Maistre; son Maistre l'appelle, & luy dit, qu'est-ce que i'entends dire de vous? Rendez-moy compte de mon bien que vous auez administré; car vous ne pouuez plus faire cette charge là.* Or le Recueur dit en soy-mesme, *Que feray-ie, si mon Maistre vient à m'oster cét employ? Je ne*

puis labourer la terre, i'ay honte de demander mon pain. Ah, ie sçay bien ce que ie feray ! afin que quand i'auray esté chassé, on ne laisse pas de me recevoir dans les maisons, &c. Par le moyen dequoy il fit vn larcin si plein d'adresse, que le texte sacré dit, *Que le Seigneur loüa l'Oeconomie d'iniquité, d'auoir fait prudemment, parce qu'en effet, les enfans de ce siecle, sont plus auisez que les enfans de lumiere.* Dans lesquelles paroles on remarque deux différences de sagesse & de prudence, l'vne, dit le texte, appartient aux enfans de lumiere; qui est accompagnée de droiture & de simplicité; & l'autre aux enfans de ce siecle; qui n'est, qu'*astuce & tromperie.* Or les enfans de lumiere sont fort peu habiles en la prudence du siecle, & les enfans du siecle, le sont encore moins en la sagesse de lumiere. Tant qu'Adam fut en grace, c'estoit vn enfant de lumiere, & tres-sage en ce premier genre de sagesse; & pour vne plus grande perfection, Dieu l'auoit fait ignorant en ce second genre de sagesse, d'autant qu'elle ne luy estoit pas con-

uenable. Or l'arbre auoit tant de force pour donner la prudence de ce siecle, qu'il fut besoin de luy deffendre l'usage de son fruit, afin qu'il vesquist sans aucun soin des necessitez du corps (comme a dit Nemefius) & qu'il ne s'occupast qu'aux contemplations de l'ame raisonnable.

La difficulté est maintenant de scauoir pourquoy cét arbre fut appelé *l'Arbre de la science du bien*, puisque la prudence & la sagesse qu'il communiquoit regardoit plus le mal que le bien. A cela l'on respond, que toutes les deux sciences sont pour le bien (quand on s'en sert en temps & lieu,) & ainsi Iesus-Christ les recommanda à ses Disciples, lors qu'il les enuoya prescher par le monde, *Voilà que ie vous enuoye comme des agneaux au milieu des loups; Soyez donc prudents, comme des Serpents, & simples, comme des Colombes.* Il se faut seruir de la prudence pour se deffendre des maux qu'on nous peut faire, & non pas pour offenser personne. Outre cecy, les Philosophes moraux disent, qu'une mesme

chōse se peut appeller bonne ou mauuaife, de l'une de ces trois façons; ou comme honneste, ou comme vtile, ou comme delectable; Par exemple, le larcin que fit l'Oeconome, dont nous auōs parle, fut bon, eu esgard à l'vtilité, puisqu'il demeura avec l'argent de son Maistre, & mauuais, entant qu'il fut fait contre la justice, en prenant pour soy ce qui appartenoit à son Maistre.

De ce qu'Adam se cōuurit avec tant de soin, & eut plus de honte de se voir nud deuant Dieu, que d'auoir violé son commandement, nous apprenons que le fruiēt de l'arbre deffendu, luy rendit l'imagination plus viue (de la façon que nous auons dite.) & alors elle luy representa les actions & la fin des parties honteuses. Mais encore que cette exposition soit assez vraysemblable, comme nous voyons, la commune opinion est, que l'arbre de science du bien, & du mal, n'auoit pas receu ce nom là de sa nature, mais seulement à l'occasion de la chose qui suiuit après. Ce qui me semble plus probable.

*Quels soins on doit apporter afin de
conserver l'esprit des enfans, depuis
qu'ils seront formez & nais.*

ARTICLE V.

L'Homme est composé d'une matiè-
re si aisée à s'alterer & si sujette à se
corrompre, qu'il n'a pas commencé de
se former, qu'il vient à se ruiner & à se
destruire, sâs qu'il soit possible d'y appor-
ter le moindre remède: C'est pourquoy
l'on a dit, *Qu'à peine sommes-nous nez, que
nous cessons d'estre*: Si bien que la Natu-
re a fait en sorte qu'il y eust en nous qua-
tre facultez naturelles, *Celle qui attire,
celle qui retient, celle qui cuit, & celle qui
reiette*: Lesquelles en cuisant & chan-
geant les aliments que nous prenons,
viennent à reparer ce que nous avons
perdu de substance, & à en faire succe-
der une autre en sa place. Par où l'on
peut voir qu'il ne servira de gueres que
l'enfant ait esté formé d'une semence
delicate

delicaté, si l'on ne prend garde aux viandes dont il doit vser après. Car depuis que la formation est acheuée, il ne demeure à la creature aucune partie de cette substance spermatique qui entra dans sa premiere composition. Il est vray que cette premiere semence, si elle estoit bien cuitte & bien assaisonnée, a tant de force & de vertu, qu'en cuisant & alterant les viandes, toutes mauuaises & grossieres qu'elles soiēt, elle les ramene à sa substance, & à son bon temperament; mais on pourroit tant vser d'aliments contraires, que l'enfant viendroit à perdre les qualitez louables qu'il auoit receuës de la semence dont il fut formé. C'est ce qui fait dire à Platon, que l'une des choses qui nous met le plus en danger de perdre l'esprit, & les bonnes habitudes, c'est la mauuaise education en ce qui est du boire & du manger. Aussi nous conseille-t'il de donner aux enfans vne viande & vn breuuiage delicats, & de bon temperament, afin que quand ils seront grands, ils sçachent reprouuer ce qui est mauuais, &

E e e

faire choix de ce qui est bon. La raison de cecy est fort claire : car si le cerueau a este composé au commencement d'une semence delicate , & que cette partie qui va tous les iours en déperissant & se consumant , doive estre réparée par les aliments que nous prenons ; il est certain que si ces aliments là sont grossiers & d'un mauuais temperament , & que l'on en vse long-temps , le cerneau se conuertira en la mesme nature ; Ainsi ne suffit il pas que l'enfant ait esté formé d'une bonne semence, mais il faut encore que les aliments dont il se nourrit depuis qu'il est formé & né , soient reueffus des mesmes qualitez.

Quelles sont ces qualitez , il ne sera pas difficile de le trouuer , supposé que les Grecs ayent esté les hommes les plus sages & les plus auisez qu'il y eust iamais au monde ; de sorte que cherchant vne nourriture propre à rendre leurs enfans ingenieux & prudents , il est bien probable, qu'ils ont rencontré la meilleure & la plus conuenable à cet effet ; car si la subtilité & delicateffe d'esprit consiste

à auoir le cerueau composé de parties subtiles & bien temperées; l'aliment qui par dessus tous les autres, sera pourueu de ces deux qualitez, sera celuy dont il faudra vser, pour arriuer à la fin que nous pretendons.

Du lait de Chevres, cuit avec du miel. Galien dit que suiuant l'opinion de tous les medecins de la Grece, c'est le meilleur aliment que l'homme puisse prendre, car outre qu'il est d'une substance tres-moderée, la chaleur n'y excède point la froideur, ny l'humidité, la secheresse. C'est pourquoy nous auons dit vn peu auparauant, que les Peres qui auront bonne enuie d'engendrer vn fils sage, bien fait & de bonnes mœurs, deuoient prendre six ou sept iours deuant que d'auoir affaire à leurs femmes, force lait de chèvre cuit avec du miel.

Mais quoy que cet aliment fust aussi bon que dit Galien, il vaut beaucoup mieux pour l'esprit, que la viande soit de parties subtiles, que nō pas de substance moderée; car plus la matiere se subtilise en la nourriture du cerueau, & plus l'es-

E e e ij

prit en deuient vif & aigu. Et partant les Grecs tiroiēt le fromage, & le mégue ou lait clair (qui font comme les deux Elements plus grossiers du lait) & n'en vouloient que le beurre, dont la nature est toute aerienne. C'est ce qu'ils donnoient à manger à leurs enfants, meslé avec le miel, à dessein de les rendre spirituels & prudents. Et que cecy soit vray, il apparroist clairement de ce qu'en dit Homere.

Outre cecy les enfants mangeront des soupes de pain blanc, cuittes dans de l'eau fort delicate, avec du miel & vn peu de sel: mais au lieu d'huyle qui est mauuaise & nuisible à l'entendement, on mettra du beurre fait de lait de chèvres, duquel le temperament & la substance sont fort propres pour l'esprit.

Toutesfois en ce regime de viure, il se trouue vn inconuenient tres grand; c'est que si les enfants vsent d'aliments si delicats, ils n'auront pas beaucoup de force pour resister aux iniures de l'air, ny pour se deffendre des autres occasions qui ont accoustumé de les faire malades: si bien que pour les auoir sages, on les

rendra mal sains & en estat de ne viure gueres.

Cette difficulté demande de nous, que nous declarions commēt on pourra eleuer les enfans pour l'esprit & pour la sagesse, sans que nostre art soit contraire à leur santé. Ce qui est aisé à accorder, pourueu que les peres vueillent prendre la peine de pratiquer quelques reigles & preceptes que ie diray icy. Et parce que ceux qui sont à leur aise se trompent en l'education de leurs enfans, & que ce sont ces personnes là qui parlēt tousiours de cette matiere; Je veux premierement leur rendre la raison pourquoy, encore que leurs enfans ayent & Maistres, & Gouverneurs. & qu'ils s'employent tout de bon à l'estude des lettres, neantmoins les sciences s'attachent si peu à leur esprit ? & ie leur veux monstrier de plus commēt ils remedi-ront à cela, sans que ny la vie de leurs enfans en soit abbrevée, ny la santé interessée en façon du monde.

Il y a huit choses, au dire d'Hippocrate, qui humectent & qui engraisent
Ecc iij

la chair de l'homme. La premiere, c'est de viure en repos & en vne profonde oisiveté. La seconde, de dormir tout son saoul. La troisieme, de coucher dans vn lit mollet. La quatrieme, de manger de bonnes viandes & de boire de bõ vin. La cinquieme, d'estre bien à l'abry des iniures du Ciel & couuert de bons habits. La sixieme, d'aller tousiours a cheual. La septieme, de n'estre point contredit & faire tout à sa fantaisie. La huitieme, de se diuertir au ieu, chercher ses passetemps, & toutes les choses qui peuuent apporter de la satisfaction & de la ioye. Toutes lesquelles choses sont si manifestement vrayes, qu'encore qu'Hippocrate n'en eust rien dit, personne n'iroit au contraire. On pourroit seulement douter, si les gens qui sont à leur aise, menent tousiours cette mesme façon de viure : mais s'il est vray qu'ils la menent, nous pouuons bien cõclurre que leur semence est tres humide & que les enfans qui en seront engendrez, doiuent necessairement auoir vne humidité superflue, qu'il est besoin de dissiper & de con-

fumer; premierement, parce que c'est vne qualité qui ruine les actions de l'ame raisonnable, & secondemēt, parce qu'au dire des medecins, elle est cause quel hōme vit peu & avec manque de santé.

Suiuant cecy, le bon esprit & la santé confirmée du corps, demandent l'un & l'autre, vne mesme qualité qui est la secheresse. Et partant les preceptes & les reigles que nous auons donnés pour rendre les enfans sages, seruironť aussi pour les rendre bien sains & en estat de viure long temps.

Il faut donc aussi tost qu'est né le fils d'un pere & d'une mere qui sont à leur aise, (attendu que sa chair a plus de froideur & d'humidité qu'il n'est conuenable à l'enfance) le baigner dans de l'eau chaude & salée, laquelle (de l'opinion de tous les Medecins) desseiche & essuye la chair, affermit les nerfs & rend l'enfant fort & robuste, & de plus, ingenieux, en dissipant l'humidité superflue du cerueau, & le deliurant de beaucoup de grandes maladies. Tout au contraire, si le bain est d'eau douce & chaude, à cau-

Ecc iiii

se qu'il humecte le corps, Hippocrate dit qu'il cause cinq maux; *une chair effeminee, une infirmité & imbecillité de nerfs, une lourdisse & pesanteur d'esprit, & d'estre subiet à des pertes de sang & à des défaillances de cœur.*

Que si l'enfant sort du ventre de la mere, avec trop de secheresse, il le faut extrêmement baigner dans de l'eau douce & chaude. C'est pourquoy Hippocrate commande *de lauer long temps les enfans avec de l'eau chaude, afin qu'ils ne tombent pas tant en conuulsion, qu'ils en croissent plus aisément & en deuiennent de meilleure couleur.* Il est certain que cela se doit entendre des enfans qui sortent trop secs du ventre de leur mere, desquels il faut corriger le mauvais temperament par l'application des qualitez cōtraires.

Les Allemans, à ce que dit Galien, auoient accoustumé de baigner leurs enfans dans vn fleuve, aussi tost qu'ils estoient nez; s'imaginant que comme le fer qui sort tout ardent de la fournaise, se rend plus fort & en acquiert vne meilleure trempe, quand on le iette dans de l'eau froide; de mesme l'enfant sor-

tant tout chaud & tout brulant encore du ventre de la mere, en deuenoit plus vigoureux & plus fort, quand on le baignoit dans de l'eau froide. Galien condamne cecy comme vne actiō tres pleine de bestile, & a grande raison, car encore que par ce moyē le cuir s'endurcist & se resserast dauantage & n'en fust pas si facile a alterer par les iniures de l'air; neantmoins on en peut receuoir des incommoditez, à cause des excremens qui s'engendrent dans le corps & qui ne trouuent pas de chemin ouuert pour pouuoir s'exhaler & sortir.

C'est vn bien meilleur & plus certain remede de lauer avec de l'eau chaude & salée les enfans qui ont vne humidité superflue, parce qu'en dissipant cette excessiue humidité, on les en rend plus sains: & en resserant les pores, on fait que ces enfans ne sont pas attrains du mal à la moindre occasion; ny les excrements de dedans le corps, ne demeurent pas si renfermez, qu'il ne leur reste encore des passages ouuerts par où sortir: Et puis la Nature est si puissāte, que si on

luy retranche vne voye publique, elle en cherche vne autre qui luy soit propre. Que si tous les passages luy manquent, elle en sçait faire de nouveaux, par où pouuoir ietter dehors ce qui luy nuit. Si bien qu'à choisir de l'une ou de l'autre extremité, il vaudroit encore mieux pour la santé, auoir le cuir dur & vn peu resseré, que non pas trop mol & trop lâche.

La seconde chose qu'il faut faire, c'est qu'aussi tost que l'enfant est né, on le doit rendre amy des vents, & de toutes les injures & alterations de l'air, & ne le pas tenir tousiours dans vne chambre; car ce seroit le moyen de le rendre lourdaut, flasque, effeminé, de peu de forces; de sorte qu'il viendrait à mourir de bonne heure. Il n'y a rien au dire d'Hippocrate, qui énerue & debilité tât la chair, comme d'estre tousiours en vn lieu tiède, deffendu du froid & du chaud. Et il n'y a point de meilleure recepte pour la santé, que d'accoustumer son corps à toute sorte de vents, chauds, froids, humides, & secs: ce qui fait qu'Aristote demande, pourquoy ceux

qui viuent dans les galeres, sont plus sains, & ont meilleure couleur, que ceux qui viuent en pais marescageux ? & la difficulté s'augmente, quand on cōsidere la malheureuse vie qu'ils mēent, en couchant sur la dure tout vestus, exposez au serain, au Soleil, au froid, & à l'eau, & faisant si mauuaise chere. On pourroit mouuoir la mēme question touchant les Bergers, qui sont les plus sains de tous les hommes : & la raison en est, qu'ils se sont appriuoisez, & ont fait familiarité avec toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'estonne de rien, ny ne trouue rien de nouveau. Tout au contraire, nous voyons chaque iour qu'un hōme qui estudie trop ses aises, & qui craint le Soleil, le froid, le serain, & le vent, en moins de riē est expédié ; à propos dequoy l'on pourroit dire, *Que qui aime trop son ame en ce monde, la perdra*, parce qu'on a beau faire, il n'y a personne qui se puisse entierement exempter des iniures & changemens de l'air : de sorte qu'il vaut bien mieux s'habituer de bōne heure à tout, afin de viure

sans soucy, & ne se pas tenir toujours sur ses gardes. L'erreur du cōmun, c'est de croire que l'enfant viene au monde, si tendre, & si delicat, qu'il ne puisse passer du ventre de la mere, où il y a tant de chaleur, en vn lieu où l'air est froid, sans que cela luy fasse grand tort. Mais en effet on se trōpe, car encore que l'Allemagne soit vn païs si froid, on ne laissoit pas d'y plonger les enfans nouueaux nais, dans vn fleuve, & quoy que ce fust vne action tres-blâmable, neantmoins les enfans ne s'en portoient pas plus mal, ny ne mouroient pas pour cela.

La troisieme chose qu'il faut faire, c'est de chercher vne Nourrice qui soit jeune, d'un temperament chaud & sec, ou bien selon nostre doctrine, froide & humide au premier degré; qui n'ait pas eu toutes ses commoditez, mais qui soit accoustumée à dormir sur le plancher, à manger peu, & à estre mal vestuë; faite à aller au serain, au froid, & au chaud. Celle cy aura vn lait de bonne cōsistence, & habitué aux alterations de l'air, & de ce lait les membres de

L'enfant étant entretenu long-temps, viendront à estre fermes & forts. Que si elle est prudente & auisée, cela seruira de beaucoup à l'enfant pour l'esprit, car son lait sera sans doute fort chaud, & fort sec, par le moyen desquelles qualitez se corrigera le trop de froideur & d'humidité qui pourroient auoir esté tirées du ventre de la mere. Cōbien il importe à la creature pour être forte, de succer vn lait cōme bien essuyé, & biē exercé, cela se prouue clairement par l'exēple des cheuaux, qui étant venus de iumens trauaillées à labourer la terre, en sont meilleurs Coureurs, & plus faits à la fatigue; là où si les cauales qui les portent, sont tousiours en repos & à paître dans vn pré, dès la premiere course ils ne sçauroient plus se tenir sur leurs jambes. L'ordre donc qu'il faut obseruer à l'endroit de la Nourrice; c'est de l'em-mener chez soy, quatre ou cinq iours deuant que la femme accouche; & de luy donner à manger des mesmes viandes dont vse la femme grosse, afin qu'elle ait le temps de dissiper le sang, & les

autres humeurs qui se font faits de la mauuaise nourriture qu'elle auoit prise auparauant, & afin que l'enfant aussitost qu'il est né, succe le mesme lait dont il estoit entretenu dans le ventre de la mere, ou du moins qui soit fait des mesmes viandes.

La quatriesme chose, c'est de ne pas accoustumer l'enfant à estre couché dās vn lit mollet, ny de le tenir trop couuert, ny de luy donner beaucoup à manger; parce qu'Hippocrate dit que ce sont là trois moyens d'essuyer & de dessécher la chair, comme les contraires l'engraissent & l'amplifient. Et si l'on fait tout cela, on eleuera vn enfant de grand esprit, fort sain, & qui vivra longues années, à raison de la secheresse. Que si l'on pratique au rebours, il viendra à se faire beau, mais gros & gras, sanguin & lourdaut: qui est vne constitution qu'Hippocrate nomme Athletique, & qu'il tient tres-perilleuse.

Par ce mesme ordre & recepte de viure, fut eleué l'homme le plus sage qu'il y eut jamais au monde, (c'estoit Nostre

Sauueur Iesus - Christ entant qu'hōme)
 excepté qu'à cause qu'il nasquit hors de
 Nazareth , peut - estre sa sainte Mere
 n'eut pas en main de l'eau salée pour le
 lauer. Mais en effet c'estoit vne coustume
 des Iuifs, & de toute l'Asie, que quel-
 ques sçauans Medecins auoient intro-
 duite, pour le bien & la santé des enfans.
 C'est pourquoy le Prophete dit, *Quand*
tu nasquis, ce iour là le nombril ne te fut
point coupé, tu ne te baignas point dans
l'eau pour ta santé, tu n'esprouuas le secours
ny du sel, ny des langes. Mais tout le
 reste fut obserué. Dès sa naissance il
 commença à s'appriuoiser avec le froid,
 & avec tous les autres changemens &
 alterations de l'air; son premier lit fut
 de coucher sur la terre, & mal vestu; cō-
 me s'il eust voulu garder le precepte
 d'Hippocrate. Peu de iours après, la sain-
 te famille s'achemina avec luy vers l'E-
 gypte (lieu tres-chaud) où il demeura
 tout le temps que vesquit Herode. La
 sainte Mere errant ainsi de costé & d'au-
 tre, il est certain qu'elle luy donnoit vn

lait bien exercé, & fait à toutes les alterations de l'air.

Le manger qu'on luy presentoit, estoit justement ce que les Grecs trouuerent pour donner de l'esprit & de la sagesse à leurs fils. Nous auons dit cy dessus que c'estoit du beurre, qui se mangeoit avec le miel: c'est pourquoy Ilaye a dit, *Il mangera du beurre & du miel, afin qu'il sçache reprouuer le mal, & choisir le bien.*

Par lesquels mots il semble que le Propheté nous ait voulu faire entendre, qu'encore que ce fust vn vray Dieu, il deuoit estre aussi vn homme parfait, & que pour acquerir la sagesse naturelle, il falloit qu'il employast les mesmes diligences que les autres enfans des hommes. Quoy que cecy semble difficile à comprendre, & mesme aucunement incroyable, qu'à cause que Nostre Sauueur Iesus-Christ auroit mangé du beurre & du miel, estant enfant, il deuoit scauoir reprouuer le mal, & faire électio du bien quand il seroit deuenu grand, estant vn Dieu, comme il estoit, pourueu d'infinie sagesse, & ayant reçu, en-
tant

tant qu'hōme, toute la sciēce infuse dont il estoit naturellement capable, de sorte qu'il est certain qu'il estoit aussi sçauant dans les bien-heureuses entrailles de sa Mere, que lors qu'il auoit trente-trois ans, sans qu'il eust besoin de manger, ny beurre, ny miel, ny de se seruir des autres moyens naturels que demande la sagesse humaine.

Mais nonobstant tout cela, ce n'est pas peu que le Prophete ait marqué la mesme viande que les Troyens & les Grecs auoient accoustumé de donner à leurs enfans, pour les rendre ingénieux & sages, & qu'il dise, *Asin qu'il sçache reprouuer le mal, & eslire le bien*, pour faire cognoistre qu'à raison de ces alimēts, Nostre Seigneur, étant qu'hōme, eust obtenu plus de sagesse & de science acquise, que s'il eust vſé d'autres viandes contraires; ou bien il faut expliquer ce que signifie cette particule, *asfin*, pour sçauoir ce qu'on a voulu dire, en parlant de la sorte.

Nous deuons donc supposer qu'en nostre Seigneur Iesus-Christ, il y auoit

F ff

deux natures (côme il est vray, & côme la Foy nous l'enseigne) l'une diuine, en tant qu'il estoit veritablement Dieu, & l'autre humaine, composée d'une ame raisonnable, & d'un corps elementaire, qui estoit disposé & organisé de même que celui des autres enfans des hommes. Pour ce qui est de la premiere nature, nous ne deuons point parler de la sagesse de Iesus-Christ nostre Redempteur, d'autant qu'elle estoit infinie, sans estre sujette à augmentatiō ny diminutiō, & sans estre aucunement dependante de quoy que ce fust; seulemēt pouuōs nous dire, que côme Dieu qu'il estoit, il estoit aussi sage dans les sacrez flancs de la Vierge, qu'à l'âge de trente-trois ans, & l'estoit de toute éternité. Mais quant à ce qui touche la seconde nature, il faut sçauoir que l'ame de Iesus-Christ, dès l'instant que Dieu la crea, fut bien-heureuse, & toute éclatante de gloire, ainsi qu'elle est aujourd'huy; & puis qu'elle ioüyssoit de Dieu, & de sa sagesse, il est certain qu'elle n'ignoroit aucune chose, mais qu'elle eut tout autant de science

infuse, qu'elle estoit capable naturellement d'en recevoir. Neantmoins il est tres-assuré, que de mesme que la gloire ne se cōmunicoit pas aux instruments du corps, à cause de l'œuvre de la Rédemption du genre humain, aussi ne faisoit pas la sagesse, ny la science infuse; parce que le cerueau n'estoit pas disposé ny organisé, avec les qualitez & la substance nécessaire, pour faire que l'ame par le moyen d'un tel organe, peust raisonner & philosopher. Car si nous nous ressouvenons bien de ce que nous auons dit au cōmencement de ce liure, les dons gratuits que Dieu depart entre les hommes, requierent ordinairement que l'instrument avec lequel ils se doiuent exercer, & le subiet dās lequel ils se doiuent recevoir, ayent les qualitez naturelles dont chaque grace a besoin. Et la raison en est, que l'ame raisonnable est la forme & l'acte du corps, & n'agit point sans se seruir de ses organes corporels.

Le cerueau de Iesus-Christ nostre Sauueur, lors qu'il estoit encore enfant

Ff ij

& nouveau né, auoit beaucoup d'humidité, parce qu'en vn tel aage, cela est conuenable & dans l'ordre de la Nature; mais dautant que cette humidité estoit trop grande, son ame raisonnable naturellement ne pouuoit ny raisonner, ny philosopher avec cét instrument. Ainsi la science infuse ne passoit pas iusqu'à la memoire corporelle, ny à l'imagination, ny à l'entendement; pource que ces trois puissances sont organiques, cōme nous auons desia prouué, & n'auoient pas encore toute leur perfection. Mais le cerueau se desséchant tousiours avec le temps & avec l'aage, l'ame raisonnable découuroit aussi tous les iours de plus en plus la science infuse qu'elle auoit, & la communiquoit à ces facultez corporelles: car outre ce sçauoir surnaturel, il en auoit vn autre, qui se tire des choses qu'oyent les enfants, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils flairent, de ce qu'ils goustent, & de ce qu'ils touchent; & quant à cette science, il est certain que nostre Seigneur l'acqueroit de mesme que les autres en-

fants des hommes. Et comme pour bien distinguer les objets, il estoit besoin qu'il eust de bons yeux; & pour ouyr les sons, de bonnes oreilles: par la mesme raison il luy falloit vn bon cerueau, pour discerner entre le bien & le mal. Ainsi est-ce vne chose assurée, qu'en mangeant de ces viandes si delicates, sa teste deuenoit chèque iour vn meilleur organe, & acqueroit plus de sagesse: de façon que si Dieu luy eust osté la science infuse, trois fois durant sa vie, pour voir ce qu'il auoit acquis, il auroit trouué qu'à dix ans, il estoit plus sçauant qu'à cinq, & à vingt ans, plus qu'à dix, & à trente-trois ans, plus qu'à vingt.

Et que cette doctrine soit veritable & Catholique, le Texte de l'Euangile pris à la lettre le monstre par ces mots, *Et Iesus s'auançoit en sagesse, en aage & en grace, à l'endroit de Dieu & des hommes.* Ne plusieurs sens Catholiques que la sainte Escriture peut receuoir, ietiens tousiours celuy que nous donne la lettre & qui resulte de sa construction, meilleur que celuy qui oste aux mots

FFF in

leur signification naturelle.

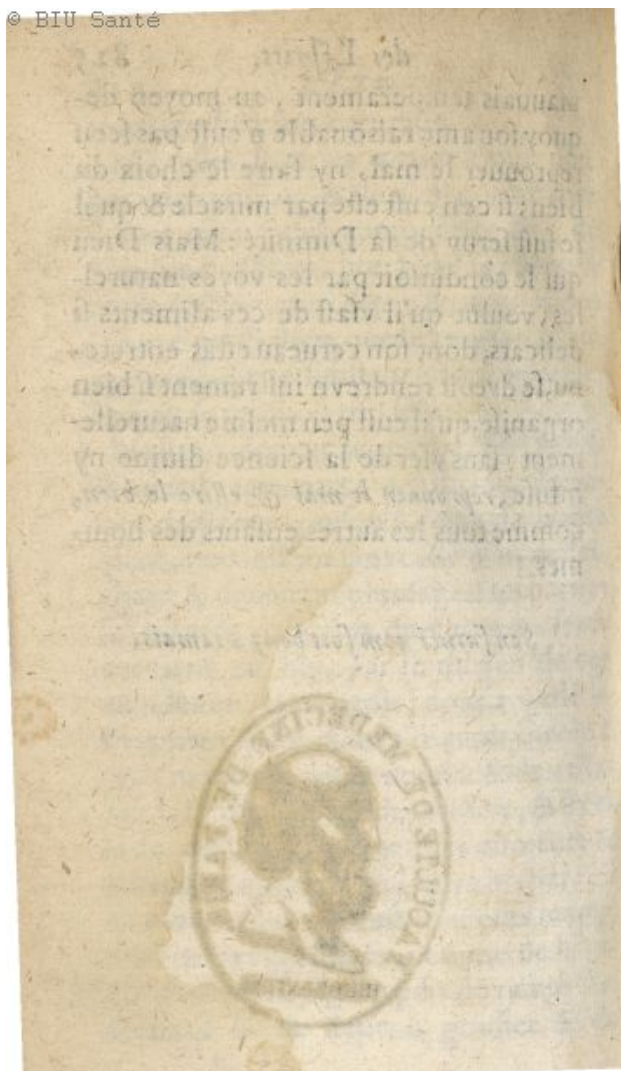
Quelles sont les qualitez que doit auoir le cerueau, & de quelle substance il doit estre, nous auons desia dit (de l'opinion d'Heraclite) que la secheresse rendoit l'ame tres sage, & nous auons prouué par Galien, que le cerueau estant composé d'une substance fort delicate, l'esprit se trouuoit tres subtil.

Nostre Seigneur acqueroit la secheresse avec l'age, parce que du iour de nostre naissance, iusqu'à celuy de nostre mort, nous allons sans cesse nous desseichant & deuenant plus sages; les parties subtiles & delicates du cerueau, se reparoient en luy, par le moyen de ces viandes qu'il mangeoit, dont a parlé le Prophete Isaye. Car s'il auoit besoin à tous moments, de se nourrir & de restablir la substance qui deperissoit, & si cela se devoit faire avec les aliments & non point avec pas vne autre matiere, il est certain que s'il eust tousiours mangé des viandes grossieres, comme de la vache ou du lard, qu'en peu de temps son cerueau seroit deuenü grossier & de

mauvais tempérament , au moyen de-
quoy son ame raisonnable n'eust pas sceu
reproüuer le mal , ny faire le choix du
bien ; si ce n'eust esté par miracle & qu'il
se fust seruy de sa Diuinité : Mais Dieu
qui le conduisoit par les voyes naturel-
les, voulut qu'il vst de ces aliments si
delicats, dont son cerueau estât entrete-
nu, se deuoit rendre vn instrument si bien
organisé, qu'il eust peu mesme naturelle-
ment, sans vser de la science diuine ny
infuse, reproüuer le mal & eslire le bien,
comme tous les autres enfans des hom-
mes.

Son saint nom soit beny à iamais.







NOTES.

DANS l'Epistre qui s'adressoit au Lecteur en l'ancien Original, quand il dit que les Peres doivent appliquer leurs enfans à l'estude où ils feront plus de profit, il y auoit que c'estoit vn aduertissement que Galien conte qu'un Demon donna à son Pere, comme il dormoit; car il luy conseilla de faire estudier son fils en medecine; d'autant qu'il auoit vne esprit excellent pour cette science. (ce qu'il a retranché adressant cette Epistre au Roy) & à la marge l'Autheur mettoit que les Demons traitent familièrement avec les hommes, (dans les Traducteurs Italien & Latin, il y a traitoient auant la venue de I. C.) mais que pour vne verité qu'ils leur disent, qui sera de peu d'importance, ils les seduisent de mille mensonges.

Les traducteurs Italien & Latin, & le François mesme, quand nostre Autheur dit au commencement de sa preface, que Platon faisoit choix de ses disciples lors qu'il vouloit decouurer quelque doctrine releuée, mettent encore à la marge que I. C. en vsoit de la sorte quand il vouloit reueler quelque haut mystere aux Apostres, comme il paroist en la Transfiguration.

Là mesme quand il parle de Balde, il dit à la marge qu'il deuoit laisser la medecine, & s'ad-

NOTES

donner aux loix, par la raison que Cicéron donne en ces termes, *Que celui qui aura sérieusement consulté son naturel, sur la façon de vie qu'il luy faut suivre, pourveu qu'elle soit honneste, y doit demeurer ferme: & que cela est bien sçant, si ce n'est peut estre qu'il reconnoisse s'estre trompé au choix.*

Dans la premiere preface, quand il parle des différences d'esprit il dit à la marge, qu'en Espagne, la Nature n'en scauroit mettre plus de deux ensemble & qu'en Grece, elle en peut ioindre trois.

Ces deux différences d'esprit que nostre Auteur dit que la Nature peut ioindre en Espagne, ce sont l'entendement & l'imagination, li bien qu'il ne partage pas mal son pais. Ailleurs il affirme que l'Espagne est dans la bonne situation pour l'esprit, & l'Examineur monstre qu'une partie de la France respond à des climats aussi avantageux. C'est pourquoy nostre Auteur n'a pas eu raison de traiter mal, au moins tous les François, dans la response d'Aristote à un problème que j'ay seulement addoucie par ces mots *les François même*; D'autant plus que l'Examineur remarque qu'Aristote ne designe aucune nation en particulier. Mais l'iniure qu'il nous fait en cela est rachetée d'une assez belle loüange, quand il dit que *l'université d'Athènes est passée à Paris, où elle est maintenant*. On doit encore donner à l'amour du pais, ce que nostre Auteur avance, qu'il n'a trouvé qu'en Espagne, la différence d'esprit propre à la Royauté: & de nostre costé nous pouvons dire

NOTES

ce qu'un de nos Poëtes a chanté de si bonne grace ,

*Certes c'est à l'Espagne à produire des Reynes,
Comme c'est à la France à produire des Roys.*

Là mesme quand il parle de la diuision des graces, il dit, qu'elles sont données à chacun selon sa disposition naturelle, & la raison qu'il en rapporte à la marge, c'est que les sciences surnaturelles ont l'ame pour leur sujet & soutien, & que selon Aristote, l'ame est assujettie au temperament & à la composition du corps.

Au troisieme Chapitre, apres auoir comparé l'esprit de Socrate à l'office d'une Sage femme, il met à la marge, que c'est de l'entendement seul de Socrate que cette comparaison la se peut verifier, parce qu'il enseignoit en interrogeant, & faisoit en sorte que le Disciple de luy mesme decouuroit la science sans qu'on la luy dist, à quoy l'on pourroit adiouster, que Diane qui faisoit accoucher, n'accouchoit iamais.

Dans le mesme Chapitre, quand il parle de l'aage auquel on doit apprendre les sciences, il met à costé qu'au second aage, qui est celuy qu'on appelle adolescence, l'homme fait un assemblage de toutes les differences d'esprit, au point & en la façon quelles se peuent ioindre, parce que c'est l'aage le plus temperé de tous, si bien qu'il ne le faut pas laisser écouler sans estudier la science dont nous de uons faire professio. Ce qui me fait ressouuenir du Poëte Grec qui compare la vie à un muid de vin & dit qu'au commencement & à la fin nous en peu-

NOTES

bons prendre tout nostre saoul, mais que pour le milieu, il est besoin de le bien ménager.

Là mesme quand il parle des conditions nécessaires pour réussir dans les sciences, vn peu apres auoir cité à la marge ce dire commun qui porte, que l'on n'escauroit rien faire en depit de Minerve, il cite encore à la marge ce mot d'Hippocrate, que la condition la plus nécessaire de toutes, c'est la naturel, avec lequel ceux qui s'appliqueront aux arts penetreront par tout. C'est ainsi que Balde (adiouste-t'il) se mit à l'estude des loix lors qu'il estoit des-jà vieil, de sorte qu'on luy disoit en se moquant, vous y venez un peu tard, vous pourrez bien plaider en l'autre monde; Et neantmoins parce qu'il auoit l'esprit propre aux loix, en peu de temps il deuint vn tres fameux Iuriconsulte.

Dans le Chapitre septiesme, il dit que les bestes brutes sont habiles par le moyen du temperament du cerueau, en confirmation dequoy il rapporte qu'il a oüy asseurer à vn chasseur qu'il auoit eu vn faucon tres habile à la chasse & qui deuint fou; mais que par le moyen d'un cautere qu'on luy appliqua à la teste, il fut guery.

Là mesme, il met à la marge que Platon a pris ses meilleures opinions de la sainte Escriture (aussi quelqu'un le nommoit-il, le Moysse Arhenien) ce qui fit qu'il fut surnommé le Diuin, c'est en condamnant la reminiscence, qu'ils estoient auoir esté embrassée par Platon, attendu qu'il auoit peu apprendre dans les saintes lettres que l'ame estoit créée avec le corps.

NOTES

Là mesme il dit que la semence & le sang menstruel, qui sont les deux principes materiels dont nous sommes formez, sont chauds & humides, par le moyen duquel temperament les enfans sont de necessité, stupides & ignorants.

Là mesme il dit que quand le cerueau deuiant chaud au premier degré, l'homme se fait eloquent, & qu'il se presente à son esprit beaucoup de choses à dire; aussi dit-il, ceux qui sont taciturnes, sont tous froids de cerueau, comme les grands parleurs sont chauds de cerueau.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter icy vne comparaison de Charron, quand il parle des esprits, (car il s'est assez seruy de nostre Autheur pour luy seruir à son tour) En toute Cour de Iustice (dit-il) y a trois ordres & estages, le plus haut, des Iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action, car sans s'esmouuoir & agiter, ils iugent, decident, ordonnent, determinent de toutes choses, c'est l'image du iugement, plus haute partie de l'ame: le second, des Aduocats, & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit sans action: car ils ne peuuent rien vider ny ordonner, seulement secoüer les affaires, c'est la peinture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreste iamais, non pas pour le dormir profond, & fait un bruit au cerueau comme vn pot qui boüit, mais qui ne resout & n'arreste rien. Le troiesime & dernier estage est du greffe & registre de la Cour, où n'y a bruit ny action, c'est vne pure passion, vn

NOTES.

gardeoir & reservoir de toutes choses, qui represente bien la memoire.

Là mesme, quand il parle de ce phrenetique qui ne s'expliquoit qu'en rimes, il dit que cette phrenesie estoit venue de quantité de bile qui s'estoit imbibée dans la substance du cerneau, & qui est vne humeur fort propre à la poésie, c'est ce qui a fait dire à Horace, adjouste-t'il, *Que si au printemps il ne se fust purgé de la bile, pas un Poete n'auroit esté plus excellent que luy.*

Là mesme il dit à la marge, *Que les Sibilles qu'admet l'Eglise Catholique, auoient la disposition naturelle dont parle Aristote, mais qu'elles auoient outre cela, l'esprit de Prophetie infus de Dieu; car pour des choses si hautes comme estoient celles qu'elles reueloient, ce n'estoit pas assez d'un esprit naturel, quelque sublime qu'il fust.*

Là mesme il dit, que quand les malades disent des choses par dessus la portée de l'homme, que c'est un signe que l'ame raisonnable est desia detachée du corps, & qu'alors personne n'en rechappe.

Quand il rapporte de Ciceron, que l'homme est un animal preuoyant &c. il rapporte à costé, du mesme Ciceron, *Que ceux qui sont deuenus melancholiques par maladie, & qu'on appelle de ce nom, ont dans l'esprit quelque vertu de deuiner.*

Dans le chap. 8. quand il parle de l'humidité du corps qui nuit à l'ame raisonnable, il met à costé, *Qu'Homere voulant nous apprendre qu'un*

NOTES.

l'effe fut toujours sage, feignit qu'il n'auoit point esté change en pourceau, (animal le plus humide & le moins ingenieux de tous.) En effet, les Arabes pour figurer vn homme stupide, luy ont assigné son Horoscope Sous les Poissons, & l'ont représenté par vn garçon qui se cache dans vn Bourbier, & les Latins mémes, pour dire vn homme prudent, se seruent du mot de Sec. A quoy se peut joindre ce que rapporte nostre Auteur vn peu après à la marge, que, le Cœur des Sages est où se trouue la tristesse (dont le propre est de dessécher) & le cœur des fols, où est la ioye (dont le propre est de rendre humide.)

Quelques Philosophes admirant le grand ordre qui s'observe au mouuement des Cieux, & des Astres, au prix du trouble, & du tumulte qui se trouue parmy les Elements, disoient que la prouidence diuine ne descendoit pas plus bas que les Cieux; mais Galien a beaucoup mieux rencontré en suiuant le mot du Philosophe Heraclite, qu'on nommoit *l'obscur*, quoy que si amoureux de la clarté, qu'il soustenoit, que la splendeur sèche faisoit l'ame très-sage; car ce Medecin avoula que les Estoiles fussent reglees & sages, comme nous les voyons, à cause de cette splendeur sèche. Le meisme Heraclite tenoit, que l'humidité estoit vne peste aux actions de l'esprit & qu'un homme gâté de vin, ne scauroit pas se conduire, parce qu'il auoit l'ame humide

Dans ce ch. là meisme, parlant de deux différences d'esprits, il cite d'Aristote, *Que celuy-là est*

NOTES.

tres-bon, qui comprend toutes choses de luy mesme, mais que celuy là n'est pas mauvais, qui obeyt à celuy qui dit bien. La troisieme, & la pire difference, pouuons nous adjoûter, c'est de celuy qui ne comprend ny par foy, ny par autrui.

Vn peu après il rapporte de Galien, que l'invention des arts, & la composition des liures se fait, ou par l'entendement, ou par la memoire, ou par l'imagination: mais que celuy qui escrit, parce qu'il se ressouuiet de quantité de choses, ne scauroit rien dire de nouveau. Et puis quand il parle de ces esprits qui s'appellent en langue Toscane *Capricieux*, il dit, *Que cette difference d'esprits est tres-dangereuse pour la Theologie, où l'entendement doit estre attaché, à ce que dit & declare l'Eglise Catholique nostre Mere.*

Comme quand il parle des esprits qui leur sont opposez, il dit, *Que cette difference d'esprit est fort bonne pour la Theologie, où l'on doit suivre l'autorité diuine, declarée par les saints Conciles & sacrez Docteurs.*

Dans le chap. 9. lors qu'il dit, que les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent pas la puissance, &c. il met à la marge, qu'Empedocle disoit, *Que les Puissances deuoient estre de la nature de l'objet, pour le percevoir: Nous sentons, dit-il, la terre par la terre, la liqueur par la liqueur, la substance aerienne par l'air, & le feu par le feu; laquelle opinion est approuuée par Galien.*

Après auoir dit que les personnes qui ont
la chair

NOTES.

La chair douillette, blanche, & qui sont grasses, au dire de Galien, n'ont point d'humeur melancholique, & que c'est la colere & la melancholie qui endurecissent la chair, & que d'elles naissent la prudence & la sagesse, il remarque à la marge, qu'entre les bestes brutes, il n'y en a point qui approche tant de la prudence de l'homme, que l'Elephant, & qu'il ny en a point aussi qui ait la chair si dure, & si rude que luy. L'Elephant, (dit Plin) le plus grand des animaux, approche de plus près de l'esprit de l'homme, & Appollonius luy donnoit le second lieu après l'homme, pour ce qui est de conseil & du bon esprit.

Quand il parle des differences de bile, il rapporte qu'Horace dit d'Oreste, qu'estant fou, il ne faisoit mal à personne, mais qu'il rencontroit des mots fort subtils, à cause de la splendeur de sa bile.

Quand il dit que la chaleur naturelle monte au cerueau, afin de luy donner le temperament conuenable pour la contemplation d'une verité, il met à costé, qu'il faut bien prendre garde combien c'est une chose importante, que de travailler dans les sciences, puisque le temperament necessaire au cerueau, nous manquant, nous venons à l'acquiescer par une assidue speculation.

Dans le chap. 10. qui est celuy qui est retranché dans la dernière édition d'Espagne, d'autant que l'auteur ayant changé d'opinion, & dit que l'entendement n'auoit que faire d'organes corporels, ce chapitre n'estoit plus necessaire qui monstroir qu'encore qu'elle en eust besoin, elle

G g g

NOTES.

ne laissoit pas d'estre immortelle, à quoy le traducteur Latin n'a pas pris garde, qui a confondu le pour & le contre.

Dans ce chap. 10. donc, quand nostre Auteur parle de Galien qui ne sceut comprendre comment nostre ame qui estoit immortelle, sortoit du corps par vne grande ardeur de fièvre, il dit à la marge, qu'il n'est que trop asseuré que Galien descendit aux Enfers après sa mort, où il vit par experience, *que le feu materiel brusloit les ames, sans les pouuoir consumer. Ce Medecin, adjouste-il, eut connoissance de l'Euangile, & ne le recent pas.*

Quand il dit que Dieu ayant à detromper le monde, prit la forme d'une Colombe, il met à costé; *que c'est vne marque de la grandeur de Dieu, qu'estant tout Puissant, & sans besoin d'aucune de ses creatures, il s'en serue neantmoins, comme s'il estoit vn agent naturel.*

Dans le chap. 11. parlant de ceux qui sont naturellement humbles, il met à la marge vn mot de la sainte Esriture, qui dit, *qu'il y en a quelques vns qui s'humilient par meschanceté, & dont l'interieur est tout remply de fraude & de tromperie: Vice si odieux, qu'un bon auteur Espagnol remarque, que nostre Seigneur ayant donné plusieurs preceptes affirmatifs à ses Disciples, de ce qu'ils deuoient estre, ne leur donna que ce precepte negatif, qui porte, de n'estre pas ainsi que les Hypocrites, comme si ce mal renfermoit tous les autres.*

Dans le chap. 12. parlant de l'Eloquence, il

NOTES.

rapporte à la marge vn passage de Ciceron, qui dit, *que l'honneur de l'homme, c'est d'auoir de l'esprit, & que l'honneur de l'esprit, c'est d'estre propre à l'eloquence.* En effet, l'homme éloquent peut-on dire, est autant par dessus les autres hommes, que l'homme est par dessus les autres animaux.

Là mesme en parlant de Socrate, qui ne pouuoit presque dire vn mot, il cite à la marge dans la dernière edition d'Espagne, que Donat personnage illustre dans les lettres, escriuant la vie de ce fameux Poëte Virgile, dit qu'il estoit si lent à parler, qu'on l'auroit pris pour quelque ignorant. Cest au rapport d'un nommé Melissus, que Donat dit cecy. Et plus auant il adjouste qu'un certain Philistus, assez bien venu chez Auguste, & qui estoit mediocre Orateur, & mediocre Poëte, mais d'esprit à discourir & à railler de tout, non pour trouuer la verité comme faisoit Socrate, mais pour paroistre plus habile; enfin de ceux qui ont le cœur sur la langue, & non la langue auprès du cœur, prenoit plaisir à agasfer Virgile par tout où il le rencôtroit: luy, fuyoit ses attaques, & se retiroit tout honteux; & comme vne fois en la présence d'Auguste, ce Philistus luy eust reproché, qu'il n'auoit point de langue, & que quand il en auroit, il n'auoit pas l'esprit de se deffendre, *Taisez-vous, causeur,* luy respondit Virgile, *car mon silence a fait qu'Auguste, & Mecenas parlent pour moy, & j'ay une trompette dont ie sonne quand ie veux,*

Ggg ij

NOTES.

qui sera toujours entendue, & par toute la terre. En effet, de telles personnes parlent peu, mais disent beaucoup, leur esprit froid, & leur langue pesante de melancholie, ressemblent à ces machines difficiles à remuer, mais qui font de grands coups, & portent loin, ou à ces corps vastes qui ne sont pas si dispos qu'ils ont de force (l'excellence de l'esprit, pourroit-on dire, c'est d'estre solide, & d'auoir comme du corps, ainsi que l'excellence du corps, d'estre agile, & de tenir de l'esprit) La presence de ces gens-là destruit leur reputation, si ce n'est deuant des Iuges aussi clair-voyants qu'Auguste, qui sçachent que l'eau la plus profonde fait moins de bruit, que la taciturnité & le secret sont des choses toutes pleines de mysteres: qu'il y a vn silence qui parle, comme des paroles qui ne disent rien: Enfin pour reuenir aux Muses, qu'elles ont vne humeur & vne demeure retirée, quelles s'entretiennent en elles mesmes, & dans la solitude, & qu'il y en a vne dixiesme, qui s'appelle *Tacita*, qui fait valoir toutes les autres. L'ay dit ce-cy pour deffendre vne difference d'esprit ordinaire aux plus habiles, & dont le peuple s'estonne: Et peut-estre que nostre Autheur luy-mesme estoit de ceux qui sōt plus propres à immortaliser leur nom, qu'à faire connoistre leur personne. Du moins le Traducteur Latin tesmoigne qu'en voyageant en Espagne, il n'a iamais sceu rien apprendre d'un homme si celebre par ses escripts, si non qu'il estoit Medecin.

En parlant de Platon, nostre Autheur met à la marge, que Cicéron louant son éloquence, dit, *que si Jupiter eust eu à parler en Grec, il eust parlé comme luy*, & neantmoins dans le texte, nostre Autheur l'accuse d'estre trop brief en ses escrits, obscur en ses discours, & d'en ranger mal les parties.

Il dit que l'Epistre aux Hebreux, encore qu'elle soit de saint Paul; à cause de la diuersité du stile, a esté creuë de quelques-vns n'estre pas de luy, ce que l'Eglise a condamné comme heretique.

Dans le chap. 13. en parlant de la Dialectique, & de la Rhétorique, il cite à la marge ce passage de saint Paul, *que la science de l'homme consiste en deux points, l'ornement du langage, & la distinction des choses.*

Là mesme, à propos de l'Orateur, il met à la marge, *que de sçauoir faire choix d'un sujet entre plusieurs qui s'offrent, cela appartient à l'imagination.* La plupart des Auditeurs diront d'un Orateur, il a bien fait, mais il auoit vn beau sujet: en cela mesme il a bien fait d'auoir pris vn beau sujet.

Parlant de ceux qui sont melancholiques par aduersion, il dit à la marge, *que ces personnes là ont aussi la veüe courte, à cause de la grande sècheresse du cerueau.*

Quand il parle de saint Paul, que Dieu voulut former dans le ventre de sa Mere, pour estre propre à desconurir au monde la venue de son

Ggg iij

Fils, il rapporte à costé le passage de saint Paul mesme, qui dit, *Quand il a plu à Dieu, qui m'a séparé du ventre de ma mere, & m'a appelé par sa grace, pour reueler son Fils en moy.*

Dans le ch. 14. quand il dit, qu'il est deffendu aux Iuges & aux Aduocats, d'vser de leur sens, mais qu'ils se doiuent conduire par la Loy, il met à costé ce passage du Deuteronomie, *Que chacun ne fasse pas ce qui luy semble juste, mais fay seulement pour Dieu ce qu'il te commande, sans rien adjoûster ny diminuer.*

Dans le ch. 15. quand il dit que l'Egypte est le seul païs qui engendre des hommes propres à la Medecine, il y a à costé dans l'impression d'Espagne, *Que les Egyptiens sont tous Medecins, & que pour les mettre d'accord, il est ordonné parmy eux, que personne ne pourra guerir qu'une sorte de maladie.*

Au mesme ch. quand il parle de ceux qui mangeoient la manne avec delices, il dit que ceux qui sont accoustumez à manger des chapons & des perdrix, ne les ont jamais en horreur, dautant que leur estomach s'est tourné en leur substance.

Dans le ch. 16. à propos de la bile noire, il dit à la marge, que si les enfans sont extrêmement peureux; c'est vne marque qu'ils deviendront fort prudents, parce que la semence dont ils ont esté faits, estoit fort brûlée, & d'une nature atrabilaire.

Galien demande pourquoy les melancholiques

NOTES

ques sont peureux, & respond, que naturellement *Les tenebres nous font horreur, & que les melancholiques sont toujours dans les tenebres, cette humeur estant noire, & esleuant quelquefois des vapeurs obscures.* On peut dire aussi qu'une marque que les enfans seront prudents, c'est de les voir reueurs & admiratifs: car en effet cela vient d'un iugement qui s'estonne des choses, comme tout est nouveau en cet aage là.

Là mesme, quand il dit qu'entre les bestes brutes, il n'y en a point qui soit plus lourde & hebetée que l'Asne, encore qu'il les surpasse toutes en memoire, il fait remarquer à la marge, *Combien la memoire est contraire à la faculté de raisonner, mesme iusques dans les bestes brutes.* Icy se peut rapporter ce que dit Fracastor, *Que ceux qui ont une grande memoire pour retenir les lieux & les chemins, approchent fort de la nature des bestes.*

Là mesme, quand le Docteur Suarez parle de la vraye Noblesse, il met à costé, qu'il a bien dit, *vraye Noblesse*, parce qu'il y en a eu beaucoup depuis en Espagne, qui se sont gagnées par l'adresse & subtilité de celuy qui s'appelle Gentilhomme, duquel on pourroit plus veritablement dire, qu'il a receu sa Noblesse *de la main des resmoins, & des Officiers, que de la main du Roy.*

Dans le ch. 17. quand il dit, que l'homme temperé doit bien auoir de la peine à se porter à la vertu, il met à la marge, *Que le cœur enuoye*

Ggg. iij

sa chaleur au cerveau par les arteres, le foye, par les veines, & les testicules, par le mesme chemin, (après auoir dit que la chaleur troubloit l'action de la raison) Neantmoins il adjouste bien tost après, encore à la marge, *Que quoy que l'homme soit irrité par son temperament vicieux, il ne laisse pas de demeurer libre pour faire ce qu'il voudra, suivant ce mot de l'Ecclesi. J'ay mis auprès de toy, l'eau, & le feu, porte la main où il te plaira.*

Dans le ch. 18. quand il parle des femmes qui sont au premier degré de froideur & d'humidité, & qui se piquent d'esprit, il y a à costé dans l'impression d'Espagne, que c'est d'elles que Juuenal a dit, *Que la femme qui couche à tes costez, ne se mette point sur le haut stile,* (à quoy l'on peut adiouster ce qui est ailleurs, qu'il doit estre permis au mary de faire un solacisme,) la matrice de celles-là (dit l'Autheur) est chaude & seche, duquel temperament Galien a dit, qu'il portoit à la luxure.

Bien que ce livre ne soit pas destiné pour les femmes, il y en pourroit auoir de ces habiles dont parle nostre Autheur, qui seroient assez curieuses pour le lire. Celles-cy seront suppliées de recevoir les excuses de l'Autheur mesme sur quelques mots dont ie n'ay point fait de difficulté de me servir après luy, de peur de me rendre obscur, si i'eusse esté aussi scrupuleux que le Traducteur Latin, à qui cette langue donnoit pourtant beaucoup plus de licence qu'à moy. J'adiousteray, non point ce que prouue subtilement Cicéron après les Stoïciens, qu'il n'y a rien

NOTES.

qui soit naturellement des-honneste ; car ie reconnois que les premiers traits de cette honte, sont dans la Nature, mais que les Dames se doivent ressouuenir, que dans ce liure, c'est vn Medecin qui parle, avec qui elles sont obligées quelquefois de s'entretenir de semblables matieres assez ouuertement. Que si elles s'offensent d'y voir leur sexe mal traitté en quelques endroits, ie leur respondray, que nostre Autheur dit aussi, que leur sexe est amoureux de l'honnesteté, après auoir prouué que la pudeur estoit vne passion de l'entendement: Et ailleurs, que les femmes ne sont point blâsinables, mais bien leur mauuais temperament, encore que leur temperament mesme ne soit point blâmable non plus. Tout ce qui est dans l'ordre de la Nature est bon. Car au temps de la Creation, chaque chose fut formée dans le degré de perfection qui luy estoit cōuenable. Et cōme ce n'est point vn defect aux enfans d'estre lourds & hebetez, tels que nostre Autheur les qualifie, à raison de leur grande chaleur & humidité; aussi n'en seroit-ce pas vn aux femmes, de n'estre pas si propres aux sciences & à la sagesse, à cause de leur trop grande humidité & froideur. Dieu ne demande rien de nous par dessus nos forces. *Que la terre pousse l'herbe, & que les arbres germent, chacun selon son espece*, a'il dit: Et si, de ce lieu-là mesme on pourroit tirer vne chose à leur aduantage, car lors qu'il est dit, que la femme fut faite *Vn aide semblable à l'homme*, Cét aide doit s'entendre aussi.

toit pour l'esprit, que pour le corps. Socrate, qui fut si sage, & dont l'entendement fut comparé à vne Sage femme, parce qu'il aidait aux esprits à produire des pensées de vérité & de sagesse, n'eut-il pas luy-même vne Dame pour Sage femme, & qui seruit à son instruction? Et combien d'autres hommes sont-ils devenus habiles par ce moyen là? De sorte qu'il sembleroit qu'un Italien assez délicat auroit eu quelque raison de dire, que si le corps des Dames estoit femelle, leur esprit estoit mâle, au contraire des hommes, dont le corps estoit mâle, & l'esprit, femelle.

En l'article 3. ayant mis dans le texte que la Nature a planté vne veine au roignon droit, qui va aboutir au testicule droit; il se reprend à la marge, & dit *Qu'elle l'a plantée seulement en la veine caue près du roignon droit, afin que le sang fereux en fust plus chaud & plus propre à engendrer un mâle.*

Au même article, il rapporte d'Hippocrate à la marge, dans l'impression d'Espagne, à propos de la vertu de chaque testicule, *Qu'en liant le gauche, il s'engendre un garçon, & vne fille, en liant le droit.*

En parlant des Israélites, il dit qu'on leur deuoit donner à manger des laitues, des melons, &c. pour leur faire auoir plus de filles que de garçons, & pour abbreger leur vie, & à la marge il met, *Que les legumes & toutes les viandes foibles & legeres abbregeant la vie.*

NOTES

Lors qu'il parle du temps qu'il faut aux femmes pour se purifier, il dit à la marge, que quand la femme a enfanté vne fille, il faut plus de tēps que pour vn mâle; *Qu'il faut quarante-deux iours pour vne fille, & que pour vn garçon, il n'en faut que trente tout au plus.* Il rapporte ailleurs d'Hippocrate, à la marge, *Que le garçon est quelques trente iours, & la fille quarante deux iours à se former.* On pourroit s'estonner comment, attendu que les choses qui doiuent durer dauantage, se font par de plus grands cercles & reuolutions (ainsi que dit Bacon) l'homme qui vit plus long-temps que la femme, & qui depuis qu'il a veu le iour, met plus de tēps qu'elle, à estre parfait & à vieillir, neantmoins est plutost formé, comme si la chaleur du mâle qu'on donne pour cause de ce dernier effet, ne pouuoit pas l'auancer aussi bien quand il est hors du ventre de la mere, que quand il est dedans.

Au mesme article, à propos du sel, il cite à la marge ces passages, *Tout ce que vous offrirez en sacrifice sera assaisonné de sel; Recenez le sel de sagesse; à quoy l'on peut adiouter qu'Homere appelle le sel Diuin, & Platon dit que le corps du sel est vne offrande tres agreable à Dieu: Et non seulement dans les sacrifices du vray Dieu, mais mesme des faulx Diuinitez, on a tousiours employé le sel, au rapport de Pline. Il est le symbole de l'éternité parce qu'il empesche la corruption des viandes (comme la*

prudence, la corruption des mœurs; & de l'amitié, parce qu'il est ramassé de plusieurs eaux par la chaleur du feu ou du Soleil (quoy que le peuple tienne pour vn presage de discorde de receuoir du sel de quelqu'vn, peut-estre à cause qu'estant aussi le symbole de la prudence, on veut dire qu'il est bien mal-aisé d'vser de correction & de reprimende sans quelque contestation) On pourroit dire beaucoup d'autres choses de ce mineral, mais puis-que ie rencontre encore à la marge ce passage qui s'adresse aux Apostres, *vous estes le sel de la terre, i'adiousteray seulement vne singularité du sel, d'vn autre rare Auteur Espagnol, à celle que nostre Auteur a rapportée.* Valefius dit donc, *que le sel a vne nature remarquable & qui n'est semblable à pas vne autre; car il n'est pas dans le genre des metaux, puis qu'il ne se dissout point par la chaleur, ny dās celuy des pierres, puis qu'il se dissout par l'eau; il n'est pas non plus vne sorte de terre, car il s'en va tout en eau, non en s'affaissant & se relaschant, mais en se dissolvant en vne eau epaisse; ce n'est pas de l'eau non plus, car il ne se consume point par le feu, mais plus tost brule comme la terre; Que dirons nous donc que c'est, sinon vne chose seule en son espece?*

Dans le meisme article, quand il parle d'vn temperament vicieux, il dit que l'homme est nay libre & maistre de ses actions, (comme il auoit desia dit ailleurs) & adiouste *que dès le commencement Dieu l'a estably & laissé entre les mains de son propre conseil, quelque irrité qu'il soit*

NOTES.

par sa mauuaise nature.

Dans le Cinq. & dernier article, parlant de la science de nostre Seigneur, il dit à la marge, que S. Thomas met vne troisieme science en Iesus-Christ, qu'il appelle *acquise*, & qui se fait par le moyen de l'intellect agent.



EXTRAICT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy:
Il est permis à JEAN LE BOVC,
marchand Libraire en l'Vniuersité de
Paris, d'Imprimer, vendre & distribuer
par tout nostre Royaume, *L'Examen des
Esprits, corrigé & augmenté sur l'origi-
nal Espagnol, par Charles Vion, Escuyer,
sieur de Dalibray*, pendant le temps &
l'espace de cinq ans, à compter du jour
qu'il sera acheué d'Imprimer : Def-
fendant tres-expressément à toutes per-
sonnes de quelque qualité & condition
qu'elles puissent estre, d'Imprimer ou
contrefaire *ledit Examen des Esprits*, part
ou portion d'iceluy; ny d'en vëdre & de-
biter d'autres que ceux qui seront Impri-
més par ledit LE BOVC ou de son consen-
tement, pendant ledit temps, à peine
aux contreuenans de quinze cens liures
d'amende, moitié à N o u s applicable,
& l'autre audit LE BOVC, avec tous
despens, dommages & interests, &

© B10 Santé
confiscation des exemplaires qui se
trouueront d'autre impression que de
la sienne , comme plus à plein est por-
té par les Lettres de nostre Majesté sur
ce données à Paris le vingt-quatriesme
Iuillet 1645. Et de nostre Regne le deu-
xieme.

Par le Roy en son Conseil.

CROISET.

*Acheué d'Imprimer le 6. Septembre
1645.*

Fautes survenues en l'Impression.

Comme on ne doit point faire son Lecteur ignorant, aussi ne faut-il pas qu'il devine. Je te donne les fautes les plus difficiles à corriger, & si tu en trouves de notables que ie n'aye pas marquées, elles ne seront qu'en certains exemplaires, & tu en accuseras, ou la precipitation des Imprimeurs, ou quelque accident arriué aux formes. Au lieu de ce mot *Ingigno* pag. 3. il faut qu'il y ait *Genero*, car *Ingigno* a la mesme signification que *Ingenero*. Au lieu de *des os & que l'homme*, pag. 128. lisez de sorte que l'on. Au lieu de *Cela estant ainsi pour ce qui est des actions &c.* pag. 138. lisez *Cela estant ainsi Pour ce qui est des actions &c.* Au lieu de *Quant au frenetique qui parle Latin, lisez parloit.* p. 169. *la simplicité & la stupidité du sang.* lisez *la simplicité & la stupidité, du sang.* pag. 196. ainsi *l'entendement & la memoire*, lisez *ainsi que &c.* pag. 205. Au lieu de *certaine peste* pag. 260. lisez *certaine peste*. Au lieu de *Gerasiens* lisez, *Gerazeniens* pag. 275. *qu'à peine ay-je eu le temps de songer*, lisez *le loisir &c.* & encore moins à le repasser lisez *de le repasser* pag. 350. *ces deux qualitez alterent plus nostre nature qu'aucune autre*, adioustez, *qualité* pag. 369. l'adresse de ce *Maistre d'Hostel*, lisez *Oeconome ou Recenseur*, pag. 520. Il commanda à *Samuel* d'aller à *Belem* pag. 594. lisez *Bethleem*, comme aussi en la pag. 597. il y a *Belem* pour *Bethleem*.